

La chute de l'empire romain, la naissance et les progrès du christianisme et l'invasion des barbares

François-René de Chateaubriand

Étude première

Exposition

Trois vérités forment la base de l'édifice social : la vérité religieuse, la vérité philosophique, la vérité politique.

La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique, manifestée par un culte.

La vérité philosophique est la triple science des choses intellectuelles, morales et naturelles.

La vérité politique est l'ordre et la liberté : l'ordre est la souveraineté exercée par le pouvoir ; la liberté est le droit des peuples.

Moins la cité est développée, plus ces vérités sont confuses ; elles se combattent dans la cité imparfaite, mais elles ne se détruisent jamais : c'est de leur combinaison avec les esprits, les passions, les erreurs, les événements, que naissent les faits de l'histoire. A travers le bruit ou le silence des nations, dans la profondeur des âges, dans les égarements de la civilisation ou dans les ténèbres de la barbarie, on entend toujours quelque voix solitaire qui proclame les trois vérités fondamentales dont l'usage constant et la connaissance complète produiront le perfectionnement de la société.

Cette société, tout en ayant l'air de rétrograder quelquefois, ne cesse de marcher en avant. La civilisation ne décrit point un cercle parfait et ne se meut pas en ligne droite ; elle est sur la terre comme un vaisseau sur la mer ; ce vaisseau, battu de la tempête, louvoie, revient sur sa trace, tombe au-dessous du point d'où il est parti ; mais enfin, à force de temps, il rencontre des vents favorables, gagne chaque jour quelque chose dans son véritable chemin, et surgit au port vers lequel il avait déployé ses voiles.

En examinant les trois vérités sociales dans l'ordre inverse, et commençant par la vérité politique, écartons les vieilles notions du passé.

La liberté n'existe point exclusivement dans la république, où les publicistes des deux derniers siècles l'avaient reléguée d'après les publicistes anciens. Les trois divisions du gouvernement, monarchie, aristocratie, démocratie, sont des puérilités de l'école, en ce qui implique la jouissance de la liberté : la liberté se peut trouver dans une de ces formes, comme elle en peut être exclue. Il n'y a qu'une constitution réelle pour tout l'Etat : liberté, n'importe le mode.

La liberté est de droit naturel et non de droit politique, ainsi qu'on l'a dit fort mal à propos : chaque homme l'a reçue en naissant sous le nom d'indépendance individuelle. Conséquemment, et par dérivation de ces principes, cette liberté existe en portions égales dans les trois formes de gouvernement. Aucun prince, aucune assemblée ne saurait vous donner ce qui ne lui appartient pas, ni vous ravir ce qui est à vous.

D'où il suit encore que la souveraineté n'est ni de droit divin ni de droit populaire : la souveraineté est l'ordre établi par la force, c'est-à-dire par le pouvoir admis dans l'Etat. Le roi est le souverain dans la monarchie, le corps aristocratique dans l'aristocratie, le peuple dans la démocratie. Ces pouvoirs sont inhabiles à communiquer la souveraineté à quelque chose qui n'est pas eux : il n'y a ni roi, ni aristocrate, ni peuple à détrôner.

Ces bases posées, l'historien n'a plus à se passionner pour la forme monarchique ou pour la forme républicaine : dégagé de tout système politique, il n'a ni haine ni amour ou pour les peuples ou pour les rois ; il les juge selon les siècles où ils ont vécu, n'appliquant de force à leurs mœurs aucune théorie, ne leur prêtant pas des idées qu'ils n'avaient et ne pouvaient avoir lorsqu'ils étaient tous et ensemble dans un égal état d'enfance, de simplicité et d'ignorance.

La liberté est un principe qui ne se perd jamais ; s'il se perdait, la société politique serait dissoute : mais la liberté, bien commun, est souvent usurpée. A Rome elle fut d'abord possédée par les rois ; les patriciens en héritèrent ; des patriciens elle descendit aux plébéiens ; quand elle quitta ceux-ci, elle s'enrôla dans l'armée ; lorsque les légions, corrompues et battues, l'abandonnèrent, elle se réfugia dans les tribunaux et jusque dans le palais du prince, parmi les eunuques ; de là elle passa au clergé chrétien.

Les révolutions n'ont qu'un motif et qu'un but : la jouissance de la liberté, ou pour un individu, ou pour quelques individus, ou pour tous.

Quand la liberté est conquise au profit d'un homme, elle devient le despotisme, lequel est la servitude de tous et la liberté d'un seul ; quand elle est conquise pour plusieurs, elle devient l'aristocratie ; quand elle est conquise pour tous, elle devient la démocratie, qui est l'oppression de tous par tous, car alors il y a confusion du pouvoir et de la liberté, du gouvernant et du gouverné.

Chez les anciens, la liberté était une religion : elle avait ses autels et ses sacrifices. Brutus lui immola ses fils ; Codrus lui sacrifia sa vie et son sceptre : elle était austère, rude, intolérante, capable des plus grandes vertus, comme toutes les fortes croyances, comme la foi.

Chez les modernes, la liberté est la raison ; elle est sans enthousiasme : on la veut parce qu'elle convient à tous, aux rois, dont elle assure la couronne en réglant le pouvoir, aux peuples, qui n'ont plus besoin de se précipiter dans les révolutions pour trouver ce qu'ils possèdent.

Venons à la vérité philosophique.

La vérité philosophique, que la liberté politique protège, lui apporte une nouvelle force ; elle fait monter les idées théoriques à la sommité des rangs sociaux et descendre les idées pratiques dans la classe laborieuse.

La vérité philosophique n'est autre chose que l'indépendance de l'esprit de l'homme : elle tend à découvrir, à perfectionner dans les trois sciences de sa compétence, la science intellectuelle, la science morale, la science naturelle ; celle-ci consiste dans la recherche de la constitution de la nature, depuis l'étude des lois qui régissent les mondes jusqu'à celles qui font végéter le brin d'herbe ou mouvoir l'insecte.

Mais la vérité philosophique, se portant vers l'avenir, s'est trouvée en contradiction avec la vérité religieuse, qui s'attache au passé parce qu'elle participe de l'immobilité de son principe éternel. Je parle ici de la vérité religieuse mal comprise, car je montrerai tout à l'heure que la vérité religieuse du christianisme rendu à sa sincérité n'est point ennemie de la vérité philosophique.

De l'ancienne lutte de la vérité philosophique avec la vérité politique et la vérité religieuse naît une immense série de faits. Chez les Grecs et les Romains, la vérité philosophique mina le culte national et échoua contre l'ordre moral et l'ordre politique : dans les républiques elle combattit en vain cette liberté servie

par des esclaves, liberté privilégiée, égoïste, exclusive, qui ne voyait que des ennemis hors de sa patrie ; dans les empires, la vérité philosophique se laissa corrompre au pouvoir, et elle ignora les premières notions de la morale universelle.

Cette vérité a produit dans le monde moderne des événements et des catastrophes de toutes les espèces : l'indépendance de l'esprit de l'homme, tantôt manifestée par le soulèvement des peuples, tantôt par des hérésies, irrita la vérité religieuse qu'obscurcissait l'ignorance.

De là les guerres civiles, les proscriptions, l'accroissement du pouvoir temporel des prêtres et du despotisme des rois. La vérité religieuse s'endormait-elle, la vérité philosophique profitait de ce sommeil : elle racontait l'histoire, se glissait dans les lois civiles, intervenait dans les lois politiques ; elle attaquait indirectement la vérité religieuse, en reprochant au clergé son avidité, son ambition et ses mœurs ; elle combattait directement l'ordre établi, en faisant, même à l'ombre des cloîtres, ces découvertes qui devaient produire une révolution générale. L'imprimerie devint l'agent principal des idées, jusque alors dépourvues d'organes intelligibles à la foule. Alors la vérité philosophique, se trouvant pour la première fois puissance populaire, se jeta sur la vérité religieuse, qu'elle fut au moment d'étouffer.

Aujourd'hui la vérité philosophique n'est plus en guerre avec la vérité religieuse et la vérité politique : la liberté moderne sans esclaves, sans intolérance, est une liberté qui coïncide à la vérité philosophique ; de sorte que l'indépendance de l'esprit de l'homme, hostile dans les vieux temps à la société religieuse et politique, l'aide et la soutient aujourd'hui. Les lumières propagées composent maintenant des annales particulières des peuples les annales générales des hommes ; l'écrivain doit désormais faire marcher de front l'histoire de l'espèce et l'histoire de l'individu.

Passons à la vérité religieuse, à savoir la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte.

Cette vérité a fait jusque ici le principal mouvement de l'espèce humaine ; elle se trouve au commencement de toutes les sociétés ; elle en fut la première loi ; elle renferma dans son sein la vérité philosophique et la vérité politique : les hommes l'altérèrent promptement.

La vérité philosophique maintint, par la voie des initiations, des lumières religieuses qu'elle brouillait par ses doctrines spéculatives. Les platoniciens et les stoïciens créèrent quelques hommes de contemplation, d'intelligence, de morale et de vertu, mais les écoles furent livrées à la dérision ; on se moqua des péripatéticiens, qui s'adonnaient aux sciences naturelles ; on ne se proposa point d'aller habiter la ville demandée à Gallien, pour être gouvernée d'après les lois de Platon. Les philosophes, ou supportant le culte de leur siècle, ou voulant conduire les peuples par des idées abstraites, tombaient dans leurs erreurs communes, ou n'avaient aucune prise sur la foule. Ils ignoraient ce qui rend compte de tout, le christianisme. Ceci nous amène à parler de la vérité religieuse selon les peuples modernes civilisés, de cette vérité qui a engendré la plupart des événements, depuis la naissance du Christ, jusqu'au jour où nous sommes parvenus.

Le christianisme, dont l'ère ne commence qu'au milieu des temps, est né dans le berceau du monde. L'homme nouvellement créé pêche par orgueil, et il est puni ; il a abusé des lumières de la science, et il est condamné aux ténèbres du

tombeau. Dieu avait fait la vie ; l'homme a fait la mort, et la mort devient la seule nécessité de l'homme.

Mais toute faute peut être expiée : un holocauste divin s'offrira en sacrifice ; l'homme racheté retournera à ses fins immortelles.

Tel est le fondement du christianisme. A la clarté de ce système, les mystères de l'homme se dévoilent, le mal moral et le mal physique s'expliquent ; on n'est plus obligé de nier l'existence de Dieu et celle de l'âme, afin d'éclaircir les difficultés par les lois de la matière, qui n'éclaircissent rien, et qui sont plus incompréhensibles que celles de l'intelligence.

La solidarité de l'espèce pour la faute de l'individu tient à de hautes raisons qui en détruisent l'apparente injustice. C'est une des grandeurs de l'homme d'être enchaîné au bien en punition d'une première rébellion : les fils d'Adam, travaillant ensemble à devenir meilleurs pour échapper à la faute du commun père, ne produiraient-ils pas la réhabilitation de la race ? Sans la solidarité de la famille, d'où naîtraient notre sympathie et notre antipathie pour les résolutions généreuses ou contre les mauvaises actions ? Que nous importerait le vice ou la vertu placés à trois mille ans ou à trois mille lieues de nous ? Et toutefois, y sommes-nous indifférents ? ne sentons-nous pas qu'ils nous intéressent, nous touchent, nous affectent en quelque chose de personnel et d'intime ?

La postérité d'Adam se divisa en deux branches ; la branche cadette, celle d'Abel, conserva l'histoire de la chute et de la rédemption promise ; le reste, avec le premier meurtrier, en perdit le souvenir, et garda néanmoins des usages qui consacraient une vérité oubliée. Le sacrifice humain se rencontre chez tous les peuples, comme s'ils avaient tous senti qu'ils se devaient rédimer ; mais ils étaient eux-mêmes insuffisants à leur rançon. Il s'établit une libation de sang perpétuelle ; la guerre le répandit ainsi que la loi, l'homme s'arrogea sur la vie de l'homme un droit qu'il n'avait pas, droit qui prit sa source dans l'idée confuse de l'expiation et du rachat religieux. La rédemption s'étant accomplie dans l'immolation du Christ, la peine de mort aurait du être abolie ; elle ne s'est perpétuée que par une sorte de crime légal. Le Christ avait dit dans un sens absolu : Vous ne tuerez pas.

Bossuet a fait de la vérité religieuse le fondement de tout ; il a groupé les faits autour de cette vérité unique avec une incomparable majesté. Rien ne s'est passé dans l'univers que pour l'accomplissement de la parole de Dieu ; l'histoire des hommes n'est à l'évêque de Meaux que l'histoire d'un homme, le premier-né des générations pétri de la main, animé par le souffle du Créateur, homme tombé, homme racheté avec sa race, et capable désormais de remonter à la hauteur du rang dont il est descendu. Bossuet dédaigne les documents de la terre ; c'est dans le ciel qu'il va chercher ses chartes. Que lui fait cet empire du monde, présent de nul prix, comme il le dit lui-même ? S'il est partial, c'est pour le monde éternel : en écrivant au pied de la croix, il écrase les peuples sous le signe du salut, comme il asservit les événements à la domination de son génie.

Entre Adam et le Christ, entre le berceau du monde placé sur la montagne du paradis terrestre et la croix élevée sur le Golgotha, fourmillent des nations abîmées dans l'idolâtrie, frappées de la déchéance du père de famille. Elles sont peintes en quelques traits avec leurs vices et leurs vertus, leurs arts et leur barbarie, de manière à ce que ces nations mortes deviennent vivantes : le nouvel Ezéchiel souffle sur des ossements arides, et ils ressuscitent. Mais au milieu de ces nations est un petit peuple qui perpétue la tradition sacrée, et fait

entendre de temps en temps des paroles prophétiques. Le Messie vient ; la race vendue finit, la race rachetée commence ; Pierre porte à Rome les pouvoirs du Christ ; il y a rénovation de l'univers.

On peut adopter le système historique de ce grand homme, mais avec une notable rectification : Bossuet a renfermé les événements dans un cercle rigoureux comme son génie ; tout se trouve emprisonné dans un christianisme inflexible. L'existence de ce cerceau redoutable, où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionnement, n'est heureusement qu'une imposante erreur.

La société est un dessein de Dieu ; c'est par le Christ, selon Bossuet, que Dieu accomplit ce dessein ; mais le christianisme n'est point un cercle inextensible, c'est au contraire un cercle qui s'élargit à mesure que la civilisation s'étend ; il ne comprime, il n'étouffe aucune science, aucune liberté.

Le dogme qui nous apprend que l'homme dégradé retrouvera ses fins glorieuses présente un sens spirituel et un sens temporel : par le premier, l'âme paraîtra devant Dieu lavée de la tache originelle ; par le second, l'homme est réintégré dans les lumières qu'il avait perdues en se livrant à ses passions, cause de sa chute. Rien ainsi ne se plie de force à mon système, ou plutôt au système de Bossuet rectifié ; c'est ce système qui se plie aux événements et qui enveloppe la société en lui laissant la liberté d'action.

Le christianisme sépare l'histoire du genre humain en deux portions distinctes depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux, l'inégalité sociale de l'homme et de la femme ; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme, c'est la société sans esclaves ou du moins sans le principe de l'esclavage.

L'histoire de la société moderne commence donc véritablement de ce côté-ci de la croix. Pour la bien connaître, il faut voir en quoi cette société différa dès l'origine de la société païenne, comment elle la décomposa, quels peuples nouveaux se mêlèrent aux chrétiens pour précipiter la puissance romaine, pour renverser l'ordre religieux et politique de l'ancien monde.

Si l'on envisage le christianisme dans toute la rigueur de l'orthodoxie, en faisant de la religion catholique l'achèvement de toute société, quel plus grand spectacle que le commencement et l'établissement de cette religion ?

Voici tout d'abord ce que l'on aperçoit.

A mesure que le polythéisme tombe et que la révélation se propage, les devoirs de la famille et les droits de l'homme sont mieux connus ; mais décidément l'empire des césars est condamné, et il ne reçoit les semences de la vraie religion qu'afin que tout ne périsse pas dans son naufrage. Les disciples du Christ, qui préparent à la société un moyen de salut intérieur, lui en ménagent un autre à l'extérieur : ils vont chercher au loin, pour les désarmer, les héritiers du monde romain.

Ce monde était trop corrompu, trop rempli de vices, de cruautés, d'injustices, trop enchanté de ses faux dieux et de ses spectacles, pour qu'il pût être entièrement régénéré par le christianisme. Une religion nouvelle avait besoin de peuples nouveaux ; il fallait à l'innocence de l'Évangile l'innocence des hommes sauvages, à une foi simple des cœurs simples comme cette foi.

Dieu ayant arrêté ses conseils, les exécute. Rome, qui n'aperçoit à ses frontières que des solitudes, croit n'avoir rien à craindre ; et nonobstant, c'est dans ces camps vides que le Tout-Puissant rassemble l'armée des nations. Plus de quatre cents ans sont nécessaires pour réunir cette innombrable armée, bien que les barbares, pressés comme les flots de la mer, se précipitent au pas de course. Un instinct miraculeux les conduit ; s'ils manquent de guides les bêtes des forêts leur en servent : ils ont entendu quelque chose d'en haut qui les appelle du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore. Qui sont-ils ? Dieu seul sait leurs véritables noms. Aussi inconnus que les déserts dont ils sortent, ils ignorent d'où ils viennent, mais ils savent où ils vont : ils marchent au Capitole, convoqués qu'ils se disent à la destruction de l'Empire Romain, comme à un banquet.

La Scandinavie, surnommée la fabrique des nations, fut d'abord appelée à fournir ses peuples ; les Cimbres traversèrent les premiers la Baltique ; ils parurent dans les Gaules et dans l'Italie, comme l'avant-garde de l'armée d'extermination.

Un peuple qui a donné son nom à la Barbarie elle-même, et qui pourtant fut prompt à se civiliser, les Goths sortirent de la Scandinavie après les Cimbres, qu'ils en avaient peut-être chassés. Ces intrépides barbares s'accrurent en marchant ; ils réunirent par alliance ou par conquête les Bastarnes, les Venèdes, les Sariges, les Roxalans, les Slaves et les Alains : les Slaves s'étendaient derrière les Goths dans les plaines de la Pologne et de la Moscovie, les Alains occupaient les terres vagues entre le Volga et le Tanais.

En se rapprochant des frontières romaines, les Allamans (Allemands), qui sont peut-être une partie des Suèves de Tacite, ou une confédération de toutes sortes d'hommes, se plaçaient devant les Goths, et touchaient aux Germains proprement dits, qui bordaient les rives du Rhin. Parmi ceux-ci se trouvaient sur le haut Rhin des nations d'origine gauloise, et sur le Rhin inférieur des tribus germaniques, lesquelles, associées pour maintenir leur indépendance, se donnaient le nom de Franks. Or donc cette grande division des soldats du Dieu vivant, formée des quatre lignes des Slaves, des Goths, des Allamans, des Germains avec tous leurs mélanges de noms et de races, appuyait son aile gauche à la mer Noire, son aile droite à la mer Baltique, et avait sur son front le Rhin et le Danube, faibles barrières de l'Empire Romain.

Le même bras qui soulevait les nations du pôle chassait des frontières de la Chine les hordes de Tartares appelées au rendez-vous¹. Tandis que Néron versait le premier sang chrétien à Rome, les ancêtres d'Attila cheminaient silencieusement dans les bois ; ils venaient prendre poste à l'orient de l'empire, n'étant, d'un côté, séparés des Goths que par les Palus-Méotides, et joignant, de l'autre, les Perses qu'ils avaient à demi subjugués. Les Perses continuaient la chaîne avec les Arabes ou les Sarrasins en Asie : ceux-ci donnaient en Afrique la main aux tribus errantes du Bargah et du Sahara, et celles-là aux Maures de l'Atlas, achevant d'enfermer dans un cercle de peuples vengeurs et ces dieux qui avaient envahi le ciel, et ces Romains qui avaient opprimé la terre.

Ainsi se présente le christianisme dans les quatre premiers siècles de notre ère, en le contemplant avec la persuasion de sa divine origine ; mais si, secouant le

¹ Selon le système de De Guignes, d'après les recherches modernes, les Huns seraient d'origine finnoise. Voyez Klapproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, et M. Saint-Martin, dans ses savantes notes à l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau.

joug de la foi, vous vous placez à un autre point de vue, vous changez la perspective, sans lui rien ôter de sa grandeur.

Que ce soit un certain produit de la civilisation et de la maturité des temps, un certain travail des siècles, une certaine élaboration de la morale et de l'intelligence, un certain composé de diverses doctrines, de divers systèmes métaphysiques et astronomiques, le tout enveloppé dans un symbole afin de le rendre sensible au vulgaire ; que ce soit l'idée religieuse innée, laquelle, après avoir erré d'autels en autels, de prêtres en prêtres, s'est enfin incarnée ; mythe le plus pur, éclectisme des grandes civilisations philosophiques de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Grèce, et des Gaules, sorte de christianisme universel existant avant le christianisme judaïque, et au delà duquel il n'y a rien que l'essence même de la philosophie ; que ce soit ce que l'on voudra pour s'élever au-dessus de la simple foi (apparemment par supériorité de science, de raison et de génie), il n'en est pas moins vrai que le christianisme ainsi dénaturé, interprété, allégorisé, est encore la plus grande révolution advenue chez les hommes.

Le livre de l'histoire moderne vous restera fermé si vous ne considérez le christianisme ou comme une révélation, laquelle a opéré une transformation sociale, ou comme un progrès naturel de l'esprit humain vers la grande civilisation : système théocratique, système philosophique, ou l'un et l'autre à la fois, lui seul vous peut initier au secret de la société nouvelle.

Admettre, selon l'opinion du dernier siècle, que la religion évangélique est une superstition juive, qui se vint mêler aux calamités de l'invasion des barbares ; que cette superstition détruisit le culte poétique, les arts, les vertus de l'antiquité ; qu'elle précipita les hommes dans les ténèbres de l'ignorance ; qu'elle s'opposa au retour des lumières et causa tous les maux des nations, c'est appliquer la plus courte échelle à des dimensions colossales, c'est fermer les yeux au fait dominateur de toute cette époque. Le siècle sérieux où nous sommes parvenus a peine à concevoir cette légèreté du jugement, ces vues superficielles de l'âge qui nous a précédés. Une religion qui a couvert le monde de ses institutions et de ses monuments ; une religion qui fut le sein et le moule dans lequel s'est formée et façonnée notre société tout entière, n'aurait-elle eu d'autres fins, d'autres moyens d'action, que la prospérité d'un couvent, les richesses d'un clergé, les cartulaires d'une abbaye, les canons d'un concile, ou l'ambition d'un pape ?

Les résultats du christianisme sont tout aussi extraordinaires philosophiquement que théologiquement parlant. Décidez-vous entre le choix des merveilles.

Et d'abord le christianisme philosophique est la religion intellectuelle substituée à la religion matérielle, le culte de l'idée remplaçant celui de la forme : de là un différent ordre dans le monde des pensées, une différente manière de déduire et d'exercer la vérité religieuse. Aussi, remarquez-le, partout où le christianisme a rencontré une religion matérielle, il en a triomphé promptement : tandis qu'il n'a pénétré qu'avec lenteur dans les pays où régnaient des religions d'une nature spirituelle comme lui : aux Indes il livra de longs combats métaphysiques, pareils à ceux qu'il rendit contre les hérésies ou contre les écoles de la Grèce.

Tout change avec le christianisme (à ne le considérer toujours que comme un fait humain) ; l'esclavage cesse d'être le droit commun ; la femme reprend son rang dans la vie civile et sociale ; l'égalité, principe inconnu des anciens, est proclamée. La prostitution légale, l'exposition des enfants, le meurtre autorisé dans les jeux publics et dans la famille, l'arbitraire dans le supplice des

condamnés, sont successivement extirpés des codes et des mœurs. On sort de la civilisation puérile, corruptrice, fausse et privée de la société antique, pour entrer dans la route de la civilisation raisonnable, morale, vraie et générale de la société moderne : on est allé des dieux à Dieu.

Il n'y a qu'un seul exemple dans l'histoire d'une transformation complète de la religion d'un peuple dominateur et civilisé : cet exemple unique se trouve dans l'établissement du christianisme, sur les débris des idolâtries dont l'Empire Romain était infecté. Sous ce seul rapport, quel esprit un peu grave ne s'enquerrait de ce phénomène ? Le christianisme ne vint point pour la société, ainsi que Jésus-Christ vient pour les âmes, comme un voleur ; il vint en plein jour, au milieu de toutes les lumières, au plus haut période de la grandeur latine. Ce n'est point une horde des bois qu'il va d'abord attaquer (là, il ira aussi quand il le faudra) ; c'est aux vainqueurs du monde, c'est à la vieille civilisation de la Judée, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, qu'il porte ses coups. En moins de trois siècles la conquête s'achève, et le christianisme dépasse les limites de l'Empire Romain. La cause efficiente de son succès rapide et général est celle-ci : le christianisme se compose de la plus haute et de la plus abstraite philosophie par rapport à la nature divine, et de la plus parfaite morale relativement à la nature humaine ; or ces deux choses ne s'étaient jamais trouvées réunies dans une même religion ; de sorte que cette religion convint aux écoles spéculatives et contemplatives dont elle remplaçait les initiations, à la foule policée dont elle corrigeait les mœurs, à la population barbare dont elle charmait la simplicité et tempérait la fougue.

Si le dogme de l'unité d'un Dieu a pu remplacer les absurdités du polythéisme, c'est-à-dire si une vérité a pris la place d'un mensonge, qui ne voit que, la pierre angulaire de l'édifice social étant changée, les lois, matériaux élevés sur cette pierre, ont dû s'assimiler à la substance élémentaire de leur nouveau fondement ?

Comment cela s'est-il opéré ? quelle a été la lutte des deux religions ? que se sont-elles prêtées ? que se sont-elles enlevées ? Comment le christianisme passé de son âge héroïque à son âge d'intelligence, du temps de ses intrépides martyrs au temps de ses grands génies, comment a-t-il vaincu les bourreaux et les philosophes ? Comment a-t-il pénétré à la fois tous les entendements, tous les usages, toutes les mœurs, tous les arts, toutes les sciences, toutes les lois criminelles, civiles et politiques ?

Comment les deux sexes se partagèrent-ils les postes dans l'action générale ? Quelle fut l'influence des femmes dans l'établissement du christianisme ? N'est-ce pas aux controverses religieuses, à la nécessité où les fidèles se trouvèrent de se défendre, qu'est due la liberté de la parole écrite, l'empire du monde étant le prix offert à la pensée victorieuse ?

Quel fut l'effet sous Constantin de l'avènement de la monarchie de l'Église, bien à distinguer de la république chrétienne ? Que produisit le mouvement réactionnaire du paganisme sous Julien ? Qu'arriva-t-il lors de la transposition complète des deux cultes sous Théodose ? Quelle analogie les hérésies du christianisme eurent-elles avec les diverses sectes de la philosophie ? A part le mal qu'elles purent faire, les hérésies n'ont-elles pas servi à prévenir la complète barbarie, en tenant éveillée la faculté la plus subtile de l'esprit, au milieu des âges les plus grossiers ?

Le principe des institutions modernes ne se rattache-t-il pas au règne de Constantin, cinq siècles plus haut qu'on ne le suppose ordinairement ? L'Empire d'Occident a-t-il été détruit par une invasion subite des barbares, ou n'a-t-il succombé que sous des barbares déjà chrétiens et romains ? Quel était l'état de la propriété au moment de la chute de l'Empire d'Occident ? La grande propriété se compose par la conquête et la barbarie, et se décompose par la loi et la civilisation : quel a été le mouvement de cette propriété, et comment a-t-elle changé successivement l'état des personnes ? Toutes ces choses, et beaucoup d'autres qui se développeront dans le cours de ces Etudes, n'ont point encore été examinées d'assez près.

Il y a dans l'histoire prise au pied de la croix et conduite jusqu'à nos jours de grandes erreurs à dissiper, de grandes vérités à établir, de grandes justices à faire. Sous l'empire du christianisme la lutte des intelligences et de la légitimité contre les ignorances et les usurpations cesse par degrés ; les vérités politiques se découvrent et se fixent ; le gouvernement représentatif, que Tacite regarde comme une belle chimère, devient possible ; les sciences, demeurées presque stationnaires, reçoivent une impulsion rapide de cet esprit d'innovation que favorise l'écoulement du vieux monde. Le christianisme lui-même, s'épurant après avoir passé à travers les siècles de superstition et de force, devient chez les nations nouvelles le perfectionnement même de la société.

Il fut pourtant calomnié ; on le peignit à Marc-Aurèle comme une faction, à ses successeurs comme une école de perversité ; dans la suite l'hypocrisie défigura quelquefois l'œuvre de vérité ; on voulut rendre fanatique, persécuteur, ennemi des lettres et des arts, ennemi de toute liberté, ce qui est la tolérance, la charité, la liberté, le flambeau du génie. Loin de faire rétrograder la science, le christianisme, débrouillant le chaos de notre être, a montré que la race humaine, qu'on supposait arrivée à sa virilité chez les anciens, n'était encore qu'au berceau. Le christianisme croît et marche avec le temps ; lumière quand il se mêle aux facultés de l'esprit, sentiment quand il s'associe aux mouvements de l'âme ; modérateur des peuples et des rois, il ne combat que les excès du pouvoir, de quelque part qu'ils viennent ; c'est sur la morale évangélique, raison supérieure, que s'appuie la raison naturelle dans son ascension vers le sommet élevé qu'elle n'a point encore atteint. Grâce à cette morale, nous avons appris que la civilisation ne dépouille pas l'homme de l'indépendance et qu'il y a une liberté née des lumières, comme il y a une liberté fille des mœurs.

Les barbares avaient à peine paru aux frontières de l'empire, que le christianisme se montra dans son sein. La coïncidence de ces deux événements, la combinaison de la force intellectuelle et de la force matérielle pour la destruction du monde païen est un fait où se rattache l'origine d'abord inaperçue de l'histoire moderne. Quelques invasions promptement repoussées, une religion inconnue se répandant parmi des esclaves pouvaient-elles attirer les regards des maîtres de la terre ? Les philosophes pouvaient-ils deviner qu'une révolution générale commençait ? Et cependant ils ébranlaient aussi les anciennes idées ; ils altéraient les croyances, ils les détruisaient dans les classes supérieures de la société à l'époque où le christianisme sapait les fondements de ces croyances, de ces idées, dans les classes inférieures. La philosophie et le christianisme attaquant le vieil ordre de l'univers par les deux bouts, marchant l'un vers l'autre en dispersant leurs adversaires, se rencontrèrent face à face après leur victoire. Ces deux contendants avaient pris quelque chose l'un de l'autre dans leur assaut contre l'ennemi commun ; ils s'étaient cédé des hommes et des doctrines ; mais quand, vers le milieu du IV^e siècle, il fallut non partager mais assumer l'empire

de l'opinion, le christianisme, bien qu'arrivé au trône, se trouva en même temps revêtu de la force populaire ; la philosophie n'était armée que du pouvoir des tyrans : Julien livra le dernier combat, et fut vaincu. Brisant de toutes parts les barrières, les hordes des bois accoururent se faire baptiser aux amphithéâtres, naguère arrosés du sang des martyrs. Le christianisme était alors démocratique chez la foule romaine, chez les grands esprits émancipés et parmi les tribus sauvages : le genre humain revenait à la liberté par la morale et la barbarie.

Voilà ce qu'il faut retracer avant d'entrer dans l'histoire particulière de nos pères ; je vais essayer de vous peindre ces trois mondes coexistant confusément le monde païen ou le monde antique, le monde chrétien, le monde barbare ; espèce de trinité sociale dont s'est formée la société unique qui couvre aujourd'hui la terre civilisée.

Résumons l'exposition du système qui m'a paru le plus approprié aux lumières du présent, et qui me semble le mieux concilier nos deux écoles historiques. Je pars du principe de l'ancienne école, pour arriver à la conséquence de l'école moderne : comme on ne peut pas plus détruire le passé que l'avenir, je me place entre eux, n'accordant la prééminence ni au fait sur l'idée, ni à l'idée sur le fait.

J'ai cherché les principes générateurs des faits ; ces principes sont la vérité religieuse, la vérité philosophique avec ses trois branches, la vérité politique.

La vérité politique n'est que l'ordre et la liberté, quelles que soient les formes.

La vérité philosophique est l'indépendance de l'esprit de l'homme ; elle a combattu autrefois la vérité politique et surtout la vérité religieuse ; principe de destruction dans l'ancienne société, elle est principe de durée dans la société nouvelle, parce qu'elle se trouve d'accord avec la vérité politique et la vérité religieuse perfectionnées.

La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. Le vrai culte est celui qui explique le mieux la nature de la Divinité et de l'homme ; par cette seule raison le christianisme est la religion véritable.

Soit qu'on le regarde avec les yeux de la foi ou avec ceux de la philosophie, le christianisme a renouvelé la face du monde.

Le christianisme n'est point le cercle inflexible de Bossuet ; c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe ; il ne comprime rien, il n'étouffe rien, il ne s'oppose à aucune lumière, à aucune liberté.

Tel est le squelette qu'il s'agit de couvrir de chair. Pour vous introduire dans le labyrinthe de l'histoire moderne, je vous ai armé des fils qui doivent vous conduire : la prédication de l'Évangile, ou l'initiation générale des hommes à la vérité intellectuelle et à la vérité morale ; la venue des barbares.

Deux grandes invasions de ces peuples sont à distinguer : la première commence sous Dèce, et s'arrête sous Aurélien ; à cette époque les barbares, presque tous païens, se jetèrent en ennemis sur l'empire ; la seconde invasion eut lieu pendant le règne de Valentinien et de Valens : alors convertis en partie au christianisme, les barbares entrèrent dans le monde civilisé comme suppliants, hôtes ou alliés des césars. Appelés pendant trois siècles par la faiblesse de l'État et par les factions, soutenant les divers prétendants de l'empire, ils se battirent les uns contre les autres au gré des maîtres qui les payaient et qu'ils écrasèrent : tantôt enrôlés dans les légions, dont ils devenaient les chefs ou les soldats, tantôt esclaves, tantôt dispersés en colonies militaires, ils prenaient possession

de la terre avec l'épée et la charrue. Ce n'était toutefois que rarement et à contrecœur qu'ils labouraient : pour engraisser les sillons, ils trouvaient plus court d'y verser le sang d'un Romain que d'y répandre leurs sueurs.

Or, il convient de savoir où en était l'empire lorsque arrivèrent les deux invasions générales de ces peuples, nos ancêtres. Peuples qui n'étaient pas même indiqués dans les géographies : ils habitaient au delà des limites du monde connu de Strabon, de Plin, de Ptolémée, un pays ignoré ; force fut de les placer sur la carte quand Alaric et Genseric eurent écrit leurs noms au Capitole.

Première partie : de Jules César à Dèce ou Decius

Après avoir prêché l'Évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre : c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs, pauvres, nus, un bâton à la main, pour enseigner les nations et renouveler la face des royaumes.

Les lois de Lycurgue n'avaient pu soutenir Sparte, la religion de Numa n'avait pu faire durer la vertu de Rome au delà de quelques centaines d'années ; un pêcheur, envoyé par un faiseur de jougs et de charrues, vient établir au Capitole cet empire qui compte déjà dix-huit siècles, et qui, selon ses prophéties, ne doit point finir.

Depuis longtemps Rome républicaine avait répudié la liberté, pour devenir la concubine des tyrans : la grandeur de son premier divorce lui a du moins servi d'excuse. César est l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. Malheureusement César fut corrompu comme son siècle : s'il fût né au temps des mœurs, il eût été le rival des Cincinnatus et des Fabricius, car il avait tous les genres de force. Mais quand il parut à Rome, la vertu était passée ; il ne trouva plus que la gloire ; il la prit, faute de mieux.

Auguste (An de R 725 ; An de J.-C. 29), héritier de César, n'était pas de cette première race d'hommes qui font les révolutions ; il était de cette race secondaire qui en profite, et qui pose avec adresse le couronnement de l'édifice dont une main plus forte a creusé les fondements : il avait à la fois l'habileté et la médiocrité nécessaires au maniement des affaires, qui se détruisent également par l'entière sottise ou par la complète supériorité.

La terreur qu'Auguste avait d'abord inspirée lui servit : les partis tremblants se turent ; quand ils virent l'usurpateur faire légitimer son autorité par le sénat¹, maintenir la paix, ne persécuter personne, se donner pour successeur au consulat un ancien ami de Brutus, ils se réconcilièrent avec leurs chaînes. L'astucieux empereur affectait les formes républicaines ; il consultait Agrippa, Mécène, et peut-être Virgile², sur le rétablissement de la liberté, en même temps qu'il envahissait tous les pouvoirs³, se faisait investir de la puissance législative⁴,

¹ Dionis, *Hist. Rom.*, lib. LIII, éd. Joannis Leunclavii, p. 502, 503.

² Dionis, *Hist. Rom.*, lib. LII, p. 463. — Pag. ultim. *Vitae Virgillii tributae Donato*, edit. 1699, a P. Ruao ; Parisiis.

³ Dionis Cassii, *Hist. Rom.*, lib. LI, p. 442, édit. Joannis Leunclavii. — Dionis Cassii, *Hist. Rom.*, lib. LII, p. 463 ; lib. LIII, p. 474, 511, n° 2, p. 40.

⁴ Ulpian. lib. I, *Princ.*, etc., de *Constit. princip.*

et instituait les gardes prétoriennes¹. Il chargea les muses de désarmer l'histoire, et le monde a pardonné l'ami d'Horace.

Les limites de l'empire romain furent ainsi fixées par Auguste² :

Au nord, le Rhin et le Danube ;

A l'orient l'Euphrate ;

Au midi, la haute Egypte, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas ;

A l'occident, les mers d'Espagne et des Gaules. Trajan subjuga la Dacie au nord du Danube³, la Mésopotamie et l'Arménie à l'est de l'Euphrate ; mais ces dernières conquêtes furent abandonnées par Adrien. Agricole acheva, sous le règne de Domitien, de soumettre la Grande-Bretagne⁴ jusqu'aux deux golfes entre Dunbritton et Edimbourg.

Sous Auguste et sous Tibère, l'empire entretenait vingt-cinq légions⁵ ; elles furent portées à trente sous le règne d'Adrien⁶. Le nombre de soldats qui composaient la légion ne fut pas toujours le même ; en le fixant à douze mille cinq cents hommes, on trouvera qu'un si vaste Etat n'était gardé du temps des premiers empereurs que par trois cent vingt-deux mille cinq cents, et ensuite par trois cent soixante-quinze mille hommes. Six mille huit cent trente et un Romains proprement dits et cinq mille six cent soixante-neuf alliés ou étrangers formaient le complet de la légion : sous la tyrannie, ce n'était plus Rome, c'étaient les provinces qui fournissaient les Romains. Les Celtibériens furent les premières troupes salariées introduites dans les légions⁷. Rome avait combattu elle-même pour sa liberté ; elle confia à des mercenaires le soin de défendre son esclavage.

Seize légions bordaient le Rhin et le Danube⁸ ; deux étaient cantonnées dans la Dacie, trois dans la Mésie, quatre dans la Pannonie, une dans la Norique, une dans la Rhétie, trois dans la haute et deux dans la basse Germanie ; la Bretagne était occupée par trois légions ; huit légions, dont six séjournaient en Syrie et deux en Cappadoce, suffisaient à la tranquillité de l'Orient. L'Egypte, l'Afrique et l'Espagne se maintenaient en paix, chacune sous la police d'une légion. Seize mille hommes de cohortes de la ville et des gardes prétoriennes⁹ protégeaient en

¹ Suet., *in Vita Aug.*

² Just. Lips., *de Magn. Rom.*, lib. I, cap. III ; Antuerpiae, 1637, 6 tom. in-fol. ; - tom. III, p. 379. — Aur. Victor, *Hist. abbrev.*, part. II. chap. IV. ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. II, p. 127. — Sext. Ruf., *Brev.* ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. II, p. 166.)

³ Eutrope, lib. VIII, cap. II et III ; Lugduni Batavorum, 1762, in-8°, p. 360 et sqq.

⁴ Tac., *Agric.*, cap. XXIII ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. III, p. 369. — Tac., *Agric.*, cap. X ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. III, p. 366.)

⁵ Tac., *Ann.*, lib. IV, cap. V ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. III, p. 185. — Dion., lib. LV- cap. XXIII. Stamburgi, 1752, in-fol., p. 794.)

⁶ Spart., *in Hadrian.*, cap. XV ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. II, p. 281. — Lips., *De Magnit. Rom.*, lib. I, cap. IV ; Antuerpiae, 1637, in-fol. ; tom. III, p. 379.)

⁷ Tit. Liv., lib. XXIV, cap. XLIX ; Lugduni Batavorum et Amstelodami, 1740, 4° ; tom. III, p. 934.

⁸ Il y avait vingt-huit légions sous Auguste, dont on peut voir la distribution dans le passage de Tacite ; ensuite on en changea le nombre et la destination. (Just. Lips., *De Magnit. Rom.*, lib. I, cap. IV, Antuerpiæ, 1637, in-fol. ; tome III, p. 379.)

Sous le règne d'Alexandre Sévère il n'en restait que dix-neuf des vingt-huit d'Auguste, les autres ayant été ou dissoutes ou réunies, ainsi que Dion le dit ; mais d'autres y furent ajoutées par les successeurs d'Auguste. (Dion, lib. LV, cap. XXIII et LIV ; Hamburgi, 1752, in-fol., p. 794 et sqq.)

⁹ Dion, lib. LV, cap. XXIV ; Hamburgi, 1752, in-fol., p. 797. — Tacite, *Ann.*, lib. IV, cap. V ; Suet., *Hist. Tom.*, vol. III, p. 185.

Elles furent augmentées sous Vitellius. (Tacite, *Hist.*, lib. II, cap. XCIII ; Suet., *Hist. Rom.*, p. 311.)

Italie le double monument de la liberté et de la servitude, le Capitole et le palais des Césars.

Trois flottes, la première à Ravenne, la seconde à Misène, la troisième à Fréjus, veillaient à la sûreté de la Méditerranée orientale et occidentale¹ : une quatrième commandait l'Océan, entre la Bretagne et les Gaules, une cinquième couvrait le Pont-Euxin, et des barques montées par des soldats stationnaient sur le Rhin et le Danube² : telle était la force régulière de l'empire. Cette force, accrue graduellement, ne s'élevait pas toutefois au delà de quatre cent cinquante mille hommes, au moment où des myriades de barbares se préparaient à l'attaquer. Il est vrai que tout Romain était réputé soldat, et que dans certaines occasions on avait recours aux levées extraordinaires connues sous le nom de *conjuratio* ou *d'évocation*, et exécutées par les *conquistores*³. On arborait dans ce cas du tumulte deux pavillons au Capitole, un rouge, pour rassembler les fantassins, l'autre bleu, pour réunir les cavaliers.

Une ligne de postes fortifiés, surtout au bord du Rhin et du Danube, dans certains endroits des murailles, des manufactures d'armes placées à distance convenable, complétaient le système défensif des Romains. Ce système changea peu depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Dèce. On ajouta seulement à la défense ce que l'expérience avait fait juger utile.

Sous Auguste s'alluma cette guerre de la Germanie où Varus perdit ses légions.

Lorsque Auguste entra dans son douzième consulat, et que Caius César était déclaré prince de la jeunesse, que se passait-il dans un petit coin de la Judée ?

Vers ce même temps, on publia un édit de César Auguste pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre.

Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui était en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David ;

Pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était grosse.

Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit.

Et elle enfanta son fils premier-né ; et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau.

Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une extrême crainte.

Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous viens apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.

C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ.

¹ Suet., *Aug.*, cap. XLIX ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. III, p. 30. — Veget., lib. IV, cap XXXI ; Vesaliae Clivorum, 1670, in-8°, p. 133.

² Tac., *Ann.*, lib. XII, cap. XXX ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. III, p. 224. — Hor., lib. IV, cap. XII ; Suet., *Hist. Rom.*, vol. II, p. 51.

³ Cic., *Phil.*

Ces merveilles furent inconnues à la cour d'Auguste, où Virgile chantait un autre enfant : les fictions de sa muse n'égalaien pas la pompe des réalités dont quelques bergers étaient témoins. Un enfant de condition servile, de race méprisée, né dans une étable à Bethléem (An de R. 754. An de J.-C. 1er.), voilà un singulier maître du monde, et dont Rome eût été bien étonnée d'apprendre le nom ! Et c'est néanmoins à partir de la naissance de cet enfant qu'il faut changer la chronologie et dater la première année de l'ère moderne¹.

Tibère (An de J.-C. 14.), successeur d'Auguste, ne se donna pas comme lui la peine de séduire les Romains ; il les opprima franchement, et les contraignit à le rassasier de servitude. En lui commença cette suite de monstres nés de la corruption romaine.

Le premier dans l'ordre des temps, il fut aussi le plus habile ; tout dégénère, même la tyrannie : des tyrans actifs on arrive aux tyrans fainéants.

Tibère étendit le crime de lèse-majesté qu'avait inventé Auguste. Ce crime devint une loi de finances, d'où naquit la race des délateurs ; nouvelle espèce de magistrature, que Domitien déclara sacrée sous la justice des bourreaux².

Tibère sacrifia les droits du peuple aux sénateurs, et les personnes des sénateurs au peuple, parce que le peuple, pauvre et ignorant, n'avait de force que dans ses droits, et que les sénateurs, riches et instruits, ne tiraient leur puissance que de leur valeur personnelle.

Tibère mêlait à ses autres défauts celui des petites âmes, la haine pour les services qu'on lui avait rendus, et la jalousie du mérite : le talent inquiète la tyrannie ; faible, elle le redoute comme une puissance ; forte, elle le hait comme une liberté.

Les mœurs de Tibère étaient dignes du reste de sa vie ; mais on se taisait sur ses mœurs, car il appelait ses crimes au secours de ses vices : la terreur lui faisait raison du mépris.

La guerre des Germains continua sous ce prince ; elle servit aux victoires de Germanicus, et celles-ci préparèrent le poison qui les devait expier. Les triomphes de Germanicus lui coûtèrent la vie : il mourut de sa gloire, si j'ose parler ainsi.

L'année où sa veuve, la première Agrippine, après de longues souffrances, alla le rejoindre dans la tombe, le Fils de l'Homme achevait sa mission : il rapportait aux peuples la religion, la morale et la liberté au moment où elles expiraient sur la terre.

Cependant la mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, se tenaient auprès de sa croix.

Jésus ayant donc vu sa mère, près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre Fils.

Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là ce disciple la prit chez lui.

¹ La vraie chronologie doit placer la naissance de Jésus-Christ au 25 décembre de l'an de Rome 751, la vingt-septième année du règne d'Auguste ; mais l'ère commune la compte, comme je l'ai remarqué, de l'an 754 de la fondation de Rome.

² Tac., *Ann*, lib. I. cap. LXXII, p. 128 et 129, édit. 1715 a Christ. Hauffio ; Leipsick. - *Cod.*, lib. IX, tit. VIII, *Ad legem Juliam majestatis*. - *Digest.. codem*.

Après, Jésus sachant que toutes choses étaient accomplies, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore il dit : J'ai soif.

Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en emplirent une éponge, et, l'environnant d'hysope, la lui présentèrent à la bouche.

Jésus, ayant donc pris le vinaigre, dit : Tout est accompli. Et baissant la tête, il rendit l'esprit.

A cette narration, on ne sent plus le langage et les idées des historiens grecs et romains ; on entre dans des régions inconnues. Deux mondes étrangement divers se présentent ici à la fois : Jésus-Christ sur la croix, Tibère (An de J.-C. 33.) à Caprée.

La publication de l'Évangile commença le jour de la Pentecôte de cette même année. L'Église de Jérusalem prit naissance : les sept diacres, Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas, furent élus¹. Le premier martyr eut lieu dans la personne de saint Etienne ; la première hérésie se déclara par Simon le magicien², et fut suivie de celle d'Apollonius de Tyane. Saul, de persécuteur qu'il était, devint l'apôtre des gentils sous le grand nom de Paul. Pilate envoya à Rome les actes du procès du fils de Marie ; Tibère proposa au sénat de mettre Jésus-Christ au nombre des dieux³. Et l'histoire romaine a ignoré ces faits.

Après Tibère, un fou et un imbécile, Caligula (An de J.-C. 37.) et Claude (An de J.-C. 41.), furent suscités pour gouverner l'empire, lequel allait alors tout seul et de lui-même, comme leur prédécesseur l'avait monté, avec la servitude et la tyrannie.

Il faut rendre justice à Claude ; il ne voulait pas la puissance : caché derrière une porte pendant le tumulte qui suivit l'assassinat de Caïus, un soldat le découvrit et le salua empereur⁴. Claude, consterné, ne demandait que la vie ; on y ajoutait l'empire, et il pleurait du présent.

Sous Claude commença la conquête de la Grande-Bretagne, né à Lyon, l'empereur introduisit les Gaulois dans le sénat.

Les Juifs persécutés à Alexandrie députèrent Philon à Caligula. Hérode Antipas⁵ et Pilate furent relégués dans les Gaules. Corneille est le premier soldat romain qui reçut la foi.

Le nombre des disciples de l'Évangile s'accroît, les sept Églises de l'Asie Mineure se fondent. C'est dans Antioche que les disciples de l'Évangile reçoivent pour la première fois le nom de chrétiens⁶. Pierre, emprisonné à Jérusalem par Hérode Agrippa, est délivré miraculeusement. Ce prince d'une espèce nouvelle, dont les

¹ Act. Apost. V. S., p. 289 ; Lyon, 1684.

² Juff., Mart. Apol., t. II, p. 69.

³ Eusèbe Caes., Chron., an. Dom. XXXVIII ; Bâle.

⁴ Vita Claudii, cap. II. p. 202 ; édit. de 1761, par Ophelot de La Pause ; Paris.

⁵ Joseph., 18-14. — Eusèbe Caes., Historiae, lib. II, p. 482, édit. 1559 ; Basileae, per Henricum Petri, in-4°.

Voici le passage qu'Eusèbe, d'après Nicéphore et Josèphe (Antiq. Jud.), rapporte dans l'endroit indiqué : *In tantes et tam graves calamitates, ut fertur, incurrit ut, necessitate adductus, sibi propria manu mortem conscisceret, suorumque ipse scelerum vindex exsisteret.* (Eusèbe, Hist. Eccles., lib. II, cap. VII.)

⁶ Act. Apostolor., cap. XI, vers. XXVI, p. 295 ; Lugduni, 1684.

successeurs étaient appelés à monter sur le trône des césars, entra dans Rome¹, le bâton pastoral à la main, la seconde année du règne de Claude (Claude emp. ; Pierre pape. An de J.-C. 42.). Avant de se disperser pour annoncer le Messie, les apôtres composèrent à Jérusalem le symbole de la foi. Cette charte des chrétiens, qui devait devenir la loi du monde, ne fut point écrite : Jésus-Christ n'écrivit rien ; sept de ses apôtres n'ont laissé que leurs œuvres ; il y en a d'autres, dont on ne sait pas même le nom : et la doctrine de ces inconnus a parcouru la terre ! Jean enseigna dans l'Asie Mineure, et retira chez lui Marie, que le Sauveur lui avait léguée du haut de la croix ; Philippe alla dans la haute Asie, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes, et jusqu'aux Indes où Barthélemy porta l'évangile de saint Matthieu, écrit le premier de tous les évangiles. Simon prêcha en Perse, Matthias en Ethiopie, Paul dans la Grèce ; Marc, disciple de Pierre, rédigea son évangile à Rome, et Pierre envoya des missionnaires en Sicile, en Italie, dans les Gaules, et sur les côtes de l'Afrique. Saint Paul arrivait à Ephèse lorsque Claude mourut, et il catéchisa lui-même dans la Provence et dans les Espagnes.

Nous apprenons par les épîtres de cet apôtre que les premiers chrétiens et les premières chrétiennes à Rome furent Epenitas, Marie, Andronic, Junia, Ampliat, Urbain, Stachys, Appelès. Paul salua encore les fidèles de la maison d'Aristobule et ceux de la maison de Narcisse², le fameux favori de Claude. Ces noms sont bien obscurs, et ne se trouvèrent point dans les documents fournis à Tacite ; mais il est assez merveilleux sans doute de voir, du point où nous sommes parvenus, le monde chrétien commencer inconnu dans la maison d'un affranchi que l'histoire a cru devoir inscrire dans ses fastes.

De même que tous les conquérants sont devenus des Alexandre, tous les tyrans ont hérité du nom de Néron (Néron emp. ; S.-Pierre. An de J.-C. 54). On ne sait trop pourquoi ce prince a joui de cet insigne honneur, car il ne fut ni plus cruel que Tibère, ni plus insensé que Caligula, ni plus débauché qu'Eliogabale : c'est peut-être parce qu'il tua sa mère, et qu'il fut le premier persécuteur des chrétiens. Peut-être encore son enthousiasme pour les arts donna-t-il à sa tyrannie un caractère ridicule qui a servi à la faire remarquer. Le beau ciel de Baïa et les fêtes étaient les tableaux où Néron aimait à placer ses crimes.

Les sénateurs qui le condamnèrent à mort lui prouvèrent qu'un artiste ne vit pas partout, comme il avait coutume de le dire, en chantant sur le luth³. Ces esclaves, qui jugèrent leur maître tombé, n'avaient pas osé l'attaquer debout : ils laissèrent vivre le tyran ; ils ne tuèrent que l'histriion.

L'incendie de Rome (An de J.-C. 64.), dont on accusa les chrétiens, que l'on confondait avec les Juifs, produisit la première persécution : les martyrs étaient attachés en croix comme leur Maître, ou revêtus de peaux de bêtes et dévorés par des chiens, ou enveloppés dans des tuniques imprégnées de poix, auxquelles on mettait le feu⁴ : la matière fondue coulait à terre avec le sang. Ces premiers flambeaux de la foi éclairaient une fête nocturne que Néron donnait dans ses jardins : à la lueur de ces flambeaux il conduisait des chars.

¹ Eusèbe Caes., *Hist. Eccles.*, lib. II. p. 487, édit. Basileae, per Henric. Petri ; 1559, in-4°. — Eusèbe Caesaris, *Chronicon*, D. Hieronymo interprète, anno Dom. 44, p. 77, édit. Basileae, per Henricum Petri ; 1559.

² *Ep. 16 B. Pauli ad Romanos*, vers. 11.

³ Suet., *in Vita Neronis*.

⁴ Juv., *Sat. I*, vers. 139. — Suet., *in Vit. Neronis*, p. 251, cap. XVI. — Tacit., *Annal.*, lib. XV, édit. de Barbou.

Paul, accusé devant Félix et devant Festus, vient à Rome, où il prêche l'Évangile avec Pierre¹.

Hérésie des nicolaïtes, laquelle avait pris son nom de Nicolas, un des premiers sept diacres. Saint Jacques, évêque de l'Église juive, avait souffert le martyre. La guerre de Judée commençait sous Sextus Gallus, et les chrétiens s'étaient retirés de Jérusalem.

Apollonius de Tyane, débarqué dans la capitale du monde pour voir, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran², s'en fit chasser avec les autres philosophes. Pierre et Paul, enfermés dans la prison Mamertine au pied du Capitole, sont mis à mort : Paul a la tête tranchée (An de J.-C. 67. 29 juin.), comme citoyen romain, auprès des eaux Salviennes, dans un lieu aujourd'hui désert, où l'on voit trois fontaines, à quelque distance de la basilique appelée Saint-Paul-hors-des-Murs, qu'un incendie a détruite au moment même de la mort de Pie VII. Pierre, réputé Juif et de condition vile, fut crucifié la tête en bas sur le mont Janicule, et enterré le long de la voie Aurelia, près du temple d'Apollon³ : là s'élèvent aujourd'hui le palais du Vatican et cette église de Saint-Pierre qui lutte de grandeur avec les plus imposantes ruines de Rome. Néron ne savait pas sans doute le nom des deux malfaiteurs de bas lieu, condamnés par les magistrats : et c'étaient, après Jésus-Christ les fondateurs d'une religion nouvelle, d'une société nouvelle, d'une puissance qui devait continuer l'éternité de la ville de Romulus.

Lin (Néron emp. ; Lin pape. An de J.-C. 67-68. Clet ou Anaclet, Clément papes. An de J.-C. 68-77), dont il est question dans les épîtres de saint Paul, succéda à saint Pierre, saint Clément ou saint Clé, à saint Lin.

Le peuple romain aima Néron, il espéra le retrouver après sa mort dans des imposteurs ; quelques chrétiens pensèrent que Néron était l'Antéchrist, et qu'il reparaitrait à la fin des temps⁴ ; le monde païen l'attendait pour ses délices, le monde chrétien pour ses épreuves.

Ce fut encore sous le règne de Néron que saint Marc fonda l'Église d'Alexandrie qui commença surtout parmi les thérapeutes, secte juive livrée à la vie contemplative⁵, et qui servit de premier modèle aux ordres monastiques chrétiens. Les thérapeutes différaient des esséniens, qui ne se voyaient qu'en Palestine, et qui vivaient en commun du travail de leurs mains. L'école philosophique d'Alexandrie mêla aussi ses doctrines à celles du christianisme, subtilisa la simplicité évangélique, et produisit des hérésies fameuses.

La mort de Néron causa une révolution dans l'Etat. L'élection passa aux légions, et la constitution devint militaire. Jusque là la dignité impériale s'était maintenue dans la famille d'Auguste par une espèce de droit de succession ; le sénat, il est vrai, et les prétoriens avaient plus ou moins ajouté de la force à ce droit, mais enfin l'élection était restée attachée à la ville éternelle et au sang du premier des césars. Usurpée par les régions, elle amena des choses considérables, elle multiplia les guerres civiles, et partant les causes de destruction ; l'armée nommant son maître, et ne le recevant plus de la volonté des sénateurs et des dieux, méprisa bientôt son ouvrage. Les barbares introduits dans l'armée

¹ *Act. Apost.*, cap. XXVIII, vers. 16, N.d.A.

² Philostrate, *in Vita Ap. Tyan.*

³ Eusèbe, *Hist. Ecclés.*, lib. II, p. 49 ; lib. III, cap. I, p. 51 — Balch., *Matryr.*, p. 289.

⁴ Sulpit. Severi, *Sacrae Hist.*, lib. II, p. 95, édit. Elzeveriana ; Lugduni Batavorum, anno 1643 ; *Dialog. II*, p. 306, édit. ead.

⁵ Eusèbe, *Hist. Ecclés.*, lib. II, p. 29.

s'accoutumèrent à faire des empereurs : quand ils furent las de donner le monde, ils le gardèrent.

Dans le despotisme héréditaire il y a des chances de repos pour les hommes ; il perd de son âpreté en vieillissant. Dans le despotisme électif, chaque chef surgit à la souveraineté avec la force du premier ne de sa race, et se porte à l'oppression de toute l'ardeur d'un parvenu à la puissance : on a toujours le tyran dans sa vigueur élective, tandis que la nation, qui ne se renouvelle pas, reste dans sa servitude héréditaire. Et comme l'Empire Romain occupait le monde connu, comme l'empereur pouvait être choisi partout, de là cette diversité de tyrannies selon que le maître venait de l'Afrique, de l'Europe ou de l'Asie. Toutes les variétés d'oppression répandues aujourd'hui dans les divers climats s'asseyaient par l'élection sur la pourpre, où chaque candidat arrivait avec son caractère propre et les mœurs de son pays.

Séjan, qui, profitant de la jalouse vieillesse de Tibère, avait empoisonné Drusus, amené la disgrâce et par suite la mort d'Agrippine et de ses deux fils aînés, n'atteignit point le troisième fils de Germanicus. Celui-ci fut Caius Caligula : Claude, son oncle, frère de Germanicus, proclamé empereur par les prétoriens, et surtout par les Germains de la garde, eut de Messaline l'infortuné Britannicus. Agrippine, sœur de Caligula et fille de la première Agrippine, femme de Germanicus, épousa en secondes noces son oncle Claude, et lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son premier mariage avec Domitius Ahenobarbus. Néron, parvenu à l'empire après s'être défait de Britannicus, fut contraint de se tuer. En lui s'éteignit la famille d'Auguste. Malgré les vices et les crimes qui l'ont rendue exécration, cette famille eut dans ses manières quelque chose d'élevé et de délicat que donnent l'exercice du pouvoir, l'habitude des richesses, les souvenirs d'une lignée historique. La maison de Jules prétendait remonter d'un côté à Enée, par les rois d'Albe, de l'autre à Clausus le Sabin, et à tous les Claudius, ses fiers descendants.

Galba, qui prit un moment la place de Néron, était encore de race aristocratique ; mais après lui commence une nouvelle sorte de princes. Toutes les fois qu'un grand changement dans la constitution d'un Etat s'opère, les anciennes familles disparaissent ; soit qu'elles s'épuisent et s'éteignent réellement, soit qu'obéissant ou résistant au nouveau pouvoir elles disparaissent dans le mépris qui s'attache à leur soumission, ou dans l'oubli qui suit leur fierté. Le despotisme était aristocratique par l'élection du sénat, il devint démocratique par l'élection de l'armée.

Remarquons sous la première année du règne de Néron la naissance de Tacite : il parut derrière les tyrans pour les punir, comme le remords à la suite du crime. Tite-Live était mort sous Tibère. Tite-Live et Tacite se partagèrent le tableau des vertus et des vices des Romains ; les exemples rappelés par le premier furent aussi inutiles que les leçons données par le second.

Pendant le règne de Néron la Grande-Bretagne se souleva, et fut écrasée ; les Parthes remuèrent, et furent contenus par Corbulon, les Germains restèrent tranquilles, hors les Frisons et les Ansibares, qui voulurent occuper le long du Rhin le pays que les Romains laissaient inculte. Le vieux chef des Ansibares, repoussé par le général romain, s'écria : **Terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir**¹. Nous devons compter les Ansibares au nombre de nos

¹ Tacit., *Annal.*, lib. XIII, p. 236 ; apud Barbou, Parisii 1779.

ancêtres ; ils firent dans la suite partie de la ligue des Franks. Galba (Galba, Othon, Vitellius emp. ; Clet, Clément papes. An de J.-C. 68-69.), Othon et Vitellius passèrent vite ; ils eurent à peine le temps de se cacher sous le manteau impérial. Galba avait dit à Pison, dans le beau discours que lui prête Tacite, que l'élection remplacerait pour le peuple romain la liberté : cette liberté ne fut que la décision de la force.

Quelques mots de Galba sont dignes de l'ancienne Rome dont il conservait le sang. Des légionnaires sollicitaient une gratification nouvelle : **Je choisis des soldats**, répondit-il, **et ne les achète pas**¹.

Othon venait de soulever les prétoriens ; un soldat se présente à Galba l'épée nue, affirmant avoir tué Othon : **Qui te l'a ordonné ?** dit le vieil empereur².

Galba fut massacré sur la place publique. Entouré par les séditeux qu'avait soulevés Othon, il tendit la gorge aux meurtriers en leur disant : **Frappez si cela est utile au peuple romain**. Sa tête tomba ; elle était chauve : un soldat pour la porter fut obligé de l'envelopper dans une étoffe³. Cette tête aurait dû mieux conseiller un vieillard de soixante-treize ans : était-ce la peine de mettre une couronne sur un front dépouillé ?

Othon avait voulu l'empire ; il l'avait voulu tout de suite, non comme un pouvoir, mais comme un plaisir. Trop voluptueux pour régner, trop faible pour vivre, il se trouva assez fort pour mourir. Ses soldats ayant été battus par les légions de Vitellius, il se couche, dort bien, se perce à son réveil de son poignard⁴, et s'en va à petit bruit, sans avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, sans se déchirer les entrailles. Mais Caton expira avec la liberté ; Othon ne quittait que la puissance.

Vitellius, qui n'est guère connu que par ses excès de table, et dont le premier monument était un plat⁵, Vitellius, successeur d'Othon, cassa les prétoriens, qui s'étaient déclarés contre lui. Bientôt il est attaqué par Primus, vainqueur au nom de Vespasien : on se bat dans Rome ; des Illyriens, des Gaulois, des Germains légionnaires, s'égorgeant au milieu des festins, des danses et des prostitutions.

Vitellius fuit avec son cuisinier et son boulanger ; rentré dans son palais, il le trouve désert ; saisi de terreur, il court se cacher dans la loge d'un portier, près de laquelle étaient des chiens qui le mordirent⁶. Il bouche la porte de cette loge avec le lit et le matelas du portier ; les soldats arrivent, découvrent l'empereur, l'arrachent de son asile. Les mains liées derrière le dos, la corde au cou, les vêtements déchirés, les cheveux rebroussés, Vitellius demi-nu est traîné le long de la voie Sacrée. Son visage rouge de vin, son gros ventre, sa démarche chancelante comme celle d'un Silène⁷, sont des sujets d'insulte et de risées. On l'appelle incendiaire, gourmand, ivrogne ; on lui jette des ordures ; on lui attache une épée sur la poitrine, la pointe sous le menton pour le contraindre à lever la

¹ Sueton., in Vit. Galb.

² Sueton., in Vit. Galb.

³ Suétone ajoute quelques circonstances à ce récit : *Galba fut égorgé près du lac Curtius. On le laissa sur place tel qu'il se trouvait. Enfin un soldat qui avait été chercher sa ration de grains, l'aperçut, jeta sa charge et lui coupa la tête. Ne pouvant la prendre par les cheveux, parce qu'elle était chauve, il la mit dans sa robe ; puis, lui passant le pouce dans la bouche, il la porta à Othon.* (Sueton., in Vit. Galb., p. 298 et 299.)

⁴ Sueton., in Vit. Othonis, p. 308.

⁵ Suet., in Vita Aul. Vitell., p. 317. — Dion, Hist. Rom., lib. LXV, p. 735.

⁶ Suet., in Vit. Aul. Vitell. p. 321. — Dion., Hist. Rom., lib. LXVI.

⁷ Suet., in Vit. Aul. Vitell., p. 322.

tête, qu'il baissait de honte ; on l'oblige de regarder ses statues renversées, et dont les inscriptions portaient qu'il était né pour le bonheur et la concorde des Romains¹. Enfin, après l'avoir accablé d'outrages et de blessures, on l'achève ; son corps est jeté dans le Tibre, sa tête plantée au bout d'une pique. Vitellius s'assit à l'empire, qu'il avait pris pour un banquet : ses convives le forcèrent d'achever le festin aux Gémonies.

Les Sarmates Rhozolans furent battus pendant le court règne d'Othon. Tandis que Vespasien attaquait Vitellius, les Daces attaquaient la Mésie, et furent repoussés par Mucien. Civilis fit révolter les Bataves, et les Germains, alliés de Civilis, insultèrent les frontières romaines.

La mort de Vitellius suspendit le cours de ces ignominieuses adversités. Quarante-vingts années de bonheur, interrompues seulement par le règne de Domitien, commencèrent à l'élévation de Vespasien. On a regardé cette période comme celle où le genre humain a été le plus heureux ; vrai est-il si la dignité et l'indépendance des nations n'entrent pour rien dans leurs félicités.

Les premiers tyrans de Rome se distinguèrent chacun par un vice particulier, afin qu'on jugeât ce que la société peut supporter sans se dissoudre ; les bons princes qui succédèrent à ces tyrans brillèrent chacun par une vertu différente, afin qu'on sentît l'insuffisance des qualités personnelles pour l'existence des peuples, quand ces qualités sont séparées des institutions.

Tout ce qu'on peut imaginer de mérites divers parut à la tête de l'empire : ceux qui possédèrent ces mérites pouvaient tout entreprendre : ils n'étaient gênés par aucune entrave ; héritiers de la puissance absolue, ils étaient maîtres d'employer pour le bien l'arbitraire dont on avait usé pour le mal. Que produisit ce despotisme de la vertu ? rétablit-il la liberté ? préserva-t-il l'empire de sa chute ? Non. Le genre humain ne fut ni amélioré ni changé. La fermeté régna avec Vespasien, la douceur avec Titus, la générosité avec Nerva, la grandeur avec Trajan, les arts avec Adrien, la piété avec Antonin, enfin la philosophie monta sur le trône avec Marc-Aurèle, et l'accomplissement de ce rêve des sages n'amena aucun bien solide. C'est qu'il n'y a rien de durable ni même de possible quand tout vient des volontés, et non des lois ; c'est que le paganisme survivant à l'âge poétique, n'ayant plus pour lui la jeunesse et l'austérité républicaines, transformait les hommes en un troupeau de vieux enfants, sans raison et sans innocence.

Il y avait dans l'empire des chrétiens obscurs, persécutés même par Marc-Aurèle, et ils faisaient avec une religion méprisée ce que ne pouvait accomplir la philosophie ornée du sceptre : ils corrigeaient les mœurs et fondaient une société qui dure encore.

Vespasien (Vespasien, Titus emp. ; Clément pape. An de J.-C. 69-81.) mit fin à la guerre de Civilis et à la révolte d'où sortit la touchante aventure d'Eponine. Cette Gauloise doit être nommée dans une histoire des Français.

Du petit nombre de ces hommes que la prospérité rend meilleurs, Titus ne fut point obligé de soutenir au dehors l'honneur de l'empire ; il n'eut à combattre que ses passions : il les vainquit pour devenir les délices du genre humain. On a

¹ Tacit., *Histor.*, lib. IV. p. 476, édit. de Barbou. — Suet., *in Vit. Vitell.*, N.d.A.

voulu douter de sa constance pour la vertu, au cas que sa vie se fût prolongée¹ : pourquoi calomnier le néant d'un avenir si vain qu'il n'a pas même été ?

On appliqua à Titus et à Vespasien les prophéties qui annonçaient des conquérants venus de la Judée². Le Messie devait être un prince de paix : en conséquence Vespasien fit bâtir à Rome et consacrer à la Paix éternelle un temple qui vit toujours la guerre, et dont les fondements mis à nu aujourd'hui ont à peine résisté aux assauts du temps. Le véritable prince de paix était le roi de ce nouveau peuple qui croissait et multipliait dans les catacombes, sous les pieds du vieux monde passant au-dessus de lui.

Saint Clément écrivit aux Corinthiens pour les inviter à la concorde. Il raconte que saint Pierre avait souffert plusieurs fois, que saint Paul, battu de verges et lapidé, avait été jeté dans les fers³ à sept reprises différentes. Il indique l'ordre dans le ministère ecclésiastique, les oblations, les offices, les solennités : Dieu a envoyé Jésus-Christ, Jésus-Christ les apôtres ; les apôtres ont établi les évêques et les diacres.

La religion accrut sa force sous les règnes de Vespasien et de Titus, par la consommation d'un des oracles écrits aux livres saints : Jérusalem périt.

La guerre de Judée avait commencé sous Néron. La multitude des Juifs qui se trouva à Jérusalem l'an 66 de Jésus-Christ, pour la fête des azymes, fut comptée par le nombre des victimes pascales : il se trouva qu'on en avait immolé deux cent cinquante-six mille cinq cents⁴. Dix et quelquefois vingt convives s'assemblaient pour manger un agneau, ce qui donnait, pour dix seulement, deux millions cinq cent cinquante-six mille assistants purifiés.

Des prodiges annoncèrent la destruction du Temple : une voix avait été entendue qui disait : Sortons d'ici. Jésus, fils d'Ananus, courant autour des murailles de la ville assiégée, s'était écrié : **Malheur ! malheur sur la ville ! malheur sur le temple ! malheur sur le peuple ! malheur sur moi !**⁵ Famine, peste et guerre civile au dedans de la cité ; au dehors les soldats romains crucifiaient tout ce qui voulait s'échapper : les croix manquèrent, et la place pour dresser les croix. On éventrait les fugitifs pour fouiller dans leurs entrailles l'or qu'ils avaient avalé. Six cent mille cadavres de pauvres furent jetés dans les fossés, par-dessus les murailles. On changeait les maisons en sépulcres, et quand elles étaient pleines on en fermait les portes. Titus, après avoir pris la forteresse Antonia, attaqua le Temple le 17 juillet 70 de Jésus-Christ, jour où le sacrifice perpétuel avait cessé, faute de mains consacrées pour l'offrir. Marie, fille d'Eléazar, rôtit son enfant et le mangea⁶ dans la ville où une autre Marie avait enseveli son fils. Jésus-Christ avait dit aux femmes de Jérusalem après le prophète : **Un jour viendra où l'on dira : Heureuses les entrailles stériles et les mamelles qui n'ont point allaité !**

Le Temple fut brûlé le 8 d'août de cette année 70, ensuite la ville basse incendiée, et la ville haute emportée d'assaut. Titus fit abattre ce qui restait du Temple et de la ville, excepté trois tours ; on promena la charrue sur les ruines. Telle fut la grandeur du butin, que le prix de l'or baissa de moitié en Syrie. Onze cent mille Juifs moururent pendant le siège, quatre-vingt-dix-sept mille furent

¹ Dion., p. 754. N.d.A.

² Tacit., *Hist.*, lib. V, cap. XIII.

³ Clementis, *ad Corinth. Epist.*, p. 8.

⁴ Joseph., *Bell. Jud.*, lib. XII, cap. XVII, p. 960.

⁵ Joseph., *Bell. Jud.*, lib. VII, p. 96.

⁶ Joseph., *Bell. Jud.*, cap. VIII, p. 954-55.

vendus¹ ; à peine trouvait-on des acheteurs pour ce vil troupeau. A la fête de la naissance de Domitien, à celle de l'anniversaire de l'avènement de Vespasien à l'empire (24 octobre 70 et 1er juillet 71), plusieurs milliers de Juifs périrent par le feu et les bêtes, ou par la main les uns des autres, comme gladiateurs. A Rome, Titus et son père triomphèrent de la Judée : Jean et Simon, chefs des Juifs de Jérusalem, marchaient enchaînés derrière le char. Des médailles frappées en mémoire de cet événement représentent une femme enveloppée d'un manteau, assise au pied d'un palmier, la tête appuyée sur sa main, avec cette inscription : la Judée captive.

Les chrétiens trouvaient dans cette catastrophe d'autres sujets d'étonnement que la multitude païenne : il n'y avait pas trois années que saint Pierre était enseveli au Vatican ; saint Jean, qui avait vu pleurer Jésus-Christ sur Jérusalem, vivait encore, peut-être même, selon quelques traditions, la mère du Fils de l'homme était encore sur la terre ; elle n'avait point encore accompli son assomption en laissant dans sa tombe, au lieu de ses cendres, sa robe virginale ou une manne céleste².

Les Juifs furent dispersés : témoins vivants de la parole vivante, ils subsistèrent, miracle perpétuel, au milieu des nations. Etrangers partout, esclaves dans leur propre pays, ils virent tomber ce Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, comme mes yeux ont pu s'en convaincre. Une partie de leur population enchaînée vint élever à Rome cet autre monument où devaient mourir les chrétiens. Le ciseau sculpta sur un arc de triomphe qu'on admire encore les ornements qui brillaient aux pompes de Salomon, et dont sans ce hasard nous ignorerions la forme : l'orgueil d'un prince romain et le talent d'un artiste grec ne se doutaient guère qu'ils fournissaient une preuve de plus de la grandeur de la nation vaincue et de ses mystérieuses destinées. Tout devait servir, gloire et ruine, à rendre éternelle la mémoire du peuple que Moïse forma et qui vit naître Jésus-Christ.

Le Capitole, incendié dans les désordres qui signalèrent la fin de Vitellius, était la proie des flammes presque au moment où le temple de Jérusalem brûlait. Domitien fit dans la suite la dédicace du nouveau Capitole : l'autel de la servitude y remplaça celui de la liberté ; on eut encore le malheur de n'y pouvoir rétablir l'image fameuse du chien, dont les gardiens répondaient sur leur vie. Soixante millions furent employés à la seule dorure de cet édifice. Jupiter, en vendant tout l'Olympe, disait Martial³, n'aurait pu payer le vingtième de cette somme. Le dieu des Juifs avait prononcé la destruction de son temple, et Julien essaya vainement de le relever.

La grande peste et l'éruption du Vésuve qui fit périr Pline le naturaliste sont de cette époque⁴.

Ebion, Cérinthe, Ménandre, disciple de Simon, allaient prêchant leurs hérésies. Les philosophes furent de nouveau exclus de Rome. C'étaient Euphrate, Tyrien, d'abord ami et ensuite adversaire d'Apollonius de Tyane, Démétrius le cynique, Artémidore, Damis le pythagoricien, Epictète le stoïcien, Lucien l'épicurien, Diogène le jeune cynique, Héras et Dion de Pruse ; Musonius seul trouva grâce auprès de Vespasien.

¹ Joseph., *Bell. Jud.*, cap. XVII.

² *De Assumpt. B. Mariae Sermo, tributus divo Hieronymo*, t. IX, p. 67.

³ Martial, lib. IX, Epigr. 4. – N.d.A.

⁴ Plin., lib. VI, *epist.* XVI.

Le pape Clément acheva de gouverner l'Église la soixante-dix-septième année de Jésus-Christ ; il céda sa chaire à saint Anaclét ou Clet (pape. An de J.-C. 77.), pour éviter un schisme¹. On attribue à saint Clément les ouvrages les plus anciens après les livres canoniques.

Jamais frère ne ressembla moins à son frère que Domitien à Titus. Sous Domitien (Domitien, emp. ; Anaclét, Sixte Evariste, papes. An de J.-C. 82-97.) les peuplades du nord, pressées peut-être par le grand corps des Goths qui s'approchait, remuèrent aux frontières de l'empire. Domitien fut battu par les Quades et les Marcomans en Germanie ; il acheta la paix de Décébale, chef des Daces, en lui payant une espèce de redevance annuelle. Ce premier exemple de faiblesse profita aux barbares : selon les temps et les circonstances, ils continuèrent à vendre aux empereurs une paix dont le prix leur servait ensuite à recommencer la guerre.

Domitien vaincu ne s'en décerna pas moins les honneurs du triomphe : il prit avec raison le surnom de Dacique. Il donna des jeux, se consacra des statues, et se traîna dans la gloire où d'autres empereurs s'étaient précipités.

Ses armes furent plus heureuses dans la Grande-Bretagne. Agricola battit les Calédoniens, et sa flotte tourna l'île au septentrion.

Un coup funeste fut porté à l'empire par l'augmentation de la paye des soldats ; leur influence, déjà trop considérable, s'accrut ; le gouvernement dégénéra en république militaire : il faut toujours que la liberté, d'elle-même impérissable, se retrouve quelque part.

Domitien persécuta les philosophes², que l'on confondait avec les chrétiens : ils se retirèrent à l'extrémité des Gaules, dans les déserts de la Libye et chez les Scythes. Apollonius, interrogé par Domitien, montra du courage et une rude franchise.

On commença à voir de tous côtés la succession des évêques : à Alexandrie, Abilius succéda à saint Marc ; à Rome, saint Evariste à saint Clet ; Alexandre Ier ou Sixte Ier à saint Evariste. Vers la fin de son règne, Domitien se jeta sur les fidèles. L'apôtre saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, eut sa vision. Flavius Clément, consul et cousin germain de l'empereur, qui destinait les deux enfants de Clément à l'empire, avait embrassé la foi, et fut décapité. L'Évangile faisait des progrès dans les hauts rangs de la société.

Domitien assassiné, Nerva (Nerva, Trajan emp. ; Evariste, Alexandre Ier papes. An de J.-C. 97-118.) ne parut après lui que pour abolir le crime de lèse-majesté³, punir les délateurs, et appeler Trajan à la pourpre : trois bienfaits qui lui ont mérité la reconnaissance des hommes.

Sous le règne de Trajan l'empire s'éleva à son plus haut point de prospérité et de puissance. Cet admirable prince n'eut que la faiblesse des grands cœurs : il aimait trop la gloire. Vainqueur de Décébale, il réduisit la Dacie en province. Cette conquête, qui fut un sujet de triomphe, devait être un sujet de deuil, car elle détruisit le dernier peuple qui séparait les Goths des Romains. Trajan porta la guerre en Orient, donna un roi aux Parthes, prit Suze et Ctésiphon, soumit l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie, descendit au golfe Persique, vit la mer

¹ Epiphanius, *Contra Hæreses*, cap. VI.

² Eusèbe, *Chron.*, ann. 92 ; Philost., *Vit. Apoll.*, lib. VII, cap. IV.

³ Claude avait tenté cette abolition.

des Indes, se saisit d'un port sur les côtes de l'Arabie ; après tout cela il mourut, et son successeur, soit sagesse, soit jalousie, abandonna ses conquêtes.

Il faut placer à la dernière année du premier siècle de l'ère chrétienne la mort de saint Jean à Ephèse ; il ne se nommait plus lui-même dans ses dernières lettres que le *vieillard* ou le *prêtre*, du mot grec *presbyteros*. *Mes enfants, aimez-vous les uns les autres*. Telles étaient ses seules instructions. Il avait assisté à la passion soixante-six ans auparavant. Saint Jude, saint Barnabé, saint Ignace, saint Polycarpe se faisaient connaître par leurs doctrines. Les successions des évêques étaient toujours plus abondantes et plus connues : Ignace et Héron à Antioche, Cerdon et Primin à Alexandrie. Après le pape Evariste vinrent Alexandre, Sixte et Téléphore, martyr.

Les chrétiens souffrirent sous Trajan, non précisément comme chrétiens, mais comme faisant partie des sociétés secrètes. Une lettre de Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, fixe l'époque où les chrétiens commencent à paraître dans l'histoire générale. (...) On a proposé un libelle¹ sans nom d'auteur, contenant les noms de plusieurs qui nient d'être chrétiens ou de l'avoir été. Quand j'ai vu qu'ils invoquaient les dieux avec moi, et offraient de l'encens et du vin à votre image, que j'avais exprès fait apporter avec les statues des dieux, et de plus qu'ils maudissaient le Christ, j'ai cru devoir les renvoyer ; car on dit qu'il est impossible de contraindre à rien de tout cela ceux qui sont véritablement chrétiens. (...) Voici à quoi ils disaient que se réduisait leur faute ou leur erreur : qu'ils avaient accoutumé de s'assembler un jour avant le soleil levé, et de dire ensemble, à deux chœurs, un cantique en l'honneur du Christ comme d'un dieu ; qu'ils s'obligeaient par serment non à un crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère, ne point manquer à leur parole et ne point dénier un dépôt ; qu'ensuite ils se retiraient ; puis se rassembleraient pour prendre un repas, mais ordinaire et innocent ; encore avaient-ils cessé de le faire depuis mon ordonnance, par laquelle, suivant vos ordres, j'avais défendu les assemblées (...)

La chose m'a paru digne de consultation, principalement à cause du nombre des accusés ; car on met en péril plusieurs personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Cette superstition a infecté non seulement les villes, mais les bourgades et la campagne, et il semble que l'on peut l'arrêter et la guérir. Du moins il est constant que l'on a recommencé à fréquenter les temples, presque abandonnés, à célébrer les sacrifices solennels après une grande interruption, et que l'on vend partout des victimes, au lieu que peu de gens en achetaient. D'où on peut aisément juger la grande quantité de ceux qui se corrigent, si on donne lieu au repentir.

L'univers chrétien a depuis longtemps démenti les espérances de Pline. Mais quels rapides et étonnants progrès ! Les temples abandonnés ! on ne trouve déjà plus à vendre les victimes ! et l'évangéliste saint Jean venait à peine de mourir !

Trajan, dans sa réponse au gouverneur, dit qu'on ne doit pas chercher les chrétiens, mais que s'ils sont dénoncés et convaincus, il les faut punir : quant aux libelles sans nom d'auteur, ils ne peuvent fournir matière à accusation ; les poursuivre serait d'un très mauvais exemple et indigne du siècle de Trajan².

¹ Pour ne pas refaire moi-même ce qui est très bien fait, j'emprunte la traduction de Fleury, d'un style plus naturel et plus franc que l'élégante traduction de Sacy.

² Eusèbe, lib. III, cap. XXXIII ; Plin., lib. X, *epist.* XCVII, XCVIII. Tertullien a très bien fait remarquer ce qu'il y avait de contradictoire et d'injuste dans le raisonnement et la décision de Trajan.

L'histoire offre peu de documents plus mémorables que cette correspondance d'un des derniers écrivains classiques de Rome et d'un des plus grands princes qui aient honoré l'empire, touchant l'état des premiers chrétiens.

Adrien (Adrien emp. ; Alexandre Ier, Sixte Ier, Téléphore papes. An de J.-C. 118-138.) maintint la paix en l'achetant des barbares, peut-être parce que son prédécesseur avait trouvé plus honorable et plus sûr d'employer le même argent à leur faire la guerre : naturellement envieux des succès, il ne pardonna pas plus à Apollodore l'architecte qu'à Trajan l'empereur. Voyageur couronné, grand administrateur, ami des arts, dont il renouvela le génie, il visita les lieux célèbres de son empire ; l'histoire a remarqué qu'il évita de passer à Italica, son obscure patrie. Il persécuta ses amis, quitta le monde en plaisantant sur son âme et laissant aux Romains, dignes du présent, un dieu de plus, Antinoüs.

Ce prince avait fait une divinité, et pensa lui-même être rejeté de l'Olympe : ce fut avec peine qu'Antonia obtint pour lui cette apothéose par qui les maîtres du monde prolongeaient l'illusion de leur puissance.

Les hérésies se multipliaient : Saturnin, Basilide, Carpocras, les gnostiques avaient paru. La calomnie croissait contre les chrétiens ; ils occupaient fortement le gouvernement et l'opinion publique. Le peuple les accusait de sacrifier un enfant, d'en boire le sang, d'en manger la chair, de faire, dans leurs assemblées secrètes, éteindre les flambeaux par des chiens et de s'unir dans l'ombre, au hasard, comme des bêtes.

Les philosophes, de leur côté, attaquaient le judaïsme et le christianisme, regardant le premier comme la source du second. Alors les fidèles commencèrent à écrire et à se défendre : Quadrat, évêque d'Athènes, présenta son apologie à Adrien ; et Aristide, autre Athénien, publia une autre apologie. Adrien lit suspendre la persécution. Eusèbe nous a conservé la lettre qu'il écrivit à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie¹ : *Si quelqu'un accuse les chrétiens, disait-il, et prouve qu'ils font quelque chose contre les lois, jugez-les selon la faute ; s'ils sont calomniés, punissez le calomniateur.*

Adrien établit des colons à Jérusalem, et bâtit parmi ses débris une ville nommée Elea Capitolina. Des Juifs rassemblés dans cette cité nouvelle se révoltèrent encore, et furent exterminés. La Judée se changea en solitude ; on défendit aux Israélites dispersés d'entrer à Jérusalem, ni même de la regarder de loin, tant était insurmontable leur amour pour Sion ! Une idole de Jupiter fut placée au Saint-Sépulcre, une Vénus de marbre élevée sur le Calvaire, un bois planté à Bethléem : la consécration à Adonis de la crèche où Jésus était né profana ces lieux d'innocence².

L'hérésie de Valentin, le martyre de saint Symphorose et de ses sept fils à Tibur pour la dédicace des jardins et des palais d'Adrien terminèrent à l'égard des chrétiens le règne de cet empereur.

Antonin (Antonin emp. ; Hygin, Pie Ier,, Anicet papes. An de J.-C. 139-162.) fut de tous les empereurs le plus aimé et le plus respecté des peuples voisins de l'empire. Grand justicier, il eut avec Numa quelques traits de ressemblance ; son caractère de piété le rendit plus propre au gouvernement que ne l'avaient été les Titus et les Trajan : la science des lois est liée à celle de la religion.

¹ Eusèbe, lib. IV, *Hist.*, cap. VIII et IX.

² Hier., *ad Paulinum*, p. 102 ; Bâle, 1537.

Sous Antonin les deux hérésiarques Marcion et Apelles parurent ; Justin, philosophe chrétien, publia sa première apologie, adressée à l'empereur, au sénat et au peuple romain. Il parla des mystères sans déguisement. Sainte Félicité confessa le Christ avec ses fils.

Marc-Aurèle (Marc-Aurèle emp. ; Anicet, Sotère, Eleuthère papes. An de J.-C. 162-181.) aimait la paix par caractère et philosophie, et il eut à soutenir de nombreuses guerres avec les barbares. Les Quades, qui se perdirent dans la ligue des Franks, menacèrent l'Italie d'une irruption ; les Marcomans, ou plutôt une confédération des peuples germains refoulés par les Goths, et d'autres peuples qui pesaient sur eux, cherchèrent des établissements dans l'empire : ils avaient profité du moment où les légions romaines étaient occupées à défendre l'Orient contre les Parthes. La grande invasion approchait, et le monde commençait à s'agiter. Marc-Aurèle ayant associé à l'empire son frère adoptif, Marcus Verrus, repoussa avec lui les agresseurs : les Marcomans et les Quades furent vaincus. A la suite de ces guerres, cent mille prisonniers furent rendus aux Romains, et des colonies de barbares formées dans la Dacie, la Pannonie, les deux Germanies, et jusqu'à Ravenne en Italie. Celles-ci se soulevèrent, et apprirent aux Romains ce qu'ils auraient à craindre de pareils laboureurs. Cent mille prisonniers rendus supposent déjà chez les nations septentrionales une puissance et une régularité de gouvernement auxquelles on n'a pas fait assez d'attention.

Les arts et les lettres brillèrent d'un dernier éclat sous les règnes de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle : c'est le second siècle de la littérature latine, dans laquelle il faut comprendre ce que fournit le génie expirant de la Grèce soumise aux Romains. Alors parurent Tacite, les deux Pline, Suétone, Florus, Gallien, Sextus Empiricus, Plutarque, Ptolémée, Arien, Pausanias, Appien, Marc-Aurèle et Epictète, l'un empereur, l'autre esclave, et enfin Lucien, qui se rit des philosophes et des dieux.

Marc-Aurèle mourut sans avoir pu terminer complètement la guerre des barbares, et après avoir été obligé d'étouffer la révolte des colonies militaires. Il laissa l'empire à Commode son fils : faute de la nature que la philosophie aurait dû prévenir.

Si les Romains furent longtemps redevables du succès de leurs armes à la discipline, à l'organisation des légions, à la supériorité de l'art militaire, ils le furent encore à cette nécessité où se trouvait le légionnaire de combattre dans tous les climats, de se nourrir de tous les aliments, de s'endurcir par de longues et pénibles marches. Les peuples de l'Europe moderne (la nation française exceptée, pendant les dernières conquêtes de sa dernière révolution), les peuples de l'Europe moderne, divisés en petits Etats, ont presque toujours combattu contre leurs voisins, ou sur le sol paternel à peu de distance de leurs foyers. Mais l'empire romain renfermait dans son sein le monde connu ; ses soldats passaient des rivages du Danube et du Rhin à ceux de l'Euphrate et du Nil, des montagnes de la Calédonie, de l'Helvétie et de la Cantabrie à la chaîne du Caucase, du Taurus et de l'Atlas, des mers de la Grèce aux sables de l'Arabie et aux campagnes des Numides.

On entreprend aujourd'hui de longs et périlleux voyages dans les pays que les légions parcouraient pour changer de garnison : ces entreprises d'outre-mer qui rendirent les croisades si célèbres n'étaient pour les Romains que le mouvement d'un corps de troupes qui, parti de la Batavie, allait relever un poste à Jérusalem. Le général qui se transportait sur des terrains si divers, qui, forcé d'employer les ressources du lieu, se servait du chameau et de l'éléphant sous le palmier, du

mulet et du cheval sous le chêne, accroissait son expérience et son génie avec le vol de ses aigles.

Le monde romain n'offrait point un aspect uniforme : les peuples subjugués avaient conservé leurs mœurs, leurs coutumes, leurs langues, leurs dieux indigènes, leurs lois locales : au dehors on ne s'apercevait de la domination étrangère que par les voies militaires, les camps fortifiés, les aqueducs, les ponts, les amphithéâtres, les arcs de triomphe, les inscriptions latines gravées aux monuments des républiques et des royaumes incorporés à l'empire ; au dedans l'administration civile, fiscale et militaire, les préfets et les proconsuls, les municipalités et les sénats, la loi générale qui dominait les justices particulières, annonçaient un commun maître. Les Romains n'avaient imposé à la terre domptée que leurs armes, leur code et leurs jeux.

Marc-Aurèle, stoïcien, n'aimait pas les disciples de la croix, par une sorte de rivalité de secte : **Il faut être toujours prêt à mourir**, dit-il dans une de ses maximes, **en vertu d'un jugement qui nous soit propre, non au gré d'une pure obstination, comme les chrétiens**. Il y eut plusieurs martyrs sous son règne : Polycarpe à Smyrne, Justin à Rome après avoir publié sa seconde apologie, les confesseurs de Vienne et de Lyon, à la tête desquels brilla Pothin, vieillard plus que nonagénaire, remplacé dans la chaire de Lyon par Irénée.

A cette époque, les apologistes, tels qu'Athénagore, changèrent de langage, et d'accusés devinrent accusateurs : en défendant le culte du vrai Dieu, ils attaquèrent celui des idoles. D'une autre part, les magistrats ne furent pas les seuls promoteurs des persécutions ; les peuples les demandèrent : le soulèvement des masses à Vienne, à Lyon, à Autun, multiplia les victimes dans les Gaules¹ ; ce qui prouve que les chrétiens n'étaient plus une petite secte bornée à quelques initiés, mais des hommes nombreux, qui menaçaient l'ancien ordre social, qui armaient contre eux les vieux intérêts et les antiques préjugés. La légion Fulminante était en partie composée de disciples de la nouvelle religion ; elle fut la cause d'une victoire remportée en 174, sur les Sarmates, les Quades et les Marcomans ; victoire retracée dans les bas-reliefs de la Colonne Antonine : selon Eusèbe, Marc-Aurèle reconnut devoir son succès aux prières des soldats du Christ².

L'Évangile avait fait de tels progrès que Méliton, évêque de Sardis en Asie, disait à Marc-Aurèle, dans une requête : **On persécute à présent les serviteurs de Dieu... Notre philosophie était répandue auparavant chez les barbares : vos peuples sous le règne d'Auguste en reçurent la lumière, et elle porta bonheur à votre empire**³.

Un roi des Bretons, tributaire des Romains, écrivit, l'an 170, au pape Eleuthère, successeur de Soter, pour lui demander des missionnaires : ceux-ci portèrent la foi aux peuplades britanniques, comme le moine Augustin, envoyé par Grégoire le Grand, prêcha depuis l'Évangile aux Saxons vainqueurs des Bretons.

Marc-Aurèle avait toutefois trop de modération pour s'abandonner entièrement à l'esprit de haine dont étaient animées les écoles philosophiques : il écrivit la dixième année de son règne, à la communauté du peuple de l'Asie Mineure assemblée à Ephèse une lettre de tolérance. Il alla même plus loin que ses

¹ Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. IV, cap. I, p. 102.

² Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. V, p. 93.

³ Eusèbe, *Hist. eccles.*, cap. XXV, p. 108 et 109.

devanciers, car il disait : Si un chrétien est attaqué comme chrétien, que l'accusé soit renvoyé absous, quand même il serait convaincu d'être chrétien, et que l'accusateur soit poursuivi¹. Mais il était difficile à lui de lutter contre la superstition et la philosophie entrées dans une alliance contre nature pour détruire un ennemi commun.

Les marcionites, les montanistes, les marcosiens jetèrent une nouvelle confusion dans la foi.

Avec Marc-Aurèle finit l'ère du bonheur des Romains sous l'autorité impériale, et recommencent des temps effroyables d'où l'on ne sort plus que par la transformation de la société. Un seul fait de cette histoire la peindra. Commode et ses successeurs jusqu'à Constantin périrent presque tous de mort violente. Quand Marc-Aurèle eut disparu, les Romains se replongèrent d'une telle ardeur dans l'abjection qu'on les eût pris pour des hommes rendus nouvellement à la liberté : ils n'étaient affranchis que des vertus de leurs derniers maîtres.

Deux effets de la puissance absolue sur le cœur humain sont à remarquer.

Il ne vint pas même à la pensée des bons princes qui gouvernèrent le monde romain de douter de la légalité de leur pouvoir et de restituer au peuple des droits usurpés sur lui.

La même puissance absolue altéra la raison des mauvais princes ; les Néron, les Caligula, les Domitien, les Commode furent de véritables insensés : afin de ne pas trop épouvanter la terre, le ciel donna la folie à leurs crimes, comme une sorte d'innocence.

Commode (Commode emp. ; Eleuthère pape. An de J.-C. 181-192.), rencontrant un homme d'une corpulence extraordinaire, le coupa en deux pour prouver sa force et jouir du plaisir de voir se répandre les entrailles de la victime². Il se disait Hercule ; il voulut que Rome changeât de nom et prît le sien ; de honteuses médailles ont perpétué le souvenir de ce caprice. Commode périt par l'indiscrétion d'un enfant, par le poison que lui donna une de ses concubines et par la main d'un athlète qui acheva en l'étranglant ce que le poison avait commencé³.

Sous le règne de Commode paraît une nouvelle race de destructeurs, les Sarrasins, si funestes à l'empire d'Orient.

Pertinax (Pertinax, Julianus, emp. ; Victor, pape. An de J.-C. 193.) succède à Commode ; il se montra digne du pouvoir : son ambition était de celles qu'inspire la conscience des talents qu'on a, et non l'envie des talents qu'on ne peut atteindre. Le nouvel empereur fit redemander à des barbares le tribut qu'on leur accordait, et ils le rendirent : démarche vigoureuse ; mais les devanciers de Pertinax, en immolant à leurs faiblesses ou à leurs vices la dignité et l'indépendance romaines, avaient fait un mal irréparable. Pouvait-on racheter l'honneur d'un Etat qui allait être vendu à la criée ?

Pertinax était un soldat rigide ; les prétoriens le massacrèrent. L'empire est proposé au plus offrant : il se trouva deux fripiers de tyrannie pour se disputer les haillons de Tibère. Didius Julianus l'emporte sur son compétiteur par une

¹ *Chron. Alex.* ; Eusèbe, *Hist.*, IV, cap. XIII.

² *Hist. Aug.*, p. 128.

³ Herodian., *Vit. Commod.*, lib. I, p. 91-92.

surenchère de douze cents drachmes¹, et il fut menacé d'être exécuté pour dettes. Jadis le sénat avait proclamé la vente d'un morceau du territoire de la république : c'était celle du champ où campait Annibal.

Le sénat de Didius fut pourtant honteux ; il eut peur surtout quand il apprit le soulèvement des légions ; elles avaient élu trois empereurs. On se hâta de réparer une bassesse par une cruauté ; au bout de soixante-six jours Didius déposé fut condamné à mort : **Quel crime ai-je commis ?**² disait-il en pleurant. Le malheureux n'avait pas eu le temps d'apprendre la tyrannie ; il ignorait qu'avoir acheté l'empire et n'avoir ôté la vie à personne était une contradiction qui rendait son règne impossible : homme commun, il était au-dessous de son crime.

On ne sait pourquoi Rome rougit de l'élévation de Didius Julianus, si ce n'est par un de ces mouvements de dignité naturelle qui reviennent quelquefois au milieu de l'abjection. Denys à Corinthe disait à ceux qui l'insultaient : **J'ai pourtant été roi**. Un peuple dégénéré, qui ne songeait jamais à se passer de maître quand il avait le pouvoir de s'en donner un appela à l'empire Pescennius Niger, commandant en Orient ; mais Septime Sévère avait été choisi par les légions d'Illyrie, et Clodius Albinus par les légions britanniques. Alors recommencèrent les guerres civiles : Sévère, demeuré vainqueur de Niger en trois combats en Asie, fut également heureux contre Albinus, à la bataille de Lyon³. Sous prétexte de punir les partisans de ce dernier, il fit mourir un grand nombre de sénateurs. Les fortunes des familles sénatoriales étaient énormes ; on ne les pouvait atteindre avec l'impôt, mal entendu : le crime de lèse-majesté fut inventé comme une loi de finances : il entraînait la confiscation des biens. On voit des princes en parvenant à l'empire annoncer qu'ils ne feront mourir aucun sénateur : c'était déclarer qu'ils ne lèveraient aucune nouvelle taxe.

Sévère (Septime-Sévère emp. ; Victor Ier, Zéphirin, papes. An de J.-C. 193-212.) était né à Leptis, sur la côte d'Afrique : il se trouva que le chef des Romains parlait la langue d'Annibal. Il avait la cruauté et la foi puniques, et ne manquait pas toutefois d'une certaine grandeur. A l'imitation de Vitellius, il cassa d'abord les gardes prétoriennes ; ensuite il les rétablit et les augmenta, en les composant des plus braves soldats des légions d'Illyrie : jusque alors on n'avait admis dans ce corps que des hommes tirés de l'Italie, de l'Espagne et de la Norique, provinces depuis longtemps réunies à l'empire. Les barbares approchaient de plus en plus du trône ; nous les verrons s'élever au rang des favoris et des ministres, pour devenir empereurs.

Sévère força les sénateurs à mettre Commode au rang des dieux : **Il leur convient bien**, disait-il, **d'être difficiles ! valent-ils mieux que ce tyran ?** Il importait à Sévère de ne pas laisser dégrader Commode, puisqu'il voulait livrer le monde à Caracalla. Les empereurs cherchaient par le biais de l'association, et par les titres d'auguste et de César, à rendre la pourpre héréditaire ; mais deux corps, l'armée et le sénat, leur opposaient des obstacles : dans l'un de ces corps était le fait, dans l'autre le droit ; et le fait et le droit, qui souvent se combattent, s'entendaient pour jouir de ce qu'ils s'étaient approprié en dépouillant le peuple romain.

¹ Dion., *Hist. rom.*, lib. LXXIII, p. 835. — Dion., *Hist. rom.*, p. 61. — Herodian., lib. II, p. 130, 131 et 134)

² Herodian., p. 170. — Dion., lib. LXXIV, p. 839. — *Hist. Aug.*, p. 63.

³ Dion., lib. LXXIV ; Herod., lib. VII ; Spart., *Hist.*, p. 33.

Après avoir triomphé des Parthes, Sévère, sur la fin de sa vie, passa dans la Grande-Bretagne, battit les Calédoniens, et éleva pour les contenir la muraille qui porte son nom ; c'est l'époque de la fiction de Fingal.

L'empereur avait épousé Julie Domna, née à Emèse en Syrie, femme de beauté, de grâce, d'instruction et de courage : il en eut deux fils, Caracalla et Geta, qui furent ennemis dès l'enfance. Caracalla, pressé de régner, voulut se débarrasser de son père, lorsque celui-ci était engagé dans la guerre de la Calédonie. Sévère, rentré dans sa tente, se couche, met une épée à côté de lui et fait appeler son fils. *Si tu veux me tuer, lui dit-il, prends cette épée, ou ordonne à Papinien ici présent de m'égorger ; il t'obéira, car je te fais empereur*¹. Peu de temps après, Sévère, malade à York, et sentant sa fin venir, dit : *J'ai été tout, et rien ne vaut*². L'officier de garde s'étant approché de sa couche, il lui donna pour mot d'ordre : *Travaillons*³ ; et il tomba dans le repos éternel.

Les règnes de Commode, de Pertinax, de Julianus et de Sévère virent éclater l'éloquence des premiers Pères de l'Église : parmi les Pères grecs, on trouve saint Clément d'Alexandrie (*Le Maître* et *Les Stromates* sont des ouvrages remplis de faits curieux) ; parmi les Pères latins, Tertullien est le Bossuet africain. Saint Irénée, bien qu'il écrivit en grec, déclare dans son traité contre les hérésies qu'habitant parmi les Celtes, obligé de parler et d'entendre une langue barbare, on ne doit point lui demander l'agrément et l'artifice du style. Il nous apprend que l'Évangile était déjà répandu par tout le monde ; il cite les Églises de Germanie, de Gaule, d'Espagne, d'Orient, d'Égypte, de Libye, éclairées, dit-il, de la même foi comme du même soleil⁴. Il nomme les douze évêques qui succédèrent à Rome depuis Pierre jusqu'à Eleuthère. Il affirme qu'il avait connu lui-même Polycarpe établi évêque de Smyrne par les apôtres, lequel Polycarpe avait conversé avec plusieurs disciples qui avaient vu Jésus-Christ⁵, C'est un des témoignages les plus formels de la tradition.

En ce temps-là Pantenus, chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, prêcha la foi aux nations orientales : il pénétra dans les Indes ; il y trouva des chrétiens en possession de l'Évangile de saint Matthieu, écrit en langue hébraïque, et que cette Église tenait de l'apôtre Barthélemy⁶.

On voit par les deux livres de Tertullien à sa femme que les alliances entre les chrétiens et les païens commençaient à devenir fréquentes ; mais, selon l'orateur, c'étaient les plus méchants des païens qui épousaient des chrétiennes, et les plus faibles des chrétiennes qui se mariaient à des païens⁷. Ce traité répand de grandes lumières sur la vie domestique des familles des deux religions.

Le nombre des disciples de l'Évangile s'augmenta beaucoup à Rome sous le règne de Commode, surtout parmi les familles nobles et riches Apollonius, sénateur instruit dans les lettres et dans la philosophie, avait embrassé le culte nouveau : dénoncé par un de ses esclaves, l'esclave subit le supplice de la croix, d'après l'édit de Marc-Aurèle qui défendait d'accuser les chrétiens comme

¹ Dion., *Hist. Rom.*, lib. LXXVII, p. 868.

² Aurel. Victor

³ *Hist. Aug.*, p. 364.

⁴ S. Iraen., lib. I, cap. X, *Contra Hæreses.*, p. 49.

⁵ S. Iraen., lib. III, cap. III, n° 4.

⁶ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. V, p. 95.

⁷ Tert., lib. II. cap. II. p. 167, et cap. VIII, p. 171.

chrétiens¹. Mais Apollonius fut condamné à son tour à perdre la tête, parce que tout chrétien qui avait comparu devant les tribunaux, et qui ne rétractait pas sa croyance, était puni de mort. Apollonius prononça en plein sénat une apologie complète de la religion.

Le pape Eleuthère mourut, et eut pour successeur Victor, qui gouverna l'Église de Rome pendant douze ans.

L'empereur Sévère aima d'abord les chrétiens, et confia l'éducation de son fils aîné à l'un d'eux, nommé Proculus ; il protégea les membres du sénat convertis à la foi, mais il changea de conseil dans la suite, et provoqua une persécution générale : elle emporta Perpétue, Félicité, et saint Irénée avec une multitude de son peuple. Tertullien écrivit l'éloquente et célèbre apologie où il disait : **Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons vos cités, vos colonies, l'armée, le palais, le sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples**². Il publia son Exhortation aux Martyrs, ses traités des Spectacles, de l'Idolâtrie, des Ornaments des Femmes, et son livre Des Prescriptions : admirable ouvrage, qui servit de modèle à Bossuet pour son chef-d'œuvre Des Variations. Tertullien tomba dans l'hérésie des montanistes, qui convenait à la sévérité de son génie. Origène commençait à paraître.

Sous la persécution de Sévère, les chrétiens cherchèrent à se mettre à l'abri à prix d'argent ; cet usage fut continué. Sévère mort, Caracalla (Caracalla emp. ; Zéphirin pape. An de J.-C. 212-217.) régna avec son frère Geta ; bientôt il le fit massacrer, dans les bas de sa mère. Un mot de Papinien est resté : invité par l'empereur à faire l'apologie du meurtre de Geta, le jurisconsulte, moins complaisant que le philosophe Sénèque, répondit : **Il est plus facile de commettre un parricide que de le justifier**³.

Avec Caracalla reparurent sur le trône la dépravation et la cruauté : des massacres eurent lieu à Rome, dans les Gaules, à Alexandrie. Cet empereur s'appela d'abord Bassianus, du nom de son aïeul, prêtre du soleil en Phénicie. Il quitta ce nom, par ordre de Sévère, pour celui de Marc-Aurèle Antonin. Les vices de Caracalla, en contraste avec les vertus sous le patronage desquelles on le voulait mettre, ne servirent qu'à le rendre plus odieux. Le mépris du peuple fit évanouir des surnoms glorieux dans ce nom de Caracalla, emprunté d'un vêtement gaulois que le fils de Sévère affectait.

Sévère avait ébranlé l'Etat par l'introduction des barbares dans les gardes prétoriennes ; Caracalla acheva le mal en étendant le droit du citoyen à tous ses sujets : le sang romain fut dégradé de noblesse, et par une sorte d'égalité démocratique tout sujet, barbare ou romain, fut admis à concourir à la tyrannie. Peu à peu les distinctions de villes libres, de colonies, de droit latin ou droit italique, s'effacèrent. En théorie c'était un bien, en pratique un mal ; il n'était pas question de liberté, mais d'argent ; il s'agissait non d'affranchir les masses, mais de faire payer aux individus comme citoyens le vingtième sur les legs et héritages dont ils étaient exempts comme sujets. Les vieilles habitudes et l'homogénéité de la race se perdirent ; on troqua la force des mœurs contre l'uniformité de l'administration⁴.

¹ Eusèbe, *in Chron.*, an. 171.

² Tert., *Apologétique*.

³ *Hist. Aug.*, p. 88.

⁴ L'édit de Caracalla, ou un édit semblable, est attribué par quelques glossateurs à Marc-Aurèle. J'ai suivi l'opinion pour laquelle il y a un plus grand nombre d'autorités.

Caracalla eut, comme tant d'autres, la passion d'imiter Alexandre : ces copistes d'un héros oubliaient que la pique du Macédonien fit éclore plus de cités qu'elle n'en renversa. Sur les bords du Rhin et du Danube, Caracalla rencontra par hasard deux peuples nouveaux, les Goths et les Allamans. Il aimait les barbares ; on prétend même que dans des conférences particulières il leur dévoilait le secret de la faiblesse de l'empire, secret que leur épée leur avait déjà révélé.

Passé en Asie, Caracalla visita les ruines de Troie. Pour honorer et rappeler la mémoire d'Achille, dont il se prétendait la vraie ressemblance, il voulut pleurer la mort d'un ami ; en conséquence, un poison fut donné à Festus, affranchi qu'il aimait tendrement ; après quoi il lui éleva un bûcher funèbre. Et comme Achille, le plus beau des Grecs, coupa sa chevelure blonde sur le bûcher de Patrocle, Caracalla, laid, petit et difforme, arracha deux ou trois cheveux que la débauche lui avait laissés, excitant la risée des soldats qui le voyaient chercher et trouver à peine sur son front la matière du sacrifice à l'ami qu'il avait fait empoisonner¹.

Caracalla était malade de ses excès ; son âme souffrait autant que son corps : ses crimes lui apparaissaient ; il se croyait poursuivi par les ombres de son père et de son frère². Il consulta Esculape, Apollon, Sérapis, Jupiter Olympien ; il ne fut point soulagé : on ne guérit point des remords.

Macrin (Macrin emp. Zéphirin pape. An de J.-C. 217-218.), préfet du prétoire, menacé par Caracalla, le fit assassiner³. On croit que l'impératrice, accusée d'inceste avec Caracalla, son fils, mourut d'une mort douloureuse, volontaire ou involontaire⁴. Il ne resta rien de la famille de Sévère, dont les malheurs, malgré le dire des historiens, frappèrent peu les hommes. Dans les vieilles races, c'est la chute qui étonne ; dans les races nouvelles, c'est l'élévation : les premières en tombant sortent de leur position naturelle, les secondes y rentrent.

Caracalla eut des temples et des prêtres. Macrin demanda des autels pour son assassiné. Les Romains débarrassés de leurs tyrans, ils en faisaient des dieux. Ces tyrans jouissaient ainsi de deux immortalités : celle de la haine publique, et celle de la loi religieuse qui consacrait cette haine.

Macrin revêtait d'un extérieur grave et d'une apparence de courage un caractère frivole et timide : il désira l'empire, l'obtint, et s'en trouva embarrassé. Il avait l'instinct du mal, il n'en avait pas le génie ; impuissant à féconder ce mal, quand il avait commis un crime il ne savait plus qu'en faire : c'est ce qui arrive lorsque l'ambition dépasse la capacité, qu'une haute fortune se trouve resserrée dans un esprit étroit et dans une âme petite, au lieu de s'étendre à l'aise dans une large tête et dans un grand cœur. Après quatorze mois de règne, l'armée ôta l'empire à Macrin aussi facilement qu'elle le lui avait prêté.

Julie, femme de Septime Sévère et fille de Bassianus, avait une sœur, Julia Maesa ; celle-ci, mariée à Julius Avitus, en eut deux filles : Sœmis et la célèbre Mamée. Mamée mit au jour Alexandre Sévère, et Sœmis fut mère d'Elagabale, plus connu sous le nom altéré d'Héliogabale. Sœmis avait épousé Varius Marcellus, mais on ne sait si elle n'eut point un commerce secret avec Caracalla, et si Elagabale ne fut point le fruit de ce commerce.

¹ Herodian., lib. IV, p. 310-311.

² Dion., *Hist. Rom.*, lib. LXXII, p. 877, et lib. LXVIII, p. 883.

³ *Hist. Aug.*, p. 88.

⁴ Dion., lib. LXXVIII, p. 886.

Après la mort de Caracalla, Maesa, sœur de l'impératrice Julie, se retira à Emèse avec ses deux filles, Soëmis et Mamée, toutes deux veuves, et chacune ayant un fils : Elagabale avait treize ans, Alexandre neuf. Maesa fit donner à Elagabale la charge de grand-prêtre du soleil. Dans ses habits sacerdotaux il était d'une rare beauté ; on le comparait aux plus parfaites statues de Bacchus. Une légion le vit, en fut charmée, et par les intrigues de Maesa le proclama empereur. Qu'on juge du caractère de l'armée : elle choisit Elagabale parce qu'il était beau, parce qu'elle le crut fils de Caracalla et de Soëmis, c'est-à-dire bâtard d'un monstre et d'une femme adultère.

Macrin dépêcha contre la légion un corps de troupes que commandait Ulpus Julianus. Celui-ci, abandonné de ses troupes, périt par un assassinat. Un soldat lui coupa la tête, l'enveloppa, en fit un paquet qu'il cacheta avec le sceau de Julianus, et la présenta à Macrin comme la tête d'Elagabale : Macrin déroula le paquet sanglant, et reconnut que cette tête demandait la sienne. Après avoir perdu une bataille contre son rival, qui déploya de la valeur, il s'enfuit, fut arrêté et massacré. Son fils, qu'il envoyait au roi des Parthes, éprouva le même sort.

Elagabale (Elagabale emp. ; Zépherin, Caliste papes. An de J.-C. 218-222) régna donc. Il fallait que toutes les passions et tous les vices passassent sur le trône, afin que les hommes consentissent à y placer la religion qui condamnait tous les vices et toutes les passions.

Rome vit arriver un jeune Syrien, prêtre du soleil : le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne, des sandales ornées de pierres gravées, ce jeune Syrien, entouré d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains et de naines dansant et marchant à reculons devant une pierre triangulaire. Elagabale vint régner aux foyers du vieil Horace, rallumer le feu chaste de Vesta, prendre le bouclier sacré de Numa et toucher les vénérables emblèmes de la sainteté romaine¹.

Au milieu de tant de règnes exécrationnels, celui d'Elagabale se distingue par quelque chose de particulier. Ce que l'imagination des Arabes a produit de plus merveilleux en fêtes, en pompes, en richesses, ne semble qu'une tradition confuse du règne du prêtre du soleil : vous verrez ces détails à l'article des mœurs des Romains. Le vice qui gouverna plus particulièrement le monde sous Elagabale fut l'impudicité : ce prince choisissait les agents du pouvoir d'après les qualités qui les rendaient propres à la débauche² ; dédaignant les distinctions sociales ou les avantages du génie, il plaçait la souveraineté politique dans la puissance qui tient le plus de l'instinct et de la brute.

Il arriva qu'ayant pris plusieurs maris, il se donna pour maître tantôt un cocher du cirque, tantôt le fils d'un cuisinier³. Il se faisait saluer du titre de domina et d'impératrice ; il s'habillait en femme, travaillait à des ouvrages en laine. Homme et femme, prostitué et prostituée, il n'aurait pas été plus pur quand il se fût consacré au culte de Cybèle, comme il en eut la pensée. Il donna un siège à sa mère dans le sénat auprès des consuls, et créa un sénat de femmes qui délibéraient sur la préséance, les honneurs de cour et la forme des vêtements.

¹ *Hist. Aug.*, lib. CII. — Herodian., lib. V, p. 376-377, et p. 181.

² *Hist. Aug.*, p. 474.

³ *Hist. Aug.*, p. 472 ; Dion, lib. LXXIX ; Herodian., lib. V.

Elagabale n'était pas cependant dépourvu de courage. Le pressentiment d'une courte vie le poursuivait : il avait préparé pour se tuer, à tout événement, des cordons de soie, un poignard d'or, des poisons renfermés dans des vases de cristal et de porphyre, une cour intérieure pavée de pierres précieuses sur lesquelles il comptait précipiter du haut d'une tour. Ces ressources lui manquèrent ; il vécut dans des lieux infâmes, et fut tué dans des latrines¹ avec sa mère. On lui coupa la tête ; son cadavre, traîné jusqu'à un égout, ne put entrer dans l'ouverture, trop étroite² ; ce hasard valut à Elagabale les honneurs du Tibre, d'où il reçut le surnom de Tiberius, équivoque qui signifiait le noyé dans le Tibre ou le petit Tibère : ainsi les Romains jouaient avec leur infamie. Quand le despotisme descend si bas que sa dégradation lui ôte sa force, les esclaves respirent un moment : dans les temps d'opprobre, le mépris tient quelquefois lieu de liberté. N'oublions pas, afin d'être juste, qu'Elagabale était un enfant ; il n'avait guère que vingt-deux ans quand il fut massacré, et il avait déjà régné trois ans neuf mois et quatre jours : sa mère, son siècle et la nature du gouvernement dont il devint le chef le perdirent.

Les mêmes femmes dont l'ambition s'était trouvée mêlée au règne de Caracalla, de Macrin et d'Elagabale contribuèrent à la chute de ce dernier prince, et amenèrent l'inauguration de son successeur. Sœmis avait déterminé son fils à créer auguste son cousin Alexandre. Elagabale, jaloux de la vertu d'Alexandre, essaya d'abord de le corrompre ; n'y pouvant réussir, il le voulut tuer ; Mamée pour le sauver le conduisit au camp des prétoriens. Une réconciliation eut lieu et dura peu. Elagabale massacré, son cousin reçut la pourpre.

Chaque empereur, en passant au trône, y laissait quelque chose pour la destruction de l'empire : le luxe qu'Elagabale avait exagéré dans les ameublements, les vêtements et les repas, resta à dater de ce règne la profusion de la soie et de l'or, les largesses aux légions allèrent croissant. Le prince syrien avait fait frapper des pièces d'or, les unes doubles et quadruples des anciennes, les autres ayant dix, cinquante, cent fois cette valeur : il distribuait cette monnaie aux soldats, à l'exemple de ses prédécesseurs ; mais comme il comptait par le nombre et non par le poids des pièces, il centuplait quelquefois le prix du présent : or, pour changer les mœurs d'un Etat il suffit d'en changer les fortunes.

L'empereur Elagabale n'étant plus, on renvoya en Syrie le dieu Elagabale, introduit à Rome avec son grand-prêtre. Un décret interdit à jamais l'entrée du sénat aux femmes. Les essais du despote d'Asie n'en avilirent pas moins les antiques institutions : Jupiter Capitolin avait cédé sa place au Soleil, et une femme avait siégé dans des sénatus-consultes. La religion est si nécessaire à la durée des Etats que même lorsqu'elle est fautive elle entraîne en s'écroulant l'édifice politique. L'ancienne société périt avec le polythéisme ; mais dans son sein s'est élevé un autre culte, prêt à remplacer le premier et à devenir le fondement d'une société nouvelle.

Alexandre Sévère (Alex. Sévère emp. Urbain Ier, Pontien papes. An de J.-C. 222-235), prince économe et de bon sens, consacra presque tout son règne à des réformes : dans les vieux gouvernements, l'administration se perfectionne à mesure que les mœurs se détériorent : la civilisation passe de l'âme au corps. Malheureusement Alexandre ne put détruire le mal que le temps avait fait : les légions, séditieuses et avides, ne pouvaient plus être réformées que par le fer

¹ *Hist. Aug.*, p. 478.

² *Dion.*, lib. LXXIX ; *Herodian.*, lib. V ; *Hist. Aug.*, p. 478.

des barbares. Sous la quatrième année du règne de ce prince on place une révolution en Orient.

Après qu'Alexandre le Grand eut passé, et que les Romains, sans les couvrir, se furent répandus sur ses traces, la monarchie des Parthes se forma. Artaban, dernier rejeton de la dynastie des Arsacides, était encore sur le trône lorsque Alexandre Sévère fut mis à la tête du monde romain. Artaban avait été ingrat envers un de ses sujets, qui ne fut pas assez généreux pour pardonner l'ingratitude : il se révolte contre son maître, le renverse, et s'assied dans sa place¹.

Il se nommait Artaxerxés. Fils adultérin de la femme d'un tanneur et d'un soldat, il prétendit descendre des souverains de Babylone : on ne conteste point la noblesse des vainqueurs ; il fut ce qu'il voulut être. Proclamé l'héritier et le vengeur de Darius, il fit quitter à sa nation le nom des Parthes pour reprendre celui des Perses, établit un empire fatal à Rome, lequel, après avoir duré quatre cent vingt-cinq ans, fut renversé par les Sarrasins.

Non content d'avoir affranchi sa patrie, Artaxerxés redemanda aux Romains les provinces qu'ils occupaient dans l'Orient : voulait-il se faire légitimer par la gloire ? On ne sait si Alexandre Sévère vainquit Artaxerxés, mais il revint à Rome, et triompha². De là il se rendit dans les Gaules. Les mouvements des Goths et des Perses, aux deux extrémités de l'empire, avaient obligé les Romains à porter leurs principales forces sur le Danube et sur l'Euphrate et à retirer cinq des huit légions qui gardaient les bords du Rhin. L'invasion des chrétiens suivait celle des barbares. Mamée, mère d'Alexandre, professait peut-être la religion nouvelle : du moins inspira-t-elle à son fils un grand respect pour cette religion. Il adorait, dans une chapelle domestique, l'image de Jésus-Christ entre celle d'Apollonius de Thyane, d'Abraham et d'Orphée³ : A l'exemple de la communauté chrétienne, qui publiait les noms des prêtres et des évêques avant leur ordination, il promulgait les noms des gouverneurs de province⁴, afin que le peuple pût blâmer ou approuver le choix impérial. Il prenait pour règle de conduite la maxime : **Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse**. Il avait ordonné qu'elle fût gravée dans son palais et sur les murs des édifices publics. Quand le crieur châtiait un coupable, il lui répétait la sentence favorite d'Alexandre⁵ : une seule parole de l'Évangile créait un prince juste au milieu de tant de princes iniques.

Mais les jurisconsultes placés dans les conseils et dans les charges de l'Etat, Sabin, Ulpien, Paul, Modestin, étaient ennemis des disciples de la croix ; leur culte paraissait à ces magistrats, amateurs et gardiens du passé, une nouveauté destructive des anciennes lois⁶ et des vieux autels. Ulpien avait formé le septième livre d'un traité *sur le devoir d'un consul*, des édits statuant les délits à punir et les peines à infliger aux chrétiens.

Ulpien, préfet du prétoire, égorgé de la main de ses soldats, avait été disciple de Papinien. On compte ensuite Paul et Modestin : à ce dernier s'éteint le flambeau de cette jurisprudence dont les oracles furent recueillis par Théodose le jeune et

¹ Dion., lib. LXXX ; Herodian., lib. VII.

² *Hist. Aug.*, p. 133 ; Herodian., lib. VI. M. de Saint-Martin, dans ses notes sur *l'Histoire du Bas-Empire*, de Le Beau, a jeté un nouveau jour sur l'histoire confuse des rois de Perse et d'Arménie.

³ Lamprid., *in Vit. Alex. Severi*, p. 328.

⁴ Lamprid., *Hist. Aug.*, p. 320, et p. 345.

⁵ Lamprid., *Hist. Aug.*, p. 350.

⁶ Lactance, *Div. Inst.*, lib. V, p.417.

par Justinien. Au surplus si les belles lois attestent le génie d'un peuple, elles accusent aussi ses mœurs, comme le remède dénonce le mal. Au commencement les Romains n'eurent point de lois écrites : sous leurs trois derniers rois, une quarantaine de décisions furent recueillies sous le nom de code Papirien. Les douze Tables composant en tout cent cinquante textes (soit qu'elles aient été ou non empruntées à la Grèce et expliquées par l'exilé Hermodore¹) suffirent à la république tant qu'elle conserva la vertu. Vinrent toujours sous la république, le droit flavien et le droit aélien. Avec Auguste commença sous l'empire la loi Regia qu'on a niée, et successivement s'entassèrent les diverses constitutions des empereurs jusqu'aux codes grégorien et hermogénien. Alors les Romains corrompus n'eurent plus assez des *sénatus-consultes*, des *plébiscites*, des *édits des princes*, des *édits des préteurs*, des *décisions des jurisconsultes* et du *droit coutumier*. La famille en vieillissant multipliait les cas de jurisprudence : l'esprit des tribunaux se subtilisait à mesure que s'enchevêtraient les rapports des choses et des individus. Deux mille volumes, compilés par Tribonien, forment le corps du droit romain sous le nom de *Code*, de *Digeste* ou *Pandectes*, d'*Institutes* et de *Novelles*, sans parler du droit grec-romain, ou de la paraphrase de Théophile, et des sept volumes in-folio des Basiliques, ouvrage des empereurs Basile, Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète : solide masse qui a survécu à Rome, mais qui n'a pu l'arc-bouter assez pour l'empêcher de crouler. La société vit plus par les mœurs que par les lois, et les nations qui ne sauvent pas leur innocence périssent souvent avec leur sagesse.

Pendant les règnes de Sévère, de Caracalla, de Macrin, d'Elagabale et d'Alexandre, le pape Zéphirin succéda à Victor martyr, Calixte à Zéphirin, Urbain à Calixte, et Pontien à Urbain. Minutius Felix écrivit son dialogue pour la défense du christianisme. Minutius se promène un matin au bord de la mer à Ostie avec Octavius, chrétien, et Cecilius, attaché au paganisme : les trois interlocuteurs regardent d'abord des enfants qui s'amusaient à faire glisser des cailloux aplatis sur la surface de l'eau ; ensuite Minutius s'assied entre ses deux amis. Cecilius, qui avait salué une idole de Sérapis, demande pourquoi les chrétiens se cachent, pourquoi ils n'ont ni temples, ni autels, ni images ? Quel est leur Dieu ? d'où vient-il ? où est-il, ce Dieu unique, solitaire, abandonné, qu'aucune nation libre ne connaît, Dieu de si peu de puissance qu'il est captif des Romains avec ses adorateurs ? Les Romains sans ce Dieu règnent et jouissent de l'empire du monde. Vous, chrétiens, vous n'usez d'aucuns parfums, vous ne vous couronnez point de fleurs, vous êtes pâles et tremblants ; vous ne ressuscitez point comme vous le croyez, et vous ne vivez pas en attendant cette résurrection vaine.

Octavius répond que le monde est le temple de Dieu, qu'une vie pure et les bonnes œuvres sont le véritable sacrifice. Il réfute l'objection tirée de la grandeur romaine, et tourne à leur avantage le reproche de pauvreté adressé aux disciples de l'Évangile : Cecilius se convertit. Peu de dialogues de Platon offrent une plus belle scène et de plus nobles discours².

¹ Les anciens glossateurs du droit romain racontent sérieusement que les Grecs, avant de faire part de leurs lois aux députés romains, envoyèrent à Rome un philosophe pour savoir ce que c'était que Rome. Ce philosophe, arrivé dans cette ville inconnue, fut mis en rapport avec un fou qui, par de certains signes des doigts, lui indiqua la Trinité. Le philosophe rendit compte de sa mission aux Grecs, et les Grecs trouvèrent que les Romains étaient dignes d'obtenir les lois qui ont fait le fond des douze Tables.

² Minutius, *in Octav.*

Origène, fils d'un père martyr, ouvrit à Alexandrie son école chrétienne ; il y enseignait toutes sortes de sciences. Mamée, mère de l'empereur, le voulut voir ; les païens et les philosophes assistaient à ses cours, lui dédiaient des ouvrages et le vantaient dans leurs écrits. Il avait appris l'hébreu ; il étudiait encore l'écriture dans la version des Septante et dans les trois versions grecques d'Aquila, de Théodotion et de Symmaque. Il composa un si grand nombre d'ouvrages, que sept sténographes étaient occupés à écrire chaque jour sous sa dictée¹ : on connaît sa faute et sa condamnation. Il eut le génie, l'éloquence et le malheur d'Abailard, sans le devoir à une passion humaine ; il n'eut de faiblesse que pour la science et la vertu. C'est dans Origène que s'opéra la transformation du philosophe païen dans le philosophe chrétien : sa méthode était d'une clarté infinie, sa parole d'un grand charme. D'autres écrivains ecclésiastiques se firent aussi remarquer alors, en particulier Hippolyte, martyr, et peut-être évêque d'Ostie : il inventa à l'effet de trouver le jour de Pâques un cycle de seize ans, qui nous est parvenu [Hier. Script.].

Vous avez vu Alexandre partir pour les Gaules, où trois légions seulement étaient restées. Le désordre s'était mis dans ces légions ; l'empereur s'efforça d'y établir la discipline ; elles se soulevèrent à l'instigation de Maximin. Le fils de Mamée avait déjà régné treize ans, et promettait de vivre ; c'était trop : les largesses que les gens de la pourpre faisaient au soldat à leur élection devinrent pour eux une nouvelle cause de ruine. L'empire était une ferme que le prince prenait à bail, moyennant une somme convenue, mais avec une clause tacite, en vertu de laquelle il s'engageait à mourir promptement.

Des assassins, suscités par Maximin, tuèrent Alexandre avec sa mère dans le bourg de Sécila, près de Mayence.

L'empire perdit le reste d'ordre dans lequel nous l'avons vu se survivre jusque ici : guerres civiles, invasion générale des barbares, territoire démembré, provinces saccagées, plus de cinquante princes élevés et précipités, tel est le spectacle qu'on a sous les yeux pendant un demi-siècle, jusqu'au règne de Dioclétien, où le monde se reposa dans d'autres malheurs. Un Etat qui renferme dans son sein le germe de sa destruction marche encore si personne n'y porte la main, mais au moindre choc il se brise : la science consiste à le laisser aller sans le toucher.

Maximin (Maximin emp. ; Anthère, Fabien papes. An de J.-C. 235-238.) remplaça Alexandre.

Voici un premier barbare sur le trône, et de cette race même qui produisit le premier vainqueur de Rome. Il était né en Thrace ; son père se nommait Micca, et était Goth ; sa mère s'appelait Ababa, et descendait des Alains. Pâtre d'abord, il devint soldat sous Septime Sévère, centurion sous Caracalla, tribun sous Elagabale, qu'il fut au moment de quitter par pudeur², et enfin le commandant des nouvelles troupes levées par Alexandre : cet ambitieux barbare sacrifia son bienfaiteur.

Il avait huit pieds et demi de haut ; il traînait seul un chariot chargé, brisait d'un coup de poing les dents ou la jambe d'un cheval, réduisait des pierres en poudre entre ses doigts, fendait des arbres, terrassait seize, vingt et trente lutteurs sans prendre haleine, courait de toute la vitesse d'un cheval au galop, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, mangeait quarante livres de viande et buvait une

¹ Eusèbe, lib. VI, cap. 21, 23 et sqq.

² *Hist. Aug.*, p. 370.

amphore de vin dans un jour¹. Grossier et sans lettres, parlant à peine la langue latine, méprisant les hommes, il était dur, hautain, féroce, rusé, mais chaste et amateur de la justice ; il était brave aussi, bien qu'il ne fût pas, comme Alaric, de ces soldats dont l'épée est assez large pour faire une plaie qui marque dans le genre humain. On sent ici une nouvelle race d'hommes, laquelle avait trop de ce que l'ancienne n'avait plus assez. Dieu prenait par la main l'enrôlé dans ses milices, pour le montrer à la terre et annoncer la transmission des empires. Il n'y avait que treize années entre le règne d'Elagabale et celui de Maximin : l'un était la fin, l'autre le commencement d'un monde.

Ainsi une même génération de Romains eut pour maîtres en moins d'un quart de siècle un Africain, un Assyrien et un Goth ; vous allez bientôt voir passer un Arabe. De ces divers aventuriers candidats au despotisme qui affluaient à Rome, aucun ne vint de la Grèce ; cette terre de l'indépendance se refusait à produire des tyrans. En vain les Goths firent périr ses chefs-d'œuvre ; la dévastation et l'esclavage ne lui purent ravir ni son génie ni son nom. On abattait ses monuments et leurs ruines n'en devenaient que plus sacrées ; on dispersait ces ruines, et l'on trouvait au-dessous les tombeaux des grands hommes ; on brisait ces tombeaux, et il en sortait une mémoire immortelle : patrie commune de toutes les renommées, pays qui ne manqua plus d'habitants, car partout où naissait un étranger illustre là naissait un enfant adoptif de la Grèce, en attendant la résurrection de ces indigènes de la liberté et de la gloire qui devaient un jour repeupler les champs de Platée et de Marathon !

Les Romains, revenus de leur surprise, se soulevèrent ; ils ne supportèrent pas l'idée d'être gouvernés par un Goth devenu citoyen en vertu du décret général de Caracalla : comme s'il était séant à ces esclaves de montrer quelque fierté.

Des conspirations éclatèrent, et furent punies : Maximin prétendait réformer l'empire de la même façon qu'il avait rétabli la discipline des légions, par des supplices. A la moindre faute, il faisait jeter aux bêtes, attacher en croix, coudre dans des carcasses d'animaux nouvellement tués, les principaux citoyens. Il détestait le sénat et ces patriciens, les plus vils et les plus insolents des hommes ; il avait la faiblesse de rougir de sa naissance devant ces nobles, qui oubliaient trop lâchement leur origine pour avoir le droit de se remémorer la sienne. Des amis qui l'avaient secouru lorsqu'il était pauvre furent massacrés : il ne leur put pardonner leur souvenir². Ce n'étaient pas les témoins de sa misère qu'il devait tuer, c'étaient ceux de sa fortune. Il inspira une telle frayeur aux sénateurs, qu'on fit des prières publiques afin qu'il plût aux dieux de l'empêcher d'entrer dans Rome.

On l'avait appelé Hercule, Achille, Ajax, Milon le Crotoniate ; on le nomma Cyclope, Phalaris, Busiris, Sciron, Typhon et Gygès : peuple retombé par la corruption dans les fables, comme on retourne à l'enfance par la vieillesse.

Maximin battit les Sarmates et les Germains. Il mandait au sénat : **Nous ne saurions vous dire ce que nous avons fait, pères conscrits ; mais nous avons brûlé les bourgs des Germains, enlevé leurs troupeaux, amassé des prisonniers et exterminé ceux qui nous résistaient. Une autre fois : J'ai terminé plus de guerres qu'aucun capitaine de l'antiquité, transporté dans l'empire romain**

¹ *Hist. Aug.*, p. 368, 369, 372.

² *Hist. Aug.*, p. 141 ; Herodian., lib VII, p. 237.

d'immenses dépouilles et fait tant de captifs, qu'à peine les terres de la république pourraient les contenir¹.

Mais l'Afrique se soulevait et proclamait augustes les deux Gordien, le père et le fils.

Gordien le vieux, proconsul d'Afrique, descendait des Gracques par sa mère, de Trajan par son père, de ce que Rome libre et esclave eut de plus illustre. Son père, son aïeul, son bisaïeul et lui-même avaient été consuls ; ses richesses ne se pouvaient compter : on citait ses jeux, ses palais ses bains, ses portiques ; c'étaient bien des prospérités pour mourir : il est vrai que l'empire l'atteignit malgré lui.

Un receveur du fisc ayant été massacré à Thysdrus en Afrique, les auteurs du meurtre, pour échapper à la vengeance de Maximin, revêtirent Gordien le vieux des insignes de la puissance. Il les repoussa, se roula par terre en pleurant : résistance inutile, on le condamna à la pourpre. Gordien le jeune fut salué auguste : ami des lettres, il déplorait les malheurs de sa patrie entre les femmes et les Muses.

Le sénat confirma l'élection des deux Gordien, et déclara Maximin ennemi de la république. L'empereur à cette nouvelle se heurta la tête contre les murs, déchira ses habits, saisit son épée, voulut arracher les yeux à son fils, but, et oublia tout. Le lendemain, il assemble ses troupes : *Camarades, les Africains ont trahi leurs serments ; c'est leur coutume. Ils ont élu pour maître un vieillard à qui le tombeau conviendrait mieux que l'empire. Le très vertueux sénat, qui jadis assassina Romulus et César, m'a déclaré ennemi de la patrie tandis que je combattais et triomphais pour lui. Marchons contre le sénat et les Africains, tous leurs biens sont à vous*².

Lorsque Maximin tenait ce discours, il n'avait déjà plus rien à craindre des Gordien³ : Capellien, gouverneur de la Numidie, fidèle à Maximin, gagna une bataille où le jeune Gordien perdit la vie. Le vieux Gordien s'étrangla avec sa ceinture, pour ne pas survivre à son fils et pour sortir librement des grandeurs où il était entré de force.

Le sénat désigna deux nouveaux empereurs, Maxime Papien, brave soldat, et Claude Balbin, orateur et poète ; il les choisit parmi les vingt commissaires qu'il avait chargés de la défense de l'Italie. Petit-fils du vieux Gordien, et neveu ou fils du jeune, un troisième Gordien, âgé de treize ans, fut en même temps proclamé César. Des messagers coururent de toutes parts, ordonnant aux habitants des campagnes de détruire les blés, de chasser les troupeaux, de se retirer dans les villes et d'en fermer les portes à Maximin.

Cependant un accident avait fait éclater à Rome la guerre civile, il y eut des assauts, des combats, des incendies. La présence de l'enfant Gordien apaisa le tumulte : les deux partis se calmèrent à la vue de la pourpre ornée de l'innocence et de la jeunesse⁴.

L'empereur n'avait point communiqué son ardeur à ses soldats ; sa rigueur à maintenir la discipline lui avait enlevé l'amour des légions. Il mit le siège devant Aquilée : les habitants se défendirent ; les femmes coupèrent leurs cheveux pour

¹ Herodian., lib. VII, *Hist. Aug.*

² Herodian., lib. VII, *Hist. Aug.*

³ Le vieux Gordien avait régné trente-six jours.

⁴ Herodian., lib. VII, *Hist. Aug.*

en faire des cordes aux machines de guerre. En mémoire de ce sacrifice, un temple fut élevé à Vénus la Chauve¹. La fortune se retira de Maximin : on le massacra, lui et son fils.

Le courrier qui transmet à Rome le message de l'armée trouva le peuple au théâtre ; c'était là qu'on était toujours sûr de le rencontrer. Ce peuple, tourmenté de grandeur et de misère, nourri dans les fêtes et les proscriptions, devina la nouvelle avant de l'avoir entendue. Il s'écria : **Maximin est mort !** Les jeux finissent, on court aux temples remercier les dieux : tradition et moquerie des grands hommes et des hauts faits de la liberté républicaine. La tête de l'auguste et celle du César furent dépêchées au sénat. Le fils du géant Maximin avait été instruit dans les lettres ; ses goûts, ses manières, sa parure étaient élégants et recherchés ; beaucoup de femmes l'avaient aimé. Au lieu de l'armure de fer de son père, il portait une cuirasse d'or, un bouclier d'or, une lance dorée, un casque enrichi de pierreries². Après sa mort son visage, meurtri, souillé de sang et de poussière, offrait encore des traits admirables. On avait jadis appliqué au jeune César les vers où Virgile compare la beauté du fils d'Évandre à l'étoile du matin sortant tout humide du sein de l'Océan³. Son sort attendrit un moment la populace, qui brûla dans le Champ de Mars, avec mille outrages, la tête charmante sur laquelle elle venait de pleurer. Ainsi finirent ces deux Goths souverains à Rome avant Alaric, mais par la pourpre et non par l'épée.

Il faut fixer au règne de Maximin le commencement de cette succession d'empereurs militaires nés des circonstances, qui, demi-barbares, soutinrent l'empire contre les efforts des barbares. C'est aussi à cette époque qu'éclata la rivalité du sénat et de l'armée pour l'élection du prince : nouvelle cause de destruction ajoutée à toutes celles qui fermentaient dans l'État.

Ce sénat, d'ailleurs si abject, avait jusque là conservé, par ses traditions de gloire, par son nom, par la richesse de ses membres et les dignités dont ils étaient revêtus, une sorte de puissance inexplicable : c'était au sénat que les empereurs rendaient compte de leurs victoires ; c'était le sénat qui gouvernait dans les interrègnes. Les années se marquaient par consulats ; la religion et l'histoire se rattachaient à l'existence sénatoriale. On lisait partout S. P. Q. R., lorsqu'il n'y avait plus ni sénat ni peuple : Rome parlait encore de liberté, comme ces rois modernes qui inscrivent au protocole de leurs titres les souverainetés qu'ils ont perdues.

Jusqu'au règne de Maximin il y avait eu sinon intelligence, du moins accord forcé entre les légions et le sénat ; mais pendant les troubles de ce règne les sénateurs ayant élu seuls trois maîtres furent si satisfaits de ce retour d'autorité qu'ils ne se purent empêcher de témoigner l'envie de la garder. Les légions s'en aperçurent, et ne se laissèrent pas dominer. Les empereurs proclamés dans les provinces par les armées s'habituaient à considérer le sénat comme un ennemi de leur pouvoir et dont le suffrage ne leur était pas nécessaire ; ils s'éloignèrent de Rome, où ils ne résidèrent plus que rarement et malgré eux. La ville éternelle s'isola peu à peu au milieu de l'empire ; et tandis qu'on se battait autour d'elle, elle s'assit à l'ombre de son nom, en attendant sa ruine.

¹ Herodian., lib. VII, *Hist. Aug.*, p. 398. — Lactance, *Div. Inst.*, p. 88, in-4°.

² *Hist. Aug.*, p. 306.

³ *Hist. Aug.*, p. 392. — Dans ce passage du huitième livre de l'Énéide, il y a un vers retranché et un vers interpolé.

Maximin persécuta la religion. On trouve dans cette persécution la première mention certaine de basiliques chrétiennes ; toutefois, il est question d'un lieu consacré au culte du Christ sous le règne d'Alexandre Sévère.

Quelques auteurs ont cru que la persécution avait eu pour but principal en Orient d'atteindre Origène : le peuple et les philosophes auraient regardé comme un grand triomphe l'apostasie de ce défenseur de l'Église¹, qui, par l'ascendant de son génie avait opéré une multitude de conversions.

D'autres écrivains ont pensé que la persécution prit naissance à l'occasion du soldat en faveur duquel Tertullien écrivit le livre *De la couronne*. Je vous ai souvent dit qu'à l'élection d'un empereur l'usage était de faire des largesses aux soldats : ceux-ci pour les recevoir se couronnaient de laurier. Lors de l'avènement de Maximin, un légionnaire s'avança, tenant sa couronne à la main ; le tribun lui demanda pourquoi il ne la portait pas sur la tête comme ses compagnons : *Je ne le puis*, répondit-il, *je suis chrétien*.

Tertullien approuve le légionnaire², le couronnement de laurier lui paraissant entaché d'idolâtrie.

Après des élections par le glaive se continuaient les élections paisibles des autres souverains qui régnaient par le roseau. Le pape Urbain étant mort avait eu pour successeur Pontien, lequel, exilé dans l'île de Sardaigne, abdiqua. Autéros, qui le remplaça, ne vécut qu'un mois, et Fabien fut proclamé évêque de Rome.

La science, au milieu des guerres civiles et étrangères, brillait dans les hautes intelligences chrétiennes. Théodose ou Grégoire de Pons, surnommé *le Thaumaturge*, paraissait ; Africain écrivait son *Histoire universelle*, qui, commençant à la création du monde, s'arrêtait à l'an 221 de notre ère³. L'histoire y était traitée d'une manière jusqu'alors inconnue ; un chrétien obscur venait dire à l'empire éclatant des césars qu'il était nouveau, que ses faits et ses fables n'avaient qu'un jour, comparés à l'antiquité du peuple de Dieu et de la religion de Moïse. A cette échelle devait se mesurer désormais la vie des nations. La chronique d'Africain ne se retrouve plus que dans celle d'Eusèbe.

Origène publia l'ouvrage qui lui avait coûté vingt-huit ans de recherches⁴ ; c'était une édition de l'Écriture à plusieurs colonnes, et qui prit le nom d'*Hexaple*, d'*Octaple* et de *Tetraple*, selon le nombre des colonnes. Dans les Hexaples, la première colonne contenait le texte hébreu en lettres hébraïques ; la seconde, le même texte en lettres grecques ; la troisième, la version grecque d'Aquila ; la quatrième, celle de Symmaque ; la cinquième, celle des Septante ; la sixième, le texte hébreu de Théodotion.

Les Octaples avaient deux colonnes de plus, composées de deux versions grecques, l'une trouvée à Jéricho, par Origène lui-même, l'autre à Nicopoli en Epire. L'idiome des maîtres du monde n'était pas employé dans cet immense travail. Quelques versions latines, faites sur la version des Septante, suffisaient aux besoins de l'Église de Rome et des autres Églises d'Occident. Les Grecs s'obstinaient à regarder la langue de Cicéron comme une langue barbare.

¹ Oros., lib. VII, cap. XIX.

² Tertul., *De Cor.*

³ Eusèbe, lib. VI, *Hist.*, cap. XXXII ; Phot., *Bibl.*, cod. XXXIV.

⁴ Eusèbe, lib. VI, *Hist.*, cap. XVI ; Epiph., *De Mens.*, n. 18, 19.

Les conciles se multipliaient, soit pour les besoins de la communauté chrétienne, soit pour régler la discipline et les mœurs, soit pour combattre l'hérésie. Cyprien, jeune encore, faisait entendre sa voix à Carthage : homme dont l'éloquence fleurie devait inspirer l'éloquence de Fénelon, comme la parole de Tertullien animer la parole de Bossuet.

Tout s'agissait parmi les barbares : les uns s'assemblaient sur les frontières, les autres s'introduisaient dans l'empire, ou comme vainqueurs, ou comme prisonniers, ou comme auxiliaires. Les chrétiens augmentaient également en nombre, et étendaient leurs conquêtes parmi les conquérants.

Maxime et Balbin (Maxime et Balbin emp. ; Fabien pape. An de J.-C. 238.) se trouvèrent empereurs après la mort de Maximin ; le premier était environné d'un corps de Germains qui lui étaient attachés comme les Suisses et les gardes écossaises à nos rois. Les prétoriens en prirent ombrage ; ils n'approuvaient point une élection uniquement due au sénat. Ils coururent aux armes dans le temps que la ville était occupée des jeux capitolins : les empereurs, arrachés de leurs palais, furent égorgés avec les outrages jadis prodigués à Vitellius. Il y avait dans les archives de l'Etat des précédents pour toutes les espèces de meurtres et de vices. Maxime, fils d'un serrurier ou d'un charron, était un homme brave, habile dans la guerre, modéré, et si sérieux qu'on l'avait surnommé le Triste. Balbin, d'une famille qui passait pour noble, sans être ancienne, était doux et affable : on disait du premier qu'il faisait accorder ce qui était dû ; et du second, qu'il donnait au delà. Le troisième Gordien, petit-fils de Gordien le vieux, avait déjà été nommé César : les prétoriens le saluèrent auguste ; le sénat et le peuple le reconnurent.

Ce prince régna trop peu : il eut pour beau-père son maître de rhétorique, Mysithée, qui l'arracha aux mains des eunuques¹. Gordien fit de Mysithée son préfet du prétoire et son ministre. Mysithée avait été un homme obscur avant de prendre les rênes de l'Etat ; condition nécessaire pour parvenir lorsqu'on est né avec des talents : dans la carrière politique on ne monte point au pouvoir avec une réputation faite.

La guerre sous Gordien III ne fut pas considérable, mais elle offrit de grands noms. Sapor, fils d'Artaxerxès, attaqua l'empire en Orient, et les Franks se montrèrent dans les Gaules. Aurélien, depuis empereur, commandait alors une légion ; il battit les Franks près de Mayence, en tua sept cents et en fit trois cents prisonniers. Cela passa pour une victoire si importante, que les soldats improvisèrent deux méchants vers, qui sont restés :

Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus ;

Mille, mille, mille Persas quaerimus².

Ainsi le nom de nos pères se trouve pour la première fois dans une chanson de soldats, qui exprime à la fois leur valeur et la frayeur des Romains.

Gordien III se prépare à repousser Sapor ; avant de sortir de Rome il ouvre le temple de Janus ; c'est la dernière fois qu'il est question de cette cérémonie dans l'histoire. On présume que le temple ne se ferma plus : ce fut comme un présage des destinées de l'empire. Gordien, passant par la Mésie et par la Thrace, défit les Goths, et fut moins heureux contre les Alains. Il remporta quelques

¹ *Hist. Aug.*, p. 161.

² *Vopisc.*, in *Vit. Aurelian.* ; *Hist. Aug.*

avantages sur Sapor. Il dut son succès à Mysithée, que le sénat honora du nom de tuteur de la république. Gordien eut la candeur d'en convenir en rendant compte de ses victoires au sénat¹ : c'est être digne de la gloire que de la rendre à celui qui nous la donne.

Rome caduque ne portait qu'en souffrant un grand citoyen : quand par hasard elle en produisait un, comme une mère épuisée elle n'avait plus la force de le nourrir. Mysithée mourut, peut-être empoisonné par Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire. Dès ce moment le bonheur abandonna Gordien : il y a des esprits faits pour paraître ensemble, et qui sont leur complément mutuel. Les sociétés à leur naissance réparent facilement la perte d'un homme habile ; mais quand elles touchent à leur terme, si des gens de mérite qui leur restent viennent à manquer, tout tombe.

Le nouveau préfet du prétoire était Arabe et fils d'un chef de brigands. Philippe, d'abord associé à Gordien, finit par l'immoler. Gordien s'abaissa à demander successivement le partage égal du pouvoir, le rang de César, la charge de préfet du prétoire, le titre de duc ou de gouverneur de province, enfin la vie : le meurtrier lui refusa tout, excepté de petites funérailles. Le dernier descendant des Gracques comptait à peine vingt-trois années : l'humble tombeau du jeune empereur romain s'éleva loin du Tibre, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate, à quelque distance des ruines de cette Babylone qui vit pleurer Israël auprès des sépulcres des grands rois.

Philippe (Philippe emp. ; Fabien pape. An de J.-C. 244-249.), proclamé Auguste, et son fils César, conclurent la paix avec Sapor, et vinrent à Rome. Jugez de l'état où Rome était parvenue : on ne sait si l'on doit placer à l'époque de l'avènement de Philippe l'existence de deux empereurs, un Marcus, philosophe de métier, et un Severus Hostilianus. On ne connaît que les noms de ces deux titulaires du monde ; on ignore même s'ils ont régné.

C'est aussi à compter de cette époque qu'on nomme tyrans, pour les distinguer des empereurs, les prétendants à l'empire, lesquels, élus par les légions, n'étaient pas avoués du sénat. Il n'y avait pourtant entre ces hommes également oppresseurs que l'inégalité de la fortune : on donnait au succès le titre que l'on refusait au malheur.

On est encore dans le doute sur la vérité d'un fait grave : Philippe était-il chrétien ? Les preuves sont faibles, et nous aurons dans la suite d'assez méchants princes de la foi sans revendiquer celui-ci. Mais c'est une marche historique à signaler que la coïncidence de l'élévation à l'empire d'un Goth dans Maximin et peut-être d'un chrétien dans Philippe.

Philippe célébra les jeux séculaires (en 248, 21 avril) : Horace les avait chantés sous Auguste ; jeux mystérieux, solennisés pendant trois nuits à la lueur des flambeaux au bord du Tibre², et qu'aucun homme ne voyait deux fois dans sa vie : ils accomplissaient alors une période de mille ans pour l'ancienne Rome ; ils furent interrompus. Plus de mille autres années s'écoulèrent avant qu'un prince de la Rome nouvelle les rétablît, sous le nom de jubilé, l'an 1300 de l'ère vulgaire. Boniface VIII officia avec les ornements impériaux ; deux cent mille pèlerins se trouvèrent réunis à la fête. Clément VI, Urbain VI et Paul II fixèrent successivement le retour du jubilé, le premier à la cinquantième, le second à la

¹ *Hist. Aug.*, Aurel. Victor

² Zosime, lib. II.

trente-troisième, le dernier à la vingt-cinquième année : Clément, en considération de la brièveté de la vie ; Urbain. en mémoire du temps que Jésus-Christ a passé sur la terre ; Paul, pour la rémission plus prompte des fautes. Les esclaves et les étrangers n'assistaient point aux jeux séculaires de Rome idolâtre : les infortunés et les voyageurs étaient appelés au jubilé de Rome chrétienne.

Philippe fit la guerre aux Carpiens, peuples habitants des monts Carpathes, dans le voisinage des Goths. Ces derniers avaient commencé dès le règne d'Alexandre Sévère à recevoir un tribut des Romains : les Carpiens voulurent obtenir la même faveur, et furent vaincus.

Tout à coup s'élèvent deux nouveaux empereurs, Saturnien en Syrie, Marinus en Mésie. Dèce, dont le nom rappelle la première grande invasion des barbares, était né de parents obscurs ; élevé au consulat ou par ses talents ou par les révolutions qui faisaient surgir indistinctement le mérite et la médiocrité, le vice et la vertu, Dèce se trouva chargé de punir les partisans de Marinus : ils le forcèrent de prendre sa place, de marcher contre Philippe et de lui livrer bataille. Les crimes étaient tombés dans le droit commun, et les guerres civiles formaient le tempérament de l'Etat. Philippe fut vaincu et tué à Vérone¹, son fils égorgé à Rome.

On raconte de ce jeune homme que depuis l'âge de cinq ans il n'avait jamais ri ; il ne monta point au trône, et perdit les joies de l'enfance : il les eût gardées s'il fût resté sous la tente de l'Arabe. Dans ces temps un prince ne périssait presque jamais seul, ses enfants étaient massacrés avec lui. Cette leçon répétée ne corrigeait personne : on trouvait mille ambitieux, pas un père.

Tel était l'état des hommes et des choses à l'avènement de Dèce : tout hâtait la dissolution de l'Etat.

Les barbares n'avaient rien devant eux, sauf le christianisme, qui les attendait pour les rendre capables de fonder une société, en bénissant leur épée.

Deuxième partie : de Dèce ou Décius à Constantin

La véritable histoire des barbares s'ouvre avec le règne de Dèce (Decius emp. ; Fabien, Corneille papes. An de J.-C. 249-251.). On les va maintenant mieux connaître ; ils vont donner un autre mouvement aux affaires ; ils vont mêler les races, multiplier les malheurs accomplir les destinées du vieux monde, commencer celles du monde nouveau. Aux courses rapides, aux incursions passagères que les Calédoniens faisaient dans la Grande-Bretagne, les Germains et les Franks dans les Gaules, les Quades et les Marcomans sur le Danube, les Perses et les Sarrasins en Orient, les Maures en Afrique, succéderont des invasions formidables : les Goths paraîtront ; les autres barbares, campés sur les frontières, les pousseront, les suivront. Il semble déjà que le bruit des pas et les cris de cette multitude font trembler le Capitole.

Les Goths, peut-être de l'ancienne race des Suèves, et séparés d'elle par Cotualde, les Goths, fils des conquérants de la Scandinavie, dont ils avaient peut-être chassé les Cimbres, avaient étendu leur domination sur une partie des autres barbares, les Bastarnes, les Venèdes, les Saziges, les Rhozolans, les Slaves, ou Vandales, ou Esclavons, les Antes et les Alains, originaires du

¹ Zosime, lib. I ; Zonard., lib. XII.

Caucase¹. Odin, leur premier législateur, fut aussi leur dieu de la guerre, à moins qu'on ne suppose deux Odin : en le plaçant dans le ciel, ils ne firent qu'une seule et même chose de la loi et de la religion. Odin avait un temple à Upsal, où l'on immolait tous les neuf ans deux hommes et deux animaux de chaque espèce, si toutefois Odin, Upsal et son temple existaient dans ces temps reculés², ou si même ils ont jamais existé.

Dans le siècle des Antonins, au moment où l'empire romain arrivait au plus haut point de sa puissance, les Goths firent leur premier pas, et s'établirent à l'embouchure de la Vistule. Les colonies des Vandales, ou sorties de leur sein, ou Slaves enrôlés à leur suite, se répandirent le long des rivages de l'Oder, des côtes du Mecklembourg et de la Poméranie. Les Goths séparés en Ostrogoths et en Visigoths, Goths occidentaux et Goths orientaux, se subdivisèrent encore par bandes ou tribus sous les noms d'Hérules, de Gépides, de Burgondes ou Bourguignons, de Lombards³. Si l'on ne veut pas que ces derniers soient d'origine gothique, il faudra du moins admettre qu'ils étaient devenus Goths par la conquête, et qu'ensuite détachés de la confédération gothique, quand celle-ci vint à se briser, ils fondèrent les monarchies des Burgondes et des Lombards. Les Goths levèrent leur camp, firent un second pas, se montrèrent sur les confins de la Dacie, et bientôt arrivèrent au Pont-Euxin. Le roi qui gouvernait alors leur monarchie héréditaire se nommait Amala ; il prétendait descendre des Anses⁴ ou demi-dieux des Goths.

Trajan en subjuguant les Daces au delà du Danube rendit, sans le savoir, l'empire voisin de ses destructeurs. Les Goths ne furent connus sous leur

¹ Consultez, pour cette histoire embrouillée des barbares, Bayer, Gatterer, Adelung, Schloezer, Reineggs, Malte-Brun, etc., etc. Ces savants hommes ont des systèmes contradictoires : l'un ne voit en Germanie que des Sueves et des non-Suèves ; l'autre veut que les Slaves soient les Vandales ; celui-ci fait des Slaves des Venèdes et reconnaît des Slaves mêlés et des Slaves proprement dits. Les Suèves deviennent des Allamans, les Allemands d'aujourd'hui, etc., etc. Au milieu de tout cela, il faut encore trouver place pour le système par la division des langues, la race finnoise caucasienne, que sais-je ? J'ai présenté ici au lecteur, et dans l'exposition de ce discours, ce qui m'a semblé le moins obscur. Je crois avoir été le premier à recueillir les noms et le nombre des hordes de l'Amérique septentrionale (*Voyage en Amérique*) ; malgré l'aridité et la confusion des traditions de ces sauvages, il est moins difficile de s'en faire une idée approximative que de répandre quelque clarté sur l'histoire des peuples germaniques. Les Romains, qui ignoraient les langues de ces peuples, ont tout confondu ; et quand ces peuples se sont civilisés, déjà loin de leur origine, ils n'ont plus trouvé que quelques chansons et des traditions orales mélangées de fables et de christianisme. Malheureusement la grande Histoire des Goths de Cassiodore est perdue, et il ne nous en reste que l'abrégé de Jornandès. Grotius a donné une édition des écrivains goths. Agathias et surtout Procope offrent une des grandes sources de l'histoire gothique. Jornandès parle de quelques chroniques des Goths en vers, citées par Ablavius ; et l'on a dans la traduction des quatre évangiles par Ulphilas le plus ancien monument de la langue teutonique. Il est du IV^e siècle. Ulphilas avait été obligé d'inventer des lettres inconnues pour exprimer certains sons de la langue des Goths. Cette traduction est antérieure de plus de quatre cent quatre-vingts années au serment de Charles, en allemand, dans Nithard (842), et de plus de cinq siècles au chant teutonique qui célèbre la victoire de Louis, fils de Louis le Bègue, sur les Normands, en 881. La chronique de Marins, qui commence à l'an 455 et finit à l'an 581, contient des renseignements sur les Goths et sur les Bourguignons. On a une généalogie des rois goths, publiée d'après un manuscrit du monastère de Moissac.

² Adam de Brême, Saxo gram. Les Eddas, les Saggas, *l'Histoire de Suède*, etc.

³ On fait descendre les Burgondes ou Bourguignons des Vandales, Slaves ou Venèdes conquis par les Goths. Ils étaient ennemis des Allamans (Ammien Marcellin, liv. XXVIII. Pline, *Hist. Nat.*, IV). Une tradition les faisait venir des soldats romains qui gardaient vers les rives de l'Elbe les forteresses de Drusus (Orose, liv. VII). Paul Warnefrid (le diacre) place le berceau des Goths et des Lombards dans la Scandinavie. Entre les règnes d'Auguste et de Trajan on trouve les Lombards établis sur l'Elbe et l'Oder. (Velleius Paterculus, II) -

⁴ Jornandès, *De Reb. Getic.*, p. 607.

véritable nom que pendant le règne de Caracalla : quand Rome l'eut appris, elle ne l'oublia plus.

Fiers de leurs conquêtes, grossis de toutes les hordes qu'ils s'étaient incorporées, les Goths, comme un torrent enflé par des torrents, se précipitèrent sur l'empire vers l'époque de la chute de Philippe et l'élévation de son successeur.

Conduits par leur roi Cniva, ils inondent la Dacie, franchissent le Danube, forcent Martianopolis à se racheter, se retirent, reviennent, assiègent Nicopolis, emportent Philippopolis d'assaut, égorgent cent mille habitants et emmènent une foule de prisonniers illustres¹. Chemin faisant, ils s'amuse à donner un maître au monde ; sauvages, demi-nus, ils accordent la pourpre à Priscus, frère de Philippe, qui la leur avait demandée. Dèce accourt avec son fils pour s'opposer à leurs ravages ; trahi par Gallus, qui veut aussi recevoir l'empire de la main des barbares, attiré dans un marais, il y reste avec son fils et son armée².

Dèce, prince remarquable d'ailleurs, qui vit commencer la grande invasion des barbares, s'était de même armé contre les chrétiens : impuissant à repousser les uns et les autres, il ne put faire face aux deux peuples à qui Dieu avait livré l'empire. Cette persécution amena des chutes que saint Cyprien attribue au relâchement des mœurs des fidèles³. Dans l'amphithéâtre de Carthage, le peuple criait : **Cyprien aux lions !** L'éloquent évêque se retira⁴. Denis d'Alexandrie fut sauvé ; ses disciples le cachèrent. Grégoire le Thaumaturge invita ses néophytes à se mettre en sûreté et se tint lui-même à l'écart sur une colline déserte. L'exécution du prêtre Pionius à Smyrne, de Maxime en Asie, et de Pierre à Lampsaque, est restée dans les fastes de la religion. Le pape Fabien confessa d'âme et de corps le 20 janvier 250. A compter de son martyre les années du pontificat romain deviennent certaines, comme l'ère du Christ est fixée à la croix Alexandre, évêque de Jérusalem ; Babybas, évêque d'Antioche, qui avait obligé l'empereur Philippe et sa mère à se mettre au rang des pénitents la nuit de Pâques, périrent dans les cachots : l'un, vieillard, était éprouvé pour la seconde fois ; l'autre voulut être enterré avec ses fers⁵. Origène, cruellement torturé, résista. Un jeune homme de la basse Thébaïde, nommé Paul, fuyant la persécution, trouva une grotte ombragée d'un palmier et dans laquelle coulait une fontaine qui donnait naissance à un ruisseau. Paul s'enferma dans cette grotte, y vécut quatre-vingt-dix ans, et remporta cette gloire de la solitude qui a fait de lui le premier ermite chrétien⁶.

Divers évêques fondèrent des églises dans les Gaules : Denis à Paris, Gatien à Tours, Strémoine à Clermont en Auvergne, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Martial à Limoges.

Après le martyre de Fabien, trois évêques proclamèrent pape Novatien, premier antipape, chef du premier schisme. Le clergé avait élu de son côté Corneille, homme d'une grande fermeté. Il y eut vacance du siège pendant seize mois. On comptait alors à Rome quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, quinze

¹ Ammien Marcel., lib. XXXI, cap. V.

² Aurel. Victor., cap. XXIX ; Jornandès, cap. XVIII ; Zosime, lib. I ; Zonare, lib. XII ; *Hist. Aug.*, p. 225.

³ *Epist.* 11.

⁴ *Epist.* 10, 20, 59, 60.

⁵ *Martyrol.*, 24 jan.

⁶ Hieron., *in Vita Pauli eremitæ*, p. 338 ; Basileae.

cents veuves et autres pauvres nourris par l'Église¹. Seize évêques avaient concouru à l'ordination de Corneille, confirmée par le peuple. Les soldats de Jupiter faisaient des tyrans, les soldats du Christ des saints ; différence des deux empires.

Gallus proclamé auguste avec Hostilien, second fils de Dèce, s'engage à payer aux Goths un tribut annuel. Ils consentent, à ce prix, à respecter les terres romaines : on tient les conditions qu'on reçoit, non celles qu'on impose : les Goths manquent à leur parole. Une peste effroyable se déclare. Gallus fait exécuter Hostilien, fils de Dèce, et le remplace par son propre fils. La persécution continue. Deux papes, Corneille et Lucius Ier, y succombèrent.

Emilien bat les Goths en Mésie et prend la pourpre. Gallus (Gallus, Emilien, emp. ; Corneille, Lucius Ier, papes. An de J.-C. 251-253.) marche contre lui. Les troupes de Gallus se révoltent, le tuent, lui et son fils, et passent sous les aigles d'Emilien. Valérien amenait au secours de Gallus les légions de la Gaule. Celles-ci, en apprenant la mort de l'empereur, proclament Valérien ; Emilien est assommé à son tour par ses soldats². Valérien partage la puissance avec son fils Gallien. Un tyran s'était élevé sous le règne de Dèce, un autre sous celui de Gallus.

Éprouvé dans les emplois militaires et civils, député des deux premiers Gordien au sénat, Valérien (Valérien, Gallien, emp. ; Etienne, Sixte II, Denis, papes. An de J.-C. 253-360.) se trouva mêlé à toutes les affaires de son temps. La censure lui fut déférée d'une commune voix, lorsque les deux Decius rétablirent cette magistrature, réunie à la dignité impériale. [La vie de Valérien](#), disait-on, [censure perpétuelle](#), [retraçait les mœurs de la vénérable antiquité](#). Pourtant Valérien n'était qu'un génie raccourci qui n'avait pas la taille de sa fortune.

Gallien, que son père avait fait auguste, alla commander dans les Gaules. Le père et le fils couraient de tous côtés pour s'opposer aux barbares : ils étaient aidés d'habiles capitaines, Posthume, Claude, Aurélien, Probus, qui se formaient à l'école des armes par des crimes et par la nécessité. Les Germains, peut-être de la ligue des Franks, envahirent la Gaule jusqu'aux Pyrénées, traversèrent ces montagnes, ravagèrent une partie de l'Espagne, et se montrèrent sur les rivages de la Mauritanie, étonnés de cette nouvelle race d'hommes³. Ils furent combattus et repoussés par Posthume sous les ordres de Gallien. Les Allamans, autres Germains, au nombre de trois cent mille, s'avancèrent en Italie jusque dans le voisinage de Rome. Gallien les força à la retraite. Les Goths, les Sarmates et les Quades trouvèrent Valérien en Illyrie, qui les contint, assisté de Claude, d'Aurélien et de Probus.

La Scythie vomissait ses peuples sur l'Asie Mineure et sur la Grèce. Il est probable que ces Scythes Borans, qui se débordèrent alors, n'étaient autres qu'une colonne de Goths, vainqueurs du petit royaume du Bosphore. Ils s'embarquent sur le Pont-Euxin, dans des espèces de cabanes flottantes, se confiant à une mer orageuse et à des marins timides. Repoussés en Colchide, ils reviennent à la charge, attaquent le temple de Diane et la ville d'Oéta qu'immortalisèrent la fable et le génie des poètes, emportent Pythionte, surprennent Trébizonde, ravagent la province du Pont, et, enchaînant les

¹ Eusèbe, *Hist.*, lib. VI, cap. XXXV, p. 178.

² Zonar., lib. XII ; Eutrop., lib. IX, cap. VI.

³ Eutrop., lib. IX, cap. VI ; Aurelius Victor.

Romains captifs aux rames de leurs vaisseaux, retournent triomphants au désert¹.

D'autres Goths ou d'autres Scythes, qu'encourage cet exemple, font construire une flotte par leurs prisonniers, partent des bouches du Tanais, et voguent le long du rivage occidental du Pont-Euxin : une armée de terre marchait de concert avec la flotte. Ils franchissent le Bosphore, abordent en Asie, pillent Chalcédoine, entrent dans Nicomédie, où les appelait le tyran Chrysogonas, saccagent les villes de Lius et de Pouse, et se retirent à la lueur des flammes dont ils embrasent Nicée et Nicomédie².

Pendant ces malheurs, Valérien était allé à Antioche ; il s'occupait d'une autre guerre, à lui fatale. Sapor, invité par Cyriade, aspirant à l'empire, était entré en Mésopotamie : Nisibe, Carhes et Antioche devinrent sa proie. Valérien arrive, rétablit Antioche, veut secourir Edesse, que pressaient les Perses, perd une bataille et demande la paix. Sapor lui propose une entrevue ; il l'accepte, et demeure prisonnier d'un ennemi sans foi. La simplicité n'est admirable qu'autant qu'elle est unie à la grandeur, autrement c'est l'allure d'un esprit borné. Valérien était un homme sincère, de même qu'il était un homme nul ; ses vertus avaient le caractère de sa médiocrité.

En sa personne furent expiés la honte et le malheur de tant de rois humiliés au Capitole. Enchaîné et revêtu de pourpre, il prêtait sa tête, son cou ou son dos en guise de marchepied à Sapor lorsque celui-ci montait à cheval³. Sapor croyait à tort fouler la puissance : l'empire persan ne s'était pas élevé ; c'était l'empire romain qui s'était abaissé.

Valérien mort (Gallien emp. ; Denis pape. An de J.-C. 260-268.), sa peau, empaillée, tannée et teinte en rouge, resta suspendue pendant plusieurs siècles aux voûtes du principal temple de Perse⁴. Qu'est-ce que la vue de ce trophée fit au monde ? Rien.

Gallien lui-même, regardant le malheur comme une abdication, se contenta de dire : **Je savais que mon père était mortel**⁵. Il prit l'autre moitié de la pourpre que Valérien avait laissée, comme on dérobe le linceul d'un mort.

Il existe de très belles médailles de Valérien, représentant une femme couronnant l'empereur avec ces mots : *Restitutoris Orientis*. La fortune démentit l'effronterie de cette adulation. Gallien ne songea ni à racheter ni à venger son père ; il en fit un dieu⁶ : cela coûtait moins.

L'empire présente à cette époque un spectacle affreux, mais singulier ; c'était comme une scène anticipée du moyen âge. Jamais depuis les beaux jours de la république on n'avait vu à la fois tant d'hommes remarquables : ces hommes, nés des événements qui forcent les talents à reprendre leur souveraineté naturelle, ne possédaient pas les vertus des Caton et des Brutus ; mais, fils d'un autre siècle, ils étaient habiles et aventureux. Rentrés malgré eux sous la tente,

¹ Zosime, lib. I ; Greg. Thaum., *Epist. ap. Masc.*

² Zosime, lib. I.

³ Lactance, *De Morte Persecut.*, cap. V, p. 60. — Eutrop., *in Vita Pontii manuscripta* ; apud Lactance, p. 60

⁴ Eusèbe, *Orat. Const.*, p. 442. — Lactance, *De Morte Persecut.*, cap. V, p. 59. - Eusèbe, *Vit. Const.*

⁵ Gallien, *in Hist. Aug.*

⁶ *Hist. Aug.*, p. 466 et p. 468.

ces Romains de l'empire avaient repris quelque chose de viril par la fréquentation des mâles générations des barbares.

Trente ou plus sûrement dix-neuf tyrans parurent pendant les règnes de Valérien et de Gallien : en Orient, Cyriades, Macrien, Baliste, Odénat et Zénobie ; en Occident, Posthume, Lokien, Victorin et sa mère Victoria, Marius et Tetricus ; en Illyrie et sur les confins du Danube, Ingennus, Régilien et Auréole ; dans le Pont, Saturnin ; en Isaurie, Trébellien ; en Thessalie, Pison ; Valens en Grèce ; en Egypte, Emilien ; Celsus en Afrique. La plupart de ces prétendants qui défendirent l'empire contre les ennemis du dehors, et qui se le voulurent approprier, auraient été des princes capables.

Macrien, vieillard rusé, politique et hardi, était estropié¹ : il faisait porter les ornements impériaux par ses deux fils, jeunes et vigoureux, au lieu de les traîner lui-même².

Odénat, qui repoussa Sapor et vengea Valérien, est encore plus connu par sa femme *Zénobie* et par le rhéteur Longin³.

Baliste, Ingennus, étaient d'illustres capitaines.

On donnait à Calphurnius Pison le nom d'*homme*.

Régilien fut si renommé que le sénat lui décerna les honneurs du triomphe, malgré sa révolte contre Gallien⁴.

Posthume, qui étendit sa domination sur les Gaules, l'Espagne et peut-être la Grande-Bretagne, eut du génie.

Son successeur Victorin possédait de grands talents, mais avec la faiblesse qui souvent les accompagne, l'amour des femmes⁵.

Victoria, mère de Victorin, qui se donnait le titre d'auguste et de mère des armées, fut la Zénobie des Gaules ; celle-ci disait d'elle : *J'aurais voulu partager l'empire avec Victoria, qui me ressemble*. Il n'y eut pas jusqu'à l'armurier Marius, élevé au rang d'auguste par Victoria, qui ne se trouvât être un partisan de caractère. Amis, dit-il à ses compagnons d'armes, devenus ses sujets, *on me reprochera mon premier état : plaise aux dieux que je ne sois jamais amolli par le vin, les fleurs et les femmes ! Qu'on me reproche mon état d'armurier, pourvu que les nations étrangères apprennent par leurs défaites que j'ai appris à manier le fer ! Je dis ceci parce que la seule chose que pourra me reprocher Gallien, cette peste impudique, c'est que j'ai fabriqué des armes*⁶.

Marius fut tué par un soldat, jadis ouvrier dans sa boutique, qui lui passa son épée au travers du corps en lui disant : *C'est toi qui l'as forgée*⁷.

Après la mort de Marius, Victoria ne s'effraya point : cette Gauloise fit encore un empereur, Tetricus, gouverneur de l'Aquitaine, qui prit la pourpre à Bordeaux.

De ces divers tyrans un seul était sénateur, et Pison seul était noble. Il descendait de Numa par ses pères ; ses alliances lui donnaient le droit de

¹ *Hist. Aug.*, p. 116, *Triginta Tyran*.

² Zonar., p. 296.

³ *Hist. Aug.*, p. 215.

⁴ *Hist. Aug.*, p. 194.

⁵ *Hist. Aug.*, p. 187.

⁶ *Hist. Aug.*, *Trig. Tyran.*, p. 500.

⁷ *Hist. Aug.*, *Trig. Tyran.*, p. 500.

décorer ses foyers des images de Crassus et de Pompée. Les Calphurniens avaient échappé aux proscriptions : on les retrouve consuls depuis Auguste jusqu'à Alexandre Sévère. Rome se couvrait de plantes nouvelles : quand ses vieilles souches poussaient quelques rejetons, ils se flétrissaient vite, et ne se renouvelaient plus.

D'autres hommes de mérite, tels qu'Aurélien, Claude et Probus, servaient Gallien en attendant la souveraine puissance. Lui-même offrait un caractère sinon estimable, du moins peu commun.

Orateur et poète¹, Gallien était indifférent à tout, même à l'empire. Lui apprenait-on que l'Egypte s'était révoltée : **Eh bien, disait-il, nous nous passerons de lin.** La Gaule et l'Asie sont perdues : **Nous renoncerons à l'aphronitre, nous ne porterons plus de sagum d'Arras**². Mais ne touchez pas aux plaisirs de Gallien ! Si le bruit d'une rébellion ou d'une invasion trop voisine menace sa paix, il court aux armes, déploie de la valeur, écarte le danger, et se replonge avec activité dans sa paresse. Féroce pour conserver son repos, il écrivait à l'un de ses officiers après la révolte d'Ingennus, en Illyrie : **N'épargnez pas les mâles, quel que soit leur âge, enfants ou vieillards. Tuez quiconque s'est permis une parole contre moi**³. Il condamnait à mort quatre ou cinq mille soldats rebelles, tout en bâtissant de petites chambres avec des feuilles de roses et des modèles de forteresses avec des fruits⁴. Un marchand avait vendu des perles de verre à l'impératrice pour de vraies perles : Gallien le condamne à être jeté aux bêtes et fait lâcher sur lui un chapon⁵.

A chaque nouvelle désastreuse, Gallien riait, demandait quels seraient les festins, les jeux du lendemain et de la journée⁶. Le monde périssait, et il composait des vers pour le mariage de ses neveux : **Allez, aimables enfants, soupirez comme la colombe, embrassez-vous comme le lierre, soyez unis comme la perle et la nacre**⁷. Il philosophait aussi ; il accordait à Plotin une ville ruinée de la Campanie pour y établir une république selon les lois de Platon⁸. Au milieu de la société croulante, couché à des banquets parmi les femmes⁹, cet Horace impérial ne voulait de la vie que le plaisir : tout fut troublé sous son règne¹⁰, excepté sa personne ; il ne maintenait le calme autour de lui et pour lui qu'à la longueur de son épée.

Représentez-vous l'Etat en proie aux diverses usurpations, les tyrans se battant entre eux, se défendant contre les troupes du prince légitime, repoussant les barbares ou les appelant à leur secours : Ingennus avait un corps de Rhoxolans à sa solde, Posthume un corps de Franks. On ne savait plus où était l'empire : Romains et barbares, tout était divisé, les aigles romaines contre les aigles romaines, les enseignes des Goths opposées aux enseignes des Goths. Chaque province reconnaissait le tyran le plus voisin ; dans l'impossibilité d'être protégé par le droit, on se soumettait au fait. Un lambeau de pourpre faisait le matin un

¹ *Hist. Aug.*, p. 469.

² *Hist. Aug.*, p. 464.

³ Trebell. Poll., *Trig. Tyran., de Ingenno* ; *Hist. Aug.*, p. 500.

⁴ *Hist. Aug.*, p. 476, 475.

⁵ *Hist. Aug.*, p. 471.

⁶ *Hist. Aug.*, p. 464, 487.

⁷ *Hist. Aug.*, p. 475, 470

⁸ Plotini vita ejus operibus praefixa auctore.

⁹ Porphyre, *Hist. Aug.*, p. 476.

¹⁰ Porphyre, *Hist. Aug.*, p. 475.

empereur, le soir une victime, l'ornement d'un trône ou d'un cercueil. Saturnin obligé d'accepter la souveraine puissance s'écria : **Soldats, vous changez un général heureux pour faire un empereur misérable**¹.

Et à travers tout cela des jeux publics, des martyrs, des sectes parmi les chrétiens, des écoles chez les philosophes, où l'on s'occupait de systèmes métaphysiques au milieu des cris des barbares.

La peste, continuant ses ravages, emportait dans la seule Rome cinq mille personnes par jour : disette, famine, tremblement de terre, météores, ténèbres surnaturelles, révolte des esclaves en Cilicie, rébellion des Isauriens, qui renouvelèrent la guerre des anciens pirates ; tumulte effroyable à Alexandrie : chaque édifice, dans cette immense cité, devint une forteresse, chaque rue un champ de bataille ; une partie de la population périt, et le Brachion resta vide. Et parmi ces calamités il faut encore trouver place pour la suite de la grande invasion des Goths.

Sapor, rentrant dans l'Asie romaine, reprit Antioche, s'empara de Tarse en Cilicie et de Césarée en Cappadoce. Des Goths se jetèrent sur l'Italie ; d'autres Goths ou d'autres Scythes sortirent une troisième fois du Pont-Euxin, assiégèrent Thessalonique, ravagèrent la Grèce², pillèrent Corinthe, Sparte, Argos, villes depuis longtemps oubliées, qui apparaissent dans ce siècle comme le fantôme d'un autre temps et d'une autre gloire. En vain Athènes avait rétabli ses murailles, renversées par Lysander et Sylla : un Goth voulut brûler les bibliothèques, un autre s'y opposa : **Laissons, dit-il, à nos ennemis ces livres, qui leur ôtent l'amour des armes**³. La patrie de Thémistocle fut cependant délivrée par Dexippe l'historien, surnommé le second Thucydide⁴ et le dernier des Grecs dans ces âges moyens et dégénérés. Athènes revoyait les barbares : du temps des Perses, ses grands hommes la sauvèrent : ses chefs-d'œuvre n'ont point permis aux Goths de faire périr sa mémoire.

Enfin, les Goths allèrent brûler le temple d'Ephèse, sept fois sorti de ses ruines et toujours plus beau⁵ : il ne se releva plus. Un conseil éternel amenait des désastres irréparables ; il s'agissait, non de la conservation des monuments, mais de la fondation d'une nouvelle société. Partout où le polythéisme avait mis des dieux, un destructeur se présenta ; chaque temple païen vit un homme armé à ses portes ; la Providence n'arrêta la torche et le levier que quand la race humaine fut changée.

Toutefois, l'heure finale n'étant pas sonnée, il y eut repos. Odénat vainquit Sapor et soulagea l'Asie ; Posthume contint les nations germaniques ; les autres ennemis furent repoussés tantôt par les tyrans, tantôt par les généraux des empereurs. Les tyrans eux-mêmes s'entre-détruisirent ; et lorsque Claude parvint au pouvoir, il ne trouva plus à combattre que Tetricus dans les Gaules et Zénobie en Orient. Elle s'était déclarée indépendante après qu'Odénat eut été massacré dans un festin.

¹ *Hist. Aug., Trig. Tyran.*, p. 522.

² Les auteurs varient sur l'époque de cette invasion ; les uns la placent sous Valérien, d'autres sous Gallien, d'autres encore sous Claude, et même jusque sous Aurélien.

³ Zonar., lib. XII.

⁴ Il avait écrit l'*Histoire des temps depuis Alexandre Sévère jusqu'à Claude*, l'*Histoire des Guerres de Scythie* et quatre livres de l'*Histoire des Successeurs d'Alexandre*. Il nous reste deux fragments des Guerres de Scythie dans les Extraits les Ambassades. (Phot., *Biblioth.*, cap. LXXXII. Voss., *De Hist. graec.*, p. 243.

⁵ *Hist. Aug.*, p. 178. ; Jornandès, cap. XX.

Auréole ayant pris la pourpre en Italie, le bruit de cette usurpation pénétra jusqu'au fond du palais de Gallien, qui s'en importuna ; il quitte ses délices, et assiège Auréole dans Milan ; une flèche, lancée en trahison, le tue, lorsqu'à peine armé il courait à cheval, l'épée à la main, pour repousser une sortie.

Marcien, qui venait de battre les Goths en Illyrie, était le principal chef de cette conspiration.

Une innovation de Gallien resta : il interdit aux sénateurs le service militaire, soit que l'usurpation de Pison l'eût plus alarmé que les autres, soit que le sénat, en repoussant un parti de barbares qui s'était avancé jusqu'à la vue de Rome, eût agi avec trop de vigueur. Alors s'établit la distinction d'homme de robe et d'homme d'épée. Les sénateurs formèrent un corps de magistrature, dont les membres, ignorés du soldat, perdirent toute influence sur l'armée. Ils murmurèrent d'abord, mais ensuite leur lâcheté regarda comme un honneur le droit qu'elle obtint de se cacher. L'édit de Gallien acheva de rendre militaire la constitution de l'empire, et prépara les grands changements de Dioclétien.

Claude II (Claude II emp. ; Felix pape. An de J.-C. 268-270.), désigné à la pourpre par Gallien, le remplaça. Les grandeurs avaient cessé d'imposer ; tout était jugé, apprécié, connu ; on tuait les princes comme d'autres hommes, et cependant chacun voulait être souverain : jamais on ne fut aussi rampant, aussi prosterné aux pieds du pouvoir qu'au moment où l'on n'y croyait plus. Le sénat confirma l'élection de Claude, et se porta aux dernières violences contre les amis et les parents de Gallien.

Il ne faut pas croire que ces décisions du sénat fussent le résultat de raisons graves, mûrement examinées ; ce n'étaient que les acclamations d'un troupeau d'esclaves qui se hâtaient de reconnaître leur servitude, comme si entre deux règnes ils eussent craint d'avoir un moment de liberté. Assemblés en tumulte au temple d'Apollon (ils ne se purent réunir assez longtemps au Capitole, à cause d'une fête de Cybèle), les sénateurs s'écrièrent¹ : **Auguste Claude, que les dieux vous conservent pour nous !** Cette acclamation fut répétée soixante fois. **Claude Auguste, c'est vous ou votre pareil que nous avons toujours souhaité !** (Quarante fois). **Claude Auguste, la république vous désirait !** (Quarante fois). **Claude Auguste, vous êtes un père, un frère, un ami, un excellent sénateur, un empereur véritable !** (Quatre-vingts fois). **Claude Auguste, délivrez-nous d'Auréole !** (Cinq fois). **Claude Auguste, délivrez-nous de Zénobie et de Victoria !** (Sept fois).

Et c'étaient là les héritiers d'un sénat de rois ! Claude² extermina, en Macédoine, une armée de Goths, et coula à fond leur flotte, composée de deux mille barques. Parmi les prisonniers il se trouva des rois et des reines. Les vaincus furent incorporés dans les légions ou condamnés à cultiver la terre³.

Claude, surnommé le Gothique, ayant triomphé, mourut. Son frère Quintilius⁴ prit la pourpre en Italie, et se tua au bout de dix-sept jours.

Aurélien (Aurélien emp. ; Felix, Eutichien, papes. An de J.-C. 270-275.), autre soldat de fortune, reçut l'empire à la recommandation de Claude. Sa mère était prêtresse du soleil dans un village de l'Illyrie où son père était colon d'un sénateur romain. Passionné pour les armes et toujours à cheval, vif, ardent,

¹ *Hist. Aug., in Vit. div. Claud.,* p. 541.

² *Hist. Aug., in Vit. div. Claud.,* p. 545.

³ *Hist. Aug., in Vit. div. Claud.,* p. 545. — Zosime, *Hist.,* lib. I, p. 13 ; Basileae.

⁴ Zosime, *Hist.,* lib. I, p. 13 ; Basileae. — *Hist. Aug.,* p. 549.

cherchant querelle et aventure, ses camarades lui avaient donné le nom d'Aurélien l'épée à la main, pour le distinguer d'un autre Aurélien¹. C'est le premier Romain, comme je vous l'ai dit, qui eut affaire aux Franks.

Aurélien, devenu chef souverain, rencontra deux ennemis redoutables, deux femmes : Victoria la Gauloise, Zénobie la Palmyrienne. Victoria mourut lorsque Aurélien passa dans les Gaules ; il ne trouva plus que son ouvrage, le tyran Tetricus, qui trahit ses soldats et se rendit à Aurélien.

Zénobie s'était emparée de l'Égypte : Aurélien marcha contre elle, la battit à Emèse, l'assiégea dans Palmyre, et la fit prisonnière lorsqu'elle fuyait. Palmyre fut livrée au pillage, et le philosophe Longin condamné à mort pour le courage de ses conseils. Tous les tyrans détruits, l'Égypte soumise, la Gaule pacifiée, l'empereur voulut triompher à Rome. Avant de marcher en Orient, il avait délivré l'Italie d'une espèce de ligue des Allamans, des Marcomans, des Juthongues et des Vandales.

Ce fut à l'occasion de ces courses de barbares qu'Aurélien fit relever ou plutôt bâtir les murailles de Rome. Jadis les sept collines, dans une circonférence de treize milles, avaient été fortifiées ; mais Rome, se répandant au dehors avec sa puissance, ajouta, par d'immenses et magnifiques faubourgs, plusieurs villes à l'antique cité. Zosime écrit² que du temps d'Aurélien l'ancienne clôture était tombée : celle de cet empereur ne fut achevée que sous Probus³, et il paraît qu'on y travaillait encore sous Dioclétien⁴. On voit aujourd'hui mêlés aux constructions subséquentes quelques restes des constructions d'Aurélien. Les murailles de Rome ont elles seules donné lieu à une curieuse histoire [Nibbi], où les infortunes de la ville éternelle sont comme tracées par son enceinte ; Rome s'est pour ainsi dire réparée de ses calamités. Un siècle et demi devait encore s'écouler avant qu'elle subît le joug des barbares, et déjà Aurélien élevait les inutiles bastions qu'ils devaient franchir.

Aurélien, dans son triomphe, outre une multitude de prisonniers goths, alains, allamans, vandales, rhoxolans, sarmates, suèves, francs, traînait après lui Tetricus, sénateur romain, revêtu de la pourpre impériale, et Zénobie, reine de Palmyre. Elle était si chargée de perles, qu'elle pouvait à peine marcher ; les grands de sa cour, captifs comme elle, la soulageaient du poids de ses chaînes d'or. Aurélien était monté sur un char traîné par quatre cerfs, autre espèce de dépouilles et de richesses d'un roi goth. Ce char allait attendre Alaric au Capitole⁵.

Aurélien donna à Tetricus le gouvernement de la Lucanie en échange de l'empire : Tetricus n'avait pas le génie de Victoria : il se contenta d'être heureux.

Quant à Zénobie, vous savez qu'elle était peut-être Juive de naissance ; Longin fut son maître de lettres grecques et de philosophie : elle avait composé à son usage une histoire abrégée de l'Orient. Elle inclinait aux sentiments des Hébreux touchant la nature de Jésus-Christ. On l'accuse d'avoir fait mourir le fils qu'Odénat avait eu d'une autre femme, et peut-être Odénat lui-même. Elle eut trois filles et trois fils, dont l'un, Vaballath, devint roi d'un canton inconnu en

¹ *Hist. Aug.*, p. 211.

² Zosime, lib. I, p. 665.

³ Zosime, lib. I, p. 665.

⁴ Boll., 20 jan., p. 278, in *Act. S. Sebast.*, ann. 287.

⁵ Aur. Vopisc., in *Hist. Aug.*, p. 220 ; *Trig. Tyran.*, c. XXIII, XXIX.

Asie¹. Ses trois filles, captives avec elle, se marièrent, et saint Zénobe, évêque de Florence, du temps de saint Ambroise, descendait de la reine de Palmyre. Le courage de Zénobie se démentit avec la fortune ; elle demanda la vie en pleurant. La belle élève du magnanime Longin ne fut plus à Rome que la délatrice de quelques sénateurs entrés dans une conjuration vraie ou supposée contre Aurélien. Elle habitait une maison de campagne à Tibur, non loin des jardins d'Adrien et de la retraite d'Horace, laissant, avec un nom célèbre, des ruines qu'on va voir au désert.

Aurélien était naturellement sévère ; la prospérité le rendit cruel. Il ne voulait pas que le soldat prît une seule poule au laboureur ; il disait que les guerriers doivent faire couler le sang des ennemis et non les pleurs des citoyens² : beau sentiment et noble maxime ! Il eut à soutenir une singulière guerre au sein même de Rome, la guerre des monnayeurs, qui lui tuèrent sept mille soldats dans un combat sur le mont Coelius³. Les châtiments que l'empereur faisait infliger étaient affreux. Il méditait une persécution générale contre les chrétiens⁴ ; et lorsqu'il se rendit en Orient, dans le dessein de porter la guerre chez les Perses, il fut tué par les officiers de son armée, entre Héraclée et Byzance⁵.

Le monde demeura sept mois sans maître : le sénat et l'armée se renvoyèrent le choix d'un empereur. L'un refusait d'user de son droit, l'autre de sa force⁶. Les deux derniers souverains avaient tellement affermi l'Etat, que rien ne bougea ; mais Rome ne reprit pas sa liberté : qu'en eût-elle fait ?

Claudius Tacite (Tacite, emp. ; Eutichien pape. An de J.-C. 275-276.), sénateur, âgé de soixante-quinze ans, fut enfin proclamé par le sénat. Telle est la souveraineté naturelle du génie : il n'y a point d'homme qui ne préférât aujourd'hui avoir été Tacite l'historien à Tacite l'empereur. Celui-ci sembla craindre la marque dont son aïeul avait flétri les tyrans ; il vécut sur la pourpre comme en présence et dans la frayeur du peintre de Tibère⁷.

L'empereur rendit au sénat quelques-unes de ses prérogatives ; et le sénat, dans sa décrépitude corrompue, crut voir renaître la chaste enfance de la république⁸. Tacite, allant se mettre à la tête de l'armée en Thrace, pour repousser une attaque des Alains, à qui les Romains avaient manqué de foi, mourut de fatigue ou fut tué à Tharse, ou à Tyanes, ou dans le Pont, selon les versions différentes des historiens⁹. Peu de temps avant sa mort, la tombe de son père s'était ouverte, et il avait vu l'ombre de sa mère. Le tombeau de nos pères s'ouvre toujours pour nous ; mais il y a ici quelques souvenirs confus du sépulcre d'Agrippine : le génie de l'historien dominait l'imagination de l'empereur.

Florien, frère de Tacite, se fit déclarer auguste en Asie, Probus (Probus emp. ; Eutichien pape. An de J.-C. 276-282.) en Orient. Une guerre civile de deux ou trois

¹ Le canton des Ucrimes.

² *Hist. Aug.*, p. 222.

³ *Suid.*, p. 494.

⁴ Eusèbe, *Chron.*

⁵ *Hist. Aug.*, p. 218.

⁶ *Vopisc.*, *Hist. Aug.*, p. 229.

⁷ Dix copies des Annales et des Histoires devaient être placées annuellement, par ordre de Claudius Tacite, dans les bibliothèques publiques : si cet ordre avait été exécuté, il est probable que nous posséderions entiers les chefs-d'œuvre que la main du temps a mutilés. Claudius Tacite était de la famille de Cornelius Tacite ; mais il n'est pas certain qu'il descendît en ligne directe de l'historien. (*Hist. Aug.*, *Vit. Tac.*)

⁸ *Hist. Aug.*, *Vit. Tac.*

⁹ *Victor. jun.* ; *Aurel. Victor.* ; Eusèbe, *Chron.*

mois termina la lutte en faveur du dernier. La défaite des Franks, des Bourguignons, des Vandales, des Logions ou Lyges, qui s'étaient emparés des Gaules, signala le commencement du règne de Probus. Il tua quatre cent mille barbares, délivra et rétablit soixante-dix villes, transporta dans la Grande-Bretagne des colonies de prisonniers, soumit une partie de l'Allemagne, obligea les peuples vaincus à se retirer au delà du Necker et de l'Elbe, de payer aux Romains un tribut annuel en blé, vaches, brebis, et de prendre les armes pour la défense de l'empire contre des nations plus éloignées¹ ; enfin il bâtit un mur de deux cents milles de longueur, depuis le Rhin jusqu'au Danube². Probus conçut le plan régulier de défendre l'empire contre les barbares avec des barbares. Quand la république réunissait des peuples à ses domaines, elle leur apportait la vertu en échange de la force qu'elle recevait d'eux. Que pouvaient les Romains du siècle de Probus pour les barbares ?

Une poignée de Franks auxiliaires, que Probus avait relégués sur le rivage du Pont-Euxin, s'ennuyèrent ; ils s'emparèrent de quelques barques, franchirent le Bosphore, désolèrent les côtes de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, prirent et pillèrent Syracuse, entrèrent dans l'Océan, et, après avoir côtoyé les Espagnes et les Gaules, vinrent débarquer dans leur patrie aux embouchures du Rhin³, laissant le monde étonné d'une audace qui annonçait un grand peuple.

Probus passa en Egypte, défit, dans la Thébaïde, les Blemmyes, sauvages d'Ethiopie, dont on ne sait presque rien ; de là il marcha contre les Perses. Assis à terre, sur l'herbe, au haut d'une montagne d'Arménie, mangeant dans un pot quelques pois chiches, habillé d'une simple casaque de laine teinte en pourpre, la tête couverte d'un chapeau, parce qu'il était chauve, sans se lever, sans discontinuer son repas, Probus reçut les ambassadeurs étonnés du grand roi. Il leur dit qu'il était l'empereur ; que si leur maître refusait justice aux Romains, il rendrait la Perse aussi nue d'arbres et d'épis que sa tête l'était de cheveux ; et il ôta son couvre-chef. **Avez-vous faim ?** ajouta ce Popilius de l'empire, **partagez mon repas ; sinon, retirez-vous**⁴.

Probus donna des terres en Thrace à cent mille Bastarnes (nation scythe ou gothique), qui s'attachèrent au sol. Il en avait partagé d'autres aux Gépides, aux Juthongues, aux Vandales, aux Franks : tous ceux-ci se soulevèrent à divers intervalles.

On peut fixer au règne de Probus la fin de la première grande invasion des barbares, bien que les mouvements s'en fissent encore sentir sous Carus, Carin, Numérien, et qu'ils se prolongeassent sous Dioclétien jusqu'à l'avènement de Constantin à l'empire.

Probus, délivré des guerres étrangères, étouffa les révoltes de Saturnin, de Proculus et de Bonose. Dans le retour d'une si grande paix, il affirmait qu'on n'aurait bientôt plus besoin d'armée. Il occupa les troupes oisives à planter des vignes dans la Pannonie, la Mésie et les Gaules, et, selon Vopiscus, jusque dans la Grande-Bretagne. On croit que la Bourgogne lui est redevable de ses

¹ Prob., *Vit. Hist. Aug.*, p. 238 et sqq. ; Zos., lib. I ; Buchar. *Hist. Belg.*, lib. III, p. 1 ; Hier., *Chron.*

² Danielis Schopflini, *Alsat. Illust.*, t. I, p. 223.

³ Zosime, lib. I, p. 20, édit. Basileae.

⁴ *Synesii episcopi Cyrenes de regno ad Arcadam imperat., interprete Dyonisio Petavio Jesu Presbytero.* (p. 18, Lutetiae, 1633.) - On sait qu'il y a erreur dans le texte de Synesius, et qu'il faut rapporter à Probus ce qu'il attribue à Carin.

premières richesses. Probus, guerrier si digne du sceptre, n'en fut pas moins tué par ses soldats dans une guérite de fer, d'où il surveillait les légions employées au dessèchement des marais de Sirmich, sa patrie¹.

Carus (Carus emp. et ses deux fils, Carin et Numérien. Eutichien pape. An de J.-C. 282-283.), qui vint après Probus, était né à Narbonne, selon les deux Victor. Il se disait originaire de Rome, et il n'est pas sûr qu'il vit jamais cette capitale du monde dont il était souverain. Il fut foudroyé après des victoires remportées sur les Perses, non loin de Ctésiphon, qu'il avait pris². Quand la guerre, fatiguée, discontinuait le meurtre de ses princes, le ciel s'en chargeait.

Les fils de Carus, Carin et Numérien (Carin et Numérien Ier empereurs. Caius pape. An de J.-C. 284.), reconnus empereurs, célébrèrent à Rome les jeux romains³, que Calpurnius ou Calphurnius, poète oublié comme ces jeux, a chantés⁴.

Numérien, revenant de la Perse, fut tué par Aper, préfet du prétoire, dont il avait épousé la fille. Montesquieu remarque que les préfets du prétoire étaient à cette époque auprès des empereurs ce que sont les vizirs auprès des sultans⁵. Le jeune prince avait versé tant de larmes sur la mort de son père, que sa vue en était affaiblie ; on le portait dans une litière au milieu des légions. Aper, qui convoitait la pourpre, s'était trop hâté ; son forfait avait devancé ses brigues ; le cadavre de Numérien, assassiné dans la litière fermée, tomba en pourriture avant que le meurtrier eut pu s'assurer du suffrage des soldats. La présence du crime et le néant des grandeurs humaines furent dénoncés par l'odeur qui s'en élevait⁶.

L'armée tint un conseil à Chalcédoine, afin d'élire le chef de l'Etat. Dioclétien, qui commandait les officiers militaires du palais, fut choisi⁷. Tout aussitôt, descendant de son tribunal, il perce Aper de son épée, et s'écrie : *J'ai tué le sanglier fatal*. Une druidesse de Tongres lui avait promis l'empire quand il aurait tué un sanglier, en latin *aper*⁸. A cette élection, du 17 septembre 284, commença l'ère fameuse dans l'Eglise connue sous le nom de l'ère de Dioclétien ou des Martyrs⁹.

¹ Victor, *Ep.*, Eut.

² Carus, *Hist. Aug.*, p. 666.

³ September habet dies 30. - 27. - Ludi romaniani. *Aegidii Bucherii*.

⁴ Calpurn. *egloga septima*. *J'ai pris place sur des bancs, au milieu des sièges des femmes, d'où la populace, dans les sales habits de sa misère, regardait les jeux ; car toute l'enceinte qui se trouve en plein air est occupée par les tribuns aux toges blanches ou par les chevaliers. (...) J'admirais (...) Alors un vieillard : Pourquoi t'étonner de tant de richesses, toi qui ne connais pas l'or et n'as jamais habité que sous un toit au hameau, puisque moi-même, que cette ville a vu vieillir, je suis ébloui ? (...) L'or resplendit au portique, et les pierreries au pourtour. Au bas du mur de marbre qui environnait l'arène était une roue formée de morceaux d'ivoire rapportés avec art, qui, par son axe arrondi et par sa surface glissante, fuyait subitement sous les ongles des bêtes féroces et empêchait leur approche. Des filets dorés étaient enlacés sur l'arène à des dents d'éléphant toutes égales (...) J'ai vu toutes sortes d'animaux, des lièvres blancs, des sangliers armés de cornes, une menticore (un phoque), des taureaux, des veaux marins combattant contre des ours. Ah ! combien de fois n'ai-je pas été saisi de frayeur, lorsque, l'arène s'entrouvrant, des bêtes sauvages sortaient du gouffre ! souvent aussi du brillant abîme poussaient des arbousiers aux tiges safranées.*

⁵ *Grandeur et décadence des Romains*.

⁶ Flav. Vopisc., *Numerianus. Hist. Aug.*, p. 669.

⁷ *Carus Aug. Vit.*, p. 250.

⁸ *Carus Aug. Vit.*, p. 252. Avant le meurtre d'Aper, il avait coutume de dire qu'il tuait toujours des sangliers, mais qu'un autre les mangeait : *utitur pulpamento*.

⁹ Elle servit longtemps au comput de la fête de Pâques, et elle est encore employée par les Cophtes et les Abyssins.

Dioclétien livra divers combats à Carin, dont les mœurs rappelaient celles des princes déréglés prédécesseurs des empereurs militaires. Carin triompha ; mais ses soldats victorieux lui ôtèrent la vie, à l'instigation d'un tribun dont il avait déshonoré la couche. Ils se soumirent à Dioclétien.

Vous aurez à considérer plusieurs choses sous le règne des derniers empereurs, Gallus, Emilien, Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, Tacite, Probus, Carus et ses fils, par rapport aux chrétiens.

Bien que tous les évêques portassent le nom de pape, l'unité de l'Église s'établissait : un traité de saint Cyprien la recommande¹.

Gallus et Valérien excitèrent des persécutions : outre ces persécutions générales, il y en avait de particulières. Les empereurs ayant publié des édits contradictoires au sujet de la religion nouvelle, et ces édits ne s'abrogeant pas mutuellement, il arrivait que les délégués du pouvoir, selon leurs caractères, leurs principes et leurs préjugés, usaient de la tolérance ou de l'intolérance de la loi².

Les papes Corneille, Etienne, Sixte II, succombèrent. Celui-ci avait transporté les corps de saint Pierre et de saint Paul dans les catacombes, qui servaient de temple et de tombeau aux chrétiens. En parlant des mœurs des fidèles, je vous raconterai quelque chose du martyre de saint Laurent.

Cyprien eut la tête tranchée à Carthage ; trois cents chrétiens sans nom égalèrent, à Utique, la fermeté de Caton : ils furent précipités dans une fosse de chaux vive³. Théogène, évêque, souffrit à Hippone, Fructueux à Taragone, Paturin à Toulouse, Denis à Lutèce [Martyr., 14 mai.], première illustration de cette bourgade inconnue : comme un arbre dans le clos des morts, le christianisme poussait vigoureusement dans le champ des martyrs. Grégoire le Thaumaturge, près d'expirer, demande s'il reste encore quelques idolâtres dans la ville épiscopale ; on lui répond qu'il en reste dix-sept. *Je laisse donc à mon successeur autant d'infidèles que je trouvai de chrétiens à Néocésarée*⁴.

Les barbares en entrant dans l'empire étaient venus chercher des missionnaires : les envoyés de la miséricorde de Dieu allèrent au-devant des envoyés de sa colère pour la désarmer. Des évêques, la chaîne au cou, guérissaient les malades en prêchant la sainte parole. Les maîtres prenaient confiance dans ces esclaves médecins ; ils se figuraient obtenir par eux la victoire et demandaient le baptême. Les prisonniers se changeaient en pasteurs ; des Églises nomades commençaient au milieu des hordes guerrières rentrées dans leurs forêts comme sous leurs tentes. Ces diverses nations se combattaient les unes les autres, se formaient en confédérations, dissoutes et recomposées selon les succès et les revers ; gens féroces, qui brisaient tous les jougs et se soumettaient au frein de quelques prêtres captifs.

De tous les corps de l'Etat, l'armée romaine était celui où le christianisme faisait le moins de progrès. Les chrétiens répugnaient à l'enrôlement, parce qu'ils regardaient les festins, la mesure et la marque comme mêlés de paganisme. Maximilien, appelé au service, disait au proconsul Dion, à Tebeste en Numidie :

¹ *De unitate Ecclesiae catholicae, vulgo de simplicitate praelatorum.* (Oper. Cyp., p. 206.)

² *Pagian.*, 252 ; Catalog. Bucher.

³ Prudent., *Peristeph.*, 12.

⁴ Greg. Nyss., p. 1006. D.

Je ne recevrai point la marque ; j'ai déjà reçu celle de Jésus-Christ¹. D'une autre part, le légionnaire attaché à ses aigles renonçait difficilement à l'idolâtrie de la gloire.

Les hérésiarques et les philosophes continuèrent leur succession : Manès, avec sa doctrine des deux principes, Plotin et Porphyre, beaux esprits, ennemis du Christ.

Dioclétien (Dioclétien et Maximien empereurs. Caius et Marcelin papes. An de J.-C. 284-305.) associa Maximien au pouvoir suprême, et nomma deux césars, Galère et Constance : l'Orient et l'Italie tombaient dans le département des augustes ; les césars eurent la garde du Danube et du Rhin, en deçà desquels se plaçaient les provinces de l'Occident. La possession romaine se trouva divisée entre quatre despotats, ce qui prépara la séparation finale des deux empires d'Orient et d'Occident.

L'armée, obéissant à quatre chefs, n'eut plus assez de force pour les créer ; il n'y eut plus assez de trésors dans l'une des quatre divisions territoriales pour fournir à un usurpateur le moyen d'acheter l'élection. Dioclétien diminua le nombre des prétoriens, et leur opposa deux nouvelles cohortes, les joviens et les herculiens.

Mais ce qui fit la sûreté du prince causa la ruine de l'Etat : ces légions, qui choisissaient les empereurs, repoussaient en même temps les barbares ; c'était une république militaire qui se donnait des maîtres nationaux et n'en voulait point d'étrangers. Lorsque Dioclétien eut opéré ses changements ; lorsque Constantin, continuant la même politique, eut cassé les prétoriens ; lorsque, au lieu de deux préfets du prétoire, il en eut nommé quatre ; lorsqu'il eut rappelé les légions qui gardaient les frontières pour les mettre en garnison dans le cœur de l'empire, le règne des légions expira, le pouvoir domestique prit naissance. Le droit d'élection fut partagé entre les soldats et les eunuques² : la liberté romaine, qui avait commencé dans le sénat, passé au forum, traversé l'armée, alla s'enfermer dans le palais avec des esclaves à part de la race humaine ; geôliers de la liberté qui n'avaient pas même la puissance de perpétuer dans leur famille la servitude héréditaire.

Le sénat partagea l'abaissement des légions. Rome ne vit presque plus ses empereurs ; ils résidèrent à Trêves, à Milan, à Nicomédie, et bientôt à Constantinople. Dioclétien modela sa cour sur celle du grand roi ; il se donna le surnom de Jupiter ; au lieu de la couronne de laurier, il ceignit le diadème, et ajouta au manteau de pourpre la robe d'or et de soie. Des officiers du palais de diverses sortes, et partagés en diverses écoles furent constitués : les eunuques avaient la garde intérieure des appartements. Quiconque était introduit devant l'empereur se prosternait et adorait. Les successeurs de Dioclétien, et peut-être lui-même, se firent appeler Votre Eternité, et ils vécurent un jour³. Sachez néanmoins que les empereurs s'arrogèrent ce titre par une espèce de droit

¹ *Acta sincera Ruinartii*, p. 310.

² Adrien de Valois remarque qu'autre chose était milites chez les Romains et autre chose *exercitus* ; à l'appui de sa remarque il cite ce passage d'Idace : *Apud Constantinopolis Marcianus a militibus et ab exercitu, instante etiam sorore Theodosius, Pulcheria regina, efficitur imperator*. Le savant historien entend par *exercitu* la cour et les officiers du palais : il a raison. Grégoire de Tours et d'autres auteurs emploient la même distinction : la suite des faits démontre que l'élection était devenue double, c'est-à-dire qu'elle s'opérait par le concours des officiers du palais et de ceux de l'armée. *Valesiana*, p. 79.

³ Aur. Victor., p. 323 ; Eutrop., p. 586 ; Greg. Naz., *Or.* 3 ; Ath., *Apolog. cont. Arian.* ; Ammian. Marcel., lib. XV.

d'héritage. Rome se surnommait la ville éternelle ; le peuple romain avait vu dans l'immutabilité du dieu Terme le présage de la durée de sa puissance : en usurpant les pouvoirs politiques, les despotes usurpèrent aussi les forces religieuses. Toutefois cette transmission du sort de l'espèce au destin de l'individu n'était qu'une fausseté impie : les nations qui changent de mœurs, de lois, de nom, de sang, ne meurent point, il est vrai : mais est-il rien de plus vite et de plus mortel que l'homme ?

Ce ne fut guère que six ans après l'association de Maximien à l'empire que Dioclétien s'adjoignit les deux césars Galerius et Constance. On vit dans les Gaules, sous le nom de Bagaudes¹, une insurrection de paysans assez semblable à celles qui éclatèrent en France dans le moyen âge, Oelianus et Amandus, chefs de ces paysans, prirent la pourpre. Leurs médailles nous sont parvenues², moins comme une preuve historique du pouvoir d'un maître que comme un monument de la liberté : on a cru qu'Oelianus et Amandus étaient chrétiens³. Maximien soumit ces hommes rustiques, dont le nom reparut au Ve siècle. Salvien, à cette dernière époque, excuse leur révolte par leurs souffrances : la faction de la misère est enracinée.

Carausius dans la Grande-Bretagne, Aquilée en Egypte, furent vaincus, l'un par Constance, l'autre par Dioclétien, après une usurpation plus ou moins longue. Galerius, d'abord défait par les Perses, les défit à son tour.

¹ Aur. Victor, p. 524.

² Eutrop., p. 585 ; Goltz. *Mes. rei. antiq.*, p. 12.

³ *Vit. S. Babol.* in *And. Du Ch. Hist. Fr. Scrip.*

Dioclétien, grand administrateur, homme fin et habile¹, répara et augmenta les fortifications des frontières ; battit, à l'aide de ses associés et de ses généraux, les Blemmyes en Egypte, les Maures en Afrique, les Franks, les Allamans, les Sarmates en Europe ; il sema la division parmi les Goths, les Vandales, les Gépides, les Bourguignons, qui se consumèrent en guerres intestines. Ceux des barbares du Nord que l'on avait faits prisonniers furent ou distribués comme esclaves aux habitants des territoires de Trêves, de Langres, de Cambrai, de Beauvais et de Troyes, ou adoptés comme colons, nommément quelques tribus de Sarmates, de Bastarnes et de Carpiens.

Au moment de triompher, le christianisme eut à soutenir une persécution générale. Poussé par Galerius, qu'excitait sa mère, adoratrice des dieux des montagnes, Dioclétien assembla un conseil de magistrats et de gens de guerre. Ce conseil fut d'avis de poursuivre les ennemis du culte public. L'empereur envoya consulter Apollon de Milet : Apollon répondit que les justes répandus sur la terre l'empêchaient de dire la vérité ; la pythonisse se plaignait d'être muette. Les aruspices déclarèrent que les justes dont parlait Apollon étaient les chrétiens. La persécution fut résolue. On en fixa l'époque à la fête des Terminales, dernier

¹ J'ai tracé dans *Les Martyrs* les portraits de Dioclétien, de Galerius et de Constantin avec la fidélité historique la plus scrupuleuse : au lieu de les refaire, qu'il me soit permis de les rappeler.

Dioclétien a d'éminentes qualités ; son esprit est vaste, puissant, hardi ; mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie. Tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces sources. Ainsi l'on remarque dans sa vie les actions les plus opposées : tantôt c'est un prince plein de fermeté, de lumières et de courage, qui brave la mort, qui connaît la dignité de son rang, qui force Galerius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats ; tantôt c'est un homme timide, qui tremble devant ce même Galerius, qui flotte irrésolu entre mille projets, qui s'abandonne aux superstitions les plus déplorables, et qui ne se soustrait aux frayeurs du tombeau qu'en se faisant donner les titres impies de Dieu et d'Eternité. Régulé dans ses moeurs, patient dans ses entreprises, sans plaisirs et sans illusions, ne croyant point aux vertus, n'attendant rien de la reconnaissance, on verra peut-être ce chef de l'empire se dépouiller de la pourpre par mépris pour les hommes et afin d'apprendre à la terre qu'il était aussi facile à Dioclétien de descendre du trône que d'y monter.

Soit faiblesse, soit nécessité, soit calcul, Dioclétien a voulu partager sa puissance avec Maximien, Constance et Galerius. Par une politique dont il se repentira peut-être, il a pris soin que ces princes fussent inférieurs à lui et qu'ils servissent seulement à rehausser son mérite. Constance seul lui donnait quelque ombrage, à cause de ses vertus ; il l'a relégué loin de la cour, au fond des Gaules, et il a gardé près de lui Galerius. Je ne vous parlerai point de Maximien auguste, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, qui n'a aucune influence. Je passe à Galerius.

Né dans les huttes des Daces, ce gardeur de troupeaux a nourri dès sa jeunesse, sous la ceinture du chevrier, une ambition effrénée. Tel est le malheur d'un Etat où les lois n'ont point fixé la succession au pouvoir ; tous les coeurs sont enflés des plus vastes désirs ; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'empire ; et comme l'ambition ne suppose pas toujours le talent, pour un homme de génie qui s'élève, vous avez vingt tyrans médiocres qui fatiguent le monde.

*Galerius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses services ; c'est une espèce de géant, dont la voix est effrayante et le regard horrible. Les pâles descendants des Romains croient se venger des frayeurs que leur inspire ce César en lui donnant le surnom d'**Armentarius**. Comme un homme qui fut affamé la moitié de sa vie, Galerius passe les jours à table et prolonge dans les ténèbres de la nuit de basses et crapuleuses orgies. Au milieu de ces saturnales de la grandeur, il fait tous ses efforts pour déguiser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe ; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe du César, plus on aperçoit le sayon du berger.*

Outre la soif insatiable du pouvoir et l'esprit de cruauté et de violence, Galerius apporte encore à la cour une autre disposition bien propre à troubler l'empire : c'est une fureur aveugle contre les chrétiens. La mère de ce César, paysanne grossière et superstitieuse, offrait souvent, dans son hameau, des sacrifices aux divinités des montagnes. Indignée que les disciples de l'Evangile refusassent de partager son idolâtrie, elle avait inspiré à son fils l'aversion qu'elle sentait pour les fidèles. Galerius a déjà poussé le faible et barbare Maximien à persécuter l'Eglise ; mais il n'a pu vaincre encore la sage modération de l'empereur.

jour de l'année romaine [23 février 301], jour réputé heureux et qui devait mettre fin à la religion de Jésus. Dioclétien et Galerius se trouvaient à Nicodémie.

L'attaque commença par la démolition de la basilique bâtie dans cette ville, sur une colline, et environnée de grands édifices¹. On y chercha l'idole, qu'on n'y trouva point.

Le décret d'extermination portait en substance : Les églises seront renversées et les livres saints brûlés ; les chrétiens seront privés de tous honneurs, de toutes dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre et de rang ; ils pourront être poursuivis devant les tribunaux, et ne pourront poursuivre personne, pas même en réclamation de vol, réparation d'injures ou d'adultère ; les affranchis redeviendront esclaves².

C'est toujours par l'effet rétroactif des lois ou par leur déni que les grandes iniquités sociales s'accomplissent : le refus de justice est sur le point où l'homme se trouve plus éloigné de Dieu. Un édit particulier frappait les évêques, ordonnait de les mettre aux fers et de les forcer à abjurer.

La persécution, d'abord locale, s'étendit ensuite à toutes les provinces de l'empire. La maison de l'empereur fut particulièrement tourmentée. Valérie, fille de Dioclétien, et Prisca sa femme, accusées de christianisme, sacrifièrent ; Dorothee, le premier des eunuques, Gorgonius, Pierre, Judes, Mygdonius et Mardonius, souffrirent. On mit du sel et du vinaigre dans les plaies de Pierre ; étendu sur un gril, ses chairs furent rôties comme les viandes d'un festin³. On jeta pêle-mêle dans les bûchers femmes, enfants et vieillards ; d'autres victimes, entassées dans des barques, furent précipitées au fond de la mer⁴.

¹ Eusèbe, lib. VII, cap. II.

² Eusèbe, lib. VII, cap. II.

³ Lactance, *De Morte Persec.*, martyr. 26 déc.

⁴ Voici le tableau de cette persécution, encore emprunté des *Martyrs* : ce n'est qu'un abrégé exact du long récit d'Eusèbe et de Lactance (Eusèbe, cap. VI, VII, VIII, IX, X, XI, lib. IV, Lactance) : *La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats ; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier ; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux ; les prisons regorgent de victimes ; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchirent les tendres enfants avec leurs mères ; ici l'on suspend par les pieds des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel ; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres en se redressant emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent, au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur et lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les fidèles, on les précipite en foule dans le bûcher : leurs os sont réduits en poudre et jetés au vent avec leurs cendres. (...) Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connaissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des sujets ; on mesure les terres, on compte les vignes et les arbres, on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'empereur, on force par la violence des supplices les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité, ni la maladie, ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exécuteur ; on fait comparaître la douleur même et l'infirmité ; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galerius, et l'empereur partage la proie avec le tombeau.*

La bassesse, comme toujours, se trouva à point nommé pour faire l'apologie du crime : deux philosophes¹ écrivirent à la lueur des bûchers contre les chrétiens.

Le martyr de la légion thébéenne, massacrée par ordre de Maximien, est de cette époque. Nantes, dans l'Armorique, se consacra par le sang des deux frères Donatien et Rogatien².

Arnobé et Lactance défendirent le christianisme ; le dernier nous a peint la mort des persécuteurs et l'extinction de leur race³ : Licinius, Galerius et Candidien son fils ; Maximien avec son fils âgé de huit ans, sa fille âgée de sept, sa femme noyée dans l'Oronte, où elle avait fait noyer des chrétiennes ; Dioclétien, Valérie et Prisca, fugitives cachées sous de misérables habits, reconnues, arrêtées, décapitées à Thessalonique et jetées dans la mer : victimes de la tyrannie de Licinius, elles n'étaient coupables que d'appartenir à un sang maudit.

Dioclétien et Maximien étaient venus triompher en Italie, l'un des Egyptiens, l'autre des peuples du Nord ; c'est le dernier triomphe authentique qu'ait vu Rome. L'empereur ne descendit du char de sa victoire que pour monter à Nicomédie sur le tribunal de son abdication. Cette scène eut lieu dans une plaine qu'inondait la foule des grands, du peuple et des soldats. Dioclétien déclara qu'ayant besoin de repos, il cédait l'empire à Galerius. En même temps il indiqua le César qui devait remplacer Galerius, devenu auguste : c'était Daïa ou Daza Maximin, fils de la sœur de Galerius. Il jeta son manteau de pourpre sur les épaules de ce pâtre⁴, et Dioclétien, redevenu Dioclès, prit le chemin⁵ de Salone, sa patrie.

Cet homme extraordinaire avait les larmes aux yeux en déposant le pouvoir ; il avait également pleuré lorsque Galerius, dans un entretien secret, lui signifia qu'il prétendait être le maître, et que si lui, Dioclétien, ne voulait pas s'éloigner, lui, Galerius, l'y saurait contraindre. D'autres ont écrit que Dioclétien renonça au trône par mépris des grandeurs humaines⁶. Soit que ce prince ait quitté l'empire de gré ou de force, avec courage ou faiblesse, sa retraite à Salone a donné à sa vie un caractère de philosophie qui fait aujourd'hui sa principale renommée.

Dioclétien habitait au bord de la mer une maison de campagne [peut-être Spalatro], que Constantin le Grand dit avoir été simple⁷, et que Constantin Porphyrogénète⁸ a crue magnifique. Maximien Hercule se dépouilla de l'autorité souveraine à Milan en faveur de Constance Chlore, et nomma César Valérius Sévère, obscur favori de Galerius, le même jour que Dioclétien accomplissait son sacrifice à Nicomédie. Maximien, ayant dans la suite ressaisi la pourpre, fit inviter Dioclétien à suivre son exemple. Dioclétien répondit : **Je voudrais que**

Cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du cens et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui on ne pouvait rien exiger, semblaient seuls à l'abri des violences par leur propre misère ; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galerius les fait entasser dans les barques et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux. (Martyrs, lib. XVIII)

¹ Pagi, an. 302, n. 13 ; Epiphane, *Hæres.*, 68.

² *Act. sinc.*, p. 295.

³ *De Morte Persecut.*

⁴ Eutrope, p. 56, Victor, *Epit.*

⁵ *Rhedæ impositus*, dit le texte.

⁶ Eutrope, lib. IX, cap. XVIII ; Aurel. Victor, *Lumen Panegyri. vet.*, VII, 15.

⁷ *Ad cœtum sanct.*, cap. XXV ; Eusèbe

⁸ *De Administ. imp. ad Rom. fil.*, p. 72, 85, 86.

vous vissiez les beaux choux que j'ai plantés, vous ne me parleriez plus de l'empire¹. Paroles démenties par des regrets.

Pendant les neuf années que Dioclétien vécut à Salone, sa femme et sa fille périrent misérablement, et il ne put les sauver, obligé qu'il fut alors de reconnaître l'impuissance d'un prince auquel il ne reste d'autorité que celle des larmes. Menacé par Constantin et Licinius, peut-être même par le sénat², il résolut d'abrèger sa vie. On est incertain du genre de sa mort ; on parle de poison, d'abstinence, de mélancolie³. L'empereur sans empire ne dormait plus, ne mangeait plus : il soupirait, il gémissait ; saint Jérôme laisse entendre qu'avant d'expirer il vomit sa langue rongée de vers⁴.

La philosophie fut aussi inutile à Dioclétien pour mourir que la religion à Charles Quint : tous deux eurent des remords d'avoir abandonné le pouvoir ; le premier, sur son lit et sur la terre, où il se roulait au milieu de ses larmes⁵ ; le second, au fond du cercueil où il se plaça pour assister à la représentation de ses funérailles⁶.

Dioclétien multiplia les impôts ; il couvrit l'empire de monuments onéreux, qu'il faisait souvent abattre et recommencer sur un plan nouveau. La Providence a voulu qu'une salle des *thermes* du persécuteur des chrétiens soit devenue, à Rome, l'église de Notre-Dame-des-Anges. Dans le cloître, jadis vaste cimetière de cet édifice, l'espace se trouve aujourd'hui trop grand pour la mort ; un petit retranchement, pratiqué au pied de trois ou quatre colonnes, suffit aux tombeaux diminuants de quelques chartreux, qui finissent aussi, et qui, dans leur abdication du monde, ne regrettent rien de la terre.

Les faits sont comme il suit après l'abdication de Dioclétien.

Constance (Galerius, Constance emp. ; Marcelin pape. An de J.-C. 306.) gouvernait les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne ; il était doux, juste, tolérant envers les chrétiens, et si dénué de fortune, qu'il était obligé d'emprunter de l'argenterie lorsqu'il donnait un festin⁷. Suidas l'appelle Constance le Pauvre⁸, un des plus beaux surnoms que jamais prince absolu ait portés.

Il eut d'Hélène, fille d'un hôtelier, sa femme légitime ou sa concubine, Constantin le Grand, et de Théodora, fille de la femme de Maximien Hercule, trois filles et trois garçons. On le força de répudier Hélène, comme étant d'une naissance trop inférieure.

Constantin avait alors dix-huit ans : entraîné dans l'humiliation de sa mère, il fut attaché à Dioclétien, et porta les armes en Egypte et dans la Perse. Galerius, jaloux de la faveur dont le fils de Constance jouissait auprès des soldats, se voulut défaire de lui en l'excitant à se battre, d'abord contre un Sarmate, ensuite contre un lion⁹. Constantin, sorti heureusement de ces épreuves, se déroba par

¹ Victor, *Ep.*, p. 223 ; Eutrope, p. 587.

² Lactance, *De Morte Persecut.*

³ Lactance, *De Morte Persecut.* ; Eusèbe, lib. VIII, cap. XVII ; Victor, *Epit.*

⁴ *Commentarior.* D. Hieron. in *Zachar.*, lib. III, p. XIV, p. 370-h. ; *Romae, in aedibus populi romani*, 1571.

⁵ Lactance, *De Morte Persecut.*

⁶ *Robertson's Hist. Of Charl. V*, vol. the third, p. 317 ; 1760. — *Marianae, Hist. Hisp. Continuatio ab Emmanuele Miniana*, lib. V, p. 216, t. IV.

⁷ Eutrope, p. 587 ; *Rer. Romanar.*, lib. II, p. 135 ; Basileae, anno 1532.

⁸ Suidae, *Lexicon*, t. II, Genevae, 1690.

⁹ Photh.. *Bib.*, cap. LXII, in *Praxag.*, Zonar., *Ann. Vitae Diocl.*

la fuite aux complots de Galerius ; afin de n'être pas poursuivi, il fit couper de poste en poste les jarrets des chevaux dont il s'était servi¹. Il rejoignit son père à Boulogne, au moment où celui-ci, vainqueur de Carausius, s'embarquait pour la Grande-Bretagne. Constance mourut à York. Les légions, par un dernier essai de leur puissance, sans attendre l'élection du palais, proclamèrent Constantin empereur, au nom des vertus de son père. Galerius n'accorda à Constantin que le titre de César, conférant à Valère celui d'Auguste.

Galerius avait ordonné un recensement des propriétés, afin d'asseoir une taxe générale sur les terres et sur les personnes ; il y voulut soumettre l'Italie : Rome se soulève, appelle à la pourpre Maxence, gendre de Galerius et fils de Maximien Hercule. Le vieil empereur abdicé sort de sa retraite, se joint à son fils. Sévère, réfugié dans Ravenne, qu'il rend par capitulation à Maximien Hercule, est condamné à mort, et se fait ouvrir les veines.

Maximien s'allie avec Constantin (Constantin emp. ; Marcellus, Eusèbe, Melchiade, Silvestre Ier, papes. An de J.-C. 307-337.), lui donne Fausta, sa fille, en mariage, et le nomme Auguste. Galerius fond sur l'Italie avec une armée : parvenu jusqu'à Narni, et forcé de retourner en arrière, il élève Licinius, son ancien compagnon d'armes, au rang d'où la mort avait précipité Sévère. Maximin Daïa, le César qui gouvernait l'Égypte et la Syrie, enflammé de jalousie, se décore aussi de la dignité d'Auguste. Six empereurs (ce qui ne s'était jamais vu et ce qui ne se revit jamais) règnent à la fois : Constantin, Maxence et Maximien en Occident ; Licinius, Maximin et Galerius en Orient.

La discorde éclate entre Maximien Hercule et Maxence, son fils Maximien se retire en Illyrie, ensuite dans les Gaules, auprès de Constantin, son gendre. Il conspire contre lui, et, sur une fausse nouvelle de la mort de ce prince, s'empare d'un trésor déposé dans la ville d'Arles. Constantin, occupé au bord du Rhin à repousser un corps de Franks, revient, assiège son beau-père dans Marseille, le prend, et condamne à mort un vieillard dont l'ambition était tombée en enfance².

Galerius meurt à Sardique, d'une maladie dégoûtante³, attribuée par les chrétiens à la vengeance céleste. Galerius avait été le véritable auteur de la persécution. Maximin Daïa et Licinius se partagent ses États. Licinius fait alliance avec Constantin, Maximin avec Maxence. Constantin, vainqueur des Franks et des Allamans, livre leur prince aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves⁴.

Maxence, oppresseur de l'Afrique et de l'Italie, invente le don gratuit⁵, que les rois et les seigneurs féodaux exigèrent dans la suite pour une victoire, une naissance, un mariage, et pour l'admission de leur fils à l'ordre de chevalerie : sous les Romains, il s'agissait du consulat du jeune prince. Maxence immole les sénateurs et déshonore leurs femmes. Sophronie, chrétienne et femme du préfet de Rome, se poignarde afin de lui échapper⁶.

Maxence médite d'envahir la Gaule. Constantin, décidé à prévenir son ennemi, voit dans les airs le labarum, et commence à s'instruire de la foi. Maxence avait rétabli les prétoriens ; son armée se composait de cent soixante-dix mille fantassins et de dix-huit mille cavaliers. Constantin ne craignit point d'attaquer

¹ Zosime, lib. II, et les deux Victor.

² Il y a divers récits contradictoires de sa mort.

³ Lactance, *De Morte Persecut.* ; Eusèbe, cap. XVI ; Aurel. Victor, *Epit.*

⁴ *Paneg. Orat. int. vet. paneg.*

⁵ Aurel. Victor, p. 526.

⁶ Rufin., *Hist. eccles.* p. 145.

Maxence avec quarante mille vieux soldats. Il passe les Alpes Cottiennes sur une de ces voies indestructibles qui n'existaient pas du temps d'Annibal ; il emporte Suse d'assaut, défait un corps de cavalerie pesante aux environs de Turin, un autre à Bresse ; Vérone capitule : la garnison captive est liée des chaînes forgées avec les épées des vaincus¹, Constantin marche à Rome, et gagne la bataille où Maxence perd l'empire et la vie.

Cette bataille est du petit nombre de celles qui, expression matérielle de la lutte des opinions, deviennent non un simple fait de guerre, mais une véritable révolution. Deux cultes et deux mondes se rencontrèrent au point Milvius ; deux religions se trouvèrent en présence, les armes à la main, au bord du Tibre, à la vue du Capitole. Maxence interrogeait les livres sibyllins, sacrifiait des lions, faisait éventrer des femmes grosses, pour fouiller dans le sein des enfants arrachés aux entrailles maternelles : on supposait que des cœurs qui n'avaient pas encore palpité ne pouvaient recéler aucune imposture. Constantin, dans son camp, se contentait de dire, ce qu'on grava sur son arc de triomphe, qu'il arrivait par l'impulsion de la divinité et la grandeur de son génie. Les anciens dieux du Janicule rangèrent autour de leurs autels les légions qu'ils avaient envoyées à la conquête de l'univers : en face de ces soldats étaient ceux du Christ. Le labarum domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner celui qui prêcha sur la montagne : le temps et le genre humain avaient fait un pas.

Six mois après la victoire de Constantin, Maximin Daïa voulut enlever à Licinius la partie de l'empire qu'il gouvernait ; vaincu auprès d'Héraclée, il alla mourir à Nicomédie. Des six empereurs il ne restait plus que Constantin et Licinius.

Ceux-ci se brouillèrent. Une première guerre civile, suivie d'une seconde amenèrent les batailles de Cibalis, de Mardie, d'Andrinople et de Chrysopolis, où Constantin fut heureux. Licinius, resté aux mains du vainqueur, fut exilé à Thessalonique. Quelque temps après, on lui demanda sa tête, sous prétexte d'une conspiration ourdie par lui dans les fers : ce moyen de crime, si souvent reproduit dans l'histoire, accuse de stérilité les inventions de la tyrannie.

Constantin, demeuré en possession du monde, résolu, vers la fin de sa vie, de donner une seconde capitale à ses Etats : Constantinople s'éleva sur l'emplacement de Byzance, au nom de Jésus-Christ, comme Rome s'était élevée sur les chaumières d'Evandre, au nom de Jupiter [Virgile]. Le fondateur de l'empire chrétien déclara qu'il bâtissait la nouvelle cité par l'ordre de Dieu² : il racontait qu'endormi sous les murs de Byzance, il avait vu dans un songe une femme, accablée d'ans et d'infirmités, se changer en une jeune fille brillante de santé et de grâce, laquelle il lui semblait revêtir des ornements impériaux³. Constantin, interprétant ce songe, obéit à l'avertissement du ciel ; armé d'une lance, il conduisit lui-même les ouvriers qui traçaient l'enceinte de la ville. On lui fit observer que l'espace déjà parcouru était immense : *Je suis*, répondit-il, le guide invisible qui marche devant moi ; je ne m'arrêterai que quand il s'arrêtera⁴.

La cité naissante fut embellie de la dépouille de la Grèce et de l'Asie : on y transporta les idoles des dieux morts et les statues des grands hommes, qui ne meurent pas comme les dieux. La vieille métropole paya surtout son tribut à sa

¹ *Incerti Panegyricus Constantino Augusto*, cap. II, p. 498, t. II ; *Trajecti ad Rhenum*, 1787.

² *Cod. Theod.*, lib. V.

³ Sozomène, p. 444, *Conq. de Const.*, lib. I.

⁴ Philostorg., *Hist. eccles.*, lib. II, cap. IX.

jeune rivale, ce qui fait dire à saint Jérôme que Constantinople s'était parée de la nudité des autres villes¹. Les familles sénatoriales et équestres furent appelées des rivages du Tibre à ceux du Bosphore, pour y trouver des palais semblables à ceux qu'elles abandonnaient ; Constantin éleva l'église des Apôtres, qui vingt ans après sa dédicace était tombante ; et Constance bâtit Sainte-Sophie, plus célèbre par son nom que par sa beauté. L'Égypte demeura chargée de nourrir la nouvelle Rome aux dépens de l'ancienne.

Il y a des jugements que les historiens répètent sans examen ; vous aurez souvent lu que Constantin avait hâté la chute de la puissance des césars en détruisant l'unité de leur siège : c'est, au contraire, la fondation de Constantinople qui a prolongé jusque dans les siècles modernes l'existence romaine. Rome demeurée seule métropole n'en eut pas été mieux défendue ; l'empire se serait écroulé avec elle, lorsqu'elle succomba sous Alaric, si la nouvelle capitale n'eût formé une seconde tête à cet empire ; tête qui n'a été abattue que plus de mille ans [mille quarante-sept ans] après la première, par le glaive de Mahomet II.

Mais ce qui fut favorable à la durée du pouvoir temporel tel que le créa Constantin devint contraire au pouvoir spirituel dont il se déclara le protecteur. Fixés dans l'Occident, sous l'influence de la gravité latine et du bon sens des races germaniques, les empereurs ne seraient point entrés dans les subtilités de l'esprit grec : moins d'hérésies auraient ensanglanté le monde et l'Église. Constantinople naquit chrétienne ; elle n'eut point, comme Rome, à renier un ancien culte, mais elle défigura l'autel que Constantin lui avait donné.

¹ *Chron.*, p. 181. *Nuditas*, qui n'est pas de la bonne latinité, ne peut être employé ici que dans le sens de la Bible. Les principaux objets d'art transportés à Constantinople furent les trois serpents qui soutenaient, à Delphes, le trépied d'or consacré en mémoire de la défaite de Xerxès, le Pan également consacré par toutes les villes de la Grèce et les Muses d'Hélicon. La statue de Rhée fut enlevée au mont de Dyndème ; mais, par une barbarie digne de ce siècle, on changea la position des mains de la déesse, pour lui donner une attitude suppliante, et on la sépara des lions dont elle était accompagnée.

Étude deuxième

Première partie : de Constantin à Valentinien et Valens

En entrant dans cette seconde étude, vous rentrez avec moi dans l'unité du sujet. Je ne me trouve plus obligé de séparer les trois faits des nations païennes, chrétiennes et barbares : ces dernières, ou fixées dans le monde romain, ou préparant au dehors la décisive invasion, se sont déjà inclinées aux mœurs et à la nouvelle religion de l'empire.

D'un autre côté, le christianisme s'assied sur la pourpre ; ses affaires ne sont plus celles d'une secte en dehors des masses populaires ; son histoire est maintenant l'histoire de l'État. Bien que la majorité des populations soumises à la domination de Rome est et demeure encore longtemps païenne, le pouvoir et la loi deviennent chrétiens.

Des intérêts nouveaux, des personnages d'une nature jusque alors inconnue se révèlent. Depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Constantin les dissentiments religieux n'avaient guère été parmi les fidèles que des démêlés domestiques, méprisés ou contenus par l'autorité ; mais aussitôt que le fils de sainte Hélène eut levé l'étendard de la croix, les schismes se changèrent en querelles publiques : quand les persécutions du paganisme finirent, celles des hérésies commencèrent. A peine Constantin avait-il pris les rênes du gouvernement qu'Arius divisa l'Église.

Avec Arius parurent ces grands évêques nourris aux écoles d'Antioche, d'Alexandrie et d'Athènes, les Alexandre, les Athanase, les Grégoire, les Basile, les Chrysostome, lesquels, renouvelant la philosophie, l'éloquence et les lettres, poussèrent l'esprit humain hors des vieilles règles, le firent sortir des routines où il avait si longtemps marché sous la domination des anciens génies et d'une religion tombée. Les Pères de l'Église latine, saint Paulin, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin conduisirent l'Occident à la même rénovation.

Les discours et les actions de ces prêtres attiraient l'attention principale du gouvernement ; les généraux et les ministres furent relégués dans une classe secondaire d'intérêt et de renommée. Les conciles prirent la place des conseils, ou plutôt furent les véritables conseils du souverain, qui se passionna pour des vérités ou des erreurs que souvent il ne comprenait pas. Le monde païen essayait de lutter avec ses fables surannées et les systèmes discrédités de ses sages contre un siècle qui l'entraînait.

Le christianisme avait eu à supporter les persécutions du paganisme ; les rôles changent : le christianisme va proscrire à son tour le paganisme. Mais étudiez la différence des principes et des hommes.

Les païens, comme les chrétiens, ne tinrent point obstinément à leur culte, ne coururent point au martyre : pourquoi ? Parce que le polythéisme était à la fois l'idée fautive et l'idée décrépite, succombant sous l'idée vraie et rajeunie de l'unité d'un Dieu. L'ancienne société ne trouva donc pas pour se défendre l'énergie que la société nouvelle eut pour attaquer.

Jusque alors les mouvements du monde civilisé avaient été produits par les impulsions d'un culte corporel, les réclamations de la liberté, les usurpations du pouvoir, enfin par les passions politiques ou guerrières ; un autre ordre de faits commence : on s'arme pour les vérités ou les erreurs du pur esprit. Ces subtilités métaphysiques, obscures, qui le seront toujours, qui firent couler tant de sang, n'en sont pas moins la preuve d'un immense progrès de l'espèce humaine. Plus l'homme s'éloigne de l'homme matériel pour se concentrer dans l'homme intelligent, plus il se rapproche du but de son existence ; s'il ne perdait pas quelquefois le courage physique et la vertu morale en développant sa nature divine, il atteindrait avec moins de lenteur le perfectionnement auquel il est appelé.

Avec Constantin se forme l'*Église* proprement dite. Alors prit naissance cette monarchie religieuse qui, tendant à se resserrer sous un seul chef, eut ses lois particulières et générales, ses conciles œcuméniques et provinciaux, sa hiérarchie, ses dignités, ses deux grandes divisions du clergé régulier et séculier, ses propriétés régies en vertu d'un droit différent du droit commun, tandis que, honorés des princes et chéris des peuples, les évêques, élevés aux plus hauts emplois politiques, remplaçaient encore les magistrats inférieurs dans les fonctions municipales et administratives, s'emparaient par les serments des principaux actes de la vie civile et devenaient les législateurs et les conducteurs des nations.

Remarquez deux choses peu observées, qui vous expliqueront la manière dont le christianisme parvint à dominer la société tout entière, peuples et rois.

L'*Église* se constitua en monarchie (élective et représentative), et la *communauté chrétienne* en république : tout était obéissance et distinction de rangs dans l'une, bien que le chef suprême fût presque toujours choisi dans les rangs populaires ; tout était liberté et égalité dans l'autre. De là cette double influence du clergé, qui d'un côté convenait aux grands par ses doctrines de pouvoir et de subordination, et de l'autre satisfaisait les petits par ses principes d'indépendance et de nivellement évangélique ; de là aussi ce langage contradictoire, sans cesser d'être sincère : le prêtre était auprès des souverains le tribun de la république chrétienne, leur rappelant les droits égaux des enfants d'Adam, et la préférence que le Rédempteur de tous accorde aux pauvres et aux infortunés sur les riches et les heureux ; et ce même prêtre était auprès du peuple le mandataire de la monarchie de l'Église, prêchant la soumission et ordonnant de rendre à César ce qui appartient à César.

Jamais la société religieuse ne s'altère que la société politique ne change : je vous ai déjà dit comment l'élection de l'empereur passa des camps au palais. Les révolutions se concentrèrent au foyer impérial ; les guerres civiles n'arrivèrent plus que rarement par les insurrections et les ambitions militaires ; elles sortirent des divisions de la famille régnante, comme il advient dans les empires despotiques de l'Orient.

Sous Constantin on voit paraître, avec l'établissement de l'Église, cette espèce d'aristocratie à la façon moderne ; qui ne remplaça jamais dans l'empire le patriciat auquel Rome dut sa première liberté. Constantin multiplia, s'il n'inventa pas, les titres de *nobilissime*, de *clarissime*, d'*illustre*, de *duc*, de *comte* (dans le sens honorifique de ces deux derniers mots). Ces titres, avec ceux de baron et de marquis, d'origine purement barbare, ont passé à la noblesse de nos temps. Ainsi à l'époque dont nous discourons une transfusion d'éléments se prépare : au premier autel de Constantinople, autel qui fut chrétien, se rattache un des

premiers anneaux de la chaîne de la nouvelle société si les créations politiques de Constantin ne furent point l'effet immédiat du christianisme, elles en furent l'effet médiat. Tout tend à se mettre de niveau dans la cité : avancer sur un point et rester en arrière sur un autre ne se peut : les idées d'une société sont analogues, ou la société se dissout.

Les institutions de la vieille patrie mouraient donc avec le vieux culte. Le paganisme depuis la disparition de l'âge religieux et de l'âge héroïque s'était rarement mêlé à la politique ; il sanctifiait quelques actes de la vie du citoyen ; il protégeait les tombeaux ; il présidait à la dénonciation du serment ; il consultait le ciel touchant le succès d'une entreprise ; il honorait l'empereur vivant, lui offrait des libations, lui immolait des victimes et couronnait ses statues ; il l'admettait après sa mort au rang des dieux : là se bornait à peu près l'action du paganisme. Les devins, astrologues et magiciens, venus d'Orient, ajoutèrent quelques fourberies aux mensonges des oracles réguliers.

Mais avec le ministre chrétien s'introduisit la sorte de puissance nationale que les brahmanes de l'Inde, les mages de la Perse, les druides des Gaules, les prêtres chaldéens ; juifs, égyptiens, tous serviteurs d'une religion plus ou moins allégorique et mystique, avaient jadis exercée. Le sanctuaire réagit sur les idées du pouvoir en raison du plus ou moins d'immatérialité du dieu et de son plus grand rapprochement de la vérité religieuse. L'idolâtrie aurait mal servi et n'aurait jamais enfanté l'espèce d'aristocratie qu'impatronisa Constantin. Aussi, lorsque Julien essaya de revenir au polythéisme il dédaigna les titres et le régime nouveau de la cour. Il n'y eut après le règne de ce prince que l'aristocratie de fraîche invention qui se put soutenir, parce que l'ordre ecclésiastique dont elle dérivait s'établit : ce qui retraçait l'ancienne aristocratie disparut ; les souvenirs ne surmontent point les mœurs ; en voici la preuve.

Constantin avait formé dans son autre Rome un patriciat à l'instar du corps fameux qu'immortalisèrent tant de grands citoyens. Cette noblesse ressuscitée acquit si peu de considération, qu'on rougissait presque d'en faire partie, On proposa vainement de soutenir sa pauvreté par des pensions¹, de masquer par un langage, par des habits, des us et coutumes d'autrefois une naissance d'hier : les privilèges ne sont pas des ancêtres ; l'homme ne se peut ôter les jours qu'il a ni se donner ceux qu'il n'a pas. Les sénateurs de Constantin demeurèrent écrasés sous le nom antique et éclatant de *patres conscripti*, dont on outrageait leur récente obscurité.

En embrassant le christianisme et fondant l'Église, en fixant les barbares dans l'empire, en établissant une noblesse titrée et hiérarchique, Constantin a véritablement engendré ce moyen âge² dont on place la naissance, je l'ai déjà dit, cinq siècles trop tard.

Ce prince ne monta point au Capitole après sa victoire sur Maxence, et sembla répudier avec les dieux la gloire de la ville éternelle. Il publia un édit favorable aux chrétiens, et plus tard un second édit pour les confesseurs et martyrs. Il accorda des immunités et des revenus aux églises et des privilèges aux prêtres. Il ne lit point aux papes la donation inventée au VIII^e siècle par Isidore, mais il

¹*Nec a stultitia ulla re honor iste videretur..... Ac tunc quidem et latifundiorum et pecuniarum auctoramento illecti, munera hæc escam quamdam esse putabant, qua ad illic figendum domicilium attrahebantur.* (Themist., *Orat.* III, p. 48 ; Parisii, 1634.)

² Il faut entendre cette expression dans le sens général : le moyen âge proprement dit n'a guère commencé qu'à Robert, fils de Hugues Capet, et il a fini à Louis XI.

leur céda le palais de Latran, palais de l'impératrice Fausta, et il y bâtit l'édifice connu sous le nom de Basilique de Constantin¹.

Le supplice de la croix fut prohibé² ; la vacation du dimanche³ et peut-être la sanctification du samedi ou du vendredi⁴ devinrent coutumières. L'idolâtrie fut condamnée, et toutefois la liberté du culte laissée aux idolâtres ; nonobstant quoi divers temples furent dépouillés et quelques-uns démolis⁵. Hélène renversa, à Jérusalem, le simulacre de Vénus, découvrit le Saint-Sépulcre et la vraie croix, bâtit l'église de la Résurrection, celle de l'Ascension, sur le mont des Olives, celle de la Crèche à Bethléem. Eutropia, mère de l'impératrice Fausta, remplaça par un oratoire chrétien, au chêne de Mambré, un autel profane. Constantine, Maïum, échelle ou port de Gaza, d'autres villes ou d'autres villages embrassèrent la religion du Christ⁶. Ne semble-t-on pas entrer dans le monde moderne, en reconnaissant les lieux et les noms familiers à nos yeux et à notre mémoire ?

Des lois de Constantin rendent la liberté à ceux qui étaient retenus contre leur droit en esclavage⁷, permettent l'affranchissement dans les églises devant le peuple, sur la simple attestation d'un évêque⁸ ; les clercs même avaient le pouvoir de donner la liberté à leurs esclaves par testament ou par concession verbale, ce qui, sans les désordres des temps, aurait affranchi tout d'un coup une nombreuse partie de l'espèce humaine. D'autres lois défendent les concubines aux personnes mariées⁹, ordonnent la salubrité des prisons, interdisent les cachots¹⁰, exceptent de la confiscation ce qui a été donné aux femmes et aux enfants avant le délit des maris et des pères, proscrivent des choses infâmes et les combats de gladiateurs¹¹. Ces divers règlements n'eurent pas d'abord leur plein effet, mais ils signalent les premiers moments de l'établissement légal du

¹ On croit que Constantin fit encore bâtir à Rome six autres églises : Saint-Pierre au Vatican, Saint-Paul hors des murs, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Sainte-Agnès, Saint-Laurent hors des murs, Saint-Marcelin et Saint-Pierre, martyrs. Des domaines en Italie, en Afrique et dans la Grèce, formaient à l'église de Latran un revenu de 13 934 sous d'or. D'autres églises, à Ostie, à Albe, à Capoue, à Naples possédaient un revenu de 17.717 sous d'or. Ces églises avaient encore une redevance en aromates dans l'Egypte et l'Orient. L'église de Saint-Pierre était propriétaire de maisons et de terres à Antioche, à Tarse, à Tyr, à Alexandrie, et à Cyr, dans la province de l'Euphrate. Ces terres fournissaient du nard, du baume, du storax, de la cannelle et du safran, pour les lampes et les encensoirs. Toutes ces dotations se composaient des immeubles confisqués sur les martyrs, et dont il ne se trouvait point d'héritiers, du revenu des temples détruits et des jeux abolis. Anastase le bibliothécaire, des compilations duquel nous tirons ces détails, donne un catalogue des vases d'or et d'argent employés au service de ces églises ; le voici : *Hic fecit in urbe Roma ecclesiam in prædio qui cognominabatur Equitius. Patenam argenteam pensantem libras viginti, ex dono Aug. Constantini. Donavit autem scyphos argenteos duos, qui pensaverunt singuli libras denas ; calicem aureum pensantem libras duas ; calices ministeriales quinque, pensantes singuli libras binas ; amas argenteas binas, pensantes singulæ libras denas ; patenam argenteam ; chrismalem auro clusum pensantem libras quinque ; phara coronata decem pensantia singula libras octonas ; phara ærea viginti pensantia singula libras denas ; canthara cerostrata duodecim ærea pensantia libras tricenas.* (Anast. Bibliothec., *De Vit. Pontificum Roman.*, p. 13.)

² Aurelius Victor, p. 526.

³ *Cod. Justinien*, lib. III, *De Fer.*

⁴ Eusèbe, *Vit. Const.*, lib. IV, cap. XVIII ; *Sozomène*, lib. I, cap. XVIII.

⁵ En particulier, les temples d'Aphaque sur le mont Liban, d'Héliopolis en Phénicie, et les temples d'Esculape et d'Apollon en Cilicie.

⁶ Socrate, lib. I, cap. XVII ; *Sozomène*, lib. II, cap. I, IV ; Eusèbe, *Vit. Const.*, lib. IV, cap. XXXVII.]

⁷ *Cod. Théodosien*, t. I. p. 447.

⁸ *Cod. Justinien*, t. XIII, lib. I ; *Cod. Théodosien*, t. I, p. 354 ; *Sozomène*, lib. I, cap. IX.

⁹ *Cod. Justinien*, t. XXVI, p. 464.]

¹⁰ *Cod. Théodosien*, t. III, p. 33.]

¹¹ *Cod. Théodosien*, t. V, p. 397 ; Eusèbe, *Vit. Const.*, lib. IV, cap. XXV ; Socrate, lib. I cap. XVIII.

christianisme par la condamnation de l'idolâtrie, de l'esclavage, de la prostitution et du meurtre.

Constantin eut à s'occuper des hérésies : dans l'Occident, celle des donatistes fut anathématisée à Arles ; dans l'Orient, la doctrine d'Arius exigea la convocation du premier concile œcuménique. La question théologique intéresse peu aujourd'hui¹, mais le concile de Nicée est resté un événement considérable dans l'histoire de l'espèce humaine. On eut alors la première idée et l'on vit le premier exemple d'une société existant en divers climats, parmi les lois locales et privées, et néanmoins indépendante des princes et des sociétés sous lesquels et dans lesquelles elle était placée ; peuple formant partie des autres peuples, et cependant isolé d'eux, mandant ses députés de tous les coins de l'univers à traiter des affaires qui ne concernaient que sa vie morale et ses relations avec Dieu. Que de droits tacitement reconnus par ce bris des scellés du pouvoir sur la volonté et sur la pensée !

Pour la première fois encore depuis les jours de Moïse, émancipateur de l'homme au milieu des nations esclaves de l'ignorance et de la force, se renouvela la manifestation divine du Sinai. Comme autour du camp des Hébreux, les idoles étaient debout autour du concile de Nicée, lorsque les interprètes de la nouvelle loi proclamèrent la suprême vérité du monde, l'existence et l'unité de Dieu. Les fables des prêtres, qui avaient caché le principe vivant, les mystères dans lesquels les philosophes l'avaient enveloppé s'évanouirent ; le voile du sanctuaire fut déchiré avec la croix du Christ : l'homme vit Dieu face à face. Alors fut composé ce symbole que les chrétiens répètent, après quinze siècles, sur toute la surface du globe ; symbole qui expliquait celui dont les apôtres et leurs disciples se servaient comme de mot d'ordre pour se reconnaître : en les comparant, on remarque les progrès du temps et l'introduction de la haute métaphysique religieuse dans la simplicité de la foi.

Nous croyons en un seul Dieu, père tout-puissant, créateur de toutes choses, visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre... Nous croyons au Saint-Esprit².

Le concile de Nicée a fait ces choses immenses, il a proclamé l'unité de Dieu et fixé ce qu'il y avait de probable dans la doctrine de Platon. Constantin, dans une harangue aux Pères du concile, déclare et approuve ce que ce philosophe admet : un premier Dieu suprême, source d'un second ; deux essences égales en perfections, mais l'une tirant son existence de l'autre, et la seconde exécutant les ordres de la première. Les deux essences n'en font qu'une ; l'une est la raison de l'autre, et cette raison étant Dieu est aussi fils de Dieu³.

Et quels étaient les membres de cette convention universelle réunie pour reconnaître le monarque éternel et son éternelle cité ? Des héros du martyre, de doctes génies, ou des hommes encore plus savants par l'ignorance du cœur et la simplicité de la vertu. Spyridion, évêque de Trimithonte, gardait les moutons et

¹ J'y reviendrai dans le tableau des hérésies.

² Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. II, p. 122.]

³ Const. Mag., *in Orat. sanctor. cœt.*, cap. IX.

avait le don des miracles¹ ; Jacques, évêque de Nisibe, vivait sur les hautes montagnes, passait l'hiver dans une caverne, se nourrissait de fruits sauvages, portait une tunique de poil de chèvre et prédisait l'avenir². Parmi ces trois cent dix-huit évêques, accompagnés des prêtres, des diacres et des acolytes, on remarquait des vétérans mutilés à la dernière persécution : Paphnuce, de la haute Thébaïde et disciple de saint Antoine, avait l'œil droit crevé et le jarret gauche coupé³ ; Paul de Néocésarée, les deux mains brûlées⁴ ; Léonce de Césarée, Thomas de Cyzique, Marin de Troade, Eutychus de Smyrne, s'efforçaient de cacher leurs blessures, sans en réclamer la gloire. Tous ces soldats d'une immense et même armée ne s'étaient jamais vus ; ils avaient combattu sans se connaître, sous tous les points du ciel, dans l'action générale, pour la même foi.

Entre les hérésiarques se distinguaient Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, et Arius lui-même, appelé à rendre compte de sa doctrine devant Athanase, qui n'était alors qu'un simple diacre attaché à Alexandre, évêque d'Alexandrie.

Des philosophes païens étaient accourus à ce grand assaut de l'intelligence. Vous venez de voir que Constantin même, dans une harangue, s'expliqua sur la doctrine de Platon. Un vieillard laïque, ignorant et confesseur, attaqua l'un de ces philosophes fastueux, et lui dit tout le christianisme en peu de mots : **Philosophe, au nom de Jésus-Christ, écoute : Il n'y a qu'un Dieu, qui a tout fait par son Verbe, tout affermi par son Esprit. Ce verbe est le fils de Dieu ; il a pris pitié de notre vie grossière, il a voulu naître d'une femme, visiter les hommes et mourir pour eux. Il reviendra nous juger selon nos œuvres**⁵.

Constantin ouvrit en personne le concile, le 19 juin l'an 325. Il était vêtu d'une pourpre ornée de pierreries il parut sans gardes et seulement accompagné de quelques chrétiens. Il ne s'assit sur un petit trône d'or au fond de la salle qu'après avoir ordonné aux Pères, qui s'étaient levés à son entrée, de reprendre leurs sièges. Il prononça une harangue en latin, sa langue naturelle et celle de l'empire ; on l'expliquait en grec. Le concile condamna la doctrine d'Arius, malgré une vive opposition, promulgua vingt canons de discipline, et termina sa séance le vingt-cinquième d'août de cette même année 325.

Transportez-vous en pensée dans l'ancien monde pour vous faire une idée de ce qu'il dut éprouver lorsqu'au milieu des hymnes obscènes, enfantines ou absurdes à Vénus, à Bacchus, à Mercure, à Cybèle, il entendit des voix graves chantant au pied d'un autel nouveau : **Ô Dieu, nous te louons ! ô Seigneur, nous te**

¹ *Hic pastor ovium etiam in episcopatu positus permansit. Quadam vero nocte, cum ad caulas fures venissent, et manus improbas que aditum educendis ovibus facerent extendissent, invisibilibus quibusdam vinculis restricti, usque ad lucem velut traditi tortoribus permanserunt.* (Ruffin, lib. I, cap. V.)

² *Jacobus enim, episcopus Antiochiæ Mygdoniæ, quam Syri vulgo et Assyri Nisibim appellant, plurima fecit miracula.* (Théodoret, lib. I, cap. III, p. 24.)

³ *Paphnutius, homo Dei, episcopus ex Ægypti partibus confessor, ex illis quos Maximianus dexteris oculis effossis et sinistro poplite succiso, per metalla damnaverat* (Ruffin, lib. I, cap. IV.)

⁴ *Paulus vero, episcopus Neocæsareæ, ambabus manibus fuerat debilitatus, candente ferro eis admoto.* (Théodoret, lib. I, cap. VII, p. 25.)

⁵ *Dialectici quibusdam sermonum prolusionibus... sese exercebant... Laicus quidam, ex confessorum numero, recto ac simplici præditus sensu, cum dialecticis congregitur, hisque illos verbis compellavit. — Christus et apostoli non artem nobis dialecticam nec inanem versutiam tradiderunt, sed apertam ac simplicem sententiam, quæ fide bonisque actibus custoditur. Quæ cum dixisset, omnes qui aderant, admiratione percussi, ei assenserunt.* (Socrate, *Hist. ecclés.*, lib. I, cap. VIII, p. 19.)

confessons ! ô Père éternel, toute la terre te révère ! La prière latine composée pour les soldats n'était pas moins explicite que l'hymne de saint Ambroise et de saint Augustin¹.

L'esprit humain se dégagea de ses langes : la haute civilisation, la civilisation intellectuelle, sortie du concile de Nicée, n'est plus retombée au-dessous de ce point de lumière. Le simple catéchisme de nos enfants renferme une philosophie plus savante et plus sublime que celle de Platon. L'unité d'un Dieu est devenue une croyance populaire, de cette seule vérité reconnue date une révolution radicale dans la législation européenne, longtemps faussée par le polythéisme, qui posait un mensonge pour fondement de l'édifice social.

Cependant (telle est la difficulté de se tenir dans les régions de la pure intelligence !) tandis que le polythéisme et la religion corporelle tendaient à sortir des nations, ils y rentraient par une double voie : les philosophes, pour se rendre accessibles au vulgaire, inventaient les *génies* ; et les chrétiens, pour envelopper dans des signes sensibles la haute spiritualité, honoraient les *saints* et les *reliques*.

On a conservé le catalogue des prélats qui portèrent les décrets du concile aux diverses Églises². Les Germains et les Goths connaissaient la foi ; Frumence l'avait semée en Ethiopie, une femme esclave l'avait donnée aux Ibériens, et des marchands de l'Osrhoène à la Perse. Tiridate, roi d'Arménie, professa le christianisme avant les empereurs romains.

Au surplus, Constantin se mêla trop des querelles religieuses où l'entraînèrent quelques femmes de sa famille et les obsessions des évêques des deux partis. Après avoir exilé Arius, il le rappela, et bannit Athanase, qui remplaça Alexandre sur le siège d'Alexandrie. Arius expira tout à coup à Constantinople en rendant ses entrailles, lorsque Eusèbe de Nicomédie s'efforçait de le ramener triomphant³. Le vieil évêque Alexandre avait demandé à Dieu sa propre mort ou celle de l'hérésiarque, selon qu'il était plus utile à la manifestation de la vérité⁴.

Constantin défit successivement les Sarmates et les Goths, et reçut des députations des Blemmyes, des Indiens, des Ethiopiens et des Perses. Il se déclara l'auxiliaire des Sarmates dans une guerre que ceux-ci eurent à soutenir contre les Goths ; puis il contracta une nouvelle alliance avec les derniers, qui s'engagèrent à lui fournir quarante mille soldats appelés *fœderati*, alliés⁵. Les

¹ *Te solum agnoscimus Deum, te regem profiteamur, te adiutorem invocamus. Tui muneris est quod victorias retulimus, quod hostes superavimus : tibi ob præterita jam bona gratias agimus, et futura a te speramus. Tibi omnes supplicamus, utque imperatorem nostrum Constantinum, una cum piissimis ejus liberis, incolumem et victorem diutissime nobis serves, rogamus. Hoc die solis a militaribus numeris fieri, et hæc verba interprecandum ab iis proferri præcipit.* (Eusèbe Pamph., *De Vit. Const.*, lib. IV, p. 443.)

² *Hosios, episcopus Cordulæ, sanctis Dei ecclesiis quæ Romæ sunt, et in Italia et Hispania tota, et in reliquis ulterius nationibus usque ad Oceanum commorantibus, per eos qui cum ipso erant, romanos presbyteros Vitenem et Vincentium.* (*Gelasii Cyziceni Act. Concil. Nicæn.*, lib. III, p. 807, in *Concil. gener. Ecclês. cath.*, t. I ; Romæ, 1608.)

³ *Eusebianis satellitum instar eum stipantibus per mediam civitatem magnifice incedebat.* (Socrate, *Hist. ecclês.*, lib. I, cap. XXXVIII, p. 63.)

⁴ *Cum orasset Alexander ac rogasset Dominum ut aut ipsum auferret... Votum sancti impletum est... nam Arius... crepuit.* (Epiphane, *episc. Constantiæ, Opus contra octoginta hæreses*, lib. II, p. 321 ; Parisiis, 1564.)

Petitio Alexandri erat hujusmodi : ut si quidem recta esset Arij sententia, ipse diem disceptioni præstitutum nusquam videret ; sin vera esset fides quam ipse profiteretur, ut Arius impietatis pœnas lueret. (Socrate, lib. I, cap. XXXVII, p. 61.)

⁵ *Nam et dum famosissimam et Romæ æmulam in suo nomine conderet civitatem, Gothorum interfuit operatio, qui, fœdere inito cum imperatore, XL suorum millia illi in solatia contra gentes*

Sarmates avaient armé leurs esclaves ; chassés par ces mêmes esclaves, ils sollicitèrent et obtinrent des terres dans l'empire¹.

Sapor II, alors assis sur le trône de la Perse, portait un nom fatal aux empereurs romains. Son père, Hormisdas II, laissa en mourant sa femme enceinte. Les mages déclarèrent qu'elle accoucherait d'un fils ; ils mirent la tiare sur le ventre de cette reine, et l'embryon roi, Sapor, fut couronné dans les entrailles de sa mère². Ce fut à ce prince que Constantin écrivit une lettre en faveur des chrétiens, lui rappelant la catastrophe de Valérien, puni pour les avoir persécutés, Sapor se put souvenir de cette lettre lorsque Julien marcha contre lui. Le monarque des Perses avait un frère aîné exilé, Hormisdas, que vous retrouverez à Rome.

Constantin, heureux comme monarque, n'échappa pas au malheur comme homme. Les calamités qui désolèrent la famille du premier auguste païen semblèrent se reproduire dans la famille du premier auguste chrétien.

De Minervine, sa première femme, Constantin avait eu Crispus, prince de valeur et de beauté, élevé par Lactance. Soit que le fils de Minervine inspirât une passion à Fausta, sa marâtre, soit que Fausta fût jalouse pour ses propres enfants des grandes qualités de Crispus, elle l'accusa auprès de son mari³, et renouvela la tragique aventure de Phèdre. Constantin fit mourir son fils, ainsi que le jeune Licinius son neveu, âgé de onze ans : Crispus eut la tête tranchée à Pôle, en Istrie⁴. Bientôt, instruit par sa mère, Hélène, de l'innocence de Crispus et des mœurs dépravées de Fausta, Constantin ordonna la mort de cette femme, qui fut étouffée dans un bain chaud⁵. Les chrétiens et les gentils jugèrent diversement ces actions : saint Chrysostome en conclut qu'il ne faut ni désirer la puissance ni chercher d'autre félicité que celle de la vertu et du ciel⁶ ; le philosophe Sopâtre, consulté par Constantin, selon Zosime, déclara que la religion des Grecs n'avait point d'expiation pour de pareils crimes⁷. Cependant l'idolâtrie avait trouvé des dieux indulgents pour Néron et Tibère.

Est-il vrai que Constantin se repentit, qu'il passa quarante jours dans les larmes, qu'il éleva à Crispus une statue d'argent à tête d'or, avec cette inscription : **A mon fils malheureux, mais innocent ?**⁸ L'autorité sur laquelle repose ce fait est

varias obtulere ; quorum et numerus et millia usque ad præsens in republica nominantur, id est fœderati. (Ammien, p. 476 ; Aurelius Victor, p. 527 ; Jornandès, *De Reb. Get.*, p. 640, cap. CCXXI.)

¹ Eusèbe, *Vit. Const.*, p. 529 ; Ammien, p. 476 ; Jornandès, p. 641.

² *Qui, cum responderent masculam prolem parituram, nihil ultra morati sunt, sed, cidari utero imposita, embryum regem pronuntiarunt.* (Agathiaë scholast., lib. IV. p. 135 ; Paris, 1670.)

³ *Crispum, filium cæsaris ornatum titulo, quod in suspicionem venisset quasi cum Fausta noverca consuesceret, nulla ratione juris naturalis habita sustulit.* (Zosime, *Histor.*, lib. II, p. 31 ; Basileæ.)

⁴ Hier., *Chr. Eutrope*, p. 588 ; Ammien, lib. XIV, p. 29.

⁵ *Nam cum balneum accendi supra modum jussisset, eique Faustam inclusisset, mortuam inde extraxit.* (Zosime, *Hist.*, lib. II. p. 31 ; Basileæ.)

⁶ *Alter vero qui nunc rerum potitur, nonne ex que diadema gestat perpetuo versatur in laboribus, molestiis, calamitatibus ?... At non hujusmodi coelorum regnum.* (S. J. Chrysostom., *ad Phelip.*, *homel.*, XV, t. XI, p. 319.)

⁷ *Ad flamines accedens, admissorum lustrationes poscebat, illis respondentibus non esse traditum lustrationis modum qui tam fœda piacula posset eluere.* (Zosime., *Hist.*, lib. II, p. 31 ; Basileæ.)

⁸ *Tandem permotus, poenitentia integros quadraginta dies illum luxit tanta animi aegritudine, ut nunquam lavaret corpus nec lecto recumberet. Praeterea statuam ei posuit ex argento puro et ex parte inauratam praeter caput, quod ex puro auro confectum erat, inscriptis in fronte his versibus : Filius meus injuria affectus.* Georg. Codin., *De Antiquitatibus Constantinopolitanis*, p. 34 ; Parisiis, 1650.

suspecte. Dieu ne demandait point à Constantin une statue de Crispus ; il lui demanda le reste de sa famille.

Constantin ne reçut le baptême que peu d'instants avant sa mort, à Achiron, près de Nicomédie. Il avait témoigné le désir d'être baptisé dans les eaux du Jourdain, comme le Christ ; le temps lui manqua. Dépouillé de la robe de pourpre pour quitter les royaumes de la terre, et revêtu de la robe blanche pour solliciter les grandeurs du ciel, le premier empereur chrétien expira à midi, le jour de la Pentecôte. Trois cent trente-sept ans s'étaient écoulés depuis que la religion chrétienne était née parmi les bergers dans une étable : Constantin la laissait sur ce trône du monde, dont elle n'avait pas besoin.

Constantin avait eu trois frères de père, par Théodora, belle-fille de Maximien Hercule ; savoir : Dalmatius, Jules Constance, Annibalien.

Dalmatius mourut, et laissa un fils de son nom, fait César, et un autre fils, Claudius Annibalien, nommé roi du Pont et de l'Arménie.

Jules Constance eut de Galla, sa première femme, Gallus, et de Basiline, sa seconde femme, Julien. On ignore la postérité d'Annibalien, ou l'on n'en sait rien de précis.

Les frères, les neveux et les principaux officiers de Constantin furent massacrés après sa mort, à l'exception des deux fils de Jules Constance. Les causes de cette conspiration spontanée de l'armée et du palais, que rien n'avait semblé présager, ne sont pas clairement expliquées : l'authenticité de l'écrit posthume de Constantin, et dans lequel il déclarait à ses trois fils avoir été empoisonné par ses deux frères, est à bon droit suspecte. Constance immola-t-il à la seule fureur de son ambition ses deux oncles, sept de ses cousins, le patricien Optatus et le préfet Ablavius ? Mais il restait à Constance des frères qui n'étaient pas alors en sa puissance. Julien, saint Athanase, saint Jérôme, Zosime, Socrate, autorités si contraires, se réunissent néanmoins pour charger sa mémoire¹. Il est probable que ces meurtres furent le fruit des diverses passions combinées avec la politique du despote, qui enseigne à chercher le repos dans le crime. Le paganisme, l'hérésie, la turbulence militaire, trouvèrent des satisfactions et des vengeances dans cette extermination de la famille impériale.

L'empire demeura partagé entre les trois fils de Constantin : Constantin, Constance et Constant. Constantin et Constant prirent les armes l'un contre l'autre ; Constantin périt auprès d'Aquilée², dès la première campagne ; Constant, seul maître de l'Occident, fut attaqué par les Francs ; et Libanius nous a laissé à l'occasion de cette guerre quelques détails sur les mœurs et le caractère de nos ancêtres³.

Magnence, barbare d'origine et chef des joviens et des herculéens, salué auguste par ses amis, obligea Constant à prendre la fuite, et le fit assassiner au pied des Pyrénées. Ce prince ne trouva qu'un seul homme qui voulût s'associer à sa mauvaise fortune : c'était un Franc, nommé Laniogaise⁴, plus fidèle au malheur des rois qu'à leur autorité.

¹ Julian., *ad Athen.* ; Ath., *ad Solit.*, *Vit. Agent.*, t. I, p. 850 ; Hier., *Chr.* ; Zosime, *Hist.*, p. 692 ; Socrate, *Hist. ecclés.*, lib. III, cap. I, p. 165.

² Eutrope, Aurelius Victor, *Epit.*

³ Liban., *Orat.* III, p. 138.

⁴ Zosime, lib. II. p. 693 ; Victor, *Epit.* ; Eutrope ; Hier., *Chr.* ; Idac., *Chr.*, an. 350 ; Ammien, lib. XV, cap. V. *Laniogaiso... solum adfuisse morituro Constanti supra retulimus.*

L'unique fils de Constantin qui restât alors, Constance, après avoir mal combattu les Perses, après avoir dépouillé Vétranion, usurpateur de la pourpre en Illyrie, après avoir refusé de traiter avec Magnence, vainquit celui-ci à Murza¹ : bientôt après il le réduisit à se tuer.

Avant d'obtenir ce succès, une faute avait été commise ; elle montre le degré de faiblesse et de misère auquel l'empire était déjà descendu : retenu en Orient par des affaires graves, Constance, lorsqu'il apprit la révolte des Gaules, invita les Allamans à passer le Rhin, afin d'arrêter les forces de Magnence. Les Allamans obéirent, et depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure ils occupèrent trente lieues de pays en largeur, sans compter celui qu'ils ravageaient.

Les panégyristes affirment que Constance, héritier de tous les États de son père, usa bien de sa victoire ; les historiens assurent qu'il ne put porter sa fortune. Durant ces discordes, on voit des capitaines francs et des corps francs servir différents partis, des évêques aller d'un camp à l'autre en qualité d'ambassadeurs ; à la bataille de Murza, l'empereur se retire dans une église pour prier ; il eût mieux fait de combattre : ce n'est déjà plus le monde antique.

On fixe au règne de Constance le règne des eunuques, jusque alors abîmés sous le poids des édits. Ces hommes (excepté trois ou quatre, doués du génie militaire), en butte au mépris public, se réfugièrent dans les sentines du palais : trop dégradés pour les affaires publiques, ils s'enfoncèrent aux intrigues de la cour, et se dédommagèrent par la virilité de leurs vices de l'impuissance de leurs vertus. Eusèbe, eunuque, chambellan et favori de Constance, dans son triple état de bassesse, fit prononcer la sentence de mort de Gallus.

Gallus et Julien, neveux de Constantin et cousins de Constance, avaient, le premier douze ans, et le second six quand arriva le massacre de la famille impériale. Marc, évêque d'Aréthuse, avait sauvé Julien, qui fut caché dans le sanctuaire d'une église² : Gallus, épargné comme malade et près de mourir, ne sembla pas valoir la peine d'être tué.

L'enfance de ces deux princes fut environnée de soupçons et de périls ; ils demeurèrent six ans enfermés dans la forteresse de Marcellum, ancien palais des rois de Cappadoce. Gallus à vingt-cinq ans, honoré du titre de César par Constance, épousa la princesse Constantina, fille de Constantin le Grand et veuve d'Annibalien, roi du Pont et de l'Arménie. Il établit sa résidence à Antioche, d'où il gouverna ce qu'on appelait alors les cinq diocèses de la préfecture orientale.

Passé de la solitude à la puissance, Gallus transporta l'inquiétude et l'âpreté de la première dans la placidité et la modération nécessaires à la seconde : il devint un tyran bas et cruel, livré aux espions, espion lui-même. Il s'en allait déguisé dans les lieux publics : son travestissement ne l'empêchait pas d'être reconnu, car Antioche était éclairée la nuit d'une si grande quantité de lumières, qu'on y voyait comme en plein jour³, ce qui rappelle la police des villes modernes.

¹ Il resta cinquante mille hommes sur le champ de bataille, selon Victor, et il prétend que les Romains ne se relevèrent jamais de cette perte.

² Naz., *Orat.* III, p. 90 ; Roll., XXII ; Mart. *gr.*, p. 16.

³ *Ubi pernoctantium luminum claritudo dierum solet imitari fulgorem.* (Ammien, lib. XIV, cap. I.) De quelle manière Antioche était-elle éclairée ? Le texte de l'historien ne l'explique pas. Ammien Marcellin, qui décrit minutieusement les machines de guerre, n'a pas cru devoir entrer dans le détail d'un usage journalier. Comme il est sujet à l'enflure du style, il ne faut pas prendre trop à la lettre la grande clarté dont il fait ici mention. Saint Jérôme (*epist.* XIV) parle des feux qu'on

Constantina, femme de Gallus, était encore plus que lui altérée de sang et de rapine : on l'accusait de prendre en secret le titre d'*augusta*¹, dans l'intention de donner publiquement celui d'auguste à son mari.

Mandé à la cour de Milan après le massacre de deux ministres que lui avait envoyés l'empereur, Gallus eut l'imprudence d'obéir². La lettre qui l'appelait était pleine de protestations d'amitié et de services. Il fut arrêté à Pettau, conduit à Flone en Istrie, dépouillé de la chaussure des césars, interrogé par l'eunuque Eusèbe, condamné à mort et exécuté non loin de Pôle, où vingt-huit ans auparavant Crispus avait été décapité³. Que de têtes, l'effroi des peuples, furent abattues par le bourreau !⁴

Les Isaures et les Sarrasins désolaient l'Asie⁵ ; les Francs et les autres Germains continuaient leurs courses transrhénanes ; Rome se soulevait pour du vin au milieu de ses débauches et de ses spectacles⁶. Constantin et Constance singulièrement attachés aux barbares, et les ayant promus à presque toutes les charges d'État, il se trouva que Silvain, fils de Bonit, chef franc, commandait l'infanterie romaine dans les Gaules : c'était un homme doux et de mœurs polies, quoique né d'un père barbare ; il savait même souffrir, dit l'histoire en parlant de lui. On l'accusa d'aspirer à la pourpre, et il était fidèle ; la calomnie en fit un traître : il prit l'empire comme un abri. Vingt-huit jours après son usurpation, obligé de chercher un plus sûr asile, il n'eut pas le temps d'y entrer : il fut tué par ses compagnons lorsqu'il essayait de se réfugier dans une église⁷.

Alors les Francs, les Allamans, les Saxons, se précipitèrent de nouveau sur les Gaules, dévastèrent quarante villes le long du Rhin, se saisirent de Cologne, et la ruinèrent⁸. Les Quades et les Sarmates pillaient la Pannonie et la haute Mésie⁹ ; les généraux de Sapor troublaient la Mésopotamie et l'Arménie : ce fut l'époque de l'élévation de Julien.

Jusqu'à l'âge de quinze ans Julien reçut sa première éducation d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui menait à la cour l'intrigue arienne, et de l'eunuque Mardonius, personnage grave, Scythe de nation, grand admirateur d'Hésiode et d'Homère. Le futur apostat fut ensuite réuni à Gallus dans la forteresse de Marcellum : il apprit de bonne heure à se contraindre, et parut se plaire aux vérités de la foi. Lorsque Gallus eut été nommé César, Julien obtint la permission de suivre ses études à Constantinople, sous la surveillance d'Hérébole, d'abord chrétien, puis infidèle avec son élève, puis chrétien encore après la mort de celui-ci¹⁰. Julien visita les écoles de l'Ionie : Constance même favorisait les exercices de son

allumait sur les places publiques, à la lueur desquels on se rassemblait et l'on disputait sur les intérêts du moment. *Dum audientiam et circulum lumina jam in plateis accensu solverent, et inconditam disputationem nox interromperet.*

¹ Philostorgius, *Hist. ecclés.*, lib. III, cap. CCXXII.]

² Constantina mourut en route à Cène, village de Bithynie.

³ Ammien, lib. XIV, cap. XI.

⁴ *Quot capita, quæ horruere gentes, funesti carnifices absciderunt !*

⁵ Ammien, lib. XIV, p. 3 et sqq.

⁶ Ammien, lib. XIV, p. 3 et sqq.

⁷ Ammien, lib. XV, cap. V ; Aurelius Victor, *Epit.*, Eutrope, Hier. *chr.* Selon Ammien, Silvain était déjà retiré dans une petite chapelle chrétienne ; on l'en arracha tout tremblant pour le massacrer. *Silvanum extractum œdicula, quo exanimatus confugerat, ad conventiculum ritus christiani tendentem, densis gladiatorum ictibus trucidarunt.*

⁸ Zosime, lib. III, p. 702 ; Ammien, lib. XV.

⁹ Zosime, lib. III, p. 702.

¹⁰ Ammien, lib. XV, cap. XII.

cousin, dans l'espoir que les livres lui feraient oublier l'empire ; mais bientôt la supériorité de l'écolier, même dans les lettres, l' alarma.

Après la mort de Gallus, Julien, conduit à Milan, étroitement gardé pendant sept mois, fut enfin relégué à Athènes. Il y rencontra, avec saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, une foule de rhéteurs qui achevèrent de le gagner à leurs doctrines : il prit toutes les allures du philosophe. Universellement instruit, sa mémoire égalait son intelligence : il pensait et il écrivait en grec, mais il se servait aussi du latin¹. Les Gaules étant désolées par les Francs et les Allamans, l'impératrice Eusébie décida Constance à créer Julien César, afin de l'opposer aux barbares. Le disciple de Platon reçut la lettre qui l'appelait au rang suprême comme un arrêt de mort : il leva les mains vers ce temple dont les admirables ruines ne semblent avoir été conservées qu'afin d'attester la beauté de l'ancienne liberté grecque à cette liberté renaissante. Julien monte à la citadelle, embrasse les colonnes du Parthénon, les mouille de ses larmes, implore la protection de la déesse. Il s'éloigne ensuite de l'immortelle cité, où des déclamateurs et des sophistes foulaient les cendres de Démosthène et de Socrate, mais où Minerve régnait encore par le génie de Phidias et de Périclès.

Arrivé à Milan, il traça ces mots pour l'impératrice : **Puisses-tu avoir des enfants ! que Dieu t'accorde ce bonheur et d'autres prospérités ! mais je t'en conjure, laisse-moi retourner à mes foyers** (*Ad Ath.*). C'était ainsi que Julien appelait la Grèce. Le billet écrit, il n'osa l'envoyer, arrêté qu'il fut, dit-il, par les menaces des dieux : l'apostat prit la voix de l'ambition pour l'ordre du ciel.

Les officiers du palais s'emparèrent de l'étudiant d'Athènes, le dépouillèrent du manteau et de la barbe du philosophe, et le revêtirent de l'habit du soldat. Il a peint lui-même sa gaucherie dans ce nouvel accoutrement, son embarras à la cour et les railleries des eunuques². La dernière partie de l'éducation de Julien avait été populaire ; il assistait aux cours des rhéteurs à Constantinople, comme les autres élèves : en se plongeant dans les mœurs publiques, il y puisa des enseignements qui manquent à l'éducation privée des princes.

Constance, le sixième jour de novembre l'an de Jésus-Christ 335, ayant assemblé à Milan les légions, proclama Julien César. L'orphelin dans la pourpre, au milieu des meurtriers de sa famille, répétait tout bas un vers d'Homère : **La mort pourrée et son invincible destin l'enlevèrent.**

Après avoir épousé Hélène, sœur de l'empereur, Julien partit pour son gouvernement des Gaules, auquel on avait ajouté la Grande-Bretagne, et peut-être l'Espagne³. Eusébie lui donna des livres, ses conseillers ; Constance, des valets, ses maîtres⁴. Tenu dans une tutelle jalouse, il ne pouvait ni prendre seul une résolution, ni intimer un ordre, ni changer un domestique : tout était réglé dans son intérieur par les ordres de Constance, jusqu'aux mets de sa table ; aucune lettre ne lui parvenait qu'elle n'eût été lue : il se seyait de la compagnie de ses amis dans la crainte de les compromettre et de s'exposer lui-même à sa perte. A peine mit-on à sa disposition quelques soldats⁵. Sa seule consolation en

¹ *Epist.* IX, LVI, Or. III ; Eutrope, lib. XV ; Eunape, *Vit. Max.* ; Liban., or. X ; Socrate, lib. III.

² Julian., *Ad Ath.*

³ Ammien, lib. XX. Zosime., lib. III.

⁴ Julian., *Ad Ath.*, or. III.

⁵ Ammien, lib. XVII, XX, XXI, XXII ; Zosime., lib. III ; Liban., or. XII. Julian., *Ad Ath.*

entrant dans le pays ravagé que l'on confiait à son inexpérience fut de rencontrer une vieille femme aveugle, qui le salua du nom de restaurateur des temples¹.

Durant les cinq années que Julien gouverna les Gaules, il courut d'une ville à l'autre, d'Autun à Auxerre, d'Auxerre à Troyes, de Troyes à Cologne, de Cologne à Trêves, de Trêves à Lyon : on le voit assiégé dans la ville de Sens ; on le voit passant le Rhin cinq fois, gagnant la bataille de Strasbourg sur les Allamans, faisant prisonnier Chrodomaire, le plus puissant de leurs rois, rétablissant les cités, punissant les exacteurs, diminuant les impôts, et enfin, ce qui nous intéresse par les liens du sang, soumettant les Camaves et les Francs Saliens : on commence à vivre avec les Francs au milieu de la future France. Julien avait écrit ses guerres des Gaules : cet ouvrage, que l'on mettait auprès des Commentaires de César, est malheureusement perdu ; il aurait jeté une vive lumière sur l'histoire obscure de nos aïeux au IV^e siècle.

Julien passa au moins à Lutèce les deux hivers de 358 et de 359. Il aimait cette bourgade, qu'il appelait sa *chère Lutèce* (*Caram Lutetiam*), et où il avait rassemblé, autant qu'il avait pu au milieu de ses entreprises militaires, des savants et des philosophes. Oribase le médecin, dont il nous reste quelques travaux, y rédigea son Abrégé de Galien : c'est le premier ouvrage publié dans une ville qui devait enrichir les lettres de tant de chefs-d'œuvre.

On se plaît à rechercher l'origine des grandes cités, comme à remonter à la source des grands fleuves : vous serez bien aise de relire le propre texte de Julien :

Je me trouvais pendant un hiver à ma chère Lutèce² (c'est ainsi qu'on appelle dans les Gaules la ville des Parisii). Elle occupe une île au milieu d'une rivière ; des ponts de bois la joignent aux deux bords. Rarement la rivière croit ou diminue ; telle elle est en été, telle elle demeure en hiver : on en boit volontiers l'eau, très pure et très riante à la vue³. Comme les Parisii habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau. La température de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'Océan, qui, n'étant éloigné que de neuf cents stades, envoie un air tiède jusqu'à Lutèce : l'eau de mer est en effet moins froide que l'eau douce. Par cette raison, ou par une autre que j'ignore, les choses sont ainsi⁴. L'hiver est donc fort doux aux habitants de cette terre ; le sol porte de bonnes vignes ; les Parisii ont même l'art d'élever des figuiers⁵ en les enveloppant de paille de blé comme d'un

¹ *Tunc anus quædam orba luminibus, cum, percontando quinam esset ingressus, Julianum Cæsarem comperisset, exclamavit hunc deorum templa reparaturum.*

² Julian., *Op.*, p. 340. D. ; Lipsiae, 1696.

³ Tout cela s'accorde peu avec ce que nous voyons aujourd'hui, excepté ce qui concerne la salubrité de l'eau. Même à l'époque dont parle Julien, les débordements de la Seine étaient assez fréquents. Si Julien était né à Rome, ou même s'il eût jamais vu le Tibre, la Seine aurait pu lui paraître limpide en comparaison de ce fleuve (*flavus Tiberinus*). Il est vrai que dans l'Ionie Julien n'avait rencontré que l'Hermus (*turbidus Hermus*) ; il n'avait trouvé à Athènes que deux ruisseaux ; et l'Eridan, dans la Lombardie, laissait encore l'avantage à la Seine pour la clarté de l'eau. Mais enfin Julien avait habité les rives du lac de Cosme ; il avait vu les autres fleuves de la Gaule, les rivières de la Cappadoce ; il écrivait le *Misopogon* aux bords de l'Oronte, et bientôt ses cendres devaient reposer sur ceux du Cydnus : comment donc la Seine lui paraissait-elle si limpide ? La Marne, comme on l'a cru, coulait-elle au-dessous de Paris ?

⁴ L'observation des Gaulois-Romains était juste : les hivers sont plus humides, mais moins froids aux bords de la mer que dans l'intérieur des terres.

⁵ On voit que le climat de Paris n'a guère changé. Il y a longtemps que l'on cultive la vigne à Surènes. Julien ne se piquait pas de se connaître en bon vin ; il préférait, dit-il, les Nymphes à Bacchus. Quant aux figuiers, on les enterre et on les empaille encore à Argenteuil.

vêtement, et en employant les autres moyens dont on se sert pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie des saisons.

Or, il arriva que l'hiver que je passais à Lutèce fut d'une violence inaccoutumée : la rivière charriait des glaçons comme des carreaux de marbre. Vous connaissez les pierres de Phrygie : tels étaient par leur blancheur ces glaçons bruts, larges, se pressant les uns les autres, jusqu'à ce que, venant à s'agglomérer, ils formassent un pont¹. Plus dur à moi-même, et plus rustique que jamais, je ne voulus point souffrir que l'on échauffât à la manière du pays, avec des fourneaux, la chambre où je couchais².

Julien raconte qu'il permit enfin de porter dans sa chambre quelques charbons dont la vapeur faillit l'étouffer.

Il y avait à Lutèce des thermes construits sur le modèle de ceux de Dioclétien à Rome : on croit que Julien et Valentinien Ier y demeurèrent : Ammien en parle assez souvent. Il est probable que ces thermes étaient bâtis avant l'arrivée de Julien dans les Gaules, peut-être du temps de Constantin ou de Constance Chlore. D'autres ont pensé mal à propos que Julien occupait dans l'île un palais élevé sur le terrain où fut construit depuis le palais de nos rois. On voyait encore à Lutèce un champ de Mars et des arènes : celles-ci devaient se trouver du côté de la porte Saint-Victor ; c'est ce qui résulte de quelques titres du XIII^e siècle³. La flotte chargée de garder la Seine était stationnée chez les Parisii ; elle avait vraisemblablement pour bassin l'espace que couvre aujourd'hui la nef gothique de Notre-Dame⁴.

Tandis que Julien habitait la petite et naissante Lutèce, Constance visitait la grande et mourante Rome, que n'avait jamais vue cet empereur des Romains.

Il existait sans doute à Rome quelque vieillard à qui, dans son enfance, son aïeul avait raconté l'entrée d'un prêtre de Syrie, Élagabale, sautant avec la pourpre au milieu des eunuques et des danseuses devant une pierre triangulaire consacrée au soleil : voici venir dans une pompe triomphale pour un succès obtenu sur des Romains⁵, voici venir une espèce d'idole chrétienne, Constance, pareillement environnée d'eunuques, mais immobile sur un haut char éclatant de pierreries, les yeux fixes, ne se remuant ni pour cracher, ni pour se moucher, ni pour s'essuyer le front ; baissant seulement quelquefois sa courte stature afin de passer sous de hautes portes⁶. Autour de lui flottaient, au bout de longues

¹ Julien peint très bien ce que nous avons vu ces derniers hivers. Les glaçons que la Seine laisse sur ses bords, après la débâcle, pourraient être pris pour des blocs de marbre.

² Ces fourneaux étaient apparemment des poêles. Il faudrait aussi conclure du charbon que Julien fit porter dans sa chambre que l'on n'échauffait pas les appartements avec du bois, soit qu'il fût rare dans les environs de Paris, ou qu'on préférât l'usage des fourneaux. Les Romains, comme on peut s'en assurer par ce qui nous reste de leurs constructions domestiques, avaient porté l'art d'échauffer leurs maisons au plus haut degré de raffinement.

³ D.-T. Du Ples., *Nouv. Ann. de Paris* ; Breul., *Ant. de Paris*.

⁴ *Præfectus classis Andericianorum Parisiis*. Notit. Imper. Mézerai, dont la lecture et la critique doivent être suivies avec précaution, conjecture que cette flotte se tenait à Andresy, vers le confluent de l'Oise et de la Seine, parce que les matelots qui montaient cette flotte sont nommés dans la Notice *Andericiens*. On jugera de la force de l'argument. (*Histoire de France avant Clovis*, liv. III.). J'ai suivi l'opinion de l'abbé Dubos.

⁵ La défaite de Magnence.

⁶ *Corpus perhumile curvabat portos ingrediens celsas, et velut collo munito rectam aciem luminum tendens, nec dextra vultum, nec læva flectebat, tanquam figmentum hominis : non cum rota conculceret nutans, nec spuens, aut os aut nasum tergens vel fricans, manumve agitans visus est nunquam*. (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

piques dorées, des étendards de pourpre découpés en forme de dragons, dont les queues effilées sifflaient dans les vents. Des gardes superbement armés, des cavaliers couverts de fer, ressemblant non à des hommes, mais à des statues polies par la main de Praxitèle¹, l'entouraient. En approchant de Rome, Constance rencontra les patriciens, le sénat, qu'il ne prit pas comme Cinéas pour une assemblée de rois, mais pour le conseil du monde² ; il crut en voyant les flots de la foule que le genre humain était accouru à Rome³.

Lorsqu'il eut pénétré jusqu'aux Rostres, il demeura stupéfait au souvenir de l'ancienne puissance du Forum⁴. De là l'auguste oriental alla descendre à l'ancien palais d'Octave, qui n'avait ni marbre ni colonne, et dans lequel le fondateur de l'empire, l'ami d'Horace, habita quarante ans la même chambre hiver et été⁵.

Ammien Marcellin, dont ces détails sont empruntés, nous peint ensuite deux choses considérables : une partie des édifices de Rome, tels qu'ils existaient de son temps, l'étonnement de Constance à la vue de ces édifices. Que d'événements étaient survenus, que de jours s'étaient écoulés, pour que le maître de l'empire romain ne fût qu'un étranger dans la capitale de cet empire ? pour qu'il demeurât muet d'admiration au milieu des ouvrages de tant de génies, de tant de fortunes, de tant de siècles, de tant de liberté et d'esclavage, comme un voyageur qui rencontrerait aujourd'hui Rome tout entière dans un désert ! Mais ces monuments des mœurs vivantes d'un peuple ne vivent point eux-mêmes ; leurs masses insensibles ne purent s'émerveiller de la petitesse de Constance, comme il s'ébahissait de leur grandeur.

Il est un certain travail du temps qui donne aux choses humaines le principe d'existence qu'elles n'ont point en soi ; les hommes cessent, et ne sont rien par eux-mêmes, mais leurs vies mises bout à bout, leurs tombeaux rangés à la file, forment une chaîne dont la force augmente en raison de la longueur. De ces néants réunis se compose l'immortalité des empires. Le nom de Rome était la seule puissance qui restât à vaincre aux barbares. Rome, quoique habitée d'une foule innombrable, n'était plus réellement défendue que par les souvenirs de quelques vieux morts. Constance visita curieusement cette cité, dont il empruntait l'autorité qu'on voulait bien encore passer à sa pourpre. Il harangua le sénat et le peuple. Qu'eût répondu Marius, s'il eût mis la tête hors de sa tombe ?

En parcourant les sept collines, couvertes de monuments sur leurs pentes et sommets, l'empereur se figurait à chaque pas que l'objet qu'il venait de voir était

¹ *Limbi ferreis cincti, ut Praxitelis manu polita crederes simulacra, non viros.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

² *Non ut Cineas ille, Pyrrhi legatus, in unum coactam multitudinem regum, sed asylum mundi totius adesse existimabat.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

³ *Stupebat qua celeritate omne quod ubique est omnium genus confluerit Romam.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

⁴ *Proinde Romam ingressus, imperii virtutumque omnium larem, cum venisset ad Rostra, perspectissimum priscæ potentiaë Forum obstupuit.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

⁵ Ammien a seulement *in palatium receptus*. Je me range à l'opinion de Gibbon, qui veut que ce soit l'ancien palais d'Auguste, dont Suétone dit : *Aedibus modicis neque laxitate neque cultu conspicuis, ut in quibus porticus breves essent, albanarum columnarum, et sine marmore ullo, aut insigni pavimento conclavia, ac per annos amplius quadraginta eodem cubiculo hieme et æstate mansit.* (C. Sueton. Tranq., *Octav.*, p. 109 ; Antuerpiæ.)

inférieur à celui qu'il voyait¹. Le temple de Jupiter Tarpéien, les bains, pareils à des villes de province, la masse de l'amphithéâtre, bâti de pierres tiburtines et dont les regards se fatiguaient à mesurer la hauteur, la voûte du Panthéon suspendue comme le ciel, les colonnes couronnées des statues des empereurs, et dans lesquelles on montait par des degrés, la place et le temple de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon, le Stade, magnifiques ornements de la ville éternelle². Mais au forum de Trajan, Constance s'arrêta confondu, promenant ses regards sur ces constructions gigantesques que, dans leur ineffable beauté, l'historien déclare ne pouvoir décrire³.

Le grand roi, le monarque légitime de la Perse, le frère aîné de ce Sapor II, si funeste à Julien et à l'empire romain, Hormisdas, était réfugié dans cet empire. Il accompagnait Constance dans sa visite de Rome. L'empereur, se tournant vers son hôte, lui dit : Si je ne puis reproduire en entier ce forum, j'espère du moins faire imiter le cheval de la statue équestre du prince. — Tu le peux, dit Hormisdas ; mais bâtis d'abord une semblable écurie, afin que ton cheval y soit à l'aise comme celui que nous voyons⁴.

Ce même exilé, interrogé sur ce qu'il pensait de Rome : Ce qui m'y plaît, répondit-il, c'est que les hommes y meurent comme ailleurs⁵.

Hormisdas suivit Julien dans son expédition contre les Perses, et s'entendit appeler traître par un officier de Sapor, lequel Sapor occupait contre le droit le trône de son frère. Hormisdas vit mourir Julien ; il avait vu passer Constantin et Constance : il laissa un fils, que Théodose Ier chargea de conduire une troupe de Goths en Egypte. Le dernier successeur du héros macédonien qui renversa l'ancien empire de Cyrus, Persée, détrôné, vint mourir greffier parmi ses vainqueurs ; l'héritier du nouvel empire des Perses, rétabli sur celui d'Alexandre, vint chercher un abri dans les palais croulants des césars. Au lieu d'assister à l'histoire de son propre pays, Hormisdas fut un témoin des Parthes, envoyé pour assister à l'inventaire des monuments romains mis à l'encan des nations, et pour certifier véritable la chute de Rome. Vous ne savez pas tout : Hormisdas, nourri par les mages, était chrétien. Ainsi vont les choses et les hommes dans l'enchaînement des conseils éternels⁶.

Constance déclara que la renommée, coutumière de mensonge, de malignité, et toujours d'exagération, était restée dans ce qu'elle racontait de Rome fort au-dessous de la vérité⁷. Il y voulut laisser quelques traces de son passage ; mais, sentant sa propre impuissance, il emprunta à la terre des tombeaux une parure

¹ *Deinde intra septem montium culmina, per acclivitates planitiemque posita, urbis membra collustrans et suburbana, quidquid viderat primum, id eminere inter cuncta sperabat.* (Ammien)

² *Jovis Tarpeii delubra, quantum terrenis divina præcellunt ; lavacra in modum provinciarum exstructa ; amphitheatri molem solidatam lapidis tiburtini compage, ad cujus summitatem ægre visio humana conscendit ; Pantheum velut regionem teretem, speciosa celsitudine fornicatam ; elatosque vertices qui scansili suggestu consurgunt, priorum principum imitamenta portantes, et urbis templum, forumque Pacis, et Pompei theatrum. et Odeum, et Stadium aliaque inter hæc decora urbis æternæ.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

³ *Ut opinamur..... nec relatu ineffabiles, nec rursus mortalibus appetendos.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

⁴ *Ante, imperator, stabulum tale condi jubeto, si vales ; equus quem fabricare disponis, ita late succedat ut iste quem videmus.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

⁵ *Id tantum sibi placuisse quod didicisset ibi quoque homines mori* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

⁶ J'ai suivi particulièrement Zosime pour l'histoire d'Hormisdas ; mais Zonare, Agathias et Albufarage (*ex arabico latine reddita Historia*) ; diffèrent de Zosime en plusieurs points.

⁷ *Imperator de fama querebatur ut invalida vel maligna, quod augens omnia semper in majus, erga hæc explicanda quæ Romæ sunt obsolescit.* (Ammien, lib. XVI, cap. X.)

funèbre pour la reine expirante du monde. L'obélisque du temple d'Héliopolis, que Constantin avait projeté de transporter à Constantinople, fut envoyé du Nil au Tibre et élevé à Rome dans le grand cirque. Depuis, Sixte Quint en décora la place de Saint-Jean-de-Latran. On peut voir encore aujourd'hui debout ce monument d'un pharaon, d'un empereur et d'un pape également tombés¹.

Constance, auquel il manquait, selon Libanius, le cœur d'un prince et la tête d'un capitaine ; ce souverain, qui passa son règne dans les trances des discordes civiles et d'une guerre peureuse contre Sapor, se donnait encore l'embarras des querelles ecclésiastiques. Sa cour était arienne : dans les conciles de Séleucie et de Rimini, il embrassa lui-même le parti des ariens. A la sollicitation de Constant, son frère, il avait d'abord rappelé Athanase de son premier exil ; il le maintint encore sur son siège, après la déposition prononcée au concile arien d'Antioche ; mais il l'abandonna au troisième concile de Milan. Il y eut des évêques bannis, intrus, catholiques, ariens, semi-ariens. Le premier concile de Paris ou de Lutèce se tint alors², et se déclara catholique sous la protection de Julien, qui méditait au même lieu le rétablissement du paganisme. Saint Hilaire de Poitiers, exilé en Orient, trouva les mêmes désordres en rentrant dans son église. Il écrivit contre l'empereur Constance : *Vous saluez les évêques du baiser par lequel Jésus-Christ fut trahi ; vous courbez la tête pour recevoir leur bénédiction, et vous foulez aux pieds leur foi.* Lucifer de Cagliari, plus hardi encore, menace du glaive de Matathias et de Phinées Constance infidèle. Saint Martin, qui commençait à paraître, servit d'abord comme soldat dans les troupes de l'apostat, et donna naissance au premier monastère des Gaules, Lulugiacum ou Ligugé, à deux lieues de Poitiers. Pacôme, Hilarion, Macaire, avaient succédé à saint Antoine et à saint Paul, et saint Basile méditait déjà la règle qui devait gouverner dans l'Orient un peuple de solitaires.

La turbulence et la légèreté de Constance ruinaient l'empire en convocations de conciles, transports d'évêques par les voitures et les chevaux des postes impériales³. Ses profusions augmentaient sa convoitise ; il portait des sentences injustes, et la torture arrachait des mensonges qu'il transformait en vérités⁴. Au lieu d'employer son autorité à éteindre les disputes religieuses, il les enflammait par sa manie d'argumenter et par les rêveries mystiques des femmes et des eunuques.

Les papes Jules et Libère s'étaient déclarés successivement à Rome pour saint Athanase, bien que Libère eût d'abord été faible, et que saint Hilaire l'eût anathématisé. Libère, persécuté, se cacha dans les cimetières autour de la ville, fut enlevé, conduit à Milan, où l'empereur l'interrogea. Il défendit Athanase, et répondit à Constance qui l'accusait de soutenir seul un impie : *Quand je serais*

¹ Constance avait voulu faire transporter à Constantinople un autre obélisque ; Julien reprit ce projet : il en écrivit aux Alexandrins, leur proposant, en échange de l'obélisque, une statue colossale qui venait d'être achevée, et qui vraisemblablement était la sienne. Julien ajoute que des solitaires se tenaient sur la pointe de cet obélisque, que d'autres personnes y dormaient au milieu des immondices et y commettaient des infamies. Il veut donc, dit-il, détruire à la fois cette superstition et cette honte : il prétend que les Alexandrins auront un grand plaisir à reconnaître de loin, en arrivant à Constantinople, le présent dont ils auront embelli la ville natale de l'apostat. On croit que cet obélisque, transporté à Constantinople par Julien ou par Valens, fut élevé par Théodose dans l'Hippodrome. L'édition allemande dont je me sers n'a point la fin de cette lettre aux Alexandrins, sous le n° 58. Cette fin, retrouvée par Muratori, a été transportée des *Anecdotes grecques* dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

² Hier., *De Scriptor. ecclés.* ; Rufin., *pro Orig.* ; Hilar. *Fragmenta, a Pithæo ed.*

³ Ammien Marcellin, lib. XXI, cap. XVI.

⁴ Ammien Marcellin, lib. XXI, cap. XVI.

seul, la foi ne succomberait pas¹. Exilé à Bérée, dans la Thrace, il refusa l'argent que l'empereur, l'impératrice et l'eunuque Eusèbe lui offraient. Tu as rendu désertes les églises du monde, dit-il au dernier, et tu m'offres une aumône comme à un criminel !² Félix, archidiacre de l'Église romaine, devint l'antipape arien.

Le séjour de Constance à Rome eut lieu à l'époque de la plus grande chaleur des partis attachés à Félix et à Libère. Les matrones romaines catholiques se présentèrent à l'empereur dans la magnificence accoutumée de leur parure, le suppliant de rendre au troupeau leur pasteur absent. L'empereur consentit à rappeler Libère, pourvu qu'il gouvernât l'Église en commun avec Félix. Cette résolution fut lue dans le Cirque au peuple assemblé : les deux factions païennes, qui se distinguaient par leurs couleurs, dirent, en se moquant, qu'elles auraient chacune leur pasteur ; puis la foule chrétienne fit entendre cette acclamation : Un Dieu ! un Christ ! un évêque !³ Naguère cette même foule s'écriait : Les chrétiens aux bêtes !

Au milieu de cette confusion, Constance, retourné en Orient [Je ne parle point de l'autel de la Victoire, que Constance fit ôter du sénat et qui y fut remplacé vraisemblablement par Julien. Il en sera question sous Théodose Ier.] et devenu jaloux des triomphes de Julien, songea à l'affaiblir en lui demandant la plus grande partie de son armée, sous le prétexte de continuer la guerre contre Sapor. Julien pressa ses troupes ou feignit de les presser de partir. C'est la première grande scène militaire dont Paris ait été témoin.

Assis sur un tribunal élevé aux portes de Lutèce, Julien invite les soldats à obéir aux ordres d'Auguste : les soldats gardent un silence morne, et se retirent à leur camp. Julien caresse les officiers, leur témoigne le regret de se séparer de ses compagnons d'armes sans les pouvoir récompenser dignement. A minuit les légions se soulèvent sortent en tumulte du banquet donné pour leur départ, environnent le palais, et, tirant leurs épées à la lueur des flambeaux, s'écrient : Julien auguste⁴ !

Il avait ordonné de barricader les portes ; elles furent forcées au point du jour. Les soldats se saisissent du César le portent à son tribunal aux cris mille fois répétés de Julien auguste ! Julien priait, conjurait, menaçait ses violents amis, qui à leur tour lui déclarèrent qu'il s'agissait de la mort ou de l'empire : il céda. Une acclamation le salua maître ou compétiteur du monde. Il fut élevé sur un bouclier⁵ comme un roi franc, et couronné comme un despote asiatique : le collier militaire d'un hastaire⁶ lui servit de diadème, car il refusa d'user à cette fin (étant chose de mauvais augure) d'un collier de femme⁷ ou d'un ornement de cheval que lui présentaient les soldats.

¹ *Imperator Liberio dixit : Quota pars es orbis terrarum, ut tu solus homini impio suffragari velis ?... Liberius dixit : Etiamsi solus sim, fidei causa non idcirco minuitur.* (Parisii, 1683 ; Théodoret, *Hist. ecclés.*, lib. II, cap. XVI, p. 94.)

² *Ecclesias ortis terrarum vacuas ac desertas fecisti, et mihi tanquam noxio elæmosynam adfers !* (Parisii, 1683 ; Théodoret, *Hist. ecclés.*, lib. II, cap. XVI, p. 95.)

³ *Unus Deus, unus Christus, unus Episcopus.* (Théodoret, lib. II, p. 96.)

⁴ *Augustum Julianum horrendis clamoribus concrepabant.* (Ammien, lib. XX, chap. IV.)

⁵ *Impositusque scuto pedestri.* (Ammien, lib. XX, chap. IV.) Libanius s'écrie : *O felix scutum, in quo solemniss inaugurationis mos peractus est, omni tibi tribunali convenientius !*

⁶ Il se nommait Maurus.

⁷ Le texte parle aussi en particulier d'une parure de tête de sa femme : *Uxoris colli vel capitis.*

Afin qu'il ne manquât rien d'extraordinaire à l'avènement du restaurateur de l'idolâtrie, Julien écrivit au peuple et au sénat athénien (*Ad S. P. Q. Ath.*) la relation de ce qui s'était passé à Lutèce. Il adressa des lettres explicatives à Constance, lui demanda la confirmation du titre d'auguste. Pour trouver un second exemple d'un empereur proclamé à Paris, il faut passer de Julien à Napoléon. Après des négociations inutiles, Constance rejeta les prières de son rival ; il lui enjoignit de quitter la pourpre, non sans le traiter d'ingrat : **Rappelle-toi que je t'ai protégé alors que tu étais orphelin.** — Orphelin ! dit Julien dans sa réponse à Constance ; **le meurtrier de ma famille me reproche d'avoir été orphelin !**¹

Julien rassemble à Lutèce le peuple et l'armée, leur communique les messages venus d'Orient, et leur demande s'il doit abdiquer le titre d'auguste. Un grand bruit s'élève avec ces paroles : **Sans Julien auguste, la puissance est perdue pour les provinces, les soldats et la république**².

Le questeur Léonas fut chargé de porter la réponse publique à son maître, avec une lettre particulière remplie de la colère et du mépris de Julien.

Décidé à marcher sur l'Orient, Julien part avec trois mille soldats ; il était à peine suivi de trente mille autres. Tout s'épouvante : Taurus, préfet d'Italie, s'enfuit ; Florent, préfet de l'Illyrie, s'enfuit ; Nebridius, préfet du prétoire en Occident, demeure seul fidèle à Constance ; il perd une main d'un coup d'épée, et Julien refuse de serrer la noble main qui reste à Nebridius³.

Le nouvel auguste descend le Danube, tantôt côtoyant ses bords, tantôt s'abandonnant à son cours ; Sirmium, capitale de l'Illyrie occidentale, le reçoit : il se saisit du pas de Suques, entrée de la Thrace, et s'arrête pour attendre son armée⁴.

Il tourne alors le visage au passé et le dos à l'avenir, et, se préparant la triste gloire d'avoir été le premier prince apostat, il abjure publiquement le christianisme ; il déclare qu'il confie sa vie et sa cause aux dieux immortels, efface l'eau du baptême par la cérémonie du taurobole : une seule des divinités évoquées apparut un moment à la fumée des sacrifices de Julien, la Victoire.

Les soldats qui l'accompagnaient, brandissant leurs épées au-dessus de leurs têtes, ou tournant la pointe de ces épées contre leurs poitrines, avaient juré de mourir pour lui : cependant plusieurs d'entre eux étaient chrétiens ; mais Julien les avait trompés. Avant de quitter les Gaules, il était entré le jour de l'Épiphanie dans l'église de Vienne, et y avait fait sa prière. Ammien Marcellin affirme qu'en ce moment même il professait secrètement le paganisme⁵. Qu'est-ce donc que le parjure avait dit à Vienne au Dieu des chrétiens ?

Constance se préparait à repousser l'invasion, il meurt à Mopsucrène, en Cilicie, après avoir été baptisé par Euzoïus, de la communion arienne.

Le sénat de la nouvelle capitale se range du côté de la fortune ; Julien entre dans sa ville natale, que Constance, dit-il, aimait comme sa sœur, et que lui Julien

¹ Julian., *Orat. ad S. P. Q. Athen.* ; Liban., *Orat. parent.* ; Zonaras, lib. XIII.

² *Auguste Juliane ut provincialis et miles, et reip. decrevit auctoritas.* (Ammien lib. XX, chap. XI.)

³ Ammien, lib. XXI ; Liban., *Orat. parent.*

⁴ Mamert., *Paneg.* ; Liban., *Orat.*

⁵ *Adhærere cultui christiano fingebat a quo jampridem occulte desciverat.* (Lib. XX.)

aimait comme sa mère¹. Constantinople chrétienne reçoit l'idolâtrie ainsi que Rome païenne avait reçu l'Évangile.

Une commission établie à Chalcédoine jugea les ministres de Constance : Paul, Apodème et l'eunuque Eusèbe furent justement punis ; d'autres subirent injustement la mort et l'exil.

La cour éprouva une réforme totale : on congédia des milliers de cuisiniers et de barbiers. Un de ces derniers se présente superbement vêtu pour couper les cheveux au successeur de Constance : *Je n'ai pas demandé un trésorier*, dit Julien, *mais un barbier*². Les agents, au nombre de plus de dix mille, furent réduits à dix-sept, les curieux et autres espions abolis.

Maintenant il convient de connaître plus intimement l'homme qui a pris dans l'histoire une place tout à part, en opposant son génie et sa puissance à la transformation sociale dont les peuples modernes sont sortis.

Deuxième partie : de Julien à Théodose Ier

Lorsque Julien fut relégué à Athènes par Constance, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'y trouvaient. Le dernier nous a laissé un portrait de l'apostat où se reconnaît l'inimitié du peintre. Il était de médiocre taille, le cou épais, les épaules larges, qu'il haussait et remuait souvent, aussi bien que la tête. Ses pieds n'étaient point fermes ni sa démarche assurée. Ses yeux étaient vifs, mais égarés et tournoyants ; le regard furieux, le nez dédaigneux et insolent, la bouche grande, la lèvre d'en bas pendante, la barbe hérissée et pointue ; il faisait des grimaces ridicules et des signes de tête sans sujet ; riait sans mesure et avec de grands éclats, s'arrêtait en parlant, et reprenait haleine ; faisait des questions impertinentes et des réponses embarrassées l'une dans l'autre, qui n'avaient rien de ferme et de méthodiques³.

Ammien Marcellin, qui voyait Julien en beau, conserve pourtant dans le portrait de ce prince quelques traits de celui de Grégoire de Nazianze⁴ ; et Julien lui-même, dans le Misopogon, semble attester la fidélité malveillante du pinceau chrétien.

¹ Julian., *epist.* 58.

² *Ego non rationalem jussi, sed tonsorem acciri.*

³ Cette traduction n'est pas tout à fait exacte, et n'a pas surtout l'âpreté de l'original ; mais il y a quelque chose de si simple, de si naturel, de si grave dans le style de Fleury, que je n'ai pas eu la témérité d'entreprendre de refaire ce qu'il a fait. Fleury et Tillemont sont deux hommes qui ne permettent pas qu'on retouche ce qu'ils ont touché. Le dernier a du génie à force de savoir, de conscience et d'exactitude. Il est en présence des faits et des hommes comme un chrétien des premiers siècles en présence de la vérité : il aimerait mieux mourir que de faire un mensonge. Son style incorrect, sauvage et nu, est mêlé de choses qui étonnent. C'est ainsi que, peignant les derniers moments de Julien, il dit, dans le langage des Père de l'Église : *Il mourut dans la disgrâce de Dieu et des hommes.*

⁴ *Mediocris erat staturæ, capillis tanquam pexisset mollibus, hirsuta barba in acutum desinente vestitus, venustate oculorum micantium flagrans, qui mentis ejus angustias indicabant, supercilliis decoris et naso rectissimo, ore paulo majore, labro inferiore demisso, opima et incurva cervice, humeris vastis et latis, ab ipso capite usque unguium summitates lineamentorum recta compagine, unde viribus valebat et cursu.* (Ammien, lib. XXV, cap. IV.) D'après ce portrait, Julien avait les cheveux doux, les sourcils charmants, le nez tout à fait grec ; la beauté de ses yeux étincelants annonçait que son âme était mal à l'aise dans l'étroite prison de son corps. Si on lit *angustias* au lieu d'*angustias* dans le texte, on retrouverait les yeux vifs, mais égarés et tournoyants, qu'attribue à Julien saint Grégoire de Nazianze.

La nature, comme je le présume, n'a pas donné beaucoup d'agréments à mon visage, et moi, morose et bizarre, je lui ai ajouté cette longue barbe pour lui infliger une peine, à cause de son air disgracieux. Dans cette barbe, je laisse errer des insectes¹, comme d'autres bêtes dans une forêt. Je ne puis boire ni manger à mon aise, car je craindrais de brouter imprudemment mes poils avec mon pain. Il est heureux que je ne me soucie ni de donner ni de recevoir des baisers...

Vous dites qu'on pourrait tresser des cordes avec ma barbe : je consens de tout mon cœur que vous en arrachiez les brins, prenez garde seulement que leur rudesse n'écorche vos mains molles et délicates.

N'allez pas vous figurer que vos moqueries me désolent : elles me plaisent ; car enfin, si mon menton est comme celui d'un bouc, je pourrais en le rasant le rendre semblable à celui d'un beau garçon ou d'une jeune fille sur qui la nature a répandu sa grâce et sa beauté. Mais vous autres, de vie efféminée et de mœurs puériles, vous voulez jusque dans la vieillesse ressembler à vos enfants : ce n'est pas comme chez moi, aux joues, mais à votre front ridé, que l'homme se fait reconnaître.

Cette barbe démesurée ne me suffit pas : ma tête est sale ; rarement je la fais tondre ; je coupe mes ongles rarement, et j'ai les doigts noircis par ma plume.

Voulez-vous connaître mes imperfections secrètes ? Ma poitrine est horrible et velue comme celle du lion, roi des animaux. Je n'ai jamais voulu la peler, tant mes habitudes sont brutes et abjectes. Je n'ai jamais poli aucune partie de mon corps : franchement, je vous dirais tout, quand j'aurais même un poireau comme Cimon².

Et c'est le maître du monde qui parle de lui de cette façon ! Mais cette humilité brutale est l'orgueil de la puissance.

¹ *Discurrentes in ea pediculos.*

² Spanheim a traduit le *Misopogon* ; La Bletterie en a donné une autre traduction avec celle des *Césars* et de quelques lettres choisies ; le marquis d'Argens a traduit, sous le nom de *Défense du Paganisme*, ce que saint Cyrille d'Alexandrie nous a conservé de l'ouvrage de Julien contre les chrétiens ; enfin, M. Tourlet a publié une traduction complète des oeuvres de cet empereur. Je me suis aidé des excellents travaux de mes devanciers, sans adopter tout à fait leur version. La traduction du *Misopogon* de La Bletterie, que M. Tourlet a conservée en la corrigeant, est élégante, mais elle ne dit pas tout l'original. La Bletterie, d'ailleurs homme d'esprit, de raison, d'instruction et de talent, est resté dans l'ironique ; il n'a pas osé aborder le sardonique ; il a eu peur de l'effronterie des mots : je ne parle pas du collectif messieurs adressé aux habitants d'Antioche, petite politesse de notre bonne compagnie, qu'il était aisé de faire disparaître. La Bletterie croit que Julien calomnie sa barbe, je le pense aussi ; il est probable qu'il répétait les railleries des Antiochiens, ou qu'enchérisant lui-même sur ces railleries, il exagérait ses défauts pour tomber de plus haut sur les vices contraires de ses détracteurs. Nous voyons Julien se baigner dans une maison de campagne, se faire couper les cheveux en arrivant à Constantinople : cela n'annonce pas un homme si indifférent au soin de sa personne. Saint Augustin, dont la philosophie n'était pas, il est vrai, celle de Julien, pense que la propreté est une demi-virtu.

M. Tourlet a réuni plusieurs fragments de Julien qui ne se trouvent pas dans les anciennes éditions de ses oeuvres. Il a rendu ainsi un véritable service aux lettres ; mais la grande découverte à faire serait celle de l'Histoire des Guerres de Julien dans les Gaules. Cet ouvrage est perdu, tandis que des discours assez insignifiants se sont conservés. Cela vient en partie de l'esprit du siècle où vivait Julien : on attachait une extrême importance aux écrits dogmatiques de l'apostat pour les admirer ou les combattre, et l'on se souciait peu de ce qui était en dehors des controverses religieuses. C'est ainsi que Cyrille d'Alexandrie, dans ses dix livres *Pro sancta christianorum Religione adversus libros athei Juliani*, nous a transmis une grande partie de l'ouvrage de cet empereur contre la religion chrétienne.

Julien avait des vertus, de l'esprit et une grande imagination : on a rarement écrit et porté une couronne comme lui. Il détestait les jeux, les théâtres, les spectacles ; il était sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimait la liberté et l'égalité autant que prince le peut ; il dédaignait le titre de seigneur ou de maître. Il pardonna dans les Gaules à un eunuque chargé de l'assassiner.

Un jour on lui signala un citoyen qui, disait-on, aspirait à l'empire, parce qu'il faisait préparer en secret une chlamyde de pourpre. Julien chargea l'officieux ami du prince légitime de porter à l'usurpateur une paire de brodequins ornés de pourpre, afin qu'il ne manquât rien au vêtement impérial¹. La loi défendait sous peine de mort de fabriquer pour les particuliers une étoffe de pourpre ; un usurpateur était réduit, dans le premier moment de son élection, à voler la pourpre des enseignes militaires et des statues des dieux.

Maris, évêque arien de Chalcédoine, insultait Julien, qui sacrifiait dans un temple de la Fortune. Julien lui dit : *Vieillard, le Galiléen ne te rendra pas la vue*. Maris était aveugle. *Je le remercie*, répondit l'évêque, *de m'épargner la douleur de voir un apostat comme toi*². L'empereur supporta cet accablant reproche.

Delphidius, célèbre avocat de Bordeaux, plaidait devant Julien contre Numerius, accusé de concussion dans le gouvernement de la Gaule Narbonnoise ; Numerius niait les faits. *Qui ne sera innocent, s'écria l'avocat, s'il suffit de nier ? — Qui sera innocent*, répartit Julien, *s'il suffit d'être accusé ?*³

D'autres avocats louaient Julien : *Je me réjouirais de vos éloges*, leur dit-il, *si vous aviez le courage de me blâmer*⁴.

Un certain Thalassius était dénoncé par le peuple d'Antioche comme exacteur et comme ancien ennemi de Gallus et de Julien. *Je reconnais*, dit l'empereur, *qu'il m'a offensé ; c'est ce qui doit suspendre vos poursuites jusqu'à ce que j'aie tiré raison de mon ennemi*. Il pardonna à l'accusé⁵.

Un homme vint se prosterner à ses pieds dans un temple, criant merci pour sa vie. *C'est Théodote*, lui dit-on, *chef du conseil d'Hiéraple, qui jadis demandait votre tête à Constance*. — *Je savais cela depuis longtemps*, répondit l'empereur. *Retourne en paix à tes foyers, Théodote*. *J'ai à cœur de diminuer le nombre de mes ennemis et d'augmenter celui de mes amis*⁶.

Une femme plaidait contre un domestique militaire renvoyé du palais ; elle n'avait osé l'assigner tant qu'il avait été en faveur. Celui-ci se présente à l'audience impériale avec la ceinture de son emploi ; la femme se croit perdue, présumant que son adversaire est rentré en grâce : *Femme*, dit Julien, *soutiens*

¹ *Jubet periculoso garritori pedum tegmina dari purpurea ad adversarium perferenda.* (Ammien)

² *Illum (Julianum) graviter objurgavit, impium et apostatam vocans et religionis expertem. At ille conviciis reddens convicia cæcum eum appellavit : Neque vero, inquit, Deus tuus galilæus te unquam sanaturus est. Gratias, inquit Maris, ago Deo, qui me luminibus orbavit, ne viderem vultum tuum, qui in tantam prolapsus es impietatem.* (Socrate, *Hist. ecclés.*, lib. II. cap. XII, p. 150.)

³ *Ecquis innocens esse poterit, si accusasse sufficet ?* (Ammien)

⁴ *Gaudebam plane præ meque ferebam si ab his laudarer quos et vituperasse posse adverterem, si quid factum sit secus aut dictum.* (Ammien)

⁵ *Agnosco quem dicitis offendisse me justa de causa ; et silere vos interim consentaneum est dum mihi inimico potiori faciat satis.* (Ammien)

⁶ *Abi securus ad lares, exutus omni metu, clementia principis qui, ut prudens definivit, inimicorum minuere numerum augereque amicorum sponte sua contendit ac libens.* (Ammien)

ton accusation ; le défendeur n'a mis sa ceinture que pour marcher plus vite dans la boue ; elle ne peut rien contre ton droit¹.

La publication du *Misopogon* tient à la même élévation de nature : à part l'orgueil cynique de cet ouvrage, un homme investi du pouvoir absolu, environné d'une armée de barbares dévoués à ses ordres, un prince qui pouvait seul signe faire exterminer ses insolents détracteurs, et qui se contente de tirer raison d'un libelle par un pamphlet, est un exemple unique dans l'histoire des peuples et des rois. César, dans l'*Anti-Caton*, n'eut à se venger que de la vertu, et il ne la put vaincre, même en joignant les armes à la satire.

Les Césars sont encore plus extraordinaires que le *Misopogon*. Quel souverain a jamais jugé ses prédécesseurs avec autant de rigueur et de supériorité ? Jules César entre le premier au banquet des dieux : Silène avertit Jupiter que ce convive pourrait bien songer à le détrôner, et Jupiter trouve que la tête de ce mortel ne ressemble pas mal à la sienne. Vient Auguste, dont les couleurs du visage changent comme celles du caméléon ; Tibère, à la mine fière et terrible et au dos couvert de lèpre ; Caligula, monstre sur-le-champ précipité dans le Tartare ; Claude, pauvre prince qui n'est rien sans Pallas, Narcisse et Messaline ; Néron, une couronne de laurier sur la tête, une lyre à la main, et qu'Apollon jette dans le Cocyte ; ensuite des gens de toutes sortes, les Galba, les Othon, les Vitellius ; Vespasien, qui accourt pour éteindre le feu mis aux temples² ; Titus, qu'on envoie à la Vénus publique ; Domitien, qu'on enchaîne auprès du taureau de Phalaris ; Nerva, à propos duquel Silène s'écrie : *Vous autres dieux, vous laissez quinze années un monstre sur le trône, et ce vieillard affable et juste n'a pas régné un an entier !* Jupiter apaise Silène en lui annonçant que des princes vertueux vont suivre Nerva.

Trajan paraît : aussitôt Silène recommande à Jupiter de veiller sur celui qui verse à boire aux immortels. Que cherche Adrien ! son Antinoüs ? Il n'est point dans l'Olympe. Antonin, modéré, excepté en amour, s'arrêterait à couper en portions égales un grain de cumin. A la vue de Marc-Aurèle, Silène déclare qu'il n'a rien à lui reprocher.

Survient un débat entre Alexandre et César, jouteurs de gloire. César affirme qu'il a effacé les grands hommes ses contemporains et les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays. Que prétend Alexandre avec sa conquête de la Perse ? Peut-il opposer quelque chose à la journée de Pharsale ? Quel était le capitaine le plus habile de Pompée ou de Darius ? Où étaient les meilleurs soldats ? *Toi, Alexandre, tu as égorgé les citoyens de Thèbes, incendié les villes des malheureux Grecs ; moi, César, j'ai conquis les Gaules, passé le Rhin, franchi l'Océan, sauté sur le rivage des Bretons. Tu as vaincu dix mille Grecs : j'ai défait cent cinquante mille Romains.*

Alexandre, qui commençait à entrer en fureur, apostrophe Jupiter, et lui demande quand enfin ce babillard romain cessera de se donner des éloges. Il a triomphé de Pompée ! Pompée, pauvre homme qui profita des triomphes de Lucullus ! on lui donna le nom de grand par flatterie ; mais pouvait-on le comparer à Marius, aux deux Scipion, à Camille ? *Tu as battu Pompée, César ? Pompée, si amoureux de sa coiffure qu'il ne s'osait gratter la tête que du bout du doigt ! Tu ne soumis les Gaulois et les Germains que pour asservir ta patrie : fut-*

¹ *Prosequere, mulier, si quid te læsam existimas : hic enim sic cinctus est ut expeditius per lutum incedat ; at parum nocere tuis partibus potest.* (Ammien)

² Allusion à l'incendie du temple de Jérusalem et du Capitole.

il jamais rien de plus impie et de plus détestable ! Ne traite pas avec tant de dédain les dix mille Grecs que je me vis forcé d'accabler. Vous, Romains, qui à peine avez pu vous rendre maîtres de la Grèce dans sa décadence, vous qui vous êtes épuisés à soumettre un petit État presque ignoré aux beaux jours de l'Hellénie, que seriez-vous devenus s'il vous eût fallu combattre les Grecs unis et florissants ? Il vous sied bien de parler avec mépris de ma conquête de la Perse, fameux conquérants qui, après trois siècles de guerre, êtes parvenus, à la sueur de votre front, à vous emparer de quelques villages au delà du Tigre ! Moins de dix ans ont suffi à Alexandre pour dompter la Perse et les Indes. La satire continue de cette manière impitoyable, haute et juste, jusqu'à Constantin, outrageusement traité par le restaurateur de l'idolâtrie : il le livre à la déesse de la mollesse, qui l'embrasse, le revêt d'une robe de femme de diverses couleurs, et le conduit par la main à la Luxure. Auprès d'elle Constantin trouve un de ses fils (Crispus), qui criait incessamment : **Corrupteurs de femmes, homicides, sacrilèges, scélérats, vous tous qui avez besoin d'expiation, approchez ! avec un peu d'eau je vous rendrai purs. Si vous retombez dans vos fautes, frappez-vous la poitrine, battez-vous la tête : tout vous sera remis**¹.

Ici il y a triple calomnie et haine atroce : on ne reconnaît plus le souverain supérieur qui condamne les mauvais princes, et le grand homme qui juge ses pairs.

Julien était musicien et poète de talent : nous avons de lui deux épigrammes élégantes, l'une contre la bière, l'autre où l'orgue est décrit à peu près tel que nous le connaissons². Ses lettres sont instructives, quoique d'un style peu

¹ *Quisquis mulierum corruptor, quisquis homicida est, quisquis piaculo aut exsecrando scelere se obstrinxit, fidenter huc adito. Etenim simul atque hac aqua ablutus fuerit, illico ego eum purum reddam. Quod si iisdem rursus se flagitiis contaminarit, efficiam uti, tunso pectore et capite percusso, expietur.* (In Caesar, p. 336. B.)

² Il existe en manuscrit, dit-on, un poème de Julien sur le soleil et quelques harangues non publiées. D'une grande quantité de lettres sorties de la plume féconde de Julien, on n'en connaît guère plus de soixante-quatre. Vossius assure que Les Césars étaient intitulés dans les anciens manuscrits *Les Saturnales* et *le Banquet* ; mais Suidas distingue *Les Césars* des *Saturnales*, et cite de ce dernier ouvrage des choses qui ne se trouvent point dans *Les Césars*. Suidas indique encore deux ouvrages perdus de Julien, l'un sur *Les trois Figures*, l'autre sur *L'Origine du mal*, contre les ignorants. Eunape, dans ses *Vies des Sophistes*, parle souvent de Julien ; il en avait écrit l'histoire ; peut-être faisait-elle partie de son *Histoire des Empereurs depuis Alexandre Sévère*. On croit que celle-ci se retrouve en partie dans les deux livres de Zosime, qui se serait contenté de retoucher le travail d'Eunape ; Calliste, au rapport de Socrate, avait mis en vers la vie de Julien. On présumait dans le XVII^e siècle que l'histoire politique d'Eunape était dans les bibliothèques d'Italie. Le monde littéraire doit au savant M. Boissonade une édition grecque d'Eunape, dont M. Cousin, juge compétent, parle ainsi : son suffrage sera d'un tout autre poids que le mien : *Personne en effet n'était mieux préparé à donner une édition critique d'Eunape que M. Boissonade, qui a déjà si bien mérité de la philosophie néoplatonicienne en publiant une nouvelle édition de la Vie de Proclus par Marinus et le commentaire inédit de Proclus sur le Cratyle. Et comme si ses propres ressources ne lui suffisaient point, sa modestie lui a fait un devoir de se procurer tous les matériaux amassés par ses devanciers. Le spécimen de Carpzow le mettait en possession des notes de Fabricius, et par l'intermédiaire de Schoefer, Erfurt, entre les mains duquel étaient tombés les travaux inédits de Wagner, les a obligeamment communiqués à M. Boissonade, avec des notes de Reinesius. Pour la vie de Libanius, il a eu les notes inédites de Valois ; et deux exemplaires d'Eunape qui avaient appartenu à Walckenaër lui ont fourni quelques corrections heureuses déposées sur les marges par Walckenaër, ou par lui recueillies sur l'exemplaire de Vossius conservé à la bibliothèque de Leyde, sans compter les conjectures de l'illustre évêque d'Avranches, Huet, que contient un des exemplaires de la bibliothèque de Paris, et d'autres secours qu'il serait trop long d'énumérer, et qui tous disparaissent devant la vaste collection de remarques de toutes espèces dont Wytttenbach a enrichi l'ouvrage de notre savant compatriote : de sorte que les deux volumes dont se compose cette édition d'Eunape présentent les travaux des maîtres de différents pays et de différents siècles, habilement employés par un des maîtres du siècle présent.*

naturel¹ ; en voici une où il y a trop de Néréides, de Grâces, de Nymphes, de lieux communs de mythologie, et qui ressemble assez à ces épîtres toutes fleuries de lis et de roses que le grand Frédéric écrivait à des gens de lettres la veille d'une bataille ; mais le sujet en est touchant et les descriptions agréables ; elle nous apprend quelque chose d'intime de la vie et de la jeunesse de Julien.

L'aïeule maternelle de Julien lui avait laissé une petite terre en Bithynie : l'empereur écrit à un ami dont on ignore le nom, pour lui en faire présent. Quel est le roi d'une province de l'empire romain qui ne croirait aujourd'hui déroger à sa puissance, démembrer le domaine de sa couronne, et compromettre la dignité de son sang, en offrant d'aussi bonne grâce l'héritage de sa grand-mère à un ami ?

La maison n'est pas à plus de vingt stades de la mer, mais on n'y est point étourdi par le marchand, ou par le matelot criard ou querelleur. Cependant on y jouit des présents des Néréides, et l'on peut y avoir le poisson frais et palpitant. Si tu montes sur un tertre peu éloigné de la maison, tu verras la Propontide, ses îles et la ville qui porte le noble nom d'un empereur. Là tu ne seras point au milieu des algues, des mousses et des autres plantes désagréables et inconnues que la mer jette sur ses grèves, mais au milieu des saules, parmi le thym et les herbes parfumées. Couché, un livre à la main, après une lecture attentive, tu pourras reposer tes yeux fatigués : la mer et les vaisseaux te seront un charmant spectacle. Dans mon enfance, ce lieu me plaisait, parce que j'y trouvais des fontaines qui n'étaient pas à mépriser, des bains assez propres, un potager et des arbres. Lorsque je devins homme, je désirai ardemment de revoir ce lieu ; j'y suis maintes fois retourné en compagnie de quelques amis. Je m'y suis même assez occupé d'agriculture pour y laisser, comme un monument, une petite vigne qui donne un vin suave et parfumé. Tu verras dans mon clos Bacchus et les Grâces : la grappe pendante au cep, ou portée au pressoir, exhale l'odeur des roses ; la liqueur dans le tonneau est déjà du nectar, si nous en croyons Homère. Tu me demanderas peut-être, puisque les vignes viennent si bien dans ce sol, pourquoi je n'en ai pas planté davantage. Mais d'abord je ne suis pas un cultivateur bien habile ; ensuite les Nymphes tempèrent pour moi la coupe de Bacchus : je ne voulais de vin qu'autant qu'il en fallait pour moi et mes convives, dont tu sais que le nombre n'est pas grand. Accepte donc ce présent, ô tête chérie² ! Il est petit sans doute ; mais ce qui va d'un ami à un ami, de la maison à la maison, est très doux, comme le dit le sage poète Pindare³.

Les discours de Julien ont les défauts de la littérature de son temps ; mais celui qu'il adresse aux Athéniens, en partie purgé de ces défauts, montre avec quelle gravité il avait pu écrire l'histoire des guerres des Gaules et de la Germanie. Il est fâcheux que l'apostat, dans deux panégyriques, ait si bien loué Constance, son persécuteur, et qu'il ait été si froid dans l'éloge d'Eusébie, sa bienfaitrice, et peut-être quelque chose de plus⁴.

¹ Libanius prétend avoir atteint la perfection du style épistolaire, et il accorde la seconde place à Julien. Pline le jeune offre le modèle de ce bel esprit élégant et recherché imité par Julien et les Grecs de son temps.

² Φίλη κεφαλή ! *O carum caput !* Horace a transporté ce tour dans le latin, et Racine dans le français.

³ *Epist.* XLVI.

⁴ Cette princesse, aussi belle qu'humaine, dit Julien (*Paneg. Eus.*), est représentée comme aimant les lettres et pleine de compassion pour les malheureux : *in culmine tam celso humana*. On la voit protéger Julien, le défendre contre ses ennemis, lui fournir des livres, prendre pour lui tous les

Grand admirateur du passé, Julien a voulu faire remonter le vocabulaire dont il s'est servi aux jours classiques de la Grèce : assez souvent il habille à l'antique des idées modernes ; on peut se faire une idée de ce contraste par un exemple en sens opposé. L'auteur des *Vies des grands Hommes* a écrit en grec dans un idiome complet et vieilli, il a été traduit en français dans un idiome incomplet et naissant, d'où il est arrivé une chose assez extraordinaire : le génie de Plutarque était naïf, et sa langue ne l'était plus ; Amyot est venu, et il a donné à Plutarque la langue qui manquait à son génie. Mais Amyot échoue dans les morales : le gaulois, qui s'était si bien prêté aux récits du biographe, n'a pu rendre les idées complexes et les expressions métaphysiques du philosophe.

De grandes imperfections balançaient dans Julien ses éminentes qualités : il gâtait son caractère original en copiant d'autres grands hommes, et semblait n'avoir de naturel que sa perpétuelle imitation. Il s'était surtout donné pour modèles Alexandre et Marc-Aurèle ; sa mémoire envahissait ses actions ; il avait fait entrer son érudition dans sa vie. Lorsqu'il renvoya aux évêques le traité de Diodore de Tarse, en faveur du christianisme, avec ces trois mots : *anegnôn, egnôn, categnôn* : Ἀνέγνων, ἔγνων, κατέγνων : *J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné*, il rappelait mal le *veni, vidi, vici*, de César. Ses actes de clémence étaient peu méritoires, le dédain y ayant plus de part que la générosité. Léger, railleur, pétulant, questionneur sans dignité, d'une loquacité intarissable, il eût été cruel s'il se fût laissé aller à son penchant¹. Dans des emportements involontaires, il s'abaissait jusqu'à frapper de la main et du pied les gens du peuple qui se présentaient à ses audiences². On pourrait soupçonner sa pudicité : bien que Mamertin assure que son lit était plus chaste que celui d'une vestale, il est probable, s'il n'est certain, qu'il eut des enfants naturels³. Telle est la puissance d'un mot : le nom d'Apostat, donné à Julien, suffit pour flétrir sa mémoire, même aujourd'hui que nous sommes séparés de ce prince par quatorze siècles, et que tombent les institutions qu'il prescrivait.

L'antipathie de Julien pour le culte des chrétiens se fortifia de la haine que lui inspira le prince qui massacra son père, livra son frère au bourreau et menaça longtemps sa vie : les anciens autels étant devenus les autels persécutés, Julien s'y attacha comme un caractère généreux s'attache à la patrie, à la faiblesse et au malheur, il voulut croire à des absurdités que sa raison condamnait ; il employa son génie, comme les philosophes de son temps, à expliquer par des allégories le culte de ces divinités, personnifications des objets de la nature ou passions matérialisées. La beauté des cérémonies du paganisme enchantait son imagination poétique, nourrie des songes de la Grèce : à la renaissance des lettres, au XVI^e siècle, quelques écrivains de la France et de l'Italie, ravis des belles fables, devinrent de véritables païens, et firent abjuration entre les mains d'Homère et de Virgile. Julien attribuait son salut à sa piété envers les dieux, qui

soins de la puissance et de la tendresse ; ensuite on la voit donner un breuvage à Héléne pour la faire délivrer de son fruit avant terme. Comment Eusébie, qui avait élevé Julien à la pourpre, et qui conséquemment ne semblait pas craindre son ambition, voulait-elle le priver de postérité ? Eusébie était stérile ; Héléne n'était pas jeune, mais elle était féconde. Ces contradictions s'expliqueraient par la folie d'une passion. Dans cette hypothèse, Eusébie aurait désiré placer Julien sur le trône du monde, mais elle n'aurait pu souffrir qu'une femme, plus heureuse qu'elle, fût la mère des enfants de Julien.

¹ Socrate, lib. III, cap. XXI.

² Naz., p. 121.

³ Julian., *epist.* XI. *Educator meorum liberorum.*

l'avaient excepté seul de la juste condamnation prononcée contre la maison impie de Constantin.

Son aversion pour le christianisme se put augmenter encore du spectacle qu'offrait la société lorsqu'il parvint à l'empire. L'hérésie d'Arius avait tout divisé et subdivisé ; ce n'étaient qu'anathèmes lancés et reçus ; les catholiques mêmes ne s'entendaient plus ; les évêques se disputaient des sièges, et le schisme ajoutait ses désordres à ceux de l'hérésie. Julien avait remarqué que les chrétiens sont plus cruels entre eux que les bêtes ne le sont aux hommes¹ (c'est un auteur païen qui l'affirme). Athanase fait la même remarque sur les ariens². Ces querelles dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux, affaiblissaient l'empire au dehors, paralysaient le pouvoir au dedans, rendaient l'administration périlleuse et difficile. Les juges et les gouverneurs n'étaient occupés qu'à réprimer les délits et les séditions des chrétiens. Le fameux Georges, évêque arien d'Alexandrie, persécuteur des païens et des catholiques, avait désolé l'Égypte par ses rapines et ses cruautés. Diodore, un de ses adhérents, coupait de sa propre autorité la chevelure des enfants, chevelure que l'idolâtrie maternelle laissait croître en l'honneur de quelque divinité protectrice. Le peuple, lassé, se souleva, massacra Georges, pilla sa bibliothèque, dont Julien recommanda au préfet d'Égypte de rassembler soigneusement les débris. La folie des Galiléens, dit le même prince dans sa lettre à Artabius, a presque tout perdu³.

Julien, qui n'aurait pu reconnaître la vérité chrétienne parmi des hommes qui ne s'entendaient pas sur la nature du Christ, put donc croire qu'il supprimerait à la fois tous les maux en étouffant toutes les sectes sous l'ancien culte : erreur d'un juge préoccupé, qui prit les effets pour la cause ; qui ne vit que l'extérieur des troubles, qui ne fut frappé que du mouvement à la surface, et n'aperçut pas l'idée immobile reposant au fond de ces troubles. Une révolution était accomplie, un changement opéré dans l'espèce humaine.

Cependant l'éducation d'enfance du grand ennemi de la croix avait été toute chrétienne ; il avait disputé de dévotion à Macellum avec son frère Gallus ; il paraît même qu'après avoir été lecteur dans l'église de Nicomédie, il s'était fait tonsure pour se faire moine⁴ ; intention qu'on a voulu attribuer à l'hypocrisie, et qu'il est plus équitable de regarder comme le mouvement d'une âme exaltée. Julien ne pouvait être ni chrétien ni philosophe à demi ; la nature ne lui avait laissé que le choix du fanatisme.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que ce prince fut séparé de Gallus, il s'abandonna à la passion de l'étude, qui lui avait inspirée Mardonius, son premier maître. Il visita à Pergame Edesius, dont l'école jetait un grand éclat.

Chef du néoplatonisme, dont Plotin était le fondateur, Edesius, disciple et successeur de Jamblique, était un vieillard dont l'esprit vigoureux s'élevait vers le ciel à mesure que son corps se penchait vers la terre. Julien voulait en tirer toute la science, mais le vieillard lui dit : **Aimable poursuivant de la sagesse, mon corps est un édifice en ruine prêt à tomber : interrogez mes enfants**⁵.

¹ *Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique christianorum expertus.* (Ammien, lib. XII, cap. V.)

² *Ariani Scythis ipsis crudeliores.* (Ath., *Hist. Arian.*)

³ *Etenim Galilæorum amentia propemodum omnia afflixit ac perdidit.* (Julian., *epist.* VII.)

⁴ *Et ad cutem usque tonsus monasticam vitam simulavit.* (Socrate)

⁵ Eunape, *Vit. Jambli., Vit. Max.*

Ces enfants d'Edesius étaient ses disciples : Maxime, Priscus, Eusèbe et Chrysanthe. Julien s'adressa d'abord aux deux derniers. Eusèbe ne croyait point à la théurgie, et parlait à Julien contre les opérateurs de prodiges ; il lui raconta que Maxime avait fait sourire devant lui, au moyen d'un grain d'encens purifié et d'un hymne chanté à voix basse, la statue de la déesse au temple d'Hécate : qu'ensuite les flambeaux s'étaient allumés d'eux-mêmes¹. Aussitôt Julien, transporté de curiosité ne voulut plus écouter les raisonnements d'Eusèbe, et s'empressa d'aller chercher Maxime à Ephèse.

Maxime, d'un âge approchant de la vieillesse, portait une longue barbe blanche ; son éloquence était entraînant ; le son de sa voix se mariait si bien avec l'expression de ses regards, qu'on ne lui pouvait résister². Pressé par Julien, il fit venir Chrysanthe, et tous les deux l'instruisirent. Maxime conduisit le jeune prince dans le souterrain d'un temple : après les évocations on entendit un grand bruit, et des spectres de feu apparurent. Julien, saisi de frayeur, fit involontairement et par habitude le signe de la croix : tout s'évanouit. Julien ne se pouvait empêcher d'admirer la puissance du signe des chrétiens, lorsque le philosophe lui dit d'une voix sévère : **Croyez-vous avoir fait peur aux dieux ? Ils se sont retirés parce qu'ils ne veulent pas avoir de relations avec des profanes tels que vous**³.

On ignore le reste de cette initiation ; mais on assure que Maxime prédit l'empire à Julien s'il jurait d'abolir le christianisme et de rétablir l'ancien culte.

Au surplus, quels que fussent les nuages dont le néoplatonisme environnait sa doctrine, on sait qu'il admettait des puissances subordonnées avec lesquelles on commerçait par la science de la cabale. Comme les philosophes ne pouvaient justifier les folies du polythéisme pris dans le sens absolu, ils composaient un système d'allégories dans lesquelles ils renfermaient les vérités de la physique, de la morale et de la théologie. Ils admettaient un Dieu-Principe dont les attributs devenaient des divinités inférieures. Les astres, la terre, la mer, les royaumes, les villes, les maisons, de même que les vertus et les arts, avaient leurs génies : ceux qui tout à la fois rougissaient et se glorifiaient des anciennes superstitions chargeaient ainsi l'imagination d'inventer, pour les justifier, un système digne d'elles.

Le fond de l'ancienne doctrine platonicienne subsistait : l'intervalle incommensurable qui sépare l'homme de Dieu étant rempli par des êtres plus ou moins sublimes à mesure qu'ils sont plus voisins de Dieu ou de l'homme, notre âme, selon le degré de sa vertu, remonte cette longue chaîne de héros, de génies et de dieux, et va s'abîmer dans le sein du grand Être, beauté, vérité, souverain bien, science complète.

Plutôt alléché aux mystères que rassasié de secrets, Julien alla chercher au fond de la Grèce un vieux prêtre d'Eleusis, qui passait pour ne rien ignorer. Si nous en croyons Eunape, seule autorité pour ce récit, Julien, au moment de rompre avec Constance, appela ce prêtre dans les Gaules, et lui fit part du projet qu'il n'avait révélé qu'à Oribase, son médecin, et à Evhémère, son bibliothécaire.

Julien était versé dans la théurgie et les deux divinations : ses croyances se composaient d'un mélange de néoplatonisme et de quelque souvenir de sa

¹ Eunape, *Vit. Jambl., Vit. Max.*

² Eunape, *Vit. Jambl., Vit. Max.* ; Liban., *Paneg.*, 175.

³ Théodoret, lib. III, cap. III ; Greg. Naziance, *or.* III, p. 71.

première éducation chrétienne, le tout enveloppé dans l'hellénisme ou les mythes homériques. Le néoplatonisme joignait à la doctrine de Platon des idées empruntées aux écoles pythagoricienne, stoïcienne et péripatéticienne. En vertu de la loi de la métempsychose, Julien pensait avoir hérité de l'âme d'Alexandre : superstition naturelle du courage, du génie et de la gloire.

Libanius compare la vérité rentrant dans l'esprit de Julien, purifiée du christianisme, à la statue des dieux replacée dans un temple autrefois profané. Selon le même Libanius, des divinités amies éveillaient le disciple impérial en touchant doucement ses mains et ses cheveux¹ ; il distinguait la voix de Jupiter de celle de Minerve, et ne se trompait point sur la forme d'Hercule ou d'Apollon : platonicien par l'esprit, stoïcien par le caractère, cynique par quelques habitudes extérieures, Julien priait et jeûnait en l'honneur d'Isis, de Pan ou d'Hécate, comme les Pères du désert ses contemporains jeûnaient et priaient aux jours de vigiles et d'abstinence. Si à cette époque la philosophie affectait des austérités et prétendait opérer des prodiges, c'est qu'elle avait été conduite à opposer quelque chose aux vertus et aux merveilles des chrétiens.

En effet, peu de temps après le règne de Julien une persécution s'éleva contre les hommes accusés de magie ; cette magie n'était que la réaction et la contrepartie des miracles. Le christianisme avait forcé l'hellénisme à l'imitation pour maintenir sa puissance. La cérémonie du taurobole ou du criobole, qui se rattachait dans son principe à la plus haute antiquité, était devenue une simple parodie du baptême. Au bord d'une fosse couverte d'une pierre percée, le sacrificateur égorgeait un taureau ou un bélier ; le sang de la victime coulait au travers des trous, sur le prosélyte placé au fond de la fosse, et les taches de ce pécheur se trouvaient effacées au moins pour vingt ans. Les philosophes étaient les solitaires de la religion de Jupiter ; comme les ermites du christianisme, ils s'attribuaient un pouvoir surnaturel. Plotin évoquait, à l'aide d'un Egyptien, son propre démon ; quand il mourut, un dragon sortit de dessous son lit et traversa une muraille. Jamblique s'élevait en l'air, et tout son corps paraissait resplendissant : au son d'une parole il fit un jour sortir les génies de l'amour, Eros et Antéros, du fond d'un bain. Edesius forçait les dieux à descendre, et il en recevait des oracles en vers hexamètres². Vous venez de voir les jongleries de Maxime et Chrysanthe. Simon le magicien, Apollonius de Tyane avaient eu les mêmes prétentions aux vertus théurgiques. Celse avait opposé aux miracles de Jésus-Christ les prestiges d'Esculape, d'Apollon, d'Aristes et d'Abaris. Les philosophes affectaient un tel air de ressemblance avec les ascètes, que Julien, dans un moment d'humeur contre les cyniques, les compare aux moines galiléens³. Vous allez bientôt voir ce prince essayant de régler la police des temples d'après la discipline des églises. Enfin, les idolâtres réformés avaient placé une Trinité à la tête de leurs dieux : vaincu de toutes parts, le paganisme était, pour ainsi dire, obligé de se faire chrétien.

Toutefois, dans cette transfusion du sang social, dans l'accomplissement de la plus grande révolution de l'intelligence, on doit aussi remarquer, afin d'être juste et sincère, ce que le christianisme pouvait avoir admis de la philosophie et du paganisme.

¹ Liban., *Paneg.*

² Eunape, *Vit. Soph.* ; Bruker., *Hist. Philosoph.* ; Julian., *apud S. Cyril.*, lib. VI.

³ Julian., *Contra imperitos canes*, or. VI.

Le christianisme a-t-il reçu de la philosophie les dogmes de la Trinité, du Logos ou du Verbe ?

J'ai déjà eu l'occasion de traiter ailleurs cette matière : j'ai fait observer (*Génie du Christianisme*) que la Trinité pouvait avoir été connue des Egyptiens, comme le prouvait l'inscription grecque du grand obélisque du Cirque Majeur, à Rome ; j'ai cité un oracle de Sérapis, rapporté par Héraclides de Pont et Porphyre¹, lequel oracle exprime nettement le dogme de la Trinité².

¹ Porphyre appartient au néoplatonisme, postérieur à la prédication de l'Évangile : sous ce rapport, son témoignage est suspect.

² La belle découverte de la lecture des hiéroglyphes a pu jeter de nouvelles lumières sur le système religieux des Egyptiens. Je dois à M. Charles Le Normant, qui a suivi M. Champollion en Egypte, la note savante qu'on va lire. L'auteur, en traitant de la triade égyptienne, dit aussi quelques mots du taurobole.

La triade égyptienne, identiquement semblable à la triade hindoue, repose sur une croyance panthéistique : les deux principes fondamentaux (Ammon-Ra et Mouth, la grande mère, dans la forme la plus élevée) représentent l'esprit et la matière ; ils ne sont pas même corrélatifs, car il est dit qu'Ammon est le mari de sa mère (*), ce qui veut dire que l'esprit est une émanation de la matière préexistante, du chaos. Dans le Rituel funéraire (**), la pièce capitale et le résumé de la théologie égyptienne, Ammon dit à Mouth : Je suis l'esprit ; toi, tu es la matière ; plus loin, dans la prière adressée à Mouth, sous la forme secondaire de Neith, on lit ces mots : Ammon est l'esprit divin, et toi, tu es le grand corps, Neith, qui préside dans Saïs. De leur union provient Chons, la plus haute manifestation de l'esprit, la troisième personne de la triade thébaine. Chons est tellement le même que le Logos de l'Inde, et même de la Perse, de Platon et de saint Jean, qu'à Thèbes, dans le temple qui lui est dédié (***), il est nommé Chons Toth, c'est-à-dire parole. Cette triple unité de Dieu se retrouve ainsi dans toutes les dégradations du théisme égyptien, jusqu'à la triple manifestation corporelle de Dieu dans les personnes d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Puis vient un personnage complémentaire, un résumé des formes multiples de la Divinité, Ammon-Horus ou Horus-Ammon, qui réunit les deux anneaux opposés de cette chaîne immense, et renferme l'unité panthéistique du monde concentrée dans les trois personnes de l'esprit, de la matière et du verbe. Ammon-Horus est le Pan des Grecs.

La Trinité chrétienne est fondée sur l'existence d'un Dieu préexistant à la matière, qui a tiré le monde du néant ; ce Dieu se manifeste incessamment dans son fils ; l'esprit est l'intermédiaire de cette manifestation, qui dans la triplicité constitue l'unité de Dieu. On voit donc que pour établir un rapport de cette trinité à la triade égyptienne il faudrait supposer dans cette dernière l'abstraction du principe féminin et la division de l'esprit en principe générateur et en esprit proprement dit. La différence fondamentale des deux doctrines a pour base l'opinion différente que les panthéistes et les chrétiens professent sur l'origine du mal : l'optimisme panthéistique le plus exalté ne peut détruire l'inhérence du mal à la matière éternelle, et par conséquent la nécessité du mal ; Nephtis, la soeur d'Isis, partage sa couche entre Osiris et Typhon.

Les premiers apologistes ont aussi attribué au désir de contrebalancer l'influence des cérémonies chrétiennes l'usage fréquent des sacrifices tauroboliques, à compter de la dernière moitié du second siècle de notre ère. Mais il est plus que probable que ces sacrifices avaient une autre source que l'imitation des rites du baptême, ou même que l'idée de réhabilitation d'où la cérémonie baptismale est dérivée. La purification expiatoire par le sang est universelle dans les cultes de l'Orient ; on en retrouve la trace jusque dans le Lévitique : *Et sanguinem qui erat in altari aspersit super Aaron et vestimenta ejus, et super filios illius ac vestes eorum* (VIII, 30). Tous les témoignages anciens s'accordent à rattacher les tauroboles au culte phrygien de Cybèle. Or, ce culte, bien qu'introduit à Rome deux cent sept ans avant Jésus-Christ, ne fut longtemps que toléré, et ne passa tout à fait dans la chose publique que sous le règne d'Antonin. M. de Boze (****) a très bien rappelé les causes de la vénération superstitieuse de cet empereur pour les mystères de Cybèle ; il a montré en même temps que Faustine la mère était la première impératrice qui eût pris sur les médailles le nom de mère des dieux. Or, le plus ancien taurobole que nous trouvons constaté par une inscription se rapporte à l'an 160 de Jésus-Christ, et a été célébré pour la conservation des jours d'Antonin et de sa famille (****) ; la plupart des monuments de ce genre ont, comme le précédent, une couleur politique. Que les idées de régénération répandues par le christianisme dans tout le monde aient contribué à étendre l'usage des sacrifices tauroboliques, c'est ce qu'il est difficile de nier ; mais les apologistes eux-mêmes montraient la différence de principe, et par conséquent d'origine, qui existait entre le baptême et le taurobole : Le sang du taureau, disait Firmicus (*****), ne rachète pas, il souille. C'est qu'effectivement l'idée de

Les mages avaient une espèce de Trinité dans leur Metris, Oromasis et Arimanis, ou Mitra, Oromase et Arimane. Platon semble indiquer la trinité dans le Timée, l'Épinomis ; et dans une lettre à Denis le jeune il énonce le Verbe de la manière la plus claire. Selon lui le Verbe très divin a arrangé l'univers et l'a rendu visible¹. Platon avait emprunté le dogme de la Trinité de Timée de Locres, qui le tenait de l'école italique. Les pythagoriciens avouaient l'excellence du ternaire : le trois n'est point engendré et engendre toutes les autres fractions, d'où il prenait dans l'école pythagoricienne la qualification de nombre sans mère. Les stoïciens professaient la même théologie, ainsi que le témoigne Tertullien, qui cite Zénon et Cléanthes².

Aux Indes et au Thibet proprement dit, les livres sacrés mentionnent le Verbe et la Trinité. Enfin, les missionnaires anglais croient avoir retrouvé la Trinité jusque dans la religion des sauvages d'Otaïti³.

Les principaux Pères de l'Église, presque tous sortis de l'école platonicienne, ont avoué que leur ancien maître s'était quelquefois approché de la pure doctrine : c'est ce qu'on voit dans Origène, dans Tertullien, dans saint Justin, saint Athanase⁴ et dans saint Augustin. Ce dernier raconte qu'ayant lu les traités des platoniciens, il y découvrit les vérités de la foi relatives au verbe de Dieu, telles qu'elles sont énoncées dans le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean. Il fait observer que plusieurs platoniciens ayant entendu parler du christianisme convinrent que le Messie était l'Homme-Dieu, en qui la Vérité permanente, l'immuable Sagesse s'était incarnée⁵, Platon avait déclaré que si le Juste venait sur la terre, il serait méconnu et crucifié. Une tradition confuse des incarnations du dieu indien s'était répandue à travers la Perse jusqu'au fond de l'Occident.

Constantin, dans la harangue que j'ai rappelée, signale Platon comme le premier philosophe qui attira les hommes à la contemplation des choses divines⁶.

Qu'un homme du génie de Platon ait approché de la vérité révélée par la force de sa pénétration, rien de plus naturel : les vérités de l'intelligence, comme toutes les autres vérités, nous sont plus ou moins accessibles, selon le plus ou le moins de supériorité de notre esprit. Mais la philosophie de Platon est mêlée de tant d'obscurités, de contradictions et d'erreurs, qu'il est difficile d'en tirer le système

réhabilitation purifiante et celle d'expiation sanglante appartiennent à deux systèmes opposés, dont le second a été aboli par le sacrifice de la grande victime du christianisme. S'il était permis d'assigner une origine encore plus ancienne que les mystères de Cybèle au sacrifice taurobolique, nous en retrouverions la trace dans le mythe persan de Mithra et dans l'immolation du taureau, qui en est le symbole principal ; or, on sait que la religion de la mère des dieux n'est en grande partie qu'une émanation des doctrines persanes.

(*) Sur le Pylone du temple de Chons à Karnak, appelé le grand temple du sud, dans le grand ouvrage d'Égypte.

(**) Troisième partie, section III, traduction communiquée par M. Champollion.

(***) Le même que ci-dessus ; le dernier signe, qui est l'Ibis, est le symbole du dieu Toth, et se résout phonétiquement dans le mot.... *tot*, qui commence tous les discours des dieux... parole d'Ammon-Râ, roi des dieux, etc. (Renseignement communiqué par M. Champollion.)

(****) T. II, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

(*****) Mémoire précité.

(*****) Cité par M. de Boze.

¹ Plat., t. II, p. 986, in *Epinomid.*

² Tertullien, *Apologétique.*

³ Voyez *Génie du Christianisme.*

⁴ S. Justin, *Apolog.* ; Origène, *Contr. Cels.* ; Tertullien, *Apolog.* ; Athan., *De Incarn. Verbi Dei*, p. 83.

⁵ S. Augustin, *Confessions*, lib. VII ; Id., *epist. CXVIII.*

⁶ Constant. Mag., *In Orat. Sanctor. cael.*, cap. IX.

des chrétiens. Ensuite Aristobule, Joseph, saint Justin, Origène, Eusèbe de Césarée¹, ont avancé et prouvé que Platon avait eu connaissance des livres hébreux, qu'il y avait puisé cette partie de sa philosophie, si peu ressemblante à ce qui lui appartient en propre, ou plutôt à Pythagore : les exemplaires des idées et de l'harmonie des sphères.

Mais aucune induction raisonnable ne peut être tirée des doctrines qui ont eu cours après l'avènement du Christ : le néoplatonisme, au lieu d'avoir donné aux chrétiens la trinité, la lui aurait plutôt dérobée : Plotin et Porphyre ont rajusté leur système confus de triade sur le système positif et clair de la nouvelle religion. Alors parut le dogme trinitaire païen plus nettement énoncé, les trois dieux, les trois entendements, les trois rois réunis dans l'unité démiurgique. Les philosophes avaient une grande admiration pour ces premières paroles de l'Évangile selon saint Jean : **Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu** ; ils disaient qu'il fallait les écrire en lettres d'or au frontispice des temples² ; saint Basile³ assure qu'ils étaient allés jusqu'à s'emparer de ces paroles et à les insérer, comme leur appartenant, dans leurs ouvrages. Amélius, disciple de Plotin, est atteint et convaincu par Eusèbe de Césarée, Théodoret et saint Cyrille d'Alexandrie, d'être un plagiaire de l'Évangile de saint Jean, de cet apôtre qu'Amélius appelle dédaigneusement un barbare⁴. Théodoret compare les néoplatoniciens, imitateurs des fidèles (et en particulier Porphyre), à des singes et à la corneille d'Esop⁵.

Je ne puis que vous indiquer, dans ces Etudes, des sujets qui demanderaient un développement considérable. Il conviendrait d'examiner si avant le christianisme révélé il n'y a pas eu un christianisme obscur, universel, répandu dans toutes les religions et dans tous les systèmes philosophiques de la terre ; si l'on ne retrouve pas partout une idée confuse de la Trinité, du Verbe, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la chute primitive de l'homme ; si le christianisme ne fit pas sortir du fond du sanctuaire les doctrines mystérieuses qui ne se transmettaient que par l'initiation ; si, portant en lui sa propre lumière, il n'a pas recueilli toutes les lumières qui pouvaient s'unir à son essence ; s'il n'a pas été une sorte d'éclectisme supérieur, un choix exquis des plus pures vérités.

Il y a longtemps qu'on s'est enquis du degré d'influence que la philosophie a pu exercer sur la doctrine des Pères de l'Église : d'un côté, on a soutenu qu'ils avaient transformé le christianisme moral des apôtres dans le christianisme métaphysique du concile de Nicée ; de l'autre, on a combattu cette assertion⁶.

¹ Aristobul., *apud* Eusèbe, lib. XIII ; *Præp. Evang.*, cap. XII ; Joseph., lib. II, *Contra Appion.* ; S. Justinien, *Apologétique* ; Origène, lib. XII, *Cont. Cels.* ; Eusèbe, lib. XI, *Præp. Evang. in procemio.* La version des Septante est postérieure au voyage de Platon en Egypte ; mais il est prouvé par Aristobule (*apud* Eusèbe, lib. XIII, *Præp. Evang.*, cap. XII) et par Démétrius (*in epist. ad Plorem. Eg. Reg. apud* Joseph. Arist. et Eusèbe) que des parties considérables des livres hébreux étaient traduites en grec longtemps avant la version complète des Septante. (Voyez *Défense de SS. Pères accusés de platonisme*, liv. IV, p. 618 et suiv.) Baltus sur ce point a complètement raison contre Leclerc.

² *Solebamus audire aureis litteris conscribendum et... in locis eminentissimis proponendum esse dicebat.* (S. Augustin, *De Civit. Dei*, lib. X, cap. XXIX.)

³ Basil., *Hom. 16, in verba illa : In principio erat Verbum.*

⁴ Eusèbe, *Præp. Evang.*, lib. XI, cap. XIX ; Théodosien, *Sermo XI, ad Græc.* ; Cyrill. Alex., lib. III, *in Julian.*

⁵ Théodoret, *Serm. VII, ad Græc.*

⁶ Les lecteurs qui seraient curieux de connaître à fond cette controverse peuvent lire *La Défense des saints Pères accusés de platonisme*, par Baltus, 1 vol. in-4°, Paris, 1711 ; Moshem., *De turbata per Platonicos Ecclesia*, ap. Cudworth., *System. intell.*, tom. II ; Lugd. Batav., 1783.

Ceux qui voulaient défendre les Pères accusés de platonisme auraient pu faire valoir l'autorité même de Julien, qui prétend prouver la fausseté du système des chrétiens en lui opposant celui du chef de l'Académie : dans un passage d'une grande beauté de style et d'une grande élévation de pensée, il compare la création racontée par Moïse à la création telle que l'a supposée Platon. Le dieu de Moïse, dit-il, n'a créé, ou plutôt n'a arrangé que la nature matérielle, le monde des corps : il n'avait puissance pour engendrer la nature spirituelle, le monde animé ; tandis que le dieu de Platon enfante d'abord des êtres intelligents, les puissances, les anges, les génies, lesquels créent ensuite, par délégation du Dieu suprême, les formes ou la nature visible qui les représente, les cieux, le soleil et les sphères qui sont les vêtements ou les images des puissances, des anges et des génies.

Le principe essentiel de l'âme est un des mystères sur lesquels on s'est fixé le plus tard ; les Pères hésitent et présentent différentes opinions : dans les IXe, Xe et XIe siècles, le champ des discussions était encore resté ouvert sur ce point aux écrivains ecclésiastiques.

Tout ceci ne fait rien à la question fondamentale : fût-il possible de prouver que les doctrines du christianisme ont été plus ou moins connues antérieurement à son ère, il n'aurait rien à perdre à cette preuve. Je vous l'ai déjà dit : des esprits puissants ont pu atteindre à des vérités mères avant que ces vérités eussent été acquises au genre humain par une révélation directe. Loin de détruire la foi, ce serait un nouvel et merveilleux argument en sa faveur ; car alors il serait démontré qu'elle est conforme à la religion naturelle des plus hautes intelligences.

Telles sont les relations qui existaient entre la philosophie et le christianisme. Quant au paganisme, le christianisme a pris quelques formules applicables à toute religion, quelques rites, quelques prières, quelques pompes qui n'avaient besoin que de changer d'objet pour être véritablement saintes : l'encens, les fleurs, les vases d'or et d'argent, les lampes, les couronnes, les luminaires, le lin, la soie, les chants, les processions, les époques de certaines fêtes, passèrent des autels vaincus à l'autel triomphant. Le paganisme essaya d'emprunter au christianisme ses dogmes et sa morale ; le christianisme enleva au paganisme ses ornements : le premier était incapable de garder ce qu'il dérobait ; le second sanctifiait ce qu'il avait ravi.

L'apostasie du cousin de Constance, d'abord soigneusement cachée à la foule, fut donc connue d'un petit nombre de philosophes et de prêtres qui attendaient la réhabilitation des anciens jours, comme des hommes, étrangers au monde où ils vivent, rêvent parmi nous l'impossible retour du passé. Cependant, le secret du changement de Julien ne put être si bien gardé, qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Il nous reste une lettre de Gallus, de l'an 351 ou 352, dans laquelle le César fait mention des bruits répandus dans Antioche. *On prétendait, écrit-il à Julien, alors en Ionie, que vous aviez abandonné la religion de nos ancêtres pour embrasser l'hellénisme, mais j'ai été promptement détrompé. Cœlius m'a dit que vous étiez au contraire plein de zèle pour bâtir des oratoires, et que vous vous plaisiez aux tombeaux des martyrs.* Gallus appelle le christianisme la religion de ses ancêtres : saint Grégoire de Nazianze le nomme *l'ancienne religion*. Que le monde romain était changé ! combien avait été rapide la conquête de l'Évangile !

Mais si le christianisme avait fait de pareils progrès extérieurs, le développement de sa puissance intérieure n'était pas moins étonnant. Déjà l'on pouvait

reconnaître son caractère universel, non seulement dans le sens de sa diffusion parmi les peuples, mais dans le sens de sa convenance avec les diverses facultés de l'homme : le voilà expliquant, à l'aide du plus beau langage, les idées les plus sublimes, ce christianisme qui fut prêché par des esprits obtus, de grossiers compagnons sans éducation et sans lettres. Comment Pierre le pêcheur avait-il produit Grégoire le poète, Basile le philosophe, Jean Bouche d'Or l'orateur ? C'est que Jésus le Christ était derrière Pierre l'apôtre, et que le Verbe incréé contenait la vertu de la parole humaine ; fils de Dieu, source de toutes lumières et de tous biens, il les distribuait à ses serviteurs en proportion des besoins successifs de la société, donnant à propos la simplicité et l'éloquence, la force des mœurs ou les clartés de l'esprit. De cette croix si rude, de ce bois qui ne présenta d'abord à l'adoration de l'univers qu'un gibet et un condamné, découlèrent graduellement les perfections de l'Essence divine.

Julien, parvenu à l'empire, publia un édit de tolérance universelle. Les évêques et les prêtres, à quelque communion qu'ils appartenissent, ariens, donatistes, novatiens, eunomiens, macédoniens, catholiques, furent également protégés par celui qui les méprisait tous, et qui espérait les affaiblir en les divisant. Néanmoins, il fait lui-même observer qu'il rappela les évêques exilés à leurs *foyers*, non à leurs *sièges*. Il rassemblait les chefs des sectes, et quand ils s'emportaient, il leur criait : *Ecoutez-moi ! les Francs et les Allamans m'ont bien écouté*¹. Dans ses lettres il recommande la modération envers les chrétiens, mais c'est en grimaçant qu'il conserve l'impartialité philosophique ; sa haine perce à travers sa tolérance affectée, et lui arrache des mots sanglants.

Athanase, par une préférence méritée, fut excepté de l'amnistie de Julien. *Il serait dangereux*, dit l'apostat dans sa lettre aux habitants d'Alexandrie, *de laisser à la tête du peuple un intrigant, non pas un homme, mais un petit avorton sans valeur qui s'estime plus grand qu'il appelle plus de dangers sur sa tête*². Et dans une lettre à Ecdicius, préfet d'Egypte, Julien ajoute : *Les dieux sont méprisés. Chassez le scélérat Athanase ; il a osé, sous mon règne, conférer le baptême à des femmes grecques d'une naissance illustre*³.

Eunape ne nous laisse aucun doute sur la sincérité religieuse de Julien : il suffit d'ailleurs de lire ce qui nous reste des ouvrages de cet empereur, aussi singulier comme homme qu'extraordinaire comme prince, pour se convaincre qu'il était païen de bonne foi. Il avait pris dans les initiations et les sociétés secrètes un degré d'enthousiasme qui allait jusqu'à interpréter les songes et à croire aux apparitions.

Au lever et au coucher du soleil, il immolait une victime à Apollon, sa divinité favorite : il croyait à la trinité des platoniciens ; le soleil était pour lui le Logos, le fils du Père souverain, le Verbe brûlant qui inspire la vie à l'univers. La nuit, Julien honorait la lune et les étoiles, auxquelles s'unissent les âmes des héros. Dans les grandes solennités, il aimait à jouer le rôle de sacrificateur et d'aruspice.

Le beau spectacle que de voir l'empereur des Romains fendre le bois, égorger les victimes, consulter leurs entrailles, souffler le feu des autels en présence de quelques vieilles femmes, les joues bouffies, excitant la risée de ceux-là même

¹ *Audite me, quem Alamanni audierunt et Franci.* (Ammien)

² *Quod si ne ille quidem vir est, sed contemptus hominum.* (Julian., *epist.* LI.)

³ *Quis ausus est in meo regno feminas Græcorum illustres ad baptismum impellere.* (Julian., *epist.* VI.)

dont il désirait s'attirer les louanges ! Aux fêtes de Vénus, il marchait entre deux troupes de prostitués de l'un et de l'autre sexe, affectant la gravité au milieu des éclats de rire de la débauche, élargissant ses épaules, portant en avant sa barbe pointue, allongeant de petits pas pour imiter la marche d'un géant. Saint Chrysostome¹ doute que la postérité veuille croire à son récit ; il adjure de la vérité de ses paroles les vieillards qui l'écoutaient, et qui pouvaient avoir été témoins de ces indignités.

L'empereur faisait toutes ces choses comme souverain pontife, dignité attachée chez les Romains à la souveraineté politique. Il épuisait l'État pour les frais d'un culte que rien ne pouvait rétablir. Il offrait en holocauste des oiseaux rares, cent bœufs étaient quelquefois assommés à un seul autel dans un seul jour. Les peuples disaient que s'il revenait vainqueur des Perses, il détruirait la race des taureaux. Il ressemblait en cela, selon la remarque d'Ammien Marcellin, au César Marcus, à qui les bœufs blancs avaient écrit ce billet : **Les bœufs blancs au César Marcus, salut : c'est fait de nous si vous triomphez**².

De magnifiques présents étaient prodigués par Julien aux sanctuaires célèbres, à Dodone, à Delphes, à Délos. En arrivant à Antioche, son premier soin fut de sacrifier sur la cime du mont Cassius. Il apprit avec une sainte joie que le gouverneur de l'Égypte avait retrouvé le bœuf Apis. Il fit déboucher, à Daphné, la fontaine Castalie ; mais en visitant ce lieu renommé par sa beauté il eut un grand sujet de douleur : le bois de lauriers et de cyprès n'était plus qu'un cimetière chrétien. Gallus y avait déposé le corps de saint Babylas. **Je me figurais d'avance, dit Julien, une pompe magnifique : je ne rêvais que victimes, libations, parfums, chœurs de beaux enfants, dont l'âme était aussi pure que leur robe était blanche. J'entre dans le temple, je n'y trouve ni encens, ni gâteaux, ni victimes... J'interroge le prêtre, je demande ce que la ville sacrifiera aux dieux dans cette fête solennelle. — Voici une oie que j'apporte de ma maison, me répondit-il**³.

Les temples détruits par le temps ou par les chrétiens furent réparés. Julien fut le Luther païen de son siècle ; il entreprit la réformation de l'idolâtrie sur le modèle de la discipline des chrétiens. Plein d'admiration pour la fraternité évangélique, il désirait que les païens se liassent ainsi d'un bout de la terre à l'autre ; il voulait que les prêtres de l'hellénisme eussent la vertu des prêtres de la croix, qu'ils fussent comme eux irréprochables, que comme eux ils prêchassent la pitié, la charité, l'hospitalité. Il ordonna des prières graves et régulières à heures fixes, chantées à deux chœurs dans les temples ; enfin, il se proposait de fonder des monastères d'hommes et de femmes et des hôpitaux. **Ne devons-nous pas rougir que les Galiléens, ces impies, après avoir nourri leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres, laissés dans un dénuement absolu ?**⁴ Saint Grégoire de

¹ C'est à Antioche que Chrysostome parlait ainsi. Ammien lui-même dit à peu près la même chose, lib. XXII, cap. XIV.

² Le texte de cette plaisanterie est en grec dans Ammien. (Voir la note des savants éditeurs, Ammien, in-fol., Lugd. Batav., 1693.) On a appliqué cette épigramme à Marc-Aurèle.

³ *Misopogon.*

⁴ *Sed quid est causæ cur in hisce, perinde ac si nihil amplius opus esset, conquiescamus, ac non potius convertamus oculos ad ea quibus impia christianorum religio creverit, id est ad benignitatem in peregrinos, ad curam ab illis in mortuis sepeliendis positam, et ad sanctimoniam vitæ quam simulant.*

... Nam turpe profecto est, cum nemo ex Judæis mendicet, et impii Galilæi non suos modo, sed nostros quoque alant, ut nostri auxilio, quod a nobis ferri ipsis debeat, destituti videantur. (Julian, *epist.* XLIX.)

Naziance remarque que ces imitateurs des chrétiens ne se pouvaient appuyer de l'exemple de leurs dieux, et qu'il y avait contradiction entre leur morale et leur foi.

Le zèle que Julien avait pour le paganisme, il l'avait pour la philosophie : il aimait un rhéteur de la même tendresse qu'il chérissait un augure. Lors de sa rupture avec Constance, il s'était flatté que Maxime accourrait dans les Gaules. Il revenait de sa dernière expédition d'outre-Rhin ; il demandait partout, chemin faisant, si quelque philosophe n'était point arrivé : il avise de loin un cynique ; il le prend pour Maxime : il est ravi de joie ; ce n'était qu'un autre philosophe, ami de Julien¹. Ne croit-on pas voir un empereur chrétien humiliant sa pourpre devant un anachorète ou un chevalier de la croisade baisant la manche de Pierre l'Ermite ?

Mais Julien ne fut pas plus heureux avec les philosophes qu'avec les prêtres : ils se corrompirent à la cour. Maxime et quelques autres sophistes acquirent des fortunes scandaleuses ; ils démentirent par leurs mœurs la rigidité de leurs doctrines : Chrysanthe, Libanius et Aristomène se tinrent seuls dans une louable réserve. Julien avait eu saint Basile pour compagnon d'études à Athènes ; il essaya de l'attirer auprès de lui : le philosophe chrétien, dans sa solitude, repoussa l'amitié du philosophe païen sur le trône.

Aussitôt, dit saint Chrysostome (rudement traduit par Tillemont), aussitôt que Julien eut publié son édit pour le rétablissement de l'idolâtrie, on vit accourir de toutes les parties du monde les magiciens, les enchanteurs, les devins, les augures, et tous ceux qui faisaient métier d'imposture et d'illusion : de sorte que tout le palais se trouvait plein de gens sans honneur et de vagabonds. Ceux qui depuis longtemps étaient réduits à la dernière misère, ceux qui pour leurs sorcelleries et maléfices avaient languï dans les prisons et dans les minières, ceux qui traînaient à peine une misérable vie dans les emplois les plus bas et les plus honteux, tous ces gens érigés en prêtres et en pontifes se trouvaient en un instant comblés d'honneurs. L'empereur, laissant là les généraux et les magistrats, et ne daignant pas seulement leur parler, menait avec lui par toute la ville des jeunes gens perdus de débauches et des courtisanes qui ne faisaient que sortir des lieux infâmes de leurs prostitutions. Le cheval de l'empereur et ses gardes ne le suivaient que de fort loin, pendant que cette troupe infâme environnait sa personne et paraissait avec le premier rang d'honneur, au milieu des places publiques, disant et faisant tout ce qu'on peut attendre de gens de cette profession.

L'apostasie conduisit Julien au fanatisme, et du fanatisme à la persécution : quand l'homme a commis une faute qu'il suppose irréparable, l'orgueil lui fait chercher un abri dans cette faute même. Julien essaya deux choses difficiles :

¹ Ce détail se trouve dans une lettre au philosophe Maxime. Julien nous fait connaître Besançon dans cette lettre, comme Paris dans le *Misopogon*.

Ad Gallos revertens, circumspiciebam, et percontabar de omnibus qui illinc venirent, num quis philosophus, num quis scholasticus aut pallio penulave indutus, eo appulisset. Cum autem Vesontionem (Bisentiwna, Besançon) appropinquarem (est autem oppidulum nunc reffectum, magnum tamen olim, et magnificis templis ornatum, moenibus firmissimis, et loci natura munitum, propterea quod cingitur Dubi (Danoubiz, Doubs) ; estque, ut in mari, rupes excelsa, propemodum ipsis avibus inaccessa, nisi qua flumen ambiens tanquam littora quaedam habet projecta) ; cum, inquam, prope abessem ab hac urbe, vir quidam cynicus cum pera et baculo mihi occurrit. Eum ego cum eminus aspexissem, teipsum esse putavi : cum accessit propius, a te omnino illum venire suspicatus sum. Est autem mihi quidem ille amicus, multum tamen infra expectationem meam. (Julian, epist. XXXVIII.)

réchauffer le zèle des idolâtres pour un culte éteint ; provoquer des chutes parmi les chrétiens. Embaucheur de la cupidité et de la faiblesse, il offrait de l'or et des honneurs à l'apostasie : il échoua contre la foi fervente et contre la foi tiède. Lui-même se plaint de ne trouver presque personne disposé à sacrifier ; il avoue que son discours hellénique au sénat chrétien de Berée, loué pour la forme, n'eut aucun succès pour le fond ; il gourmande les habitants d'Alexandrie d'abandonner les dieux d'Alexandre pour un Verbe que ni eux ni leurs pères n'ont jamais vu¹. Chrysanthe usa de modération envers les chrétiens, prévoyant que leur culte ne tarderait pas à triompher. L'ancien monde et le monde nouveau repoussèrent Julien : l'un, dans sa décrépitude, eût vainement essayé de se redresser comme un jeune homme ; l'autre, adolescent vigoureux, ne se put rabougrir en vieillard.

La mission du César apôtre auprès des soldats eut le sort qu'elle devait avoir dans les camps. Il ordonna aux officiers de quitter la foi ou l'épée : Valentinien déposa la dernière, qui lui laissa la main libre pour saisir la couronne. Quant aux légions, celles de l'Occident, composées de Gaulois et de Germains, s'accommodèrent fort du vin, des hécatombes et des bœufs gras² ; on laissa aux légions de l'Orient le labarum, mais on effaça le monogramme du Christ : l'idolâtrie se trouva cachée dans une confusion lâche et habile des emblèmes de la guerre et de la royauté.

L'empereur résolut de rebâtir le temple de Jérusalem, afin de confondre une prophétie sur laquelle les chrétiens s'appuyaient. Des globes de feu, s'élançant du sein de la terre, dispersèrent les ouvriers. L'entreprise fut abandonnée³ ; elle était peu digne d'un esprit philosophique. Dernier témoin de l'accomplissement des paroles du maître, j'ai vu Jérusalem : **Non relinquetur lapis super lapidem.**

¹ *Hunc vero quem neque vos, neque patres vestri videre, Jesum Deum esse Verbum creditis oportere.* (Julien., *epist.* LI.)

² *Petulantes ante omnes et Celtæ... Augebantur cerimoniarum ritus immodice cum impensarum amplitudine ante hac inusitata et gravi.* (Ammien)

³ Le texte d'Ammien Marcellin que je vais citer a fort embarrassé Gibbon, et avant lui Voltaire : un miracle affirmé par un païen était en effet une chose fâcheuse : il a donc fallu avoir recours à la physique. *Julien*, dit judicieusement l'abbé de La Bletterie, *et les philosophes de sa cour mirent sans doute en oeuvre ce qu'ils savaient de physique pour dérober à la Divinité un prodige si éclatant. La nature sert la religion si à propos qu'on devrait au moins la soupçonner de collusion.* M. Guizot, dans son excellente édition française de l'ouvrage de Gibbon, indique aussi quelques lois de la physique par lesquelles on pourrait expliquer jusqu'à un certain point l'apparition des feux qui chassèrent les ouvriers de Julien. M. Tourlet, par un calcul chronologique, établit que le phénomène arrivé à Jérusalem ne fut que le même tremblement de terre qui menaça Constantinople et détruisit Nicée et Nicomédie pendant le troisième consulat de Julien, en 362. Je suis trop ignorant pour disputer rien aux faits, et n'ai pas assez d'autorité pour les interpréter ou les combattre ; je les rapporte comme je les trouve. Sozomène, Rufin, Socrate, Théodoret, Philostorge, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome et saint Ambroise confirment le récit d'Ammien Marcellin. Julien lui-même avoue qu'il avait voulu rétablir le temple : *Templum illud tanto intervallo a ruinis excitare voluerim.* En creusant les fondements du temple nouveau, on acheva de détruire les fondements de l'ancien temple, et l'on confirma les oracles de Daniel et de Jésus-Christ par la chose même qu'on faisait pour les convaincre d'imposture. Au rapport de Philostorge (lib VII, cap. IV), un ouvrier travaillant aux fondements du temple trouva sous une voûte au haut d'une colonne environnée d'eau, l'Évangile de saint Jean. Rien de plus positif que le texte d'Ammien ; le voici : *Ambitiosum quondam apud Hierosolyman templum, quod post multa et interneciva certamina, obsidente Vespasiano posteaque Tito, oegre est expugnatum, instaurare sumptibus cogitabat immodicis ; negotiumque maturandum Alypio dederat Antiochensi, qui olim Britannias curaverat pro proefectis. Cum itaque rei idem fortiter instaret Alypius juvaretque provincioe rector, metuendi globi flammarm prope fundamenta crebris assultibus erumpentes, fecere locum, exustis aliquoties operantibus, inaccessum, hocque modo elemento destinatus repellente, cessavit inceptum.* (Ammien, lib. XXIII, cap. I.)

Enfin Julien défendit aux fidèles d'enseigner les belles-lettres ; c'était surtout par les enfants que l'Évangile s'emparait des pères : *Laissez les petits venir à moi ! — Ou n'expliquez point, disait l'empereur dans son édit, les écrivains profanes, si vous condamnez leurs doctrines ; ou, si vous les expliquez, approuvez leurs sentiments. Vous croyez qu'Homère, Hésiode et leurs semblables sont dans l'erreur : allez expliquer Matthieu et Luc dans les églises des Galiléens*¹.

Les maîtres chrétiens, privés des chaires d'éloquence et de belles-lettres, eurent recours à un moyen ingénieux pour prouver qu'ils n'étaient point des rustres, obligés de se tenir dans la barbarie de leur origine, comme disait Julien. Ils composèrent (et l'usage en fut continué) sur des thèmes de morale et de théologie, et sur des sujets tirés de l'histoire sainte, des hymnes, des idylles, des élégies, des odes, des tragédies, et même des comédies. Il nous reste bon nombre de ces poèmes, qui ouvrent des routes nouvelles au talent, appliquent l'art des vers aux aspérités de la haute métaphysique, et plient la langue des Muses aux formes des idées, comme elle l'avait été de tout temps à celle des images².

Ce coup fut pourtant rude aux chrétiens : les beaux génies qui combattaient alors pour la foi auraient mieux aimé subir une persécution sanglante : ils ne s'en peuvent taire, ils reviennent sans cesse sur cette iniquité ; et comme le siècle au milieu des barbares armés était philosophique et littéraire, les païens mêmes n'applaudirent pas à l'ordre de Julien ; Ammien le traite d'injuste³.

Les controverses religieuses ou politiques commencent ordinairement par les écrits et finissent par les armes ; il en fut autrement lors de la révolution qui a fait voir le premier et l'unique exemple d'un changement complet dans la religion nationale d'un grand peuple civilisé. On tua d'abord les chrétiens dans dix batailles rangées, les dix persécutions générales, et les chrétiens livrèrent leur tête sans essayer de se détendre par la force ; mais ils sentirent de bonne heure la nécessité d'écrire, pour affirmer leur innocence et assurer leur foi. C'est au christianisme que l'on doit la liberté de la pensée écrite ; elle coûta cher à ceux qui en firent la conquête : on dédaigna d'abord de leur répondre autrement qu'avec des griffes de fer et les ongles des lions. Quand l'Évangile eut gagné la foule, le polythéisme, obligé de renoncer à la guerre de l'épée, accepta celle de la plume : l'idolâtrie se réfugia aux deux extrémités opposées de la société, les ignorants et les gens de lettres. Les philosophes, les rhéteurs, les poètes, les grammairiens, tinrent ferme au paganisme avec les hommes rustiques les premiers par orgueil de la science, les autres par la privation de tout savoir. Depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne jusqu'à l'abolition complète de l'idolâtrie, vous n'ouvrez pas un livre de philosophie, de religion, de science, d'histoire, d'éloquence, de poésie, où vous ne trouviez le combat des deux

¹ *Si in Deos sanctissimos putant ab illis auctoribus peccatum esse, eant in Galilæorum ecclesias, ibique Matthæum et Lucam interpretentur.* (Julian., *epist.* XLII.)

² Saint Grégoire de Nazianze seul a composé plus de trente mille vers. Trois de ses poèmes sont sur la virginité, plusieurs sur sa vie et sur les maux qu'il a soufferts ; quelques-uns accusent les mœurs du clergé et le luxe des femmes ; d'autres font l'éloge des moines. Les poèmes intitulés *Des calamités de mon âme, De la Grandeur et de la Misère de l'homme, Les secrets de saint Grégoire* sont admirables par la hauteur du sujet et la beauté de l'expression : il y a aussi beaucoup de vers sur le respect dû aux tombeaux. Les deux Apollinaires, le père et le fils, se signalèrent par leur combat poétique contre l'édit de Julien. Le premier mit en vers héroïques l'histoire sainte jusqu'au règne de Saül ; il prit pour modèles de ses comédies, de ses tragédies et de ses odes pieuses Ménandre, Euripide et Pindare ; le second expliqua, dans des dialogues à la manière de Platon les évangiles et la doctrine des apôtres.

³ Lib. XXII, cap. X.

religions. Sous Julien vous rencontrez Libanius, Edesius, Priscus, Maxime, Sopâtre, orateurs et sophistes ; Andronic et Delphide, poètes ; Ammien Marcellin et Aurelius Victor, historiens ; Mamertin, panégyriste ; Oribase, médecin, et Julien lui-même, orateur, poète et historien ; tous combattant contre Athanase, Basile, les deux Grégoire de Nysse et de Nazianze, Diodore de Tarse, orateurs, philosophes, poètes, historiens ; Cesarius, médecin et frère de Grégoire de Nazianze ; Proheresius, rhéteur, lequel aima mieux abandonner sa chaire à Athènes que d'être excepté de l'édit qui défendait aux chrétiens d'enseigner.

Julien préluda aux persécutions qu'il méditait par une espèce d'apologie du paganisme : en innocentant ses dieux et en condamnant le Dieu qu'il avait quitté, il justifiait indirectement son apostasie. Au milieu des soins qu'exigeait de lui son empire, il trouva le temps de dicter l'ouvrage dont saint Cyrille nous a conservé une partie dans la réfutation qu'il en a faite.

Julien remonte jusqu'à Moïse, compare son système sur la création du monde à celui de Platon, et donne la préférence au dernier.

Dieu, après avoir fait l'homme, dit : **Il n'est pas bon que l'homme soit seul** : et il crée la femme, qui perd l'homme.

Que penser du serpent qui parle ? Dans quelle langue parlait-il ? Comment se moquer après cela des fables populaires de la Grèce ?

Dieu interdit à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal ; il leur défend de toucher à l'arbre de vie dans la crainte qu'ils viennent à vivre toujours : blasphèmes contre Dieu, ou allégories. Alors pourquoi rejeter les mythes philosophiques ?

Dieu choisit pour son peuple les Hébreux. Comment un Dieu juste a-t-il abandonné toutes les autres nations ? Chez les Grecs, le Dieu créateur est le roi et le père commun des hommes.

Julien remarque qu'il y a peu de nations dans l'Occident propres à l'étude de la philosophie et de la géométrie : les temps sont bien changés.

Vous voulez que nous croyions à la tour de Babel, et vous ne voulez pas croire aux géants d'Homère, qui entassèrent trois montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel.

Le Décalogue ne contient que des préceptes vulgaires ; le Dieu des Hébreux est un Dieu jaloux, qui n'en souffre point d'autre. Galiléens, vous donnez un prétendu fils à ce Dieu, qui ne le connut jamais.

Quel est ce Dieu toujours en courroux qui voulant punir quelques hommes coupables fait périr cent mille innocents¹ ? Comparez le législateur des Hébreux aux législateurs de la Grèce et de Rome, aux grands hommes de l'Égypte et de la Babylonie.

Qu'est-ce que ce Jésus suborneur des plus vifs d'entre les Juifs, et qui n'est connu que depuis trois cents ans, ce Jésus qui n'a rien fait dans le cours de sa vie, si ce n'est de guérir quelques boiteux et quelques démoniaques ? Esculape est un tout autre sauveur de l'humanité.

L'inspiration divine envoyée par les dieux n'a qu'un temps ; les oracles fameux cessent dans la révolution des âges.

¹ Il est curieux de trouver dans les arguments de Julien tous les arguments de Voltaire.

Les Galiléens n'ont pris des Hébreux que leur fureur et leur haine contre l'espèce humaine : ils ont renoncé au culte d'un seul Dieu pour adorer des hommes misérables ; comme la sangsue, ils ont sucé le sang le plus corrompu des Juifs, et leur ont laissé le plus pur.

Jésus et Paul n'ont pu prévoir les chimères que se formeraient un jour les Galiléens ; ils ne pouvaient deviner le degré de puissance où ceux-ci parviendraient un jour. Tromper quelques servantes, quelques esclaves ignorants, Paul et Jésus n'avaient pas d'autre prétention.

Peut-on citer sous le règne de Tibère et de Claude des chrétiens distingués par leur naissance ou leur mérite ?

L'eau du baptême n'ôte point la lèpre et les dartres, ne guérit ni la goutte ni la dysenterie, mais elle efface l'adultère, la rapine, et nettoie l'âme de tous les vices.

Si le Verbe est Dieu, venant de Dieu, comment Marie, femme mortelle, a-t-elle enfanté un Dieu ?

Ni Paul, ni Mathieu, ni Luc, ni Marie, n'ont osé dire que Jésus fut un Dieu ; mais quand dans la Grèce et dans l'Italie un grand nombre de personnes l'eurent reconnu pour tel, qu'elles eurent commencé à honorer les tombeaux de Pierre et de Paul, alors Jean déclara que le Verbe s'était fait chair, et qu'il avait habité parmi nous. Cependant, quand il nomme Dieu et le Verbe, il ne nomme ni Jésus ni Christ. Jean doit être regardé comme la source de tout le mal.

Viennent après ceci quelques considérations sur le sacrifice d'Abraham.

Plusieurs choses vous auront frappé dans cet ouvrage tronqué de Julien. Les miracles de Jésus-Christ y sont avoués, les hommages rendus aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul reconnus, le silence des oracles attesté. Saint Jean, y est-il dit, a fait tout le mal. Cela signifie qu'il a énoncé, la doctrine du Verbe, et qu'il n'y a pas moyen de soutenir que cette doctrine, établie par le disciple bien aimé, a été empruntée deux siècles plus tard à l'école d'Alexandrie : du reste l'attaque est faible. Julien ne veut voir ni ce qu'il y a de sublime dans les livres de Moïse ni d'ineffable dans l'Évangile ; ses raisonnements tournent à la gloire de ce qu'il prétend ravalier. Comment se fait-il que sous Claude et sous Tibère, à la naissance même de l'ère chrétienne, le christianisme comptât à peine pour néophytes quelques servantes et quelques esclaves, et qu'immédiatement après l'apôtre Jean voit la Grèce et l'Italie couvertes de chrétiens et honorant les tombeaux de Pierre et de Paul ? Julien ne s'aperçoit pas qu'il prête par ce rapprochement une nouvelle force au miracle de l'établissement du christianisme. La cause humaine de la propagation étonnante de la foi, c'est que la première de toutes les vérités, la vérité qui enfante toutes les autres, la vérité de l'unité d'un Dieu, était venue détrôner le premier de tous les mensonges, le mensonge qui engendre toutes les erreurs, le mensonge de la pluralité des dieux. Une fois cette vérité répandue dans la foule après une absence de plusieurs milliers d'années, elle agit sur les esprits avec son essentielle et négative énergie.

Julien, persécuteur d'une nouvelle sorte, affecta de substituer au nom de chrétien celui de galiléen, dont s'étaient déjà servis Epictète et quelques hérésiarques. Joignant la moquerie à l'injustice, il dépouillait les disciples de l'Évangile en disant : [Leur admirable loi leur enjoint de renoncer aux biens de la terre afin d'arriver au royaume des cieux ; et nous, voulant gracieusement leur](#)

faciliter le voyage, ordonnons qu'ils soient soulagés du poids de tous les biens. Quand les chrétiens s'osaient plaindre, il répondait : La vocation d'un chrétien n'est-elle pas de souffrir ?

Beaucoup d'édifices païens avaient été détruits sous le règne de Constance, d'autres changés en églises. Julien força le clergé de rendre les uns et de relever les autres : les intérêts acquis, se trouvant attaqués, produisirent des désordres. Marc, évêque d'Aréthuse, à la tête de son troupeau, avait renversé un temple : trop pauvre pour en restituer la valeur, on saisit le prélat en vertu de la loi romaine qui livre aux créanciers la personne du débiteur insolvable. Battu de verges, la barbe arrachée, le corps nu et frotté de miel, le vieillard, suspendu dans un filet, fut exposé, sous les rayons d'un soleil ardent, à la piquûre des mouches. Marc avait dérobé Julien enfant aux fureurs de Constance, comme Joad avait soustrait Joas aux mains d'Athalie : il fut traité de même que Joad par le prince, ingrat envers le pontife et infidèle au Dieu qui l'avaient sauvé.

Décidé à rendre au temple et au bois de Daphné son ancienne pompe, Julien fit enlever les reliques de saint Babylas du cimetière chrétien ; le peuple se mutina ; le temple d'Apollon fut brûlé. L'empereur irrité, ordonna à son oncle Julien, comte d'Orient, et apostat comme lui, de fermer la cathédrale d'Antioche et de confisquer ses revenus. Le comte mit en interdit les autres églises, souilla les vases sacrés, et condamna à mort saint Théodoret. Gaza, Ascalon, Césarée Héliopolis, la plupart des villes de Syrie, se soulevèrent contre les chrétiens, non par ardeur religieuse, mais par cupidité, haine et envie. Après avoir déterré les morts on tua les vivants ; on traîna dans les rues des corps déchirés : les cuisiniers perçaient les victimes avec leurs broches, les femmes avec leurs quenouilles ; les entrailles des prêtres et des recluses furent dévorées par des cannibales ou jetées mêlées d'orge aux pourceaux. Quelques serviteurs du Christ périrent égorgés sur les autels des dieux¹. Mais il est une chose difficile à croire, même sur le témoignage de deux saints et de deux hommes illustres² : le lit de l'Oronte, des puits, des caves, des fossés, des étangs demeurèrent encombrés, disent-ils, par les corps des martyrs nuitamment exécutés, ou par ceux des nouveau-nés et des vierges que l'empereur immolait dans ses opérations magiques. Les premiers chrétiens avaient été accusés de sacrifier des enfants : la calomnie était renvoyée à Julien.

Théodoret raconte que Julien, marchant sur la Perse, vint à Carrhes, où Diane avait un temple ; il se renferma dans ce temple avec quelques-uns de ses confidents les plus intimes ; lorsqu'il en sortit, il en fit sceller les portes, y mit des gardes, et défendit de laisser pénétrer personne dans l'intérieur de l'édifice jusqu'à son retour : il ne revint point. On rouvrit le temple ; qu'y trouva-t-on ? Une femme pendue par les cheveux, les mains déployées et le ventre fendu. Julien, en cherchant l'avenir dans le sein de cette victime, y avait fait entrer la mort : elle y resta pour lui³.

Le sincère fanatisme de ce prince et la familiarité des Romains avec le meurtre, qu'autorisait l'ancien droit paternel, le droit de l'esclavage, le pouvoir du glaive et celui du juge souverain dans le chef absolu de l'empire, donnent de la vraisemblance au récit de Théodoret : Ammien, admirateur de Julien, l'accuse d'avoir été plus superstitieux que religieux. Auguste et Claude avaient défendu

¹ Sozomène, lib. V ; Théodoret, lib. IX ; Greg. Naziance, *or.* IX.

² Chrysostome, *Cont. gent.* ; Greg. Naziance, *or.* IX ; Théodosien, lib. IX.

³ Théodosien, lib. III, cap. XXI.

les sacrifices humains ; mais dans la législation du despotisme ce qui est interdit au peuple est permis au tyran : le prince qui crée le crime, qui fait la loi et l'applique est au-dessus de l'un et de l'autre.

Julien méditait contre les chrétiens un plan de persécution digne d'un sophiste ; il en avait remis l'exécution à son retour de la guerre des Perses : il lui fallait un triomphe pour faire de l'injustice avec de la gloire. Exclusion des Galiléens de tous les emplois, interdiction des tribunaux, nécessité d'offrir de l'encens aux idoles afin de conserver le droit de plaider ou même d'acheter du pain¹ : tel était le dessein que la haine philosophique, la jalousie littéraire et l'amour-propre blessé avaient inspiré à l'apostat. Un trait caractéristique de l'histoire du peuple qui nous occupe est cette privation de la justice toujours ordonnée, comme la plus grande peine qu'on pût infliger à un citoyen. La société chez cette nation magistrale était pénétrée de la loi et incorporée avec elle : les fastes de l'empire étaient un grand recueil de jurisprudence, le monde romain un grand tribunal.

Julien régna vingt mois seize ou vingt-trois jours depuis la mort de Constance. Enflé de ses succès contre les Francs, fier des ambassadeurs qu'il recevait des peuples les plus éloignés, tels que ceux de la Taprobane, il refusa la paix que lui offrait Sapor. Ce roi des rois, que la tiare avait coiffé jusque dans la nuit du sein maternel, ce frère du Soleil et de la Lune (*Frater Solis et Lunæ*) poursuivait avec acharnement les chrétiens, peut-être par animosité contre le frère aîné dont il avait usurpé le trône, Hormisdas, l'exilé et le chrétien : on a évalué à deux cent quatre-vingt-dix mille le nombre des victimes immolées dans les États de Sapor. Celui qui voulait détruire les disciples de l'Évangile par la loi et celui qui les livrait à l'épée allaient en venir aux mains : la Providence armait l'apostat contre le persécuteur. Julien se croyait si sûr de la victoire qu'il refusa l'alliance des Sarrasins ; il traita avec hauteur Arsace, roi d'Arménie, dont il réclamait néanmoins l'assistance : Arsace professait le christianisme. Une grande famine, augmentée encore par une fausse mesure sur les blés, avait régné à Antioche ; le rassemblement d'une nombreuse armée accrut le fléau. Quelque chose semblait pousser Julien, et dans une entreprise militaire d'une si haute importance on ne reconnaissait plus ses talents accoutumés.

Il avait dédaigné d'attaquer les Goths ; c'était la Perse qu'il se flattait de conquérir comme Alexandre ; il n'eut que la gloire d'y mourir, comme Socrate : toujours en présence de ses souvenirs, ses actions les plus nobles ne paraissaient que de hautes imitations. Il liait de grands projets pour l'empire, et surtout contre la croix, à cette conquête espérée : l'homme dans ses desseins oublie de compter l'heure qu'il ne verra pas.

Julien s'avança dans le pays ennemi, et, comme s'il eut craint que sa philosophie n'eût fait soupçonner son courage, il s'exposait sans ménagement. Il se laissa tromper par des transfuges, brûla sa flotte sur le Tigre, hésita sur le chemin qu'il avait à prendre, car il voulait voir la plaine d'Arbelles : bientôt, manquant de vivres, harcelé par la cavalerie des Perses, il est obligé de commencer la retraite. Près de succomber avec son armée, il donnait encore à l'étude et à la contemplation les heures les plus silencieuses de la nuit : dans une de ces heures solitaires, comme il lisait ou écrivait sous la tente le génie de l'empire, qu'il avait déjà vu à Lutèce avant d'avoir été salué auguste, se montra à lui : il était pâle, défiguré, et s'éloigna tristement en couvrant d'un voile sa tête et sa corne

¹ Théodoret, lib. III, cap. XXIII ; Sozomène, lib. IV ; Greg. Naziance, *Or.* III.

d'abondance¹. Julien se lève, s'empresse d'offrir une libation aux dieux : il aperçoit une étoile qui traverse le ciel et s'évanouit² ; le pieux serviteur de l'Olympe croit reconnaître dans ce météore l'astre menaçant du dieu Mars. Le lendemain, lorsqu'il combattait sans cuirasse à la tête de ses soldats, une javeline lui rase le bras, lui perce le côté droit, et pénètre dans la partie inférieure du foie : il tombe de cheval, défaille, et quand il rouvre les yeux, il juge, malgré les soins de l'habile Oribase, que sa blessure est mortelle.

Un général atteint au champ de bataille expire sur des drapeaux, noble lit, mais que l'honneur accorde souvent à ses fidèles. Ici se présente un spectacle sans exemple : Julien, étendu sur une natte recouverte d'une peau, sa couche ordinaire, est entouré de soldats et de sophistes ; sa mort est la mort d'un héros, ses paroles sont celles d'un sage. Amis, dit-il, le temps est venu de quitter la vie : ce que la nature me redemande, débiteur de bonne foi, je le lui rends allégrement. Toutes les maximes des philosophes m'ont appris combien l'âme est d'une substance plus fortunée que le corps. Je sais aussi que les immortels ont souvent envoyé la mort à ceux qui les révèrent, comme la plus grande récompense. Les douleurs insultent aux lâches et cèdent aux courageux. J'espère avoir conservé sans tache la puissance que j'ai reçue du ciel et qui en découle par émanation. Je remercie le Dieu éternel de m'enlever du monde au milieu d'une course glorieuse. Celui qui désire la mort lorsque le temps n'en est pas venu, ou qui la redoute lorsqu'elle est opportune, manque également de cœur...

Je n'ai plus la force de parler. Je m'abstiens de désigner un empereur, dans la crainte de me tromper sur le plus digne, ou d'exposer celui que j'aurais jugé le plus capable, si mon choix n'était pas suivi : en fils tendre et en homme de bien, je souhaite que la république trouve après moi un chef intègre³.

Après avoir ainsi parlé d'une voix tranquille, il disposa de ses biens de famille en faveur de ses intimes, et s'enquit d'Anatolius, maître des offices. Le préfet Salluste répondit qu'Anatolius était heureux⁴ : Julien comprit qu'il avait été tué, et il déplora la mort d'un ami, lui si indifférent à la sienne ! Ceux qui l'entouraient fondaient en larmes. Julien les réprimanda, disant qu'il ne convenait pas de pleurer une âme prête à se réunir au ciel et aux astres. On fit silence, et il continua de discourir de l'excellence de l'âme avec les philosophes Maxime et Priscus. Sa blessure se rouvrit ; il demanda un peu d'eau froide, et expira sans efforts au milieu de la nuit⁵. Il n'était âgé que de trente-trois ans ; il avait été vingt ans chrétien⁶.

S'il est vrai, comme on l'a voulu faire entendre, et comme le caractère de l'homme porterait à le soupçonner, que Julien, calculant les événements de sa vie, avait préparé d'avance son discours de mort, on n'a jamais si bien répété un si grand rôle ; l'acteur égalait le personnage qu'il représentait. Les deux religions en présence luttèrent de prodiges dans les versions opposées des derniers

¹ *Vidit squalidius, ut confessus est proximis, speciem illam genii publici quam cum ad augustum surgeret culmen conspexit in Gallis, velata cum capite cornucopia Ter aulæa tristius discedentem.* (Ammien, lib. XXV, cap. II.)

² *Flagrantissimam facem cadenti similem visam, æris parte sulcata evanuisse existimavit, horroreque perfusus est ne ita aperte minax Martis apparuerit sidus.* (Ammien, lib. XXV, cap. II.)

³ Ammien, lib. XXV, cap. III.

⁴ *Beatum fuisse... Intellexit occisum.* (Ammien, lib. XXV, cap. III.)

⁵ *Medio noctis horrore vita facilius est absolutus.* (Ammien, lib. XXV, cap. III.)

⁶ Julian., *epist.* LI. La Bletterie ne lui en donne que trente et un, et se trompe avec l'historien Socrate.

moments de l'empereur. Théodoret, Sozomène, le compilateur des actes du martyr de saint Théodoret, prêtre d'Antioche, disent que Julien blessé reçut son sang dans ses mains, et le lança vers le ciel en s'écriant : **Tu as vaincu, Galiléen !**¹ D'autres prétendent qu'il se voulait précipiter dans une rivière, afin de disparaître comme Romulus et de se faire passer pour un dieu. D'après les actes de Théodoret, ce ne furent point des Perses, mais des anges sous la figure des Perses, qui combattirent Julien².

La manière dont il périt devint encore un objet de controverse : les Romains assuraient que la javeline avait été lancée par un Perse, les Perses par un Romain. Libanius avance, dans un de ses ouvrages, que l'empereur fut tué en trahison comme Achille³ ; dans un autre il semble accuser le chef des chrétiens, qui, selon Gibbon, ne pouvait être que saint Athanase⁴. La vie de saint Basile et la Chronique d'Alexandrie contiennent l'histoire d'une vision de ce saint, de laquelle il résulterait que Mercure, martyr de Cappadoce, avait frappé Julien par ordre de Jésus-Christ⁵. Didyme, célèbre aveugle, Julien Sabbas, fameux solitaire, eurent des révélations de la même nature. Didyme aperçut en songe des guerriers montés sur des chevaux blancs courant dans l'air, et qui s'écriaient : **Dites à Didyme qu'aujourd'hui, à cette heure même, Julien a été tué**⁶. Sabbas entendit une voix qui prononçait ces mots : **Le sanglier sauvage qui ravageait la vigne du Seigneur est étendu mort**⁷. Libanius, demandant à un chrétien d'Antioche : **Que fait aujourd'hui le fils du charpentier ? — Un cercueil**, répondit le chrétien⁸.

La plupart de ces faits sont contestés et très contestables ; mais il s'agit moins de la critique historique à cette époque que de la peinture du mouvement des esprits.

Les païens furent consternés en apprenant la fin prématurée du restaurateur de l'idolâtrie. **Je me souviens**, dit saint Jérôme, **qu'étant encore enfant et étudiant la**

¹ *Aiunt illum, vulnere accepto, statim haustum manu sua sanguinem in cœlum jecisse, hæc dicentem : Vicisti, Galilæe !* (Sozomène, lib. III, cap. XXV, p. 147.)

² *Et cum omnia se obtinuisse putasset, subito ei irruit multitudo exercitus angelorum.* (*Passion. S. Théodoret presbyt.*)

³ *Dolo enim mortuus est, sicut Achilles.* (Lib., *pro Templis*, p. 24 ; Genève, 1634.)

⁴ Gibbon suit l'opinion de La Bletterie : le dernier remarque qu'on avait, d'après une phrase de Libanius, soupçonné saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, mais que cette phrase désignerait plutôt saint Athanase. Seize ans après la mort de Julien, Libanius ne craignit point de renouveler une accusation, qui d'ailleurs était sans preuve, dans un discours adressé à l'empereur Théodose. Sozomène (lib. VI, cap. II) fait honneur à quelques chrétiens zélés de la mort de Julien, et compare ces héros inconnus à ces Grecs généreux qui se dévouaient autrefois pour la patrie. Libanius est si peu d'accord avec lui-même, qu'il dit positivement dans un autre discours (*orat.* 11, p. 258) que Julien avait été tué par un Aquéménide, un Perse.

⁵ *Per nocturnam speciem, Basilius, Cæsareæ episcopus, vidit cœlos apertos et Christum Salvatorem in solio pro tribunali sedentem magnoque clamore vocantem : Mercuri, abi, occide Julianum imperatorem, illum hostem christianorum. Sanctus ergo Mercurius stans coram Domino lorica ferream indutus, accepto a Domino mandato, evanuit : rursus visus ad stare ad tribunal Domini exclamavit : Julianus imperator expiravit uti imperasti, Domine.* (*Chronicon Alexandrinum*, p. 693-694.)

⁶ *Equos candidos per ærem discurrentes sibi videre visus est, virosque ipsis insidentes ita clamantes audire : Nuntiate Didymo hodie Julianum hac ipsa hora peremptum esse.* (Sozomène, *Hist. ecclés.*, lib. VI, cap. I, p. 518.)

⁷ *Suem agrestem, vastatorem vineæ domini (...) mortuum jacere.* (Théodoret, lib. III, cap. XIX, p. 657 ; Lutetiae Parisiorum, 1642.)

⁸ *Iste fabri filius arcam ei ligneam parat ad tumulum.* (Sozomène, *Hist. ecclés.*, Julian., cap. II, p. 519.) L'histoire de saint Mercure, dont on a fait un chevalier Mercure, est devenue le sujet d'un drame du moyen âge.

grammaire, lorsque toutes les villes fumaient des feux des sacrifices, la nouvelle de la mort de Julien se répandit tout à coup. Un philosophe s'écria : *Les chrétiens déclarent que leur Dieu est patient, et rien n'est aussi prompt que sa colère !*¹

Grégoire de Nazianze commence et termine ses invectives contre Julien par une sorte d'hymne où respire une joie aussi féroce qu'éloquente : Peuples, écoutez ! soyez attentifs, vous tous qui habitez l'univers ! j'élève de ce lieu, comme du haut d'une montagne, un cri immense. Ecoutez, nations ! écoutez, vous qui êtes aujourd'hui, et vous qui viendrez demain ! Anges, puissances, vertus, écoutez ! La destruction du tyran est votre ouvrage. Le dragon, l'apostat, le grand et redoutable génie, l'ennemi du genre humain, qui répandait partout la terreur, qui vomissait des blasphèmes contre le ciel, celui dont le cœur était encore plus souillé que la bouche n'était impure, est tombé ! Cieux et terre, prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur.

Venez aussi, généreux athlètes, défenseurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes ! approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens ; accourez, vous qui, injustement bannis de votre patrie terrestre, avez été arrachés des bras de vos femmes et de vos enfants ; enfin, je convoque à ces réjouissances tous ceux qui confessent un seul Dieu, souverain maître de toutes choses. C'est ce Dieu qui a exercé un jugement si éclatant, une vengeance si prompte ; c'est le Seigneur qui a percé la tête de l'impie Dans les saints transports qui m'animent, il n'est point de paroles qui répondent à la grandeur du bienfait. Nous verrons un jour combien les supplices de Julien damné sont au-dessus de ce que l'esprit humain se peut figurer de tourments. O homme, qui te disais le plus prudent et le plus sage des hommes, voilà l'oraison funèbre que Grégoire et Basile prononcent sur ton cercueil ! Ô toi, qui nous avais interdit l'usage de la parole, comment es-tu tombé dans le silence éternel ?²

Si Antioche se réjouit par des festins et des danses ; si la victoire de la croix fut non seulement célébrée dans les églises, mais sur les théâtres ; si l'on s'écriait : Où sont vos oracles, insensé Maxime³ ? à Carrhes, le courrier porteur du fatal message fut lapidé⁴ ; quelques villes placèrent l'image de Julien parmi celles des dieux, et lui rendirent les honneurs divins⁵.

Libanius se voulut percer de son épée⁶, et se résolut à vivre pour travailler à l'apologie d'un prince dont Grégoire de Nazianze devait écrire la satire : la louange est plus à l'aise que le blâme sur un tombeau. Tel est l'emportement du fanatisme, qu'un saint, un Père de l'Église, un homme supérieur par ses talents, n'a pas craint d'avancer que Julien avait fait empoisonner Constance.

¹ *Dum adhuc essem puer, et in grammaticæ ludo exercerer, omnesque urbes victimarum sanguine polluerentur, ac subito in ipso persecutionis ardore Juliani nuntiatum esset interitus, eleganter unus de ethnicis : Quomodo, inquit, christiani dicunt Deum suum esse patientem... nihil iracundius, nihil hoc furore præsentius !* (S. Hieron., *Comment.*, lib. II, cap. III, in *Habacuc*, p. 243-244.)

² Greg. Naziance, *Or. cont. Julian*. Ce beau mouvement, *Venez aussi, généreux athlètes*, a été visiblement imité par Bossuet dans l'admirable apostrophe qui termine l'Oraison funèbre du grand Condé.

³ *Nec in ecclesiis solum ac martyriis, cuncti tripudiabant, sed in ipsis etiam theatris victoriam crucis prædicabant... Omnes siquidem juncti simul clamabant : Ubinam sunt vaticinia tua, Maxime stulte ?* (Théodoret, lib. III, cap. XXVIII, p. 147-148.)

⁴ *Et Carrheni tantum percepere dolorem morte Juliani nuntiata, ut eum qui nuntium hunc adtulerat lapidibus obruerint.* (Zosime., lib. III, p. LIX ; *Basileæ*.)

⁵ *Pleræque urbes illum deorum figuris repræsentarunt, atque ut divos honorant.* (Lib., *Orat.* X, t. I, p. 330 ; *Lutetiæ*, 1637.)

⁶ *In ensem oculos conjeci, quasi vita acerbior omni jugulatione mihi futura esset.* (Lib., *Vit.*, p. 45.)

Le corps de Julien, transporté à Tarse, fut enterré en face du monument de Maximin Daïa : le chemin qui conduit aux défilés du mont Taurus séparait les sépulcres des deux derniers persécuteurs des chrétiens¹.

Les funérailles eurent lieu selon les rites du paganisme : des bouffons chantaient des airs funèbres ; un personnage représentait le mort, et les baladins prenaient plaisir, au milieu de leurs danses et de leurs lamentations, à se moquer de la défaite et de l'apostasie de l'ennemi des théâtres². Le chrétien Grégoire de Nazianze plaint la ville de Tarse, condamnée à garder la poussière de l'adorateur des démons ; poussière qui s'agitait, et que la terre rejeta³.

Le philosophe Libanius eût désiré saluer la dépouille mortelle de Julien auprès de celle du divin Platon dans les jardins de l'Académie⁴.

Le soldat Ammien Marcellin souhaitait que les cendres de son général fussent baignées non par le Cydnus, mais par le Tibre, qui traverse la ville éternelle et embrasse les monuments des anciens césars⁵. Toutefois, la tombe de Julien aux bords du Cydnus, si renommé par la fraîcheur de ses ondes, devint une espèce de temple ; une main amie y grava cette épitaphe : *Ici repose Julien, tué au delà du Tigre. Excellent empereur, vaillant guerrier*⁶. Le polythéisme en était à son tour réduit aux reliques et à pleurer dans ses sanctuaires abandonnés.

En dédaignant le faste de la cour de Constance, en recevant d'une armée mutinée le titre d'auguste, Julien avait rendu momentanément le droit d'élection aux seuls soldats : ils s'assemblèrent après sa mort ; pressés de se donner un chef, ils offrirent la pourpre au préfet Salluste, qui rejeta cet honneur. Vous avez pu remarquer que l'on commençait à refuser assez fréquemment l'autorité suprême : jusqu'au règne de Commode, l'empire était la possession de tous les plaisirs dans le repos ; mais après ce règne le César ne fut plus qu'un soldat courant les armes à la main du Rhin à l'Euphrate, et du Nil au Danube, combattant ou repoussant l'ennemi, domestique ou étranger. Le pouvoir, qui cessait d'être une jouissance, devint un fardeau : la médiocrité était toujours prompte à le mettre sur ses épaules, le mérite à le secouer.

Au défaut de Salluste, les légions élurent empereur Jovien, primicère des gardes, dont le nom avait été prononcé par hasard. Il était chrétien et catholique comme Valentinien ; il avait préféré comme lui sa foi à son épée ; mais Julien, qui le redoutait peu, consentit à lui laisser l'une et l'autre. Jovien s'était trouvé chargé de conduire à Constantinople le corps de Constance, mort à Mopsucrène, assis dans le char funèbre, il avait partagé les honneurs impériaux rendus à la

¹ *Porro cadaver Juliani, cum Merobaudes, et qui cum illo erant, in Ciliciam deportassent, non consulto, sed casu quodam, e regione sepulchri in que Maximini ossa erant condita deposuerunt, via publica duntaxat oculos eorum a se invicem separante.* (Philostorgius, *Hist. ecclésiastique*, lib. VIII, p. 511 ; Parisiis, 1673.)]

² *Mimi et histriones eum ducebant probris a scena petitis, ac ludibriis incessebant, eique fidei abjurationem et cladem vitæque finem exprobrantes.* (S. Gregor, *Theologi Orat.* 5, t. I, p. 159 ; Lutetiæ, 1778.)

³ *Ut mihi quispiam narravit nec ad sepulchrum assumptum, sed a terra quæ ipsius causa turbata fuerat excussum, æstuque vehementi projectum.* (S. Gregor., *orat.* XXI, p. 408.)

⁴ *Atque eum quidem Tarsi in Cilicia recepit suburbanum : at potiori jure in Academia, proximo Platonis sepulchro, fuisset tumulatus.* (Liban., *Orat. Parental.*, cap. CLVI, p. 377.)

⁵ *Cujus suprema et cineres, si quis tunc juste consuleret, non Cydnus videre deberet, quamvis gratissimus amnis et liquidus : sed ad perpetuandam gloriam recte factorum præterlambere Tiberis, intersecans urbem æternam divorumque veterum monumenta præstringens.* (Ammien, lib. XXV, cap. X.)

⁶ Ammien, lib. XXV, cap. X, p. 340, n. z. voyez aussi *Vie de Julien*, par La Bletterie, *ad fin.*

poussière de son maître ; on en augura sa grandeur future : on y aurait pu trouver le présage de son second et prochain voyage sur le même char.

Jovien signa une paix de vingt-neuf ou de trente ans, et conclut un traité honteux avec Sapor : il céda aux Perses cinq provinces transtigritaines¹, la colonie romaine de Singare et la ville de Nisibe, malgré ses larmes, malgré son dernier siège, retracé éloquemment par Julien dans l'un de ses deux panégyriques de Constance. Obligés de livrer à Sapor les murs qu'ils avaient si vaillamment défendus contre lui avec Jacques leur évêque, les Nisibiens, chassés de leurs foyers, dépouillés de leurs biens, offrirent encore à l'auteur de leur exil la couronne d'or que chaque ville était dans l'usage de présenter aux nouveaux empereurs : exemple touchant d'une fidélité qui ne se croyait pas affranchie de ses devoirs par l'ingratitude².

Jovien rendit la paix à l'Église, et rappela saint Athanase.

Ainsi s'évanouirent tous les projets de Julien : il entreprit d'abattre la croix, et il fut le dernier empereur païen.

L'hellénisme retomba de tout le poids des âges dans la poudre d'où l'avait soulevé à peine une main mal guidée. Les philosophes se rasèrent, jetèrent leur robe, et se contentèrent d'enseigner en silence ou de gémir sur les générations qui leur échappaient : on craignait tellement d'être pris pour l'un d'eux, que les citoyens qui portaient des manteaux à franges les quittèrent.

Julien s'était porté à la conquête des Perses, afin de revenir dompter les chrétiens : cette guerre, qui devait renverser le trône du grand roi, amena le premier démembrement de l'empire des césars.

Il a fallu vous rappeler en détail cette dernière épreuve de l'Église parce qu'elle fait époque et qu'elle se distingue des autres : elle tient d'une civilisation plus avancée : elle a un air de famille avec l'impiété littéraire et moqueuse qu'un esprit rare répandit au XVIIIe siècle. Mais l'impiété de l'empereur, qui pouvait ordonner des supplices, ne laissa aux chrétiens que des couronnes, et l'impiété du poète, qui n'avait pas la puissance du glaive, leur légua des échafauds.

La persécution de Julien ne sortit point du paganisme populaire ; elle vint du paganisme philosophique, demeuré seul sur le champ de bataille, ayant pour chef un cynique à manteau de pourpre, qui portait le vieux monde dans sa tête et l'empire dans sa besace. Mais, dans la lice où les deux partis cherchaient à s'enlever des champions, les hommes de talent passèrent successivement avec leur génie et leur vertu au christianisme, comme les soldats qui désertent avec armes et bagages à l'ennemi : l'autre camp ne voyait arriver personne.

Constantin était un prince inférieur à Julien, et pourtant il a attaché son nom à l'une des plus mémorables révolutions de l'ordre social : c'est qu'abstraction faite de ce qu'il peut y avoir de surnaturel dans l'établissement de la religion chrétienne, il se mit à la tête des idées de son temps, marcha dans le sens où l'espèce humaine marchait, et grandit avec les mœurs croissantes qui le poussaient.

Julien au contraire se fit écraser par les générations qu'il prétendait retenir ; elles le jetèrent par terre malgré sa force, et lui passèrent sur la poitrine. Eût-il vécu, il aurait ralenti le mouvement, il ne l'eût pas arrêté : le calvaire nu, par où

¹ Par rapport aux Perses.

² Ammien, lib. XXV.

l'esprit de l'homme allait maintenant chercher la vérité de Dieu, devait dominer tous les temples. Les soins inutiles que se donna une vaste intelligence, un monarque absolu, un guerrier redoutable, pour rétablir l'ancien culte, prouvent qu'il n'est pas plus possible de ressusciter les siècles que les morts. Cent cinquante ans auparavant, Plin le jeune avait aussi pensé qu'on pouvait extirper le christianisme. La tentative rétrograde de Julien, événement unique dans l'histoire ancienne¹, n'est pas sans exemple dans l'histoire moderne : toutes les fois qu'ils ont voulu rebrousser le cours du temps, ces navigateurs en amont, bientôt submergés, n'ont fait que hâter leur naufrage.

Jovien ramena du désert des soldats sans vêtements, mendiant leur pain : le légionnaire qui avait conservé un morceau de sa pique ou de son bouclier, ou qui rapportait un de ses brodequins sur son épaule, magnifiait son courage : ainsi auraient été les Perses si Julien avait vécu, dit Libanius. La fin de la retraite de l'armée fut le terme de la vie de Jovien : sa femme venait au-devant de lui pour partager sa pourpre ; elle rencontra son convoi. Les officiers civils et militaires, les eunuques et l'armée voulurent décerner le diadème à Salluste, qui le refusa une seconde fois. L'élection, après la proposition de divers candidats, s'arrêta sur Valentinien, confesseur de la foi sous Julien ;

il était sans lettres, mais avait une naturelle éloquence. Trente jours après son élévation, il associa son frère Valens à l'empire ; nom fatal, qui rappelle la dernière et définitive invasion des barbares.

Alors eut lieu, et pour toujours, la division de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. Valentinien établit sa cour à Milan, Valens à Constantinople. Les deux frères quittèrent le château de Médiana, à trois milles de Naïsse, où s'était accompli le partage du monde romain ; ils allèrent ensemble à Sirmium : là, ils s'embrassèrent, se séparèrent et ne se revirent plus².

¹ Léonidas à Sparte, sur un plus petit théâtre, se trompa et se perdit comme Julien.

² Ammien, lib. XXVI ; Philostorgius, p. 114. Théodose Ier ne fut un moment maître de tout l'empire que pour le partager entre ses deux fils.

Étude troisième

Première partie : de Valentinien Ier et Valens à Gratien et à Théodose Ier

Pour éviter la confusion des sujets, vous aimerez mieux voir séparément ce qui se passait aux empires d'Orient et d'Occident, sans toutefois perdre de vue leur connexité et ce qu'il y avait de commun dans les événements, les moeurs et les lois des deux grandes divisions du monde romain.

L'Occident, dévolu à Valentinien, comprenait l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Espagne et l'Afrique ; l'Orient, laissé à Valens, embrassait l'Asie, l'Égypte, la Thrace et la Grèce.

La résidence particulière de Valentinien était à Milan, celle de Valens à Constantinople ; mais les deux empereurs se transportaient là où leur présence était nécessaire.

Dans l'Occident, Valentinien eut à combattre les Allamans, qui se jetèrent sur la Gaule, et il fortifia de nouveau la ligne du Rhin. On voit paraître les Bourguignons issus des Vandales qui habitaient les bords de l'Elbe. Leur roi était connu sous le nom générique d'Hendinos, et leur grand-prêtre sous celui de Sinistus¹. Ennemis des Allamans, les Bourguignons s'allièrent avec Valentinien, et s'engagèrent à lui fournir une armée de quatre-vingt mille hommes.

Les Saxons et les Francs reparurent sur les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne ; les Pictes et les Scots désolèrent cette dernière province. Théodose, général de Valentinien, les refoula au fond de la Calédonie.

Les peuples de la Gétulie, de la Numidie et de la Mauritanie ravagèrent l'Afrique : Théodose fut envoyé pour les repousser et punir l'avidité de Romanus, commandant militaire de cette province : il réussit dans la première partie de sa mission.

Valens et Valentinien poursuivirent avec toute la rigueur des lois romaines leurs sujets accusés de magie. Les victimes furent nombreuses à Rome et à Antioche. Maxime, si fameux sous Julien, et d'autres philosophes succombèrent ; Jamblique s'empoisonna ; Libanius échappa avec peine à l'accusation².

Valens était tyran par faiblesse, Valentinien par colère. Deux ourses, l'histoire en dit le nom, Inoffensive et Paillette dorée, avaient leurs loges auprès de la chambre à coucher de Valentinien ; il les nourrissait de chaire humaine. Inoffensive, bien méritante, fut rendue à ses forêts³.

L'empereur d'Occident gâtait de grandes qualités par un tempérament cruel : il ordonnait le feu pour les moindres fautes. Milan eut des victimes qui prirent de

¹ *Apud hos generali nomine rex appellatur Hendinos... Sacerdos omnium maximus vocatur Sinistus.* (Ammien Marcellin, lib. XXVIII, cap. V, p. 539 ; 1671.)

² *Primus ex nobilibus philosophis interfectus est Maximus, et post illum oriundus ex Phrygia Hilarius, qui ambiguum quoddam oraculum clarius fuisset interpretatus. Secundum hunc Simonides, et patricius Lydus et Andronicus e Caria.* (Zosime, *Histor.*, lib. IV. p. 65 ; Basileae.)

³ *Micam aurcam et Innocentiam : cultu ita curabat enixo, ut earum caveas prope cubiculum suum locaret... Innocentiam denique, post multas quas ejus laniatu cadaverum viderat sepulturas, ut bene meritam in sylvas abire dimisit.* (Ammien Marcellin, lib. XXIX, cap. III.)

leur injuste condamnation le nom d'innocents. Tout débiteur insolvable était mis à mort. Le prévenu récusait-il un juge, c'était à ce juge qu'on le renvoyait¹.

Vous êtes frappés de cet arbitraire de supplices qui souille les annales de Rome ; le genre de peines à appliquer semble abandonné au caprice des magistrats et des particuliers : la loi criminelle chez les Romains était fort inférieure à la loi civile. Nous ne faisons pas assez d'attention aux améliorations évidemment apportées dans les lois par la mansuétude du Christ. Accoutumés que nous sommes à lire des faits atroces, quand nous voyons des hommes déchirés avec des ongles de fer, exposés nus et frottés de miel à la piqûre des mouches, torturés comme les prisonniers de guerre des Iroquois par l'ordre d'un juge ou la vengeance d'un simple créancier, nous ne nous demandons pas comment cela arrivait chez les nations civilisées de l'ancien monde, et comment cela n'arrive plus chez les nations civilisées du monde moderne. Le progrès si lent de la société ne suffit pas pour rendre compte de ces changements ; il faut reconnaître une cause plus prompte, plus efficace, plus générale : cette cause est l'esprit du christianisme.

Le sang des empereurs païens se retrouve dans les cruautés de Valentinien ; le caractère des empereurs chrétiens dans les lois qui ordonnent des médecins pour les pauvres, et qui défendent l'exposition des enfants² : honneur à la bénignité évangélique à qui l'on doit l'abolition d'une coutume qu'autorisaient les législations les plus fameuses de l'antiquité !

Parmi les lois de Valens et de Valentinien, je dois vous signaler encore l'institution des écoles, modèles de nos universités : l'éducation publique expira avec la liberté publique ; les collèges modernes eurent leur origine lointaine dans les siècles de décadence et d'esclavage de l'empire romain.

Valentinien donna aux villes des défenseurs officieux³, sorte de magistrats élus par le peuple⁴ : d'où il arriva que les Eglises, devenues des espèces de municipes, eurent à leur tour des défenseurs qui se transformèrent en champions dans le moyen âge. La liberté politique s'était changée en privilège de bourgeoisie : on voit partout les empereurs adresser des lettres et des rescrits aux communes des diverses provinces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

En suivant la série des institutions le Code à la main, on remarque, avec une admiration reconnaissante, que le travail des princes chrétiens tend surtout à l'adoucissement des inflexions criminelles et à la réforme des mœurs : les enfants des suppliciés retrouvent les biens paternels ; des règlements améliorent le sort des pauvres et des esclaves, multiplient les cas de liberté ; les vices abominables chantés par les poètes, et protégés des magistrats, sont punis. En un mot, c'est dans le recueil des lois romaines qu'il faut chercher la véritable histoire du christianisme, bien plus que dans les fastes de l'empire.

Valentinien accorda le libre exercice du culte à ses sujets, et ne prit aucun parti dans les querelles religieuses⁵ : il se crut d'autant plus autorisé à cette tolérance, qu'il s'était montré chrétien indépendant sous Julien. Cependant il défendit aux païens les sacrifices, et les assemblées aux manichéens et aux donatistes. Il mit aussi des bornes à l'accroissement des richesses de l'Eglise et à la multiplication

¹ Ammien Marcellin, lib. XXVII, cap. VII ; lib. XXIX, cap. III ; lib. XXX, cap. VIII.

² Code Théodosien, t. III, lib. VIII, p. 34.

³ Code Théodosien, t. IX, lib. I, p. 197.

⁴ Code Justinien, t. IV, lib. I et II, p. 166.

⁵ Bav., ann. 371 ; Symmaque, lib. X, *epist.* 54.

des ordres monastiques : il fut défendu au clergé d'admettre à la cléricature les propriétaires hommes du peuple et les décurions des villes, à moins que ceux-ci n'abandonnassent leurs biens ou à la municipalité dont ils étaient membres ou à quelques-uns de leurs parents¹.

Il fut également défendu au même clergé d'accepter des legs testamentaires. Déjà le pouvoir et la fortune avaient amené la corruption : Damas disputa le siège de Rome à Ursin ; on en vint aux mains² ; cent trente-sept morts furent trouvés le matin dans la basilique de Sicinius, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure.

Valentinien avait eu de sa première femme, Severa, un fils nommé Gratien, qu'il éleva à Amiens, le 24 août 367, au rang d'auguste, sans le créer d'abord César, selon l'usage. On a cherché la raison de cette innovation : elle est évidente. Il y avait maintenant deux empires ; Gratien, âgé de huit ans, n'était plus un César ou un général nommé pour défendre une partie de l'Etat, c'était un héritier qui devait succéder à la souveraineté de son père.

Valentinien répudia Severa et épousa Justine, Sicilienne d'origine ; elle aurait, selon Zosime, été mariée d'abord au tyran Magnence. Justine était arienne, mais elle ne déclara son hérésie qu'après la mort de Valentinien. Elle donna à l'empereur un fils, qui fut Valentinien II, et trois filles, Justa, Grata et Galla ; celle-ci devint la seconde femme de Théodose le Grand.

Les Quades et les Sarmates, justement irrités de la trahison des Romains, qui après avoir attiré leur roi Gabinus à une entrevue l'avaient massacré, ravageaient l'Illyrie ; Valentinien accourt avec les forces de la Gaule ; il meurt subitement à Bergetion (17 novembre 375), d'un accès de colère, dans une audience qu'il donnait aux députés des Quades suppliants.

Mallobaud ou Mellobaud, chef d'une tribu de Francs, avait obtenu un commandement sous Valentinien, et s'était distingué par ses gestes militaires : à la mort de l'empereur il entreprit avec Equitius, comte d'Illyrie, de faire prévaloir les droits de Valentinien, fils de Justine, sur ceux de Gratien, fils de Severa. Valentinien II fut en effet proclamé empereur, mais son frère Gratien, déjà auguste, au lieu de s'en offenser, reconnut l'élection. Valentinien eut dans son partage l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique ; Gratien garda les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, peut-être même n'y eut-il pas de véritable partage. Ce qu'il y a de certain, c'est que Gratien gouverna seul l'Occident jusqu'à sa mort, Valentinien n'étant encore qu'un enfant sous la tutelle de sa mère.

Valens n'approuvait pas ces arrangements paisibles entre ses jeunes neveux ; mais les mouvements des Goths arrêtaient son intervention dans des affaires d'une moindre importance.

Mis en possession de l'empire d'Orient par Valentinien Ier, Valens avait eu dès les premiers jours de son règne des épreuves à subir. Procope, commandant de l'armée de Mésopotamie, prit la pourpre dans Constantinople même, par l'autorité de deux cohortes gauloises. Voulant légitimer son usurpation, il épousa Faustine, veuve de l'empereur Constance ; elle avait une fille âgée de cinq ans, dans laquelle les légions voyaient le dernier rejeton de la race de Constantin. La

¹ *Code Théodosien*, t. I, lib. LIX, p. 405.

² *Damasius et Ursinus, supra humanum modum ad rapiendam episcopatus sedem ardentis, scissis studiis asperrime conflictabantur, adusque vulnerumque discrimina adjumentis utriusque processis... Uno die centum tringenta septem reperta cadavera peremptorum.* (Ammien Marcellin, lib. XXVII, cap. III, p. 481 ; Parisiis, 1677.)]

révolte de Procope dura peu ; ses soldats l'abandonnèrent à la voix de leurs capitaines, qui gardèrent leur foi. Procope, trahi, fut traîné au camp de l'empereur d'Orient et décapité.

Valens soutint faiblement contre Sapor les rois d'Arménie et d'Ibérie. On remarque dans cette guerre les aventures de Para, roi d'Arménie, monarque fugitif comme tant d'autres, protégé d'abord des Romains, ensuite égorgé par eux dans un repas.

Les Goths, restés fidèles à la famille de Constantin, s'étaient déclarés contre Valens en faveur de Procope, mari de la veuve de Constance. Valens remporta quelques avantages sur ces barbares. Une paix fut le résultat de ces avantages, et six ans après les Huns précipitèrent les Goths sur l'empire.

L'arianisme était la religion de Valens : il persécuta les catholiques, qu'il appelait les athanasiens ; saint Basile était devenu leur chef après la mort de saint Athanase. A ce grand homme de solitude et de charité est due la fondation du premier de ces monuments élevés aux misères humaines ; monuments qui font la gloire éternelle du christianisme. Les moines, presque tous catholiques, s'étaient accrus par l'esprit et le malheur de leur temps. Valens les fit enlever à main armée ; on les força de s'enrôler dans les légions, et quand ils résistèrent on les massacra.

Nous arrivons au fameux événement qui hâta la chute de l'ancien monde.

Depuis leurs expéditions maritimes, les Goths, en paix avec les Romains, s'étaient multipliés dans les forêts : ils avaient assujéti autour d'eux les autres peuplades barbares. Hermanric, roi des Ostrogoths et de la noble race des Amali, devint conquérant à l'âge de quatre-vingts ans ; à cent dix ans il allait encore au combat, et restait le seul contemporain de sa gloire¹. Il conquiert les Hérules et les Venèdes. Sa puissance s'étendait dans les bois et sur les hordes des bois, du Pont-Euxin, de la Baltique, derrière les tribus saxonnes, allamanes, franques, bourguignonnes et lombardes, plus rapprochées des rives du Rhin : le Danube séparait l'empire sauvage des Goths de l'empire civilisé des Romains. Les Visigoths, réunis aux Ostrogoths leur avaient cédé la prééminence ; leurs chefs, parmi lesquels se distinguaient Athanaric, Fritigern et Alavius, avaient quitté le nom de rois pour descendre ou pour monter à celui de juges².

Telles étaient devenues les nations gothiques aux frontières de l'empire d'Orient, lorsque tout à coup un bruit se répand : on raconte qu'une race inconnue a traversé les Palus-Méotides. La présence des Huns fut annoncée par un tremblement de terre qui secoua presque tout le sol du monde romain et fit pencher sur la tête d'Hermanric sa couronne séculaire. Les Huns étaient la dernière grande nation mandée à la destruction de Rome ; les autres nations avaient fait une halte pour les attendre ; ils venaient de loin. A peine avaient-ils paru qu'on entendit parler des Lombards, dernier flot de cet océan.

Un nouveau système historique fait descendre les Huns des peuples ouralo-finnois. Dans ce système, fondé sur une meilleure critique, une connaissance plus avancée des peuples et des langues de l'Asie et de l'Europe septentrionale, on suit cependant avec moins de facilité la marche et les progrès des soldats futurs d'Attila.

¹ Jornandès, cap. XXII.

² Jornandès, cap. XXII.

Dans l'ancien système, que Gibbon a adopté, il est plus aisé de se reconnaître. En rejetant de la primitive monarchie des Huns la partie confuse et romanesque, laissant de côté ce qu'ont pu faire ou ne pas faire les Huns au nord de la muraille de la Chine, 1210 ans avant l'ère vulgaire, négligeant leur invasion de la Chine, leur défaite par l'empereur Voulé, de la dynastie des Huns, on trouve qu'au temps de la mission du Christ deux divisions des Huns s'avancèrent dans l'Occident, l'une vers l'Oxus, l'autre vers le Volga : celle-ci se fixa au bord oriental de la mer Caspienne, et fut connue sous le nom des Huns blancs ; ils eurent de fréquents démêlés avec les Perses.

L'autre division des Huns pénétra avec difficulté au Volga, conserva ses moeurs en augmentant sa force par des alliances volontaires, des adjonctions de peuples conquis, et par l'habitude des combats : cette division subjuga les Alains : la plus grande partie des vaincus entra dans les rangs des vainqueurs, tandis qu'une colonie indépendante des premiers alla se mêler aux races germaniques et s'associer à leur guerre contre l'empire¹.

Les Huns parurent effroyables aux barbares eux-mêmes : quand ils eurent franchi les Palus-Méotides, ils se trouvèrent en présence des tributaires de la puissance d'Hermanric. Les deux monarchies des Huns et des Goths, l'une composée de sauvages à cheval, l'autre de sauvages à pied, c'est-à-dire les deux races scythe et tartare, se heurtèrent. Les Goths étaient divisés ; Hermanric, abusant du pouvoir, avait fait écarteler la femme d'un chef rhoxolan qui s'était retiré de lui². Les frères de cette femme la vengèrent en poignant Hermanric, vainement cuirassé d'un siècle, et à qui cent dix années avaient encore laissé du sang dans le coeur : il ne resta pas sous le coup. Balamir, roi des Huns, profita de cet événement ; il attaqua les Ostrogoths, qui furent abandonnés des Visigoths ; Hermanric, impatient de la douleur que lui causait sa blessure, et encore plus tourmenté de la ruine de son empire, mit fin à des jours que la mort avait oubliés³. Withimer, chargé après lui du gouvernement, en vint avec les Huns et les Alains à une bataille dans laquelle il fut tué⁴. Saphrax et Alathæus sauvèrent le jeune roi des Ostrogoths, Witheric, et conduisirent les débris indépendants de leurs compatriotes sur les bords du Niester.

Cependant les Visigoths, séparés des Ostrogoths, s'étaient retirés chez les Gépides, leurs alliés ; ils y furent poursuivis par les Huns. Un corps de cavalerie tartare passa le Niester à gué pendant la nuit, au clair de la lune : Athanaric, juge des Visigoths, qui défendait les bords de la rivière parvint à gagner des hauteurs avec son armée ; il s'y voulait fortifier, mais les Visigoths se précipitent vers le Danube, envoient des ambassadeurs à Valens, et le conjurent de leur accorder la Mésie inférieure pour asile : ils offraient d'embrasser la religion chrétienne. Valens, dit Jornandès, dépêcha des évêques hérésiarques aux Visigoths, et fit de ces suppliants des sectateurs d'Arius au lieu de disciples de Jésus-Christ. Les Visigoths communiquèrent le venin aux Gépides leurs hôtes,

¹ Deguignes, Gibbon, Jornandès, Ammien Marcellin, etc.

² *Dum enim quamdam mulierem Sanielh nomine, pro mariti fraudulento discessu, rex, furore commotus, equis ferocibus illigatam, incitatisque cursibus per diversa divelli praecepisset, fratres ejus, Sarus et Ammius, Germanae obitum vindicantes, Ermanarici latus ferro petierunt.* (Jornandès, *De Reb. Geticis*, cap. XXIV, p. 70-71 ; Lugduni Batavorum.)

³ *Inter haec Ermanaricus, tam vulneris dolorem quam etiam incursiones Hunnorum non ferens, grandaevus et plenus dierum, centesimo decimo anno vitae suae defunctus est.* (Jornandès, cap. XXIV.)

⁴ Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. III.

aux Ostrogoths leurs frères, ils se répandirent dans la Dacie, la Thrace, la Mésie supérieure, et tous les Goths se trouvèrent ariens¹.

L'historien se trompe : tous les Goths sans doute n'étaient pas encore chrétiens en 376, mais ils avaient déjà reçu les semences de la foi. Théophile, au concile de Nicée, est appelé l'évêque des Goths² ; ceux-ci avaient un petit sanctuaire catholique à Constantinople. Vers l'an 325, Audius, chef d'un schisme, fut banni par Constantin en Scythie ; il pénétra chez les Goths, y prêcha l'Évangile, et établit dans leur pays des vierges, des ascètes et des monastères³. Les Goths mêmes avaient exercé de grandes cruautés dans la persécution arienne de 372, et ce fut le célèbre évêque Ulphilas que ce peuple fugitif députa, en 376, à Constantinople⁴.

Fritigern et Alavivus commandaient les Visigoths qui tendaient les mains à Valens : Athanaric, suivi de quelques compagnons, ne voulut point paraître sur les terres de l'empire en qualité de parjure ou de suppliant, et se retira dans les forêts de la Transylvanie.

Valens, bigot sectaire, se croyait un profond politique ; il acquiesça à la demande des Visigoths ; il se félicitait de cantonner sur les frontières de ses États des guerriers qui promettaient de le défendre et de se faire ariens. Il les voulut tous, même ceux qui pouvaient être attaqués d'une maladie mortelle⁵ ; mais il attachait deux conditions à son bienfait : les Visigoths eurent ordre de livrer leurs enfants et leurs armes ; leurs enfants comme otages, et leurs armes comme vaincus. Et Valens prétendait que ces bras désarmés se lèveraient pour protéger sa tête ! Les Visigoths se soumirent.

Le Danube était enflé par des pluies. On rassembla une multitude de barques, de radeaux, de troncs d'arbres creusés, et l'on vit, par la permission de Dieu, les Romains occupés nuit et jour à transporter dans l'empire les destructeurs de l'empire. Des commissaires désignés à cet effet essayèrent de compter les barbares à leur passage d'une rive du Danube à l'autre ; mais ils furent obligés de renoncer au dénombrement⁶. Ammien Marcellin, citant deux vers de Virgile, prétend qu'on aurait plutôt compté les sables que le vent du midi soulève sur les rivages de la Libye. Une évaluation moins poétique porte l'émigration des Visigoths à un million d'individus.

¹ *Et ut fides uberius illis haberetur, promittunt se, si doctores linguae suae donaverit, fieri christianos... Sic quoque Vesegothae a Valente imperatore ariani potius quam christiani effecti. De caetero, tam Ostrogothis quam Gepidis parentibus suis, per affectionis gratiam evangelizantes, hujus perfidiae culturam edocentes, omnem ubique linguae hujus nationem ad culturam hujus sectae invitavere. Ipsi quoque (ut dictum est) Danubium transmeantes Daciam, ripensem Moesiam, Thraciasque permissu principis insedere.* (Jornandès, cap. XXV.)

² Socrate, lib. II, cap. XVI.]

³ Sulpice Sévère, lib. XVI, n. 42 ; Epiphane, *Hoer.*, LXX, n. 9, 14.

⁴ Sozomène, lib. VI, cap. XXXVII.

⁵ *Et navabatur opera diligens, ne qui romanam rem eversurus derelinqueretur vel quassatus morbo letali.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. IV.)

⁶ *Proinde permissu imperatoris transeundi Danubium copiam colendique adepti Thraciae partes, transfretabantur in dies et noctes, navibus ratibusque et cavatis arborum alveis agminatim impositi... Ita turbido instantium studio orbis romani pernicies ducebatur. Illud sane neque obscurum est neque incertum, infaustos transvehendi barbaram plebem ministros numerum ejus comprehendere calculo saepe tentantes, conquievissent frustratos.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. IV.)

Les enfants mâles des familles les plus distinguées furent séparés de leurs pères ; on les distribua dans différentes provinces : les habitants de ces provinces étaient étonnés des brillantes parures et de la beauté martiale des jeunes exilés.

Quant aux armes, elles ne furent point livrées ; les Visigoths arrivaient avec les tributs qu'ils avaient jadis reçus et les anciennes richesses qu'ils avaient enlevées aux Romains ; on les crut opulents parce qu'ils étaient chargés de dépouilles ; pour garder du fer, ils soulevèrent la cupidité des officiers de Valens avec des tapis, des tissus précieux, des esclaves et des troupeaux. A ceux qui préférèrent un autre lucre, ils prostituèrent leurs filles (Zosime) ; ils vendirent leur honneur pour acheter un empire, sûrs qu'avec leurs épées ils feraient bientôt passer les filles des césars dans le lit des Goths.

Les Ostrogoths, conduits par Saphrax et Alathaeus, qui avaient sauvé Witheric, se présentèrent à leur tour sur la rive septentrionale du Danube, et sollicitèrent inutilement la faveur obtenue par leurs compatriotes : la peur commençait chez les Romains.

Les Visigoths s'avancèrent dans les Thraces. On s'était chargé de les nourrir ; on ne les nourrit point : on leur fournit de la chair infecte de chien et d'autres animaux morts de maladie ; un pain coûtait un esclave, un agneau six livres d'argent. Après leurs esclaves ils n'eurent plus à livrer que le reste de leurs enfants¹. On fit (parce qu'enfin Rome devait périr) d'un million d'alliés un million d'opprimés : la reconnaissance finit où l'injustice commence.

Les Ostrogoths, cessant de prier, passèrent le Danube, et se trouvèrent ennemis et indépendants sur le territoire romain. Fritigern, chef des Visigoths, forma des liaisons secrètes avec les nouveaux émigrants, et s'efforça de réunir les Goths dans le même intérêt.

Maxime et Lupicinus, généraux de Valens, avaient alors le commandement dans les Thraces : ils étaient, par leur avarice et leur faiblesse, la première cause de tous ces malheurs. La discorde éclata à Marcianopolis, capitale de la basse Mésie, à soixante-dix milles du Danube : Lupicinus avait invité les chefs des Goths à un repas, dans le dessein de les faire assassiner ; les gardes de ces chefs, restés aux portes de la ville, se prirent de querelle avec les soldats romains ; leurs clameurs pénétrèrent jusqu'à la salle du festin. Fritigern et ses amis tirent leurs épées, s'ouvrent un passage à travers la foule, sortent de la ville et ont le bonheur d'échapper². **Ce jour-là, dit Jornandès, ôta la faim aux Goths et la sûreté aux Romains : les premiers ne se regardèrent plus comme des vagabonds et des étrangers, mais comme des citoyens et comme des seigneurs de l'empire³.**

Lupicinus, se fiant à la discipline des légions et à la supériorité de leurs armes, attaqua les Goths : ceux-ci déployant leur bannière firent entendre le lamentable son de cette corne célèbre dans le récit de leurs combats, et à la ronflée de laquelle devait s'écrouler le Capitole⁴ ; les Romains furent vaincus.

¹ *Coeperunt duces (avaritia compellente) non solum ovium boumque carnes, verum etiam canum et immundorum animalium, morticina eis pro magno contradere : adeo ut quodlibet mancipium in unum panem aut decem libras in unam carnem mercarentur.* (Jornandès, cap. XXVI.)

² Ammien Marcellin, lib. XXXI ; Jornandès, cap. XXVI.

³ *Illa namque dies Gothorum famem Romanorumque securitatem ademit : coeperuntque Gothi jam non ut advenae et peregrini, sed ut cives et domini, possessoribus imperare.* (Jornandès, cap. XXVI.)

⁴ *Rauca cornua* (Claudian., in Rufin) *Auditisque triste sonantibus.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI.)

Une troupe de Goths, avant la migration générale de ces peuples, était entrée au service de Valens, sous la conduite de Suérid et de Colias ; attaquée par les habitants mutinés d'Andrinople, elle les repoussa, et alla rejoindre le grand corps de ses compatriotes. Fritigern franchit l'Élémus, et mit le siège devant Andrinople, qu'il ne put prendre. Les ouvriers employés aux mines du Rhodope se révoltent, se réfugient chez les barbares, et leur servent ensuite de guides aux réduits les plus secrets des Romains. Les Goths délivrent leurs enfants captifs¹, qui leur racontent ce qu'ils ont à souffrir de la lubricité et de la cruauté de leurs maîtres. Une partie des Huns et des Alains font alliance avec les Goths.

Alors Valens songe à porter remède au mal qu'il avait fait ; il retire les légions d'Arménie, et demande des secours au jeune empereur Gratien, qui venait de succéder à Valentinien, son père : Richomer, comte des domestiques, est dépêché à Valens avec les légions gauloises. Une première armée romaine, sous les ordres de Trajan et Profuturus, s'approcha des Visigoths campés vers l'embouchure méridionale du Danube, à soixante milles au nord de Tome, exil d'un poète : Fritigern fait élever des feux pour rappeler ses bandes répandues dans le plat pays. Les Visigoths se lient d'un serment terrible, et entonnent les chants à la gloire de leurs aïeux ; les Romains y répondirent par le *barritus*, cri militaire commencé presque à voix basse, allant toujours grossissant, et finissant par une explosion effroyable². La bataille de Salices, qui a pris son nom des arbres paisibles sous lesquels elle fut donnée, dura la journée entière, et la victoire resta indécise. Les Visigoths rentrèrent dans leur camp. Les Romains n'osèrent renouveler le combat, et résolurent d'enfermer les barbares dans ce coin de terre entre le Danube, la mer Noire et le mont Hémus. Les Ostrogoths et le parti des Huns et des Alains avec lequel Fritigern s'était ménagé une alliance les dégagèrent.

Valens, suspendant sa guerre contre les moines, partit enfin d'Antioche avec une seconde armée. Arrivé à Constantinople, il maltraita le général Trajan, ami de saint Basile. Au bout de quelques jours il sortit de la capitale de l'Orient, chassé par le mépris populaire et les clameurs de la foule, qui le pressait de marcher à d'autres ennemis³.

Le moine Isaac sort de sa cellule, voisine des chemins où passait l'empereur ; il s'avance, au devant de lui, et lui crie : Où vas-tu ? Tu as fait la guerre à Dieu, il n'est plus pour toi. Cesse ton impiété, ou ni toi ni ton armée ne reviendront. L'empereur dit : Qu'on le mette en prison. Faux prophète, je reviendrai, et je te ferai mourir. Isaac répondit : Fais-moi mourir si tu me trouves en mensonge. Le moine⁴ chrétien remplaçait le philosophe cynique : il n'en différait que par les moeurs.

¹ *Eo maxime adjumento praeter genuinam erecti fiduciam, quod confluebat ad eos in dies ex eadem gente multitudo, dudam a mercatoribus venumdati, adjectis plurimis quos primo transgressu necati inedia, vino exili vel panis frustis mutavere vilissimis.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. VII.)

² *Et Romani quidem voci undique martia concinentes, a minore solita ad majorem protolli, quam gentilitate appellant barritum, vires validas erigebant.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. VII.)

³ *Venit Constantinopolim, ubi moratus paucissimos dies, seditione popularium pulsatus, etc.* (Ammien, lib. XXXI, p. 689 ; Parisiis, 1677.)

⁴ *Que pergis, imperator, qui Deo bellum intulisti, nec eum habes adiutorem ?*

Desine ergo bellum inferre ei... Nam neque reverteris, et exercitum praeterea amittes...

Ad haec imperator, ira percitus :

Revertar, inquit, teque interficiam, et falsi vaticinii poenas a te exigam.

Les Goths, après avoir encore une fois saccagé la Thrace et franchi l'Hémos, inondaient les environs d'Andrinople. Frigerid, général de Gratien, avait défait quelques alliés des Goths, entre autres les Taïfales, barbares débauchés dont les prisonniers furent transportés sur les terres abandonnées de Parme et de Modène¹. Sébastien, maître général de l'infanterie de Valens, s'était occupé à rétablir la discipline dans un corps particulier ; ce corps avait eu l'avantage sur un nombreux parti d'ennemis. Enivré de ses succès, Valens s'apprête à triompher des peuples gothiques, et s'établit dans un camp fortifié sous les murs d'Andrinople.

Richomer, accouru de l'Occident, vient annoncer à Valens que son neveu, vainqueur des Allamans, s'avance pour le soutenir.

En même temps un évêque envoyé par Fritigern, politique aussi rusé que général habile, se présente chargé d'humbles paroles et de soumissions. Il proteste publiquement de la fidélité des Goths, qui, selon lui, ne demandent qu'à paître leurs troupeaux dans la Thrace déserte ; mais par des lettres secrètes Fritigern presse l'empereur de marcher², l'assurant que la seule terreur de son nom obligera les Goths à se soumettre. Valens, jaloux de la renommée de Gratien, ne veut point attendre un jeune prince qui pourrait ravir ou partager l'honneur de la victoire : il lève son camp le 9^e d'août l'an 378. Le trésor militaire et les ornements impériaux furent laissés dans Andrinople.

A huit milles de cette ville on découvrit rangés en cercle les chariots des barbares. Les Romains firent tristement leurs dispositions militaires, aux lugubres clameurs des Goths³ : les Goths, pareillement étonnés du bruit des armes et du retentissement des boucliers que frappaient les légionnaires, envoyèrent proposer la paix ; leur cavalerie, sous la conduite d'Alathaeus et de Saphrax, n'était point encore arrivée. Valens s'obstine à ne vouloir entendre que des négociateurs d'un rang élevé : le soldat romain s'épuise sous la chaleur du jour qu'augmentait un vaste embrasement : le feu avait été mis aux herbes et aux bois desséchés des campagnes⁴. Fritigern demande à son tour pour traiter un homme de distinction ; Richomer s'offre, et part du consentement de Valens, à qui le cœur commençait à faillir. A peine approchait-il des retranchements ennemis, que les sagittaires et les scutaires engagent le combat. La cavalerie des Goths revenait alors renforcée d'un corps d'Alains : sans laisser le temps à Richomer de remplir sa mission, elle se précipite sur les troupes impériales.

Les deux armées se choquèrent ainsi que des proues de vaisseaux, dit Ammien⁵. L'aile gauche des légions poussa jusqu'aux chariots ; mais, abandonnée de sa cavalerie, elle fut accablée sous le nombre des barbares, qui tombèrent sur elle comme un énorme éboulement de terre⁶. Les soldats romains s'arrêtent ; serrés les uns contre les autres, ils manquent d'espace pour tirer l'épée ; jamais plus

Tum ille, minas neutiquam reformidans : Interfice, inquit, si in verbis meis mendacium fuerit deprehensum. (Théodoret, *Episcop.* ; Cyr., *Eccles. hist.*, lib. IV, p. 195 ; Parisii, 1673.)

¹ *Cum... trucidasset omnes ad unum... vivos omnes circa Mutinam, Regiumque et Parmam, italica oppida, rura culturos exterminavit.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. IX.)

² Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. XII.

³ *Atque, ut mos est, ululante barbara plebe ferum et triste, Romani duces aciem struxere.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. XII.)

⁴ *Miles fervore calefactus aestivo, siccis faucibus commarceret relucente amplitudine camporum incendiis, quos lignis nutrimentisque aridis subditis, ut hoc fieret, iidem hostes urebant.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. XII.)

⁵ *Deinde collisae in modum rostrorum navium acies.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, c. XIII.)

⁶ *Sicut ruina aggeris magni oppressum atque dejectum est.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, c. XIII.)

grand danger ne menaça leurs têtes sous un ciel où la splendeur du jour était éteinte¹.

Dans ce chaos, Valens, saisi de frayeur, saute par-dessus des monceaux de morts, et se réfugie dans les rangs des lanciers et des matiaires, qui se défendaient encore. Les généraux Trajan et Victor cherchent vainement la réserve formée des soldats bataves : les chemins étaient obstrués des cadavres des chevaux et des hommes. L'empereur, à l'approche de la nuit, fut tué d'une flèche ; d'autres disent qu'il fut porté blessé avec quelques eunuques dans la maison d'un paysan. Les Goths survinrent ; trouvant cette maison barricadée, et ignorant qui elle renfermait, ils l'incendièrent². Valens périt au milieu des flammes. Il fut brûlé avec une pompe royale, dit Jornandès, par ceux qui lui avaient demandé la vraie foi, et qu'il avait trompés, leur donnant le feu de la géhenne au lieu du feu de la charité³.

Les deux généraux Trajan et Sébastien ; Valérien, grand-écuyer ; Equitius, maire du palais ; Potentius, tribun des Promus ; trente-cinq autres tribuns et les deux tiers de l'armée romaine restèrent sur la place. Selon l'auteur déjà cité, l'histoire n'offre point de bataille où le carnage ait été aussi grand, excepté celle de Cannes⁴.

Les Goths livrèrent l'assaut à Andrinople, qu'ils manquèrent : descendus jusqu'à Constantinople, ils admirèrent les édifices pyramidant au-dessus des murailles qui mettaient la ville à l'abri : leur destin fut de voir Constantinople et de prendre Rome ; entre ces deux bornes, le monde civilisé était la lice ouverte à leurs courses. Epouvantés de l'action d'un Sarrasin (j'en parlerai ailleurs), ils rebroussèrent vers l'Hémus, forcèrent le pas de Suques, et se répandirent sur un pays fertile jusqu'au pied des Alpes Juliennes. Les lieux d'où s'était écoulée cette multitude n'offrirent plus que l'aspect d'une grève déserte et ravagée, quand le flux qui avait apporté des tempêtes et des vaisseaux s'est retiré.

Libanius composa l'oraison funèbre de Valens et de son armée : Les pluies du ciel ont effacé le sang de nos soldats, mais leurs ossements blanchis sont restés, témoins plus durables de leur courage. L'empereur lui-même tomba à la tête des Romains. N'imputons pas la victoire aux barbares ; la colère des dieux est la seule cause de nos malheurs. Libanius se souvenait de Julien.

Ammien, qui termine son ouvrage à la mort de Valens, cherche à rassurer les Romains sur les succès des Goths : il rappelle les différentes invasions des barbares depuis celle des Cimbres, afin de prouver qu'elles n'ont jamais réussi : cette digression de l'historien montre mieux que tout ce que je pourrais dire la frayeur des peuples et les pressentiments de l'avenir.

Ce même Ammien raconte (et ce sont presque les dernières lignes de ce soldat grec de la ville d'Antioche, qui écrivait en latin ses souvenirs dans la ville de Rome), ce même Ammien raconte que le duc Julien, commandant au delà du Taurus, ordonna, par

¹ *Diremit haec nunquam pensabilia damna (quae magno rebus stetero romanis) nullo splendore lunari nox fulgens.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, c. XIII.)

² *Unde quidam de candidatis per fenestram lapsus, captusque a barbaris, prodidit factum, et eos moerore afflixit, magna gloria defraudatos quod romanae rei rectorem non cepere superstitem.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, c. XIII.)

³ *Cum regali pompa crematus est, haud secus quam Dei prorsus judicio, ut ab ipsis igne combureretur quos ipse veram fidem petentes in perfidiam declinasset et ignem charitatis ad gehennae ignem detorsisset.* (Jornandès, cap. XXVI.)

⁴ Ammien Marcellin, lib. XXXI, c. XIII.

lettres secrètes, de massacrer à jour fixe et heure marquée les Goths dispersés dans les provinces de l'Asie. **Par ce prudent artifice, l'Orient fut délivré sans bruit et sans combat d'un grand danger**¹. La leçon venait de Mithridate : elle ne profita ni au royaume de Pont ni à l'empire romain. Gratien vengea mieux Valens en élevant à la pourpre Théodose.

Deuxième partie

La famille de Théodose était espagnole comme celle de Trajan et d'Arien. Théodose ne sollicita point la puissance : il n'eut pour intrigue que sa renommée, pour protecteur que la nécessité. Il était exilé, et fils d'un père, grand général, injustement décapité à Carthage² ; il désirait paix et peu, et il eut guerre et richesse ; un empereur qui n'avait pas dix-neuf ans le fit son collègue.

Sous Théodose, successeur de Valens en Orient, les Goths se divisèrent et se soumirent. Les Visigoths furent établis dans la Thrace, les Ostrogoths dans la Phrygie et dans la Lydie : introduits dans l'empire, ils n'en sortirent plus. Un parti, celui de Fravitta, païen de religion, voulait rester fidèle aux Romains ; un autre parti, celui de Priulphe ou d'Eriulphe, soutenait qu'on n'était pas obligé de garder la foi à des maîtres lâches et perfides. L'inimitié des deux chefs éclata dans un festin où Théodose les avait invités : Fravitta suivit Priulphe, qui quittait la table, et lui plongea son épée dans le ventre³.

Gratien gouvernait l'Occident, tandis que son frère, Valentinien II, encore enfant, résidait en Italie. Le poète Ausone, qui professait l'hellénisme, avait eu part à l'éducation de Gratien⁴, et saint Ambroise avait composé pour ce prince, qu'il appelle *très chrétien*⁵, une instruction sur la Trinité. Gratien refusa de prendre la robe pontificale des idoles⁶, publia, ensuite rappela un édit de tolérance⁷, et exempta les femmes chrétiennes de monter sur le théâtre⁸. Le christianisme était un droit futur à la liberté et un privilège actuel de vertu.

Gratien, préférant la chasse à tout autre plaisir, donnait sa confiance aux Alains de sa garde, particulièrement distingués comme chasseurs : les autres barbares à son service en conçurent une profonde jalousie. Mellobaudes, roi d'une tribu des Francs (ce Mellobaudes qui avait voulu faire reconnaître Valentinien II pour régner sous le nom d'un enfant), était devenu, à force de souplesse, le favori de Gratien. Alors Maxime, soldat ambitieux, se laissa proclamer auguste dans la Grande-Bretagne. Il fonda sur les Gaules, accompagné de trente mille soldats et suivi d'une population nombreuse qui se fixa en partie dans l'Armorique. Gratien, qui séjournait à Paris, prend la fuite, est arrêté par le gouverneur du Lyonnais, livré à Andragathius, général de la cavalerie de Maxime, et tué. Mellobaudes partagea

¹ *Que consilio prudenti sine strepitu vel mora completo orientales provinciae discriminibus ereptae sunt magnis.* (Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. XVI.)

² Orose, p. 219.

³ Eunape, p. 21, c. d. ; Zosime, p. 755 et 777.

⁴ Ausone, p. 405.

⁵ *Christianissime.* (S. Ambroise, *De Fide*, t. IV, p. 110.), une instruction sur la Trinité. Gratien refusa de prendre la robe pontificale des idoles.

⁶ Zosime, lib. IV, p. 771, d.

⁷ Loi du 17 octobre 378, datée de Constantinople ; loi du 3 d'août 379, datée de Milan. (*Code Théodosien*)

⁸ *Code Théodosien*, XV, tit. VII, lib. IV, p. 365.

le sort du maître qu'il avait peut-être trahi¹. L'empereur d'Orient toléra l'usurpation de Maxime.

Théodose rendit en faveur de la religion catholique un édit fameux : cet édit ordonne de suivre la religion enseignée par saint Pierre aux Romains, de croire à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, autorisant ceux qui professaient cette doctrine à se nommer catholiques².

Cependant l'arianisme triomphait aux rives mêmes du Bosphore : Rome et Alexandrie repoussaient depuis quarante ans la communion des évêques et des princes de Constantinople ; la controverse occupait cette ville entière. *Priez un homme de vous changer une pièce d'argent, il vous apprendra en quoi le fils diffère du père ; demandez à un autre le prix d'un pain, il vous répondra que le fils est inférieur au père ; informez-vous si le bain est prêt, on vous dira que le fils a été créé de rien*³.

Saint Grégoire de Nazianze essaya de fonder à Constantinople une église catholique : il y fut attaqué, et la discorde divisa son troupeau.

Théodose, après avoir reçu le baptême et publié son édit, enjoignit à Démophile, évêque arien, de reconnaître le symbole de Nicée ou de céder Sainte-Sophie et les autres églises à des prêtres de la foi orthodoxe. Grégoire fut installé dans la chaire épiscopale par Théodose en personne, au milieu de ses gardes. Mais les sanctuaires étaient vides, et la population arienne poussait des cris [Greg. Naziance, *De Vita sua*, p. 21.]. Cette résistance amena la proscription de l'arianisme dans tout l'Orient, et un synode convoqué à Constantinople, l'an 382, confirma le dogme de la consubstantialité. L'intervention du pouvoir politique n'empêcha point saint Grégoire, fatigué, d'abdiquer son siège et d'aller mourir dans la retraite [Greg. Naziance, *De Vita sua*, p. 21.].

Maxime, usurpateur des Gaules, aussi orthodoxe que Théodose, fut le premier prince catholique qui répandit le sang de ses sujets pour des opinions religieuses. Priscillien, évêque d'Avila, en Espagne, fondateur de la secte de son nom, fut exécuté à Trêves avec deux prêtres et deux diacres⁴. Le poète Latronien et Euchrocia, veuve de l'orateur Delphidius, subirent le même sort. Les priscilliens étaient accusés de magie, de débauche et d'impiété. Saint Ambroise et saint Martin de Tours condamnèrent ces cruautés.

Je vous ai dit que l'impératrice Justine, seconde femme de Valentinien Ier et mère de Valentinien II, était arienne. Elle entreprit d'ouvrir à Milan une église de sa confession ; Ambroise s'y opposa : des troubles s'ensuivirent. Le saint qui les avait excités par son zèle les calma par son autorité. Néanmoins, condamné à l'exil, il refusa d'obéir, et le peuple prit sa défense. La liberté individuelle commençait à renaître sous la protection de la liberté religieuse. Saint Augustin se trouvait parmi les disciples de saint Ambroise.

Maxime, qui avait enlevé à Gratien les Gaules, la Grande-Bretagne et les Espagnes, entreprend de dépouiller Valentinien des provinces de l'Italie ; il trompe la cour de Milan, malgré la clairvoyance de saint Ambroise, et franchit les Alpes avant que Justine se doutât de ses projets ; elle n'eut que le temps de se sauver avec son fils. La population de Milan était catholique ; elle renonça

¹ Socrate, lib. V ; Zosime, lib. VII ; Pacatus, *Panegy. ad Théodose*.

² Loi du 28 de février 380, datée de Thessalonique. (*Code Théodosien*, XVI, tit. T, lib. II, p. 4 et 5.)

³ Jortin, *Remarques sur l'histoire ecclésiastique*, t. IV, p. 71 (5 vol. in-8°, 1673), et Gibbon.

⁴ Sulpice Sévère, lib. II ; Orose, lib. VII, cap. XXXIV.]

facilement à la fidélité jurée à une princesse et à un enfant ariens. Saint Ambroise refusa toute communication avec Maxime¹.

Justine, arrivée à Thessalonique, implore le secours de Théodose ; il le lui promet, en lui faisant observer que le ciel lui infligeait le châtement dû à son hérésie². Valentinien avait une soeur appelée Galla ; cette soeur confirma dans le coeur de Théodose la résolution que lui inspirait la reconnaissance envers la famille de Gratien Ier. Théodose épouse Galla, et marche à la tête d'une armée de Romains, de Huns, d'Alains et de Goths, contre une armée de Romains, de Germains, de Maures et de Gaulois. Maxime, vaincu sur les bords de la Save, ne montra ni courage ni talent. Il se réfugia dans Aquilée, y fut pris, dépouillé des ornements impériaux, conduit au camp de Théodose, où sa tête tomba peu d'instant après sa couronne³. Un an avant la victoire de Théodose sur Maxime, la sédition d'Antioche avait eu lieu ; Libanius et saint Chrysostome nous en ont conservé le double récit. Théodose, bien qu'il eût prononcé une sentence terrible, se laissa toucher et pardonna : trois ans plus tard il ne montra pas la même indulgence pour Thessalonique. A Antioche on avait renversé les statues de l'empereur, de son père Théodose, de sa première femme Flacilla, de ses deux fils Arcadius et Honorius ; à Thessalonique le peuple avait égorgé Botheric, commandant de la garnison, en vindicte de l'emprisonnement d'un infâme cocher du cirque, épris de la beauté d'un jeune esclave de Botheric. Théodose donna l'ordre d'exterminer ce peuple ; ordre qu'il révoqua quand il était exécuté. La foule, appelée aux jeux du cirque, fut assaillie par des troupes cachées dans les édifices environnants. Un marchand avait conduit ses deux fils au spectacle ; entouré de meurtriers, il leur offre sa vie et sa fortune pour la rançon de ses fils : les soldats répondent qu'ils sont obligés de fournir un certain nombre de têtes, mais ils consentent à épargner une des deux victimes, et pressent le marchand de désigner celle qu'il veut sauver. Tandis que le père regarde en pleurant ses deux fils et qu'il hésite, les impatients barbares épargnent à sa tendresse l'horreur du choix : ils égorgent les deux enfants⁴.

Saint Ambroise apprend à Milan le massacre de Thessalonique ; il se retire à la campagne, et refuse de venir à la cour. Il écrit à l'empereur : *Je n'oserais offrir le sacrifice, si vous prétendez y assister. Ce qui me serait interdit pour le sang répandu d'un seul homme me serait-il permis par le meurtre d'une foule d'innocents ?*⁵

Théodose n'est point retenu par cette lettre ; il veut entrer dans l'église ; il trouve sous le portique un homme qui l'arrête ; c'est Ambroise : *Tu as imité David dans son crime, s'écrie le saint, imite-le dans son repentir*⁶.

¹ Zosime, lib. IV, p. 767 ; Théodoret, lib. V, cap. XIV, p. 724.]

² Théodoret, lib. V, cap. XV, p. 724.

³ Pacat., *Panegy. ad Théodose*, p. 280, *inter veteres Panegyricos duodecimus*.

⁴ *Mercator quidam, pro duobus filiis qui comprehensi fuerant semetipsum offerens, rogabat ut ipse quidem neceretur, filii vero abirent incolumes : et pro hujus beneficii mercede quidquid habebat auri militibus pollicebatur. Illi calamitatem hominis miserati, pro altero ex filiis quem vellet supplicationem ejus admiserunt. Utrumque vero dimittere haud quaquam sibi tutum fore dixerunt, eo quod numerus deficeret. Verum pater cum ambos aspiceret flens et gemens neutrum ex duobus eximere valuit. Sed dubius ancepsque animi quoad interficerentur permansit, utriusque amore ex aequo flagrans.* (Sozomène, *Hist. ecclés.*, lib. VII, p. 747 ; Parisii, 1678.)

⁵ *Offerre non audeo sacrificium, si volueris assistere : an quod in unius innocentis sanguine non licet in multorum licet ?* (S. Ambroise, *epist.* LI, n. 11.)

⁶ *Secutus es errantem, sequere corrigentem.* (Paul., in *Vita Ambrosii*, in t. I, *Operum*, p. 62.)

Huit mois s'écoulèrent ; l'empereur n'obtenait point la permission de pénétrer dans le saint lieu. **Le temple de Dieu, répétait-il, est ouvert aux esclaves et aux mendiants, et il m'est fermé !** Ambroise demeurait inexorable ; il répondait à Rufin, qui le pressait : **Si Théodose veut changer sa puissance en tyrannie, je lui livrerai ma vie avec joie**¹. Enfin, touché du repentir de l'empereur, l'évêque lui accorda l'expiation publique ; mais en échange de cette faveur il obtint une loi suspensive des exécutions à mort pendant trente jours, depuis le prononcé de l'arrêt : belle et admirable loi, qui donnait le temps à la colère de mourir et à la pitié de naître ! sublime leçon qui tournait au profit de l'humanité et de la justice ! Si trente jours s'étaient écoulés entre la sentence de Théodose et l'accomplissement de cette sentence, le peuple de Thessalonique eût été sauvé².

Dépouillé des marques du pouvoir suprême, l'empereur fit pénitence au milieu de la cathédrale de Milan. Prosterné sur le pavé, il implora la merci du ciel avec sanglots et prières³. Saint Ambroise, lui prêtant le secours de ses larmes, semblait être pécheur et tombé avec lui⁴. Cet exemple, à jamais fameux, apprenait au peuple que les crimes font descendre au dernier rang ce qu'il y a de plus élevé ; que la cité de Dieu ne connaît ni grand ni petit ; que la religion nivelle tout et rétablit l'égalité parmi les hommes. C'est un de ces faits complets, rares dans l'histoire, où les trois vérités, religieuse, philosophique et politique, ont agi de concert. A quelle immense distance le paganisme est ici laissé ! L'action de saint Ambroise est une action féconde, qui renferme déjà les actions analogues d'un monde à venir : c'est la révélation d'une puissance engendrée dans la décomposition de toutes autres.

Théodose rétablit Valentinien III dans la possession de l'empire d'Occident, et retourna à Constantinople. Justine mourut.

Arbogaste, élevé aux grandes charges militaires, s'empara de la maison du jeune prince : on a pu voir, à propos de Mellobaudes, que les Francs s'introduisirent dans toutes les affaires du palais et de l'Etat. Retenu quasi prisonnier à Vienne dans les Gaules par son hautain sujet, Valentinien fit connaître sa position à saint Ambroise et à Théodose ; mais il n'eut pas la patience d'attendre. Il mande Arbogaste, le reçoit assis sur son trône, et lui remet l'ordre qui le destitue de ses emplois. **Tu ne m'as pas donné le pouvoir, tu ne me le peux ôter**, dit le Franc en jetant le papier à terre⁵. Valentinien saisit l'épée d'un de ses gardes pour s'en

¹ *Quod si imperium mutarit in tyrannidem, caedem quidem lubens excipiam* (Théodose, lib. V, cap. XVIII.)

² S. Ambroise, *De Ob. Théodose*, cap. XXXIV ; S. Augustin, *De Civit. Dei*, lib V, cap XXVI. Il y a dans le code Théodosien (lib. XIII, *De Poen.*) une loi semblable qui porte le nom de Gratien, datée du consulat d'Antoine et de Syagrius, 18 août 382. Ce ne peut être celle rendue en 390 par Théodose, sur la demande de saint Ambroise. Apparemment que la loi de Gratien n'était point exécutée.

³ *In templum ingressus, non stans, Dominum precatus est, nec genibus flexis, sed pronus humique abjectus, versum illum Davidis recitavit : Adhaesit pavimento anima mea, vivifica me secundum verbum tuum.* (Théodose, lib. V, *Hist.*, cap. XIV.)

⁴ *Si quidem quotiescunque illi aliquis ad percipiendam poenitentiam lapsus suos confessus esset, ita flebat ut illum flere compelleret ; videbatur enim sibi cum jacente jacere.* (Paul., in *Vita Ambrosii*, p. 65.)

⁵ *Nec imperium mihi dedisti, ait, nec auferre poteris ; discerptorque libello et in terram abjecto, discedebat.* (Zosime, p. 83 ; *Basileae.*)

frapper ou pour en percer Arbogaste¹. On le désarma : quelques jours après il fut trouvé étouffé dans son lit².

Arbogaste dédaigna de revêtir la pourpre ; il en emmaillota un Romain, jadis son secrétaire, Eugène, professeur de rhétorique latine, et devenu garde-sac, place du palais³. Théodose se prépare deux années entières à venger Valentinien ; il envoie consulter Jean, solitaire de la Thébaïde, qui lui promet la victoire⁴. Stilicon rassemble les légions avec Timasius ; les barbares auxiliaires joignent l'armée ; Alaric, le destructeur de Rome, se trouvait parmi les recrues de Théodose : la plupart des personnages qui devaient voir tomber la ville éternelle étaient maintenant sur la scène.

Le soldat frank Arbogaste attendit sur les confins de l'Italie, avec son empereur Eugène, le soldat goth Alaric, qui venait avec son empereur Théodose. Premier choc sous les murs d'Aquilée ; dix mille Goths périrent avec Bacurius, général des Ibères. Théodose passa la nuit retranché sur les montagnes ; au lever du jour, il s'aperçut que sa retraite était coupée : il eut recours à un expédient souvent employé auprès des barbares, peu soucieux et de la cause et des maîtres pour lesquels ils versaient leur sang ; il entama des négociations avec Arbitrion, chef des troupes qui lui barraient le chemin. Un traité fut conclu et écrit à la hâte (le papier et l'encre manquant) sur les tablettes⁵ impériales.

Théodose mène aussitôt ses récents alliés à l'attaque du camp d'Eugène. Il marche en avant des bataillons, fait le signe de la croix et s'écrie : **Où est le Dieu de Théodose ?**⁶ Une tempête s'élève et jette la terreur parmi les Gaulois : Eugène, trahi, est saisi, lié, garrotté, conduit à Théodose, tué prosterné à ses pieds.

Arbogaste erra deux jours parmi les rochers, et se donna de son coutelas dans le coeur : la vie et la mort d'un Franc n'appartenaient qu'à lui. Saint Ambroise n'avait point voulu reconnaître Eugène ; il eut le plaisir d'embrasser vainqueur son illustre pénitent. L'évêque de Milan⁷, Rufin⁸, Orose⁹ et saint Augustin, qui semblent autorisés par Claudien même¹⁰, disent que les apôtres Jean et Philippe combattirent à la tête des chrétiens dans un tourbillon. Théodose avait tant pleuré la veille de la bataille, afin d'obtenir l'assistance du ciel, que l'on suspendit

¹ *Gladio ducem confodere voluit, et sibi ipsi manus inferre Valentinianus finxit.* (Philostrate, lib. XI, cap. I, p. 144 et 145.)

² *Imperatori dormienti gulam fregerunt.* (Socrate, lib. V. C. XXV ; p. 294. Zosime, lib. VII, cap. XXII, p. 739.)

³ *Grammaticus quidam, qui, cum litteras latinas docuisset, tandem in palatio militavit et magister scriniorum imperatoris factus est.* — Ce n'est pas le *scrinii magister* de la chancellerie. (Socrate, lib. V, p. 240.)

⁴ Rufin, p. 191 ; Théodoret, p. 738.

⁵ *Tum vero imperator, cum chartam et atramentum quaesitum non reperisset, acceptis tabulis quas quidam ex astantibus forte gerebat, honoratae et convenientis ipsis militiae proscripsit gradum.* (Sozomène, p. 742, a, b, c.)

⁶ *Ubi est Theodosii Deus ?* (S. Ambroise, *In obitu Theodosii imp. Serm.*, tom. V, p. 117.)

⁷ S. Ambroise, *De Spiritu Sancto*, 36, p. 692.

⁸ *Fracto adversariorum animo, seu potius divinitus expulso.* (Rufin, lib. II, cap. XXXIII, p. 192.)

⁹ Orose, p. 220, b.

¹⁰ *A Theodosii partibus in adversarios vehemens ventus ibat. Unde poeta (Claudiaunus) :*

O nimium dilecte Deo, cum fundit ab antris

Eolus armatas hiemes cui militat aether,

Et conjurati veniunt ad classica venti.

(S. Augustin, *De Civ. Dei*, lib. IV, cap. XXVI.)

à un arbre, pour les sécher, ses habits trempés de larmes¹ ; trophée de l'humilité, qui devint celui de la victoire. Jean le solitaire de la Thébàide fut instruit de cette victoire à l'heure même où elle s'accomplit². Un possédé, à Constantinople, ravi en l'air au moment du combat, s'écria, en apostrophant le tronc décollé de saint Jean-Baptiste : *C'est donc par toi que je suis vaincu ; c'est donc toi qui ruines mon armée !*³ Voilà les temps comme ils sont.

Théodose fit abattre les statues de Jupiter placées sur la pente des Alpes ; les foudres en étaient d'or : les soldats disaient qu'ils voudraient être frappés de ces foudres ; l'empereur leur livra le dieu tonnant⁴. Les nombreuses réminiscences d'un autre ordre de choses, qui fourmillent dans ces récits, ne vous auront point échappé. Les fictions de l'hellénisme vivaient au fond des esprits convertis à l'Évangile ; ils s'en accusaient, ils s'en défendaient comme du crime de magie, mais ils en étaient obsédés. Les poèmes d'Homère et de Virgile étaient comme des temples défendus par un démon puissant : les évêques, les prêtres, les solitaires ne les osaient brûler ; mais ils dérobaient à ces édifices merveilleux tout ce qu'ils pouvaient convertir à un saint usage. Reine détrônée, régnaient encore par ses charmes, la mythologie s'empara non seulement de la littérature chrétienne, mais de l'histoire : il fallut que les nations scandinaves et germaniques descendissent des Grecs et des Troyens, que *L'Illiade* et *L'Enéide* devinssent les premières chroniques des Francs. Les barbares du Nord se reconnurent enfants d'Homère, comme les Arabes veulent être fils d'Abraham ; miraculeux pouvoir du génie, qui donnait pour père à la vérité le père des fables !

Nous voyons sous Théodose les destructeurs de l'empire établis dans l'empire, des Huns et des Goths au service des princes qu'ils allaient exterminer ; des Francs, officiers du palais, faisant et défaisant des empereurs ; des Calédoniens, des Maures, des Sarrasins, des Perses, des Ibériens cantonnés dans les provinces : l'occupation militaire du monde romain précéda de cinquante années le partage de ce monde. Les hommes mêmes qui défendaient encore le trône des césars, craquant sous les pas de tant d'ennemis, ne procédaient pas de la lignée des Sylla et des Marius : Stilicon était du sang des Vandales, Aetius du sang des Goths. L'empire latin-romain n'était plus que l'empire romain-barbare : il ressemblait à un camp immense que des armées étrangères avaient pris en passant pour une espèce de patrie commune et transitoire. Il ne manquait à l'achèvement de la conquête que quelques destructions, le mélange momentané des races, et ensuite leur séparation.

L'invasion morale s'était tenue à la hauteur de l'invasion physique ou matérielle ; les chrétiens avaient créé des empereurs comme les barbares, et ils avaient soumis les barbares eux-mêmes : " Nous voyons, dit saint Jérôme, affluer sans cesse à Jérusalem des troupes de religieux qui nous arrivent des Indes, de la Perse, de l'Éthiopie. Les Arméniens déposent leurs carquois, les Huns commencent à chanter des psaumes. La chaleur de la foi pénètre jusque dans les

¹ Orose, lib. VII, cap. XXXV, p. 220.

² Rufin, *De Vitis Patrum*, cap. I, p. 457.

³ *A daemone in sublimem raptum Joanni Baptistae conviciatum esse eumque quas capite truncatum probris appetiisse, ita vociferando : Tu me vincis, et exercitui meo insidiaris !* (Sozomène, p. 743.)

⁴ *Eorumque fulmina quod aurea fuissent... se ab illis fulminari velle dicentibus hilariter benigniterque donavit.* (S. Augustin, *De Civit. Dei*, lib. V, cap. XXVI, p. 110.)

froides régions de la Scythie ; l'armée des Goths, où flottent des chevelures blondes et dorées, porte des tentes qu'elle transforme en églises¹.

Des règnes de Théodose et de Gratien date la grande ruine du paganisme : ces princes frappèrent à la fois l'idolâtrie et l'hérésie.

Gratien s'empare des biens appartenant au collège des prêtres, à la congrégation des Vestales : il fit aussi enlever à Rome l'autel de la Victoire du lieu où les sénateurs avaient coutume de s'assembler ; Constance l'avait déjà abattu, et Julien restauré. Le sénat chargea Symmaque de solliciter le rétablissement de cet autel et la restitution des biens saisis. Le préfet de Rome plaida la cause du monde païen, l'évêque de Milan celle du monde chrétien. On est toujours obligé de rappeler le passage si connu du discours de Symmaque.

Rome, chargée d'années, s'adresse aux empereurs Théodose, Valentinien II et Arcadius : Très excellents princes, pères de la patrie, respectez les ans où ma piété m'a conduite ; laissez-moi garder la religion de mes ancêtres ; je ne me repens pas de l'avoir suivie. Que je vive selon mes moeurs, puisque je suis libre. Mon culte a rangé le monde sous mes lois ; mes sacrifices ont éloigné Annibal de mes murailles et les Gaulois du Capitole. N'ai-je donc tant vécu que pour être insultée au bout de ma longue carrière ? J'examinerai ce que l'on prétend régler ; mais la réforme qui arrive dans la vieillesse est tardive et outrageuse².

Symmaque demande où seront jurées les lois des princes, si l'on détruit l'autel de la Victoire³. Il soutient que la confiscation du revenu des temples, inique en fait, ajoute peu au trésor de l'Etat. Les adversités des empereurs, la famine dont Rome a été affligée, proviennent du délaissement de l'ancienne religion : le sacrilège a séché l'année⁴.

Saint Ambroise répond à Symmaque. Rome, s'exprimant par la voix d'un prêtre chrétien, déclare que ses faux dieux ne sont point la cause de sa victoire, puisque ses ennemis vaincus adoraient les mêmes dieux : la valeur des légions a tout fait. Les empereurs qui se livrèrent à l'idolâtrie ne furent point exempts des calamités inséparables de la nature humaine : si Gratien, qui professait l'Evangile, a éprouvé des malheurs, Julien l'Apostat a-t-il été plus heureux ? La religion du Christ est l'unique source de salut et de vérité. Les païens se plaignent de leurs prêtres, eux qui n'ont jamais été avarés de notre sang ! Ils veulent la liberté de leur culte, eux qui sous Julien nous ont interdit jusqu'à l'enseignement et la parole ! Vous vous regardez comme anéantis par la privation de vos biens et de vos privilèges ? C'est dans la misère, les mauvais traitements, les supplices, que nous autres chrétiens nous trouvons notre accroissement, notre richesse et notre puissance. Sept vestales dont la chasteté à terme est payée par de beaux voiles, des couronnes, des robes de pourpre, par

¹ Hieron., *epist.* VII, p. 54.

² *Romam huc putemus assistere, atque his vobiscum agere sermonibus : Optimi principes, patres patriae, reveremini annos meos, in quos me pius ritus adduxit. Utar ceremoniis avitis, neque enim me poenitet. Vivam more meo, quia libera sum. Hic cultus in leges meas orbem redegit. Haec sacra Annibalem a moenibus, a Capitolio Senonas repulerunt. Ad hoc ergo servata sum, ut longaeva reprehendar ? Videro quale sit quod instituendum putatur. Sera tamen et contumeliosa est emendatio senectutis.* (Symmaque, lib. X, *epist.* LIV, p. 287, etc., et S. Ambroise, tom. II, p. 828.)]

³ *Ubi in leges vestras et verba jurabimus ?* (Symmaque, lib. X, *epist.* LIV, p. 287, etc., et S. Ambroise, tom. II, p. 828.)

⁴ *Sacrilegio annus exaruit.* (Symmaque, lib. X, *epist.* LIV, p. 287, etc., et S. Ambroise, tom. II, p. 828.)

la pompe des litières, par la multitude des esclaves, et par d'immenses revenus¹, voilà tout ce que Rome païenne peut donner à la vertu chaste ! D'innombrables vierges évangéliques d'une vie cachée, humble, austère, consomment leurs jours dans les veilles, les jeûnes et la pauvreté. Nos églises ont des revenus ! s'écrie-t-on. Pourquoi vos temples n'ont-ils pas fait de leur opulence l'usage que nos églises font de leurs richesses ? Où sont les captifs que ces temples ont rachetés, les pauvres qu'ils ont nourris, les exilés qu'ils ont secourus ? Sacrificateurs ! on a consacré à l'utilité publique des trésors qui ne servaient qu'à votre luxe, et voilà ce que vous appelez des calamités !²

Dix-huit ou vingt ans après saint Ambroise, Prudence se crut obligé de réfuter de nouveau Symmaque : il redit à peu près, dans les deux chants de son poème, ce qu'avait dit l'évêque de Milan ; mais il emploie un argument qui semble emprunté à notre siècle et qu'on oppose aujourd'hui aux hommes amateurs exclusifs du passé. Symmaque regrettait les institutions des ancêtres ; Prudence répond que si la manière de vivre des anciens jours doit être préférée, il faut renoncer à toutes les choses successivement inventées pour le bien-être de la vie, il faut rejeter les progrès des arts et des sciences et retourner à la barbarie³. Quant aux vestales, Prudence nie leur chasteté et leur bonheur ; selon le poète, La pudeur captive est conduite à l'autel stérile. La volupté ne périt pas dans les infortunées parce qu'elles la méprisent, mais parce qu'elle est retranchée de force à leur corps demeuré intact ; leur âme n'est pas également restée entière. La vestale ne trouve point de repos dans sa couche ; une invisible blessure fait soupirer cette femme sans noces pour les torches nuptiales⁴.

Prudence se livre ensuite à des moqueries sur la permission accordée aux vestales de se marier après quarante ans de virginité : La vieille en vétérance, désertant le feu et le travail divin auxquels sa jeunesse fut consacrée, se marie : elle transporte ses rides émérites à la couche nuptiale et enseigne à attiédir dans un lit glacé un nouvel hymen⁵.

Si les plaidoyers de Symmaque et de saint Ambroise n'étaient que les amplifications de deux avocats jouant au barreau, l'histoire dédaignerait de s'y arrêter ; mais c'était un procès réel, et le plus grand qui ait jamais été porté au tribunal des hommes : il ne s'agissait de rien moins que de la chute d'une

¹ *Quot tamen illis virgines praemia promissa fecerunt, vix septem vestales capiuntur puellae. En totus numerus, quem infulae vittati capitis, purpuratarum vestium murices, pompa lecticae, ministrorum circumfusa comitatu, privilegia maxima, lucra ingentia, praescripta denique pudicitiae tempora coegerunt. Non est virginitas, quae praetio emitur, non virtutis studio possidetur.* (S. Ambroise, *libel. II, Contr. relat. Symmaque*)

² Je n'ai pu traduire littéralement le texte diffus et prolix de deux lettres de saint Ambroise. Je me suis contenté d'en donner la substance et d'en resserrer les arguments.

³ *Placet damnare gradatim*

Quicquid posterius successor repperit usus.

(Prudence, *Cont. Symmaque*, lib. II, V. 280 et sqq.)

⁴ *Captivus pudor ingratis addicitur aris.*

Nec contempta perit miseris, sed adempta voluptas

Corporis intacti ; non mens intactu tenetur.

Nec requies datur ulla toris quibus innuba caecum

Vulnus, et amissas suspirat femina taedas.

(Prudence, *Cont. Symmaque*, lib. II, V. 280 et sqq.)

⁵ *Nubit anus veterana, sacro perfuncta labore,*

Desertisque focus quibus est famulata juvenus,

Transfert emeritas ad fulcra jugalia rugas,

Discit et in gelido nova nupta tepescere lecto.

(Prudence, *Cont. Symmaque*, lib. II, V. 1081-1084.)

religion et d'une société, et de l'établissement d'une société et d'une religion. La cause païenne fut perdue aux yeux des empereurs ; elle l'était devant les peuples.

Théodose, dans une assemblée du sénat, posa cette question : **Quel Dieu les Romains adoreront-ils, le Christ ou Jupiter ?**¹ La majorité du sénat condamna Jupiter. Les prêtres le regrettaient peut-être, mais les enfants préférèrent le Dieu d'Ambroise au dieu de Symmaque. La prospérité de l'empire n'émanait point de ces simulacres auxquels des moeurs pures ne communiquaient plus une divinité innocente : l'autel de la Victoire n'avait eu de puissance que lorsqu'il était placé auprès de celui de la vertu.

Prudence nous a laissé le récit de la conversion de Rome :

Vous eussiez vu les pères conscrits, ces brillantes lumières du monde, se livrer à des transports, ce conseil de vieux Catons tressaillir en revêtant le manteau de la piété, plus éclatant que la toge romaine, et en déposant les enseignes du pontificat païen. Le sénat entier, à l'exception de quelques-uns de ses membres, restés sur la roche Tarpéienne, se précipite dans les temples purs des nazaréens ; la tribu d'Evandre, les descendants d'Enée accourent aux fontaines sacrées des apôtres. Le premier qui présenta sa tête fut le noble Anitius... Ainsi le raconte l'auguste cité de Rome. L'héritier du nom et de la race divine des Olybres saisit, dans son palais orné de trophées, les fastes de sa maison, les faisceaux de Brutus, pour les déposer aux portes du temple du glorieux martyr, pour abaisser devant Jésus la hache d'Ausonie. La foi vive et prompte des Paulus et des Bassus les a livrés subitement au Christ. Nommerai-je les Gracques, si populaires ? Dirai-je les consulaires qui, brisant les images des dieux, se sont voués avec leurs licteurs à l'obéissance et au service du crucifié tout-puissant ? Je pourrais compter plus de six cents maisons de race antique rangées sous ses étendards. Jetez les yeux sur cette enceinte : à peine y trouverez-vous quelques esprits perdus dans les rêveries païennes, attachés à leur culte absurde, se plaisant à demeurer dans les ténèbres, à fermer les yeux à la splendeur du jour².

¹ *Orationem habuit qua eos hortabatur ut missum facerent errorem (sic enim appellabat), quem hactenus secuti fuissent et christianorum fidem amplecterentur.* (Zosime, *Histor.*, lib. IV ; *Basileae.*)

² *Exsultare patres videas, pulcherrima mundi*

Lumina, conciliumque senum gestire Catonum ;

Candidiore toga niveum pietatis amictum

Sumere et exuvias deponere pontificales.

Jamque ruit, paucis Tarpeia in rupe relictis,

Ad sincera virum penetralia nazareorum

Atque ad apostolicos Evandria curia fontes,

Anniadum soboles...

Fertur enim ante alios generosus Anitius urbis

Illustrasse caput : sic se Roma inclyta jactat.

Quin et Olibriaci generisque et numinis haeres,

Adjectis factis, palmata insignis ab aula,

Martyris ante fores, Bruti submittere fasces

Ambit et Ausoniam Christo inclinare securim.

Non Paulinorum, non Bassorum dubitavit

Prompta fides daro se Christo...

Jam quid plebicolos percurram carmine Gracchos ;

Jure potestatis fultos, et in arce senatus

Praecipuos simulacra Deum jussisse revelli ?

Cumque suis pariter licitoribus omnipotenti

Suppliciter Christo se consecrasse regendos ?

Ne croirait-on pas, à ces vers de Prudence, que Rome existait au commencement du Ve siècle, avec ses grandes familles et ses grands souvenirs ? Il écrivait en l'an 403. Sept ans après Alaric remuait et balayait cette vieille poussière des Gracques et des Brutus dont se couvrait l'orgueil de quelques nobles dégénérés.

Théodose étendit la proscription du paganisme aux diverses provinces de l'empire. Une commission fut nommée pour abolir les privilèges des prêtres, interdire les sacrifices, détruire les instruments de l'idolâtrie et fermer les temples. Le domaine de ces temples fut confisqué au profit de l'empereur, de l'Eglise catholique et de l'armée. *Nous défendons, dit le dernier édit de Théodose, à nos sujets, magistrats ou citoyens, depuis la première classe jusqu'à la dernière, d'immoler aucune victime innocente en l'honneur d'aucune idole inanimée. Nous défendons les sacrifices de la divination par les entrailles des victimes.*

Les fils de Théodose, Arcade et Honorius, et leurs successeurs, multiplièrent ces édits : on peut voir toutes ces lois dans le Code¹ ; mais, plus comminatoires qu'expresses, elles étaient rarement exécutées ; quelquefois même elles étaient suspendues ou rappelées selon les besoins et les fluctuations de la politique. Le pape Innocent, à l'occasion du premier siège de Rome par Alaric (408), permit les sacrifices, pourvu qu'ils se fissent en secret. Les princes, agissant contrairement à leurs édits, conservaient des païens dans les hautes charges de l'Etat et donnaient des titres aux pontifes des idoles. Aucune loi ne défendait aux gentils d'écrire contre les chrétiens et leur religion ; aucune loi n'obligeait un païen à embrasser le christianisme sous peine d'être recherché dans sa personne ou dans ses biens. Il y a plus, nombre d'édits de cette époque (j'en ai déjà cité quelques-uns) s'opposant aux envahissements du clergé par voie de testament ou de donation, retirent des immunités accordées, règlent ce nouveau genre de propriétés de mainmorte introduit avec l'Eglise, interdisent l'entrée des villes aux moines et fixent le sort des religieuses. Bien que le pouvoir politique fût chrétien, il était déjà inquiet de la lutte ; il craignait d'être entraîné : n'ayant plus rien à craindre du paganisme, il commençait à se mettre en garde contre les entreprises de l'autre culte. Les moeurs brisèrent ces faibles barrières, et le zèle alla plus loin que la loi.

De toutes parts on démolit les temples : perte à jamais déplorable pour les arts ; mais le monument matériel succomba, comme toujours, sous la force intellectuelle de l'idée entrée dans la conviction du genre humain.

Saint Martin, évêque de Tours, suivi d'une troupe de moines, abattit dans les Gaules les sanctuaires, les idoles et les arbres consacrés. L'évêque Marcel entreprit la destruction des édifices païens dans le diocèse d'Apamée, capitale de la seconde Syrie. Le temple quadrangulaire de Jupiter présentait sur ses quatre faces quinze colonnes de seize pieds de circonférence ; il résista : il fallut en

*Sexcentas numerare domos de sanguine prisco
Nobilium licet, ad Christi lignacula versas.*

.....
*Respice ad illustrem, lux est ubi publica, cellam :
Vix pauca invenies gentilibus obsita nugis
Ingenia, obstrictos aegre retinentia cultus,
Et quibus exactas placeat servare tenebras
Splendentemque die medio non cernere solem.*

(Aurel. Prudentius, vir consularis, Contra Symmachum, praefectum urbis, *Corpus poetarum*, t. IV, p. 785, v. 128-161.)

¹ Au titre *De paganis Sacrificiis et templis*.

produire l'écroulement à l'aide du feu. Plus tard, à Carthage, des chrétiens moins fanatiques sauvèrent le temple devenu céleste, en le convertissant en église, comme, depuis, Boniface III sauva le Panthéon à Rome.

Le renversement du temple de Sérapis à Alexandrie est demeuré célèbre. Ce temple, où l'on déposait le Nilomètre, était bâti sur un tertre artificiel ; on y montait par cent degrés ; une multitude de voûtes éclairées de lampes le soutenaient ; il y avait plusieurs cours carrées environnées de bâtiments destinés à la bibliothèque, au collège des élèves, au logement des desservants et des gardiens. Quatre rangs de galeries, avec des portiques et des statues, offraient de longs promenoirs. De riches colonnes ornaient le temple proprement dit : il était tout de marbre, trois lames de cuivre, d'argent et d'or, en revêtaient les murs. La statue colossale de Sérapis, la tête couverte du mystérieux boisseau, touchait de ses deux bras aux parois de la Celle, et à un certain jour le rayon du soleil venait reposer sur les lèvres du dieu¹.

Les païens ne consentirent pas facilement à abandonner un pareil édifice : ils y soutinrent un véritable siège, animés à la défense par le philosophe Olympius², homme d'une beauté admirable et d'une éloquence divine. Il était plein de Dieu, et avait quelque chose du prophète³. Deux grammairiens, Hellade et Ammone, combattaient sous ses ordres : le premier avait été pontife de Jupiter, et le second d'un singe⁴. Théophile, archevêque d'Alexandrie, armé des édits de Théodose et appuyé du préfet d'Égypte, remporta la victoire. Hellade se vantait d'avoir tué neuf chrétiens de sa main⁵. Olympius s'évada après avoir entendu une voix qui chantait alléluia au milieu de la nuit dans le silence du temple⁶. L'édifice fut pillé et démoli. Nous vîmes, dit Orose, malgré son zèle apostolique, les armoires vides des livres ; dévastations qui portent mémoire des hommes et du temps⁷. La statue de Sérapis, frappée d'abord à la joue par la hache d'un soldat, ensuite jetée à bas et rompue vive, fut brûlée pièce à pièce, dans les rues et dans l'amphithéâtre. Une nichée de souris⁸ s'était échappée de la tête du dieu, à la grande moquerie des spectateurs.

Les autres monuments païens d'Alexandrie furent également renversés, les statues de bronze fondues⁹. Théodose avait ordonné d'en distribuer la valeur en aumônes ; Théophile s'en enrichit, lui et les siens¹.

¹ Rufin, lib. XXII p. 192. Socrate, p. 276, lib. VII, cap. XX ; *Expositio totius mundi, Geogr. minor.*, t. III, p. 8.

² *Ad postremum grassantes in sanguine civium ducem sceleris et audaciae suae diligunt Olympium quemdam, nomine et habitu philosophum, que antesignano arcem defenderent et tyrannidem tenerent.* (Rufin, lib. XX-XXII.)

³ *Olympus autem adeo plenus erat Deo ut,* etc. (Suidas, in voce 'Ολυμπος.)

⁴ *Helladius quidem Jovis, Ammonius vero simiae sacerdos esse dicebatur.* (Socrate, lib. V, cap. XVI, p. 275.)

⁵ *Helladius vero apud quosdam gloriatus est quod novem homines sua manu in conflictu interemisset.* (Socrate, lib. V, cap. XVI, p. 275.)

⁶ *Olympius vero, sicut a quibusdam accepi, nocte intempesta quae illum diem praecesserat quemdam in Serapio alleluia canentem audivit.* (Zosime, p. 588, c. d.)

⁷ *Nos vidimus armaria librorum, quibus direptis, exinanita ; ea a nostris hominibus, nostris temporibus memorant.* (Orose, lib. VI, cap. XV, p. 421.)

⁸ *Ubi caput truncatum est, murium agmen ex internis eripuit.* (Théodoret, *Hist. ecclés.*, lib. V, p. 229 ; Parisiis, 1673.)

⁹ *Ac templa quidem disturbata sunt. Statuae vero in lebetes et alios Alexandrinae ecclesiae usus conflatae.* (Socrate, p. 275.)

On mit rez-pied, rez-terre, le temple de Canope, fameuse école des lettres sacerdotales, où se voyait une idole symbolique dont la tête reposait sur les jambes : peu auparavant, Antonin le philosophe y avait enseigné avec éclat la théurgie et prédit la chute du paganisme : Sosipatre, sa mère, passait pour une grande magicienne. Des religieuses et des moines prirent à Canope la place des dieux et des prêtres égyptiens².

Ainsi périt encore, sur les confins de la Perse, un temple immense qui servait de forteresse à une ville. *Sérapis s'étant fait chrétien*, dit saint Jérôme, *le dieu Marmas pleura enfermé dans son temple à Gaza : il tremblait, attendant qu'on le vint abattre*³.

Le sang chrétien que répandirent les mains philosophiques d'Hellade fut trop expié plusieurs années après par celui d'Hypatia⁴. Fille de Théon le géomètre, d'un génie supérieur à son père, elle était née, avait été nourrie et élevée à Alexandrie. Savante en astronomie, au-dessus des convenances de son sexe, elle fréquentait les écoles et enseignait elle-même la doctrine d'Aristote et de Platon : on l'appelait *le philosophe*. Les magistrats lui rendaient les honneurs ; on voyait tous les jours à sa porte une foule de gens à pied et à cheval qui s'empressaient de la voir et de l'entendre⁵. Elle était mariée, et cependant elle était vierge : il arrivait assez souvent alors que deux époux vivaient libres dans le lien conjugal⁶, unis de sentiments, de goûts, de destinée, de fortune, séparés de corps. L'admiration qu'inspirait Hypatia n'excluait point un sentiment plus tendre : un de ses disciples se mourait d'amour pour elle ; la jeune platonicienne employa la musique à la guérison du malade, et fit rentrer la paix par l'harmonie dans l'âme qu'elle avait troublée⁷. L'évêque d'Alexandrie, Cyrille, devint jaloux de la gloire d'Hypatia⁸. La populace chrétienne ayant à sa tête un *lecteur*, nommé Pierre⁹, se jeta sur la fille de Théon, lorsqu'elle entra un jour dans la maison de son père : ces forcenés la traînèrent à l'église Caesareum, la mirent toute nue, et la déchiquetèrent avec des coquilles tranchantes ; ils brûlèrent ensuite sur la place Cinaron¹⁰ les membres de la créature céleste qui vivait dans la société des astres, qu'elle égalait en beauté et dont elle avait senti les influences les plus sublimes.

Le combat des idées anciennes contre les idées nouvelles à cette époque offre un spectacle que rend plus instructif celui auquel nous assistons¹¹. Ce n'était plus, comme au temps de Julien, un mouvement rétrograde, c'était, au contraire, une

¹ *Cultus numinis et Serapidis delubrum Alexandriae disturbata dissipataque fuere.. Imperante tunc Theodosio praetorii praefecto, piaculari homine, et Eurymedonte quopiam... templi qui dona vix manus hostiliter injecerunt.* (Eunape, p. 83 ; Antuerpiae, 1568.)

² *Monacos Canopi quoque collocarunt.* (Eunape, p. 85.)

³ Hier., *epist.* VII, p. 54, d.

⁴ La ruine du temple de Sérapis est de l'année 391, et la mort d'Hypatia est de l'année 415.

⁵ Suidas, voce Ὑπατία.

⁶ *Isidori philosophi conjux, sed ita ut conjugii usu abstineret.* (Fabricius, *Bibl. gr.*, lib. V, cap. XXII.)

⁷ *Hypatiam ope musicae illum a morbo isto liberasse.*

⁸ Suidas, voce Ὑπατία, p. 533.

⁹ *Quorum dux erat Petrus quidem lector.* (Socrate, *Hist. ecclés.*, lib. VII, cap. XV ; Parisiis, 1678.)

¹⁰ *Eamque e sella detractam ad ecclesiam que Caesareum cognominatur rapiunt, et vestibus exutam testis interemerunt. Cumque membratim eam discerpissent, membra in locum quem Cinaronem vocant comportata incendio consumpserunt.* (Socrate, *Hist. ecclés.*, lib. VII, cap. XV, p. 352.)

¹¹ Nous n'y assistons plus ; il est fini. Je corrige le 13 août 1830 ces épreuves, tirées avant le 27 juillet. Insensés qui êtes placés à la tête des Etats, profitez-vous de cette rapide et terrible leçon ?

course sur la pente du siècle ; mais de vieilles mœurs, de vieux souvenirs, de vieilles habitudes, de vieux préjugés disputaient pied à pied le terrain : en abandonnant le culte des aïeux, on croyait trahir les foyers, les tombeaux, l'honneur, la patrie. La violence, exercée en opposition avec l'esprit de la loi, rendait le conflit plus opiniâtre ; on reprochait aux chrétiens d'oublier dans la fortune les préceptes de charité qu'ils recommandaient dans le malheur.

Hommes de guerre et hommes d'Etat, sénateurs et ministres, prêtres chrétiens et prêtres païens, historiens, orateurs, panégyristes, philosophes, poètes, accouraient à l'attaque ou à la défense des anciens et des modernes autels.

Théodose est un empereur violent et faible, livré au plaisir de la table, selon Zosime (lib. IV) : c'est un saint qui règne dans le ciel avec Jésus-Christ aux yeux de saint Ambroise¹.

Les temples s'écroulent à la voix et sous les mains des moines et des évêques ; ils tombent aux chants de victoire de Prudence : le vieux Libanius ranime sa piété philosophique pour attendrir Théodose en faveur de ces mêmes temples.

Celui, dit-il à l'empereur, celui qui, lorsque j'étais encore enfant (Constantin), abattit à ses pieds le prince qui l'avait traité avec outrage (Maxence), croyant qu'il lui convenait d'adopter un autre Dieu, se servit des trésors et des revenus des temples pour bâtir Constantinople ; mais il ne changea rien au culte solennel : si les maisons des dieux furent pauvres, les cérémonies demeurèrent riches. Son fils (Constance) s'abandonna aux mauvais conseils de faire cesser les sacrifices. Le cousin de ce fils (Julien), prince orné de toutes les vertus, les rebâtit. Après sa mort, l'usage des anciens sacrifices subsista quelque temps : il fut aboli, il est vrai, par deux frères (Valentinien et Valens), à cause de quelques novateurs ; mais on conserva la coutume de brûler des parfums. Vous avez vous-même toléré cette coutume, en sorte que nous avons autant à vous remercier de ce que vous nous avez accordé qu'à nous plaindre de ce dont on nous prive. Vous avez permis que le feu sacré demeurât sur les autels, qu'on y brûlât de l'encens et d'autres aromates.

Et voilà pourtant qu'on renverse nos temples ! Les uns travaillent à cette oeuvre avec le bois, la pierre, le fer ; les autres emploient leurs mains et leurs pieds : proie de Mysiène (proverbe grec qui signifie *conquête facile*). On enfonce les toits, on sape les murailles, on enlève les statues, on renverse les autels. Pour les prêtres, il n'y a que deux partis à prendre : se taire ou mourir. D'une première expédition on court à une seconde, à une troisième ; on ne se lasse pas d'ériger des trophées injurieux à vos lois.

Voilà pour les villes : dans les campagnes c'est bien pis encore ! Là se rendent les ennemis des temples ; ils se dispersent, se réunissent ensuite, et se racontent leurs exploits : celui-là rougit qui n'est pas le plus criminel. Ils vont comme des torrents sillonnant la contrée et bondissant contre la maison des dieux. La campagne privée de temples est sans dieux ; elle est ruinée, détruite, morte ; les temples, ô empereur ! sont la vie des champs ; ce sont les premiers édifices qu'on y ait vus, les premiers monuments qui soient parvenus jusqu'à nous à travers les âges ; c'est aux temples que le laboureur confie sa femme, ses enfants, ses boeufs, ses moissons...

¹ S. Ambroise, t. V, *Sermo de diversis*, p. 122, f.

Voilà la conduite des chrétiens : ils protestent qu'ils ne font la guerre qu'aux temples ; mais cette guerre est le profit de ces oppresseurs : ils ravissent aux malheureux les fruits de la terre, et s'en vont avec les dépouilles, comme s'ils les avaient conquises et non volées.

Cela ne leur suffit pas : ils attaquent encore les possessions particulières, parce que, au dire de ces brigands, elles sont consacrées aux dieux. Sous ce prétexte, un grand nombre de propriétaires sont privés des biens qu'ils tenaient de leurs ancêtres, tandis que leurs spoliateurs, qui à les entendre honorent la Divinité par leurs jeûnes, s'engraissent aux dépens des victimes. Va-t-on se plaindre au pasteur (nom qu'on affecte de donner à un homme qui n'a certainement pas la douceur en partage), il chasse les réclamants de sa présence, comme s'ils devaient s'estimer heureux de n'avoir pas souffert davantage (...)

On prétend que nous avons violé la loi qui défend les sacrifices. Nous le nions. On répond que si aucun sacrifice n'a eu lieu on a égorgé des boeufs au milieu des festins et des réjouissances : cela est vrai ; mais il n'y avait pas d'autels pour recevoir le sang ; on n'a brûlé aucune partie de la victime ; on n'a point offert de gâteaux ; on n'a point fait de libation. Or, si un certain nombre de personnes pour manger un veau ou un mouton se sont rencontrées dans quelque maison de campagne ; si, couchées sur le gazon, elles se sont nourries de la chair de ce veau ou de ce mouton, après l'avoir fait bouillir ou rôti, je ne vois pas quelles lois ont été transgressées ; car, ô divin empereur ! vous n'avez pas prohibé les réunions domestiques. Ainsi, bien qu'on ait chanté un hymne en l'honneur des dieux et qu'on les ait invoqués, on n'a point violé votre édit, à moins que vous ne vouliez transformer en crime l'innocence de ces festins.

Nos persécuteurs se figurent que par leur violence ils nous amènent à la pratique de leur religion ; ils se trompent : ceux qui paraissent avoir varié dans leur culte sont restés tels qu'ils étaient. Ils vont avec les chrétiens aux assemblées ; mais lorsqu'ils font semblant de prier, ils ne prient point, ou ce sont leurs anciens dieux qu'ils adjurent (...)

En matière de religion, laissez tout à la persuasion, rien à la force. Les chrétiens n'ont-ils pas une loi conçue en ces termes : Pratiquez la douceur ; tâchez d'obtenir tout par elle ; ayez horreur de la nécessité ou de la contrainte. Pourquoi donc vous précipitez-vous sur nos temples avec tant de fureur ? Vous transgressez donc aussi vos lois ? (...)

(...) Mais puisque les chrétiens allèguent l'exemple de celui qui le premier a dépouillé les temples (Constantin), j'en vais parler à mon tour. Je ne dirai rien des sacrifices : il n'y toucha pas ; mais qui fut jamais plus rigoureusement puni que le ravisseur des trésors sacrés ? De son vivant, il vengea les dieux sur lui-même, sur sa propre famille ; après sa mort, ses enfants se sont égorgés.

Les chrétiens s'autorisent encore de l'exemple du fils de ce prince (Constance) ; il démolit les temples avec d'aussi grands travaux qu'il en eût fallu pour les reconstruire (tant il était difficile de séparer ces pierres liées ensemble par un fort ciment) ; il distribuait les édifices aux favoris dont il était entouré de la même manière qu'il leur eut donné un cheval, un esclave, un chien, un bijou. Eh bien, ces présents devinrent funestes à celui qui les accordait comme à ceux qui les acceptaient (...)

De ces favoris, les uns moururent dans l'infortune, sans postérité, sans testament ; les autres laissèrent des héritiers, mais qu'il eût mieux valu pour eux n'en avoir point ! Nous les voyons aujourd'hui, ces enfants qui habitent au milieu

des colonnes arrachées aux temples ; nous les voyons couverts d'infamie et se faisant une guerre cruelle¹.

Cette citation, trop instructive pour être abrégée, offre un tableau presque complet du IV^e siècle : usage et influence des temples dans les campagnes ; fin de ces temples ; commencement de la propriété du clergé chrétien par la confiscation de la propriété du clergé païen ; cupidité et fanatisme des nouveaux convertis, qui s'autorisent des lois en les dénaturant pour commettre des rapines et troubler l'intérieur des familles ; et, de même que Lactance a raconté la mort funeste des persécuteurs du christianisme, Libanius raconte les désastres arrivés aux persécuteurs de l'idolâtrie. Mais, quoi qu'il en soit, Dieu, qui punit l'injustice particulière de l'individu, n'en laisse pas moins s'accomplir les révolutions générales calculées sur les besoins de l'espèce.

Les moines furent les principaux ouvriers de la démolition des temples : aussi les outrages et les éloges leur sont-ils également prodigués.

Sozomène assure que les Pères du désert pratiquent une philosophie divine.

Les religieux, dit saint Augustin, ne cessent d'aimer les hommes, quoiqu'ils aient cessé de les voir, s'entretenant avec Dieu et contemplant sa beauté².

Saint Chrysostome, au sujet de la sédition d'Antioche, compare la conduite des philosophes et des moines. Où sont maintenant, s'écrie-t-il, ces porteurs de bâtons, de manteaux, de longues barbes, ces infâmes cyniques, au-dessous des chiens, leurs modèles ? Ils ont abandonné le malheur ; ils se sont allés cacher dans les cavernes. Les vrais philosophes (les moines des environs d'Antioche) sont accourus sur la place publique ; les habitants de la ville ont fui au désert, les habitants du désert sont venus à la ville. L'anachorète a reçu la religion des apôtres ; il imite leur vertu et leur courage. Vanité des païens ! faiblesse de la philosophie ! on voit à ses oeuvres qu'elle n'est que fable, comédie, parade et fiction³.

Quels sont les destructeurs de nos temples ? dit à son tour Libanius. Ce sont des hommes vêtus de robes noires, qui mangent plus que des éléphants, qui demandent au peuple du vin pour des chants et cachent leur débauche sous la pâleur artificielle de leur visage⁴.

Il y a une race appelée moines, dit pareillement Eunape ; ces moines, hommes par la forme, pourceaux par la vie, font et se permettent d'abominables choses (...) Quiconque porte une robe noire et présente au public une sale figure a le droit d'exercer une autorité tyrannique⁵.

Sur la haute mer (c'est le poète Rutilius qui parle) s'élève l'île de Capraria, souillée par des hommes qui fuient la lumière. Eux-mêmes se sont appelés moines, parce qu'ils aspirent à vivre sans témoins. Ils redoutent les faveurs de la fortune, parce qu'ils n'auraient pas la force de braver ses dédains ; ils se font malheureux, de peur de l'être.

¹ Liban., *Pro Templis*.

² S. Augustin, *Lib. Retractat.*, cap. XXI.

³ Chrysostome, *Hom.* XVII, p. 196, C.

⁴ Liban., *Pro templis*.

⁵ *Monacos sic dictos, homines quidem specie, sed vitam turpem porcorum more exigentes, qui in propatulo infinita atque infanda scelera committebant... Nam ea tempestate quivis atram vestem indutus, quique in publico sordido habitu spectari non abnuebat, is tyrannicam obtinebat auctoritatem.* (Eunape, in *Vita Aedesii*, p. 84 ; *Antuerpiae*, 1568.)

Rage stupide d'une cervelle dérangée ! s'épouvanter du mal et ne pouvoir souffrir le bien ! Leur sort est de renfermer leurs chagrins dans une étroite cellule et d'enfler leur triste coeur d'une humeur atrabilaire¹.

Après avoir passé Capraria, petite île entre la côte de l'Etrurie et celle de la Corse, Rutilius aperçoit une autre île, la Gorgone : Là s'est enseveli vivant, au sein des rochers, un citoyen romain. Poussé des furies, ce jeune homme, noble d'aïeux, riche de patrimoine, et non moins heureux par son mariage, fuit la société des hommes et des dieux. Le crédule exilé se cache au fond d'une honteuse caverne ; il se figure que le ciel se plaît aux dégoûtantes misères : il se traite avec plus de rigueur que ne le traiteraient les dieux irrités. Dites-moi, je vous prie, cette secte n'a-t-elle pas des poisons pires que les breuvages de Circé ? Alors se transformaient les corps ; à présent se métamorphosent les âmes².

Les faiblesses et les jongleries des prêtres du paganisme étaient exposées par le clergé chrétien à la risée de la multitude. Ils se servaient de l'aimant pour opérer des prodiges, pour suspendre un char de bronze attelé de quatre chevaux³, ou faire monter un soleil de fer à la voûte d'un temple⁴. Ils s'enfermaient dans des statues creuses adossées contre des murailles, et ils rendaient des oracles.

Fleury a osé rappeler dans *l'Histoire ecclésiastique*⁵ une anecdote racontée avec moins de pudeur par Rufin⁶. Un prêtre de Saturne nommé Tyran abusa ainsi de

¹ *Processu pelagi jam se Capraria tollit.*

*Squalet lucifugis insula plena viris.
Ipsi se monachos grajo cognomine dicunt,
Quod soli nullo vivere teste volunt.
Munera fortunae metuunt, dum damna verentur ;
Quisquam sponte miser, ne miser esse queat.
Quaenam perversi rabies tam stulta cerebri !
Dum mala formides, nec bona posse pati !
Sive suas repetunt ex fato ergastula poenas,
Tristia seu nigro viscera felle tument :
Sic nimiae bilis morbum adsignavit Homerus
Bellerophonteis sollicitudinibus ;
Nam juveni offenso, saevi post tela doloris,
Dicitur humanum displicuisse genus.*

(Rutil., *Itinerarium*, lib I, p. 105.)

² *Adversus scopulos, damni monumenta recentis,
Perditus hic vivo funere civis erat.
Noster enim nuper juvenis, majoribus amplis,
Nec censu inferior conjugiove minor,
Impulsus furiis, homines divosque reliquit,
Et turpem latebram credulus exul agit.
Infelix, putat illuvie coelestia passi,
Seque premit, laesis saevior ipse deis.
Non, rogo, deterior Circaeis secta venenis ?
Tunc mutabantur corpora, nunc animi.*

(Rutil., *Itinerarium*, lib. I, v. 517-526.)

Saint Augustin parle avec estime de ces moines de l'île de Capraria si décriés par Rutilius. Il raconte que Mascereel descendit dans cette île, qu'il en emmena avec lui deux religieux, Eustathe et André, aux prières desquels il dut en Afrique sa victoire sur Gildon, son frère. (*Epist.* LXXXI, p. 142.)

³ Prosperii., lib. III, cap. XXXVIII, p. 150.]

⁴ Rufin, p. 135.

⁵ Tom. IV, liv. XIX, p. 628.

⁶ *Sacerdos erat apud eos Saturni, Tyrannus nomine. Hic, quasi ex responso numinis, adorantibus in templo nobilibus quibusque et primariis viris, quorum sibi matronae ad libidinem placuissent, dicebat Saturnum praecipisse ut uxor sua pernoctaret in templo. Tum is qui audierat, gaudens quod uxor sua dignatione numinis vocaretur, exornatam comptius insuper et donariis onustam, ne*

plusieurs femmes des principaux de la ville : il disait au mari que Saturne avait ordonné que sa femme vînt passer la nuit dans le temple. Le mari, ravi de l'honneur que ce dieu lui faisait, envoyait sa femme parée de ses plus beaux ornements et chargée d'offrandes. On l'enfermait dans le temple devant tout le monde ; Tyran donnait les clefs des portes, et se retirait ; mais pendant la nuit il venait par sous terre et entrait dans l'idole. Le temple était éclairé, et la femme, attentive à sa prière, ne voyant personne et entendant tout d'un coup une voix sortir de l'idole, était remplie d'une crainte mêlée de joie. Après que Tyran, sous le nom de Saturne, lui avait dit ce qu'il jugeait à propos pour l'étonner davantage ou la disposer à le satisfaire, il éteignait subitement toutes les lumières, en tirant des linges disposés pour cet effet. Il descendait alors, et faisait ce qui lui plaisait à la faveur des ténèbres. Après qu'il eut ainsi trompé des femmes pendant longtemps, une, plus sage que les autres, eut horreur de cette action ; écoutant plus attentivement, elle reconnut la voix de Tyran, retourna chez elle, et découvrit la fraude à son mari. Celui-ci se rendit accusateur. Tyran fut mis à la question, et convaincu par sa propre confession, qui couvrit d'infamie plusieurs familles d'Alexandrie en découvrant tant d'adultères et rendant incertaine la naissance de tant d'enfants. Ces crimes publiés contribuèrent beaucoup au renversement des idoles et des temples.

Une aventure à peu près pareille avait eu lieu à Rome sous le règne de Tibère¹ ; elle rappelait encore celle de ce jeune homme qui, jouant le rôle du fleuve Scamandre, abusa de la simplicité d'une jeune fille (Lucian). On étalait, à la honte de l'idolâtrie, les poupées empaillées, les simulacres ridicules, obscènes ou monstrueux, les instruments de magie, et jusqu'aux têtes coupées de quelques enfants dont on avait doré les lèvres (Rufin, p. 188) ; toutes divinités trouvées dans les sanctuaires les plus secrets des temples abattus.

Les païens tenaient ferme, et rendaient mépris pour mépris ; ils insultaient le culte des martyrs : Au lieu des dieux de la pensée, les moines obligent les hommes à adorer les esclaves de la pire espèce ; ils ramassent et salent les os et les têtes des malfaiteurs condamnés à mort pour leurs crimes ; ils les translatent çà et là, les montrent comme des divinités, s'agenouillent devant ces reliques, se prosternent à des tombeaux couverts d'ordure et de poussière. Sont appelés martyrs, ministres, intercesseurs auprès du ciel, ceux-là qui, jadis esclaves infidèles, ont été battus de verges et portent sur leur corps la juste marque de leur infamie ; voilà les nouveaux dieux de la terre².

Au milieu de ces combattants animés, des hommes plus justes et plus modérés, dans l'un et l'autre parti, reconnaissaient ce qu'il pouvait y avoir à louer ou à

vacua scilicet repudiaretur, conjugem mittebat ad templum. In conspectu omnium conclusa intrinsecus matrona, Tyrannus, clausis januis et traditis clavibus, discedebat. Deinde, facto silentio, per occultos et subterraneos aditus, intra ipsum Saturni simulacrum patulis erepebat cavernis. Erat autem simulacrum illud a tergo excisum, et parieti diligenter annexum. Ardentibusque intra aedem luminibus intentae, supplicantiq; mulieri vocem subito per simulacrum oris concavi proferebat, ita ut pavore et gaudio infelix mulier trepidaret, quod dignam se tanti numinis putaret alloquio. Posteaquem vero quae libitum fuerat vel ad consternationem majorem, vel ad libidinis incitamentum, deseruisset numen impurum, arte quadam linteolis obductis, repente lumina exstinguebantur universa. Tum descendens obstupefactae et consternatae mulierculae adulterii fucum profanis commentationibus inferebat. Hoc cum per omnes miserorum matronas multo jam tempore gereretur, accidit quamdam pudicae mentis feminam horruisse facinus, et attentius designantem cognovisse vocem Tyranni, ac domum regressam viro de fraude sceleris indicasse. (Rufin, *Hist. ecclés.*, lib. II, p. 245.)

¹ Joseph., *Ant.*, lib. VIII, cap. IV.

² Eunape, in *Vita Aedes*.

blâmer parmi les disciples des deux religions. Ammien Marcellin, parlant du pape Damase, remarque que les chrétiens avaient de bonnes raisons pour se disputer, même à main armée, le siège épiscopal de Rome : Les candidats préférés sont enrichis par les présents des femmes ; ils sont traînés sur des chars et vêtus d'habits magnifiques ; la somptuosité de leurs festins surpasse celle des tables impériales. Ces évêques de Rome, qui étalent ainsi leurs vices, seraient plus révéérés s'ils ressemblaient aux évêques de province, sobres, simples, modestes, les regards baissés vers la terre, s'attirant l'estime et le respect des vrais adorateurs du Dieu éternel¹.

Faites-moi évêque de Rome, disait le préfet Pretextus à Damase, et je me fais chrétien².

Saint Jérôme, souvent raisonnable à force d'être passionné, écrit : Voici une grande honte pour nous : les prêtres des faux dieux, les bateleurs, les personnes les plus infâmes peuvent être légataires ; les prêtres et les moines seuls ne peuvent l'être ; une loi le leur interdit, et une loi qui n'est pas faite par des empereurs ennemis de notre religion, mais par des princes chrétiens. Cette loi même, je ne me plains pas qu'on l'ait faite, mais je me plains que nous l'ayons méritée : elle fut inspirée par une sage prévoyance, mais elle n'est pas assez forte contre l'avarice : on se joue de ses défenses par de frauduleux fidéicommiss³.

Le même Père dit ailleurs : Il y en a qui briguent la prêtrise ou le diaconat, pour voir les femmes plus librement. Tout leur soin est de leurs habits, d'être chaussés proprement, d'être parfumés. Ils frisent leurs cheveux avec le fer, les anneaux brillent à leurs doigts ; ils marchent du bout du pied ; vous les prendriez pour de jeunes fiancés plutôt que pour des clercs. Il y en a dont toute l'occupation est de savoir les noms et les demeures des femmes de qualité et de connaître leurs inclinations : j'en décrirai un qui est maître en ce métier. Il se lève avec le soleil ; l'ordre de ses visites est préparé ; il cherche les chemins les plus courts ; et ce vieillard importun entre presque dans les chambres où elles dorment. S'il voit un oreiller, une serviette, ou quelque autre petit meuble à son gré, il le loue, il en admire la propreté, il le tâte, il se plaint de n'en avoir point de semblable, et l'arrache plutôt qu'il ne l'obtient⁴.

Grégoire de Nazianze parle des chars dorés, des beaux chevaux, de la suite nombreuse des prélats ; il représente la foule s'écartant devant eux comme devant des bêtes féroces⁵.

Ces controverses avaient lieu partout ; elles passaient les mers ; elles se continuaient par lettres de la grotte de Bethléem à Hippone, du désert de la Thébaïde à Alexandrie, d'Antioche à Constantinople, de Constantinople à Rome.

¹ *Neque ego abnuo, ostentationem rerum considerans urbanarum, hujus rei cupidus ob imperandum quod appetunt omni contentione laterum jurgari debere : cum id adepti, futuri sint ita securi, ut ditentur oblationibus matronarum procedantque vehiculis insidentes, circumspecte vestiti, epulas currentes profusas, adeo ut eorum convivia regales superent mensas. Qui esse poterant beati revera, si magnitudine urbis despecta cum vitiis, ad imitationem antistitum quorundam provincialium viverent : quos tenuitas edendi potandique parcissime, villitas etiam indumentorum, et supercilia humum spectantia, perpetuo numini verisque ejus cultoribus ut puros commendant et verecundos.* (Ammien Marcellin, lib. XXVII, cap. IV.)

² *Facite me Romanae urbis episcopum, et ero protinus christianus.* (Hieron, t. II, p. 165.)

³ J'emprunte l'élégante imitation de M. Villemain. (*Mél. hist. et littér.*)

⁴ Fleury, *Hist. ecclés.*, t. IV, lib. XVIII, p. 493. Molière a imité quelque chose de ce tableau dans le *Tartufe*.

⁵ Greg. Naziance, *Orat.* XXXII, p. 526.

Tous les esprits étaient émus dans tous les rangs, à mesure que la catastrophe approchait ; mais, par un effet naturel, ceux qui s'attachaient à la cause perdue afin de parvenir à la puissance n'y trouvaient que leur ruine.

Photius nous a conservé un fragment de Damascius dans lequel ce philosophe fait l'énumération des personnages qui entreprirent inutilement de ressusciter le culte des Hellènes. Julien est nommé le premier. Lucius, capitaine des gardes à Constantinople, voulut tuer Théodose pour ramener l'idolâtrie ; mais il ne put tirer son épée, effrayé qu'il fut d'une femme au regard terrible, qui se tenait derrière l'empereur et l'entourait de ses bras. Marsus et Illus perdirent la vie dans une entreprise de la même nature ; Ammonius, après avoir conspiré, déserta à un évêque ; Severianus ourdit une nouvelle trame, mais il fut trahi par Americhus, qui découvrit le complot à Zénon, empereur d'Orient¹.

Eugène, empereur d'Arbogaste, met l'image d'Hercule dans ses bannières, rend aux temples leurs revenus et ordonne de rétablir à Rome l'autel de la Victoire. Dans cette même Rome qui avait tant de peine à renoncer au dieu Mars, un oracle s'était répandu : des vers grecs annonçaient que le christianisme subsisterait pendant trois cent soixante-cinq ans : Jésus était innocent de son culte ; mais Pierre, versé dans les arts magiques, avait conservé pour ce nombre fixe d'années la religion du Christ². Or, à compter de la résurrection, cette période expirait sous le consulat d'Honorius et d'Eutychianus, l'an 398 de l'ère chrétienne. Les païens, pleins de joie, attendaient l'abolition complète et immédiate de la loi évangélique, et ce même an les temples de l'Afrique furent renversés ou fermés par les ordres d'Honorius³.

Une autre espérance survint : Radagaise, païen et barbare, ravageait l'Italie et menaçait Rome. Comment, disaient les pieux idolâtres, pourrions-nous résister à un homme qui offre soir et matin d'agréables victimes à ces dieux que nous abandonnons⁴ ? Et Radagaise fut vaincu tandis qu'Alaric, barbare aussi, mais chrétien, entra dans Rome, Eucher, fils de Stilicon, était l'objet de vœux secrets ; il professait le paganisme.

Attale même, ce jouet des Goths, eut des partisans ; il avait distribué les principaux offices de l'Etat à des polythéistes, et Zosime remarque que la famille chrétienne des Anices s'affligeait seule du bonheur public⁵. La passion ne pouvait aller plus loin.

Enfin, un des derniers fantômes d'empereur créés par Ricimer, Anthemius, donna une dernière palpitation au cœur des vieux hellénistes : il inclinait aux idoles ; il avait promis à Sévère, tout livré à l'ancien culte, de rétablir la ville éternelle dans sa première splendeur et de lui rendre les dieux auteurs de sa gloire. Le pape Hilaire traversa ce dessein en faisant promettre à Anthemius d'écarter de lui un certain Philothée⁶, de la secte des Macédoniens, qui plaçait Anthemius entre le

¹ Vid. et Voss., *De Histor. gr.*, lib. II, cap. XXI.

² *Cum enim viderent nec tot tantisque persecutionibus eam potuisse consumi, sed his potius mira incrementa sumpsisse, excogitaverunt nescio quos versus graecos, tanquam consulenti cuidam divino oraculo effusos, ubi Christum quidem ab hujus tanquam sacrilegii crimine faciunt innocentem. Petrum autem maleficiis fecisse subjungunt, ut coleretur Christi nomen per trecentos sexaginta quinque annos ; deinde completo memorato numero annorum sine mora sumeret finem.* (*De Civit. Dei*, lib. XVIII, cap. LIII.)

³ *De Civit. Dei*, lib. XVIII, cap. LIII.

⁴ *De Civit. Dei.*, lib. V, cap. XXIII, p. 63.

⁵ Zosime, lib. V, p. 827.

⁶ Phot., cap. CCLXII, 1040.

paganisme et l'hérésie ; Alaric et Genseric avaient déjà pillé Rome, et Odoacre, roi d'Italie, était au moment de remplacer l'empereur d'Occident.

Le paganisme alla s'ensevelir dans les catacombes d'où le christianisme était sorti : on trouve encore aujourd'hui parmi les chapelles et les tombeaux des premiers chrétiens les sanctuaires et les simulacres des derniers idolâtres¹. Non seulement les restes de la religion grecque se conservèrent en secret, mais elle domina publiquement quelque partie du nouveau culte : saint Boniface, dans le VIII^e siècle, s'en plaint à la cour de Rome².

Troisième partie

Le combat moral et intellectuel se termina de la même manière que le combat politique. Après le sac de Rome, l'idolâtrie accusa les fidèles d'être la cause de toutes les calamités publiques, accusation qu'elle avait souvent reproduite et qu'elle renouvelait à sa dernière heure. Des chrétiens faibles joignaient leurs voix à celles des païens, et disaient : **Pierre, Paul, Laurent, sont enterrés à Rome, et cependant Rome est saccagée**³. Pour réfuter cet argument rebattu, saint Augustin composa le grand ouvrage De la Cité de Dieu. Son but en relevant la beauté, la vérité et la sainteté du christianisme, est de prouver que les Romains n'ont dû leur perte qu'à la corruption de leurs mœurs et à la fausseté de leur religion. Il les poursuit leur histoire à la main.

Vous dites proverbialement : Il ne pleut pas, les chrétiens en sont la cause. Vous oubliez donc les fléaux qui ont désolé l'empire avant qu'il se soumit à la foi ? Vous vous confiez en vos dieux : quand vous ont-ils protégés ? Les barbares, respectant le nom de Jésus-Christ, ont épargné tout ce qui s'était réfugié dans les églises de Rome : les guerres des païens n'offrent pas un seul exemple de cette nature ; les temples n'ont jamais sauvé personne. Au temps de Marius le pontife Mutius Scævola fut tué au pied de l'autel de Vesta, asile réputé inviolable, et son sang éteignit presque le feu sacré. Rome idolâtre a plus souffert de ses discordes civiles que Rome chrétienne du fer des Goths ; Sylla a fait mourir plus de sénateurs qu'Alaric n'en a dépouillé.

La Providence établit les royaumes de la terre ; la grandeur passée de l'empire ne peut pas plus être attribuée à l'influence chimérique des astres qu'à la puissance des dieux impuissants. La théologie naturelle des philosophes ne saurait être opposée à son tour à la théologie divine des chrétiens, car elle s'est souvent trompée. L'école italique que fonda Pythagore, l'école ionique que Thalès institua sont tombées dans des erreurs capitales. Thalès, appliqué à l'étude de la physique, eut pour disciple Anaximandre ; celui-ci instruisit Anaximène, qui fut maître d'Anaxagore et Anaxagore de Socrate, lequel rapporta toute la philosophie aux mœurs. Platon vint après Socrate, et s'approcha beaucoup des vérités de la foi.

Mais comment est-il que les chrétiens, tout en prétendant n'adorer qu'un seul Dieu, élèvent des temples aux martyrs ? Le fait n'est point exact. Notre respect pour les sépulcres des confesseurs est un hommage rendu à des hommes témoins de la vérité jusqu'à mourir : mais qui jamais entendit un prêtre officiant

¹ D'Agincourt, *Monuments du moyen âge à Rome*.

² Bonif., *Epist. ad Serran.*, et D. Mart., *Thes. Anecd.*

³ S. Augustin, *Serm.*, p. 1200.

à l'autel de Dieu sur les cendres d'un martyr prononcer ces mots : *Pierre, Paul et Cyprien, je vous offre ce sacrifice ?*

Les païens se glorifient des prodiges opérés par leur religion : Tarquin coupe une pierre avec le rasoir ; un serpent d'Épidaure suit Esculape jusqu'à Rome ; une vestale tire une galère avec sa ceinture ; une autre puise de l'eau dans un crible : sont-ce là des merveilles à comparer aux miracles de l'Écriture ? Le Jourdain, suspendant son cours, laisse passer les Hébreux ; les murs de Jéricho tombent devant l'arche sainte. Ah ! ne nous attachons point à la cité de la terre ; tournons nos pas vers la cité du ciel, qui prit naissance avant la création du monde visible.

Les anges sont les premiers habitants de cette cité divine ; ils tiennent du ciel et de la lumière, car au commencement Dieu fit le ciel, et il dit : *Que la lumière soit faite*. Dieu ne créa qu'un seul homme ; nous étions tous dans cet homme. Il répandit en lui une âme douée d'intelligence et de raison, soit qu'il eût déjà créé cette âme auparavant, soit qu'il la communiquât en soufflant contre la face de l'homme, dont le corps n'était que limon. Il donna à l'homme une femme pour se reproduire ; mais comme toute la race humaine devait venir de l'homme, Eve fut formée de l'os, de la chair et du sang d'Adam.

L'homme à qui le Seigneur avait dit : *Le jour que vous mangerez du fruit défendu, vous mourrez*, mangea du fruit défendu, et mourut. La mort est la peine attachée au péché. Mais si le péché est effacé par le baptême, pourquoi l'homme meurt-il à présent ? Il meurt afin que la foi, l'espérance et la vertu ne soient pas détruites.

Deux amours ont bâti les deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu a élevé la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même a édifié la cité céleste. Caïn, citoyen de la cité terrestre, bâtit une ville ; Abel n'en bâtit point : il était citoyen de la cité du ciel, et étranger ici-bas. Les deux cités peuvent s'unir par le mariage des enfants des saints avec les filles des hommes, à cause de leur beauté : la beauté est un bien qui nous vient de Dieu.

Les deux cités se meuvent ensemble la cité terrestre, depuis les jours d'Abraham, a produit les deux grands empires des Assyriens et des Romains ; la cité céleste arrive, par le même Abraham, de David à Jésus-Christ. Il est venu des lettres de cette cité sainte dont nous sommes maintenant exilés ; ces lettres sont les Écritures. Le roi de la cité céleste est descendu en personne sur la terre pour être notre chemin et notre guide.

Le souverain bien est la vie éternelle ; il n'est pas de ce monde : le souverain mal est la mort éternelle, ou la séparation d'avec Dieu. La possession des félicités temporelles est une fausse béatitude, une grande infirmité. Le juste vit de la foi.

Lorsque les deux cités seront parvenues à leurs fins au moyen du Christ, il y aura pour les pécheurs des supplices éternels. La peine de mort sous la loi humaine ne consiste pas seulement dans la minute employée à l'exécution du criminel, mais dans l'acte qui l'enlève à l'existence : le juge éternel retranche le coupable de la vivante éternité, comme le juge temporel retranche le coupable du temps vivant. L'Éternel peut-il prononcer autre chose que des arrêts éternels ?

Par la même raison, le bonheur des justes sera sans terme. L'âme toutefois ne perdra pas la mémoire de ses maux passés : si elle ne se souvenait plus de son ancienne misère, si même elle ne connaissait pas la misère impérissable de ceux qui auront péri, comment chanterait-elle sans fin les miséricordes de Dieu, ainsi

que nous l'apprend le Psalmiste ? Dans la cité divine cette parole sera accomplie : *Demeurez en repos ; reconnaissez que je suis Dieu ; c'est-à-dire qu'on y jouira de ce sabbat, de ce long jour qui n'aura point de soir, et où nous reposerons en Dieu.*

Cet ouvrage du Platon chrétien est empreint de la mélancolie la plus profonde : on y sent une âme tendre, inquiète, regrettant peut-être des illusions, et dont les vagues sentiments passent à travers un esprit abstrait et une imagination mystique. Celui qui jeune encore s'était confessé avec tant de charme d'avoir demandé la pureté, *mais pas trop tôt*¹, *d'avoir désiré d'aimer*² ; celui qui avait dit : *Lorsque vous m'aurez connu tel que je suis, priez pour moi*³ ; le père d'Adéodat répand sur les pages échappées à sa vieillesse ce dégoût de la terre, bonheur des saints et partage des infortunés. Le spectacle des calamités publiques contribuait sans doute à attrister le génie d'Augustin : quel temps pour écrire que les années qui séparent Alaric de Genseric, second destructeur de Rome et de Carthage ; que les années qui s'écoulèrent entre le sac de la ville éternelle par les Goths et le sac d'Hippone par les Vandales !

Volusien, homme d'une famille puissante à Carthage, avait mandé à saint Augustin qu'un de ses amis manifestait le désir de trouver un chrétien capable de résoudre certaines difficultés relatives au nouveau culte. Saint Augustin, dans une réponse affable et polie, lui envoie une sorte d'abrégé *De la Cité de Dieu*.

Le même Père entretient une correspondance avec la population païenne de Madaure : *Réveillez-vous, peuples de Madaure, mes parents ! mes frères !*⁴... *Puisse le vrai Dieu vous convertir à la foi, vous délivrer des vanités de ce monde ! Un évêque, un controversiste ardent, saint Augustin, appelle des idolâtres ses parents, ses frères.*

Quelques années auparavant il avait eu un commerce de lettres avec Maxima, grammairien dans cette même ville de Madaure : Maxime l'avait prié de laisser de côté son éloquence et les subtiles arguments de Chrysippe, pour lui dire quel était le Dieu des chrétiens. *Et à présent, homme excellent (vir eximie) qui as abandonné ma communion, cette lettre sera jetée au feu ou détruite d'une autre manière. S'il en est ainsi, un peu de papier périra, mais non ma doctrine. Puissent les dieux te conserver ! les dieux par qui les peuples de la terre adorent en mille manières différentes, dans un harmonieux discord, le père commun de ces dieux et des hommes*⁵. Voici le païen qui appelle à son tour les bénédictions du ciel sur la tête d'un chrétien.

Longinien écrit ces mots à saint Augustin : *Seigneur et honoré Père, quant au Christ, en qui tu crois, et l'Esprit de Dieu par qui tu espères aller dans le sein du vrai, du souverain, du bienheureux auteur de toutes choses, je n'ose ni ne puis exprimer ce que je pense ; il est difficile à un homme de définir ce qu'il ne comprend pas ; mais tu es digne du respect que je porte à tes vertus*⁶.

¹ *Confes.*, lib. VIII, cap. VII, num. XVII.

² *Confes.*, lib. III et IV.

³ *Confes.*, Epist. CCXXXI, num. VI.

⁴ *Expergiscimini aliquando, fratre mei et parentes mei Madaurenses.* (Epist. CCXXXII.)

⁵ *Dii te servant, per quos et eorum atque cunctorum mortalium communem patrem, universi mortales quos terra sustinet mille modis concordia discordia veneramur et colimus !* (Ap. Augustin, ep. XVI, al. XLIII, t. II.)

⁶ *Ut autem me cultorem tuarum virtutum dignatus es.* (Augustin., ep. CCXXXIII, n. 3.)

Saint Augustin répond : J'aime ta circonspection à ne rien nier, à ne rien affirmer touchant le Christ ; c'est une louable réserve dans un païen¹.

L'illustre évêque d'Hippone expira à soixante-seize ans, dans sa ville épiscopale assiégée, en plein exercice des devoirs d'un pasteur courageux et charitable. Il mourut, dit l'élégant auteur que vous aimerez encore à retrouver, il mourut les yeux attachés sur cette cité céleste dont il avait écrit la merveilleuse histoire².

Mais avant ces lettres d'Augustin on trouve peut-être un monument encore plus extraordinaire de la tolérance religieuse entre des esprits supérieurs : ce sont les lettres de saint Basile à Libanius, et de Libanius à saint Basile. Le sophiste païen avait été le maître du docteur chrétien à Constantinople. Quand vous fûtes retourné dans votre pays, écrit Libanius à Basile, je me disais : Que fait maintenant Basile ? Plaide-t-il au barreau ? enseigne-t-il l'éloquence ? J'ai appris que vous aviez suivi une meilleure voie : que vous ne vous étiez occupé qu'à plaire à Dieu, et j'ai envié votre bonheur³.

Basile envoie de jeunes Cappadociens à l'école de Libanius sans crainte de les infecter du venin de l'idolâtrie. Il suffira, lui mande-t-il, qu'avant l'âge de l'expérience ces jeunes gens soient comptés parmi vos disciples⁴. — Basile est mon ami, s'écrie Libanius dans une autre lettre, Basile est mon vainqueur, et j'en suis ravi de joie⁵. — Je tiens votre harangue, dit Basile ; je l'ai admirée : ô Muses ! ô Athènes ! que de choses vous enseignez à vos élèves !⁶

Est-ce bien l'ennemi de Julien, l'ami de Grégoire de Nazianze, le fondateur de la vie cénobitique ; est-ce bien l'ardent sectateur de Julien, le violent adversaire des moines, l'orateur qui défendait les temples ; sont-ce bien ces deux hommes qui ont ensemble un pareil commerce de lettres ?

Synesius, de la colonie lacédémonienne fondée en Afrique dans la Cyrénaïque, descendait d'Eurysthène, premier roi de Sparte de la race dorique : il était philosophe ; comme saint Augustin dans sa jeunesse, il partageait ses jours entre la lecture et la chasse. Le peuple de Ptolémaïde, en Libye, le demande pour évêque. Synesius déclare qu'il ne se reconnaît point la pureté de mœurs nécessaire à un si saint état ; que Dieu lui a donné une femme, qu'il ne veut ni la quitter ni s'approcher d'elle furtivement comme un adultère ; qu'il souhaite avoir un grand nombre d'enfants, beaux et vertueux. Il ajoutait : Je ne dirai jamais que l'âme soit créée après le corps ; je ne croirai jamais que le monde doit périr en tout ou en partie : la résurrection me paraît une chose fort mystérieuse, et je ne me rends point aux opinions du vulgaire⁷. On lui laissa sa femme et ses opinions, et on le fit évêque. Quand il fut ordonné, il ne put pendant sept mois se résoudre à vivre au milieu de son troupeau ; il pensait que sa charge était incompatible avec sa philosophie ; il voulait s'expatrier et passer en Grèce⁸. On lui laissa sa philosophie, et il resta à Ptolémaïde.

¹ *Proinde quod de Christo nihil tibi negandum vel affirmandum putasti, hoc in pagani animo temperamentum non invitatus acceperim.* (Epist. CCXXXV.)

² Traduction de M. Villemain, *Mél. hist. et litt.*

³ Ep. CCCXXXVI. - Edit. Bened.

⁴ Ep. CCCXXXVII.

⁵ Ep. CCCXXXVIII.

⁶ Ep. CCCLIII.

⁷ Synesius, Ep. LVII. - CV.

⁸ Ep. XCV. - *Ad Olymp.*

Synesius avait été disciple d'Hypathia, à Alexandrie. Les lettres qu'il lui écrit sont ainsi suscrites : *Au philosophe. Au philosophe Hypathia*¹. Dans une de ces lettres (et il était alors évêque), il l'appelle sa mère, sa soeur, sa maîtresse². Il lui trouve une âme très divine³. Il félicite Herculien de lui avoir fait connaître cette femme extraordinaire, qui révèle les mystères de la vraie philosophie⁴. Ces relations paisibles s'entretenaient dans un coin du monde, l'an 410 de J.-C., l'année même qui vit entrer Alaric dans la ville éternelle. Cinq ans auparavant, les Macètes et d'autres peuples barbares avaient assiégé Cyrène⁵. La main de Dieu se montrait dans la nue ; sous cette main, les siècles, les empires, les monuments s'abîmaient, et les hommes poursuivaient le cours ordinaire de leur destinée : en ce temps-là il y avait beaucoup de vie, parce qu'il y avait beaucoup de mort.

Il n'est pas jusqu'aux poètes des deux cultes qui ne gémissent de ne pouvoir chanter aux mêmes fontaines et sur la même montagne. Ausone, de la religion d'Homère, écrit à Paulin, de la religion du Christ : *Muses, divinités de la Grèce, entendez cette prière, rendez un poète aux Muses du Latium !* Le poète de la croix répond : *Pourquoi rappelles-tu en ma faveur les Muses que j'ai répudiées ? Un plus grand Dieu subjugué mon âme... Rien ne t'arrachera de ma mémoire... Cette âme ne peut t'oublier, puisqu'elle ne peut mourir*⁶.

Le temps, comme vous le voyez, avait usé la violence des partis : les hommes supérieurs, le moment de l'action passé, ne tardent pas à s'entendre ; il est entre ces hommes une paix naturelle qu'on pourrait appeler la paix des talents, semblable à cette paix de Dieu qu'une religion commune établissait entre les vaillants et les forts. Aussi vers la fin du IV^e siècle et dans les deux siècles suivants la tendance que les philosophes des deux religions ont à se rapprocher est visible : la haine a disparu ; il ne reste que les regrets. Les contentions n'existent plus que parmi les chrétiens des différentes sectes.

Néanmoins quelques caractères rigides, instruits aux rudes enseignements apostoliques, désapprouvaient ces ménagements : ils condamnaient orateurs et poètes, et méprisaient la délicatesse du langage. Saint Jérôme confesse avec larmes son penchant pour les auteurs profanes ; il expie d'avance par le jeûne, les veilles et les prières, la lecture qu'il se prépare à faire de Cicéron et de Platon. Rufin accuse Jérôme d'un crime énorme : d'avoir occupé certains religieux du mont des Oliviers à copier les dialogues de Cicéron et d'avoir, dans sa grotte de Bethléem, expliqué Virgile à des enfants chrétiens.

Les philosophes, après le règne de Julien, avaient cessé de se distinguer de la foule par les habits et les moeurs ; mais la suite des doctrines et la succession des maîtres se prolongèrent bien au delà du règne de l'Apostat. Dans le V^e et dans le VI^e siècle les chaires publiques à Athènes étaient encore occupées par des païens⁷ : Syrranius fut le prédécesseur de Proclus, qui transmet le doctorat à Marinus, converti du judaïsme samaritain à l'hellénisme. Proclus était auteur d'un double commentaire sur Homère et sur Hésiode, de deux livres de théurgie, de quatre livres sur la République de Platon, de dix livres sur les Oracles, de

¹ *Ep.* XV, p. 172 ; *ep.* X, p. 170.

² *Ep.* XVI, p. 173.

³ *Ep.* XVI, p. 173.

⁴ *Ep.* CXXXVI, p. 272.

⁵ *Ep.* CCLXV. - CCLXIX.

⁶ Villemain, *Mél. hist. et litt.*, p. 449.

⁷ Iontius donne le catalogue de la succession des philosophes athéniens. p. 301 et 302 : *De Scriptoribus hist. philosophicae.*

plusieurs autres traités, et de dix-huit arguments contre les chrétiens, réfutés par Philoponus¹. Marinus nous a laissé la biographie de son maître : alors un saint écrivait la vie d'un saint, un philosophe la vie d'un philosophe ; ils se partageaient la gloire du ciel et de la terre.

Marinus attribue à Proclus une vertu surnaturelle de bienfaisance : il en apporte en preuve la guérison miraculeuse de la jeune Asclépigénie, fille d'Archiades et de Plutarcha. Il remarque que la maison de Proclus touchait au temple d'Esculape ; car, dit-il, Athènes était encore assez heureuse pour conserver dans son entier le temple du Sauveur. Platon était pauvre (c'est toujours Marinus qui parle) ; il n'avait qu'un jardin dans l'enceinte de l'Académie et un revenu de la valeur de trois pièces d'or ; mais du temps de Proclus le revenu de l'Académie s'élevait à plus de mille².

Marinus nous donne encore l'époque certaine de la perte de la fameuse statue de Phidias, la Minerve du Parthénon : échappée aux ravages des Goths, elle n'échappa point à ceux des chrétiens. **Minerve**, dit-il, manifesta le grand attachement qu'elle avait pour Proclus quand la statue de cette déesse, qui jusque alors était restée au Parthénon, fut enlevée par ceux qui touchent aux choses qui ne devraient pas être touchées. Quand donc Minerve eut été chassée de son temple, une femme d'une beauté exquisite apparut en songe à Proclus ; elle lui commanda de parer ses foyers, en lui disant : **Minerve veut habiter et dormir avec toi**³.

Marinus date la mort de Proclus de l'an 124 à partir de celle de Julien⁴ : c'était une ère à l'usage des regrets et de la reconnaissance philosophiques. Les chrétiens comptaient ainsi de l'époque des martyrs.

Plus tard encore, vers l'an 550, nous trouvons Damascius le stoïcien lié d'amitié avec Simplicius et Eulanius. L'aventure de ces derniers philosophes du monde romain mérite d'être racontée.

Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulianus de Phrygie, Ermias et Diogène de Phénicie, Isidore de Gaza, accablés du triomphe de la croix, résolurent de s'expatrier et d'aller vivre chez les Perses. Arrivés dans la contrée des mages, ils trouvèrent que le roi n'était pas un philosophe, que les nobles étaient pleins d'orgueil, que le peuple, rusé et voleur, ne valait pas mieux que le peuple romain. Ils furent surtout révoltés du spectacle de la polygamie, impuissante même à prévenir l'adultère : ils se repentirent et désirèrent rentrer dans leur pays. Chosroès, qui négociait alors un traité avec la cour de Constantinople, y fit généreusement insérer une clause en faveur de ses hôtes : on ne les inquiéta

¹ Suidas. *Lex.*, voce *Procl.* ; Fabric., *De Procli script. edit.*, p. 80.

² Photius, cod. CCXLII, p. 1054 ; Damascius, in *Vit. Isidor.*

³ Marinus, in *Vit. Procli*, cap. XXX, p. 62. Nous devons à M. Boissonade une excellente édition de la *Vie de Proclus* par Marinus, et du commentaire inédit de Proclus sur le Cratyle.

Je ne sais si, par rapport à l'histoire de l'art, ce passage a jamais été remarqué. Il m'avait échappé dans mon mémoire sur l'histoire de Sparte et d'Athènes, dans l'introduction à *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. M. Quatremère de Quincy ne le cite point dans son *Jupiter Olympien*. Il y avait deux statues de Minerve à Athènes de la main de Phidias : celle de la citadelle : elle était de bronze, et l'on apercevait l'aigrette de son casque du cap Sunium ; celle du Parthénon : elle était d'or et d'ivoire. Marinus parle évidemment de la dernière.

⁴ Marinus, in *Vit. Procli*, cap. XXXVI, p. 73.

point à leur retour, et ils jouirent en paix à leurs foyers de la liberté de conscience¹.

Dans cette agonie d'une société prête à passer, l'assimilation de langage, d'idées et de moeurs était presque complète entre les hommes supérieurs des deux religions ; mêmes principes de morale, mêmes expressions de salut, de grâce divine, mêmes invocations au Dieu unique, éternel, au Dieu Sauveur. Quand on lit Synesius et Marinus, Fulgence et Damascius, et les autres écrivains religieux et moraux de cette époque, on aurait peine à déterminer la croyance à laquelle ils appartiennent, si les uns ne s'appuyaient de l'autorité homérique, les autres de l'autorité biblique.

Boèce dans l'Occident, Simplicius dans l'Orient, terminèrent cette série des beaux génies qui s'étaient placés entre le ciel et la terre : ils virent entrer la solitude dans les écoles où le christianisme avait été nourri, et dont il chassa l'auditoire : ils fermèrent avec honneur les portes du Lycée et de l'Académie des sages. Justinien supprima les écoles d'Athènes quarante-quatre ans après la mort de Proclus². Boèce, chrétien et persécuté, était un philosophe ; Simplicius, philosophe et heureux, avait le caractère d'un chrétien. Ô Seigneur, dit-il (dans la prière qui termine son commentaire de l'Enchiridion d'Epictète) : Ô Seigneur, père, auteur et guide de notre raison, permets que nous n'oublions jamais la dignité dont tu décoras notre nature ! Fais que nous agissions comme des êtres libres ; que purifiés de toutes passions déréglées nous sachions, si elles s'élèvent, les combattre et les gouverner ! Guidé par la lumière de la vérité, que notre jugement nous attache aux choses véritablement bonnes ! Je te supplie, ô mon Sauveur ! de dissiper les ténèbres qui couvrent les yeux de nos âmes, afin que nous puissions, comme le dit Homère, distinguer et l'homme et Dieu.

Boèce enfermé dans un cachot à Ticinum (Pavie) se plaint du changement de sa fortune et des malheurs de sa vieillesse : les Muses l'environnent dans des vêtements de deuil. Tout à coup une femme majestueuse se montre à lui ; ses regards sont perçants, ses couleurs brillantes. Elle est jeune, et pourtant on voit que sa naissance a précédé celle des hommes du siècle : tantôt elle ne paraît pas s'élever au-dessus de la taille commune ; tantôt son front touche aux nues et se cache aux regards des mortels. Un tissu d'une matière incorruptible forme sa robe ; l'éclat de cette robe est légèrement adouci par une espèce de teinte semblable à celle que le temps répand sur les vieux tableaux. Cette femme tient un livre dans sa main droite, un sceptre dans sa main gauche. Dès qu'elle aperçoit les Muses dictant des vers à la douleur de Boèce, elle chasse ces courtisanes, qui, loin de fermer les blessures, les tiennent ouvertes avec un poison subtil. Ensuite elle s'assied sur le lit du prisonnier, et lui adresse ces paroles : Est-ce donc toi que j'ai nourri de mon lait, que j'ai élevé avec un si tendre soin ? toi dont j'avais fortifié l'esprit et le coeur, tu te serais laissé vaincre à l'adversité ! Me reconnais-tu ? Tu gardes le silence ! La Divinité essuie avec un pan de sa robe les larmes qui roulent dans les yeux de Boèce : aussitôt il reconnaît la mère féconde des vertus, son amie céleste, la Philosophie. Elle donne ses dernières leçons à son élève ; elle lui répète que le souverain bien ne se trouve qu'en Dieu, et comme Simplicius, la Philosophie, ou plutôt Boèce, s'écrie : Etre infini ! source de tous les biens ! Dieu Sauveur ! élevez nos âmes

¹ Agathias, lib. II, p. 69 et seq. ; Suidas, voce Πρέσβεις ; Brucker, *Hist. crit. de la Philosophie.*, t. II, p. 451.

² Joan, *Matt.*, t, II, p. 187 ; Alaman., p. 106.

jusqu'au séjour que vous habitez ! répandez sur nous cette lumière qui seule peut donner à nos yeux la force de vous contempler !

Y a-t-il rien de plus beau et en même temps de plus semblable que ces derniers accents de Simplicius et de Boèce ? A cette époque le christianisme était philosophique ; il rétrograda ; il devint monacal par l'ignorance et les malheurs répandus sur la terre : c'est précisément ce qui fit sa force. Le temps de la barbarie couva les germes de la société moderne ; et son incubation fut d'une énergie prodigieuse. Le christianisme, philosophique trop tôt à la suite d'une vieille civilisation qui n'était pas née de lui, se serait épuisé ; il fallait qu'il traversât des siècles de ténèbres, qu'il fût lui-même l'auteur de la civilisation nouvelle, pour arriver à son âge philosophique *naturel*, âge qu'il atteint aujourd'hui.

Entre Platon et saint Augustin, entre Socrate et Boèce, s'accomplit une des grandes périodes de l'histoire de l'esprit humain. Les maîtres de la sagesse païenne remirent, en se retirant, le style et les tablettes aux maîtres de la science évangélique. Le principe de la philosophie ne périt point, parce qu'aucun principe ne se détruit, parce que la philosophie est à la fois la langue de l'esprit et la haute région où l'âme habite à part de son enveloppe. La théologie s'assit sur les bancs que la philosophie abandonnait, et la continua. Les systèmes d'Aristote et de Platon, la forme et l'idée, divisèrent toujours les intelligences, jusqu'au temps où les ouvrages du Stagyrite, rapportés à l'Europe par les Arabes, renouvelèrent la doctrine des péripatéticiens et enfantèrent la scolastique. La branche gourmande du christianisme, l'hérésie, qui ne cessa de pousser avec vigueur, reproduisit de son côté le fruit philosophique dont le germe l'avait fait naître.

En lisant le récit de la spoliation des temples sous le règne de Théodose, vous aurez cru assister à la destruction des églises perpétrée de nos jours. Mais l'écroulement de nos églises n'a point amené la chute de la religion du Christ, tandis que la religion de Jupiter, ruinée d'ailleurs, disparut avec ses temples. La vérité ne tient point à une pierre, elle subsiste indépendamment d'un autel : l'erreur ne peut vivre si elle n'est enfoncée dans les ténèbres d'un sanctuaire. Le christianisme au temps de Théodose et de ses fils se trouvait prêt à remplacer le paganisme : le christianisme n'a point d'héritier dans notre siècle. La philosophie humaine qui se présenterait pour succéder à la foi, ainsi qu'elle s'offrit pour tenir lieu de l'idolâtrie, qu'aurait-elle à nous donner ? Une théurgie ? Qui l'admettrait ? Et cette théurgie, que cacherait-elle sous ses voiles, sinon ces mêmes vérités de l'essence divine que les enseignements publics de l'Eglise ont mises à la portée du vulgaire ? Les mystères des initiations sont révélés à la foule dans le symbole que répète aujourd'hui l'enfant du peuple.

Si l'on imaginait d'établir autre chose que les vérités reçues de la foi, le panthéisme, par exemple, le pourrait-on ? Le christianisme est la synthèse de l'idée religieuse : il en a réuni les rayons ; le panthéisme est l'analyse de la même idée : il en disperse les éléments. Chacun aura-t-il à ses foyers une petite fraction de la vérité divine, dont il se fera un dieu pour sa consommation particulière ? Les pénates, les fétiches, les manitous, les énonés, les génies ressusciteraient-ils ? L'idolâtrie reviendrait-elle encore une fois par cette route fausser la société ? Y aurait-il autant d'autels que de familles, autant de prêtres, de cérémonies, de rites, que d'imaginations pour les inventer ? La pluralité des religions privées remplacerait-elle l'unité de la religion publique ? Aurait-elle le même effet sur l'homme ? Quel chaos que le mouvement et l'exercice de ces

cultes infinis et divers ! toutes les bizarreries, tous les désordres d'esprit et de mœurs qui ont décrédité les sectes philosophiques et les hérésies revivraient ; toutes les aberrations sur la nature de Dieu renaîtraient. Qu'est-il, ce Dieu ? Est-il éternel ? a-t-il créé la matière ? existe-t-il à part auprès d'elle ? est-il d'une source d'où sortent et où rentrent les intelligences ? La matière même existe-t-elle ? L'univers est-il en nous ? hors de nous ? Qu'est-ce que l'esprit, effet ou cause ? Ira-t-on jusqu'à supposer, dans un nouveau système, que Dieu n'est pas encore complet, qu'il se forme chaque jour par la réunion des âmes dégagées des corps ; de sorte que ce ne serait plus Dieu qui aurait formé l'homme, mais les hommes qui seraient les créateurs de Dieu ? Et comment revêtirez-vous d'une forme sacrée, pour remplacer la forme chrétienne, ces allégories, ces mythes, ces rêveries, ces vapeurs des esprits défectueux, nébuleux et vagues, qui cherchent la religion et qui n'en veulent pas ? Le mysticisme, l'éclectisme ou le choix des vérités dans chaque système, peuvent-ils devenir un culte ? Ces vérités sont-elles évidentes, et tous les esprits consentent-ils aux mêmes abstractions métaphysiques ?

Enfin, tout système philosophique, en s'implantant dans les ruines du christianisme, ne trouverait plus pour véhicule populaire le moyen qui se rencontra autrefois : la prédication de la morale universelle. L'Évangile eut à développer ces grands principes de liberté et d'égalité qui, connus de quelques génies privilégiés, étaient ignorés des nations et combattus par les lois. Aujourd'hui l'ouvrage est accompli : la philosophie peut recommander une réforme, mais elle n'a aucun enseignement nouveau à propager. Comment alors, sans la ressource d'une morale à établir, déterminerez-vous les hommes à changer les mystères chrétiens contre d'autres mystères, aussi difficiles à comprendre ?

Ces choses étant impossibles, on n'aperçoit réellement derrière le christianisme que la société matérielle ; société bien ordonnée, bien réglée, jusqu'à un certain point exempte de crimes, mais aussi, bien bornée, bien enfantine, bien circonscrite aux sens polis et hébétés. Lorsque dans la société matérielle on pousserait les découvertes physiques et les inventions des machines jusqu'aux miracles, cela ne produirait que le genre de perfectionnement dont la machine même est susceptible. L'homme privé de ses facultés divines est indigent et triste ; il perd la plus riche moitié de son être : borné à son corps, qu'il ne peut ni rajeunir ni faire vivre, il se dégrade dans l'échelle de l'intelligence. Nous deviendrions, par l'absence de religion, des espèces d'Indiens ou de Chinois. La Chine et l'Inde, l'une par le matérialisme, l'autre par une philosophie pétrifiée, sont de véritables nations-momies : assises depuis des milliers de siècles, elles ont perdu l'usage du mouvement et la faculté de progression, semblables à ces idoles muettes et accroupies, à ces sphinx couchés et silencieux qui gardent encore le désert dans la Thébàïde.

Religieusement parlant, on est obligé de conclure de ces investigations impartiales qu'il n'y a rien après le christianisme.

Mais si le christianisme tombe comme toute institution que l'homme a touchée, et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature, si le temps de cette religion est accompli, qu'y faire ? Le mal est sans remède ? Je ne le pense pas. Le christianisme intellectuel, philosophique et moral, a ses racines dans le ciel, et ne peut périr ; quant à ses relations avec la terre, il n'attend pour se renouveler qu'un grand génie. On aperçoit très bien aujourd'hui la possibilité de la fusion des diverses sectes dans l'unité catholique ; mais la première condition pour

arriver à la recomposition de l'unité, c'est l'affranchissement complet des cultes. Tant que la religion catholique sera une religion soldée, dépendante de l'autorité politique et de la forme variable des gouvernements, tant qu'elle continuera d'être gênée dans ses mouvements, entravée dans ses assemblées particulières et générales, contaminée dans ses chaires et ses écoles par l'argent du fisc, en un mot ; tant qu'elle ne retournera pas au pied et à la liberté de la croix, elle languira dégénérée.

Le tableau de la chute du polythéisme et de la destruction des écoles philosophiques aurait été mal aperçu s'il s'était déroulé lentement dans l'ordre chronologique du récit : le triomphe complet de la religion chrétienne, sous le règne de Théodose, indiquait la place où ce tableau devait être exposé. Reprenons la suite des faits politiques et militaires.

Étude quatrième

Première partie : d'Arcade et Honorius à Théodose II et Valentinien III

Théodose ne survécut que trois mois à sa victoire sur Eugène : il mourut à Milan ; son corps fut transporté à Constantinople. Il laissa deux fils, Arcade et Honorius. Arcade avait été déclaré auguste par son père, la cinquième année du règne de ce dernier ; Honorius fut revêtu de la même dignité après la mort de Valentinien II et lorsque Théodose se préparait à marcher contre Eugène. Arcade hérita de l'empire d'Orient, Honorius de celui d'Occident, Arcade s'ensevelit dans le palais de Constantinople, Honorius dans les murs de Ravenne. Arcade était petit, mal fait, laid, noir et bête ; il avait les yeux à demi endormis, comme un serpent¹ ; Honorius était fainéant et léger². Rufin se chargea de tromper et d'avilir les deux empereurs, Stilicon de les trahir et de les défendre. Arcade subissait le joug des eunuques et de sa femme ; Honorius élevait une poule appelée Rome, et Alaric prenait la cité de Romulus.

Rufin fut le ministre d'Arcade, comme Stilicon le ministre d'Honorius. Originaire d'Euse, dans les Gaules, Rufin avait obtenu sous Théodose, qui le favorisa trop, les charges de grand-maître du palais, de consul et de préfet du prétoire. Il est accusé d'ambition, de perfidie, de cruauté et surtout d'avarice, par Claudien, Suidas, Zosime, Orose, saint Jérôme et Symmaque³, lequel louant tout le monde ne louait personne, ainsi qu'on l'a remarqué.

Déclaré préfet d'Orient, aspirant secrètement à l'empire, Rufin avait une fille qu'il prétendait donner en mariage à Arcade. Eutrope l'eunuque déjoua ce projet, et Arcade mit dans le lit impérial Eudoxie, fameuse par ses démêlés avec saint Jean Chrysostome ; elle était fille de Bauton, vaillant chef franc, devenu comte et général romain.

Stilicon gouvernait l'Occident sous Honorius ; c'était un grand capitaine, de race vandale⁴. Il avait épousé Serène, nièce de Théodose. Cette alliance enflait le cœur du demi-barbare⁵ ; il prétendait que son oncle Théodose lui avait laissé la tutelle de ses deux fils, et ne supportait qu'avec impatience l'autorité dont Rufin jouissait en Orient.

Celui-ci, trompé dans ses projets par le mariage d'Eudoxie, craignant les entreprises de Stilicon, qui levait des soldats, déchaîna les barbares sur l'empire ; il invita les Huns à se précipiter sur l'Asie, et il livra l'Europe aux Goths⁶. Ces derniers étaient commandés par Alaric.

Alaric était né dans l'île de Peucé, à l'embouchure du Danube, au sein même de la barbarie. Claudien appelle poétiquement le Danube le dieu paternel d'Alaric. Cet homme, un des cinq ou six hommes millénaires ou fastiques, n'était pas de la famille des *Amalés*, la première de la nation des Goths, mais de la seconde, la

¹ Philostorgius, *Hist. ecclés.*, lib. XI, cap. III ; Procope, *De Bell. Persic.*, lib. I, cap. II.

² Procope, *De Bell. Vandal.*, lib. I, cap. II ; Phot., cap. LXXX.

³ In Rufin ; Suidas, p. 690 ; Zosime, lib. V ; Orose, p. 221 ; Hier., *epist.* III ; Symmaque, lib. VI, *epist.* XV.

⁴ Orose, lib. VII, cap. XXXVIII.

⁵ Hier., *ep.* XXI.

⁶ Hier., *ep.* III, XXX, XX, p. 783.

famille des *Balthes*. Son courage lui avait fait donner parmi ses compatriotes le surnom de Balt, qui signifie le hardi ou le vaillant.

Tout jeune encore, Alaric avait passé le Danube en 376, avec les Visigoths, lorsqu'ils fuyaient devant les Huns. Il s'était trouvé aux combats qui précédèrent et amenèrent la défaite et la mort de Valens¹. Il fit la paix avec Théodose, et le suivit en qualité d'allié dans l'expédition contre Eugène.

Rufin alla déterrer, pour venger sa querelle domestique, l'homme que Dieu avait destiné pour venger la querelle du monde. Afin que le Goth ne rencontrât aucun obstacle, le favori d'Arcade plaça deux traîtres, Antioque et Géronce, l'un à la garde des Thermopyles, l'autre à celle de l'isthme de Corinthe² : ces deux portiers de la Grèce la devaient ouvrir aux barbares.

Alaric, feignant donc quelque mécontentement de la cour d'Arcade, marauda tout le pays entre la mer Adriatique et le Pont-Euxin. Les Goths promenaient avec eux quelques troupes des Huns qui l'hiver d'antan avaient passé le Danube sur la glace. Les barbares butinèrent jusque sous les murs de Constantinople, d'où Rufin sortit en habit goth pour parlementer avec eux³.

Stilicon, sous prétexte de secourir l'Orient, se mit en marche avec l'armée que Théodose avait employée contre Eugène.

Alors arrive un ordre d'Arcade qui redemande à Stilicon l'armée de Théodose et lui défend de passer outre de sa personne : Stilicon obéit : il remet le commandement de l'armée à Gaïnas, capitaine goth qui servait sous lui, et le charge secrètement de tuer Rufin ; entreprise dans laquelle il ne manqua pas d'être assisté par l'eunuque Eutrope⁴.

Rufin se flattait d'être proclamé empereur par les soldats qui lui apportaient une autre pourpre ; il alla avec Arcade au-devant d'eux : Gaïnas le fit envelopper, et tout aussitôt massacrer aux pieds d'Arcade. Sa tête, détachée de son corps, fut portée à Constantinople au bout d'une pique et promenée par les rues ; sa main droite coupée accompagnait sa tête ; on présentait cette main de porte en porte⁵. Un caillou introduit dans la bouche du mort la tenait ouverte, et les lèvres entrebâillées étaient censées demander l'aumône que la main⁶ attendait ; satire populaire d'une effrayante énergie contre l'exaction et le pouvoir. On ne gagna rien au changement du ministère : Eutrope prit la place de Rufin.

¹ Claude, *De Sext. Hon. consul.*, p. 117 ; Claude, *De Bell. Get.*, p. 170 ; Symmaque, lib. II ; Jornandès, cap. XIV, XXIX.

² Zosime, p. 782.

³ Claude, in Rufin, p. 22.

⁴ Zosime, p. 785 ; Philostorgius, lib. II, cap. III.

⁵ *Data a Gaïne tessera simul universi Rufinum circumdatum gladiis feriunt. Et hic quidem ei dexteram adimebat, ille manum alteram procidebat. Alius a cervice revulso capite recedebat consuetos victoriae Poanas accinens... et manum ejus ubique per urbem circumgestarent et ab occurrentibus peterent insatiabili pecuniam darent.* (Zosime, *Hist.*, lib. V, p. 89.)

Rufinus quidem etiam imperatorium nomen ad se ipsum trahere omni arte studebat... Milites, in loco qui Tribunal dicitur, ad ipsos imperatoris pedes gladiis contrucidarunt... Eo ipso die que ii qui militum delectum agebant, purpuram ipsi circumdaturi erant. (Philostorgius, *Hist. ecclés.*, lib. IX, p. 528.)

⁶ *Porro milites cum Rufino caput amputassent, lapidem ori ejus immiserunt, hastaeque infixum circumferentes quaqua versum discurrere coeperunt. Dextram quoque ejusdem praecisam gestantes, per singulas officinas urbis circumtulerunt, haec addentes : Date stipem insatiabili. Magnaque auri vim hujusmodi postulatione collegerunt.* (Philostorgius, *Hist. ecclés.*, lib. IX, p. 528.)

Alaric et ses Goths, n'ayant plus rien à piller ni à combattre, passèrent le défilé des Thermopyles, qui n'était défendu que par le tombeau de Léonidas. Des pâtres avaient enseigné aux Perses le sentier de la montagne ; des robes noires (ce qui dans le langage d'Eunape signifie des moines) le découvrirent aux Goths¹. Quel prodigieux changement dans les temps ! Quelle révolution parmi les hommes !

Les murailles de Thèbes la protégèrent² ; les souvenirs de cette ville venaient d'Oedipe, passaient par Epaminondas et Alexandre. Alaric épargna Athènes, qui n'était plus qu'une université, moins fameuse par sa philosophie que par son miel³. Il accepta un repas, et se baigna dans la cité de Périclès et d'Aspasie pour montrer qu'il n'était pas étranger à la civilisation⁴. Mais l'antique fut livrée aux flammes. On voit encore aujourd'hui cette Athènes qui ressemble, comme elle ressemblait au temps des Goths, à la peau vide et sanglante d'une victime dont la chair avait été offerte en sacrifice⁵. On affirmait que Minerve avait remué sa lance ; que l'ombre d'Achille avait effrayé Alaric⁶. Des esprits débilités par des fables sont bien petits dans les réalités des empires : la Grèce, conservée et comme embaumée dans ses fictions, opposait puérilement les mensonges du passé aux terribles vérités du présent.

Alaric continua sa marche vers le Péloponnèse : Cérès périt à Eleusis avec ses mystères ; plusieurs philosophes moururent de douleur ou par l'épée des barbares, entre autres Protère, Hilaire et Priscus, si chéri de Julien⁷. Corinthe, Argos et Sparte virent leur gloire foulée aux pieds. Alors périt aussi peut-être ce Jupiter Olympien qui n'avait d'immortel que sa statue. Malheureusement il était d'or et d'ivoire ; s'il eut été de marbre, quelque espoir resterait de le retrouver sous les buissons de l'Elide, à moins que la pensée broyée de Phidias ne fût devenue la chaux d'une cahute ou d'un minaret.

Stilicon débarque avec une armée sur les côtes de la Grèce ; il enferme Alaric dans le mont Pholoé, et le laisse ensuite échapper⁸. Sorti du Péloponnèse, Alaric, par un soudain changement de fortune, est déclaré maître général de l'Illyrie orientale, au nom de l'empereur Arcade. Ce prince prétendait qu'Honorius n'avait pas eu le droit de le secourir, parce que la Grèce était du ressort de l'empire d'Orient⁹ : Arcade ne voulait rien perdre de la légitimité de sa couardise. Il crut gagner Alaric en l'investissant du commandement d'une province, et ne fit que le rendre plus redoutable. Une éternelle justice punit la lâcheté : Alaric venait d'égorger les fils ; on lui donna la puissance sur les pères : on ne règne point par de pareils moyens.

Les Goths déclarent Alaric roi, sous le nom de roi des Visigoths : ils envahissent l'Italie, la première année même de ce Ve siècle, fameux par la destruction de

¹ Eunape, cap. VI, p. 93, in *Vita Philosoph.*

² Zosime, p. 783.

³ *Athenae vero quondam civitas fuit, sapientum domicilium, nunc eam mellatores celebrant ; quibus pars illud sapientum plutarcheorum adjice, qui non orationum suarum fama juvenes in theatris congregant, sed mellis ex Hymeto amphoris.* (Synes., *epist.* CXXXV, *Ad fratrem*, p. 272.)

⁴ Zosime, p. 784.

⁵ *Nihil enim jam Athenae splendidum habent, praeter celeberrima locorum nomina. Ac velut ex hostia consumpta sola pellis superest animalis, quod olim aliquando fuerat indicium.* (Synes., *Ad fratrem*, *ep.* CXXXV, p. 272.)

⁶ Zosime, p. 784.

⁷ Eunape, cap. VI, p. 93-94.

⁸ Zosime, p. 784.

⁹ Claude, *De Bell. Get.*

l'empire d'Occident et la fondation des royaumes barbares. Stilicon rassemble une armée ; Alaric se retire. Honorius va triompher à Rome. Je ne vous parle de ce ridicule triomphe qu'afin de rappeler le véritable triomphateur : c'était un moine qui portait un nom voué à l'immortalité : Télémaque, sorti tout exprès de la solitude de l'Orient, était venu à Rome sans autre autorité que celle de son froc, pour accomplir ce que les lois de Constantin n'avaient pu faire. Il se jette dans l'amphithéâtre au milieu des gladiateurs, et s'efforce de les séparer avec ses mains pacifiques. Les spectateurs, enivrés de l'esprit du meurtre, le massacrèrent¹ ; vrai martyr de l'humanité, il racheta de son sang le sang répandu au spectacle de la mort. De ce jour les combats des gladiateurs furent définitivement abolis.

Stilicon, dont Honorius épousa successivement les deux filles, avait traité avec les Francs aux bords du Rhin. Marcomir et Sunnon, frères, régnaient sur ces peuples. L'un fut banni en Toscane, l'autre tué par ses compatriotes. On veut que Marcomir ait été père de Pharamond².

Saint Ambroise était mort dès l'année 397. Stilicon regarda sa mort comme la ruine de l'Italie³.

Guidon se révolta en Afrique, et fut défait par son frère Marcezel. L'incertitude des choses de ce siècle est si grande, écrivait alors saint Augustin, on voit si souvent tomber les princes de la terre, que ceux qui mettent en eux leurs espérances y trouvent leur ruine⁴.

Marcezel fut jeté dans une rivière près de Milan, par ordre de Stilicon, jaloux.

Les Scots et les Pictes ravagèrent l'Angleterre. Alaric sorti d'Italie y rentra vers la fin de l'an 402. L'histoire confuse de cette époque ne laisse pas voir les causes de ces mouvements divers. Les partis s'accusent mutuellement : tantôt c'est Alaric représenté comme un chef sans foi, se jouant des serments qu'il prête tour à tour aux deux empereurs Arcade et Honorius ; tantôt c'est Stilicon soupçonné de vouloir faire tomber la couronne sur la tête d'Eucher, son fils, et suscitant à dessein les barbares. Mais cette fièvre à redoublements n'était que l'effet de la décomposition du corps social dans sa maladie de mort. L'Italie fut consternée à la seconde irruption d'Alaric. Rome répara les murailles d'Aurélien ; Honorius, prêt à fuir, tremblait dans les marais de Ravenne. Stilicon attaque les Goths à Pollence, sur les confins de la Ligurie, et remporte une victoire chèrement achetée⁵. Les Goths avaient d'abord refusé le combat, à cause de la célébration des fêtes de Pâques (403). La femme et les enfants d'Alaric demeurèrent prisonniers entre les mains de Stilicon, et pour les délivrer Alaric consentit à évacuer ses conquêtes. Dieu avait au milieu de l'Empire Romain deux armées de Goths investies de ses justices : l'une conduite par un Goth chrétien, Alaric,

¹ *Telemachus, monasticae vitae deditus. Hic ab Orientis partibus profectus, ejusque rei causa Romam ingressus... Ipse quoque in amphitheatrum venit. Et in arenam descendens, gladiatores qui inter se pugnabant compescere conabatur. Sed cruentae caedis spectatores eum aegre ferentes, et daemonis qui eo sanguine oblectabatur furorem animis suis concipientes, pacis autorem lapidibus obruerunt.* (Theod., *Episcop.* ; Cyri., *Hist. ecclés.*, lib. V, cap. XXVI, p. 234 ; Parisiis, 1673.)

² Adrian, *Val. Rer. Fr.*, lib. III.

³ S. Ambroise, *Vit. P.*, cap. XLV.

⁴ *Deus noster refugium et virtus ; sunt quaedam refugia que quisque cum fugerit magis infirmatur quam confirmetur. Confugis, verbi gratia, ad aliquem in seculo magnum... Tanta hujus seculi incerta sunt et ita potentum ruinae, quotidianae crebrescunt, ut, cum ad tale refugium perveneris, plus tibi timere incipias.* (S. Augustin, *Enarrationes in Psalmos*, XLV, V. 2, p. 299, IV.)

⁵ Claude, *De Bell. Get.*, p. 173 ; Prudence, *in Sym.*, lib. II ; Orose, lib. VII, cap. XXXVII ; Jornandès, p. 653. Pollence est encore un petit village dans le Piémont, sur le Tanaro.

l'autre par un Goth païen, Radagaise, ou Rhodogaise, selon la forme grecque. L'armée de celui-ci était composée de toute la race gothe trans-danubienne et trans-rhénane. Il menait aux batailles deux cent mille soldats.

Radagaise monta à son tour en Italie (405), comme une haute marée remplace celle qui est descendue. Stilicon rassemble des Alains, des Huns et d'autres Goths commandés par Sarus. Les ennemis pénètrent jusqu'à Florence. Saint Ambroise apparaît à un chrétien dont jadis il avait été l'hôte dans cette ville, et lui promet une délivrance subite. Le lendemain Stilicon, par force ou par famine, contraint la multitude barbare à fuir ou à se rendre. Radagaise est pris, chargé de chaînes, et enfin exécuté ; ses compagnons, parqués en troupeaux, sont vendus un écu pièce. Ils moururent presque tous à la fois : ce qu'on avait épargné en les achetant fut dépensé pour creuser leurs fosses.

Un an après la défaite de Radagaise (406), les Alains, les Vandales et les Suèves envahirent les Gaules, toujours, supposait-on, excités par Stilicon, qui renversait les barbares par ses batailles et les relevait par ses intrigues.

Les Bourguignons et les Francs suivirent les Alains, les Vandales et les Suèves dans les Gaules, en 407, et n'en sortirent plus.

Les légions de la Grande-Bretagne élurent cette même année pour empereur Marcus, qu'ils massacrèrent, et ensuite un soldat nommé Constantin. Celui-ci passa dans le continent, battit ce qu'il rencontra, et s'établit à Arles. Il fut reconnu ou toléré par Honorius, qui faisait paisiblement des lois assez bonnes pour des sujets qu'il n'avait plus. Il proscrivit les priscillianistes et les donatistes.

Constant, fils de ce Constantin, empereur d'Arles, d'abord moine, ensuite César et Auguste, se rendit maître de l'Espagne. Il en ouvrit la porte aux barbares, en retirant la garde des Pyrénées aux fidèles et braves paysans chargés de les défendre¹.

Honorius épouse, en 408, Thermancie, seconde fille de Stilicon. Alaric traite avec Stilicon par députés : il obtient la qualité de général des armées d'Honorius, dans l'Illyrie occidentale, Aetius, donné en otage à Alaric, passa trois ans auprès de lui.

Alaric, non encore satisfait, s'avança vers l'Italie, et demanda quatre mille livres pesant d'or, que Stilicon lui fit accorder.

Honorius commençait à se défier de Stilicon, à la fois son oncle et son beau-père, et accusé de songer à la pourpre pour Eucher, son fils, ouvertement attaché au paganisme.

Un camp réuni à Pavie, secrètement travaillé par Olympe, favori d'Honorius, donna le signal de la révolte. Stilicon apprend cette révolte à Bologne, en devine la cause, et se retire à Ravenne. Deux ordres d'Honorius arrivent, l'un pour arrêter, l'autre pour tuer le sauveur de l'empire, déclaré ennemi public : il eut la tête tranchée le 23 août 408 ; c'était Rome qui portait sa tête sur l'échafaud. Héraclien exécuta Stilicon de sa propre main, et fut fait comte d'Afrique : par une vertu d'extraction, le sang d'un grand homme anoblissait son bourreau. Eucher, qui voulait les temples et qui chercha à Rome un abri dans les églises, fut tué ; Thermancie, femme d'Honorius, eut le même sort. Olympe hérita de la faveur dont avait joui Stilicon.

¹ Orose, p. 223.

Durant ces troubles de l'Occident, l'Orient avait été gouverné par Arcade, successivement gouverné lui-même par Rufin et par Eutrope ; l'un mauvais favori, qui se croyait haï à cause de sa fortune, et ne l'était que pour sa personne ; l'autre hideux, eunuque, devenu consul, d'esclave d'un palefrenier qu'il avait été, avide publicain qui prenait tout, même des femmes, qui vendait tout par habitude, se souvenant d'avoir été vendu¹. Vous avez vu la mort de Rufin.

Eutrope, pour défendre sa bassesse, inventa des lois qui restent dans le Code comme un monument de la honte humaine². Ces lois appliquent le crime de lèse-majesté à ceux qui conspirent contre les personnes dévouées à l'empereur ; elles punissent la pensée, et s'appesantissent jusque sur les enfants des coupables de lèse-favoris. Ces lois, qui ne mirent pas même leur auteur à l'abri, firent trembler des esclaves et n'arrêtèrent pas les Goths. Tribigilde, chef d'une colonie d'Ostrogoths établie par Théodose dans la Phrygie, se révolta à l'instigation de Gaïnas, cet autre Goth, meurtrier de Rufin. Tribigilde, opprimé tant qu'il fut ami, fut respecté quand il devint ennemi ; on reconnut qu'il avait été fidèle lorsqu'il cessa de l'être. L'eunuque régnant, accusé de ces désordres, les paya de sa chute. Il avait osé insulter l'impératrice Eudoxie. Saint Chrysostome, qui devait le siège épiscopal de Constantinople à Eutrope, eut le courage de défendre son bienfaiteur ; s'il ne put le sauver du glaive de la loi, il l'arracha du moins aux fureurs populaires ; il le peignit trop vil pour être égorgé, et réclama en sa faveur l'inviolabilité du mépris. Eutrope, tout tremblant, la tête couverte de poussière, s'était réfugié dans l'église à laquelle il avait retiré le droit d'asile. *Elle lui ouvrit son sein, dit Chrysostome, elle l'admit au pied de l'autel, elle le cacha des mêmes voiles qui couvraient le lieu sacré : elle ne permit pas qu'on l'arrachât du sanctuaire dont il embrassait les colonnes*³.

Eutrope fut banni dans l'île de Chypre, ramené à Pantique et décapité. Cet homme, qui avait possédé plus de terre qu'on n'en pouvait mesurer, obtint à peine le peu qu'il en fallait pour couvrir son cadavre⁴.

Saint Chrysostome sauva la vie à Aurélien et à Saturnin, que Gaïnas accusait d'être les auteurs des troubles de l'Orient. Gaïnas, trompé dans ses projets de vengeance, conspira ouvertement. Les Goths qu'il commandait, et à l'aide desquels il voulait surprendre Constantinople, furent massacrés, et lui-même, après avoir été défait par Fravitas, trouva la mort chez les Huns, de l'autre côté du Danube, dans l'ancienne patrie des Goths.

Eudoxie, proclamée augusta, ordonna d'honorer ses images. Une statue d'argent élevée à cette femme ambitieuse, assez près de l'église de Sainte-Sophie, excita le zèle de saint Chrysostome, et devint la principale cause de l'exil de ce grand prélat. Il sortit de Constantinople le 20 juin 404. Eudoxie succomba le sixième jour d'octobre : une fausse couche termina sa vie, son règne, sa fierté, son animosité et tous ses crimes⁵.

Arcade mourut le 1er mai de l'année 408, quelques mois avant la fin tragique de Stilicon ; il laissa un fils unique, Théodose II. Anthemius, préfet d'Orient, fut son tuteur. Les Huns et les Squières envahirent la Thrace.

¹ Claude, in *Eutrop. eun.*, lib. I, p. 94 et sqq.

² *Code Théodosien*, loi du 4 septembre 397.

³ *Homelia IV*, p. 60.

⁴ *Ac tantum telluris possedit quantum nec facile nominare qui nunc exigua conditur humo, et quantulum ei non nemo miseratione motus imperties.* (S. Chrysostome, t. IV, p. 481, a, d.)

⁵ Tillemont, *Hist. des Emp.*, t. V, p. 472.

Pulchérie, soeur aînée de Théodose, devint dès l'âge de quinze ans l'institutrice de son frère. Le palais se changea en monastère. Théodose se levait de grand matin avec ses soeurs pour chanter à deux choeurs les louanges de Dieu. Jamais ce prince ne vengea une injure ; il laissa rarement exécuter un criminel à mort. Il disait : *Il est aisé de faire mourir un homme, mais Dieu seul lui peut rendre la vie.* Un jour le peuple demandait un athlète pour combattre les bêtes féroces ; Théodose, qui était présent, répondit. *Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de cruel et d'inhumain dans les combats où nous avons accoutumé d'assister ?*¹

Ce prince doux avait inventé une lampe perpétuelle, afin que ses domestiques ne fussent pas obligés de se lever la nuit pour la rallumer². Instruit³, aimant les arts jusqu'à peindre et à modeler de sa propre main, il écrivait si bien, qu'on lui avait donné le surnom de *Calligraphe*. Du reste, il manquait de grandeur d'âme, avait peu de coeur, n'aimait point la guerre, achetait la paix des barbares, et particulièrement d'Attila. Il mettait son seing au bas de tous les papiers qu'on lui présentait sans les lire, tant il avait aversion des affaires⁴. Il signa de la sorte l'acte de l'esclavage de l'impératrice⁵. Ce fut Pulchérie qui essaya de le corriger par cette innocente leçon. Saint Augustin remarque que cet empereur aurait été un saint dans la solitude⁶.

Théodose était livré aux eunuques, qui débauchaient la virilité du prince : Antioque, grand-chambellan du palais, conduisait tout. Théodose se mêla trop des affaires ecclésiastiques ; il favorisa l'hérésie d'Eutychès et appuya les violences de Dioscore.

Je dois vous faire remarquer sous Théodose quelques lois caractéristiques du temps : lois contre les hérésiarques de toutes les sortes : manichéens, pépuzéniens, phrygiens, priscillianistes, ariens, macédoniens, tunoniens, novatiens, sabastiens ; lois pour les professeurs des lettres à Constantinople ; dix professeurs latins pour les humanités, dix grecs, trois latins pour la rhétorique ; cinq grecs appelés sophistes : un pour les secrets de la philosophie ; deux pour le droit : c'était le sénat qui choisissait les professeurs publics : ils subissaient un examen ; lois pour défendre d'enseigner (419) aux barbares la construction des vaisseaux, et qui prononcent la peine de mort contre les délinquants ; lois qui accordent à chacun le droit de fortifier ses terres et ses propriétés⁷. Ce droit est tout le moyen âge.

En 421 Théodose épouse Eudocie, fille d'Héraclide, philosophe d'Athènes, ou de Léonce, sophiste ; elle s'appelait Athénaïde avant d'être baptisée. Athènes, qui n'avait pas fourni un tyran à l'empire romain, lui donnait pour reine une muse :

¹ *Populus vociferari coepit : Cum fera bestia audax quidam bestiarius pugnet ! Quibus ille ita respondit :*

Nescitis nos cum humanitate et clementia spectaculis interesse solitos ? (Socrate, p. 362.)

² Sozomène, *Prolegom.*, p. 396.

³ *Semper lectitandis libris occupatus.* (*Constantini Manassis Compendium*, p. 55.)

⁴ *Si quis ei chartam offerret, rubris et in ea litteris nomen imperatorium subscribat, non inspectis prius eis quae essent in ea preascriptis.* (*Constantini Manassis Compendium*, p. 55.)

⁵ *Quamobrem divinis exornata dotibus Pulcheria fratrem ab hoc vitio revocare studens, singulari diligentia imperatorem monebat... Litteras fingit in quibus perscriptum foret imperatorem Pulcheriae sorori conjugem suam veluti mancipium donasse. Hanc chartam fratri offert, rogat hanc scripturam litteris imperatoris munire ac subsignare velit. Imperator precibus sororis annuit, mox calamum prendit manu, et exaratis purpurei coloris litteris, chartam confirmat.* (*Constantini Manassis Compendium*, p. 55.)

⁶ *Epist.*

⁷ *Code Théodosien.*

Eudocie était poète ; elle mit en vers cinq livres de Moïse, Josué, les Juges et la touchante églogue de Ruth.

Il ne faut pas confondre Eudocie avec Eudoxie, nom de sa belle-mère et nom aussi de la fille qu'elle eut de Théodose, et qui fut mariée à Valentinien III, l'an 437.

Revenons aux affaires de l'Italie.

Honorius s'étant privé du secours de Stilicon aurait pu donner le commandement des troupes romaines à Sarus le Goth, homme de guerre ; mais il le rejeta parce que Sarus était païen. Alaric proposait la paix à des conditions acceptables ; on les refusa : il vint mettre le siège devant Rome (an 408). Serène, veuve de Stilicon, était dans cette ville ; le sénat la crut d'intelligence avec Alaric, et la fit étouffer, par le conseil de Placidie, soeur d'Honorius.

Alaric ferma le Tibre : la famine et la peste désolèrent les assiégés¹. Alaric consentit à s'éloigner moyennant une somme immense². On dépouilla les statues des richesses dont elles étaient ornées, entre autres celles du Courage et de la Vertu³.

Honorius, renfermé dans Ravenne, ne ratifiait point le traité conclu. Le sénat lui députa Attale, intendant des largesses, Cécilien et Maximien : ils n'obtinent rien de l'empereur, dominé par Olympe.

Alaric se rapprocha de Rome, et battit Valens, qui la venait secourir.

Olympe, disgracié, puis rétabli, puis disgracié encore, eut les oreilles coupées, et on l'assomma. Jove succéda à Olympe ; il avait connu Alaric en Epire ; il était païen et versé dans les lettres grecques et latines. La nécessité des temps avait amené une tolérance momentanée ; une loi d'Honorius, de 409, accorde la liberté de religion aux païens et aux hérétiques.

Alaric assiège de nouveau la ville éternelle ; l'habile et dédaigneux barbare, voulant trancher les difficultés qu'il avait avec l'empereur, change le chef de l'empire ; il oblige les Romains à recevoir pour auguste Attale, devenu préfet de Rome. Attale plaisait aux Goths parce qu'il avait été baptisé par leur évêque.

Attale nomme Alaric général de ses armées. Il va coucher une nuit au palais, et prononce un discours pompeux devant le sénat.

Il marche ensuite contre Honorius, son digne rival. Honorius envoie des députés à Attale, et lui offre la moitié de l'empire d'Occident. Attale propose la vie à Honorius et une île pour lieu d'exil. Jove trahit à la fois Honorius et Attale. Alaric, qui tient Ravenne bloquée, et qui commence à se dégoûter d'Attale, lui soumet néanmoins toutes les villes de l'Italie, Bologne exceptée⁴. Ces scènes étranges se passent en 409.

¹ *Portas undique concluderat, et occupato Tiberi flumine, subministrationem commeatus e porta impediabat... Famem pestis comitabatur.* (Zosime, *Hist.*, lib. V, p. 105 ; *Basileae.*)

² *Omne aurum quod in urbe foret et argentum.* (Zosime, *Hist.*, lib. V, p. 106.)

³ *Non ornamenta duntaxat sua simulacris ademerunt, verum etiam nonnulla ex auro et argento facto conflarunt : quorum erat in numero Fortitudinis quoque simulacrum quam Romani Virtutem vocant.*

Quod sane corrupto quidquid fortitudinis atque virtutis apud Romanos superabat extinctum fuit. (Zosime, *Hist.*, lib. V, p. 107 ; *Basileae.*)

⁴ Zosime, p. 829 et sqq.

En Espagne, G ronce se soulève contre Constantin, l'usurpateur qui régnait à Arles, et communique la pourpre à Maxime.

L'Angleterre, que Rome ne défend plus, se met en liberté. Dans les Gaules, les provinces armoricaines se forment en républiques f d ratives¹. Les Alains, les Vandales et les Suèves entrent en Espagne (409, 28 septembre). Les Vandales avaient pour roi Gonderic, et les Suèves Ermeric. Les provinces ib riennes sont tirées au sort : la Galice échoit aux Suèves et aux Vandales de Gonderic ; la Lusitanie et la province de Carthagène sont adjug es aux Alains, la Bo tique tombe en partage à d'autres Vandales, dont elle prit le nom de Vandalousie. Quelques peuples de la Galice se maintinrent libres dans les montagnes².

En 410, sur des négociations entamées avec Honorius, Alaric dégrade Attale ; il le dépouille publiquement des ornements impériaux à la porte de Rimini³. Attale et son fils Amp le restent sur les chariots de leur maître. Alaric gardait aussi dans ses bagages Placidie, soeur d'Honorius, demi-reine, demi-esclave. Il essaye de conclure la paix avec le frère de cette princesse, auquel il envoie le manteau d'Attale. Honorius h siste ; Alaric reprend son empereur parmi ses valets, remet la pourpre sur le dos d'Attale, et marche à Rome. L'heure fatale sonna le vingt-quatrième jour d'août, l'an 410 de Jésus-Christ.

Rome est forcée ou trahie : les Goths, élevant leurs enseignes au haut du Capitole, annoncent à la terre les changements des races⁴.

Après six jours de pillage, les Goths sortent de Rome comme effrayés ; ils s'enfoncent dans l'Italie méridionale ; Alaric meurt : Ataulphe, son beau-frère, lui succède.

Dans les années 411 et 412 il n'y eut plus de consul, comme il n'y avait plus de monde romain : du moins on ne trouve pas leurs fastes dans ces deux années. Il s'éleva pourtant alors un général de race latine. Constance était de Naisse, patrie de Constantin ; il s'était fait connaître du temps de Théodose ; il avait le titre de comte lorsque Honorius songea à l'employer. Si l'on ne connaissait l'orgueil humain, on ne comprendrait pas qu'Honorius pardonn t moins à un chétif compétiteur qui lui disputait le diadème, qu'aux barbares qui le lui arrachaient : Constance eut ordre d'aller attaquer Constantin, tyran des Gaules.

G ronce, qui avait proclamé Maxime auguste en Espagne, tenait Constantin assiégé dans Arles : il fut abandonné de son armée aussitôt que Constance parut. Maxime tomba avec G ronce, et vécut parmi les barbares dans la misère.

Constantin, délivré de G ronce, se remit lui et son fils Julien entre les mains du général d'Honorius : il s'était fait ordonner prêtre avant de se rendre⁵, par Héros,  v que d'Arles ; précaution qui ne le sauva pas : il fut envoyé avec son fils en Italie ; on les d capita à douze lieues de Ravenne.

Edobic ou Edobinc, chef franc et général de Constantin, avait essayé de le secourir. Constance et Ulphilas, capitaine goth qui commandait sa cavalerie,

¹ Zosime, p. 829 et sqq.

² S. Augustin, *ep.* 122 ; Pros., *Chr.* ; Zosime, p. 814 ; Idat., *Chr.*, p. 10.

³ Zosime, p. 830.

⁴ Les détails se trouveront à l'article des *M eurs des barbares*.

⁵ *Post hanc victoriam... Constantinus cognita Edonici caede, purpuram et reliqua imperii insignia deposuit.*

Cumque ad ecclesiam venisset, illic presbyter ordinatus est. (Sozomène, lib. IX, cap. XV, p. 816, d.)

défirent Edobic sur les bords du Rhône. Edobic se réfugia chez Ecdice, seigneur gaulois auquel il avait jadis rendu des services¹. Ecdice coupa la tête à son hôte, et la porta à Constance². L'empire, dit Constance en recevant le présent, remercie Ulphilas de l'action d'Ecdice³ ; et Constance chassa de son camp, comme y pouvant attirer la colère du ciel, ce traître à l'amitié et au malheur⁴.

Jovin prit la pourpre à Mayence dans l'année 412.

Les Goths, après avoir évacué l'Italie, étaient descendus dans la Provence. Ataulphe s'allie avec Jovin, lequel avait nommé auguste Sébastien son frère : il se brouille bientôt avec eux, et les extermine⁵. Les généraux d'Honorius s'étaient joints aux Goths dans cette expédition.

L'an 413, Héraclien se révolte en Afrique. Il aborde en Italie, et repoussé, s'enfuit à Carthage, et va mourir inconnu dans le temple de Mnémosyne.

Honorius avait une qualité singulière : c'était de n'entendre à aucun arrangement ; il opposait son ignominieuse lâcheté à tout comme une vertu. Lui offrait-on la paix lorsqu'il n'avait aucun moyen de se défendre, il chicanait sur les conditions, les éludait, et finissait par s'y refuser. Sa patience usait l'impatience des barbares ; ils se fatiguaient de le frapper, sans pouvoir l'amener à se reconnaître vaincu. Mais admirez l'illusion de cette grandeur romaine qui imposait encore même après la prise de Rome !

Ataulphe désirait ardemment épouser Placidie, toujours captive ; il la demandait toujours en mariage à son frère, qui la refusait toujours. Pendant ces négociations, cent fois interrompues et renouées, le successeur d'Alaric s'empara de Narbonne et peut-être de Toulouse ; il échoua devant Marseille : il y fut repoussé et blessé par le comte Boniface ; Bordeaux lui ouvrit ses portes.

Les Francs, dans l'année 413, brûlèrent Trêves. Les Burgondes ou Bourguignons⁶ s'établirent définitivement dans la partie des Gaules à laquelle ils donnèrent leur nom.

Las du refus d'Honorius, Ataulphe résolut de prendre à femme celle dont il eût pu faire sa concubine par le droit de victoire. Le mariage avait peut-être eu lieu à Forli⁷, en Italie ; il fut solemnisé à Narbonne, au mois de janvier l'an 414. Ataulphe était vêtu de l'habit romain, et cédait la première place à la grande épousee : on la voyait assise sur un lit orné de toute la pompe de l'impératrice. Cinquante beaux jeunes hommes, vêtus de robes de soie, eux-mêmes partie de l'offrande, déposèrent aux pieds de Placidie cinquante bassins remplis d'or et cinquante remplis de pierreries⁸. Attale, qui d'empereur était devenu on ne sait

¹ *Profugit ad Ecdicum, qui, multis olim beneficiis ab Edobico affectus, amicus illi esse putabatur.* (Sozomène, lib. IX, cap. XV, p. 816, d.)

² *Verum Ecdicius caput Edobici amputatum ad Honorii duces detulit.* (Sozomène, lib. IX, cap. XV, p. 816, d.)

³ *Constantius vero caput quidem accipi jussit, dicens rempublicam gratias agere Ulfilae ob facinus Edicii.* (Sozomène, lib. IX, cap. XV, p. 816, d.)

⁴ *Sed cum Ecdicius apud eum manere vellet, abscedere eum jussit, nec sibi, nec exercitui commodam fore ratus consuetudinem hujus viri, qui tam male hospites suos exciperet.* (Sozomène, lib. IX, cap. XV, p. 816, d.)

⁵ Orose, p. 224 ; Idat., *Chr.*

⁶ Il y a aussi les Burugondes, qu'il ne faut pas confondre avec les Burgondes ou Bourguignons.

⁷ Jornandès, cap. XXXI.

⁸ *Inter alia nuptiarum dona, donatur Adulphus etiam quinquaginta formosis pueris, serica veste indutis, ferentibus singulis utraque manu ingentes discos binos, quorum alter auri plenus, alter*

quelle chose à la suite des Goths, entonna le premier épithalame¹. Ainsi un roi goth, venu de la Scythie, épousait Narbonne Placidie, son esclave, fille de Théodose et soeur d'Honorius, et lui donnait en présent de noces les dépouilles de Rome ; à ces noces dansait et chantait un autre Romain, que les barbares faisaient histrion, comme ils l'avaient fait empereur, comme ils le firent ambassadeur auprès d'un aspirant à l'empire, comme il leur plut de lui jeter de nouveau la pourpre.

Finissons-en avec Attale. Après le mariage de Placidie, ce maître du monde, qui n'avait ni terre, ni argent, ni soldats, nommé intendant de son domaine le poète Paulin, petit-fils du poète Ausone². Abandonné par les barbares, Attale, qui avait suivi les Goths en Espagne, s'embarque pour aller on ne sait où : il est pris sur mer et conduit enchaîné à Ravenne. A la nouvelle de cette capture, Constantinople se répandit en actions de grâces³ et s'épuisa en réjouissances publiques.

Honorius, dans une espèce de triomphe à Rome, en 417, fit marcher devant son char le formidable vaincu, le contraignit ensuite de monter sur le second degré de son trône, afin que Rome, déshonorée par Alaric, pût contempler et admirer l'illustre victoire du grand César de Ravenne. Le prisonnier eut la main droite coupée, ou tous les doigts, ou seulement un doigt de cette main⁴ : on ne craignait pas qu'elle portât l'épée, mais qu'elle signât des ordres ; apparemment qu'il y avait encore quelque chose au-dessous d'Attale pour lui obéir. Il acheva ses jours dans l'île de Lipari, qu'il avait jadis proposée à Honorius ; et comme il était possédé de la fureur de vivre, il est probable qu'il fut heureux. On avait vu un autre Attale, chef d'un autre empire : c'était ce martyr de Lyon à qui on fit faire le tour de l'amphithéâtre, précédé d'un écriteau portant ces mots : *Le chrétien Attale*.

Honorius avait conclu la paix avec Ataulphe, son beau-frère ; celui-ci s'engageait à évacuer les Gaules et à passer en Espagne. Placidie accoucha d'un fils, qu'on nomma Théodose, et qui vécut peu. Retiré au delà des Pyrénées, Ataulphe est tué d'un coup de poignard par un de ses domestiques, à Barcelone (415). Les six enfants qu'il avait eus d'une première femme sont tués après lui.

Les Visigoths mettent sur le trône Sigeric, frère de Sarus ; Sigeric est massacré le septième jour de son élection. Son successeur fut Vallia : Vallia traite avec Honorius, et lui renvoie Placidie, redevenue esclave, pour une rançon de six cent mille mesures de blé⁵.

Constance, général des armées d'Occident, épousa la veuve d'Ataulphe malgré elle : elle lui donna une fille, Justa Grata Honoria, et un fils, Valentinien III.

L'année qui précéda l'éclipse de 418 marque le commencement du règne de Pharamond⁶.

lapillis pretiosis, vel pretii inaestimabilis, quae ex romanae urbis direptione Gothi depraedati fuerant. (Idat., *Chron.*, an. 414. Voyez aussi Olymp. *apud* Photium.)

¹ Idat., *Chron.*, an. 414 ; Olymp., *ap.* Phot.

² Paulin., *Poenit. Euchar.*, *poem.*, p. 287.

³ *Chron. Alex.*, p. 708.

⁴ Orose, p. 224 ; Philostorgius, lib. XII, cap. V ; Zosime, lib. VI.

⁵ Pros., *Chron.* ; Phot. ; Zosime, lib. IX, cap. IX ; Philostorgius, lib. XII, cap. IV, p. 534 ; Orose, p. 224.

⁶ *Vales. Rer. Franc.*, lib. III, p. 118.

En 418, Vallia extermina les Silinges et les Alains en Espagne. Les Goths revinrent dans les Gaules, où Honorius leur céda la seconde Aquitaine, tout le pays depuis Toulouse jusqu'à l'Océan¹.

Le royaume des Visigoths prenait la forme chrétienne sous les évêques ariens². Théodoric porta la couronne après Vallia. Vallia laissa une fille, mariée à un Suève, dont elle eut ce Ricimer³ qui devait achever la ruine de l'empire d'Occident. Une constitution d'Honorius et de Théodose, adressée l'an 418 à Agricola, préfet des Gaules, lui enjoint d'assembler les états généraux des trois provinces d'Aquitaine et de quatre provinces de la Narbonnaise. Les empereurs décident que, selon un usage déjà ancien, les états se tiendront tous les ans dans la ville d'Arles, des ides d'août aux ides de septembre (du 15 août au 15 septembre). Cette constitution est un très grand fait historique, qui annonce le passage à une nouvelle espèce de liberté.

Constance, père d'Honorius et de Valentinien III, est fait auguste, et meurt.

Honorius oblige sa soeur Placidie, qu'il aimait trop peut-être⁴, à se retirer à Constantinople avec sa fille Honorius et son fils Valentinien. Au bout d'un règne de vingt-huit ans, qui n'a d'exemple pour le fracas de la terre que les trente dernières années où j'écris, Honorius expire à Ravenne, douze ans et demi après le sac de Rome, attachant son petit nom à la traîne du grand nom d'Alaric.

Cette époque compte quelques historiens ; elle eut aussi des poètes. Ceux-ci se montrent particulièrement au commencement et à la fin des sociétés : ils viennent avec les images ; il leur faut des tableaux d'innocence ou de malheurs ; ils chantent autour du berceau ou de la tombe, et les villes s'élèvent ou s'écroulent au son de la lyre. Une partie des ouvrages d'Olympiodore, de Frigidus, de Claudien, de Rutilius, de Macrobe sont restés.

Honorius publia (414) une loi par laquelle il était permis à tout individu de tuer des lions en Afrique, chose anciennement prohibée. Il faut, dit le rescrit d'Honorius, que l'intérêt de nos peuples soit préféré à notre plaisir.

Deuxième partie : de Théodose II et Valentinien III à Marcien, Avitus, Léon Ier, Majorien, Anthème, Olybre, Glycerius, Nepos, Zénon et Augustule

L'empereur d'Occident, Valentinien III, était à Constantinople avec sa mère Placidie lorsque Honorius décéda. Jean, premier secrétaire, profita de la vacance du trône, et se fit déclarer auguste à Rome. Pour soutenir son usurpation il sollicita l'alliance des Huns. Théodose défendit les droits de son cousin. Ardabunus passa en Italie avec une armée. Jean, abandonné des siens, fut pris : on le promena sur un âne au milieu de la populace d'Aquilée ; on lui avait déjà coupé une main⁵ ; on lui trancha bientôt la tête. Ce prince d'un moment décréta la liberté perpétuelle des esclaves⁶ : les grandes idées sociales traversent

¹ *Vales. Rer. Franc.*, lib. III, p. 115.

² Sidoine Apollinaire, *Carm.*, II, p. 300.

³ Dom. Bouquet, *Rer. Gall. et Franc. Script.* ; Sidoine Apollinaire

⁴ Phot., cap. LXXX, p. 197, voce *Olymp.*

⁵ Philostorgius, 538 ; Procope, *De Bell. Vand.*, lib. I, cap. III.

⁶ *Code Théodosien*, t. III, p. 938.

rapidement la tête de quelques hommes, longtemps avant qu'elles puissent devenir des faits : c'est le soleil qui essaye de se lever dans la nuit.

Valentinien avait six ans lorsqu'on le proclama auguste sous la tutelle de sa mère. L'Illyrie occidentale fut abandonnée à l'empire d'Orient. Un édit déclara qu'à l'avenir les lois des deux empires cesseraient d'être communes.

Deux hommes jouissaient à cette époque d'une réputation méritée : Aetius et Boniface ont été surnommés les derniers Romains de l'empire, comme Brutus est appelé le dernier Romain de la république : malheureusement ils n'étaient point, ainsi que Brutus, enflammés de l'amour de la liberté et de la patrie ; cette noble passion n'existait plus. Brutus aspirait au rétablissement de l'ancienne liberté affranchie de la tyrannie domestique : qu'auraient pu rêver Aetius et Boniface ? Le rétablissement du vieux despotisme délivré du joug étranger. Ce résultat ne pouvait avoir pour eux la force d'une vertu publique : aussi combattaient-ils avec des talents personnels pour des intérêts privés nés d'un autre ordre de choses. Il se mêlait à leurs actions un sentiment d'honneur militaire ; mais l'indépendance de leur pays, s'ils l'avaient conquise, n'eût été qu'un accident de leur gloire.

La défaite d'Attila a immortalisé Aetius ; la défense de Marseille contre Ataulphe et la reprise de l'Afrique sur les partisans de l'usurpateur Jean ont fait la renommée de Boniface : il est devenu plus célèbre pour avoir livré l'Afrique aux barbares que pour l'avoir délivrée des Romains. Dans les titres d'illustration de Boniface, on trouve l'amitié de saint Augustin. Placidie devait tout à ce grand capitaine : il lui avait été fidèle au temps de ses malheurs ; Aetius, au contraire, avait favorisé la révolte de Jean et négocié le traité qui faisait passer soixante mille Huns des bords du Danube aux frontières de l'Italie.

Aetius était fils de Gaudence, maître de la cavalerie romaine et comte d'Afrique : élevé dans la garde de l'empereur, on le donna en otage à Alaric vers l'an 403, et ensuite aux Huns, dont il acquit l'amitié. Aetius avait les qualités d'un homme de tête et de cœur ; un trait particulier le distinguait des gens de sa sorte : l'ambition lui manquait, et pourtant il ne pouvait souffrir de rival d'influence et de gloire. Cette jalouse faiblesse le rendit faux envers Boniface, quoiqu'il eût de la droiture : il invita Placidie à retirer à Boniface son gouvernement d'Afrique, et il mandait à Boniface que Placidie le rappelait dans le dessein de le faire mourir¹. Boniface s'arme pour défendre sa vie, qu'il croit injustement menacée ; Aetius représente cet armement comme une révolte qu'il avait prévue. Poussé à bout, Boniface a recours aux Vandales répandus dans les provinces méridionales de l'Espagne.

Gonderic, roi de ces barbares, venait de mourir ; son frère bâtard Genseric, ou plus correctement Gizerich, avait pris sa place. Sollicité par Boniface, il fait voile avec son armée et aborde en Afrique, au mois de mai 429 : trois siècles après, le ressentiment et la trahison d'un autre capitaine devaient appeler d'Afrique en Espagne des vengeurs d'une autre querelle domestique : les Maures s'embarquèrent ou les Vandales avaient débarqué ; ils traversèrent en sens contraire ce détroit, dont les tempêtes ne purent défendre le double rivage contre les passions des hommes.

Les troubles que produisait en Afrique le schisme des donatistes facilitèrent la conquête de Genseric ; ce prince était arien : tous ceux qu'opprimait l'Eglise

¹ Procope, *De Bell. Vand.*, lib. I, cap. III, p. 183.

orthodoxe regardèrent l'étranger comme un libérateur¹. Les Vandales, assistés des Maures, furent bientôt devant Hippone, où mourut saint Augustin.

Boniface et Placidie s'étaient expliqués : la fourberie d'Aetius avait été reconnue. Boniface, repentant, essaya de repousser l'ennemi : on répare le mal qu'un autre a fait, rarement le mal qu'on fait soi-même. Boniface, vaincu dans deux combats, est obligé d'abandonner l'Afrique, quoiqu'il eût été secouru par Aspar, général de Théodose² : Placidie le reçut généreusement, l'éleva au rang de patrice et de maître général des armées d'Occident. Aetius, qui triomphait dans les Gaules, accourt en Italie avec une multitude de barbares. Les deux généraux, comme deux empereurs, vident leur différend dans une bataille : Boniface remporta la victoire (432), mais Aetius le blessa avec une longue pique qu'il s'était fait tailler exprès³. Boniface survécut trois mois à sa blessure ; par une magnanimité que réveillaient en lui les malheurs de la patrie, il conjura sa femme, riche Espagnole, veuve bientôt, de donner sa main à Aetius⁴. Placidie déclare Aetius rebelle, l'assiège dans les forteresses, où il essaye de se défendre, et le force de se réfugier auprès de ces Huns qu'il devait battre aux champs catalauniques.

Après avoir négocié un traité de paix avec Valentinien III, pour se donner le temps d'exterminer ses ennemis domestiques, Genseric s'approcha de Carthage, surnommée la Rome africaine ; il y entra le 9 octobre 439. Cinq cent quatre-vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis que Scipion le jeune avait renversé la Carthage d'Annibal.

L'année de la prise de la Carthage romaine par un Vandale fut celle du voyage d'Eudocie, l'Athénienne, femme de Théodose II, à Jérusalem. Assise sur un trône d'or, elle prononça, en présence du peuple et du sénat, un panégyrique des Antiochiens⁵, dans la ville dont Julien avait fait la satire. De Jérusalem, elle envoya à Pulchérie, sa belle-soeur, le portrait de la Vierge, fait, disait-on, de la main de saint Luc⁶. La tradition de cette image arriva, par la succession des peintres, jusqu'au pinceau de Raphaël : la religion, la paix et les arts marchent inaperçus à travers les siècles, les révolutions, la guerre et la barbarie. Eudocie, soupçonnée d'un attachement trop vif pour Paulin, retourna à Jérusalem, où elle mourut. Une pomme que Théodose avait envoyée à Eudocie, et qu'Eudocie donna à Paulin, découvrit un mystère dont l'ambition de Pulchérie profita⁷.

Maintenant que je vous ai retracé l'invasion des Goths et des divers peuples du Nord, il me reste à vous parler de celle des Huns, qui engloutit un moment toutes les autres.

Lorsque les Huns passèrent les Palus-Méotides, ils avaient pour chef Balamir ou Balamber ; on trouve ensuite Uldin et Caraton⁸. Les ancêtres d'Attila avaient régné sur les Huns, ou, si l'on veut, ils les avaient commandés. Munduicque ou Mundzucque, son père, avait pour frères Octar et Rouas, ou Roas, ou Rugula, ou Rugilas, et il était puissant. Les Huns multiplièrent leurs camps entre le Tanaïs et le Danube⁹ : ils possédaient la Pannonie et une partie de la Dacie lorsque Rouas

¹ Gibbon, *Fall of the Rom. Emp.*

² Procope, *De Bell. Vand.*, lib. I, cap. III.

³ Idat., *Chron.* ; Marcellin, *Chron.* ; *Excerpt. Hist. ex Goth.* ; Priscus

⁴ Marcellin, *Chron.*

⁵ *Chron. Alex.*, p. 732 ; Le Sag., *De Hist. ecclés.*, p. 227.

⁶ Nicéphore, lib. XIV, cap. II, p. 44, b, c.

⁷ *Chron. Pascal. seu Alex.*, p. 315-16.

⁸ Jornandès, cap. XXIV-XLVIII ; *Vales. Rer. Franc.*, lib. III ; Phot., cap. LXXX.

⁹ Ammien Marcellin, lib. XXXI.

mourut¹ ; il eut pour successeurs ses deux neveux, Attila et Bléda, qui pénétrèrent dans l'Illyrie. Attila tua Bléda, et resta maître de la monarchie des Huns². Il attaqua les Perses en Asie, et rendit tributaire le nord de l'Europe ; la Scythie et la Germanie reconnaissaient son autorité ; son empire touchait au territoire des Francs et s'approchait de celui des Scandinaves ; les Ostrogoths et les Gépides étaient ses sujets ; une foule de rois et sept cent mille guerriers marchaient sous ses ordres³.

On veut aujourd'hui, sur l'autorité des Nibelungen, poème allemand de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe, que le nom original d'Attila ait été Etzel : je n'en crois rien du tout. Dans tous les cas il n'est guère probable que le nom d'Etzel fasse oublier celui d'Attila.

Vainqueur du monde barbare, Attila tourna ses regards vers le monde civilisé. Genseric, craignant que Théodose II n'aidât Valentinien III à recouvrer l'Afrique, excita les Huns à envahir de préférence l'empire d'Orient⁴. Vous remarquerez combien les barbares étaient rusés, astucieux, amateurs des traités, combien les intérêts des diverses cours leur étaient connus, avec quel art ils négociaient en Europe, en Afrique, en Asie, au milieu des événements les plus divers et les plus compliqués. Une querelle pour une foire au bord du Danube fut le prétexte de la guerre entre Attila⁵ et Théodose (407 ou 408).

Le débordement des Huns couvrit l'Europe dans toute sa largeur, depuis le Pont-Euxin jusqu'au golfe Adriatique. Trois batailles perdues par les Romains amenèrent Attila aux portes de Constantinople. Une paix ignominieuse termina ces premiers ravages. Attila en se retirant emporta un lambeau de l'empire d'Orient : Théodose lui donna six mille livres d'or, et s'engagea à lui payer un tribut annuel du sixième ou des deux sixièmes de cette somme⁶.

A la suite de ces événements le roi des Huns avait envoyé à Constantinople (449) une députation dont faisait partie Oreste, son secrétaire, qui fut père d'Augustule, dernier empereur romain. Ces guerres prodigieuses, ces changements étranges de destinée, nous étonnaient plus il y a un demi-siècle qu'ils ne nous frappent aujourd'hui : accoutumés au spectacle de petits combats renfermés dans l'espace de quelques lieues et qui ne changeaient point les empires, nous étions encore habitués à la stabilité héréditaire des familles royales. Maintenant que nous avons vu de grandes et subites invasions ; que le Tartare, voisin de la muraille de la Chine, a campé dans la cour du Louvre, et est retourné à sa muraille ; que le soldat français a bivouaqué sur les remparts du Kremlin ou à l'ombre des pyramides ; maintenant que nous avons vu des rois de vieille ou de nouvelle race mettre le soir dans leurs porte-manteaux leurs sceptres vermoulus ou coupés le matin sur l'arbre, ces jeux de la fortune nous sont devenus familiers : il n'est ni monarque si bien apparenté qui ne puisse perdre dans quelques heures le bandeau royal du trésor de Saint-Denis ; il n'est si mince clerc ou gardeur de cavales qui ne puisse trouver une couronne dans la poussière de son étude ou dans la paille de sa grange.

¹ Priscus, p. 47 ; Prospère Tis., *Chron.*

² Prospère ; Marcellin.

³ Priscus, p. 64 ; Prospère, *Chron.* ; Jornandès.

⁴ Priscus, p. 40.

⁵ Priscus, p. 33.

⁶ Evagrius, *De Hist. ecclés.*, p. 62 ; Marcellin, *Chron.*, Jornandès, *Res. Goth.*, cap. XLIV ; Priscus, p. 44 ; Théophane, *Chron.*, p. 88.

L'eunuque Chrysaphe, favori de Théodose, essaya de séduire Edéon, un des négociateurs d'Attila, et crut l'avoir engagé à poignarder son maître. Edéon de retour au camp des Huns révéla le complot.

Attila renvoya Oreste à Constantinople avec des preuves et des reproches, demandant pour satisfaction la tête du coupable. Les patrices Anatole et Nomus furent chargés d'apaiser Attila avec des présents¹ ; Priscus les accompagnait ; il nous a laissé le récit de sa mission et de son voyage. Ce même Priscus avait vu Mérovée, roi des Francs, à Rome².

Sur ces entrefaites Théodose mourut à Constantinople, l'an 450, d'une chute de cheval³ ; il était âgé de cinquante ans. Le code qui porte son nom a fait la seule renommée de ce prince ; monument composé des débris de la législation antique, semblable à ces colonnes qu'on élève avec l'airain abandonné sur un champ de bataille ; monument de vie pour les barbares, de mort pour les Romains et placé sur la limite de deux mondes.

Les historiens ecclésiastiques sont de cette époque ; les rappeler, c'est reconnaître la position de l'esprit humain : Sozomène, Socrate, Théodoret, Philostorge, Théodore, auteur de l' Histoire Tripartite, Philippe de Side, Priscus et Jean l'orateur.

Pulchérie, depuis longtemps proclamée augusta, plaça la couronne de son frère Théodose sur la tête de Marcien : pour mieux assurer les droits de ce citoyen obscur, moitié homme d'épée, moitié homme de plume, elle l'épousa et demeura vierge (451)⁴. Cette élection ne fut contestée ni du sénat, ni de la cour, ni de l'armée ; prodigieux changement dans les mœurs. Ici commence un esprit inconnu à l'antiquité, et qui fait pressentir ce moyen âge où tout était aventures : des femmes disposaient des empires ; Placidie, soeur d'Honorius et captive d'un Goth, passe dans le lit de ce Goth, qui aspire à la pourpre ; Pulchérie, soeur de Théodose II, porte l'Orient à Marcien ; Honoria, soeur de Valentinien III, veut donner l'Occident à Attila ; Eudoxie, fille de Théodose II et veuve de Valentinien III, appelle Genseric à Rome ; Eudoxie, fille de Valentinien III, épouse Hunneric, fils de Genseric. C'est par les femmes que le monde ancien s'unit au monde nouveau : dans ce mariage, dont nous sommes nés, les deux sociétés se partagèrent les sexes : la vieille prit la quenouille, et la jeune l'épée.

Marcien était digne du choix de Pulchérie ; il possédait ce mérite qu'on ne retrouve que dans les classes inférieures au temps de la décadence des nations. Il a été loué par saint Léon le Grand⁵ : on dit qu'il avait le coeur au-dessus de l'argent et de la crainte. Il apaisa les troubles de l'Eglise par le concile de Chalcédoine ; il répondit à Attila qui lui demandait le tribut : *J'ai de l'or pour mes amis, du fer pour mes ennemis*⁶. Lorsque Aspar, général de Théodose, attaqua l'Afrique, Marcien l'accompagnait en qualité de secrétaire ; Aspar fut défait par les Vandales, et Marcien se trouva au nombre des prisonniers de Genseric : attendant son sort, il se coucha à terre et s'endormit dans la cour du roi. La chaleur était brûlante ; un aigle survint, se plaça entre le visage de Marcien et le soleil, et lui fit ombre de ses ailes. Genseric l'aperçut, s'émerveilla, et, s'il en faut

¹ Priscus, *De Leg.*, p. 34 et sqq.

² Priscus, *De Leg.*, p. 40.

³ Théodoret, p. 55.

⁴ Evagrius, lib. I, cap. I.

⁵ Léon, *ep.* LXXXIX, p. 616 ; *ep.* XCIV, p. 628.

⁶ Priscus, p. 39.

croire cette ingénieuse fable, il rendit la liberté au prisonnier, dont il préjugea la grandeur¹. La fière réponse de Marcien à Attila blessa l'orgueil de ce conquérant : le Tartare hésitait entre deux proies ; du fond de sa ville de bois, dans les herbages de la Pannonie, il ne savait lequel de ses deux bras il devait étendre pour saisir l'empire d'Orient ou l'empire d'Occident, et s'il arracherait Rome ou Constantinople de la terre.

Il se décida pour l'Occident, et prit son chemin par les Gaules. Aetius était rentré en grâce auprès de Placidie : on a vu qu'il avait été l'hôte et le suppliant des Huns.

Le royaume des Visigoths, dans les provinces méridionales des Gaules, s'était fixé sous le sceptre de Théodoric, que quelques-uns ont cru fils d'Alaric. Clodion, le premier de nos rois, avait étendu ses conquêtes jusqu'à la Somme ; Aetius le surprit et le repoussa² ; mais Clodion finit par garder ses avantages. Clodion mort, ses deux fils se disputèrent son patrimoine ; l'un d'eux, peut-être Mérovée, qui tout jeune encore était allé en ambassade à Rome³, implora le secours de Valentinien, et son frère aîné rechercha la protection d'Attila⁴.

Honorina, soeur de Valentinien, rigoureusement traitée à la cour de son frère, avait été aimée d'Eugène, jeune Romain attaché à son service⁵. Des signes de grossesse se manifestèrent ; l'impératrice Placidie fit partir Honorina pour Constantinople. Au milieu des soeurs de Théodose et de leurs pieuses compagnes, Honorina, qui avait senti les passions, ne put goûter les vertus : de même que Placidie, sa mère, était devenue l'épouse d'un compagnon d'Alaric, elle résolut de se jeter dans les bras d'un barbare : elle envoya secrètement un de ses eunuques porter son anneau au roi des Huns : Attila était horrible, mais il était le maître du monde et le fléau de Dieu⁶.

Armé de l'anneau d'Honorina, le chef des Huns réclamait la dot de sa haute fiancée, c'est-à-dire une portion des Etats romains : on lui répondit que les filles n'héritaient pas de l'empire. Attila se prétendait encore attiré par des intérêts que mettait en mouvement une autre femme. Théodoric avait marié sa fille unique à Hunneric, fils de Genseric : sur un soupçon d'empoisonnement, Genseric la renvoya à son père, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Les Visigoths menaçaient les Vandales de leur vengeance, et Genseric appelait Attila son allié pour retenir Théodoric son ennemi⁷.

¹ *Illi sub dium coacti circiter meridiem, cum a sole quippe aestivo languerent, sederant, inter quos Marcianus, negligenter stratus, ducebat somnum ; quadam interim, ut perhibent, aquila supervolante, quae passis alis ita se librabat, eodemque in aere locum insistebatur, umbra blandiretur uni Marciano. Rem Gizericus e superiori contemplatus aedium parte, atque, ut erat sagacissimus vir ingenio, divinum ostentum interpretatus... Deus illi destinasset imperium.* (Procopé, *De Bell. Vand.*, lib. I, p. 185 et 186.)

² Idat., *Chron.*, p. 19 ; Vales., *Rer. Franc.* lib. III.

³ Priscus, *Leg.*, p. 40.

⁴ Sidoine, *Carm.* VII ; Greg. Tours, lib. II.

⁵ Marcellin, *Chron.*

⁶ Jornandès place plus tôt l'envoi de cet anneau ; mais il confond les temps.

⁷ *Hujus ergo mentem ad vastationem orbis paratam comperiens Gizericus, rex Vandalorum, quem paulo ante memoravimus, multis muneribus ad Vesegotharum bella praecipitat, metuens ne Theodoricus, Vesegotharum rex, filiae ulcisceretur injuriam, quae Hunnerico, Gizerici filio, juncta, prius quidem tanto conjugio laetaretur : sed postea, ut erat ille et in sua pignora truculentus, ob suspicionem tantummodo veneni ab ea parati, eam, amputatis naribus, spoliatis decore naturali, patri suo ad Gallias miserat, ut turpe funus miseranda semper offerret, et crudelitas, qua etiam moverentur externi, vindictam patris efficacius impetraret.* (Jornandès, *De Reb. Get.*, cap. XXXVI.)

Trois causes ou trois prétextes amenaient donc Attila en Gaule : la réclamation de la dot d'Honorina, l'intervention réclamée dans les affaires du royaume des Francs, la guerre contre les Visigoths, en vertu d'une alliance existant entre les Huns et les Vandales. Arbitre des nations, défenseur d'une princesse opprimée, le ravageur du monde, devancier de la chevalerie, se prépara à passer le Rhin au nom de l'amour, de la justice et de l'humanité.

Des forêts entières furent abattues ; le fleuve qui sépare les Gaules de la Germanie se couvrit de barques¹ chargées d'innombrables soldats, comme ces autres barques qui transportent aujourd'hui, le long du Pénée, les abeilles nomades des bergers de la Thessalie². Saint Agnan, évêque d'Orléans, saint Loup, évêque de Troyes, sainte Geneviève, gardeuse de moutons à Nanterre, s'efforcèrent de conjurer la tempête : vous verrez l'effet et le caractère de leur intervention quand je vous parlerai des moeurs des chrétiens.

Aetius n'avait rien négligé pour combattre ses anciens amis : les Visigoths s'étaient, non sans hésitation, joints à ses troupes ; beaucoup de négociations avaient eu lieu entre Théodoric, Attila et Valentinien³. Aetius marcha au devant des Huns, et les rencontra occupés et retardés devant Orléans, dont la destinée était de sauver la France ; Attila se retira dans les plaines catalauniques, appelées aussi mauritiennes, longues de cent lieues, dit Jornandès, et larges de soixante-dix⁴ : il y fut suivi par Aetius et Théodoric.

Les deux armées se mirent en bataille. Une colline qui s'élevait insensiblement bordait la plaine ; les Huns et leurs alliés en occupaient la droite ; les Romains et leurs alliés la gauche. Là se trouvait rassemblée une partie considérable du genre humain⁵, comme si Dieu avait voulu faire la revue des ministres de ses vengeances au moment où ils achevaient de remplir leur mission : il leur allait partager la conquête et désigner les fondateurs des nouveaux royaumes. Ces peuples, mandés de tous les coins de la terre, s'étaient rangés sous les deux bannières du monde à venir et du monde passé, d'Attila et d'Aetius. Avec les Romains marchaient les Visigoths, les Loeti, les Armoricaux, les Gaulois, les Bréonnes, les Saxons, les Bourguignons, les Sarmates, les Alains, les Allamans, les Ripuaires et les Francs soumis à Mérovée ; avec les Huns se trouvaient d'autres Francs et d'autres Bourguignons, les Rugiens, les Erules, les Thuringiens, les Ostrogoths et les Gépides. Attila harangua ses soldats :

Méprisez ce ramas d'ennemis désunis de moeurs et de langage, associés par la peur. Précipitez-vous sur les Alains et les Goths, qui font toute la force des Romains : le corps ne se peut tenir debout quand les os en sont arrachés. Courage ! que la fureur accoutumée s'allume ! Le glaive ne peut rien contre les braves avant l'ordre du destin. Cette foule épouvantée ne pourra regarder les Huns en face. Si l'événement ne me trompe, voici le champ qui nous fut promis par tant de victoires. Je lance le premier trait à l'ennemi : quiconque oserait devancer Attila au combat est mort⁶.

¹ *Cecidit cito secta bipenni
Hercynia in lintres, et Rhenum texuit alno.*

(Sidoine Apollinaire, *Carm.*, VII, p. 97.)

² Pouqueville, *Voyage en Grèce.*

³ Jornandès, cap. XXXVI.

⁴ ... *leugas, ut Galli vocant, in longum tenentes, et LXX in latum.* (Jornandès, cap. XXXVI.)

⁵ *Fit ergo area innumerabilium populorum pars illa tellarum.* (Jornandès, cap. XXXVI.)

⁶ *Adunatas despiciate dissonas gentes. Judicium pavoris est, societate defendi... Alanos invadite, in Vesegothas incumbite... Nec potest stare corpus cui ossa substraxerit. Consurgant animi, furor*

Cette bataille (453) fut effroyable, sans miséricorde, sans quartier. Celui qui pendant sa vie, dit l'historien des Goths, fut assez heureux pour contempler de pareilles choses et qui manqua de les voir, se priva d'un spectacle miraculeux¹. Les vieillards du temps de l'enfance de Jornandès se souvenaient encore qu'un petit ruisseau, coulant à travers ces champs héroïques, grossit tout à coup non par les pluies, mais par le sang, et devint un torrent. Les blessés se traînaient à ce ruisseau pour y éteindre leur soif, et buvaient le sang dont ils l'avaient formé². Cent soixante-deux mille morts couvrirent la plaine ; Théodoric fut tué, mais Attila vaincu. Retranché derrière ses chariots pendant la nuit, il chantait en choquant ses armes ; lion rugissant et menaçant à l'entrée de la caverne où l'avaient acculé les chasseurs³.

L'armée triomphante se divisa, soit par l'impatience ordinaire des barbares, soit par la politique d'Aetius, qui craignit qu'Attila passé ne laissât les Visigoths trop puissants. Comme je marque à présent tout ce qui finit, la victoire catalaunienne est la dernière grande victoire obtenue au nom des anciens maîtres du monde. Rome, qui s'était étendue peu à peu jusqu'aux extrémités de la terre, rentrait peu à peu dans ses premières limites ; elle allait bientôt perdre l'empire et la vie dans ces mêmes vallées des Sabins où sa vie et son empire avaient commencé ; il ne devait rester de ce géant qu'une tête énorme, séparée d'un corps immense.

Attila s'attendait à être attaqué ; il ne s'aperçut de la retraite des vainqueurs qu'au long silence des campagnes⁴ abandonnées aux cent soixante-deux mille muets de la mort. Echappé contre toute attente à la destruction et rendu à sa destinée, il repasse le Rhin. Plus puissant que jamais, il entre l'année suivante en Italie, saccage Aquilée et s'empare de Milan. Valentinien quitte sa cache de Ravenne pour se recacher dans Rome, avec l'intention d'en sortir à l'approche du péril : la peur le faisait fuir, la lâcheté le retint ; également indigne de l'empire en l'abandonnant ou en le vendant. Deux consuls, Avienus et Trigesius, et le pape saint Léon, viennent traiter avec Attila. Le Tartare consent à se retirer, sur la promesse de ce qu'il appelait toujours la dot d'Honorio : une raison plus intérieure le toucha ; il fut arrêté par une main qui se montrait partout alors, au défaut de celles des hommes : cela sera dit en son lieu.

Attila se jette une seconde fois sur les Gaules, d'où Thorismond, successeur de Théodoric, le repousse. Le Hun rentre encore dans sa ville de bois, méditant de nouveaux ravages : il y disparaît. Le héros de la barbarie meurt, comme le héros de la civilisation, dans l'enivrement de la gloire et les débauches d'un festin ; il s'endormit une nuit sur le sein d'une femme, et ne revit plus le soleil ; une hémorragie l'emporta : le conquérant creva du trop de sang qu'il avait bu et des

solitus intumescat... Victuros nulla tela convenient, morituros et in ocio fata praecipitant... Non fallor eventu, hic campus est quem nobis tot prospera promiserant. Primus in hostes tela conjiciam. Si quis potuerit Attila pugnante ocium ferre, sepultus est. (Jornandès, cap. XXXVI.)

¹ *Ubi talia gesta referuntur, ut nihil esset, quod in vita sua conspiceret potuisset egregius, qui hujus miraculi privaretur aspectu. (Jornandès, cap. XL.)*

² *Nam si senioribus credere fas est, rivulus memorati campi humili ripa prolapsus, peremptorum vulneribus sanguine multo proventus, non auctus imbris, ut solebat, sed liquore concitatus insolito, torrens factus est cruoris augmento. Et quos illic coegit in aridam sitim vulnus inflictum, fluentia mixta clade traxerunt : ita constricti sorte miserabili sordebant, potantes sanguinem quem fudere sauciati. (Jornandès, cap. XL.)*

³ *Strepens armis tubis canebat, incussionemque minabatur : velut leo venabilis pressus, speluncae aditus obambulans. (Jornandès, cap. XL.)*

⁴ *Sed ubi hostium absentia sunt longa silentia consecuta, erigitur mens ad victoriam, gaudia praesumuntur, atque potentis regis animus in antiqua fata revertitur. (Jornandès, cap. XLI.)*

voluptés dont il se gorgeait. Le monde romain se crut délivré ; il ne l'était pas de ses vices ; châtié, il n'était pas averti.

L'invasion d'Attila en Italie donna naissance à Venise. Les habitants de la Vénétie se renfermèrent dans les îlots voisins du continent. Leurs murailles étaient des claies d'osier ; ils vivaient de poisson ; ils n'avaient pour richesse que leurs gondoles et du sel, qu'ils vendaient le long des côtes. Cassiodore les compare à des oiseaux aquatiques qui font leur nid au milieu des eaux¹. Voilà cette opulente, cette mystérieuse, cette voluptueuse Venise, de qui les palais rentrent aujourd'hui dans le limon dont ils sont sortis.

La Grande-Bretagne, malgré ses larmes et ses prières, avait été abandonnée des Romains.

Quand l'épée d'Attila fut brisée, Valentinien, tirant pour la première fois la sienne, l'enfonça dans le cœur du dernier Romain : jaloux d'Aetius, il tua celui qui avait retardé si longtemps la chute de l'empire². Valentinien viole la femme de Maxime, riche sénateur de la famille Anicienne³ ; Maxime conspire ; Valentinien, dernier prince de la famille de Théodose, est assassiné en plein jour par deux barbares, Transtila et Optila, attachés à la mémoire d'Aetius⁴. Maxime est élu à la place de Valentinien ; son règne fut de peu de jours, et il le trouva trop long. **Fortuné Damoclès !** s'écriait-il, regrettant l'obscurité de sa vie, **ton règne commença et finit dans un même repas**⁵.

Maxime, devenu veuf, avait épousé de force Eudoxie, veuve de Valentinien et fille de Théodose II. Eudoxie cherche un vengeur, et n'en voit point de plus terrible que Genseric. Les Vandales étaient devenus des pirates habiles et audacieux ; ils avaient dévasté la Sicile, pillé Palerme, ravagé les côtes de la Lucanie et de la Grèce. Genseric appelé par Eudoxie⁶, ne refuse point la proie ; ses vaisseaux jettent l'ancre à Ostie. Maxime se veut échapper ; il est arrêté par le peuple, qui le déchire. Saint Léon essaye de sauver une seconde fois son troupeau, et n'obtient point de Genseric ce qu'il avait obtenu d'Attila : la ville éternelle est livrée au pillage pendant quatorze jours et quatorze nuits. Les barbares se embarquent ; la flotte de Genseric apporte à Carthage les richesses de Rome, comme la flotte de Scipion avait apporté à Rome les richesses de Carthage. Le chantre de Didon semblait avoir prédit Genseric dans Annibal. Parmi le butin se trouvèrent les ornements enlevés au temple de Jérusalem : quel mélange de ruines et de souvenirs ! Tous les vaisseaux arrivèrent heureusement, excepté celui qui était chargé des statues des dieux⁷. Ces nouvelles calamités n'étonnèrent pas : Alaric avait tué Rome ; Genseric ne fit que dépouiller le cadavre.

¹ *Aquatilium avium more domus est.* (Variar., lib. XII, ep. XXIV.) Voyez aussi *Verona illustrata* de Maffei, et *l'Histoire de Venise*, par M. Daru.

² Prospère Idat., an. 454.

³ *Maximus quidam erat senator romanus... Uxorem habebat singulari continentia et forma, commendatissimae famae praeditam... Huic nactae concubitu, obscoeni libidine ardens Valentinianus... vim attulit obluctanti.* (Procopé, *De Bell. Vand*, lib. II, cap. IV, p. 187.)

⁴ Procopé, *De Bell. Vand*, lib. II, cap. IV, p. 187 ; Evagrius, lib. II, cap. VII.

⁵ *Dicere solebat vir litteratus atque ob ingenii merita quaestorius Fulgentius, se ex ore ejus frequenter audisse, cum perosus pondus imperii veterem desideraret securitatem : Felicem te, Damocles, qui non uno longius prandio regni necessitatem toleravisti !* (Sidoine Apollinaire, ep. XIII, lib. II, p. 166.)

⁶ Procopé, *De Bell. Vand.*, p. 188.

⁷ *Navibus Giserici unam qua simulacra veebantur periisse ferunt.* (Procopé, *De Bell. Vand.*, lib. II, p. 189.)

Avitus, d'une famille puissante de l'Auvergne, beau-père de Sidoine Apollinaire et maître général des forces romaines dans les Gaules, remplaça Maxime. Il reçut la pourpre des mains de Théodoric II, roi des Visigoths, régnant à Toulouse. Ce Théodoric était frère de Thorismond, fils de Théodoric Ier, tué aux champs catalauniques. Il soumit le reste des Suèves en Espagne ; mais tandis qu'il avait l'air de combattre pour la gloire de l'empereur, son ouvrage, Avitus était déjà tombé : il fut dégradé par le sénat de Rome, qui semblait puiser ce pouvoir d'avilir dans sa propre dégradation. Ricimer ou Richimer, fils d'un Suève et de la fille du roi goth Vallia, comme je vous l'ai déjà dit, fut le principal auteur de cette chute. Ce chef des troupes barbares à la solde des Romains en Italie donna une double marque de sa puissance en nommant l'empereur déposé (16 octobre 456) évêque de Plaisance¹ : la tonsure allait devenir la couronne des rois sans couronne. On ne sait trop comment finit Avitus : privé de l'empire, il le fut aussi de la vie, dit pourtant un historien².

Ricimer passa la pourpre à Majorien, ancien compagnon d'Aetius. Majorien était un de ces hommes que le ciel montre un moment à la terre dans l'abâtardissement des races : étrangers au monde où ils viennent, ils ne s'y arrêtent que le temps nécessaire pour empêcher la prescription contre la vertu³. Majorien ranima la gloire romaine en attaquant les Francs et les Vandales avec les vieilles bandes sans chef d'Attila et d'Alaric. On a de lui plusieurs belles lois. Ricimer ne l'avait placé sur le trône que parce qu'il le croyait sans génie ; quand il s'aperçut de sa méprise, il fit naître une sédition, et Majorien abdiqua. On croit qu'il fut empoisonné⁴ (7 août 461). Le faiseur et le défaisant de rois (à cette époque de révolutions, cela ne supposait ni talents supérieurs ni grands périls) remit le diadème à Libius Sèvre : il prit garde cette fois que le prince ne fût pas un homme, et il y réussit. On ne connaît guère que le titre impérial de ce Libius Sèvre : l'excès de l'obscurité pour les rois a le même résultat que l'excès de la gloire ; il ne laisse vivre qu'un nom.

Deux hommes, fidèles à la mémoire de Majorien, refusèrent de reconnaître la créature de Ricimer ; Marcellin, sous le titre de patrice de l'Occident, resta libre dans la Dalmatie ; Aegidius, maître général de la Gaule, conserva une puissance indépendante ; ce fut lui que les Bretons implorèrent et que les Francs nommèrent un moment leur chef, quand ils chassèrent Childéric.

L'Italie continua d'être livrée aux courses des Vandales ; chaque année, au printemps, le vieux Genseric y rapportait la flamme. Par un renversement de l'ordre du destin, dit Sidoine, la brûlante Afrique versait sur Rome les fureurs du Caucase⁵.

Léon Ier, surnommé le Grand ou le Boucher, ou plus souvent Léon de Thrace, avait été élu empereur d'Orient après la mort de Marcien, arrivée vers la fin de janvier l'an 457. Constantinople, échappée aux barbares, obtenait sur Rome la prééminence, non la supériorité, que donne le bonheur sur l'infortune. L'empire d'Occident, sur son lit de mort, ressemblait à un guerrier ou à un roi dont on pille

¹ Victor de Tunne.

² Idat., *Chron.*

³ Sidoine Apollinaire, *Carm.* V, p. 312 ; Procope, *De Bell. Vand.*, lib. I, cap. VII.

⁴ Selon une autre version, Majorien fut déposé par Ricimer, qui le fit tuer cinq jours après sa déposition.

⁵ *conversosque ordine fati*

Torrída caucaseos infert mihi Byrsa furores.

(Sidoine Apollinaire).

la tente ou le palais tandis qu'il expire, ne lui laissant pas un linceul pour l'ensevelir. Léon, qui voyait donner des maîtres à Rome, lui accorda Anthème (468) en qualité d'empereur, sur la demande du sénat. Ricimer empoisonna Libius Sévère, et épousa la fille d'Anthème. Il y eut de grandes réjouissances ; tout parut consolidé dans une ruine.

Vous avez vu qu'Anthème pensait à rétablir le culte des idoles¹. Les deux empires, et surtout celui d'Orient, préparèrent un puissant armement contre les Vandales. Le commandement en fut donné à Basilisque, qui laissa brûler sa flotte devant Carthage, réduit à la nécessité de passer pour un traître, afin de conserver la réputation d'un grand général. Sauvé de ce danger, Genseric reprit ses courses, et s'empara de la Sicile.

Théodoric II avait rompu ses traités avec Rome à la mort de l'empereur Majorien ; il réunit Narbonne à son royaume. Euric, son frère qui l'assassina, acheva la conquête des Espagnes sur les Romains et sur les Suèves : ceux-ci reconnurent son autorité, en restant en possession de la Galice. Dans les Gaules, Euric ne fut pas moins heureux : il étendit sa domination, d'un côté depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône, de l'autre jusqu'à la Loire. En ce temps les Bourguignons étaient alliés de Rome et se déchiraient entre eux ; il en était ainsi des Francs et des Saxons.

Cependant Ricimer se brouille avec Anthème, son beau-père, et se détermine à changer encore le maître titulaire de l'Occident. Il appelle à la pourpre Olybre, qui avait épousé Placidie, fille de Valentinien III. Il en résulte une guerre civile. Rome est saccagée une troisième fois dit le pape Gélase, et les misérables restes de l'empire sont foulés aux pieds. Anthème est tué (11 juillet 472), Olybre meurt, et Ricimer le précède dans la tombe où il avait précipité cinq empereurs, tous faits de sa main².

Gondivar ou Gondibalde, neveu de Ricimer, et élevé à la dignité de patrice par Olybre, pousse Glicerius à s'emparer du pouvoir. Gondibalde est peut-être le célèbre roi des Bourguignons. A Constantinople, on proclama Julius Nepos empereur d'Occident. Il surprit son compétiteur Glycerius, le fit raser et ordonner évêque de Salone³. Julius Nepos céda l'Auvergne à Euric, roi des Visigoths, croyant qu'on pouvait sacrifier ses amis à ses ennemis. Les troupes que Nepos tenait à sa solde se révoltent ; il fait, traînant dans sa retraite en Dalmatie un titre que lui seul reconnaissait : il retrouva à Salone son rival impérial, qu'il avait fait évêque⁴. Nepos ne valait pas la peine d'un coup de poignard, et fut assassiné pourtant⁵. Les Ostrogoths pendant l'apparition de Glycerius s'étaient montrés en Italie, Les autres barbares, qui opprimaient plus qu'ils ne défendaient ce malheureux pays, avaient alors pour chef Oreste, ce secrétaire d'Attila dont je vous ai déjà parlé. A la mort du roi des Huns, il passa au service des empereurs d'Occident, sous lesquels il devint patrice et maître général des armées ; il avait eu un fils d'une mère inconnue, ou peut-être de la fille de ce comte Romulus que

¹ Ci-dessus, *Étude troisième, seconde partie.*

² Valois s'appuie de l'auteur anonyme, conforme pour ces temps obscurs à ce que l'on trouve dans les Fastes consulaires d'Onuphre, dans les Actes des Conciles dans Cassiodore, dans Victor de Tunne, dans la Chronique d'Alexandrie, etc., etc. (*Vales. Rer. Franc.*)

³ Phot., cap. LXXVIII, p. 372 ; Onuph. ; Jornandès, *De Reg. ac. temp. Suc.*, p. 654.

⁴ *Que comperto, Nepos fugit in Dalmatias, ibique defecit privatus regno, ubi jam Glycerius, dudum imperator, episcopatum Salonitanum habebat.* (*Vales. Rer. Franc.*, p. 227 ; *Id. in not. Ammien Marcellin*)

⁵ Onuph., p. 477 ; Marc., *Chron.*, XVI.

Valentinien envoya en ambassade auprès d'Attila. Ce fils est Romulus Auguste, surnommé Augustule : humiliez-vous, et reconnaissez le néant des empires !

Oreste refusa la pourpre que lui offraient ses soldats, et en laissa couvrir son fils¹. Les Scyres, les Alains, les Rugiens, les Hérules, les Turcilinges, qui composaient ces défenseurs redoutables des misérables Romains, enflammés par l'exemple de leurs compatriotes établis en Afrique, dans les Espagnes et dans les Gaules, sommèrent Oreste de leur abandonner le tiers des propriétés de l'Italie ; il leur crut pouvoir résister. Odoacre (peut-être fils d'Edécon, ancien collègue d'Oreste dans sa mission à Constantinople), Odoacre, après diverses aventures, se trouvait investi d'une charge éminente dans les gardes de l'Italie ; il se met à la tête des séditeux, assiège Oreste dans Pavie, emporte la place, le prend et le tue². Le 23 août de l'an 476, Odoacre, arien de religion, est proclamé roi d'Italie. L'empire romain avait duré cinq cent sept ans moins quelques jours, depuis la bataille d'Actium ; on comptait douze cent vingt-neuf ans de la fondation de Rome.

Quand Augustule, dernier successeur d'Auguste ; quitta les marques de la puissance, Simplicius, quarante-septième pontife depuis saint Pierre, occupait la chaire de l'apôtre dont l'empire avait commencé sous l'héritier immédiat d'Auguste ; les successeurs de Simplicius, après treize cent cinquante-quatre ans, règnent encore dans les palais des césars.

Odoacre établit son siège à Ravenne. Le sénat romain renonça au droit d'élire son maître ; satisfait d'être esclave à merci, il déclara que le Capitole abdiquait la domination du monde, et renvoya, par une ambassade solennelle, les enseignes à Zénon, qui gouvernait l'Orient. Zénon³ reçut à Constantinople les ambassadeurs avec un front sévère ; il reprocha au sénat le meurtre d'Anthème et le bannissement de Nepos : *Nepos vit encore, dit-il aux ambassadeurs ; il sera, jusqu'à sa mort, votre vrai maître.* Ce brevet de tyran honoraire, délivré par Zénon à Nepos, est le dernier titre de la légitimité des césars.

Augustule, trouvé à Ravenne par Odoacre, fut dégradé de la pourpre⁴. L'histoire ne dit rien de lui, sinon qu'il était beau⁵. Le premier roi d'Italie accorda au dernier empereur de Rome une pension de 6 000 pièces d'or ; il le fit conduire à l'ancienne villa de Lucullus⁶, située sur le promontoire de Mycènes, et convertie en forteresse depuis les guerres des Vandales ; elle avait d'abord appartenu à Marius ; Lucullus l'acheta⁷.

Ainsi la Providence assignait pour prison au fils du secrétaire d'Attila, à un prince de race gothique, revêtu de la pourpre romaine par les derniers barbares qui renversaient l'empire d'Occident, la Providence assignait, dis-je, pour prison à ce prince une maison où fut portée la dépouille des Cimbres, premiers barbares du Septentrion qui menacèrent le Capitole. C'est là qu'Augustule passa sa jeunesse et sa vie inconnues, sans se douter de tout ce qui s'attachait à son nom,

¹ *Augustulo a patre Oreste in Ravenna imperatore ordinato.* (Jornandès, cap. XLV.)

² Ennodh. Ticin., *Vit. Epiph.*, p. 387.

³ Malchno., *Excerpt. de Leg.*, p. 93.

⁴ *Non multam post, Odovacer, Turcilingorum rex, habens secum Scyros, Herulos, diversarumque gentium auxilios, Italiam occupavit, et Oreste interfecto, Augustulum, filium ejus, de regno pulsum.* (Jornandès, cap. XLVI.)

⁵ *Pulcher erat.* Anon. Vales.

⁶ *Deposuit (Odovacer) Augustulum de regno... Tamen donavit ei reditum sex millia solidos.* (Jornandès, p. 706.) *In Lucullano Campaniae castello exilii poena damnavit.* (Jornandès, cap. XLVI.)

⁷ Plutarque, *In Mario et in Lucullus.*

indifférent aux leçons que donnait sa présence, étranger aux souvenirs que rappelaient les lieux de son exil.

Ajoutons ceci, attentif que nous sommes à l'immutabilité des conseils éternels et à la vicissitude des choses humaines : les reliques de saint Séverin succédèrent à la personne d'Augustule dans la demeure que Marius décora de ses proscriptions et de ses trophées, Lucullus de ses fêtes et de ses banquets : elle se changea en une église¹. Odoacre, n'étant encore qu'un obscur soldat, avait visité saint Séverin dans la Norique. Le solitaire à l'aspect de ce barbare d'une haute taille, qui se courbait pour passer sous la porte de la cellule, lui dit : *Va en Italie ; tu es maintenant couvert de viles peaux de bêtes ; un temps viendra que tu distribueras des largesses*².

Enfin, le Dieu qui d'une main abaissait l'empire romain élevait de l'autre l'empire français. Augustule déposait le diadème l'an 476 de Jésus-Christ, et l'an 481 Clovis, couronné de sa longue chevelure, régnait sur ses compagnons.

¹ Eugip., *In Vit. S. Severin.*

² *Vade ad Italiam, vade vilissimis nunc pellibus coopertus, sed multis cito plurima largiturus.* (Anon. Val., p. 717.)

Étude cinquième

Première partie : moeurs des chrétiens. Age héroïque

Arrêtons-nous pour contempler les vastes ruines que nous venons de traverser. Ce n'est rien que de connaître les dates de leur éboulement, rien que d'avoir appris les noms des hommes employés à cette destruction : il faut entrer plus profondément, plus intimement dans les moeurs, dans la vie des trois peuples chrétien, païen et barbare, qui se confondirent pour donner naissance à la société moderne. Elle va paraître, cette société, puisque l'empire d'Occident est détruit ; voyons ce que fut le monde ancien dans les quatre siècles qui précédèrent sa mort, et ce qu'il était devenu lorsqu'il expira. Commençons par les chrétiens.

Le christianisme naquit à Jérusalem, dans une tombe que j'ai visitée au pied de la montagne de Sion : son histoire se lie à celle de la religion des Hébreux.

Pendant la durée du premier Temple, tout fut renfermé dans la lettre de la loi de Moïse ; quand le roi, le peuple, ou quelque partie du peuple, se livraient à l'idolâtrie, le glaive les châtiât.

Sous le second Temple, la pureté de la loi s'altéra par le mélange des dogmes exotiques : la synagogue se forma.

La conquête d'Alexandre introduisit à son tour la philosophie grecque dans le système hébraïque. Des écoles juives se constituèrent ; ces écoles, répandues dans la Médie, l'Elymaïde, l'Asie Mineure, l'Égypte, la Cyrénaïque, l'île de Crète, et jusque dans Rome, subirent l'influence des religions, des lois, des moeurs et de la langue même de ces divers pays. Les livres des Macchabées se scandalisent de ces nouveautés.

En ce temps-là il sortit d'Israël des enfants d'iniquité, qui donnèrent ce conseil à plusieurs : Allons, et faisons alliance avec les nations qui nous environnent...

Et ils bâtirent à Jérusalem un collège à la manière des nations¹.

Les prêtres mêmes... ne faisaient aucun état de ce qui était en honneur dans leur pays, et ne croyaient rien de plus grand que d'exceller en tout ce qui était en estime parmi les Grecs².

Il se forma bientôt quatre sectes principales : celle des pharisiens, celle des sadducéens, celle des samaritains, celle des esséniens.

Les pharisiens altéraient le dogme et la loi en reconnaissant une sorte de destin impuissant, qui n'ôtait point la liberté à l'homme ; ils se divisaient en sept ordres. Livrés à des imaginations bizarres, ils jeûnaient et se flagellaient ; ils prenaient soin en marchant de ne pas toucher les pieds de Dieu, qui ne s'élèvent que de quarante-huit pouces au-dessus de terre. Ils mettaient surtout un grand zèle à propager leur doctrine.

Ce qui distingue les sectes juives des sectes grecques, c'est précisément cet esprit de propagation. La sagesse hellénique se réduisait en général à la théorie,

¹ *Macchabées*, lib. I, cap. I.

² *Macchabées*, lib. II, cap. IV.

la sagesse juive avait pour fin la pratique ; l'une formait des écoles, l'autre des sociétés. Moïse avait imprimé une vertu législative au génie des Hébreux, et le christianisme, juif d'origine, retint et posséda au plus haut degré cette vertu.

Les sadducéens s'attachaient à la lettre écrite ; ils rejetaient la tradition et conséquemment la science cabalistique : ne trouvant rien sur l'âme dans les livres de Moïse, ils étaient matérialistes et préféraient Epicure à Zénon.

Les samaritains n'adoptèrent que le Pentateuque, et remontaient à la religion patriarcale.

Les esséniens de la Judée (qui produisirent les thérapeutes de l'Égypte, secte plus contemplative encore) repoussaient la tradition comme les sadducéens, et croyaient à l'immortalité de l'âme comme les pharisiens. Ils fuyaient les villes, vivaient dans les campagnes, renonçaient au commerce et s'occupaient du labourage. Ils n'avaient point d'esclaves et n'amassaient point de richesses : ils mangeaient ensemble, portaient des habits blancs, qui n'appartenaient en propre à personne et que chacun prenait à son tour. Les uns demeuraient dans une maison commune, les autres dans des maisons particulières, mais ouvertes à tous. Ils s'abstenaient du mariage, et élevaient les enfants qu'on leur confiait. Ils respectaient les vieillards, ne mentaient point, ne juraient jamais. Ils promettaient le silence sur les mystères : ces mystères n'étaient autres que la morale écrite dans la loi.

Les premiers fidèles prirent des esséniens cette simplicité de vie, tandis que les thérapeutes donnèrent naissance à la vie monastique chrétienne.

Mais, d'une autre part, l'essénianisme était la seule secte juive qui n'attendît point le Messie et qui condamnât le sacrifice, en quoi les chrétiens ne la suivirent pas. Une opinion commune reposait au fond de la société israélite : le sauveur de la race de David, de tous temps promis, était espéré de siècle en siècle, d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure ; homme et Dieu, roi-conquérant pour les sadducéens, les caraites ou scripturaires ; sage ou docteur pour les samaritains.

Il y avait encore chez ce peuple un fait qui n'appartenait qu'à ce peuple, je veux dire la grande école poétique des prophètes : commençant auprès du berceau du monde, elle erra quarante ans avec l'arche dans le désert ; école que n'interrompirent point la captivité d'Égypte et celle de Babylone, la conquête d'Alexandre, l'oppression des rois de Syrie, la domination romaine, la monarchie des Hérodes, qui implantèrent de force et improvisèrent en Judée une éducation étrangère. Cette école de l'avenir, évoquant le passé et dédaignant le présent, ne manqua de maîtres ni dans la prospérité ni dans le malheur, ni sur les rivages du Nil ni sur les bords du Jourdain, ni sur les fleuves de Babylone ni sur les ruines de Tyr et de Jérusalem. Et quels maîtres ! Moïse, Josué, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel et le Christ, en qui s'accomplirent toutes les prophéties, et qui fut lui-même le dernier prophète.

Lorsqu'il eut paru, les Juifs le méconnurent : ils le regardèrent comme un séducteur. Les deux commentaires de la Mishna, le Talmud babylonien et le Talmud de Jérusalem donnent de singulières notions du Christ¹.

¹ La Mishna est un recueil des traditions juives, fait vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, par le rabbin Juda, fils de Simon, appelé le Saint à cause de la pureté de sa vie, et chef de l'école hébraïque à Tibériade, en Galilée.

Un certain jour, lorsque plusieurs docteurs étaient assis à la porte de la ville, deux jeunes garçons passèrent devant eux : l'un couvrit sa tête, l'autre passa la tête découverte. Eliézer, voyant l'effronterie de celui-ci, le soupçonna d'être un enfant illégitime ; il alla trouver la mère, qui vendait des herbes au marché, et il apprit que non seulement l'enfant était illégitime, mais qu'il était né d'une femme impure¹.

Marie est appelée plusieurs fois dans le Talmud une coiffeuse de femmes.

Des Juifs composèrent deux histoires du Christ sous le titre de *Sepher toldos Jeschu*, livre des générations de Jésus. Joseph Pandera, de Bethléem, se prend d'amour pour une jeune coiffeuse nommée Mirjan (Marie), fiancée à Jochanan. Pandera abuse de Mirjan ; elle accouche d'un fils, appelé Jehoscua (Jésus). Jehoscua, élevé par Elchanan, devient habile dans les lettres. Les sénateurs que Jehoscua ne voulut pas saluer à la porte de la ville firent publier, au son de trois cents trompettes, que sa naissance était impure. Il s'enfuit en Galilée, revient à Jérusalem, se glisse dans le peuple, apprend et dérobe le nom de Dieu, l'écrit sur une peau², s'ouvre la cuisse sans douleur, et cache son larcin dans cette incision. Avec l'ineffable nom Schemhamephoras, il accomplit une foule de prodiges. Jehoscua, condamné à mort par le sanhédrin, est couronné d'épines, fouetté et lapidé ; on le voulait pendre à du bois, mais tous les bois se rompirent parce qu'il les avait enchantés. Les sages allèrent chercher un grand chou³, et l'on y attacha Jehoscua.

Telle est une des misérables histoires que les Juifs opposaient à la majesté du récit évangélique.

La première Église juive se composa des trois mille convertis. Ces convertis écoutaient les instructions des apôtres, priaient ensemble et faisaient dans les maisons particulières la fraction du pain. Ils mettaient leurs biens en commun, et vendaient leurs héritages pour en distribuer le prix à leurs frères. Leur vie, comme je l'ai dit plus haut, était à peu près celle des esséniens.

Cette simplicité se conserva longtemps, Domitien, ayant appris que certains chrétiens juifs se prétendaient issus de la race royale de David, les fit venir à Rome. Questionnés sur leurs richesses, ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf plèthres de terre, environ sept arpents et demi, qu'ils payaient l'impôt et vivaient de leurs champs ; ils montrèrent leurs mains endurcies par le travail. L'empereur leur demanda ce que c'était que le royaume du Christ ; ils

Ea omnia secundum certa doctrinae, capita disposuit, et in unum volumen redegit, cui nomen hoc Mishna, hoc est deuterwsiz, imposuit. Tela ignea Satanae. (Wagemeil, pr., p. 55.)

¹ *Cum aliquando seniores sederent in porta (urtis), praeterierunt ante ipsos duo pueri, quorum alter caput texerat, alter detexerat. Et de eo quidem qui caput proterve, et contra bonos mores, detexerat, pronuntiavit R. Elieser quod esset spurius.*

... Abiit ergo ad matrem pueri istius, quam cum videret sedentem in foro et vendentem legumina... Unde apparuit puerum istum esse non modo spurium, sed et menstruatae filium.

² *Venit itaque Iesus Nazarenus, et ingressus templum didicit litteras illas, et scripsit in pergameno ; deinde scidit carnem cruris sui, et in incisione illa inclusit dictam chartulam, et dicendo nomen, nullum sensit dolorem, et rediit cutis continuo sicut ante erat.*

³ *Ipse quippe per Schemhamephoras adjuraverat omnia ligna ne susciperent eum. Abierunt itaque, et adduxerunt stipitem unius caulis qui non est de lignis, sed de herbis, et suspenderunt eum super eum.*

répliquèrent qu'il n'était pas de ce monde : on les renvoya. Ces deux laboureurs étaient deux évêques. Ils vivaient encore sous Trajan¹.

En faisant l'histoire de l'Église, on a confondu les temps ; il est essentiel de distinguer deux âges dans le premier christianisme : l'âge héroïque ou des martyrs, l'âge intellectuel ou l'âge philosophique : l'un commence à Jésus-Christ et finit à Constantin ; l'autre s'étend de cet empereur à la fondation des royaumes barbares. C'est de l'âge héroïque que je vais d'abord parler. Je vous le vais montrer tel qu'il s'est peint lui-même et tel que l'ont représenté les païens.

Chez nous, dit un apologiste, vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de vieilles femmes, qui ne pourraient peut-être pas montrer par des raisonnements la vérité de notre doctrine ; ils ne font pas de discours, mais ils font de bonnes oeuvres. Aimant notre prochain comme nous-mêmes, nous avons appris à ne point frapper ceux qui nous frappent, à ne point faire de procès à ceux qui nous dépouillent : si l'on nous donne un soufflet, nous tendons l'autre joue ; si l'on nous demande notre tunique, nous offrons encore notre manteau. Selon la différence des années, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos soeurs ; nous honorons les personnes plus âgées comme nos pères et nos mères. L'espérance d'une autre vie nous fait mépriser la vie présente et jusqu'aux plaisirs de l'esprit. Chacun de nous, lorsqu'il prend une femme, ne se propose que d'avoir des enfants, et imite le laboureur qui attend la moisson en patience. Nous avons renoncé à vos spectacles ensanglantés, croyant qu'il n'y a guère de différence entre regarder le meurtre et le commettre. Nous tenons pour homicides les femmes qui se font avorter, et nous pensons que c'est tuer un enfant que de l'exposer. Nous sommes égaux en tout, obéissant à la raison sans la prétendre gouverner².

Remarquez que ce n'est pas là une école, une secte, mais une société, fondée sur la morale universelle, inconnue des anciens.

Les repas se mesuraient sur la nécessité, non sur la sensualité : les frères vivaient plutôt de poisson que de viande, d'aliments crus, de préférence aux aliments cuits ; ils ne faisaient qu'un seul repas, au coucher du soleil, et s'ils mangeaient quelquefois le matin, c'était un peu de pain sec. Le vin, défendu aux jeunes gens, était permis aux autres personnes, mais en petite quantité. La règle prohibait les riches ameublements, la vaisselle, les couronnes, les parfums, les instruments de musique. Pendant le repas on chantait des cantiques pieux : le rire bruyant, interdit, laissait régner une gravité modeste.

Après le repas du soir on louait Dieu du jour accordé, puis on se retirait pour dormir, sur un lit dur : on abrégeait le sommeil afin d'allonger la vie. Les fidèles priaient plusieurs fois la nuit, et se levaient avant l'aube.

Leurs habits blancs, sans mélange de couleurs, ne devaient point traîner à terre, et se composaient d'une étoffe commune : c'était une maxime reçue que l'homme doit valoir mieux que ce qui le couvre. Les femmes portaient des chaussures par bienséance ; les hommes allaient pieds nus, excepté à la guerre ; l'or et les pierreries n'entraient jamais dans leurs parures : déguiser sa tête sous

¹ *Nec sibi in pecunia subsistere, sed in aestimatione terrae, quod eis esset in quadraginta minus uno jugeribus constituta, quam suis manibus excolentes, vel ipsi alerentur vel tributa dependerent. Simul et testes ruralis et diurni operis, manus labore rigidas et callis obduratas praeferabant. Interrogati vero de Christo, quale sit regnum ejus... responderunt, quod non hujus mundi regnum.* (Hégésippe, ap. Eusèbe, lib. III, cap. XX.)

² Athénagore, *Apologie*, trad. de Fleury. (*Hist. ecclés.*, lib. III, t. I, p. 389.)

une fausse chevelure, se farder, se teindre les cheveux ou la barbe, semblait chose indigne d'un chrétien. L'usage du bain n'était permis que pour santé et propreté.

Cependant quelques ornements étaient laissés aux femmes comme un moyen de plaire à leurs maris. Point d'esclaves, ou le moins possible ; point d'eunuque, de nains, de monstres, aucune de ces bêtes que les femmes romaines nourrissaient aux dépens des pauvres.

Pour entretenir la vigueur du corps dans la jeunesse, les hommes s'exerçaient à la lutte, à la paume, à la promenade, et se livraient surtout au travail manuel : le ménage et le service domestique occupaient les femmes. Les dés et les autres jeux de hasard, les spectacles du cirque, du théâtre et de l'amphithéâtre, étaient défendus, comme une source de corruption. On allait à l'église d'un pas mesuré, en silence, avec une charité sincère. Le baiser de paix était le signe de reconnaissance les chrétiens ; ils évitaient pourtant de se saluer dans les rues, de peur de se découvrir aux infidèles. Toutes ces règles étaient visiblement faites en opposition avec la société romaine et établies comme une censure de cette société.

La virginité passait pour l'état le plus parfait, et le mariage pour être dans l'intention du Créateur. Les vieillards disaient à ce sujet : *Il n'y a point, dans les maladies et dans le long âge, de soins pareils à ceux que l'on reçoit de sa femme et de ses enfants. Attachez vous à l'âme ; ne regardez le corps que comme une statue dont la beauté fait songer à l'ouvrier et ramène à la beauté véritable.* On reconnaissait que la femme est susceptible de la même éducation que l'homme, et que l'on pouvait philosopher sans lettres le Grec, le barbare, l'esclave, le vieillard, la femme et l'enfant : c'était l'espèce humaine rendue à sa nature.

Le chrétien honorait Dieu en tout lieu, parce que Dieu est partout. *La vie du chrétien est une fête perpétuelle ; il loue Dieu en labourant, en naviguant, dans les divers états de la société.* Néanmoins il y avait des heures plus particulièrement consacrées à la prière, comme tierce, sexte et none. On priait debout, le visage tourné vers l'orient, la tête et les mains levées au ciel. En répondant à l'oraison finale, on levait aussi symboliquement un pied, comme un voyageur prêt à quitter la terre¹.

Dieu pour les disciples du Sauveur était sans figure et sans nom : quand ils l'appelaient Un, Bon, Esprit, Père, Créateur, c'était par indigence de la langue humaine. L'âme seule, qui est chrétienne d'extraction, trouve intuitivement le vrai nom de Dieu, lorsqu'elle est laissée à son libre témoignage : toutes les fois qu'elle se réveille, elle s'exprime de cette façon dans son for intérieur : *Ce qui plaira à Dieu. Dieu me voit. Je le recommande à Dieu. Dieu me le rendra.* Et l'homme dont l'âme parle ainsi ne regarde pas le Capitole, mais le ciel².

Le pasteur avait la simplicité du troupeau ; l'évêque, le diacre et le prêtre, dont les noms signifiaient président, serviteur et vieillard, ne se distinguaient point par leurs habits du reste de la foule. Médiateurs à l'autel, arbitres aux foyers, il leur était recommandé d'être tendres, compatissants, pas trop crédules au mal, pas trop sévères, parce que nous sommes tous pécheurs³. S'ils étaient mariés ils

¹ Clément Alex., *Pédagogue*, lib. I, II, III ; Id., in *Stromates*.

² *Quod Deus dederit. Deus videt, et Deo commendo, et Deus mihi reddet... Denique pronuntians hoc, non ad Capitolium, sed ad coelum respicit.* (Tertullien, *Apologeticus*, cap. XVII, p. 64 ; Parisiis, 1657.)

³ S. Polycarpe, *Epist.*

devaient n'avoir eu qu'une femme ; ils devaient être en réputation de bonnes moeurs, de pères de famille exemplaires, et jouir d'une renommée sans tache, même parmi les païens. **Sous les épreuves, disait saint Ignace, qu'ils demeurent fermes comme l'enclume frappée**¹. Ce même saint dans les fers écrivait à l'Église de Rome : **Je ne serai vrai disciple de Jésus-Christ que quand le monde ne verra plus mon corps. Priez, afin que je me change en victime. Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul ; c'étaient des apôtres, je ne suis rien ; ils étaient libres, je suis esclave**².

Les évêques étaient choisis dans toutes les conditions de la vie : on voit des évêques laboureurs, bergers, charbonniers. Les diocèses, sorte de républiques fédératives, élisaient leurs présidents selon leurs besoins ; éloquents et instruits pour les grandes cités, simples et rustiques pour les campagnes, guerriers même, quand il le fallait, pour défendre la communauté. Aussi fuyait-on ces honneurs à grandes charges ; c'était dans les cavernes, au fond des bois, sur les montagnes, que le peuple chrétien allait chercher et enlever ces princes de la foi. Ils se cachaient, ils se déclaraient indignes, ils répandaient des larmes ; quelques-uns même mouraient de frayeur.

Gérès, petite ville d'Égypte, à cinquante stades de Péluse, avait élu pour évêque un solitaire nommé Nilammon : il demeurait dans une cellule dont il avait muré la porte, et s'obstinait à refuser l'épiscopat. Théophile, évêque d'Alexandrie, s'efforça de le persuader : **Demain, mon père, dit l'ermite, vous ferez ce qu'il vous plaira**. Théophile revint le lendemain, et dit à Nilammon d'ouvrir. **Prions auparavant**, répondit le solitaire du fond de son rocher. La journée se passe en oraison. Le soir on appelle Nilammon à haute voix : il garde le silence ; on enlève les pierres qui bouchaient l'entrée de l'ermitage : le solitaire gisait mort aux pieds d'un crucifix³.

Les premières églises étaient des lieux cachés, des forêts, des catacombes, des cimetières, et les autels une pierre ou le tombeau d'un martyr ; pour ornements on avait des fleurs, des vases de bois, quelques cierges, quelques lampes, à l'aide desquels le prêtre lisait l'Évangile dans l'obscurité des souterrains ; on avait encore des boîtes à secret, pour y cacher le pain du voyageur, que l'on portait au fidèle dans les mines, dans les cachots, au milieu des lions de l'amphithéâtre.

Tels étaient les chrétiens de l'âge héroïque.

Les païens les considéraient autrement.

Selon eux, ces sectaires grossiers, ignorants, fanatiques, populace demi-nue, prenaient plaisir à s'entourer de jeunes niais et de vieilles folles pour leur conter des puérités⁴. Ils prétendaient que les Galiléens ne voulaient ni donner ni discuter les raisons de leur culte, ayant coutume de dire : **Ne vous enquérez**⁵ pas

¹ *Sta firmus velut incus quae verberatur.* (Ignat. ad Polycarpe, 206 ; Genevae, 1623.)

² *Tunc ero verus Jesu Christi discipulus cum mundus nec corpus meum viderit. Deprecemini Dominum pro me, ut per haec instrumenta Deo efficiar hostia. Non ut Petrus et Paulus haec praecipio vobis : illi apostoli Jesu Christi, ego vero minimus ; illi liberi utpote servi Dei, ego vero etiamnum servus.* (Ignat., *Epistola ad Romanos*, p. 247 ; Genevae, 1623.)

³ *In oratione spiritum Deo reddidit.* (Martyr., 6 janvier.)

⁴ *Qui de ultima faece collectis inferioribus et mulieribus credulis... plebem profanae conjurationis instituunt... miseri... ipsi semi nudi... maxime indocti.* (Théophane Antioch., lib. II ; Minutius Felix, *Apol.*)

⁵ *Nihil perquiras, sed duntaxat credito... humanam hanc sapientiam pro noxia esse habendam, et pro bona frugique stultitiam (...)* *Malam esse in vita sapientiam.* (Origène, *Cont. Cels.*, lib. I.)

; la sagesse de cette vie est un mal, et la folie un bien. — Votre partage, écrivait Julien¹, apostrophant les disciples de l'Évangile, est la grossièreté. Toute votre sagesse consiste à répéter stupidement : Je crois. La religion du Christ était appelée par les latins *insania*², *amentia*³, *dementia*⁴, *stultitia*, *furiosa opinio*⁵, *furoris insipientia*⁶. Les fidèles eux-mêmes étaient surnommés des demi-morts, à cause de leurs longs jeûnes et de leurs veilles⁷.

Lucien, ou plutôt un auteur inconnu antérieur à Lucien, a peint, dans le dialogue satirique *Philopatris*, une assemblée de ces premiers chrétiens.

Critias. J'étais allé dans une des rues de la ville : j'aperçus une troupe de gens qui chuchotaient, et qui pour mieux entendre collaient leur oreille sur la bouche de celui qui parlait. Je regardais ces hommes, afin d'y découvrir quelqu'un de connaissance ; j'aperçus le politique Craton, avec qui je suis lié depuis l'enfance.

Tricphon. Je ne sais qui tu veux dire : est-ce celui qui est préposé à la répartition des tributs ? Qu'arriva-t-il ?

Critias. Je m'approchai de lui après avoir fendu la presse ; et l'ayant salué, j'entr'ouïs un petit vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença à dire d'une voix grêle et en parlant du nez, après avoir bien toussé et craché : Celui-ci dont je viens de parler payera le reste des tributs, acquittera toutes les dettes, tant publiques que particulières, et recevra tout le monde sans s'informer de la profession.

Caricène ajouta plusieurs autres futilités, également applaudies par ceux qui étaient présents, et que la nouveauté des choses rendait attentifs. Un autre frère, nommé Clévocarme, sans chapeau ni souliers, et couvert d'un manteau en loques, marmottait entre ses dents : un homme mal vêtu, venant des montagnes, et qui avait la tête rase, me le montra (...) Alors un des assistants, à l'oeil farouche, me tira par le manteau, croyant que j'étais des siens, et me persuada à la malheureuse de me trouver au rendez-vous de ces magiciens (...).

Nous avons déjà passé le seuil d'airain et les portes de fer, comme dit le poète, lorsque, après avoir grimpé au haut d'un logis par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non dans la salle de Ménélas, toute brillante d'or et d'ivoire : aussi n'y vîmes-nous pas Hélène ; mais dans un méchant galetas j'aperçus des gens pâles, défaits, courbés contre terre. Ils n'eurent pas plus tôt jeté les regards sur moi, qu'ils m'abordèrent joyeux, me demandant si je n'apportais pas quelques mauvaises nouvelles ; ils paraissaient désirer des événements fâcheux, et, semblables aux furies, ils se gaudissaient des malheurs.

Après s'être parlé à l'oreille, ils me demandèrent qui j'étais, quelle ma patrie, quels mes parents (...)

Ces hommes, qui marchent dans les airs, m'interrogèrent ensuite sur la ville et sur le monde. Je leur dis : *Le peuple entier est dans la jubilation, et y sera de même à l'avenir*. Eux, fronçant le sourcil, me répondirent qu'il n'en irait pas ainsi, et qu'il se couvait un mal que l'on verrait bientôt éclore (...)

¹ *Apud* Greg. Naziance

² S. Cyprien, lib. *ad Demet.*

³ Pline, *epist. ad Traj.*

⁴ Tertullien, *Apologétique*, cap. I.

⁵ Minutius Felix.

⁶ *Ac. Proc. Mart. Scill.*

⁷ Greg. Naziance, *Cont. Julian.*

Là-dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencèrent à débiter les choses où ils se plaisent : que les affaires allaient changer de face ; que Rome serait troublée par des divisions ; que nos armées seraient défaites. Ne pouvant plus me contenir et tout enflammé de colère, je m'écriai : Ô misérables ! (...) que les maux par vous annoncés retombent sur vos têtes, puisque vous aimez si peu votre patrie. (...)

Tricphon. Que répliquèrent ces hommes à tête rase, et qui ont l'esprit de même ?

Critias. Ils passèrent cela doucement, et eurent recours à leurs échappatoires ordinaires ; ils prétendirent qu'ils voyaient ces choses en songe, après avoir jeûné dix soleils et dépensé les nuits à chanter leurs hymnes (...). Alors, avec un faux sourire, ils se penchèrent hors des lits chétifs sur lesquels ils se reposaient¹.

Cette assemblée, peinte par un ennemi, diffère du concile de Nicée. Les chrétiens étaient si méprisés à l'époque où fut écrite cette satire, qu'on les mettait au-dessous des juifs. C'étaient pourtant ces hommes cachés dans un galetas, ces gueux que l'on traînait au supplice aussitôt qu'ils étaient reconnus, ces coupables, non de crimes, mais de naissance, ces créatures dégradées à qui l'on ne reconnaissait pas même le droit des plus vils serfs ; c'étaient ces esclaves mis hors la loi qui devaient rendre au genre humain ses lois et ses libertés.

L'embarras des chrétiens devant leurs pères païens offre une ressemblance singulière avec ce qui se passe de nos jours entre les anciennes générations et les générations nouvelles : les premières ne comprennent point et ne comprendront pas ce qui est clair et accompli pour les secondes². Le christianisme, véritable liberté sous tous les rapports, paraissait aux vieux idolâtres nourris au despotisme politique et religieux une nouveauté détestable ; ce progrès de l'espèce humaine était dénoncé comme une subversion de tous les principes sociaux. Dans les maisons particulières on voit, dit Celse, des hommes grossiers et ignorants, des ouvriers en laine qui se taisent devant les vieillards et les pères de famille. Mais rencontrent-ils à l'écart quelques enfants, quelques femmes, ils les endoctrinent, ils leur disent qu'il ne faut écouter ni leurs pères ni leurs pédagogues ; que ceux-ci sont des radoteurs, incapables de connaître et de goûter la vérité. Ils excitent ainsi les enfants à secouer le joug ; ils les engagent à se rendre au gynécée, ou dans la boutique d'un foulon, ou dans celle d'un cordonnier, pour apprendre ce qui est parfait³.

Les vertus, conséquence nécessaire du premier christianisme, faisaient haïr ceux qui les pratiquaient, parce qu'elles étaient un reproche aux vices opposés. Un mari chassait sa femme, devenue sage depuis qu'elle était devenue chrétienne ; un père désavouait un fils autrefois prodigue et volontaire, transformé par le changement de religion en enfant soumis et ordonné⁴. Les accusations portées contre les chrétiens étaient l'histoire même de leur innocence : J'en prends à témoin vos registres, disait Tertullien, vous qui jugez les criminels : y en a-t-il un seul qui soit chrétien ? L'innocence est pour nous une nécessité, l'ayant apprise

¹ *Philopatris*, et, dans *Bull. Hist. de l'Etabliss. du Christ.*, tirée des seuls auteurs juifs et païens, p. 261. Lardner, *Jewish and heathen testimonies*, etc., t. II, p. 366. J'ai conservé la version de Bullet, en faisant disparaître des contresens, des négligences et des obscurités de style ; le texte est lui-même fort embarrassé, et n'a aucun rapport avec l'élégance de Lucien. Le *Philopatris* a été aussi traduit par d'Ablancourt et par Blin de Saint-Maure.

² Tout ceci était écrit longtemps avant les journées des 27, 28 et 29 juillet.

³ Origène, *Cont. Cels.*

⁴ *Uxorem jam pudicam maritus non jam zelotypus ejecit. Filium subjectum pater retro patiens abdicavit.* (Tertullien, *Apologétique*, cap. III, t. II, p. 16 ; Parisii, 1648.)

de Dieu, qui est un maître accompli. On nous reproche d'être inutiles à la vie, et pourtant nous allons à vos marchés, à vos foires, à vos bains, à vos boutiques, à vos hôtelleries. Nous faisons le commerce, nous portons les armes, nous labourons¹. Il est vrai que les trafiquants des femmes perdues, que les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les devins, les astrologues, n'ont rien à gagner avec nous².

On accusait les chrétiens d'être une faction, et ils répondaient : La faction des chrétiens est d'être réunis dans la même religion, dans la même morale, la même espérance. Nous formons une conjuration pour prier Dieu en commun et lire les divines Ecritures. Si quelqu'un de nous a péché, il est privé de la communion, des prières et de nos assemblées jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence. Ces assemblées sont présidées par des vieillards dont la sagesse a mérité cet honneur. Chacun apporte quelque argent tous les mois, s'il le veut ou le peut. Ce trésor sert à nourrir et à enterrer les pauvres, à soutenir les orphelins, les naufragés, les exilés, les condamnés aux mines ou à la prison pour la cause de Dieu. Nous nous donnons le nom de frères ; nous sommes prêts à mourir les uns pour les autres. Tout est en commun entre nous, hors les femmes. Notre souper commun s'explique par son nom d'Agape, qui signifie charité³.

La congrégation apostolique embrassait alors le monde civilisé comme une immense société secrète qui s'avancait vers son but, en dépit des proscriptions et de la folle inimitié de la terre. Dès l'âge héroïque du christianisme, on entrevoit les changements radicaux que cette religion allait apporter dans les lois : c'était la philosophie mise en pratique. En attendant l'abolition de l'esclavage par des transformations graduelles, l'émancipation du sexe féminin commençait.

Les femmes parurent seules au pied de la croix ; Jésus-Christ pendant sa vie pardonna à leur faiblesse, et ne dédaigna pas leur hommage : il les affranchit dans la personne de Marie, sa divine mère.

Des femmes suivaient les apôtres pour les servir, comme Madeleine et les autres Marie avaient suivi le Christ⁴. Saint-Paul salue à Rome les femmes de la maison de Narcisse.

Les femmes eurent une relation immédiate avec l'Église, en vertu de l'institution des diaconesses. La diaconesse devait être chaste, sobre et fidèle. Les veuves choisies pour cette fonction ne pouvaient compter moins de soixante ans ; elles devaient avoir nourri leurs enfants, exercé l'hospitalité, lavé les pieds des voyageurs, consolé les affligés⁵.

¹ *Itaque non sine foro, non sine macello, non sine balneis, tabernis, officinis, stabulis, nudinis vestris, caeterisque commerciis cohabitamus hoc seculum. Navigamus et nos vobiscum, et rusticamur et mercamur.* (Tertullien, *Apologétique*, p. 343, cap. XLII, t. II.)

² *Plane confitebor, si forte vere de sterilitate christianorum conqueri possunt. Primi erunt lenones, perductores, aquarioli. Tum sicarii, venenarii, magi. Item aruspices, arioli, mathematici. His infructuosos esse magnus fructus est.* (Tertullien, *Apologétique*, cap. XLIII, p. 356.)

³ Tertullien, *Apologétique*.

⁴ 55. *Erant autem ibi mulieres multae a longe, quae secutae, erant Jesum a Galilaea, ministrantes ei.*

56. *Inter quas erat Maria Magdalena, et Maria Jacobi et Josephi mater...* (Evang. *ecundum Matthaeum*, cap. XXVII, v. 55-56.)

⁵ 9. *Vidua eligatur non minus sexaginta annorum, que fuerit uxor unius viri.*

10. *In operibus bonis testimonium habens si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit.* (Epist. B. Pauli ad Thimoth., cap. V, v. 9-10.)

Les instructions des apôtres et des premiers Pères montrent de quelle importance étaient les femmes à la naissance même de la société chrétienne. Tertullien écrivit deux livres sur leurs ornements et l'usage de leur beauté. Rejetez le fard, les faux cheveux, les autres parures ; vous n'allez point aux temples, aux spectacles, aux fêtes des gentils. Vos raisons pour sortir sont sérieuses : visiter les frères malades, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu¹. Secouez les délices pour ne pas être accablées des persécutions. Des mains accoutumées aux bracelets supporteraient mal le poids des chaînes ; des pieds ornés de bandelettes s'accommoderaient peu des entraves ; une tête chargée de perles et d'émeraudes ne laisserait pas de place à l'épée².

Les vierges ne devaient paraître à l'église que voilées jusqu'à la ceinture ; une pension leur était accordée ainsi qu'aux veuves.

Dans le traité *Ad Uxorem*, on voit paraître la femme toute différente de la femme de l'antiquité, et telle qu'elle est aujourd'hui. C'est en même temps un tableau véritable de ce qui se passait alors dans la communauté générale et dans la famille privée des chrétiens.

Tertullien invite sa femme à ne pas se remarier s'il venait à mourir, surtout à ne pas épouser un infidèle. Le christianisme, conforme à la nature et à l'ordre, condamnait la polygamie des nations orientales et le divorce admis par les Grecs et les Romains.

La femme chrétienne, dit Tertullien, rendra à son mari païen les devoirs de païenne : elle aura pour lui beauté, parure, propreté mondaine, caresses honteuses. Il n'en est pas ainsi chez les saints : tout s'y passe avec retenue sous les yeux de Dieu³.

Comment pourra-t-elle (l'épouse chrétienne) servir le ciel ayant à ses côtés un esclave du démon chargé de la retenir ? S'il faut aller à l'église, il lui donnera rendez-vous aux bains plus tôt qu'à l'ordinaire ; s'il faut jeûner, il commandera un festin pour le même jour ; s'il faut sortir, jamais les serviteurs n'auront été plus occupés⁴. Ce mari souffrira-t-il que sa femme visite de rue en rue les frères dans les réduits les plus pauvres ? souffrira-t-il qu'elle se lève d'auprès de lui, afin d'assister aux assemblées de nuit ? souffrira-t-il qu'elle découche à la solennité de Pâques ? La laissera-t-il se rendre à la table du Seigneur, si décriée parmi les païens ? Trouvera-t-il bon qu'elle se glisse dans les prisons, pour baiser la chaîne des martyrs, pour laver les pieds des saints, pour offrir avec empressement aux confesseurs la nourriture ?⁵ S'il vient un frère étranger,

¹ *Nam nec templa circuitis, nec spectacula postulatis, nec festos dies gentilium nostis. Nulla est strictius prodeundi causa, nisi imbecillis aliquis ex fratribus visitandus, aut sacrificium affertur, aut Dei verbum administratur.* (Tertullien, *De Cultu feminar.*, lib. II, p. 315 ; Parisiis, 1568.)

² *Discutiendae enim sunt deliciae quarum mollitia et fluxu fidei virtus effeminari potest. Caeterum nescio an manus spathalio circumdari solita in duritia catenae stupescere sustineat. Nescio an crus de periscelio in nervum se patiatur arctari. Timeo cervicem, ne margaritarum et smaragdorum laqueis occupata locum spathae non det.* (Tertullien, *De Cultu feminar.*, lib. II, p. 315 ; Parisiis, 1568.)

³ *Tanquam sub oculis Dei modeste et moderate transiguntur.* (Tertullien, *Ad Uxor.*, lib. II, cap. IV, p. 332.)

⁴ *Ut statio faciendae est, maritus de die condicat ad balneas. Si jejunia observanda sunt, maritus eadem die convivium exerceat. Si procedendum erit, nunquam magis familiae occupatio adveniat.* (Tertullien, *Ad Uxor.*, lib. II, cap. IV, p. 332.)

⁵ *Quis denique in solemnibus Paschae abnoctantem securus sustinebit ? Quis ad convivium dominicum illud quod infamat sine sua suspicione dimittet ? Quis in carcerem ad osculanda vincula martyris reptare patietur ? aquam sanctorum pedibus offerre ?* (Tertullien, *Ad Uxor.*, lib. II.)

comment sera-t-il logé ? dans une maison étrangère ? S'il faut donner quelque chose, le grenier, la cave, tout sera fermé.

Quand le mari païen consentirait à tout, c'est un mal d'être obligé de lui faire confiance des pratiques de la vie chrétienne. Vous cacherez-vous de lui en faisant le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps, en soufflant pour chasser quelque chose d'immonde ? Ne croira-t-il pas que c'est une opération magique ? Ne saura-t-il point ce que vous prenez en secret, avant toute nourriture ? Et s'il sait que c'est du pain, ne supposera-t-il pas qu'il est tel qu'on le dit ?¹

Que chantera dans un festin la femme chrétienne avec son mari païen ? Elle entendra des hymnes de théâtre : il n'y aura ni mention de Dieu², ni invocation de Jésus-Christ, ni lecture des Ecritures, ni salutation divine.

L'Église dresse le contrat du mariage chrétien, l'oblation le confirme, la bénédiction en devient le sceau, les anges le rapportent au Père céleste, qui le ratifie. Deux fidèles portent le même joug : ils ne sont qu'une chair, qu'un esprit ; ils prient ensemble ; ils jeûnent ensemble ; ils sont ensemble à l'église et à la table de Dieu, dans la persécution et dans la paix³.

Les femmes chrétiennes devinrent des missionnaires à leurs foyers, des intelligences du ciel au sein des familles païennes. Vous venez de voir qu'elles étaient chargées de soigner les malades et les pauvres : c'était surtout dans les temps de persécution qu'elles prodiguaient les trésors du zèle. Elles se glissaient dans les prisons, portaient les messages, distribuaient l'argent, pansaient les plaies des torturés, et mouraient elles-mêmes avec un héroïsme au-dessus de tout ce qu'on raconte des femmes de Sparte et de Rome. Dans leurs vertus, et jusque dans leurs faiblesses, était un charme pour adoucir les persécuteurs : la nourrice de Caracalla et la maîtresse de Commode étaient chrétiennes.

Plus tard, dans l'âge philosophique du christianisme, les femmes, mères, épouses et filles d'empereur, étendirent la puissance évangélique, tandis que d'autres femmes, emmenées en esclavage par les barbares, convertissaient des nations entières : ainsi vous l'ai-je dit à propos des Ibériens. Vous avez également appris comment les Hélène et les Eudoxie renversèrent des temples et élevèrent des églises.

Plus tard encore, les vierges unies à Dieu dans les monastères se signalèrent par tous les genres de sacrifices et de dévouement. Saint Jérôme nous a fait connaître Marcelle, Aselle sa soeur, et leur mère Albine ; Principia, fille de Marcelle ; Paule, amie de Marcelle ; Pauline, Eustochie, Léa, Fabiole, qui vendit son patrimoine pour fonder le premier hôpital que Rome ait opposé aux monuments de sang et de prostitution : dans cette maison de miséricorde les descendantes des consuls servaient les pauvres et les étrangers, avant de venir mourir pauvres et étrangères dans la grotte de Bethléem. Accomplissement des choses ! les femmes qui adorèrent les premières au fond des catacombes

¹ Il s'agit de l'Eucharistie, et toujours de l'histoire de l'enfant que devaient manger les chrétiens.

Cum aliquid immundum flatu exspuis, non magiae aliquid videberis operari ? Non sciet maritus quid secreto ante omnem cibum gustes ? Et si sciverit panem, non illum credet esse qui dicitur ? (Tertullien, *Ad Uxor.*, lib. II, p. 333.)

² *Quid maritus suus illi, vel marito quid illa cantabit ? quae Dei mentio ? quae Christi invocatio ?* (Tertullien, *Ad Uxor.*, p. 333.)

³ *Ecclesia conciliat, et confirmat oblatio. Obsignatum angeli renuntiant, pater rato habet (...) duo in carne una, ubi et una caro, unus et spiritus. Simul orant, simul jejunia transigunt. In ecclesia Dei pariter, in angustiis, in refrigensii.* (Tertullien, *Ad Uxor.*, p. 333.)

remplissent les dernières ces églises où elles amenèrent les pères, ou elles ne peuvent retenir les fils. Elles pleurèrent au pied du Calvaire qui vit expirer la grande victime ; elles pleurent encore au pied de ce Calvaire, mais celui qu'elles mirent au tombeau est remonté au ciel : il n'y a plus rien sur la croix, rien au saint sépulcre.

L'émancipation de la femme n'est pas encore totalement achevée surtout en ce qui regarde l'oppression des lois : elle le sera dans la rénovation chrétienne qui commence.

L'ère des martyrs offre un spectacle extraordinaire : chez un même peuple des hommes et des femmes couraient aux jeux publics dans l'éclat du luxe et de l'enivrement des plaisirs ; et d'autres hommes et d'autres femmes, consacrés à tous les devoirs, faisaient en répandant leur sang partie essentielle de ces jeux. L'âge héroïque du paganisme eut ses hercules guerriers ; l'âge héroïque du christianisme enfanta ses hercules pacifiques, qui domptèrent une autre espèce de monstres, les vices, les passions, les erreurs : héros dont la victoire était non de tuer, mais de mourir.

De tous les grands fondateurs de religion, Jésus est le seul qui n'ait point été puissant par la naissance, les armes, la politique, la poésie ou la philosophie ; il n'avait ni sceptre, ni épée, ni plume, ni lyre ; il fut pauvre, ignoré, calomnié et le premier martyr de son culte. Ses apôtres souffrirent après lui ; leur supplice forma la chaîne qui unit la passion aux passions particulières renouvelées pendant quatre siècles. L'hostie spirituelle était venue remplacer l'hostie matérielle ; mais l'effusion du sang chrétien (qui était le sang même du Christ) ne se dut arrêter que quand l'holocauste païen disparut. Cela explique, d'après les fondements de la foi, la longueur des persécutions. Il y eut des victimes chrétiennes à l'amphithéâtre tant qu'il y eut des victimes païennes dans les temples ; l'immolation des premières continua en proportion de celle des secondes : Constantin et ses fils abolirent le sacrifice, et le martyre cessa ; Julien rétablit le sacrifice et le martyre recommença.

Rendus habiles par le malheur, les chrétiens avaient perfectionné l'art de secourir : point de ruses que la charité n'inventât pour pénétrer dans les cachots, pour corrompre les geôliers, c'est-à-dire pour les faire chrétiens et les conduire avec leurs prisonniers à la mort. L'histoire du philosophe Pérégrin, qui se brûla à son de trompe et à jour marqué, nous a transmis une preuve inattendue de l'activité évangélique.

Pérégrin, en voyageant, s'était donné comme néophyte ; arrêté en Palestine, les chrétiens se hâtèrent de l'environner. Dès le matin des femmes, des veuves, des enfants, assiégeaient la prison ; la nuit, quelque prêtre s'introduisait à prix d'argent auprès du philosophe. De toutes les cités de l'Asie affluaient des frères qui, par ordre de la communauté, venaient encourager le prisonnier. " C'est une chose inouïe, dit Lucien, que l'empressement de ces hommes : quand quelques-uns d'entre eux sont tombés dans le malheur, ils n'épargnent rien. Ces misérables se figurent qu'ils vivront après leur vie. Ils méprisent la mort, et plusieurs s'abandonnent volontairement aux supplices¹.

Dix batailles générales, les dix grandes persécutions, furent livrées, sans compter une multitude d'actions particulières : les femmes brillèrent dans ces combats. Symphorien était conduit au martyre à Autun, dans les Gaules ; sa

¹ Lucian., *In Pereg.*

mère lui criait du haut des murailles de la ville : **Mon fils, mon fils, Symphorien, élève ton coeur en haut ; on ne te ravit pas la vie, on te la change pour une vie meilleure**¹.

Blandine, esclave, fut la dernière couronnée parmi les confesseurs de Lyon : elle subit les fouets, les bêtes, la chaise de fer embrasée : elle allait à la mort comme au lit nuptial, comme au festin des noces².

Il y avait en Égypte une autre esclave d'une rare beauté, nommée Potamienne ; son maître, devenu amoureux d'elle, voulut d'abord la séduire, et ensuite la ravir de force : repoussé par la vertueuse fille, il la livra au préfet Aquila, comme chrétienne. Le préfet invita Potamienne à céder aux désirs de son maître ; sur son refus, il la condamna à être plongée dans une chaudière de poix bouillante, et la menaça de la faire violer par les gladiateurs. Potamienne dit : **Par la vie de l'empereur, je vous supplie de ne pas me dépouiller et de ne pas m'exposer nue. Que l'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits.** Cette grâce lui fut accordée, et Marcelle, sa mère, subit le supplice du feu³.

La dérision qui se mêlait à la cruauté débauchée n'ôtait rien à la gravité du malheur. Les sept vierges d'Ancyre, abandonnées à l'insolence de quelques jeunes hommes avant d'être noyées, ont effacé par un seul mot ce qui se pouvait attacher d'étrange à l'infortune de leur vieillesse. La plus âgée ôta son voile, et montrant sa tête chenue au jeune homme : **Tu as peut-être une mère blanchie comme moi. Laisse-nous nos larmes, et prends pour toi l'espérance**⁴.

Félicité, matrone romaine d'un rang illustre, fut jugée à mort avec ses sept fils, qu'elle encouragea à confesser hardiment.

Symphorose, de Tibur, avait également sept fils. Adrien l'appela devant lui, et l'exhorta à sacrifier ; elle répondit : **Getulius, mon mari, et son frère Amantius, étaient vos tribuns, et ils ont préféré la mort à vos idoles.** Symphorose, pendue par les cheveux, fut précipitée dans ces cascades qui avaient baigné les courtisanes et rafraîchi le vin d'Horace. Les sept fils suivirent leur mère⁵.

Un des quarante martyrs de Sébaste avait résisté à la double épreuve de la glace et du feu : les bourreaux, l'oubliant à dessein et le laissant sur la place, espéraient qu'il abjurerait ; sa mère le mit de ses propres mains dans le tombereau : **Va, dit-elle, mon fils ! achève ton heureux voyage avec tes compagnons, afin que tu ne te présentes pas à Dieu le dernier**⁶.

Il n'est rien de plus célèbre dans les Actes sincères que le martyre de Perpétue et de Félicité à Carthage. Perpétue, femme noble, était âgée de vingt-deux ans ; son père et sa mère vivaient ; elle avait deux frères ; elle était mariée, et nourrissait un enfant : Félicité était esclave et enceinte.

¹ *Nate nate, Symphoriane (...) Sursum cor suspende fili ; hodie tibi vita non tollitur, sed mutatur in melius.* (Act. Martyr. in Symphor., p. 72 ; Parisiis, 1689.)

² *Beata vero Blandina ultima omnium... festinat, exultans, ovans, velut ad thamamum sponsi invitata et ad nuptiale convivium.* (Eusèbe, lib. IV, cap. III, p. 539.)

³ *Cum venerabili matre, Marcella, ignis supplicii consummata est.* (Eusèbe, lib. VI, cap. V.)

⁴ *Velum raptim discerpens ostendebat et capitis sui canitiem : et haec inquit : Reverere, fili, nam et tu forsitan matrem jam canam habes. Et nobis quidem miseris relinque lacrymas ; tibi vero spem habe.* (Act. Mart. sincera, p. 360. Parisiis, 1689)]

⁵ *Alia vero die jussit Adrianus imperator simul omnes septem filios ejus sibi praesentari et ad trochleas extendi.* (Act. Mart. sincera, p. 29.)

⁶ *O nate ! inquit, perfice cum tuis contubernalibus iter beatum, ne unus desis illorum choro, ne reliquis serius Domino praesenteris.* (Act. sinc., p. 469 ; Veron., 1731.)

Le père de Perpétue, païen zélé, engageait sa fille à sacrifier. Après avoir été quelques jours sans voir mon père (c'est Perpétue qui écrit elle-même la relation du commencement de son martyre), j'en rendis grâces au Seigneur, et son absence me soulagea. Ce fut dans ce peu de jours que nous fumes baptisés : je ne demandai, au sortir de l'eau, que la patience dans les peines corporelles. Peu de jours après, on nous mit en prison ; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres. La rude journée (*O diem asperum !*) ! Un grand chaud à cause de la foule. Les soldats nous poussaient. Enfin, je mourais d'inquiétude pour mon enfant. Alors les bienheureux diacres, Tertius et Pompone, qui nous assistaient, obtinrent, pour de l'argent, que nous pussions sortir et passer quelques heures en un lieu plus commode dans la prison. Nous sortîmes ; chacun pensait à soi : je donnais à téter à mon enfant¹, je le recommandais à ma mère ; je fortifiais mon frère ; je séchais de douleur de voir celle que je leur causais : je passai plusieurs jours dans ces angoisses (...).

Le bruit se répandit que nous devions être interrogés. Mon père vint de la ville à la prison, accablé de tristesse ; il me disait : Ma fille, prends pitié de mes cheveux blancs ! aie pitié de moi !² Si je suis digne que tu m'appelles ton père, si je t'ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes ! Regarde ta mère, regarde ton fils, qui ne pourra vivre après toi : quitte cette fierté, de peur de nous perdre tous, car aucun de nous n'osera plus parler s'il t'arrive quelque malheur.

Mon père s'exprimait ainsi par tendresse, me baisant les mains, se jetant à mes pieds, pleurant, ne me nommant plus sa fille, mais sa dame. Je le plaignais, voyant que de toute ma famille il serait le seul à ne se pas réjouir de notre martyre. Je lui dis pour le consoler : Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu : car sachez que nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne. Il se retira contristé.

Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous chercher pour être interrogés. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins ; il s'amassa un peuple infini. Nous montâmes au tribunal (...).

Le procureur Hilarien me dit : *Épargne la vieillesse de ton père, épargne l'enfance de ton fils ; sacrifie pour la prospérité des empereurs. — Je n'en ferai rien*, répondis-je. — *Es-tu chrétienne ?* me dit-il. Et je répliquai : *Je suis chrétienne*³. Comme mon père s'efforçait de me tirer du tribunal, Hilarien commanda qu'on l'en chassât, et il reçut un coup de baguette ; je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je souffris de voir mon père maltraité dans sa vieillesse ! Alors Hilarien prononça notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes joyeux à la prison. Comme mon enfant avait été accoutumé de me téter et de demeurer avec moi ; j'envoyai aussitôt le diacre Pompone pour le demander à mon père : mais il ne le voulut pas donner, et Dieu permit que l'enfant ne demandât plus la mamelle et que mon lait ne m'incommodât plus.

La relation de Perpétue finit à la troisième des visions qu'elle eut dans son cachot.

¹ *Ego infantem lactabam.* (*Act. sinc.*, p. 81.)

² *Miserere, filia, canis meis ; miserere patri !* (*Act. sinc.*, p. 82.)

³ *Act. sinc.*, p. 82 et 83.

Félicité était grosse de huit mois, et voyant le jour du spectacle si proche, elle était fort affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes grosses avant leur terme. Les compagnons de son sacrifice étaient sensiblement tristes de leur côté, de la laisser seule dans le chemin de leur commune espérance. Ils se joignirent donc tous ensemble à prier et à gémir pour elle, trois jours avant le spectacle. Aussitôt après leur prière les douleurs la prirent : et comme l'accouchement est naturellement plus difficile dans le huitième mois, son travail fut rude, et elle se plaignait. Un des guichetiers lui dit : Tu te plains, que feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes¹ ? Elle accoucha d'une fille, qu'une femme chrétienne éleva comme son enfant. (...) Les frères et les autres eurent la permission d'entrer dans la prison et de se rafraîchir avec eux. Le concierge de la prison était déjà converti. Le jour de devant le combat on leur donna, suivant la coutume, le dernier repas que l'on appelait le *souper libre*, et qui se faisait en public, mais les martyrs le convertirent en une agape. Ils parlaient au peuple avec leur fermeté ordinaire (...) Remarquez bien nos visages, disaient-ils, afin de nous reconnaître au jour du jugement.

Celui du combat étant venu, les martyrs sortirent de la prison pour l'amphithéâtre comme pour le ciel, gais, plutôt émus de joie que de crainte. Perpétue suivait d'un visage serein et d'un pas tranquille, comme une personne chérie de Jésus-Christ, baissant les yeux pour en dérober aux spectateurs la vivacité². Félicité était ravie de se bien porter de sa couche, pour combattre les bêtes. Etant arrivés à la porte, on les voulut obliger, suivant la coutume, à prendre les ornements de ceux qui paraissaient à ce spectacle. C'était pour les hommes un manteau rouge, habit des prêtres de Saturne ; pour les femmes une bandelette autour de la tête, symbole des prêtresses de Cérès. Les martyrs refusèrent ces livrées de l'idolâtrie (...).

Perpétue et Félicité furent dépouillées et mises dans des filets pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple en eut horreur, voyant l'une si délicate et l'autre qui venait d'accoucher : on les retira, et on les couvrit d'habits flottants. Perpétue fut secouée la première et tomba sur le dos : elle se mit en son séant, et voyant son habit déchiré par le côté, elle le retira pour se couvrir la cuisse, plus attentive à la pudeur qu'à la souffrance. Elle renoua ses cheveux épars, pour ne pas paraître en deuil, et voyant Félicité toute froissée, elle lui donna la main afin de l'aider à se relever. Elles allèrent ainsi vers la porte Sana-Vivaria, où Perpétue fut reçue par un catéchumène nommé Rustique. Alors elle s'éveilla comme d'un profond sommeil, et commença à regarder autour d'elle, en disant : Je ne sais quand on nous exposera à cette vache. On lui dit ce qui s'était passé : elle ne le crut que lorsqu'elle vit sur son corps et sur son habit des marques de ce qu'elle avait souffert³. Elle fit appeler son frère, et s'adressant à lui et à Rustique, elle leur dit : Demeurez fermes dans la foi ; aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos souffrances. (...) Le peuple demanda qu'on les ramenât au milieu de l'amphithéâtre. Les martyrs y allèrent d'eux-mêmes, après s'être donné le baiser de paix. Félicité tomba en partage à un gladiateur maladroit qui la piqua entre les os, et la fit crier ; car ces exécutions

¹ Act. sinc., p. 86.

² Act. sinc., p. 87.

³ Act. sinc., p. 590.

des bestiaires demi-morts étaient l'apprentissage des nouveaux gladiateurs. Perpétue conduisit elle-même à sa gorge la main errante du confecteur¹.

Dans cette même Carthage, qui rappelait tant d'autres souvenirs, Cyprien remporta la palme due à son éloquence et à sa foi ; ce premier Fénelon eut la tête tranchée : il se banda lui-même les yeux ; Julien, prêtre, et Julien, diacre, lui lièrent les mains ; ses néophytes étendirent des linges pour recevoir son sang.

Longtemps avant lui, Polycarpe, qui gouvernait l'église de Smyrne depuis soixante-dix ans, et qui avait été placé par l'apôtre Jean, fit, d'après l'ordre du consul, son entrée sur un âne dans sa ville épiscopale, comme le Christ dans Jérusalem. Le peuple criait : *C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux, qu'on lâche un lion contre Polycarpe ! Cela ne se put, parce que les combats des bêtes étaient achevés. Alors le peuple cria tout d'une voix : Que Polycarpe soit brûlé vif !*

Le bûcher préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et se dépouilla de ses habits. On le voulait clouer au bûcher comme son maître à la croix ; il déclara que cette précaution était inutile, et qu'il demeurerait ferme ; il fut donc simplement attaché : il ressemblait à un bélier choisi dans le troupeau comme un holocauste agréable et accepté de Dieu. Le vieillard regarda le ciel, et dit :

Dieu de toutes les créatures, je te rends grâce ! Je prends part au calice de la passion de ton Christ pour ressusciter à la vie éternelle. Je te bénis, je te glorifie par le pontife Jésus-Christ, ton fils bien aimé à qui gloire soit rendue, à toi et à l'Esprit saint, dans les siècles à venir ! Amen².

Quand il eut dit, le feu fut mis au bûcher ; les flammes se déployèrent autour de la tête du martyr comme une voile de vaisseau enflée par le vent³. Ses actes portent qu'il ressemblait à de l'or ou de l'argent éprouvé au creuset⁴, et qu'il exhalait une odeur d'encens ou d'un parfum vital⁵. Le confecteur chargé d'achever les bêtes blessées perça Polycarpe ; il sortit tant de sang des veines du vieillard qu'il éteignit le feu⁶.

Pothin, évêque de Lyon, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, faible et infirme, fut battu, foulé aux pieds, traîné dans l'arène et rejeté dans la prison, où il rendit l'esprit. Ses compagnons de souffrance semblaient, au milieu des supplices, se guérir d'une plaie par une plaie nouvelle ; les exécuteurs en les tourmentant avaient moins l'air de bourreaux qui font des blessures que de médecins qui les pansent, tant ces confesseurs étaient joyeux. Plusieurs d'entre eux, du fond des cachots où on les replongea avant de leur donner le coup de la mort, écrivirent en grec le récit de leur martyre. La lettre portait cette suscription : *Les serviteurs de Jésus-Christ, qui demeurent à Vienne et à Lyon, en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et la même espérance dans la rédemption : paix, grâce et gloire de la part de Dieu le Père, et de Jésus-Christ notre Seigneur⁷.*

¹ Act. sinc., p. 88.

² Eusèbe, Hist. ecclés., lib. IV, p. 73.

³ Eusèbe, Hist. ecclés., lib. IV, p. 73.

⁴ Eusèbe, Hist. ecclés., lib. IV, p. 73.

⁵ Eusèbe, Hist. ecclés., lib. IV, p. 73.

⁶ Eusèbe, Hist. ecclés., lib. IV, cap. XV, p. 72.

⁷ Servi J.-C. qui Viennam et Lugdunum Galliae incolunt fratribus in Asia et Phrygia qui eamdem nobiscum redemptionis fidem et spem habent : pax, gratia et gloria, a Deo Patre et Christo Jesu Domino nostro, sit vobis. (Eusèbe, Hist., lib. V, cap. I, p. 84.)

Je ne vous parlerai point du martyr de séduction employé après l'inutilité des menaces et des douleurs : dignités, honneurs, fortune, voluptés même essayées par de belles femmes, furent sans succès comme les lions et le feu.

Il y a de la puissance dans le sang : ces générations de l'âge héroïque chrétien, qui subjuguèrent les classes industrielles, enfantèrent les générations de l'âge philosophique chrétien, qui conquièrent à leur tour les hommes de l'intelligence. Cet âge philosophique n'est pas séparé brusquement de l'âge héroïque ; il prend naissance dans celui-ci ; ses premiers génies enseignent et meurent sur l'échafaud, mais leur doctrine règne et triomphe dans leurs successeurs, quand l'heure des confesseurs est passée. Le christianisme philosophique ne détruit pas non plus le christianisme héroïque, mais les sacrifices s'accomplissent d'une autre façon dans les combats contre les hérésiarques ou sous le fer des barbares.

Deuxième partie : suite des moeurs des chrétiens. Age philosophique. Hérésies

Dans ce second âge du christianisme, la grandeur des moeurs publiques et la sublimité intellectuelle remplacent la vertu des moeurs privées et la beauté morale évangélique. Ce n'est plus l'Église militante, esclave, démocratique dans les cachots et dans le sang ; c'est l'Église triomphante, libre, royale, à la tribune et sur la pourpre. Les docteurs succèdent aux martyrs : ceux-ci n'avaient eu que leur foi, ceux-là ont leur foi et leur génie. La partie choisie du monde païen, qui n'avait cédé ni à la simplicité apostolique ni à l'autorité des bûchers, écoute, s'étonne, et bientôt se rend en retrouvant dans la bouche des Pères les systèmes des sages plus clairement et plus éloquemment expliqués.

Les hautes écoles chrétiennes ressemblaient aux écoles philosophiques ; les chaires comptaient une suite non interrompue de professeurs comme à Athènes. Rodon hérite de Tatien, et Maxime, successeur de Rodon, examine la question de l'origine du mal et de l'éternité de la matière¹. Clément d'Alexandrie, qui remplace Panthenus, s'était nourri des ouvrages de Platon ; il cite, dans ses *Stromates*, les maîtres sous lesquels il avait étudié : un en Grèce, un en Italie, deux en Orient : " Mon maître en Palestine, dit-il, était une abeille, qui, suçant les fleurs de la prairie apostolique et prophétique, déposait dans l'esprit de ses auditeurs un doux et immortel trésor. "

Dans son traité *Du vrai Gnostique* (celui qui connaît), Clément fait le portrait du sage même des philosophes : Le gnostique n'est plus sujet aux passions ; rien dans cette vie n'est fâcheux pour lui : il a reçu la lumière inaccessible ; il ne fait pas sortir son corps volontairement de la vie, parce que Dieu le lui défend, mais il retire son âme des passions². Le gnostique use de toutes les connaissances humaines³. C'est faiblesse de craindre la philosophie des païens ; la foi qu'elle ébranlerait serait bien fragile⁴. Le gnostique se sert de la musique pour régler les moeurs ; il vit libre, ou, s'il est marié et s'il a des enfants, il regarde sa femme comme sa soeur, puisque sa femme ne sera plus pour lui qu'une soeur quand

¹ *Rodon... eruditus a Tatiano, libros quam plurimos et contra Marcionis haeresim scripsit.* (Eusèbe, *Hist.*, lib. V, cap. XIII.)

² Clément d'Alexandrie, *Stromates*, lib. VI. p. 652 ; Lutetiae Parisiorum, 1641.

³ *Stromates*, lib. VI, p. 941.

⁴ *Stromates*, lib. VI, p. 655.

elle sera dans le ciel. Les sacrifices agréables à Dieu sont les vertus et l'humilité avec la science.

La renommée d'Origène était répandue dans tout le monde romain, et les polythéistes mêmes admiraient le docteur chrétien. Etant un jour entré dans l'école de Plotin, au moment où celui-ci faisait sa leçon, Plotin rougit, interrompit son discours, et ne le continua qu'à la sollicitation de son illustre auditeur, dont il fit un pompeux éloge en reprenant la parole¹.

Plotin, fondateur du néoplatonisme, n'en était pas l'inventeur ; c'était Ammonius Saccas qui avait enseigné mystérieusement sa doctrine à Plotin et à Origène. Origène trahit le secret.

Ces Pères de l'Église, la plupart sortis des écoles philosophiques et nés de familles païennes, furent non seulement des professeurs éloquents, mais encore des hommes politiques : alors brillèrent ces évêques qui bravaient la puissance des empereurs et la brutalité des rois barbares. Athanase livre ses combats contre les ariens : cité au concile de Tyr, déposé à celui de Jérusalem, il est exilé à Trêves par Constantin. Il revient ; les peuples accourent sur son passage ; il rentre en triomphe dans sa ville épiscopale. Quatre-vingt-dix évêques ariens, ayant à leur tête Eusèbe de Nicomédie, le condamnent de nouveau à Antioche : cent évêques orthodoxes le déclarent innocent dans Alexandrie : le pape Jules confirme cette sentence à Rome. Le prélat remonte sur son siège ; il en est chassé par ordre de Constance, qui met à exécution les décrets ariens des conciles d'Arles et de Milan. Athanase célébrait une fête solennelle dans l'église de Saint-Théon à Alexandrie ; comme il chantait le psaume du triomphe d'Israël sur Pharaon, le peuple répétant à la fin de chaque verset : [La miséricorde du Seigneur est éternelle](#), des soldats enfoncent les portes : le peuple fuit, Athanase reste à l'autel entouré des prêtres et des moines qui le dérobent à la perquisition des soldats. Il se réfugie dans les lieux écartés de l'Égypte ; les religieux qui lui donnent asile sont inquiétés : ce génie enthousiaste s'enfonce plus avant dans la solitude, comme un glaive ardent dans le fourreau. Un serviteur qui lui reste va chaque jour, au péril de sa vie, chercher la nourriture de son maître. Que fait Athanase parmi les sables ? Il écrit. Les sépulcres des princes de Tanis, les puits où dorment les momies des persécuteurs de Moïse, sont les bibliothèques de ce seul vivant, c'est là qu'il trace les pages qui du fond du désert remuent les passions du monde. A la mort de Constance, Athanase reparaît au milieu de son peuple. Julien le force à rentrer dans la Thébaïde ; il revient quand Julien est passé. Valens le proscrit, et il se cache au tombeau de son père. Enfin il émerge une dernière fois de l'ombre, et, torrent calmé, achève paisiblement sa course. Sur les quarante-six années de l'épiscopat d'Athanase, vingt s'étaient écoulées dans l'exil.

Grégoire de Nazianze, nommé évêque orthodoxe de Constantinople, dont il ne fut d'abord que le missionnaire, eut à soutenir les outrages des ariens : Théodose, qui l'avait intronisé à main armée, l'abandonna. Grégoire, obligé de s'arracher à l'église de sa création et de son amour, lui fit ces adieux pathétiques qui ont retenti jusqu'à nous. Il passa la fin de ses jours dans sa retraite de Cappadoce, chantant, car il était poète, l'inconstance des amitiés humaines, la fidélité du commerce de Dieu et la beauté qui fait oublier toutes les autres, celle de la vertu.

¹ Eusèbe, *Hist. ecclés.*, lib. VI, cap. XIX.

Basile, archevêque de Césarée, mérita le surnom de Grand. Il donna des règles en Orient à la vie cénobitique. On a de lui plus de trois cent cinquante lettres, des homélies et un panégyrique des quarante martyrs. Ces ouvrages nous apprennent une infinité de choses ; ils sont écrits d'un grand style : saint Basile est peut-être, avec saint Ephrem, un des Pères qui s'éloignent le plus du génie antique et se rapprochent le plus du génie moderne. Il excelle dans les descriptions de la nature. Je ne citerai point, parce qu'elle est trop connue, sa lettre à Grégoire de Nazianze sur la solitude que lui, Basile, avait choisie dans le Pont¹ ; ses neuf homélies sur l'*Hexaméron*, ou l'oeuvre de six jours, sont une espèce de cours d'histoire naturelle ; il les prêchait pendant le jeûne du carême, le matin et le soir, et lorsqu'il reprenait la parole, il renvoyait ses auditeurs à ce qu'il avait dit la veille. La physique de l'*Hexaméron* n'est pas bonne, mais les détails en sont charmants. L'orateur s'applique à faire sortir de l'histoire des plantes et des animaux les instructions de la morale. Un jour, parlant des reptiles et des quadrupèdes, il passait sous silence les oiseaux² ; aussitôt la rustique assemblée de lui indiquer son oubli par des signes. Le naturaliste chrétien, naïvement interrompu, reconnaît son tort ; il change de sujet et décrit l'instinct des oiseaux avec un bonheur extraordinaire ; il tire même un enseignement religieux d'une erreur : selon lui il est des oiseaux chastes qui se reproduisent sans s'unir : de là la virginité de Marie³.

Valens voulut contraindre Basile à embrasser l'arianisme : il lui envoya Modeste, préfet d'Orient, avec l'ordre de l'effrayer par des menaces. Modeste s'étonna de la fermeté de Basile. Apparemment, lui dit le saint, **que vous n'avez jamais rencontré d'évêque**. Après sa mort, Basile fut en si grande renommée, qu'on cherchait à l'imiter jusque dans ses défauts : on affectait sa pâleur, sa barbe, sa démarche, sa lenteur à parler, car il était pensif et recueilli. On s'habillait comme lui, on se couchait comme lui ; on se nourrissait de choses dont il aimait à se nourrir. Cet évêque universel a fondé les premiers hôpitaux de l'Asie.

Flavien et Jean Chrysostome furent encore plus mêlés que Basile à la politique. Dans la sédition d'Antioche, Chrysostome, alors simple prêtre, sema des consolations par ses discours, et Flavien, malgré son grand âge, se rendit à Constantinople. Arrivé au palais de l'empereur, introduit dans ses appartements, il se tint debout sans parler, baissant la tête, se cachant le visage comme s'il eût été seul coupable du crime de son peuple. Théodose s'approcha de lui, et lui reprocha l'ingratitude des Antiochiens. Alors l'évêque, fondant en larmes : **Vous pouvez en cette occasion orner votre tête d'un diadème plus brillant que celui que vous portez. On a renversé vos statues, élevez-en de plus précieuses dans le coeur de vos sujets.**

Quelle gloire pour vous quand un jour on dira : Une grande ville était coupable ; gouverneurs et juges épouvantés n'osaient ouvrir la bouche ; un vieillard s'est montré, il a touché le prince ! Je ne viens pas seulement de la part du peuple, je viens de la part de Dieu vous déclarer que si vous remettez aux hommes leurs fautes, votre père céleste vous remettra vos péchés. D'autres vous apportent de l'or, de l'argent, des présents ; moi je ne vous offre que les saintes lois, vous exhortant à imiter notre maître ; ce maître nous comble de ses biens, quoique

¹ Voyez encore les nouveaux *Mélanges historiques et littéraires* de M. Villemain, p. 322 et suiv. Il en existe aussi deux autres traductions.

² *Et sermo hujusmodi nobis cum avibus evolaverat.* (S. Ambroise, *Hexameron*, lib. V, p. 90, t. I, Parisii, 1586.)

³ S. Ambroise, *Hexameron*, lib. V, cap. XX, p. 97.

nous l'offensions tous les jours. Ne trompez pas mes espérances ; si vous pardonnez à notre ville, j'y retournerai plein de joie, si vous la condamnez, je n'y rentrerai jamais.

En entendant ce discours, Théodose s'écria : Serions-nous implacables envers les hommes, nous qui ne sommes que des hommes, lorsque le maître des hommes a prié sur la croix pour ses bourreaux ?¹ Le christianisme était à la fois un principe et un modèle : on ne saurait croire combien cet exemple du pardon du Christ, incessamment rappelé pendant les siècles de barbarie et de despotisme, a été salulaire à l'humanité.

Saint Chrysostome avait pratiqué quatre ans la vie ascétique sur les montagnes ; il passa deux années entières dans une caverne sans se coucher et presque sans dormir : il avait fui, parce qu'on avait songé à le faire évêque. Si dans l'âge héroïque chrétien, quand il s'agissait d'être le premier martyr, ce n'était pas un léger fardeau que l'épiscopat, ce fardeau n'était pas moins pesant dans l'âge philosophique du christianisme : il fallait avoir le talent de la parole, la science de l'homme de lettres, l'habileté de l'homme d'État, la fermeté de l'homme de bien. Plus tard, lors de l'invasion des barbares, toutes les tribulations des temps tombaient à la charge des prélats, Jean Bouche d'Or, devenu évêque de Constantinople, corrigea le clergé, gouverna par ses conseils les églises de la Thrace et de l'Asie, et résista aux entreprises du Goth Gaïnas. Quelquefois il était obligé de quitter l'autel, ayant l'esprit trop agité pour offrir le sacrifice. On conspira contre lui ; on l'accusa d'orgueil, d'injustice, de violence, d'amour des femmes : afin de se justifier de cette dernière faiblesse, il offrit d'exposer l'état où l'avaient réduit les austérités de sa jeunesse. Condamné au concile du Chêne, chassé de Constantinople et bientôt rappelé, il osa braver Eudoxie, qui jura sa mort. Ce fut alors qu'il prononça le fameux discours où il disait : Hérodiade est encore furieuse, elle danse encore, elle demande encore la tête de Jean. Précipité, comme Démosthène, de la tribune dont il était la gloire, enlevé de l'autel où il avait donné un asile à Eutrope, Chrysostome reçoit l'ordre de quitter Constantinople. Il dit aux évêques, ses amis : Venez, prions ; prenons congé de l'ange de cette église. Il dit aux diaconesses : Ma fin approche ; vous ne reverrez plus mon visage. Il descendit par une route secrète aux rives du Bosphore pour éviter la foule, s'embarqua et passa en Bithynie. Exilé à Cucuse, les peuples, les moines, les vierges, accouraient à lui, tous s'écriaient : Mieux vaudrait que le soleil perdit ses rayons que Bouche d'Or ses paroles.

Tout banni qu'il était, les ennemis de Chrysostome le redoutaient encore, et sollicitèrent pour lui un exil plus lointain. Il fut enjoint au confesseur de se transporter à Pytonte, sur le bord du Pont-Euxin. Le voyage dura trois mois : les deux soldats qui conduisaient Chrysostome le contraignaient de marcher sous la pluie ou à l'ardeur du soleil, parce qu'il était chauve. Quand ils eurent passé Comane, ils s'arrêtèrent dans une église dédiée à saint Basile, martyr. Le saint se trouva mal ; il changea d'habits, se vêtit de blanc, communia (il était à jeun), distribua aux assistants ce qui lui restait, prononça ces mots qu'il avait ordinairement à la bouche : Dieu soit loué de tout ; puis, allongeant les pieds, il dit le dernier amen².

¹ S. Chrysostome, *Homel.*

² *Candidas vestes requirit, exutisque prioribus eas sibi jejunos induit, omnibus ad calceamenta usque mutatis, atque reliquas praesentibus distribuit ; et cum dixisset more suo : Gloria Dei propter omnia, et ultimum Amen obsignasset, extendit pedes.* (Pallad., *Dialog. de Vit. S. Chrysostome*, p. 101.)

Rien de plus complet et de plus rempli que la vie des prélats du IV^e et du V^e siècle. Un évêque baptisait, confessait, prêchait, ordonnait des pénitences privées ou publiques, lançait des anathèmes ou levait des excommunications, visitait les malades, assistait les mourants, enterrait les morts, rachetait les captifs, nourrissait les pauvres, les veuves, les orphelins, fondait des hospices et des maladreries, administrait les biens de son clergé, prononçait comme juge de paix dans des causes particulières, ou arbitrait des différends entre des villes ; il publiait en même temps des traités de morale, de discipline et de théologie, écrivait contre les hérésiarques et contre les philosophes, s'occupait de science et d'histoire, dictait des lettres pour les personnes qui le consultaient dans l'une et l'autre religion, correspondait avec les églises et les évêques, les moines et les ermites, siégeait à des conciles et à des synodes, était appelé aux conseils des empereurs, chargé de négociations, envoyé à des usurpateurs ou à des princes barbares pour les désarmer ou les contenir : les trois pouvoirs religieux, politique et philosophique, s'étaient concentrés dans l'évêque. Saint Ambroise va en ambassade auprès de Maxime, fait sortir Théodose du sanctuaire, réclame les cendres de Gratien, ne peut sauver Valentinien II, et refuse de communiquer avec Eugène. Au milieu de ces grandes occupations, il compose tous ces ouvrages qui nous restent, introduit la musique dans les églises d'Occident, et laisse des chants si renommés que dans les siècles suivants le mot hymne et le mot *ambrosianum* devinrent synonymes.

Les travaux de saint Augustin ne sont point surpassés par ceux de saint Ambroise. Quatre-vingt-treize ouvrages en deux cent trente-deux livres, sans compter ses lettres, attestent la fécondité et la variété du génie du fils de Monique. Si je pouvais, dit-il dans une lettre à Marcellin, vous rendre compte de mon temps et des ouvrages auxquels j'ai été obligé de mettre la main, vous seriez surpris et affligé de la quantité d'affaires qui m'accablent. (...) Quand j'ai un peu de relâche de la part de ceux qui ont recours à moi, je ne manque pas d'autre travail ; j'ai toujours quelque chose à dicter qui me détourne de suivre ce qui serait plus de mon goût dans les courts intervalles de repos que m'accordent les besoins et les passions des autres¹. Augustin écrit contre les donatistes ; ceux-ci veulent le tuer : il intercède pour eux ; il a un démêlé avec saint Jérôme ; il s'occupe d'arbitrage ; il reçoit les fugitifs après le sac de Rome. Son amitié et ses liaisons avec le comte Boniface sont célèbres : la lettre qu'il écrivit à cet homme offensé, pour le rappeler à l'amour de la patrie, lui fait grand honneur. Jugez vous-même : si l'empire romain vous a fait du bien, ne lui rendez pas le mal pour le bien ; si l'on vous a fait du mal, ne rendez pas le mal pour le mal. Augustin était propre, mais simple dans ses vêtements. Il faut, disait-il, que mes habits soient tels que je les puisse donner à mes frères s'ils n'en ont point ; il faut qu'ils conviennent par leur modestie à ma profession, à un corps cassé de vieillesse et à mes cheveux blancs². Il était chaussé, et disait à ceux qui allaient pieds nus : J'aime votre courage ; souffrez ma faiblesse. Aucune femme n'entrait dans sa maison, pas même sa soeur ; s'il était absolument obligé de communiquer avec des femmes, il ne leur parlait qu'en présence d'un prêtre : il se souvenait de sa chute. Il mourut dans Hippone assiégée, sans faire de testament, car dans son extrême pauvreté il n'avait rien à laisser à personne.

Saint Jérôme est une autre grande figure de ces temps, mais d'une tout autre nature : orageux, passionné, solitaire, regrettant le monde dans le désert, le

¹ S. Augustin, *epist.*, p. 139.

² Posid., in *vit. S. Augustin*, cap. XXII.

désert dans le monde ; voyageur qui cherche partout un abri et qui se surcharge de travaux comme il se couvre de sable, pour *étouffer* ce qu'il ne saurait étouffer ; matelot naufragé, pèlerin sauvage et nu qui apporte ses douleurs aux lieux des douleurs du Fils de l'Homme, et qui, courbé sous le poids des jours, peut à peine rester au pied de la croix.

Augustin et Jérôme appartiennent aux temps modernes ; on reconnaît en eux un ordre d'idées, une manière de sentir, ignorés de l'antiquité. Le christianisme a fait vibrer dans ces cœurs une corde jusque alors muette ; il a créé des hommes de rêverie, de tristesse, de dégoût, d'inquiétude, de passion, qui n'ont de refuge que dans l'éternité.

Le clergé régulier formait une partie considérable de l'organisation chrétienne : dans le monde civilisé romain, les moines étaient des hommes de la nature, comme ils furent des hommes de la civilisation dans le monde barbare. On distinguait trois sortes de religieux : les reclus enfermés dans leurs cellules, les anachorètes dispersés dans les déserts, les cénobites qui vivaient en communauté. Les règles de quelques ordres monastiques étaient des chefs-d'œuvre de législation. Trois causes générales peuplèrent les cloîtres : la religion, la philosophie et le malheur ; on se mit à part de la société, quand elle eut perdu le pouvoir de protéger. Les couvents devinrent par cela même une pépinière d'hommes de talent et d'indépendance.

L'occupation manuelle des cénobites était de faire des cordes, des paniers, des nattes, du papier ; ils transcrivaient aussi des livres¹ ; travaux dont saint Ephrem se plaît à tirer des leçons.

Paul ermite, Antoine, Pacôme, Hilarion, Macaire, Siméon Stylite, sont des personnages inconnus à l'hellénisme : leurs vêtements, leurs palmiers, leurs fontaines, leurs corbeaux, leurs lions, leurs montagnes, leurs grottes, leurs vieux tombeaux, les ruines où les démons les tentaient, les colonnes qui leur élevaient dans les airs une autre solitude, appartiennent à la puissance de l'imagination orientale chrétienne.

Les ascètes erraient en silence sur le Sinaï comme les ombres du peuple de Dieu. Ces aspirants du ciel exerçaient un grand pouvoir sur la terre : les empereurs les envoyaient consulter. Constantin adresse une lettre à saint Antoine et l'appelle son père ; saint Antoine assemble ses moines, et leur dit : **Ne soyez pas surpris qu'un empereur nous écrive, ce n'est qu'un homme : étonnez-vous plutôt de ce que Dieu ait écrit une loi pour les hommes**². Antoine se refuse à toute réponse ; ses disciples le pressent ; alors il mande à Constantin et à ses deux fils : **Méprisez le monde, songez au jugement dernier, souvenez-vous que Jésus-Christ est le seul roi véritable et éternel ; pratiquez l'humanité et la justice**³.

Dans la sédition d'Antioche, les moines descendirent de leurs montagnes et s'établirent à la porte du palais, implorant la grâce des coupables. Un d'entre eux, Macedonius, surnommé le Critophage, rencontre dans la ville deux commissaires de l'empereur, il en saisit un par le manteau, et leur ordonne à tous deux de descendre de cheval : la hardiesse de ce petit vieillard couvert de haillons indignes les commissaires ; mais ayant appris qui il était, ils lui

¹ *Funiculos efficis... ? In mente habeto illos qui per mare navigant. Sportulas exiguas operaris ? Quae nuncupatur malaccia cogita (...)* *Pulchre et eleganter scribis ? Odiorum fabricatores cogita.* (*S. patris Ephroem. Syri Paroensis quadragesima septima*, p. 337 ; Antuerpiae, 1619.)

² S. Anastasii archiepiscop., *S. Antonii Vita*, t. II, p. 856 ; Parisiis, 1698.

³ S. Anastasii archiepiscop., *S. Antonii Vita*, t. II, p. 856 ; Parisiis, 1698.

embrassent les genoux. Amis, s'écrie l'ermite, intercédez pour le sang des coupables ; dites à l'empereur que ses sujets sont aussi des hommes faits à l'image de Dieu ; que s'il s'irrite pour des statues de bronze, une image vivante et raisonnable est bien préférable à ces statues. Quand celles-ci sont détruites, d'autres peuvent être faites : mais qui donnera un cheveu à l'homme qu'on a fait mourir ?¹ Ainsi renaissaient la liberté et la dignité de l'homme par le christianisme : ces ermites, exténués de jeûnes, retrouvaient dans l'indépendance et le mépris de la vie les droits que la société avait perdus dans le luxe et l'esclavage.

Les leçons n'étaient pas épargnées aux empereurs : Lucifer, de Caliar, apostrophe Constance au sujet d'Athanase : Si tu étais tombé entre les mains de Mathathias ou de Phinées, ils t'auraient frappé du glaive ; et moi, parce que je blesse de ma parole ton esprit trempé du sang chrétien, je te fais injure ! Que ne te venges-tu d'un mendiant ? Devons-nous respecter ton diadème, tes pendants d'oreille, tes bracelets, tes riches habits, au mépris du Créateur ? Tu m'accuses d'outrages : à qui t'en plaindras-tu ? A Dieu, que tu ne connais pas ? A toi-même, homme mortel, qui ne peux rien contre les serviteurs de Dieu ! Si tu nous fais mourir, nous arriverons à une meilleure vie. Nous te devons obéissance, mais seulement pour les bonnes oeuvres, non pour les mauvaises et pour condamner un innocent².

Lucifer était légat du pape Libère : on voit déjà poindre l'esprit véhément et dominateur des futurs Grégoire VII.

Des vices s'étaient glissés à travers les vertus : les passions privées se nourrissent dans le silence de la retraite ; les passions publiques naissent au bruit du monde. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, Salvien, plusieurs autres Pères, se plaignent de l'ambition des prélats, de la cupidité des prêtres et des moeurs des moines. Vous avez déjà vu des exemples à l'appui de ces reproches, et j'ai rappelé les lois qui s'opposent aux empiétements du clergé : que l'homme triomphe par les vertus ou par les armes, la victoire le corrompt. Ce fut surtout dans les sectes séparées de l'unité de l'Église qu'eurent lieu les plus grands désordres : les hérésies furent au Christianisme ce que les systèmes philosophiques furent au paganisme, avec cette différence que les systèmes philosophiques étaient les vérités du culte païen, et les hérésies les erreurs de la religion chrétienne.

Les hérésies sortaient presque toutes des écoles de la sagesse humaine. Les philosophies des Hébreux, des Perses, des Indiens, des Egyptiens, des Grecs, s'étaient concentrées dans l'Asie sous la domination romaine : de ce foyer allumé par l'étincelle évangélique jaillit une multitude d'hérésies, aussi diverses que les moeurs des hérésiarques étaient dissemblables. On pourrait dresser un catalogue des systèmes philosophiques et placer à côté de chaque système l'hérésie qui lui correspond. Tertullien l'avait reconnu : La philosophie, dit-il, qui entreprend témérairement de sonder la nature de la divinité et de ses décrets, a inspiré toutes les hérésies. De là viennent les Eones et je ne sais quelles formes bizarres, et la trinité humaine de Valentin, qui avait été platonicien ; de là le Dieu bon et indolent de Marcion, sorti des stoïciens ; les épicuriens enseignent que

¹ S. J. Chrysostome, *Hom.* XVII, p. 173, t. II ; Parisiis, 1718.

² *Subditos nos debere esse in bonis operibus, non in malis. An bonum est opus si eum quem innocentem scimus... interimamus ?.. (De non parcendo in Deum delinquentibus. — Luciferi, episcopi Calaritani, ad Constantium. Constantini Magni imp. aug. Opuscula, p. 299 ; Parisiis, 1568.)*

l'âme est mortelle. Toutes les écoles de philosophie s'accordent à nier la résurrection des corps. La doctrine qui confond la matière avec Dieu est la doctrine de Zénon. Parle-t-on d'un Dieu de feu, on suit Héraclite. Les philosophes et les hérétiques traitent les mêmes sujets, s'embarrassent dans les mêmes questions : D'où vient le mal, et pourquoi est-il ? D'où vient l'homme, et comment ? Et ce que Valentin a proposé depuis peu : Quel est le principe de Dieu ? A l'entendre, c'est la pensée et un avorton¹.

Saint Augustin comptait de son temps quatre-vingt-huit hérésies, en commençant aux simoniens et finissant aux pélagiens, et il avoue qu'il ne les connaissait pas toutes. Comme l'esprit ne fait souvent que se répéter, il n'est pas inutile de remarquer que le mot hérésie signifie choix, et c'est aussi ce que veut dire le mot éclectisme si fort en vogue aujourd'hui : l'éclectisme est l'hérésie des hérésies ou le choix des choix philosophiques.

Ainsi, au moment de la destruction de l'empire romain en Occident le Christianisme marchait avec douze persécutions générales [Les Actes des Apôtres démontrent qu'il y avait eu des persécutions particulières, même avant la persécution de Néron. S. Luc en fait foi, et les Actes des Apôtres, quoi qu'on en ait dit, sont authentiques.], les persécutions de Néron, de Domitien, de Trajan, de Marc-Aurèle, de Sévère, de Maximin, de Decius, de Valérien, d'Aurélien, de Dioclétien, de Constance (persécution arienne), de Julien ; avec trois schismes de l'Église romaine, les schismes des antipapes Novatien, Ursien et Eulalius ; avec plus de cent hérésies. Par schisme il faut entendre ce qu'on entendait alors, le dissentiment sur les personnes ; par hérésie, les différences dans les doctrines.

Les hérésies du premier siècle furent de trois sortes : les premières appartenaient à des fourbes, qui prétendaient être le véritable Messie ou tout au moins une intelligence divine ayant la vertu des miracles ; les secondes sortirent de ces esprits creux qui recouraient au système des émanations pour expliquer les prodiges des apôtres ; les troisièmes furent les imaginations de certains rêveurs, qui voyaient en Jésus-Christ un génie sous la forme d'un homme, ou un homme dirigé par un génie : ils disaient encore que Jésus-Christ avait enseigné deux doctrines, l'une publique, l'autre secrète ; ils mutilaient les livres du Nouveau Testament, composaient de faux évangiles et fabriquaient des lettres des apôtres. Dans ces trois classes d'hérésiarques on trouve Simon, Dosithée, Ménandre, Théodote, Gorthée, Cléobule, Hyménée, Philète, Alexandre, Hermogène, Cérinthe, les Ebionistes et les Nazaréens. Presque toutes les hérésies du Ier siècle furent juives d'extraction.

Au IIe siècle les hérésies devinrent grecques et orientales. Plusieurs philosophes de l'Asie avaient embrassé le christianisme ; ils y apportèrent les idées spéculatives dont ils étaient nourris : la doctrine des deux principes, la croyance des génies, les émanations chaldéennes, en un mot tout l'abstrait de l'Orient modifié par la philosophie grecque, pétrie et repétrie dans l'école d'Alexandrie. Il y eut aussi des réformateurs du christianisme, qu'ils trouvaient déjà altéré : Montan, Praxéas, Marcion, Saturnin, Hermias, Artémon, Basilide, Hermogène, Apelle, Talien, Héracléon, Cerdon, Sévère, Bardesanes, Valentin, furent les plus célèbres hérétiques de cette époque.

¹ *Proescrip. cont. hoeret.* Fleury.

Praxéas, de l'hérésie de Montan, soutenait que Dieu le Père était le même que Jésus-Christ, et qu'en conséquence il avait souffert. Les disciples de Praxéas furent appelés patropassiens, parce qu'ils attribuaient au Père comme au Fils la passion et la croix¹.

Valentin, suivant le génie grec, qui personnifiait tout, transformait les noms en personnes : les siècles, qui dans l'Écriture portent le nom d'Eones ou d'Aiones, devenaient des êtres ayant chacun leur nom. Le premier Eone se nommait Proon, préexistant, ou Bythos, profondeur : il avait vécu longtemps inconnu avec Ennoia, la pensée, ou Charis, la grâce, ou Sigé, le silence. Bythos engendra avec Sigé Nous, ou l'intelligence, son fils unique. Nous devint le père de toutes choses. Nous enfanta deux autres Eones, Logos et Zoé, le verbe et la vie ; de Logos et de Zoé naquirent Anthropos et Ecclesia, l'homme et l'Église. Enfin, après trente Eones, qui formaient le Pleroma, ou la plénitude, se trouvait la vertu du Pleroma, Horos ou Stauros, le terme ou la croix². Cette théologie s'étendait beaucoup plus loin ; mais l'esprit humain a des folies trop nombreuses pour les suivre dans toutes leurs modifications.

Au IIIe siècle la philosophie grecque continua ses ravages dans le christianisme : les hommes qui passaient incessamment des écoles d'Athènes et d'Alexandrie à la religion évangélique cherchaient à rendre celle-ci naturelle, c'est-à-dire qu'ils s'efforçaient d'expliquer les mystères, afin de répondre aux objections des païens. Cette fausse honte de l'esprit produisit les erreurs de Sabellius, de Noët, d'Hiérax, de Bérylle, de Paul de Samosate ; on compte aussi celles des ophites, des caïnites, des séthiens et des melchisédecien.

Manès, dont l'hérésie éclata vers l'an 277, était un esclave appelé Coubric, surnommé Manès, ce qui signifiait en persan l'art de la parole ; Manès y prétendait exceller. Il eut pour disciple Thomas, et rapporta de la Perse l'ancienne doctrine des deux Principes : le bon Principe est la lumière ; le mauvais Principe, les ténèbres. Le monde était l'invasion du mauvais Principe, ou du principe ténébreux, dans le bon Principe, ou le principe lumineux. Manès infiltrait sa doctrine dans le christianisme par l'histoire de la tentation de l'homme, produite de Satan, et par la mission de Jésus-Christ envoyé du bon Principe pour détruire l'action de Satan, ou du mauvais Principe³.

Les hérétiques cherchaient assez souvent à rentrer dans le sein de l'Église ; on ne s'y refusait pas, mais on différait sur les conditions de leur réintégration : autre source de schisme au IIIe siècle ; celui des novatiens est un des plus connus.

Le IVe siècle se distingue par la grande hérésie d'Arius. Le monde philosophique à cette époque était devenu néoplatonicien ; le néoplatonisme ne trouvait plus de contradicteurs, et se rapprochait de la théologie chrétienne, à laquelle il s'était assimilé. La puissance politique ayant passé du côté des chrétiens, les hérésies affectèrent le caractère de la domination et les moeurs du palais ; elles voulurent régner, et montèrent en effet sur le trône avec Constance ; elles servirent de marchepied au paganisme pour reprendre un moment la pourpre avec Julien. Constance ayant divisé la doctrine orthodoxe par l'arianisme, il parut tout simple que la religion changeât dans Julien, comme elle avait changé dans

¹ *Append. ad Tertul. Praescrip., in fin.*

² *Tertullien, adv. Valent.*

³ *Beausobre, Histoire de Manech. ; Herbelot, Théodoret, Hoeret. ; Acta disput. Arch. ; Monum. ecclés., grec et lat., ap. Vales. et D. Cel.*

Constance, et que l'un forçât ses sujets d'adopter sa communion, ainsi que l'autre les y avait obligés.

Sabellius avait établi la distinction des personnes trinitaires ; Marcion et Cerdon reconnaissaient trois substances créées ; Arius voulut concilier ces opinions en faisant de la Trinité trois substances, mais posant en principe que le Père seul étant incréé, le Verbe devenait une créature ; Macédonius nia depuis la divinité du Saint-Esprit. Le mot consubstantiel fut inventé pour écarter les subtilités des ariens ; mot latin qui ne traduisait pas exactement le fameux mot grec homoousios employé par les Pères de Nicée. Eusèbe et Theognis usèrent de supercherie en souscrivant le symbole¹ ; ils introduisirent un iota dans le mot homoousios et écrivirent homoiouosios, semblable en substance au lieu de même substance. On chicanait sur cet iota, qui causa bien des persécutions et fit couler beaucoup de sang. Saint Hilaire, avec la droiture et la raison des peuples occidentaux, admit les deux expressions, disant que rien ne pouvait être semblable selon la nature qui ne fût de même nature². L'arianisme divisé en plusieurs branches, eusébien, demi-arien, etc., passa des Romains aux Goths ; son caractère se mélangeait de faste, de violence et de cruauté. Arius, son fondateur, était pourtant un homme doux, quoique obstiné : l'antagoniste d'Arius fut, vous le savez, le fameux Athanase.

Avec Arius, dans le IV^e siècle, vinrent aussi les réformateurs qui attaquèrent la discipline de l'Église et du culte de la Vierge : par l'austérité des mœurs, ils arrivaient à la dépravation. On compte Helvidius, Bonose, Audée, Collathe, Jovinien, Priscillius et plusieurs autres.

Le V^e siècle vit les hérésies placées dans les prélats : celle du violent Nestorius, évêque de Constantinople, éclata. Il nia l'union hypostatique, admettant toutefois l'incarnation du Christ, mais disant qu'il n'était pas sorti du sein de la Vierge. L'Orient se divisa ; il y eut conciles contre conciles, anathèmes contre anathèmes, persécutions, dépositions, exils. Après le concile d'Ephèse, le nestorianisme triompha ; bientôt Eutychès vint combattre Nestorius et remplacer une erreur par une erreur. Le nestorianisme supposait deux personnes dans Jésus-Christ : Eutychès, par un autre excès, prétendait que les deux natures de l'Homme-Dieu, la nature humaine et la nature divine, étaient tellement unies qu'elles n'en faisaient qu'une. Les moines avaient soutenu contre les nestoriens la maternité de la Vierge ; ils s'enrôlèrent presque tous sous les bannières d'Eutychès. L'empire d'Orient, berceau de toutes les hérésies, continua de s'engloutir dans ces subtilités déplorables. Les patriarches de Constantinople acquirent une puissance qui leur permettait de disposer de la pourpre. Après Eutychès, des moines Scythes, dans le VI^e siècle, posèrent en principe qu'une des personnes de la Trinité avait souffert. Dans le VII^e siècle, autres chimères ; dans le VIII^e, Léon Isaurien donna naissance à la secte des iconoclastes, et enfin, vers le milieu du IX^e siècle, s'établit le grand schisme des Grecs.

L'Occident, ravagé par les barbares au V^e siècle, enfanta des hérésies qui sentaient le malheur ; des chrétiens opprimés cherchèrent une cause aveugle à des souffrances en apparence non méritées : Pélage, moine breton, qui avait beaucoup voyagé, fut l'auteur d'un nouveau système ; il disait l'homme capable d'atteindre le plus haut degré de perfection par ses propres forces. De cette hauteur stoïque il était aisé de glisser à cette rigueur du destin qui écrase le

¹ Philostrate, lib. I, cap. IX.

² Sulpice Sévère, lib. XIII.

juste sans l'abattre. Entraîné de conséquence en conséquence, tout en ayant l'air d'admettre l'efficacité de la grâce, Pélage se voyait obligé de nier cette nécessité, de rejeter la contrainte du péché originel, laquelle aurait détruit la possibilité de la perfection sans la grâce. Julien, évêque d'Eclane, succéda à Pélage. Des semi-pélagiens engendrèrent la prédestination : ils soutenaient que la chute d'Adam a suspendu le libre arbitre, et que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous : le résultat était la damnation éternelle et la salvation éternelle forcées par la prescience de Dieu. Cette hérésie dura¹ ; elle parvint jusqu'à Gohescale, et même jusqu'à Jean Scot Erigène.

Dans les VI^e, VII^e, VIII^e et IX^e siècles, l'unité croissante de l'Église catholique et l'autorité de Charlemagne diminuèrent les hérésies dogmatiques ; mais il se forma des hérésies d'imagination : elles eurent leur source dans une nouvelle espèce de merveilleux né des faux miracles, des vies des saints, de la puissance des reliques et du caractère crédule et guerrier prêt à procréer le moyen âge. La lumière classique jeta un rayon perdu à travers les ténèbres du IX^e siècle, et fit éclore une superstition du moins excusable : un prêtre de Mayence prouva que Cicéron et Virgile étaient sauvés. L'étude de l'Écriture amena des discussions subtiles sur le nom de Jésus, sur le mot Chérubin, sur l'Apocalypse, sur les nombres arithmétiques, sur les couches de la Vierge. Tel fut ce long enchaînement de mensonges, de folies ou de puérités.

Des doctrines passons aux hommes, du tableau des croyances à la peinture des mœurs, de l'hérésie à l'hérésiarque : il est rare que la fausseté de l'esprit ne fasse pas gauchir la droiture du cœur, et qu'une erreur n'engendre pas un vice.

Marc, disciple de Valentin, séduisait les femmes en prétendant leur donner le don de prophétie : il s'en faisait aimer passionnément ; elles le suivaient partout. Ses disciples² possédaient le même talisman, et des troupes de femmes s'attachaient à leurs pas dans les Gaules. Ils se nommaient parfaits ; ils se prétendaient arrivés à la vertu inénarrable. Selon eux le dieu Sabaoth avait pour fils un diable, lequel avait eu d'Eve Caïn et Abel.

Les docites maudissaient l'union des sexes, disant que le fruit défendu était le mariage, et les habits de peau la chair dont l'homme est vêtu³.

Les carpocratians, disciples de Carpocras, tenaient que l'âme était tout, que le corps n'était rien, et qu'on pouvait faire de ce corps ce qu'on voulait. Epiphane prêchait la même doctrine : de là pour ces hérésiarques le rétablissement de l'égalité et de la communauté naturelles. Ils priaient nus comme une marque de liberté ; ils avaient le jeûne en horreur ; ils festinaient, se baignaient, se parfumaient. Les propriétés et les femmes appartenaient à tous : quand ils recevaient des hôtes, le mari offrait sa compagne à l'étranger. Après le repas ils éteignaient les lumières et se plongeaient aux débauches dont on calomniait les premiers chrétiens ; mais ils arrêtaient autant que possible la génération, parce que le corps étant infâme il n'était pas bon de le reproduire⁴.

¹ Noris., *Hist. Pelag.*, lib. II ; Duchesne, *Proedest.* ; *Annal. Benedict.*, t. II, an. 829.

² Irénée, lib. I. cap. VIII et IX ; Théodoret, *Hoer.*, lib. I, cap. X et XI.

³ Clément, *III Stromates*.

⁴ *Nudi toto corpore precantur, tanquam per hujusmodi operationem inveniant dicendi apud Deum libertatem ; corpora autem sua tum muliebria, tum virilia noctu ac diu curant unguentis, balneis, epulationibus, concubitibusque et ebrietatibus vacantes, et detestantur jejunantem. Atque humanae carnis esu peracto... Non ad generandam sobolem corruptio apud ipsos instituta est, sed*

Montan courait le monde avec deux prophétesses, Prisca et Maximilla. Il se disait le Saint-Esprit et le continuateur des prophètes. Les pratiques des montanites étaient d'une rigueur excessive.

Paul de Samosate se créa une immense fortune par le débit de ses erreurs. Dans les assemblées ecclésiastiques, il s'asseyait sur un trône ; en parlant au peuple il se frappait la cuisse de sa main, et l'on entonnait des cantiques à sa louange.

Au milieu des donatistes, en Afrique, se formèrent les circoncellions, furieux qui pillaient les cabanes des paysans, apparaissaient au milieu des bourgades et des marchés, mettaient en liberté les esclaves et délivraient les prisonniers pour dettes. Ils assommaient les catholiques avec des bâtons qu'ils appelaient des israélites, et commençaient les massacres en chantant : Louange à Dieu ! Comme certains disciples de Platon, saisis de la frénésie du suicide, ils se donnaient la mort ou se la faisaient donner à prix d'argent. Hommes, femmes, enfants, s'élançaient dans des précipices ou dans des bûchers¹.

Plusieurs conciles, et entre autres celui de Nicée, prononcent des peines contre les eunuques volontaires. A l'imitation d'Origène, il s'était formé une secte entière de ces hommes dégradés ; on les nommait Valésiens : ils mutilaient non seulement leurs disciples, mais leurs hôtes ; ils guettaient les étrangers sur les chemins pour les délivrer des périls de la volupté. Ils habitaient au delà du Jourdain, à l'entrée de l'Arabie².

Les gnostiques partageaient l'espèce humaine en trois classes : les hommes matériels ou hyliques, les hommes animaux ou psychiques, les hommes spirituels ou pneumatiques. Les gnostiques se subdivisaient eux-mêmes en une multitude de sectes : celle des ophites révérait le serpent comme ayant rendu le plus grand service à notre premier père, en lui apprenant à connaître l'arbre de la science du bien et du mal. Ils tenaient un serpent enfermé dans une cage ; au jour présumé de la séduction d'Eve et d'Adam, on ouvrait la porte au reptile, qui glissait sur une table et s'entortillait au gâteau qu'on lui présentait : ce gâteau devenait l'eucharistie des ophites³.

Des gnostiques d'une autre sorte croyaient que tout était être sensible, et ils se laissaient presque mourir de faim dans la crainte de blesser une créature de Dieu. Quand enfin ils étaient obligés de prendre un peu de nourriture, ils disaient au froment : *Ce n'est pas moi qui t'ai broyé ; ce n'est pas moi qui t'ai pétri ; ce n'est pas moi qui t'ai mis au four, qui t'ai fait cuire.* Ils priaient le pain de leur pardonner, et ils le mangeaient avec pitié et remords.

Les priscilliens, dont la doctrine était un mélange de celle des manichéens et des gnostiques, cassaient les mariages en haine de la génération, parce que la chair n'était pas l'ouvrage de Dieu, mais des mauvais anges ; ils s'assemblaient la nuit ; hommes et femmes priaient nus comme les carpocratians, et se livraient à mille désordres toujours justifiés par la vileté du corps⁴. L'Espagne infestée de cette secte devint une école d'impudicité.

voluptatis gratia, diabolo illudente talibus et seductam errore Dei creaturam subsannante. (Epiphane, *episcop. Constantioe Contra hoereses*, p. 71. Lutetiae Parisiorum, 1612.)

¹ *Altorum montium cacuminibus viles animas projicientes, se praecipites dabant.* (Optati Afri., *Nilevitani episcopi, De Schismate Donatistarum*, lib. III, p. 59 ; Lutetiae Parisiorum, 1700.)

² *In Bacathis, regione Philadelphina ultra Jordanem.* (Epiphane, *episcop. Const., Adversus hoereses*, LVIII, p. 407.)

³ Origène, *Cont. Cels.*

⁴ Sulpice Sévère, lib. III ; S. Augustin, *Hoeres.*, LXX.

L'Église faisait tête à toutes ces hérésies ; sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous noms et de toutes sortes que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la communauté chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle était encore obligée de combattre ses enfants et ses ennemis domestiques. Il y allait, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avaient été continuellement retranchées du sein de l'Église par des canons, dénoncées et stigmatisées dans les écrits, les peuples n'auraient plus su de quelle religion ils étaient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux.

Il résulte de cet aperçu que les hérésies s'imprégnèrent de l'esprit des siècles où elles se succédèrent. Leurs conséquences politiques furent énormes ; elles affaiblirent et divisèrent le monde romain : les moines ariens ouvrirent la Grèce aux Goths, les donatistes l'Afrique aux Vandales ; et pour se dérober à l'oppression des ariens, les évêques catholiques livrèrent la Gaule aux Francs. Dans l'Orient, le nestorianisme, refoulé sur la Perse, gagna les Indes, alla s'unir au culte du lama et constituer sous un dieu étranger la hiérarchie et les ordres monastiques de l'Église chrétienne : il fit naître aussi l'espèce de puissance problématique et fantastique du prêtre Jean. D'un autre côté, une foule de sectes variées, que proscrivait le fanatisme grec, se réfugièrent pêle-mêle en Arabie : de la confusion de leurs doctrines professées ensemble dans l'exil et travaillées par la verve orientale, sortit le mahométanisme, hérésie judaïque-chrétienne, de qui la haine aveugle contre les adorateurs de la croix se compose des haines diverses de toutes les infidélités dont la religion du Coran s'est formée.

A voir les choses de plus haut dans les rapports avec la grande famille des nations, les hérésies ne furent que la vérité philosophique, ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, refusant son adhésion à la chose adoptée. Prises dans ce sens, les hérésies produisirent des effets salutaires : elles exercèrent la pensée, elles prévinrent la complète barbarie, en tenant l'intelligence éveillée dans les siècles les plus rudes et les plus ignorants ; elles conservèrent un droit naturel et sacré, le droit de choisir. Toujours il y aura des hérésies, parce que l'homme né libre fera toujours des choix. Alors même que l'hérésie choque la raison, elle constate une de nos plus nobles facultés, celle de nous enquérir sans contrôle et d'agir sans entraves.

Troisième partie : moeurs des païens

Un long paganisme et des institutions contraires à la vérité humaine avaient porté la gangrène dans le coeur du monde romain. L'Évangile pouvait faire des saints isolés, des familles pieuses, charitables, héroïques ; mais il ne pouvait extirper subitement un mal enraciné par une civilisation antinaturelle. Le christianisme réforma les moeurs publiques avant d'épurer les moeurs privées ; il corrigea les lois, posa les dogmes de la morale universelle, avant d'agir efficacement sur la généralité des individus. Ainsi vous avez vu l'esclavage, la prostitution, l'exposition des enfants, les combats des gladiateurs, attaqués légalement par Constantin et ses successeurs (glorieux effet du christianisme au pouvoir), mais vous avez retrouvé aussi le même fonds de corruption sur le trône. Les empereurs, il est vrai, ne se rendaient pas coupables de ces infamies

effrontées dont s'étaient souillés, à la face du soleil, Tibère, Caligula, Néron, Domitien, Commode, Élagabale ; mais les crimes intérieurs du palais, une dépravation secrète, une vie d'intrigues, quelque chose qui ressemblait davantage aux cours modernes commença : tout ce que le christianisme put faire d'abord fut de contraindre les vices à se cacher.

La pourriture de l'empire romain vint de trois causes principales : du culte, des lois et des moeurs. Et comme cet empire renfermait dans son sein une foule de nations placées dans divers climats, à différents degrés de civilisation, toutes ces nations mêlaient leurs corruptions particulières à la corruption du peuple dominateur : ainsi l'Égypte donna à Rome ses superstitions, l'Asie sa mollesse, l'Occident et le Nord de l'Europe son mépris de l'humanité.

La société romaine parlait deux langues, était composée de deux génies : la langue latine et la langue grecque, le génie grec et le génie latin. La langue latine se renfermait dans une partie de l'Italie, dans quelques colonies africaines, illyriennes, daciques, gauloises, germaniques, bretonnes, tandis qu'Alexandre avait porté sa langue maternelle jusqu'aux confins de l'Ethiopie et des Indes : elle servait d'idiome intermédiaire entre les peuples qui ne s'entendaient pas ; elle était parlée à Rome, même par les esclaves et les marchandes d'herbes. Le génie grec communiqua aux Romains la corruption intellectuelle, les subtilités, le mensonge, la vaine philosophie, tout ce qui détériore la simplicité naturelle ; le génie latin voua ces mêmes Romains à la corruption matérielle, aux excès des sens, à la débauche, à la cruauté.

De ces généralités, si nous passons à l'examen particulier de la religion, des lois et des moeurs, nous trouvons l'idolâtrie merveilleusement calculée pour autoriser les vices : l'homme ne faisait qu'imiter les actions du dieu¹. Jupiter a séduit une femme en se changeant en pluie d'or, pourquoi, moi, chétif mortel, n'en ferais-je pas autant² ? Ovide (et l'autorité est singulière) ne veut pas que les jeunes filles aillent dans les temples, parce qu'elles y verraient combien Jupiter a fait de mères³. Les femmes se prostituaient publiquement dans le temple de Vénus à Babylone⁴. Dans l'Arménie les familles les plus illustres consacraient leurs filles vierges encore à cette déesse⁵. Les femmes de Biblis qui ne consentaient pas à couper leurs cheveux au deuil d'Adonis étaient contraintes, pour se laver de cette impiété, de se livrer un jour entier aux étrangers. L'argent qui provenait de cette sainte souillure était consacré à la déesse⁶. Les filles dans l'île de Chypre se rendaient au bord de la mer avant de se marier, et gagnaient avec le premier venu l'argent de leur dot⁷.

Rien de plus célèbre que le temple de Corinthe ; il renfermait mille ou douze cents prostituées offertes à la mère des amours. Ces courtisanes étaient consultées et employées dans les affaires de la république comme des vestales⁸.

Lucien, dans les Dialogues des dieux, flagelle en riant les turpitudes de la mythologie. Junon se plaint à Jupiter qu'il ne la caresse plus depuis qu'il a enlevé

¹ Eurip., *Ap. Just.*

² *Ego homuncio, hoc non facerem ?* (Ter., *Eun.*, act. III.)

³ *Quam multas matres fecerit ille deus.* (Trist., lib. II.)

⁴ Hérodote, lib. I.

⁵ Strabon, lib. XVI.

⁶ Lucian., *De Assyria*, init.

⁷ *Dotalem pecuniam quaesituras... pro reliqua pudicitia libamenta Veneri soluturas.* (Just., lib. XVIII.)

⁸ Athénée, lib. XIII.

Ganimède ; Mercure se moque avec Apollon de l'aventure de Mars enchaîné par Vulcain dans les bras de Vénus ; Vénus invite Paris à l'adultère : *Hélène n'est pas noire, puisqu'elle est née d'un cygne ; elle n'est pas grossière, puisqu'elle est éclosée dans la coquille d'un oeuf. J'ai deux fils : l'un rend aimable, l'autre amoureux ; je mettrai le premier dans tes yeux, le second dans le coeur d'Hélène, et je t'amènerai les Grâces pour compagnes, avec le Désir. Mercure dit à Pan : Tu caresses donc les chèvres ?*

Les voleurs, les homicides, et le reste, avaient leurs protecteurs dans le ciel : *Belle Laverne, donne-moi l'art de tromper, et qu'on me croie juste et saint*¹.

Les mystères d'Adonis, de Cybèle, de Priape, de Flore, étaient représentés dans les temples et dans les jeux consacrés à ces divinités. On voyait à la lumière du soleil ce que l'on cache dans les ténèbres, et la sueur de la honte glaçait quelquefois l'infâme courage des acteurs².

L'ordre légal, conforme à l'ordre religieux, faisait de ces dérèglements des moeurs approuvées. La loi Scantinie pensait sans doute être rigoureuse, en n'exceptant de la prostitution publique que les garçons de condition. On versait au trésor le tribut que payaient les prostituées. Alexandre Sévère appliqua cet argent à la réparation du cirque et des théâtres³.

Dans une société où moins de dix millions d'hommes disposaient de la liberté de plus de cent vingt millions de leurs semblables, on conçoit la facilité que les diverses cupidités avaient à se satisfaire. L'esclavage était une source inépuisable de corruption ; la seule définition légale de l'esclave disait tout : *Non tam vilis quam nullus* ; moins vil que nul. Le maître avait le droit de vie et de mort sur l'esclave, et l'esclave ne pouvait acquérir qu'au profit du maître. Vous lisez au livre vingt et unième du titre premier de l'édit Ediles, au sujet de la vente des esclaves : *Ceux qui vendent des esclaves doivent déclarer aux acheteurs leurs maladies et défauts ; s'ils sont sujets à la fuite ou au vagabondage ; s'ils n'ont point commis quelques délits ou dommages. (...)*

Si depuis la vente l'esclavage a perdu de sa valeur ; si, au contraire, il a acquis quelque chose, comme une femme qui aurait eu un enfant ; (...) si l'esclave s'est rendu coupable d'un délit qui mérite la peine capitale ; s'il a voulu se donner la mort ; s'il a été employé à combattre contre les bêtes dans l'arène, etc.

Immédiatement après ce titre vient un article sur la vente des chevaux et autre bétail, commençant de la même manière que celui sur la vente des esclaves : *Ceux qui vendent des chevaux doivent déclarer leurs défauts, leurs vices ou leurs maladies, etc.*

Toutes les misères humaines sont renfermées dans ces textes, que les légistes romains énonçaient sans se douter de l'abomination d'un tel ordre social.

Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir : un vase était-il brisé, ordre aussitôt de jeter dans les viviers le serviteur maladroit, dont le corps allait engraisser les murènes favorites ornées d'anneaux et de colliers. Un maître fait

¹ (...) *pulchra Laverna, Da mihi fallere, da justum sanctumque videri.*
(Horace, *ep. XVI*, lib. I.)

² Lactance, *De falsa Religione*, lib. I, p. 61 ; Basileae.

³ *Lenonum vectigal et meretricum et exoletorum in sacrum aerarium inferri vetuit, sed sumptibus publicis ad instaurationem theatri, circi, amphitheatri et aerarii deputavit.* (Lampride, in *Alex. Sévère*)

tuer un esclave pour avoir percé un sanglier avec un épieu, sorte d'armes défendues à la servitude¹. Les esclaves malades étaient abandonnés ou assommés ; les esclaves laboureurs passaient la nuit enchaînés dans des souterrains : on leur distribuait un peu de sel, et ils ne recevaient l'air que par une étroite lucarne. Le possesseur d'un serf le pouvait condamner aux bêtes, le vendre aux gladiateurs, le forcer à des actions infâmes. Les Romains livraient aux traitements les plus cruels, pour la faute la plus légère, les femmes attachées à leur personne. Si un esclave tuait son maître, on faisait périr avec le coupable tous ses compagnons innocents. La loi Petronia, l'édit de l'empereur Claude, les efforts d'Antonin le Pieux, d'Adrien et de Constantin, furent sans succès pour remédier à ces abus, que le christianisme extirpa.

L'instinct de la cruauté romaine se retrouvait dans les peines applicables aux crimes et aux délits. La loi prescrivait la croix (à laquelle fut substituée la potence²), le feu, la décollation, la précipitation, l'étranglement dans la prison, la fustigation jusqu'à la mort, la livraison aux bêtes, la condamnation aux mines, la déportation dans une île et la perte de la liberté.

Dans les premiers temps on pendait le coupable, la tête enveloppée d'un voile, à des arbres appelés malheureux, et maudits par la religion, tels que le peuplier³, l'aune et l'orme, réputés stériles. On ne pouvait faire mourir qu'avec le glaive, non avec la hache, l'épée, le poignard et le bâton. La mort par le poison ou par la privation d'aliments, d'abord permise, fut ensuite prohibée.

Étaient exemptés de la question les militaires, les personnes illustres ou distinguées par leur vertu : celles-ci transmettaient ce privilège à leur postérité jusqu'à la troisième génération. Étaient encore soustraits à la question les hommes libres de race non plébéienne, excepté le cas d'accusation de crime de lèse-majesté au premier chef : or, la frayeur des tyrans et la bassesse des juges faisaient survenir cette accusation dans toutes les causes.

Les supplices de la question étaient : le chevalet, lequel étendait les membres et détachait les os du corps ; les lames de fer rouge, les crocs à traîner⁴, les griffes à déchirer. Le même homme pouvait être mis plusieurs fois à la torture. Si nombre de gens étaient prévenus du même crime, on commençait la question par le plus timide ou le plus jeune⁵.

Ces épouvantables inventions de l'inhumanité ne suffisaient pas, et les bornes des tourments étaient laissées à la discrétion du juge⁶. De là cet arbitraire des supplices dont je vous ai parlé.

Avant de mettre les esclaves à la question, l'accusateur en déposait le prix : le gouvernement confisquait les esclaves qui survivaient, lorsqu'ils avaient déposé contre leurs maîtres⁷.

¹ Cicéron, *in Verr.*, V, cap. III.

² *Callistratus scripserat crucem ; Tribonianus furcam substituit, quia Constantinus supplicium crucis abrogaverat.* (*Pandect.*, lib. XLVIII, tit. IX, de *Poen.*)

³ *Erant autem infelices arbores, damnataeque religione, quae nec seruntur nec fructum ferunt : quales populus, alnus, ulmus.* (Pline, *Hist. nat.*, lib. XXVI ; *Pandect.*, loc. cit.)

⁴ *Unco trahebantur.* (Pline ; Sénèque)

⁵ *Ut ab eo primum incipiatur qui timidior est, vel tenerae aetatis videtur.* (*Pandectes*, lib. XLVIII, tit. XVIII.)

⁶ *Quaestionis modum magis et iudices arbitrari oportere.* (*Pandectes*, lib. XLVIII, tit. XVIII.)

⁷ Voyez tout l'effroyable titre *De Quaestionibus*. L'esprit de cette dernière loi est logique dans sa cruauté.

De ce récit succinct de la corruption de Rome païenne par la religion et les lois passons à la peinture de la corruption dans les mœurs.

Le seul peuple qui ait jamais fait un spectacle de l'homicide est le peuple romain : tantôt c'étaient des gladiateurs, et même des gladiatrices de famille noble¹, qui s'entretuaient pour le divertissement de la populace la plus abjecte, comme pour le plaisir de la société la plus raffinée ; tantôt c'étaient des prisonniers de guerre que l'on armait les uns contre les autres, et qui se massacraient au milieu des fêtes ; la nuit, aux flambeaux, en présence de courtisanes toutes nues, on forçait des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement afin de désennuyer un Néron, et mieux encore un Vespasien et un Titus.

Les panthères, les tigres, les ours, étaient appelés à ces jeux des hommes par une juste égalité et fraternité. La mort se voulut montrer un jour au milieu de l'arène dans toute son opulence ; elle y fit paraître à la fois une multitude de lions : tant de bouches affamées auraient manqué de pâture si les martyrs ne s'étaient heureusement trouvés pour fournir du sang et de la chair à ces armées du désert. Onze mille animaux de différentes sortes furent immolés après le triomphe de Trajan sur les Daces, et dix mille gladiateurs succombèrent dans les jeux, qui durèrent cent vingt-trois jours.

La loi romaine étendait ses soins maternels sur les bêtes de meurtre ; elle défendait de les tuer en Afrique, comme on défend de tuer les brebis, mères des troupeaux. Le retentissement des glaives, les rugissements des animaux, les gémissements des victimes, dont les entrailles étaient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran ou d'eaux de senteur², ravissaient la foule : au sortir de l'amphithéâtre elle courait se plonger dans les bains ou dans les lieux dont les enseignes brillaient sous les voûtes qui ont donné leur nom à la transgression de la chasteté. Ces impitoyables spectateurs de la mort, qui la regardaient sans pouvoir apprendre à mourir, accordaient rarement la vie : si le gladiateur criait merci, les Delie, les Lesbie, les Cynthie, les Lydie, toutes ces femmes des Tibulle, des Catulle, des Properce, des Horace, donnaient le signe du trépas de la même main dont les Muses avaient chanté les molles caresses³.

Les festins particuliers étaient rehaussés par ce plaisir du sang : quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs ; la salle retentissait d'applaudissements, lorsqu'un des deux assaillants était tué. Un Romain avait ordonné, par testament, de faire combattre ainsi de belles femmes qu'il avait achetées ; et un autre, de jeunes esclaves qu'il avait aimés⁴.

Le luxe des édifices à Rome passe ce qu'on en saurait dire : la maison d'un riche était une ville entière ; on y trouvait des forum, des cirques, des portiques, des bains publics, des bibliothèques. Les maîtres y vivaient pendant le jour dans des

¹ Dion, *Hist. Rom.*, lib. LXXVI, p. 858 ; Hanoviae, 1806.

² *Croco diluto aut aliis fragrantibus liquoribus.* (Martial., V. XXVI, et *De Spect.*, III.)

³ *Pollicem vertebant.* (Juvénal, *Satires*, III, v. 36.)

*Quis nescit, vel quis non vidit vulnera pali ?
Quem cavat assiduis sudibus scutoque lacessit,
Atque omnes implet numeros, dignissima prorsus
Floralis matrona tuba ; nisi quid in illo
Pectore plus agitat veraeque paratur arenae.
Quem praestare potest mulier galeata pudorem,
Quae fugit a sexu ?*

(Juvénal, *Satires*, VI, p. 151 ; Lugd. Batav., 1695.)

⁴ *Quidam testamento formosissimas mulieres, quas emerat, eo pugnae genere conflagere inter se ; alius, impuberes pueros quos vivus in deliciis habebat.* (Athénée, lib. IV, p. 154, édit. 1598.)

salles ornées de peintures que la lumière du soleil n'éclairait point : on ne les peut encore voir qu'à la lueur des torches, aujourd'hui que la nuit des siècles et les ténèbres des ruines ont ajouté leur obscurité à celle de ces voûtes. Un ouvrage, faussement attribué à Lucien, fait l'éloge d'un appartement ; cette demeure est représentée comme une femme modeste dont la parure est à ses charmes ce que la pourpre est à un vêtement. Et cependant l'habitation qui paraissait si simple à l'auteur de cette pièce de rhétorique a des murs peints à fresque, des plafonds encadrés d'or, et tout ce qui en ferait pour nous un palais de la plus grande magnificence.

Descendant de la cruauté à la débauche, qui ne sait les *spinthriae* de Tibère et les incestes de Caligula ? Qui n'a entendu parler de Messaline et du lit où elle rapportait l'odeur de ses souillures ? Néron se mariait publiquement à des hommes¹. Par la blessure qu'il fit à Sporus, il inventa une femme nouvelle. Je ne redirai plus rien des Vitellius et des Domitien.

Le luxe des repas et des fêtes épuisait les trésors de l'État et la fortune des familles ; il fallait aller chercher les oiseaux et les poissons les plus rares dans les pays et sur les côtes les plus éloignés. On engraisait toutes sortes de bêtes pour la table, jusqu'à des rats. Des truies on ne mangeait que les mamelles ; le reste était livré aux esclaves.

Athénée consacre onze livres de son Banquet à décrire tous les poissons, tous les coquillages, tous les quadrupèdes, tous les oiseaux, tous les insectes, tous les fruits, tous les végétaux, tous les vins dont les anciens usaient dans leurs repas. Il se donne la peine d'instruire la postérité que les cuisiniers étaient des personnages importants, familiarisés avec la langue d'Homère, et à qui l'on faisait apprendre par coeur les dialogues de Platon. Ils mettaient les plats sur la table, comptant : un, deux, trois², et répétant ainsi le commencement du Timée. Ils avaient trouvé le moyen de servir un cochon entier, rôti d'un côté et bouilli de l'autre³. Ils pilaient ensemble des cervelles de volailles et de porcs, des jaunes d'oeuf, des feuilles de rose, et formaient du tout une pâte odoriférante, cuite à un feu doux, avec de l'huile, du garum, du poivre et du vin⁴. Avant le repas on mangeait des cigales pour se donner de l'appétit⁵.

Je vous ai parlé de cet Élagabale à qui ses compagnons avaient donné le surnom de Varius, parce qu'ils le disaient fils d'une femme publique et de plusieurs pères. Il nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de barbot, de cervelles de faisan et de grives, d'oeufs de perdrix et de têtes de perroquet⁶. Il donnait à ses chiens des foies de canard, à ses chevaux des raisins d'Apamène, à ses lions des perroquets et des faisans⁷. Il avait, lui, pour sa part des talons de chameau, des crêtes arrachées à des coqs vivants, des tétines et des vulves de laie, des langues de paon et de rossignol, des pois brouillés avec des grains d'or, des lentilles avec des pierres de foudre, des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre et du riz mêlé avec des perles⁸ : c'était encore avec des perles au lieu de poivre blanc qu'il saupoudrait les truffes et les poissons. Fabricateur de mets

¹ Dion, lib. LXII, p. 715.

² Athénée, lib. IX, cap. VII.

³ Athénée, lib. IX, cap. VI. ad fin.

⁴ Athénée, *Deipnosoph.*, lib. IX, p. 406.

⁵ Lib. IV, cap. VI.

⁶ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 108 ; Parisii, 1620.

⁷ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 108 ; Parisii, 1620.

⁸ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 108 ; Parisii, 1620.

et de breuvages, il mêlait le mastic au vin de rose. Un jour il avait promis à ses parasites un phénix, ou, à son défaut, mille livres d'or¹.

En été il donnait des repas dont les ornements changeaient chaque jour de couleur : sur les réchauds, les marmites, les vases d'argent du poids de cent livres, étaient ciselées des figures du dessin le plus impudique². De vieux sycophantes, assis auprès du maître du banquet, le caressaient en mangeant.

Les lits de table, d'argent massif, étaient parsemés de roses, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses. Des lambris tournants lançaient des fleurs avec une telle profusion, que les convives en étaient presque étouffés³. Le nard et des parfums précieux alimentaient les lampes de ces festins, qui comptaient quelquefois vingt-deux services. Entre chaque service on se lavait, et l'on passait dans les bras d'une nouvelle femme⁴.

Jamais Élagabale ne mangeait de poisson auprès de la mer ; mais lorsqu'il en était très éloigné, il faisait distribuer à ses gens des laitances de lamproies et de loups marins. On jetait au peuple des pierres fines avec des fruits et des fleurs ; on l'envoyait boire aux piscines et aux bains remplis de vin de rose et d'absinthe⁵.

J'ai déjà touché quelque chose des impuretés et des noces d'Élagabale. Il aimait particulièrement à représenter l'histoire de Pâris : ses vêtements tombaient tout à coup ; il paraissait nu, tenant d'une main une de ses mamelles, de l'autre, se voilant comme la Vénus de Praxitèle ; il s'agenouillait et se présentait aux ministres de ses voluptés⁶. Il avait quitté Zoticus le cocher, et s'était donné en mariage à Hiéroclès ; il porta la passion pour celui-ci à un tel degré d'obscénité, qu'on ne le saurait dire ; il prétendait célébrer ainsi les jeux sacrés de Flore⁷. En bon Romain, il mêlait l'immolation des victimes humaines à la débauche ; il les choisissait parmi les enfants des meilleures familles, prenant soin qu'ils eussent père et mère vivants, afin qu'il y eût plus de douleurs⁸.

Élagabale était vêtu de robes de soie brodées de perles. Il ne portait jamais la même chaussure, la même bague, la même tunique⁹. Les coussins sur lesquels il se couchait étaient enflés d'un duvet cueilli sous les ailes des perdrix¹⁰. A des chars d'or incrustés de pierres précieuses (Élagabale dédaignait les chars d'argent et d'ivoire) il enchaînait deux, trois et quatre belles femmes, le sein découvert, et il se faisait traîner sur le quadriges. Quelquefois il était nu ainsi que son élégant attelage, et il roulait sous des portiques semés de paillettes d'or¹¹, comme le Soleil conduit par les Heures.

Si ces iniquités et ces folies n'appartenaient qu'à un seul homme, il n'en faudrait rien conclure des moeurs d'un peuple ; mais Élagabale n'avait fait que réunir dans sa personne ce qu'on avait vu avant lui, depuis Auguste jusqu'à Commode. Se faut-il étonner qu'il y eût alors dans les catacombes de Rome, dans les sables

¹ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 109 ; Parisiis, 1620.

² Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 107.

³ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 108.

⁴ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 111.

⁵ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 109.

⁶ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 109.

⁷ Ælius Lampride, *Hist. Auguste, vit. Heliogab.*, p. 109.

⁸ Lampride, p. 109.

⁹ Lampride, p. 112.

¹⁰ Lampride, p. 108.

¹¹ Lampride, p. 111, p. 112.

de la Thébàide, un autre peuple, qui par des austérités et des larmes appelât la création d'un autre univers ? Ces cochers du cirque, ces prostituées des temples de Cybèle, qui faisaient rougir la lune¹ de leurs affreux débordements, ces poursuivants de testaments, ces empoisonneurs, ces Trimalcions, toute cette engeance de l'amphithéâtre, toute cette race jugée et condamnée devait disparaître de la terre.

L'impureté n'était pas le fruit particulier de l'éducation des tyrans, un privilège de palais, une bonne grâce de cour ; elle était le vice dominant de la terre païenne, grecque et latine. La pudeur comme vertu, non comme instinct, est née du christianisme ; si quelque chose pouvait excuser les anciens, c'est que, ne remontant pas plus haut que le penchant animal, ils n'avaient pas de la chasteté l'idée que nous en avons.

Des savants, dans Athénée, examinent doctement quand l'amour pour les jeunes garçons commença. Les uns le font remonter à Jupiter, et les autres à Minos, qui devint amoureux de Thésée ; les autres à Laius, qui enleva Chrysis, fils de Pelops, son hôte. Hiéronyme, le péripatéticien, loue cet amour et fait l'éloge de la légion de Thèbes ; Agnon l'académicien rapporte que chez les Spartiates il était licite à la jeunesse des deux sexes de se prostituer légalement avant le mariage.

Dans le dialogue *des Amours*, qui n'est vraisemblablement pas de Lucien, l'auteur introduit sur la scène deux personnages, Chariclès et Callicratidas ; ils plaident dans un bois du temple de Cnide, l'un l'amour des femmes, l'autre l'amour des garçons ; Lycinus et Théomneste sont juges du débat. Chariclès, attaquant son adversaire après avoir fait l'éloge des femmes, lui dit : *Ta victime souffre et pleure dans tes odieuses caresses ; si l'on permet de tels désordres parmi les hommes, il faut laisser aux lesbiennes leur stérile volupté*².

Callicratidas prend la parole ; il repousse quelques-uns des arguments de Chariclès : *Les lions n'épousent pas les lions, dis-tu ? C'est que les lions ne philosophent pas*³. Callicratidas fait ensuite une peinture satirique de la femme : le matin, au sortir du lit, la femme ressemble à un singe ; des vieilles et des servantes, rangées à la file comme dans une procession, lui apportent les instruments et les drogues de sa toilette, un bassin d'argent, une aiguière, un miroir, des fers à friser, des fards, des pots remplis d'opiates et d'onguents pour nettoyer les dents, noircir les sourcils, teindre et parfumer les cheveux ; on croirait voir le laboratoire d'un pharmacien. Elle couvre à moitié son front sous les anneaux de sa chevelure, tandis qu'une autre partie de cette chevelure flotte sur ses épaules. Les bandelettes de sa chaussure sont si serrées qu'elles entrent dans sa chair ; elle est moins vêtue qu'enfermée sous un tissu transparent, qui laisse voir ce qu'il est censé cacher. Elle attache des perles précieuses à ses oreilles, des bracelets en forme de serpent d'or à ses poignets et à ses bras ; une couronne de diamants et de pierreries des Indes repose sur sa tête ; de longs colliers pendent à son cou ; des talons d'or ornent sa chaussure de pourpre ; elle rougit ses joues impudentes, afin de dissimuler sa pâleur. Ainsi parée, elle sort pour adorer des déesses inconnues et fatales à son mari. Ces adorations sont

¹ *Inque vices equitanti, ac, luna teste, moventur.* (Juvénal, *Satires*, IV.)

² Luciani, *Amores*, p. 572 ; *Lutetiae Parisiorum*, an. 1615.

³ *Non amanti sese leones, nec enim philosophantur.* (Luciani, *Amores*, p. 576 ; *Lutetiae Parisiorum*, an. 1615.)

suivies d'initiations mal famées et de mystères suspects¹. Elle rentre, et passe d'un bain prolongé à une table somptueuse ; elle se gorge d'aliments, elle goûte à tous les mets du bout du doigt. Un lit voluptueux l'attend ; elle s'y livre à un sommeil inexplicable, si c'est un sommeil ; et quand on sort de cette couche moelleuse, il faut vite courir aux thermes voisins².

De cette satire Callicratidas passe à l'éloge du jeune homme : Il se lève avant l'aurore, se plonge dans une eau pure, étudie les maximes de la sagesse, joue de la lyre, dompte sa vigueur sur des coursiers de Thessalie, et lance le javelot ; c'est Mercure, Apollon, Castor. Qui ne serait l'ami d'un pareil jeune homme ? L'amour était le médiateur de l'amitié entre Oreste et Pylade ; ils voguaient ensemble sur le même vaisseau de la vie : il est beau de s'exciter aux actions héroïques par une triple communauté de plaisirs, de périls et de gloire. L'âme de ceux qui aiment de cet amour céleste habite les régions divines, et deux amants de cette sorte reçoivent après la vie le prix immortel de la vertu³. Callicratidas exprime ici l'opinion de Platon, et de Socrate, déclaré le plus sage des hommes !

Licinius juge le procès : il laisse les femmes aux hommes vulgaires, et les petits garçons aux philosophes. Théomneste rit de la prétendue pureté de l'amour philosophique, et finit par la peinture d'une séduction dont les nudités sont à peine supportables sous le voile de la langue grecque ou latine.

Les plus grands personnages de la Grèce et les plus hautes renommées paraissent sous le joug de ces dégradantes passions. Alexandre fit rougir ses soldats de sa familiarité avec l'eunuque Bagoas. Périclès vivait publiquement avec la femme de son fils⁴ ; il défendit devant les tribunaux Cimon, accusé d'inceste avec sa soeur Elpinice, et Elpinice devint le prix de l'éloquence tarée du triomphant orateur⁵. Sophocle sort d'Athènes avec un jeune garçon, qui lui dérobe son manteau ; Euripide se raille de Sophocle, et lui déclare qu'il a possédé pour rien la même créature⁶. Sophocle lui répond en vers : Euripide, ce fut le soleil et non un jeune garçon qui me dépouilla en me faisant éprouver sa chaleur ; pour toi, c'est Borée qui t'a glacé dans les bras d'une femme adultère⁷. Le sale Diogène dansait avec l'élégante Laïs, qui se livrait à lui ; et le voluptueux Aristippe, amant de Laïs, approuvait le partage. Sur le tombeau de Dioclès, de jeunes garçons célébraient chaque année la fête des baisers : le plus lascif obtenait la couronne⁸ : Dioclès avait été un infâme. Athénée nous apprend

¹ *Etiam corona caput circumcirca ambit, lapillis indicis stellata, pretiosa autem de cervicibus monilia dependent. Impudentes etiam genas rubefaciunt illitis fucis... Nempe statim e domo egressae, sacrificia faciunt arcana et absque viris suspecta mysteria.* (Luciani, *Amores*, p. 579.)

² *Domi statim proluxa balnea ac sumptuosa quidem ac lauta mensa. Posteaquam enim nimis quam repletae fuerint sua ipsarum gulositate, summis digitis velut inscribentes appositorum unumquodque degustant. Et diversorum corporum somnos et muliebritate lectum refertum, ex que surgens statim lavacro opus habet.* (Luciani, *Amores*, p. 579.) Ce latin ne rend pas le texte grec.

³ Luciani, *Amores*, p. 585.

⁴ Athénée, lib. XIII, cap V.

⁵ Athénée, lib. XIII, cap V.

⁶ Athénée, lib. XIII, cap V, p. 604.

⁷ *Hoc ubi Sophocles audiit, in Euripidem epigramma scripsit hujusmodi :*

Sol quidem, o Euripides, non puer, cum me tepefaceret

Veste nudavit : tibi vero alienam uxorem osculanti

Inaccessit Boreas, etc.

'Ἡλιος ἦν ταῖς, Εὐριπίδῃ, ὅς με χλεαίνων, etc.

(Athénée, *Deipnosoph.*, p. 604.)

⁸ *Quique labra labris dulcius applicaverit,*

Is coronis oneratus ad suam matrem revertitur.

(Theoc., *Idyll.*, XII.)

encore le rôle que jouaient les courtisanes, et Lucien les leçons qu'elles se donnaient entre elles : Aspasia, Phrynée, Laïs, Glycère, Flora, Gnathène, Gnathénion, Manie et tant d'autres, sont devenues des personnages mêlés aux plus graves comme aux plus beaux souvenirs de l'histoire, des arts et du génie.

Un trait particulier distingue le dialogue des Courtisanes dans Lucien. L'auteur met souvent en scène une mère et une fille : c'est la mère qui corrompt la fille, qui cherche à lui enlever tout remords, toute pudeur, qui l'instruit au libertinage, au mensonge, au vol, qui lui conseille de se prostituer au plus rustre, au plus laid, au plus infâme, pourvu qu'il paye bien et qu'on le puisse dépouiller. Quant aux jeunes courtisanes, elles éprouvent presque toujours une passion sincère et naïve ; elle, ont recours à des enchantements, comme la magicienne de Théocrite, pour rappeler des amants volages ; on les voit occupées à les arracher non seulement à leurs rivales, mais encore à leurs rivaux, les philosophes. Chélidonion propose à Drosé d'écrire avec du charbon sur la muraille du Céramique : Aristenet corrompt Clinias. Cet Aristenet était un philosophe qui avait enlevé Clinias à Drosé. Enfin l'on trouve parmi les Dialogues de Lucien celui de Clonarion et de Léaena, consacré à la peinture des désordres entre les femmes ; ils y sont peints comme les désordres entre les hommes. Léaena est aimée d'une riche femme de Lesbos, Mégille, déjà liée avec Démonasse, femme de Corinthe. Ces deux saphiennes invitent Léaena à partager leur commune couche. Mégille jette au loin sa fausse chevelure, paraît nue et la tête rase comme un athlète. Léaena entre dans des détails assez étendus avec Clonarion, et refuse de lui donner les derniers¹. Vous auriez une fausse idée de ces ouvrages si vous vous les représentiez comme ces mauvais livres destinés parmi nous à la dépravation de la jeunesse, mais qui ne peignent point l'état général de la société. Les Pères de l'Église s'expriment comme Lucien et comme Athénée ; Clément d'Alexandrie indique des choses de la même nature que celles rappelées aux dialogues des Amours, et il cite ailleurs des faits racontés par Lucien lui-même² ; il parle de la Vénus de Cnide souillée dans son temple, et de Philoenis, à qui, dit Fleury, on attribuait un écrit touchant les impudicités les plus criminelles dont les femmes soient capables. Saint Justin, dans son *Apologie*, assure que l'ouvrage de Philoenis était dans les mains de tout le monde³.

Chez plusieurs nations, un prix était décerné au plus impudique⁴. Il y avait des villes entières consacrées à la prostitution : des inscriptions écrites à la porte des lieux de libertinage et la multitude des simulacres obscènes trouvés à Pompéi ont fait penser que cette ville jouissait de ce privilège. Des philosophes méditaient pourtant sur la nature de Dieu et de l'homme dans cette Sodome, leurs livres déterrés ont moins résisté aux cendres du Vésuve que les images d'airain du musée secret de Portici. Caton le Censeur louait les jeunes gens abandonnés au

¹ *Ne quaere accuratius omnia, turpia enim sunt.* (Luciani, *dialogi meretricii Clonarium et Leoena*, ad finem, p. 970.)

² In *Poedagog.*, lib. II, cap. X ; In *Protreptico*, p. 24 et 38.

³ Un auteur italien trop célèbre a reproduit l'ouvrage de Philoenis. Avant lui, un grave et religieux savant du XI^e siècle avait écrit un livre de même nature ; Brantôme a renouvelé les mêmes histoires ; mais le véritable auteur de l'ouvrage grec n'était point la courtisane Philoenis, c'était un sophiste nommé Polycrate, comme nous l'apprend Athénée.

⁴ *Impios infamia turpissima...* (Philo., *De Proemiis et Poenis*, p. 586, in-fol ; Parisiis, 1552.)

vice que chantaient les poètes¹. Après les repas, on voyait sur les lits du festin de malheureux enfants qui attendaient les outrages².

Ammien Marcellin a peint les descendants des Cincinnatus et des Publicola au IV^e siècle³. Ils se distinguent par de hauts chars ; ils suent sous le poids de leur manteau, si léger pourtant que le moindre vent le soulève. Ils le secouent fréquemment du côté gauche pour en étaler les franges et laisser voir leur tunique, où sont brodées diverses figures d'animaux. Etrangers, allez les voir, ils vous accableront de caresses et de questions. Retournez-y, il semble qu'ils ne vous aient jamais vus. Ils parcourent les rues avec leurs esclaves et leurs bouffons... Devant ces familles oisives marchent d'abord des cuisiniers enfumés, ensuite des esclaves avec les parasites. Le cortège est fermé par des eunuques, vieux et jeunes, pâles, livides, affreux.

Envoie-t-on savoir des nouvelles d'un malade, le serviteur n'oserait rentrer au logis avant de s'être lavé de la tête aux pieds. La populace n'a d'autre abri pendant la nuit que les tavernes ou les toiles tendues sur les théâtres : elle joue aux dés avec fureur, ou s'amuse à faire un bruit ignoble avec les narines⁴.

Ceux qui s'enorgueillissent de porter les noms des Reburri, des Faburri, des Pagoni, des Geri, des Dali, des Tarrasci, des Perrasi, vont aux bains couverts de soie et accompagnés de cinquante esclaves. A peine entrés dans la piscine, ils s'écrient : *Où sont mes serviteurs ?* S'il se trouve quelque créature jadis usée au service du public, quelque vieille qui a trafiqué de son corps, ils courent à elle, et lui prodiguent de sales caresses. Et voilà des hommes dont les ancêtres admonestaient un sénateur pour avoir donné un baiser à sa femme devant sa fille ! Les prétendez-vous saluer, tels que des taureaux qui vont frapper de la corne, ils baissent la tête de côté, et ne laissent que leur genou ou leur main au baiser de l'humble client...

Au milieu des festins, on fait apporter des balances pour peser les poissons, les loirs et les oiseaux. Trente secrétaires, les tablettes à la main, font l'énumération des services. Si un esclave apporte trop tard de l'eau tiède, on lui administre trois cents coups de fouet. Mais si un vil favori a commis un meurtre : Que voulez-vous ? dit le maître ; c'est un misérable ! Je punirai le premier de mes gens qui se conduira ainsi.

Ces illustres patrices vont-ils voir une maison de campagne ou une chasse que les autres exécutent devant eux ; se font-ils transporter dans des barques peintes, par un temps un peu chaud, de Putéoles à Cajète, ils comparent leurs voyages à ceux de César et d'Alexandre. Une mouche qui se pose sur les franges de leur éventail doré, un rayon de soleil qui passe à travers quelque trou de leur parasol, les désolent ; ils voudraient être nés parmi les Cimmériens⁵.

¹ Horace, *Satires*, lib. I.

² *Transeo puerorum infelicium greges quos post transacta convivia aliae cubiculi contumeliae expectant.* (Sénèque, *epist.* 95.)

³ Les Romains sous le règne de Trajan, d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle ressemblaient déjà beaucoup aux Romains dont parle Ammien Marcellin. Lucien, qui vivait sous ces empereurs, nous a laissé dans le *Nigrinus* un tableau des mœurs romaines dont l'historien semble avoir emprunté plusieurs traits : le premier s'étend seulement davantage sur le goût pour les chevaux, sur le luxe, les funérailles, les testaments, etc.

⁴ Ammien Marcellin, lib. XLV.

⁵ *Ubi si inter aurata flabella laciniis sericis insederint muscae, vel per foramen umbraculi pensilis radiolus irruerit solis, queruntur quod non sunt apud Cimmericos nati.* (Ammien Marcellin, lib. XXVIII, cap. IV, p. 411 ; Lugduni Batavorum, 1693.)

Cincinnatus eût perdu la gloire de la pauvreté si après sa dictature il eût cultivé des champs aussi vastes que l'espace occupé par un seul des palais de ses descendants¹. Le peuple ne vaut pas mieux que les sénateurs ; il n'a pas de sandales aux pieds, et il se fait donner des noms retentissants ; il boit, joue et se plonge dans la débauche ; le grand cirque est son temple, sa demeure, son forum. Les plus vieux jurent par leurs rides et leurs cheveux gris que la république est perdue si tel cocher ne part le premier et ne rase habilement la borne. Attirés par l'odeur des viandes, ces maîtres du monde suivent des femmes qui crient comme des paons affamés, et se glissent dans la salle à manger des patrons².

La mollesse du peuple passa à l'armée : le soldat préférait la chanson obscène au cri de guerre ; une pierre, comme autrefois, ne lui servait plus d'oreiller sur un lit armé, et il buvait dans des coupes plus pesantes que son épée³ ; il connaissait le prix de l'or et des pierreries ; le temps n'était plus où un légionnaire ayant trouvé dans le camp d'un roi de Perse un petit sac de peau rempli de perles les jeta, sans savoir ce que c'était, et n'emporta que le sac⁴.

Le soldat romain quitta la cuirasse, abandonna le pilum et la courte épée : alors, nu comme le barbare et inférieur en force, il fut aisément vaincu. Végèce attribue les défaites successives des légions à l'abandon des anciennes armes⁵.

Les désordres de la police de Rome étaient extrêmes : on en jugera par un événement arrivé sous le règne de Théodose Ier.

Les empereurs avaient bâti de grands édifices où se trouvaient les moulins et les fours qui servaient à moudre la farine et à cuire le pain distribué au peuple. Plusieurs cabarets étaient élevés auprès de ces maisons ; des femmes publiques attiraient les passants dans ces cabarets ; ils n'y étaient pas plus tôt entrés qu'ils tombaient par des trappes dans des souterrains. Là ils demeuraient prisonniers le reste de leur vie, contraints à tourner la meule, sans que jamais leurs parents pussent savoir ce qu'ils étaient devenus. Un soldat de Théodose, pris à ce piège, s'arma de son poignard, tua ses détenteurs et s'échappa. Théodose fit raser les édifices qui couvraient ces repaires ; il fit également disparaître les maisons de prostitution où étaient reléguées les femmes adultères⁶.

L'anarchie dans les provinces égalait celle qui régnait dans la capitale : Salvien déclare qu'il n'y a point de châtement que ne méritassent les Romains ; il les compare aux barbares, et les trouve inférieurs à ceux-ci en charité, sincérité, chasteté, générosité, courage. Il fait la description de la Septimanie : Vignes, prairies émaillées de fleurs, vergers, campagnes cultivées, forêts, arbres fruitiers, fleuves et ruisseaux, tout s'y trouve. Les habitants de cette province ne devraient-ils pas remplir leurs devoirs envers un Dieu si libéral pour eux ? Eh bien, le peuple le plus heureux des Gaules en est aussi le plus dérégulé⁷. La gourmandise et l'impureté dominant partout. Les riches méprisent la religion et

¹ *Quorum mensuram si in agris consul Quintius possedisset, amiserat etiam post dictaturam gloriam paupertatis.* (Ammien Marcellin, lib. XXII, cap. IV ; Lugduni Batavorum, 1693.)

² Ammien Marcellin, lib. XXVIII cap. IV ; Lugduni Batavorum, 1693.

³ *Cum miles cantilenas meditaretur, pro júbilo molliores : et non saxum erat ut antehac armato cubile (...) et graviora gladiis pocula, testa enim bibere jam pudebat.* (Ammien, lib. XXII, cap IV.)

⁴ Ammien, lib. XXII, cap. IV.

⁵ *De Re Milit.*, cap. X.

⁶ Socrate, lib. V, cap. XVIII.

⁷ *In omnibus quippe Gallis sicut divitiis primi fuere, sic vitiis.* (Salv., *De Gubern. Dei*, lib. XII, p. 230.)

la bienséance ; la foi du mariage n'est plus un frein, la femme légitime se trouve confondue avec les concubines. Les maîtres se servent de leur autorité pour contraindre leurs esclaves à se rendre à leurs désirs. L'abomination règne dans les lieux où des filles n'ont plus la liberté d'être chastes. On trouve des Romains qui se livrent à tous les désordres, non dans leurs maisons, mais au milieu des ennemis et dans les fers des barbares.

Les villes sont remplies de lieux infâmes, et ces lieux ne sont pas moins fréquentés par les femmes de qualité que par celles d'une basse condition : elles regardent ce libertinage comme un des privilèges de leur naissance, et ne se piquent pas moins de surpasser les autres femmes en impureté qu'en noblesse¹.

Il n'y a plus personne, continue le nouveau Jérémie, pour qui la prospérité d'autrui ne soit un supplice. Les citoyens se proscrivent les uns les autres : les villes et les bourgs sont en proie à une foule de petits tyrans, juges et publicains. Les pauvres sont dépouillés, les veuves et les orphelins opprimés. Des Romains vont chercher chez les barbares une humanité et un abri qu'ils ne trouvent pas chez les Romains ; d'autres, réduits au désespoir, se soulèvent et vivent de vols et de brigandage ; on leur donne le nom de Bagaudes² ; on leur fait un crime de leur malheur ; et pourtant ne sont-ce pas les proscriptions, les rapines, les concussions des magistrats, qui ont plongé ces infortunés dans un pareil désordre ? Les petits propriétaires, qui n'ont pas fui, se jettent entre les bras des riches pour en être secourus, et leur livrent leurs héritages. Heureux ceux qui peuvent reprendre à ferme les biens qu'ils ont donnés ! Mais ils n'y tiennent pas longtemps : de malheur en malheur, de l'état de colons où ils se sont réduits volontairement, ils deviennent bientôt esclaves³.

Ce passage de Salvien est un des documents les plus importants de l'histoire : il nous apprend comment l'état des propriétés et des personnes changea au VI^e siècle, comment le petit propriétaire livra son bien et ensuite sa personne au grand propriétaire pour en recevoir protection. Cet effet violent de la nécessité se convertit en usage, et bientôt en loi : on donna son aleu au barbare, qui le rendit en fief moyennant service ; et ainsi s'établit la mouvance et la propriété féodale. Il faut joindre aux causes de la destruction des lois et des mœurs païennes une dernière cause, puissante dans les hauts rangs de la société : la philosophie.

Je vous ai déjà fait observer que les sectes philosophiques étaient au paganisme ce que les hérésies étaient au christianisme, dans le rapport inverse de la vérité à l'erreur. La vérité philosophique ne fut dans son origine que la vérité religieuse, ou, pour parler plus correctement, la philosophie, qui prit naissance dans les temples, fut d'abord cultivée en secret par les prêtres. La vérité philosophique (indépendance de l'esprit de l'homme dans la triple science des choses intellectuelles, morales et naturelles) se dut trouver altérée, selon le temps et les lieux. Les hommes placés au berceau du monde cherchèrent et crurent découvrir les lois mystérieuses de la nature dans la cause la plus agissante sous leurs yeux.

Ainsi les prêtres de la Chaldée regardèrent la lumière dont ils étaient inondés dans leur beau climat comme une émanation de l'âme universelle ; bientôt ils attribuèrent aux astres qu'ils observaient une influence toute particulière sur l'homme et sur la nature. La lumière, diminuant de force en s'éloignant de son foyer, créait sur son chemin du ciel à la terre des êtres dont l'intelligence variait

¹ Salv., *De Gubern. Dei*, lib. VII, p. 232.

² Salv., *De Gubern. Dei*, lib. V, p. 159.

³ *De Gubern. Dei*, lib. X, cap. V, p. 169.

selon le degré de fécondité qui restait au rayon créateur. Le système des prêtres chaldéens donna naissance à la théorie des génies : les usages et les moeurs s'enchaînèrent à la marche des saisons.

Les mages, ne considérant dans la lumière que la chaleur, firent du feu le principe de tout. Et comme il y avait selon les mages une matière brute qui résistait à l'action du feu, de là les deux principes : l'esprit et la matière, le bien et le mal. Par le feu ou la chaleur se reproduisaient l'âme humaine et les génies de la religion secrète des Chaldéens.

Les prêtres d'Égypte se persuadèrent, au bord du Nil, que l'eau était l'agent d'une âme universelle pour la reproduction des corps. Ayant remarqué qu'il y a dans l'homme un esprit et dans l'animal un instinct, ils en conclurent une intelligence qui tend à s'unir à la matière, cette intelligence voulant toujours produire des choses parfaites, et la matière s'opposant toujours à la perfection. Mais il paraît qu'ils regardaient le bon et le mauvais principe comme également matériels, ce qui faisait une doctrine d'athéisme et de matérialisme chez le peuple le plus superstitieux de la terre.

Aujourd'hui que les Indes nous sont mieux connues, que leurs langues sacrées sont dévoilées aux savants de l'Europe, nous trouvons dans ces immenses régions des systèmes métaphysiques de toutes les sortes, des cultes de toutes les formes, même de la forme chrétienne ; nous trouvons trois principes excellents, bien que mêlés de choses extravagantes : l'existence d'un Dieu suprême, l'immortalité de l'âme, et la nécessité morale de faire le bien.

Mais cette nécessité morale de la philosophie indienne eut une conséquence aussi inattendue que désastreuse : d'après la nécessité du bien, l'âme de l'homme devait retourner au sein de Dieu si elle pratiquait la vertu, ou s'emprisonner dans d'autres corps sur la terre si elle s'était abandonnée aux vices. Ce cercle inévitable de la société religieuse rendit la société politique stationnaire ; tout s'incrusta dans des castes qui ne remuaient pas plus que ces bonzes fixés des jours entiers dans la même attitude, par esprit de sacrifice et de perfection. Ce que le matérialisme opéra en Chine et la superstition en Égypte, la philosophie l'accomplit aux Indes : elle ligatura l'homme dans son berceau et dans sa tombe.

La haute science fut donc captive dans les collèges sacerdotaux de la Chaldée, de la Perse, des Indes et de l'Égypte. Rendons justice aux Grecs ; ils tirèrent la philosophie du fond des temples, comme le christianisme la fit sortir des écoles philosophiques. Ainsi la philosophie fut pratiquée secrètement par les prêtres, c'est son premier pas ; elle fut étudiée par quelques hommes supérieurs de la Grèce hors des sanctuaires, c'est son second pas ; elle fut livrée à la foule par les chrétiens, c'est son troisième et dernier pas.

Les Grecs qui dérobèrent les premiers la philosophie aux initiations furent des poètes et des législateurs, tels que Linus, Orphée, Musée, Eumolpe, Méléampe. Ensuite vinrent, dans une société plus avancée, Thalès, Pythagore, Phéréclide. Voyageurs aux Indes, en Perse, en Chaldée, en Égypte, ils pénétrèrent leurs systèmes des doctrines qu'ils avaient étudiées chez les prêtres de ces contrées. Thalès, comme les Egyptiens, admit l'eau pour élément général, et devint le chef de la philosophie expérimentale ; une des branches de son école donna naissance à la philosophie morale, personnifiée dans Socrate. Pythagore engendra la philosophie intellectuelle, que divinisa Platon. Aristote, esprit positif et universel, supposa une matière éternelle et des formes mathématiques

invariables renfermées dans cette matière. Le monde finit par se partager entre les deux écoles de Platon et d'Aristote, entre le système des formes et celui des idées.

Les conquêtes d'Alexandre répandirent la philosophie grecque sur le globe, où elle s'enrichit de nouvelles connaissances.

Alexandre commanda à tous les hommes vivants d'estimer la terre habitable être leur pays, et son camp en être le château et le donjon ; tous les gens de bien, parents les uns des autres, et les méchants seuls étrangers : au demeurant, que le Grec et le barbare ne seraient point distingués par le manteau, ni à la façon de la targe, ou au cimenterre, ou par le haut chapeau, mais remarqués et discernés, le Grec à la vertu et le barbare au vice, en réputant tous les vertueux Grecs et tous les vicieux barbares. (...)

Quel plaisir de voir ces belles et saintes épousailles, quand il comprit dans une même tente cent épousées persiennes, mariées à cent époux macédoniens et grecs, lui-même estant couronné de chapeaux de fleurs et entonnant le premier le chant nuptial d'Hymenaeus, comme un cantique d'amitié générale !¹

Amyot, qui introduit ici, sans le savoir, la langue et le reflet des moeurs de son siècle dans la peinture de l'âge philosophique et poli de la Grèce, n'ôte rien à la vérité des faits et leur ajoute un charme étranger. Il n'est point de mon sujet d'entrer dans le détail des sectes philosophiques² ; mais je dois rappeler que la philosophie de Platon, mêlée aux dogmes chaldéens et aux traditions juives, s'établit à Alexandrie sous les Ptolémée : tous les systèmes, toutes les opinions convergèrent à ce centre de lumières et de ténèbres, dont le christianisme débrouilla le chaos.

La philosophie des Grecs introduite à Rome ébranla le culte national dans la ville la plus religieuse de la terre. Le poète satirique Lucile, l'ami de Scipion, s'était moqué des dieux de Numa, et Lucrèce essaya de les remplacer par le voluptueux néant d'Epicure. César avait déclaré en plein sénat qu'après la mort rien n'était, et Cicéron, qui, cherchant la cause de la supériorité de Rome, ne la trouvait que dans sa piété, disait, contradictoirement, qu'à la tombe finit tout l'homme. L'épicurisme régna chez les Romains durant la majeure partie du Ier siècle de l'ère chrétienne ; Pline, Sénèque, les poètes et les historiens l'attestent par leurs écrits, leurs maximes et leurs vers. Le stoïcisme prit le dessus quand la vertu fut élevée à la pourpre.

Ces diverses philosophies, qui ne descendaient point dans le peuple, décomposaient la société ; elles ne guérissaient point la superstition des esclaves et ôtaient la crainte des dieux aux maîtres. Les arts magiques, plus ou moins mêlés aux dogmes scolastiques, la théurgie et la goétie ramenaient des erreurs tout aussi déplorables que les mensonges de la mythologie.

Les philosophes, tantôt chassés de Rome, tantôt rappelés, devenaient des personnages importants ou ridicules, qui se prêtaient complaisamment aux idolâtries, aux moeurs et aux crimes de leur siècle. On en remarque auprès de tous les tyrans ; on en trouve au milieu des débauches d'Élagabale : il est vrai que, pour l'honneur de la vertu, ceux-ci se voilaient la tête, comme Agamemnon

¹ Plutarque, *De la Fortune d'Alexandre*, trad. d'Amyot.

² L'*Essai historique sur les Révolutions* contient un aperçu rapide de ces sectes ; on peut consulter dans cet ouvrage le tableau synoptique que j'en ai dressé. On le pourra corriger à l'aide du *Manuel de l'Histoire de la Philosophie* de Tenneman, traduit excellemment par M. Cousin.

se couvrait le visage au sacrifice de sa fille¹ ; Plotin même assistait aux désordres de Gratien.

Ces sages s'attribuaient des dons surnaturels : depuis Apollonius, qui se transportait par l'air où il voulait, jusqu'à Proclus, qui conversait avec Pan, Esculape et Minerve, il n'y a pas de miracles dont ils ne fussent capables. L'affectation des allures de leur vie rendait suspect, le naturel de leurs principes. Ménédu de Lampsaque paraissait en public vêtu d'une robe noire, coiffé d'un chapeau d'écorce où se voyaient gravés les douze signes du zodiaque ; une longue barbe lui descendait à la ceinture, et monté sur le cothurne, il tenait un bâton de frêne à la main ; il se prétendait un esprit revenu des enfers pour prêcher la sagesse aux hommes².

Anaxarque, maître de Pyrrhon, étant tombé dans une ravine, Pyrrhon refusa de l'en retirer, parce que toute chose est indifférente de soi, et qu'autant valait demeurer dans un trou que sur la terre³.

Lorsque Zénon marchait dans les villes, ses amis l'accompagnaient, de peur qu'il ne fût écrasé par les chars : il ne se donnait pas la peine d'échapper à la fatalité⁴. Diogène faisait le chien dans un tonneau ; Démocrite s'enfermait dans un sépulcre⁵ ; Héraclite broutait l'herbe de la montagne⁶ ; Empédocle, voulant passer pour une divinité, se précipita dans l'Etna ; le volcan rejeta les sandales d'airain de l'impie, et la fourbe fut découverte⁷.

Ces sophistes, de même que les hérésiarques, se livraient à toutes sortes de folies ; des platoniciens se tuaient comme les circoncillions, et des cyniques bravaient la pudeur comme les priscilliens. Dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, les maîtres mêlaient le peuple à leurs factions ; leurs disciples couraient au-devant des nouveau-venus pour les attirer à leur doctrine, criant, sautant, frappant, à l'instar des furieux.

Lucien représente Ménippe affublé d'une massue, d'une lyre et d'une peau de lion, et s'écriant : **Je te salue, portique superbe, entrée de mon palais !** Ensuite Ménippe raconte à Philonide que, fatigué de l'incertitude des doctrines, il s'adressa à un disciple de Zoroastre. Ce magicien par excellence, appelé Mithrobarzanes, avait de longs cheveux et une longue barbe. Il prit Ménippe, le lava trois mois entiers dans l'Euphrate, en suivant le cours de la lune et marmottant une longue prière ; il lui cracha trois fois au nez, le plongea de l'Euphrate dans le Tigre, le purifia avec de l'oignon marin, le ramena chez lui à reculons, l'arma de la massue, de la lyre, de la peau du lion, et lui recommanda de se nommer à tout venant Ulysse, Hercule ou Orphée. L'initiation achevée, Ménippe descendit aux enfers conduit par Mithroharzanes. Là, Tirésias lui conseilla de quitter les chimères philosophiques, en lui disant : **La meilleure vie est la plus commune.**

Les *Sectes à l'Encan* offrent le tableau complet des diverses sectes. Jupiter fait préparer des sièges ; Mercure, investi de la charge d'huissier, appelle les

¹ *Erant amici improbi, et senes quidam et specie philosophi, qui caput reticulo componerent.* (Lampride, in *Vit. Elag.*, p. 105.)

² Suidas ; Athénée, lib. IV, p. 162.

³ Laërte, lib. in *Pyrrhon*.

⁴ Laërte, lib. VII.

⁵ Laërte, lib. IX, in *Dem*.

⁶ Laërte, in *Heracl*.

⁷ Laërte, lib. VIII ; Lucian., Strabon, lib. VI.

marchands pour acheter toutes sortes de vies philosophiques ; on fera crédit pendant une année, moyennant caution. Jupiter ordonne de commencer par la secte italique.

Mercure. Holà, Pythagore ! descends, et fais le tour de la place. Voici une vie céleste : qui l'achètera ? Qui veut être plus grand que l'homme ? Qui veut connaître l'harmonie des sphères et revivre après sa mort ?

Un marchand. D'où es-tu ?

Pythagore. De Samos.

Le marchand. Où as-tu étudié ?

Pythagore. En Égypte, chez les sages.

Le marchand. Si je t'achète, que m'apprendras-tu ?

Pythagore. Je te ferai souvenir de ce que tu sus autrefois.

Le marchand. Comment cela ?

Pythagore. En purifiant ton âme.

Le marchand. Comment l'instruiras-tu ?

Pythagore. Par le silence. Tu seras cinq ans sans parler.

Le marchand. Après ?

Pythagore. Je t'enseignerai la géométrie, la musique et l'arithmétique.

Le marchand. Je sais celle-ci.

Pythagore. Comment comptes-tu ?

Le marchand. Un, deux, trois, quatre.

Pythagore. Tu te trompes : quatre est dix, le triangle parfait et le serment, etc.

(On déshabille Pythagore, et l'on découvre qu'il a une cuisse d'or. Trois cents marchands l'achètent dix mines.)

(On appelle Diogène.)

Un marchand. Que pourrai-je faire de cet animal, sinon un fossoyeur ou un porteur d'eau ?

Mercure. Non pas, mais un portier : il aboie, et il se nomme lui-même un chien.

Le marchand. Je crains qu'il ne me morde ; il grince des dents et me regarde de travers.

Mercure. Ne crains rien, il est apprivoisé.

Le marchand. Ami, de quel pays es-tu ?

Diogène. De tous pays.

Le marchand. Quelle est ta profession ?

Diogène. Médecin de l'âme, héraut de la liberté et de la vérité.

Le marchand. Maître, si je t'achète, que m'apprendras-tu ?

Diogène. Je t'enfermerai avec la misère, tu ne te soucieras ni de parents ni de patrie ; tu quitteras la maison de ton père ; tu habiteras quelque mesure, quelque sépulcre, ou, comme moi, un tonneau. Ton revenu sera dans ta besace

pleine de rogatons et de vieux bouquins ; tu disputeras de félicité avec Jupiter ; si l'on te fouette, tu n'en feras que rire.

Le marchand. Il faudrait que ma peau fût une écaille d'huître ou de tortue.

Diogène. Voici ma doctrine : trouver à redire à tout, avoir la voix rude comme un chien, la mine barbare, l'allure farouche et sauvage, vivre au milieu de la foule comme s'il n'y avait personne, être seul au milieu de tous, préférer la Vénus ridicule et se livrer en public à ce que les autres rougissent de faire en secret. Si tu t'ennuies, tu prendras un peu de ciguë ; et tu t'en iras de ce monde : voilà le bonheur ; en veux-tu ?

Après Diogène, pour lequel on donne deux oboles, Mercure fait venir Aristippe ; il est ivre, et ne peut répondre. Mercure explique sa doctrine : ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté n'importe où.

Héraclite et Démocrite, abrégé de la sagesse et de la folie, succèdent à Aristippe : l'un rit, l'autre pleure. Démocrite rit parce que tout est vanité et que l'homme n'est qu'un concours d'atomes produit du hasard. Héraclite pleure parce que le plaisir est douleur, le savoir ignorance, la grandeur bassesse, la santé infirmité, le monde un enfant qui joue aux osselets et se tourmente pour un songe. Héraclite regrette le passé, s'ennuie du présent et s'épouvante de l'avenir.

Jupiter fait semondre Socrate.

Un marchand. Qu'es-tu ?

Socrate. Amateur de petits garçons et maître ès arts d'aimer¹.

Le marchand. Dans ce cas, mon fils est trop beau pour que je te confie son éducation.

Socrate. Je ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit : quand je dormirais avec ton fils, il ne se passerait rien de déshonnête.

Le marchand. Cela m'est fort suspect...

Socrate. Je le jure par le chien et le platane.

Le marchand. Quelle est ta doctrine ?

Socrate. J'ai inventé une république, et je me gouverne d'après ses lois.

Le marchand. Que fait-on dans ta république ?

Socrate. Les femmes n'y appartiennent pas à un seul mari ; chaque homme peut avoir commerce avec elles toutes.

Le marchand. Les lois contre l'adultère sont-elles donc abrogées ?

Socrate. Niaiseries.

Le marchand. Et qu'as-tu statué pour les beaux et jeunes garçons ?

Socrate. Ils deviendront le prix de la vertu, et leur amour sera la récompense du courage.

Socrate est vendu deux talents.

¹ Le texte est plus net : Παιδεραστής είμι, και σοφός τά έρωτικά. (Luc., *Vitar. Auct.*, p. 193.)

Epicure vient après Socrate : C'est, dit Mercure, le disciple du grand rieur Démocrite et du grand débauché Aristippe ; il aime les choses douces et emmiellées.

Chrysippe le stoïcien, à la barbe longue et aux cheveux courts, est présenté aux criées comme la vertu même et le censeur du genre humain. Chrysippe est le seul sage, le seul riche, le seul éloquent, le seul beau, le seul juste ; il explique au marchand ébahi qu'il y a des choses principales et des choses moins principales, des accidents et des accidents d'accidents ; il lui prétend enseigner les syllogismes : le moissonneur, le dominant, l'électra, le masqué ; il lui prouve que lui marchand ne connaît pas son père, qu'il est une pierre ou un animal, un animal ou une pierre¹.

Le péripatéticien succède au stoïcien : il sait combien de temps vit un moucheron, à quelle profondeur les rayons du soleil pénètrent dans la mer, et quelle est l'âme des huîtres². Le dialogue se termine à Pyrrhias (pour Pyrrhon).

Le marchand. Que sais-tu, Pyrrhias ?

Le philosophe. Rien³.

Le marchand. Comment, rien ?

Le philosophe. Parce que je ne sais pas s'il y a quelque chose.

Le marchand. Est-ce que nous n'existons pas ?

Le philosophe. Je ne sais⁴.

Le marchand. Et toi, n'existes-tu pas ?

Le philosophe. Je le sais encore moins⁵.

Le marchand. Je viens de t'acheter : n'es-tu pas à moi ?

Le philosophe. Je m'abstiens, et je considère⁶.

Le marchand. Suis-moi, tu es mon esclave.

Le philosophe. Qui le sait ?

Le marchand. Ceux qui sont ici.

Le philosophe. Est-ce qu'il y a quelqu'un ici ?

Le marchand. Je te prouve que je suis ton maître. (*Il le bat.*)

Le philosophe. Je m'abstiens, et je considère.

Lucien, dans *l'Hermitine, ou les Sectes*, achève de ruiner l'échafaudage de l'orgueil de l'homme.

Ainsi se montraient, flétris et vaincus du temps, ces philosophes jadis l'honneur de l'humanité, ces sages qui au milieu des nations souillées et matérialisées

¹ *Lapis est corpus : nonne et animal corpus est ? Tu vero lapis et animal.* (Lucian., *Vitar. Auct.*, p. 197.)

² *Quam profunde sol radios emittat in mare ;
Denique qualem animam habeant ostra.*

(Lucian., *Vitar. Auct.*, p. 198)

³ Οὐδέν. (Lucian., *Vitar. Auct.*, p. 198.)

⁴ Οὐδέ τεῦτο οἶδα. (Lucian., *Vitar. Auct.*, p. 198.)

⁵ Πολὸ μᾶλλον ἐτι τοῦτ' ἀγνοῶ. (Lucian., *Vitar. Auct.*, p. 198.)

⁶ Lucian., *Vitar. Auct.*, p. 199.

avaient conservé les vérités de la science, de la morale et de la religion naturelle, jusqu'à ce qu'ils se corrompissent avec la foule, et par l'infirmité même de la sagesse.

Voilà la société romaine : ses générations étaient mûres ; les barbares se présentaient comme les faucheurs qui nous viennent des provinces éloignées pour abattre nos foins et nos blés ; les chrétiens et les païens allaient tomber sur les sillons, selon le poids de leur valeur respective. L'homme attaché aux joies de la vie ne voyait approcher le Franc, le Goth, le Vandale, qu'avec les terreurs de la mort, tandis que l'anachorète, le prêtre, l'évêque, cherchaient comment ils adouciraient les vainqueurs et comment ils feraient des calamités publiques un moyen d'enrôler de nouveaux soldats sous l'étendard du Christ.

Étude sixième

Première partie : moeurs des barbares

Tout ce qui se peut rencontrer de plus varié, de plus extraordinaire, de plus féroce dans les coutumes des sauvages s'offrit aux yeux de Rome : elle vit, d'abord successivement et ensuite tout à la fois, dans le coeur et dans les provinces de son empire, de petits hommes maigres et basanés ou des espèces de géants aux yeux verts¹, à la chevelure blonde lavée dans l'eau de chaux, frottée de beurre aigre ou de cendres de frêne² ; les uns nus, ornés de colliers, d'anneaux de fer, de bracelets d'or ; les autres couverts de peaux, de sayons, de larges braies, de tuniques étroites et bigarrées³ ; d'autres encore la tête chargée de casques faits en guise de mufles de bêtes féroces⁴, d'autres encore le menton et l'occiput rasés⁵, ou portant longues barbes et moustaches. Ceux-ci à pied avec des massues, des maillets, des marteaux, des framées, des angons à deux crochets, des haches à deux tranchants⁶, des frondes, des flèches armées d'os pointus⁷, des filets et des lanières de cuir⁸, de courtes et de longues épées ; ceux-là enfourchaient de hauts destriers bardés de fer⁹, ou de laides et chétives cavales, mais rapides comme des aigles¹⁰. En plaine, ces hommes étaient éparpillés¹¹, ou formés en coin¹², ou roulés en masse ; parmi les bois, ils montaient sur les arbres, objets de leur culte, et combattaient¹³ portés sur les épaules et dans les bras de leurs dieux.

Des volumes suffiraient à peine au tableau des moeurs et des usages de tant de peuples.

Les Agathyrses, comme les Pictes, se tachetaient le corps et les cheveux d'une couleur bleue ; les gens d'une moindre espèce portaient leurs mouchetures rares et petites, les nobles les avaient larges et rapprochées¹⁴.

Les Alains ne cultivaient point la terre ; ils se nourrissaient de lait et de la chair des troupeaux ; ils erraient avec leurs chariots d'écorce de désert en désert. Quand leurs bêtes avaient consommé tous les herbages, ils remettaient leurs

¹ Apollinaire, *in Paneg. Major.*

² Diodore, lib. V. — Apollinaire, *Carm.* XII.

³ Apollinaire, *Carm.* XII. — Ammien, lib. XIV, cap. IV.

⁴ Tous les cavaliers cimbres avaient des casques en forme de gueules ouvertes et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables, et, les rehaussant par des panaches faits comme des ailes, et d'une hauteur prodigieuse, ils paraissaient encore plus grands. Ils étaient armés de cuirasses de fer très brillantes, et couverts de boucliers tout blancs. (Plutarque, *in Marius.*)

⁵ Apollinaire, *in Paneg. Major.*

⁶ Agathias, *Hist.*, lib. II.

⁷ Tacite, *De Mor. Germ.* — Ammien, lib. XXXI, cap. II.

⁸ Ammien, lib. XXXI, cap. II. — Pomponius Mela, lib. I, cap. ult.

⁹ *Panegy. veter.*, VI-VII, p. 138, 166, 167. On voit ici que l'armure complète de fer, empruntée des Perses par les Romains, était connue bien avant la chevalerie. Il en est ainsi d'une foule d'autres usages, qu'on a placé trop bas dans les siècles.

¹⁰ Ammien, lib. XXXI, cap. II.

¹¹ *Teste* Zosime, p. 747 ; Vales. *Annales*, *in Ammien*, lib. XXXI, cap. II, p. 475.

¹² Tacite, *De Mor. Germ.*, cap. VI

¹³ Greg. de Tours, lib. II, cap. IX ; Hérodien, lib. VII, cap. V.

¹⁴ Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. II.

villes sur leurs chariots, et les allaient planter ailleurs¹. Le lieu où ils s'arrêtaient devenait leur patrie². Les Alains étaient grands et beaux ; ils avaient la chevelure presque blonde, et quelque chose de terrible et de doux dans le regard³. L'esclavage était inconnu chez eux ; ils sortaient tous d'une source libre⁴.

Les Goths, comme les Alains, de race scandinave, leur ressemblaient ; mais ils avaient moins contracté les habitudes slaves, et ils inclinaient plus à la civilisation. Apollinaire a peint un conseil de vieillards goths. Selon leur ancien usage, leurs vieillards se réunissent au lever du soleil ; sous les glaces de l'âge, ils ont le feu de la jeunesse. On ne peut voir sans dégoût la toile qui couvre leur corps décharné ; les peaux dont ils sont vêtus leur descendent à peine au-dessous du genou. Ils portent des bottines de cuir de cheval, qu'ils attachent par un simple noeud au milieu de la jambe, dont la partie supérieure reste découverte⁵. Et pourquoi ces Goths étaient-ils rassemblés ? Pour s'indigner de la prise de Rome par un Vandale et pour élire un empereur romain !

Le Sarrasin, ainsi que l'Alain, était nomade ; monté sur son dromadaire, vaguant dans des solitudes sans bornes, changeant à chaque instant de terre et de ciel, sa vie n'était qu'une fuite⁶.

Les Huns parurent effroyables aux barbares eux-mêmes ; ils considéraient avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux⁷, ces cavaliers dont la voix était grêle et le geste sauvage. La renommée les représentait aux Romains comme des bêtes marchant sur deux pieds, ou comme ces effigies difformes que l'antiquité plaçait sur les ponts⁸. On leur donnait une origine digne de la terreur qu'ils inspiraient : on les faisait descendre de certaines sorcières appelées *aliorumna*, qui, bannies de la société par le roi des Goths Félimer, s'étaient accouplées dans les déserts avec les démons⁹.

Différents en tout des autres hommes, les Huns n'usaient ni de feu ni de mets apprêtés ; ils se nourrissaient d'herbes sauvages et de viandes demi-cruées, couvées un moment entre leurs cuisses ou échauffées entre leur siège et le dos de leurs chevaux¹⁰. Leurs tuniques, de toile colorée et de peaux de rat des champs, étaient nouées autour de leur cou ; ils ne les abandonnaient que lorsqu'elles tombaient en lambeaux¹¹. Ils enfonçaient leur tête dans des bonnets de peau arrondis, et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre¹². On eût dit qu'ils étaient cloués sur leurs chevaux, petits et mal formés, mais infatigables. Souvent ils s'y tenaient assis comme des femmes ; ils y traitaient

¹ Ammien Marcellin, lib. XIII, cap. II.

² Ammien Marcellin, lib. XIII, cap. II.

³ Ammien Marcellin, lib. XIII, cap. II.

⁴ Le latin dit plus : *Omnis generoso semine procreati*. (Ammien Marcellin, lib. XIII, cap. II.)

⁵ Apollinaire, *In Avit*.

⁶ Ammien Marcellin, lib. XIV, cap. V.

⁷ Jornandès, *De Reb. Get.*, cap. XXIV. — Ammien Marcellin.

⁸ Jornandès, *De Reb. Get.*, lib. XXXI, cap. II.

⁹ Jornandès, cap. XXIV.

¹⁰ Ammien, lib. XXXI, cap. II.

¹¹ Ammien, lib. XXXI, cap. II.

¹² Ammien, lib. XXXI, cap. II. S. Jérôme appelle ces bonnets des tiaras, *tiaras galeis*. (*In epitaph. Nepot.*)

d'affaires, délibérant, vendant, achetant, buvant, mangeant, dormant sur le cou¹.

Sans demeure fixe, sans foyer, sans lois, sans habitudes domestiques, les Huns erraient avec les chariots qu'ils habitaient. Dans ces huttes mobiles, les femmes façonnaient leurs vêtements, s'abandonnaient à leurs maris, accouchaient, allaitaient leurs nourrissons jusqu'à l'âge de puberté. Nul chez ces générations ne pouvait dire d'où il venait, car il avait été conçu loin du lieu où il était né, et élevé plus loin encore². Cette manière de vivre dans des voitures roulantes était en usage chez beaucoup de peuples, et notamment parmi les Francs. Majorien surprit un parti de cette nation : Le coteau voisin retentissait du bruit d'une noce ; les ennemis célébraient en dansant, à la manière des Scythes, l'hymen d'un époux à la blonde chevelure. Après la défaite on trouva les préparatifs de la fête errante, les marmites, les mets des convives, tout le régal prisonnier et les odorantes couronnes de fleurs. (...) Le vainqueur enleva le chariot de la mariée³.

Sidoine est un témoin considérable des mœurs des barbares, dont il voyait l'invasion. Je suis, dit-il, au milieu des peuples chevelus, obligé d'entendre le langage du Germain, d'applaudir, avec un visage contraint, au chant du Bourguignon ivre, les cheveux graissés avec du beurre acide... Heureux vos yeux, heureuses vos oreilles, qui ne les voient et ne les entendent point ! heureux votre nez, qui ne respire pas dix fois le matin l'odeur empestée de l'ail et de l'oignon⁴.

Tous les barbares n'étaient pas aussi brutaux. Les Francs, mêlés depuis longtemps aux Romains, avaient pris quelque chose de leur propreté et de leur élégance. Le jeune chef marchait à pied au milieu des siens ; son vêtement d'écarlate et de soie blanche était enrichi d'or ; sa chevelure et son teint avaient l'éclat de sa parure. Ses compagnons portaient pour chaussure des peaux de bête garnies de tous leurs poils ; leurs jambes et leurs genoux étaient nus ; les casaques bigarrées de ces guerriers montaient très haut, serraient les hanches et descendaient à peine au jarret ; les manches de ces casaques ne dépassaient pas le coude. Par-dessous ce premier vêtement se voyait une saie de couleur verte bordée d'écarlate, puis une rhénone fourrée, retenue par une agrafe⁵. Les épées de ces guerriers se suspendaient à un étroit ceinturon, et leurs armes leur servaient autant d'ornement que de défense ; ils tenaient dans la main droite des piques à deux crochets ou des haches à lancer ; leur bras gauche était caché par un bouclier aux limbes d'argent et à la bosse dorée⁶. Tels étaient nos pères.

Sidoine arrive à Bordeaux, et trouve auprès d'Euric, roi des Visigoths, divers barbares qui subissaient le joug de la conquête. Ici se présente le Saxon aux yeux d'azur : ferme sur les flots, il chancelle sur la terre. Ici l'ancien Sicambre, à l'occiput tondu, tire en arrière depuis qu'il est vaincu, ses cheveux renaissants sur son cou vieilli. Ici vagabonde l'Hérule aux joues verdâtres, qui laboure le fond

¹ Ammien, lib. XXXI, cap. II. — Claudian., *in* Rufin, *de Hunn.*, lib. I.]]

² Ammien, lib. XXXI, cap. II.

³ Apollinaire, *in* *Panegyri. Major.*

⁴ Apollinaire, *Carm.* XII.

⁵ Sorte de manteau en usage chez les peuples des bords du Rhin.

⁶ Apollinaire, lib. IV, *Epist. ad Domnit.*

de l'Océan et dispute de couleur avec les algues ; ici le Bourguignon, haut de sept pieds, mendie la paix en fléchissant le genou¹.

Une coutume assez générale chez tous les barbares était de boire la cervoise (la bière), l'eau, le lait et le vin dans le crâne des ennemis. Étaient-ils vainqueurs, ils se livraient à mille actes de férocité ; les têtes des Romains entourèrent le camp de Varus, et les centurions furent égorgés sur les autels de la divinité de la guerre². Étaient-ils vaincus, ils tournaient leur fureur contre eux-mêmes. Les compagnons de la première ligne des Cimbres que défit Marius furent trouvés sur le champ de bataille attachés les uns aux autres ; ils avaient voulu impossibilité de reculer et nécessité de mourir. Leurs femmes s'armèrent d'épées et de haches ; hurlant, grinçant des dents de rage et de douleur, elles frappaient et Cimbres et Romains, les premiers comme des lâches, les seconds comme des ennemis ; au fort de la mêlée, elles saisissaient avec leurs mains nues les épées tranchantes des légionnaires, leur arrachaient leurs boucliers, et se faisaient massacrer. Sanglantes, échevelées, vêtues de noir, on les vit, montées sur les chariots, tuer leurs maris, leurs frères, leurs pères, leurs fils, étouffer leurs nouveau-nés, les jeter sous les pieds des chevaux et se poignarder. Une d'entre elles se pendit au bout du timon de son chariot, après avoir attaché par la gorge deux de ses enfants à chacun de ses pieds. Faute d'arbres pour se procurer le même supplice, le Cimbre vaincu se passait au cou un lacs coulant, nouait le bout de la corde de ce lacs aux jambes ou aux cornes de ses boeufs : ce laboureur d'une espèce nouvelle, pressant l'attelage avec l'aiguillon, ouvrait sa tombe³.

On retrouvait ces moeurs terribles parmi les barbares du Ve siècle. Leur cri de guerre faisait palpiter le coeur du plus intrépide Romain : les Germains poussaient ce cri sur le bord de leurs boucliers appliqués contre leurs bouches⁴. Le bruit de la corne des Goths était célèbre ; j'en ai parlé.

Avec des ressemblances et des différences de coutumes, ces peuples se distinguaient les uns des autres par des nuances de caractère : **Les Goths sont fourbes, mais chastes, dit Salvien ; les Allamans, impudiques, mais sincères ; les Francs, menteurs, mais hospitaliers ; les Saxons, cruels, mais ennemis des voluptés**⁵. Le même auteur fait aussi l'éloge de la pudicité des Goths, et surtout de celle des Vandales. Les Taïfales, peuplade de la Dacie, péchaient par le vice contraire. Chez eux, les jeunes garçons étaient forcés de se marier par contrat avec des hommes : la fleur de leur jeunesse se consumait dans ces exécrables unions ; ils ne pouvaient être délivrés de ces incestes qu'après avoir tué un sanglier ou un ours⁶.

Les Huns, perfides dans les trêves, étaient dévorés de la soif de l'or. Abandonnés à l'instinct des brutes, ils ignoraient l'honnête et le déshonnête. Obscurs dans leur langage, libres de toute religion et de toute superstition, aucun respect divin ne les enchaînait. Colères et capricieux, dans un même jour ils se séparaient de

¹ Apollinaire, lib. VIII, *epist.* IX.

² Tacite, *Annales*, I, 61.

³ [Plutarque, *In vit. Marii*].

⁴ Tacite, *De Mor. Germ.*, III.

⁵ Salvien, *De Gubern. Dei*, lib. VII, p. 256 ; Parisiis, 1608.

⁶ Ammien, lib. XXXI, cap IX.

leurs amis sans qu'on eût rien dit pour les irriter, et leur revenaient sans qu'on eût rien fait pour les adoucir¹.

Quelques-unes de ces races étaient anthropophages. Un Sarrasin tout velu et nu jusqu'à la ceinture, poussant un cri rauque et lugubre, se précipite, le glaive au poing, parmi les Goths arrivés sous les murs de Constantinople après la défaite de Valens ; il colle ses lèvres au gosier de l'ennemi qu'il avait blessé, et en suce le sang aux regards épouvantés des spectateurs². Les Scythes de l'Europe montraient ce même instinct du furet et de la hyène³ : saint Jérôme avait vu dans les Gaules les Atticotes, horde bretonne, qui se nourrissaient de chair humaine : quand ils rencontraient dans les bois des troupeaux de porcs et d'autre bétail, ils coupaient les mamelles des bergères et les parties les plus succulentes des pâtres, délicieux festin pour eux⁴. Les Alains arrachaient la tête de l'ennemi abattu, et de la peau de son cadavre ils caparaçonnaient leurs chevaux⁵. Les Budins et les Gelons se faisaient aussi des vêtements et des couvertures de cheval avec la peau des vaincus⁶, dont ils se réservaient la tête⁷. Ces mêmes Gelons se découpaient les joues ; un visage tailladé, des blessures qui présentaient des écailles livides surmontées d'une crête rouge, étaient le suprême honneur⁸.

L'indépendance était tout le fond d'un barbare, comme la patrie était tout le fond d'un Romain, selon l'expression de Bossuet. Etre vaincu ou enchaîné paraissait à ces hommes de batailles et de solitudes chose plus insupportable que la mort : rire en expirant était la marque distinctive du héros. Saxon le Grammairien dit d'un guerrier : *Il tomba, rit et mourut*⁹. Il y avait un nom particulier dans les langues germaniques pour désigner ces enthousiastes de la mort : le monde devait être la conquête de tels hommes.

Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poètes : les barbares avaient la passion de la musique et des vers ; leur muse s'éveillait aux combats, aux festins et aux funérailles. Les Germains exaltaient leur dieu Tuiston dans de vieux cantiques : lorsqu'ils s'ébranlaient pour la charge, ils entonnaient en chœur le Bardit, et de la manière plus ou moins vigoureuse dont cet hymne retentissait ils présageaient le destin futur du combat¹⁰.

Chez les Gaulois, les bardes étaient chargés de transmettre le souvenir des choses dignes de louanges¹¹.

Jornandès raconte qu'à l'époque où il écrivait on entendait encore les Goths répéter les vers consacrés à leur législateur¹². Au banquet royal d'Attila, deux Gépides célébrèrent les exploits des anciens guerriers : ces chansons de la gloire

¹ Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. II.

² Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. XVI.

³ Pomponius Mela, *De Scyth. Europ.*, lib. II, cap. I.

⁴ *Quid loquar de caeteris nationibus, quum ipse adolescentulus in Gallia viderim Atticotos, gentem britannicam, humanis vesci carnibus ; et quum per silvas porcorum greges et armentorum pecudumque reperiant, pastorum nates et feminarum, et papillas solere abscindere, et has solas ciborum delicias arbitrari ?* (S. Hier, t. IV, p. 201 ; *adv. Jovin.*, lib. II.)

⁵ Ammien Marcellin, lib. XXI, cap. II.

⁶ Ammien Marcellin, lib. XXI, cap. II.

⁷ Pomponius Mela, lib. XI, cap. IV.

⁸ Apollinaire, *In Paneg. Avit.*, v. 241.

⁹ Mallet, *Introd. à l'Hist. du Danem.*, cap. XIX ; Sax. Gramm.

¹⁰ Tacite, *De Mor. Germ.*, III.

¹¹ Strabon, lib. VI.

¹² Jornandès, lib. VIII.

attablée animaient d'un attendrissement martial le visage des convives. Les cavaliers qui exécutaient autour du cercueil du héros tartare une espèce de tournoi funèbre chantaient : C'est ici Attila, roi des Huns, engendré par son père Mundzuch. Vainqueur des plus fières nations, il réunit sous sa puissance la Scythie et la Germanie, ce que nul n'avait fait avant lui. L'une et l'autre capitale de l'empire romain chancelaient à son nom : apaisé par leur soumission, il se contenta de les rendre tributaires. Attila, aimé jusqu'au bout du destin, a fini ses jours, non par le fer de l'ennemi, non par la trahison domestique, mais sans douleur, au milieu de la joie. Est-il une plus douce mort que celle qui n'appelle aucune vengeance ?¹

Un manuscrit originaire de l'abbaye de Fulde, maintenant à Cassel², a par hasard sauvé de la destruction le fragment d'un poème teutonique qui réunit les noms

¹ Jornandès, lib. VIII, cap. XLIX.

² Je dois ce chant, tiré de l'Edda, et le fragment du poème épique du manuscrit de Fulde à M. Ampère, dont j'ai parlé dans la préface de ces Etudes. On sera bien aise d'entendre ce jeune littérateur, plein de savoir et de talent, sur un genre d'étude qu'il a approfondi, et qui manquait à la France. Mon travail aurait paru moins aride aux lecteurs si j'avais toujours pu l'enrichir de morceaux pareils à celui qui va terminer cette note.

La grande famille des nations germaniques (c'est M. Ampère qui parle) peut se diviser en trois branches, la branche gothique, la branche teutonique, et la branche scandinave.

Il ne reste d'autre monument des langues gothiques que la traduction de la Bible par Ulphilas.

Un plus ancien monument des langues teutoniques est un fragment épique conservé dans un manuscrit contenant le livre de la Sagesse et quelques autres traites religieux. Ce manuscrit, originaire de l'abbaye de Fulde, est maintenant à Cassel, où je l'ai vu. Dans l'intérieur de la couverture, une main inconnue avait tracé le fragment dont je parle, le tout du VIII^e siècle ou de la première moitié du IX^e — *Grimm die Beyden altesten deutschen gedichte* ; Cassel, 1812, p. 35 —. Les personnages qui paraissent dans ce court morceau, ceux dont on parle, leur situation respective et les événements auxquels il est fait allusion, tout cela appartient à ce grand cycle épique de l'ancienne poésie allemande, dont les Niebelungen et le Livre des Héros sont des refontes plus modernes. Cette page du manuscrit de Cassel est donc le plus ancien et le plus curieux débris de ce cycle. Il nous intéresse à double titre, car ce monument germanique est pour nous un monument national. La langue dans laquelle il est écrit est le haut allemand, dont l'idiome des Francs était un dialecte. Ce morceau faisait probablement partie de ces poèmes barbares, et déjà très anciens au commencement du IX^e siècle, que Charlemagne avait fait recueillir et transcrits de sa propre main — L'opinion si souvent énoncée que Charlemagne ne savait pas écrire pourrait bien être une fable. Voici ce que dit de lui un contemporain : *Item barbara et antiquissima carmina quibus veterum actus et bella cantabantur scripsit memoriaeque mandavit.* (Eginhard, *Vita Car. Magni*, cap. XXIX.).

Ce fragment contient le récit d'une rencontre entre deux guerriers du cycle dont j'ai parlé, le vieil Hildebrand et son fils Hadebrand. Hildebrand est l'ami, le mentor du héros par excellence, de Théodoric. Selon la légende, et non pas selon l'histoire, Théodoric avait été forcé de laisser son royaume aux mains d'Hermanric, qui à l'instigation d'Odacre s'en était emparé. Le héros fugitif avait trouvé un asile chez le roi des Huns, Attila. Ainsi s'était groupé, d'une manière fabuleuse, le souvenir de ces quatre noms historiques restés confusément dans la mémoire des peuples. L'usurpateur étant mort, Théodoric revenait dans ses Etats avec le vieil Hildebrand, quand celui-ci rencontre son fils Hadebrand, qui était resté à Bern (Vérone). Ils ne se connaissaient ni l'un ni l'autre. Ici commence le fragment, dont le grand style rappelle l'école homérique :

J'ai ouï dire que se provoquèrent dans une rencontre Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarrau — ce mot est d'origine germanique : il est ici employé dans le texte (*saro*). Je l'ai conservé ne sachant comment le remplacer — de guerre, se couvrirent de leur vêtement de bataille, et par-dessus ceignirent leurs glaives. Comme ils lançaient les chevaux pour le combat, Hildebrand, fils d'Herebrand, parla : c'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement qui était son père parmi la race des hommes, ou : De quelle famille es-tu ? Si tu me l'apprends, je te donnerai un vêtement de guerre à triple fil ; car je connais, ô guerrier ! toute la race des hommes.

Hadebrand, fils d'Hildebrand, répondit : Des hommes vieux et sages dans mon pays, qui maintenant sont morts, m'ont dit que mon père s'appelait Hildebrand : je m'appelle Hadebrand. Un jour il s'en alla vers l'est ; il fuyait la haine d'Odacre (Othachr) ; il était avec Théodoric (Theothrich) et un grand nombre de ses héros. Il laissa seuls dans son pays sa jeune épouse, son

d'Hildebrand, de Théodoric, d'Hermanric, d'Odoacre et d'Attila. Hildebrand, que son fils ne veut pas reconnaître, s'écrie : Quelle destinée est la mienne ! j'ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés, et maintenant il faut que mon propre enfant m'étende mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier !

L'Edda (l'aïeule), recueil de la mythologie scandinave, les Sagha ou les traditions historiques des mêmes pays, les chants des scaldes rappelés par Saxon le Grammairien, ou conservés par Olaüs Wormius, dans sa Littérature runique, offrent une multitude d'exemples de ces poésies. J'ai donné ailleurs une imitation du poème lyrique de Lodbrog, guerrier scalde et pirate. Nous avons combattu avec l'épée (...). Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de

fils, encore petit, ses armes, qui n'avaient plus de maître ; il s'en alla du côté de l'est. Depuis, quand commencèrent les malheurs de mon cousin Théodoric, quand il fut un homme sans ami, mon père ne voulut plus rester avec Odoacre. Mon père était connu des guerriers vaillants ; ce héros intrépide combattait toujours à la tête de l'armée ; il aimait trop à combattre, je ne pense pas qu'il soit encore en vie. — Seigneur des hommes, dit Hildebrand, jamais du haut du ciel tu ne permettras un combat semblable entre hommes du même sang. Alors il ôta un précieux bracelet d'or, qui entourait son bras, et que le roi des Huns lui avait donné. — Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne en présent. Hildebrand, fils d'Hildebrand, répondit : C'est la lance à la main, pointe contre pointe, qu'on doit recevoir de semblables présents. Vieux Hun ! tu es un mauvais compagnon ; espion rusé, tu veux me tromper par tes paroles, et moi je veux te jeter bas avec ma lance. Si vieux, peux-tu forger de tels mensonges ? Des hommes de mer, qui avaient navigué sur la mer des Vendes, m'ont parlé d'un combat dans lequel a été tué Hildebrand, fils d'Herebrand. Hildebrand, fils d'Herebrand, dit : Je vois bien à ton armure que tu ne sers aucun chef illustre, et que dans ce royaume tu n'as rien fait de vaillant. Hélas ! hélas ! Dieu puissant ! quelle destinée est la mienne ! J'ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me plaçait toujours à la tête des combattants, dans aucun fort on ne m'a mis les chaînes aux pieds, et maintenant il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut t'arriver facilement, si ton bras te sert bien, que tu ravisses à un homme de cœur son armure, que tu pillas son cadavre : fais-le, si tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme des hommes de l'est qui te détournerait de ce combat, dont tu as un si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez, jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. Alors ils firent voler leurs javelots à pointes tranchantes, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers ; puis ils s'élançèrent l'un sur l'autre. Les haches de pierre résonnaient... Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers ; leurs armures étaient ébranlées, mais leurs corps demeuraient immobiles...

Ici s'arrête le fragment. Je cite les premiers vers du texte pour donner idée de l'allemand d'alors ; on verra qu'il était beaucoup plus sonore que l'Allemand d'aujourd'hui :

*Ik gihorta that seggen, that sih urhettun anon muotin
Hildibrant enti Hathubrant untar heriuntuem.
Sunu fatar ungo. Iro saro rithun,
Garutun se iro guthamun, gurtur sih iro suert ana,
Helidos, uber ringa de si to dero hiltu ritun.*

Comme exemple de l'ancienne poésie scandinave, je citerai le trait suivant, tiré de l'Edda. Ici nous trouverons autant de grandeur, mais moins de calme ; plus de violence et de férocité, mais une férocité sublime.

(Ici M. Ampère donne le chant de Gunar tel que je l'ai transporté dans mon récit.)

Voici, continue le savant traducteur, un échantillon de la langue scandinave ancienne, dans laquelle existe ce morceau remarquable, comme en général tous ceux de l'Edda, par un caractère sombre et grand :

*Hiarta skal mér Havgna
I hendi liggja
Blóthugt ör briosti
Scorit bald-ritha
Saxi slithr-beito
Syni thio thaus.
Skaro their hiarta
Hjalla ör briosti
Blothugt that a bjoth langtho
Ok baro for Gunar.*

joie (...). Les vierges ont pleuré longtemps (...). Les heures de la vie s'écoulent : nous sourirons quand il faudra mourir¹. Un autre chant tiré de l'Edda reproduit la même énergie et la même férocité.

Hogni et Gunar, deux héros de la race des Nifflungs, sont prisonniers d'Attila. On demande à Gunar de révéler où est le trésor des Nifflungs, et d'acheter sa vie pour de l'or.

Le héros répond :

Je veux tenir dans ma main le coeur d'Hogni, tiré sanglant de la poitrine du vaillant héros, arraché avec un poignard émoussé du sein de ce fils de roi.

Ils arrachèrent le coeur d'un lâche qui s'appelait Hialli ; ils le posèrent tout sanglant sur un plat, et l'apportèrent à Gunar.

Alors Gunar, ce chef du peuple, chanta : *Ici je vois le coeur sanglant d'Hialli ; il n'est pas comme le coeur d'Hogni le brave, il tremble sur le plat où il est placé ; il tremblait la moitié davantage quand il était dans le sein du lâche.*

Quand on arracha le coeur d'Hogni de son sein, il rit ; le guerrier vaillant ne songea pas à gémir. On posa son coeur sanglant sur un plat, et on le porta à Gunar.

Alors ce noble héros, de la race des Nifflungs, chanta : *Ici je vois le coeur d'Hogni le brave ; il ne ressemble pas au coeur d'Hialli le lâche ; il tremble peu sur le plat où on l'a placé ; il tremblait la moitié moins quand il était dans la poitrine du brave.*

Que n'es-tu, ô Atli (Attila), aussi loin de mes yeux que tu le seras toujours de nos trésors ! En ma puissance est désormais le trésor caché des Nifflungs ; car Hogni ne vit plus.

J'étais toujours inquiet quand nous vivions tous les deux ; maintenant je ne crains rien ; je suis seul².

Ce dernier trait est d'une tendresse sublime.

Ce caractère de la poésie héroïque primitive est le même parmi tous les peuples barbares ; il se retrouve chez l'Iroquois, qui précéda la société dans les forêts du Canada, comme chez le Grec redevenu sauvage, qui survit à la société sur ces montagnes du Pinde où il n'est resté que la muse armée. *Je ne crains pas la mort, disait l'Iroquois ; je me ris des tourments. Que ne puis-je dévorer le coeur de mes ennemis !*

Mange, oiseau (c'est une tête qui parle à un aigle dans l'énergique traduction de M. Fauriel) ; *mange, oiseau, mange ma jeunesse ; repais-toi de ma bravoure, ton aile en deviendra grande d'une aune, et ta serre d'un empan*³.

Les lois mêmes étaient du domaine de la poésie. Un homme d'un rare talent dans l'histoire, M. Thierry, a fort ingénieusement remarqué que les premières lignes du prologue de la loi salique semblent être le texte littéral d'une chanson ; il les rend ainsi d'un style ferme et noble :

¹ *Martyrs*, lib. VI. — Le texte scandinave de cette ode a été publié en lettres runiques par Wormius, *Litt. run.*, p. 197, et transporté dans le recueil de Biorner : elle a vingt-neuf strophes.

² Je dois ce chant, tiré de l'Edda, et le fragment du poème épique du manuscrit de Fulde à M. Ampère, dont j'ai déjà parlé.

³ *Chants populaires de la Grèce.*

La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, libre d'hérésie ; lorsqu'elle était encore sous une croyance barbare, avec l'inspiration de Dieu, recherchant la clef de la science, selon la nature de ses qualités, désirant la justice, gardant sa pitié ; la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation, qui en ce temps commandaient chez elle. (...)

Vive le Christ, qui aime les Francs ! Qu'il regarde leur royaume... Cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains.

La métaphore abondait dans les chants des scaldes : les fleuves sont la sueur de la terre et le sang des vallées, les flèches sont les filles de l'infortune, la hache est la main de l'homicide, l'herbe est la chevelure de la terre, la terre est le vaisseau qui flotte sur les âges, la mer est le champ des pirates, un vaisseau est leur patin ou le coursier des flots.

Les Scandinaves avaient de plus quelques poésies mythologiques.

Les déesses qui président aux combats, les belles Walkyries, étaient à cheval, couvertes de leur casque et de leur bouclier. Allons disent-elles, poussons nos chevaux au travers de ces mondes tapissés de verdure qui sont la demeure des dieux.

Les premiers préceptes moraux étaient aussi confiés en vers à la mémoire : L'hôte qui vient chez vous a les genoux froids, donnez-lui du feu. Il n'y a rien de plus inutile que de trop boire de bière : l'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent, et leur dérobe leur âme. Le gourmand mange sa mort. Quand un homme allume du feu, la mort entre chez lui avant que ce feu soit éteint. Louez la beauté du jour quand il sera fini. Ne vous fiez ni à la glace d'une nuit, ni au serpent qui dort, ni au tronçon de l'épée, ni au champ nouvellement semé.

Enfin les barbares connaissaient aussi les chants d'amour : Je me battis dans ma jeunesse avec les peuples de Devonstheim, je tuai leur jeune roi ; cependant une fille de Russie me méprise.

Je sais faire huit exercices : je me tiens ferme à cheval, je nage, je glisse sur des patins, je lance le javelot, je manie la rame ; cependant une fille de Russie me méprise¹.

Plusieurs siècles après la conquête de l'Empire Romain, l'usage des hymnes guerriers continua : les défaites amenaient des complaintes latines dont l'air est quelquefois noté dans les vieux manuscrits : Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues, bâtard de Charlemagne. La fureur de la poésie était telle, qu'on trouve des vers de toutes mesures jusque dans les diplômes du VIII^e, du IX^e et du X^e siècle². Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands, l'an 881, par Louis, fils de Louis le Bègue.

J'ai connu un roi appelé le seigneur Louis, qui servait Dieu de bon coeur, parce que Dieu le récompensait... Il saisit la lance et le bouclier, monta promptement à

¹ *Les deux Edda, les Sagha ; Worm., Litt. runic. ; Mallet, Hist. de Danem.*

² Voyez entre autres une charte de l'an 835.

cheval, et vola pour tirer vengeance de ses ennemis¹. Personne n'ignore que Charlemagne avait fait recueillir les anciennes chansons des Germains.

La chronique saxonne donne en vers le récit d'une victoire remportée par les Anglais sur les Danois, et l'Histoire de Norvège, l'apothéose d'un pirate du Danemark, tué avec cinq autres chefs de corsaires sur les côtes d'Albion².

Les nautoniers normands célébraient eux-mêmes leurs courses ; un d'entre eux disait : Je suis né dans le haut pays de Norvège, chez des peuples habiles à manier l'arc ; mais j'ai préféré hisser ma voile, l'effroi des laboureurs du rivage. J'ai aussi lancé ma barque parmi les écueils, loin du séjour des hommes. Et ce scalde des mers avait raison, puisque les Danes ont découvert le Vineland, ou l'Amérique.

Ces rythmes militaires se viennent terminer à la chanson de Roland, qui fut comme le dernier chant de l'Europe barbare. A la bataille d'Hastings, dit admirablement le grand peintre d'histoire que je viens de citer, un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de la bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ces refrains ou criaient : Dieu aide ! Dieu aide !³

Wace nous a conservé le même fait dans une autre langue :

Taillefer, qui moult bien chantoit,
Sur un cheval qui tost alloit,
Devant eus alloit chantant
De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Rainschevaux.

Cette ballade héroïque, qui se devrait retrouver dans le roman de Rollant et d'Olivier, de la bibliothèque des rois Charles V, VI et VII⁴, fut encore chantée à la bataille de Poitiers.

Les poésies nationales des barbares étaient accompagnées du son du fifre, du tambour et de la musette. Les Scythes, dans la joie des festins, faisaient résonner la corde de leur arc⁵. La cithare ou la guitare était en usage dans les Gaules⁶, et la harpe dans l'île des Bretons : il y avait trois choses qu'on ne pouvait saisir pour dettes chez un homme libre du pays de Galles : son cheval, son épée et sa harpe.

Dans quelles langues tous ces poèmes étaient-ils écrits ou chantés ? Les principales étaient la langue celtique, la langue slave, les langues teutonique et

¹ *Rerum Gall. et Franc. Script.*, t. IX, p. 99.

² Voyez ces chants dans *l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. A. Thierry, t. I, p. 131 de la 3^e édit.

³ [Voyez ces chants dans *l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. A. Thierry, t. I, p. 213 de la 3^e édit.

⁴ Du Cange, *voce Cantilena Rollandi* : *Mém. de l'Ac. des Inscript.*, t. I, part. I. p. 317 ; *Hist. litt. de la France*, t. VII, *Avertiss.*, p. 73.

⁵ Diodore de Sicile.

⁶ Plutarque, *In Déméter*.

scandinave ; il est difficile de savoir à quelle racine appartenait l'idiome des Huns. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains n'entendait dans les entretiens des Francs et des Tartares que des croassements de corbeaux¹ ou des sons non articulés, sans aucun rapport avec la voix humaine² ; mais quand les barbares triomphèrent, force fut de comprendre les ordres que le maître donnait à l'esclave. Sidoine Apollinaire félicite Syagrius de s'exprimer avec pureté dans la langue des Germains : *Je ris, dit le littérateur puéril, en voyant un barbare craindre devant vous de faire un barbarisme dans sa langue*³. Le quatrième canon du concile de Tours ordonne que chaque évêque traduira ses sermons latins en langue romane et tudesque⁴. Louis le Débonnaire fit mettre la Bible en vers teutons. Nous savons par Loup de Ferrières que sous Charles le Chauve on envoyait les moines de Ferrières à Pruym pour se familiariser avec la langue germanique⁵. On fit connaître à la même époque les caractères dont les Normands se servaient pour garder la mémoire de leurs chansons ; ces caractères s'appelaient *runstabath* ; ce sont les lettres runiques : on y joignit celles qu'Ethicus avait inventées auparavant, et dont saint Jérôme avait donné les signes.

La parole usitée dans les forêts est dès sa naissance une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle dégénère en se perfectionnant. L'homme perd en imagination ce qu'il gagne en intelligence ; enchaîné dans la sociabilité, l'esprit s'effraye d'une expression indépendante, et dépouille sa libre et fière allure. Il n'y a rien d'aussi vivant que le grec d'Homère, depuis longtemps passé avec Ulysse et Achille ; ce ne sont pas les langues primitives qui sont mortes, c'est le génie qui n'est plus là pour les parler et les entendre.

Quelques monuments des langues de nos ancêtres nous restent ; on est obligé d'avouer qu'elles étaient plus douces et plus harmonieuses dans leur âge héroïque qu'elles ne le sont aujourd'hui dans leur âge humain. L'évêque des Goths, Ulphilas, traduisit dans son idiome paternel, au IV^e siècle, les Evangiles : conservés jusqu'à nos jours, ils ont été imprimés avec des glossaires et de savantes recherches⁶. Si vous comparez le teutonique d'Ulphilas avec le teutonique du serment de Charles et de Louis, tel que Nithard⁷ nous l'a transmis, et avec le teutonique du chant de victoire de Louis, fils de Louis le Bègue⁸, vous reconnaîtrez qu'à mesure que l'on descend vers l'allemand moderne, la prononciation devient plus rude et plus difficile. Les mots de l'idiome d'Ulphilas se terminent très souvent par des voyelles, et surtout par la voyelle *a* : *wisandona* (existence), *Gotha* (Dieu), *waldufuja* (puissance), *godamma* (bon), etc. Ce gothique a beaucoup de rapport avec le scandinave du fragment manuscrit de Fulde et du chant de Gunar, tiré de l'Edda. On ne voit pas même dans le fac simile du texte d'Ulphilas les lettres qu'il fut, dit-on, obligé d'inventer pour rendre la prononciation de ses compatriotes ; on y remarque seulement quelques ligatures grecques mêlées aux caractères latins, mais ne présentant pas dans

¹ Julian, *Op.*

² Jornandès, cap. XXIV, *De Reb. Get.*

³ *Rer. Gall. et Franc. Script.*, t. I, p. 794.

⁴ *Concil. Gall.*

⁵ Lupus Ferr., *ep.* LXX et XCI.]

⁶ Ulphilas, *Gothische Bibel übersetzung.* (Edit. de Jean Christ. Zahn, Weissenfels, 1805.)

⁷ *Nithardi Hist.*, lib. III, p. 227, in *Rer. Gall. Script.*, t. VII.

⁸ *Rer. Gall. Script.*, t. IX, p. 99.

leur agrégation le même pouvoir labial, lingual et guttural qu'elles expriment dans le grec.

D'après un passage d'Hérodote, un système assez plausible assigne aux peuples de la Finlande et de la Gothie une origine asiatique : on les fait descendre d'une colonie des Mèdes, et l'on a trouvé des analogies entre la langue des Perses et celle des Suédois et des Danois. Des noms propres surtout ont paru les mêmes dans les deux idiomes : le *Gustaff* ou *Gustaw* des Suédois répond au *Gustapse* ou *Hystaspe* des Perses ; *Oten*, *Olstanus*, *Ostanus*, rois de Suède, portent les noms persans d'*Otanus*, *Olstanes* et *Ostanes*. Gibert¹, à l'appui de son système (aujourd'hui étendu et reproduit), aurait pu remarquer que l'Edda mentionne un peuple conquérant venu de l'Asie dans les régions septentrionales de la Baltique. Le savant Robert Henri, ministre de la communion calviniste à Edimbourg, a enrichi son *Histoire d'Angleterre* de différents *spécimens* des dialectes bretons et anglo-saxons à différentes époques : le tableau placé à la fin de ce volume vous donnera une idée des langues que parlaient les destructeurs du monde romain.

Passons à la religion des barbares. Les historiens nous disent que les Huns n'en avaient aucune² ; nous voyons seulement qu'ils croyaient, comme les Turcs, à une certaine fatalité. Les Alains, comme les peuples d'origine celtique, révéraient une épée nue fichée en terre³. Les Gaulois avaient leur terrible *Dis*, père de la Nuit, auquel ils immolaient des vieillards sur le *dolmin*, ou la pierre druidique⁴ ; les Germains adoraient la secrète horreur des forêts⁵. Autant la religion de ceux-ci était simple, autant celle des Scandinaves était compliquée.

Le géant Ymer fut tué par les trois fils de Bore : Odin, Vil et Ve. La chair de Ymer forma la terre, son sang la mer, son crâne le ciel⁶. Le soleil ne savait pas alors où était son palais, la lune ignorait ses forces, et les étoiles ne connaissaient point la place qu'elles devaient occuper.

Un autre géant, appelé Norv, fut le père de la Nuit. La Nuit, mariée à un enfant de la famille des dieux, enfanta le Jour. Le Jour et la Nuit furent placés dans le ciel, sur deux chars conduits par deux chevaux : Hrim-Fax (crinière gelée) conduit la Nuit ; les gouttes de ses sueurs font la rosée ; Skin-Fax (crinière lumineuse) mène le Jour⁷.

Sous chaque cheval se trouve une outre pleine d'air : c'est ce qui produit la fraîcheur du matin.

¹ *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules*, p. 241.

² Ammien Marcellin.

³ Ammien Marcellin, lib. XXXI, cap. IX.

⁴ Tertullien et S. Augustin.

⁵ Tacite, *De Mor. Germ.*

⁶ Texte scandinave :

Or Ymis holdi
Var iôrp vm skavpvd,
En or sveita saer,
.....
En or hausu himin.

Traduction latine :

*Ex Ymeris carne
Terra creata est ;
Ex sanguine autem mare ;
.....
Ex cranio autem coelum.*

(*Edda soemundar hinns fröda*, p. 58 ; Hafniae, 1787.)

⁷ *Edda*, p. 8 et 9.

Un chemin ou un pont conduit de la terre au firmament il est de trois couleurs, et s'appelle l'arc-en-ciel. Il sera rompu quand les mauvais génies, après avoir traversé les fleuves des enfers, passeront à cheval sur ce pont.

La cité des dieux est placée sous le chêne Ygg-Drasill, qui ombrage le monde. Plusieurs villes existent dans le ciel.

Le dieu Thor est fils aîné d'Odin ; Tyr est la divinité des victoires.

Heindall, aux dents d'or, a été engendré par neuf vierges. Loke est l'artisan des tromperies. Le loup Fenris est fils de Loke¹ ; enchaîné avec difficulté par les dieux, il sort de sa bouche une écume qui devient la source du fleuve Vam (les vices).

Frigga est la principale des déesses guerrières, qui sont au nombre de douze ; elles se nomment Walkyries : Gadur, Rosta et Skulda (l'avenir), la plus jeune des douze fées, vont tous les jours à cheval choisir les morts².

Il y a dans le ciel une grande salle, le Walhalla, où les braves sont reçus après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes ; par chacune de ces portes sortent huit cents guerriers morts pour se battre contre le loup³. Ces vaillants squelettes s'amuse à se briser les os, et viennent ensuite dîner ensemble : ils boivent le lait de la chèvre Heidruna, qui broute les feuilles de l'arbre Loerada⁴. Ce lait est de l'hydromel : on en remplit tous les jours une cruche assez large pour enivrer les héros décédés. Le monde finira par un embrasement.

Des magiciens ou des fées, des prophétesses, des dieux défigurés empruntés de la mythologie grecque, se retrouvaient dans le culte de certains barbares. Le surnaturel est le naturel même de l'esprit de l'homme : est-il rien de plus étonnant que de voir des Esquimaux rassemblés autour d'un sorcier sur leur mer solide, à l'entrée même de ce passage si longtemps cherché, qu'une éternelle barrière de glace fermait au vaisseau de l'intrépide capitaine Parry⁵ ?

De la religion des barbares descendons à leurs gouvernements.

Ces gouvernements paraissent avoir été en général des espèces de républiques militaires, dont les chefs étaient électifs ou passagèrement héréditaires par l'effet de la tendresse, de la gloire ou de la tyrannie paternelle. Toute l'antiquité européenne du paganisme et de la barbarie n'a connu que la souveraineté élective : la souveraineté héréditaire fut l'ouvrage du christianisme ; souveraineté même qui ne s'établit qu'au moyen d'une sorte de surprise, laissant dormir le droit à côté du fait.

La société naturelle présente les variétés de gouvernement de la société civilisée : le despotisme, la monarchie absolue, la monarchie tempérée, la république aristocratique ou démocratique⁶. Souvent même les nations sauvages ont imaginé des formes politiques d'une complication et d'une finesse prodigieuses, comme le prouvait le gouvernement des Hurons. Quelques tribus germaniques

¹ Snor. Edda, fab. XXIX.

² Snor. Edda, fab. XXIX.

³ Edda soemundar hinns frôda, p. 52.

⁴ Edda soemundar hinns frôda, p. 53.

Voyez aussi Mallet, *Introd. à l'Histoire de Danemark*, et les *Monuments de la Mythologie des anciens Scandinaves, pour servir de preuve à cette introduction*, par le même auteur, in-4°, Copenhague, 1766.

⁵ Second voyage du capitaine Parry pour découvrir le passage au nord-Ouest de l'Amérique.

⁶ Voyez *Voyage en Amérique, gouvernement des sauvages*, p. 176.

par l'élection du roi et du chef de guerre créaient deux autorités souveraines indépendantes l'une de l'autre ; combinaison extraordinaire.

Les peuples sortis de l'orient de l'Asie différaient en constitutions des peuples venus du nord de l'Europe : la cour d'Attila offrait le spectacle du sérail de Stamboul ou des palais de Pékin, mais avec une différence notable ; les femmes paraissaient publiquement chez les Huns ; Maximin fut présenté à Cerca, principale reine ou sultane favorite d'Attila ; elle était couchée sur un divan ; ses suivantes brodaient assises en rond sur les tapis qui couvraient le plancher. La veuve de Bléda avait envoyé en présents aux ambassadeurs de belles esclaves. Les barbares, qui en raison de quelques usages particuliers ressemblaient aux sauvages que j'ai vus au Nouveau Monde, différaient d'eux essentiellement sous d'autres rapports. Une centaine de Hurons, dont le chef tout nu portait un chapeau bordé à trois cornes, servaient autrefois le gouverneur français du Canada : les pourrait-on comparer à ces troupes de race slave ou germanique auxiliaires des troupes romaines ? Les Iroquois au temps de leur plus grande prospérité n'armaient pas plus de dix mille guerriers : les seuls Goths mettaient, comme un excédant de leur conscription militaire, un corps de cinquante mille hommes à la solde des empereurs ; dans le IVe et dans le Ve siècle les légions entières étaient composées de barbares. Attila réunissait sous ses drapeaux sept cent mille combattants, ce qu'à peine serait en état de fournir aujourd'hui la nation la plus peuplée de l'Europe. On voit aussi dans les charges du palais et de l'empire des Francs, des Goths, des Suèves, des Vandales : nourrir, vêtir, équiper tant d'hommes, est le fait d'une société déjà poussée loin dans les arts industriels ; prendre part aux affaires de la civilisation grecque et romaine suppose un développement considérable de l'intelligence. La bizarrerie des coutumes et des moeurs n'infirme pas cette assertion : l'état politique peut être très avancé chez un peuple, et les individus de ce peuple conserver les habitudes de l'état de nature.

L'esclavage était connu de toutes ces hordes ameutées contre le Capitole. Cet affreux droit, émané de la conquête, est pourtant le premier pas de la civilisation : l'homme entièrement sauvage tue et mange ses prisonniers ; ce n'est qu'en prenant une idée de l'ordre social qu'il leur laisse la vie, afin de les employer à ses travaux.

La noblesse était connue des barbares comme l'esclavage ; c'est pour avoir confondu l'espèce d'égalité militaire qui naît de la fraternité d'armes avec l'égalité des rangs que l'on a jamais pu douter d'un fait avéré. L'histoire prouve invinciblement que différentes classes sociales existaient dans les deux grandes divisions du sang scandinave et caucasien. Les Goths avaient leurs Ases ou demi-dieux : deux familles dominaient toutes les autres, les Amali et les Baltes.

Le droit d'aînesse était ignoré de la plupart des barbares ; ce fut avec beaucoup de peine que la loi canonique parvint à le leur faire adopter. Non seulement le partage égal subsistait chez eux, mais quelquefois le dernier né d'entre les enfants, étant réputé le plus faible, obtenait un avantage dans la succession. **Lorsque les frères ont partagé le bien de leur père, dit la loi gallique, le plus jeune a la meilleure maison, les instruments de labourage, la chaudière de son père, son couteau et sa cognée**¹. Loin que l'esprit de ce qu'on appelle la loi salique fût en vigueur dans la véritable loi salique, la ligne maternelle était

¹ *Leg. Wall.*, lib. II. cap. XVII.

appelée avant la ligne paternelle dans les héritages et les affaires résultant d'iceux. On va bientôt en voir un exemple à propos de la peine de l'homicide¹.

Le gouvernement suivait la règle de la famille ; un roi en mourant partageait sa succession entre ses enfants, sauf le consentement ou la ratification populaire : la loi politique n'était dans sa simplicité que la loi domestique.

Chez plusieurs tribus germaniques la possession était annale ; propriétaire de ce qu'on avait cultivé, le fonds après la moisson retournait à la communauté². Les Gaulois étendaient le pouvoir paternel jusque sur la vie de l'enfant ; les Germains ne disposaient que de sa liberté³. Au pays de Galles, le Pencenedlt, ou chef du clan, gouvernait toutes les familles⁴.

Les lois des barbares, en les séparant de ce que le christianisme et le code romain y ont introduit, se réduisent à des lois pénales pour la défense des personnes et des choses. La loi salique s'occupe du vol des porcs, des bestiaux, des brebis, des chèvres et des chiens, depuis le cochon de lait jusqu'à la truie qui marche à la tête d'un troupeau, depuis le veau de lait jusqu'au taureau, depuis l'agneau de lait jusqu'au mouton, depuis le chevreau jusqu'au bouc, depuis le chien conducteur de meutes jusqu'au chien de berger. La loi gallique défend de jeter une pierre au boeuf attaché à la charrue et de lui trop serrer le joug⁵.

Le cheval est particulièrement protégé : celui qui a monté un cheval ou une jument sans la permission du maître est mis à l'amende de quinze ou de trente sous d'or. Le vol du cheval de guerre d'un Franc, d'un cheval hongre, d'un cheval entier et de ses cavales, entraîne une forte composition⁶. La chasse et la pêche ont leurs garants : il y a rétribution pour une tourterelle ou un petit oiseau dérobés aux lacs où ils s'étaient pris, pour un faucon happé sur un arbre, pour le meurtre d'un cerf privé qui servait à embaucher les cerfs sauvages, pour l'enlèvement d'un sanglier forcé par un autre chasseur, pour le déterrement du gibier ou du poisson cachés, pour le larcin d'une barque ou d'un filet à anguilles. Toutes les espèces d'arbres sont mises à l'abri par des dispositions spéciales ; veiller à la vie des forêts⁷, c'était faire des lois pour la patrie.

L'association militaire, ou la responsabilité de la tribu et la solidarité de la famille, se retrouve dans l'institution des cojurants ou compurgateurs : qu'un homme soit accusé d'un délit ou d'un crime, il peut, selon la loi allemande et plusieurs autres, échapper à la pénalité s'il trouve un certain nombre de ses pairs pour jurer avec lui qu'il est innocent. Si l'accusé était une femme, les compurgateurs devaient être femmes (*Leg. Wall.*).

Le courage étant la première qualité du barbare, toute injure qui en suppose le défaut est punie : ainsi appeler un homme Lepus, lièvre, ou Concagatus,

¹ On trouve une très bonne note sur la succession de la terre salique, art. V du titre LXII, dans la nouvelle traduction des lois des Francs, par M. J.-F.-A. Peyré. J'aime à rendre d'autant plus de justice à cet estimable auteur, qu'on a peu ou point parlé de son travail, auquel M. Isambert a joint une préface. On ne saurait trop encourager ces études sérieuses, qui coûtent tant de peine et rapportent si peu de gloire.

² Tacite, *De Mor. Germ.*, cap. XXVI.

³ Cæsar, *De Bell. Gall.*, lib. VI, cap XIX.

⁴ *Leg. Wall.*, p. 164.

⁵ Cæsar. *Leg. Wall.*, lib. III, cap. IX.

⁶ *Lex Salic.*, tit. XXV. — *Lex Rip.*, tit. XLII.

⁷ *Lex Salic.*, tit. VIII. — *Lex Rip.*, tit. LXVIII.

embrené, amène une composition de trois ou de six sous d'or¹ ; même tarif pour le reproche fait à un guerrier d'avoir jeté son bouclier en présence de l'ennemi.

La barbarie se montre tout entière dans la législation des blessures ; la loi saxonne est la plus détaillée à cet égard : quatre dents cassées au-devant de la bouche ne valent que six shillings ; mais une seule dent cassée auprès de ces quatre dents doit être payée quatre shillings ; l'ongle du pouce est estimé trois shillings, et une des membranes du nez le même prix².

La loi ripuaire s'exprime plus noblement : elle demande trente-six sous d'or pour la mutilation du doigt qui sert à décocher les flèches³ ; elle veut qu'un ingénu paye dix-huit sous d'or pour la blessure d'un autre ingénu dont le sang aura coulé jusqu'à terre⁴. Une blessure à la tête, ou ailleurs, sera compensée par trente-six sous d'or s'il est sorti de cette blessure un os d'une grosseur telle, qu'il rende un son en étant jeté sur un bouclier placé à douze pieds de distance⁵. L'animal domestique qui tue un homme est donné aux parents du mort avec une composition ; il en est ainsi de la pièce de bois tombée sur un passant. Les Hébreux avaient des règlements semblables.

Et néanmoins ces lois, si violentes dans les choses qu'elles peignent, sont beaucoup plus douces en réalité que nos lois : la peine de mort n'est prononcée que cinq fois dans la loi salique et six fois dans la loi ripuaire ; et, chose infiniment remarquable, ce n'est jamais, un seul cas excepté, pour châtement du meurtre : l'homicide n'entraîne point la peine capitale, tandis que le rapt, la prévarication, le renversement d'une charte, sont punis du dernier supplice ; encore pour tous ces crimes ou délits y a-t-il la ressource des cojurants.

La procédure relative au seul cas de mort en réparation d'homicide est un tableau de moeurs. Quiconque a tué un homme et n'a pas de quoi payer la composition doit présenter douze cojurants, lesquels déclarent que le délinquant n'a rien ni dans la terre, ni hors la terre, au delà de ce qu'il offre pour la composition. Ensuite l'accusé entre chez lui et prend de la terre aux quatre coins de sa maison ; il revient à la porte, se tient debout sur le seuil, le visage tourné vers l'intérieur du logis ; de la main gauche, il jette la terre par-dessus ses épaules sur son plus proche parent. Si son père, sa mère et ses frères ont fait l'abandon de tout ce qu'ils avaient, il lance la terre sur la soeur de sa mère ou sur les fils de cette soeur, ou sur les trois plus proches parents de la ligne maternelle⁶. Cela fait, déchaussé et en chemise, il saute à l'aide d'une perche par-dessus la haie dont sa maison est entourée ; alors les trois parents de la ligne maternelle se trouvent chargés d'acquitter ce qui manque à la composition. Au défaut de parents maternels, les parents paternels sont appelés. Le parent pauvre qui ne peut payer jette à son tour la terre recueillie aux quatre coins de la maison, sur un parent plus riche. Si ce parent ne peut achever le montant de la composition, le demandeur oblige le défendeur meurtrier à comparaître à quatre

¹ *Lex Salic.*, tit. XXXII.

*Renart se pense qu'il fera,
Et comment le chunchiera.*

(*Roman du Renart*, apud *Cang. Gloss.*, voce *Conc.*)

² *Lex Anglo-Saxonic.*, p. 7.

³ *Lex Ripuar.*, tit. V, art. XII.

⁴ *Lex Ripuar.*, tit. II, art. XII.

⁵ *Lex Ripuar.*, tit. LXX, art. I.

⁶ Voilà l'exemple de la préférence dans la ligne maternelle.

audiences successives ; et enfin, si aucun des parents de ce dernier ne le veut rédimmer, il est mis à mort : *de vita componat*.

De ces précautions multipliées pour sauver les jours d'un coupable il résulte que les barbares traitaient la loi en tyrans et se prémunissaient contre elle ; ne faisant aucun cas de leur vie ni de celle des autres, ils regardaient comme un droit naturel de tuer ou d'être tués. Un roi même, dans la loi des Saxons, pouvait être occis ; on en était quitte pour payer sept cent vingt livres pesant d'argent. Le Germain ne concevait pas qu'un être abstrait, qu'une loi pût verser son sang.

Ainsi, dans la société commençante, l'instinct de l'homme repoussait la peine de mort, comme dans la société achevée la raison de l'homme l'abolira : cette peine n'aura donc été établie qu'entre l'état purement sauvage et l'état complet de civilisation, alors que la société n'avait plus l'indépendance du premier état et n'avait pas encore la perfection du second.

Deuxième partie : suite des moeurs des barbares

Les conducteurs des nations barbares avaient quelque chose d'extraordinaire comme elles. Au milieu de l'ébranlement social, Attila semblait né pour l'effroi du monde ; il s'attachait à sa destinée je ne sais quelle terreur, et le vulgaire se faisait de lui une opinion formidable. Sa démarche était superbe, sa puissance apparaissait dans les mouvements de son corps et dans le roulement de ses regards. Amateur de la guerre, mais sachant contenir son ardeur, il était sage au conseil, exorable aux suppliants, propice à ceux dont il avait reçu la foi. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, ses petits yeux, sa barbe rare, ses cheveux grisonnants, son nez camus, son teint basané, annonçaient son origine¹.

Sa capitale était un camp ou grande bergerie de bois, dans les pacages du Danube : les rois qu'il avait soumis veillaient tour à tour à la porte de sa baraque ; ses femmes habitaient d'autres loges autour de lui. Couvrant sa table de plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or et d'argent, trophée de la victoire et chefs-d'oeuvre des arts de la Grèce, aux mains de ses compagnons². C'est là qu'assis sur une escabelle le Tartare recevait les ambassadeurs de Rome et de Constantinople. A ses côtés siégeaient non les ambassadeurs, mais des barbares inconnus, ses généraux et capitaines ; il buvait à leur santé, finissant, dans la munificence du vin, par accorder grâce aux maîtres du monde³. Lorsque Attila s'achemina vers la Gaule, il menait une meute de princes tributaires, qui attendaient avec crainte et tremblement un signe du commandeur des monarques pour exécuter ce qui leur serait ordonné⁴.

Peuples et chefs remplissaient une mission qu'ils ne se pouvaient eux-mêmes expliquer : ils abordaient de tous côtés aux rivages de la désolation, les uns à pied, les autres à cheval ou en chariots, les autres traînés par des cerfs⁵ ou des rennes, ceux-ci portés sur des chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers⁶ ou

¹ Jornandès, cap. XXXV, *De Reb. Get.*

² *Ex Prisc. rhetore Gothicoe Historioe Excerpta, Carolo Canteclaro interprete*, p. 60 ; Parisii, 1606.

³ *Ex Prisc. rhet. Goth. Hist. Excerpt.*, p. 48, p. 49.

⁴ Jornandès, cap. XXXVIII, *De Reb. Get.*

⁵ Vopiscus, *In Vit. Aurelianus.*

⁶ Greg. de Tours, lib. III, p. 15.

sur des barques de cuir et d'écorce¹. Navigateurs intrépides parmi les glaces du Nord et les tempêtes du Midi, ils semblaient avoir vu le fond de l'Océan à découvert². Les Vandales qui passèrent en Afrique avouaient céder moins à leur volonté qu'à une impulsion irrésistible³.

Ces conscrits du Dieu des armées n'étaient que les aveugles exécuteurs d'un dessein éternel : de là cette fureur de détruire, cette soif de sang qu'ils ne pouvaient éteindre ; de là cette combinaison de toutes choses pour leurs succès, bassesse des hommes, absence de courage, de vertu, de talent, de génie. Genseric était un prince sombre, sujet aux accès d'une noire mélancolie ; au milieu du bouleversement du monde, il paraissait grand, parce qu'il était monté sur des débris.

Dans une de ses expéditions maritimes, tout était prêt, lui-même embarqué : où allait-il ? il ne le savait pas. Maître, lui dit le pilote, à quels peuples veux-tu porter la guerre ? — A ceux-là, répond le vieux Vandale, contre qui Dieu est irrité⁴.

Alaric marchait vers Rome : un ermite barre le chemin au conquérant ; il l'avertit⁵ que le ciel venge les malheurs de la terre : Je ne puis m'arrêter, dit Alaric, quelqu'un me presse et me pousse à saccager Rome. Trois fois il assiège la ville éternelle avant de s'en emparer : Jean et Brazilius, qu'on lui députe lors du premier siège pour l'engager à se retirer, lui représentent que s'il persiste dans son entreprise, il lui faudra combattre une multitude au désespoir. L'herbe serrée, repart l'abatteur d'hommes, se fauche mieux. Néanmoins il se laisse fléchir et se contente d'exiger des suppliants tout l'or, tout l'argent, tous les ameublements de prix, tous les esclaves d'origine barbare : Roi, s'écrient les envoyés du sénat, que restera-t-il donc aux Romains ? — La vie⁶.

Je vous ai déjà dit ailleurs qu'on dépouilla les images des dieux et que l'on fondit les statues d'or du Courage et de la Vertu. Alaric reçut cinq milles livres pesant d'or, trente mille pesant d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, et trois mille livres de poivre⁷. C'était avec du fer que Camille avait racheté des Gaulois les anciens Romains.

Ataulphe, successeur d'Alaric, disait : J'ai eu la passion d'effacer le nom romain de la terre et de substituer à l'empire des césars l'empire des Goths, sous le nom de Gothie. L'expérience m'ayant démontré l'impossibilité où sont mes compatriotes de supporter le joug des lois, j'ai changé de résolution ; alors, j'ai voulu devenir le restaurateur de l'empire romain, au lieu d'en être le destructeur. C'est un prêtre nommé Jérôme qui raconte en 416, dans sa grotte de Bethléem, à un prêtre nommé Orose, cette nouvelle du monde⁸ : autre merveille.

Une biche ouvre le chemin aux Huns à travers les Palus-Méotides, et disparaît⁹. La génisse d'un pâtre se blesse au pied dans un pâturage ; ce pâtre découvre une épée cachée sous l'herbe ; il la porte au prince tartare : Attila saisit le glaive,

¹ Apollinaire, *In Panegyri. Avit.*

² Apollinaire, *In Panegyri. Avit.*, lib. VIII, *epist.* IX.

³ Salvien, *De Gubernat. Dei*, lib. VII, p. 250.

⁴ Zosime, *De Bello Vandalico*, lib. I, p. 188. — Procope, *Hist. Vand.*, lib. I.

⁵ Sozomène, lib. IX, cap. VI, p. 481.

⁶ Sozomène, lib. IX, cap. VI, p. 481.

⁷ Sozomène, lib. IX, cap. VI, p. 107.

⁸ Orose, lib. VII.

⁹ Jornandès, *De Reb. Get.*, cap. XXIV.

et sur cette épée, qu'il appelle l'épée de Mars¹, il jure ses droits à la domination du monde. Il disait : *L'étoile tombe, la terre tremble ; je suis le marteau de l'univers*. Il mit lui-même parmi ses titres le nom de Fléau de Dieu, que lui donnait la terre².

C'était cet homme que la vanité des Romains traitait de général au service de l'empire ; le tribut qu'ils lui payaient était à leurs yeux ses appointements : ils en usaient de même avec les chefs des Goths et des Burgondes. Le Hun disait à ce propos : *Les généraux des empereurs sont des valets, les généraux d'Attila des empereurs*³.

Il vit à Milan un tableau où des Goths et des Huns étaient représentés prosternés devant des empereurs ; il commanda de le peindre, lui Attila, assis sur un trône, et les empereurs portant sur leurs épaules des sacs d'or qu'ils répandaient à ses pieds⁴.

Croyez-vous, demandait-il aux ambassadeurs de Théodose II, *qu'il puisse exister une forteresse ou une ville, s'il me plaît de la faire disparaître du sol ?*⁵

Après avoir tué son frère Bléda, il envoya deux Goths, l'un à Théodose, l'autre à Valentinien, porter ce message : *Attila, mon maître et le vôtre, vous ordonne de lui préparer un palais*⁶.

L'herbe ne croît plus, disait encore cet exterminateur, *partout où le cheval d'Attila a passé*.

L'instinct d'une vie mystérieuse poursuivait jusque dans la mort ces mandataires de la Providence. Alaric ne survécut que peu de temps à son triomphe : les Goths détournèrent les eaux du Busentum, près Cozence ; ils creusèrent une fosse au milieu de son lit desséché ; ils y déposèrent le corps de leur chef avec une grande quantité d'argent et d'étoffes précieuses ; puis ils remirent le Busentum dans son lit, et un courant rapide passa sur le tombeau d'un conquérant⁷. Les esclaves employés à cet ouvrage furent égorgés, afin qu'aucun témoin ne pût dire où reposait celui qui avait pris Rome, comme si l'on eût craint que ses cendres ne fussent recherchées pour cette gloire ou pour ce crime.

Attila, expiré sur le sein d'une femme, est d'abord exposé dans son camp entre deux longs rangs de tentes de soie. Les Huns s'arrachent les cheveux et se découpent les joues pour pleurer Attila, non avec des larmes de femme, mais avec du sang d'homme⁸. Des cavaliers tournent autour du catafalque en chantant les louanges du héros. Cette cérémonie achevée, on dresse une table sur le tombeau préparé, et les assistants s'asseyent à un festin mêlé de joie et de douleur. Après le festin, le cadavre est confié à la terre dans le secret de la nuit ; il était enfermé en un triple cercueil d'or, d'argent et de fer. On met avec le cercueil des armes enlevées aux ennemis, des carquois enrichis de pierreries,

¹ Priscus, *ap.* Jornandès, cap. XXXV.

² *Rerum Hungararum Scriptores varii* ; Francofurti, 1660.

³ *Ex Prisc. rhet. Gothic. Hist. Excerpt.*, p. 46.

⁴ Suidas, in voc. *Μεδιόλανον*, p. 517.

⁵ *Excerpta ex Historia Gothica Prisci rhetoris de Legationibus*, in *corpore Historioe Byzant.*, p. 63.

⁶ *Chronicon Alexandrinum*, p. 734.

⁷ Jornandès, *De Reb. Get.*, cap. XXX.

⁸ Jornandès, *De Reb. Get.*, cap. XLIX.

des ornements militaires et des drapeaux. Pour dérober à jamais aux hommes la connaissance de ces richesses, les ensevelisseurs sont jetés avec l'enseveli¹.

Au rapport de Priscus, la nuit même où le Tartare mourut, l'empereur Marcien vit en songe, à Constantinople, l'arc rompu d'Attila². Ce même Attila, après sa défaite par Aetius, avait formé le projet de se brûler vivant sur un bûcher composé des selles et des harnais de ses chevaux, pour que personne ne se pût vanter d'avoir pris ou tué le maître de tant de victoires ; il eût disparu dans les flammes comme Alaric dans un torrent : images de la grandeur et des ruines dont ils avaient rempli leur vie et couvert la terre.

Les fils d'Attila, qui formaient à eux seuls un peuple³, se divisèrent. Les nations que cet homme avait réunies sous son glaive se donnèrent rendez-vous dans la Pannonie, au bord du fleuve Netad, pour s'affranchir et se déchirer. Une multitude de soldats sans chef⁴, le Goth frappant de l'épée, le Gépide balançant le javelot, le Hun jetant la flèche, le Suève à pied, l'Alain et l'Hérule, l'un pesamment, l'autre légèrement armés⁵, se massacrèrent à l'envi : trente mille Huns restèrent sur la place, sans compter leurs alliés et leurs ennemis. Ellac, fils chéri d'Attila, fut tué de la main d'Arice, chef des Gépides. L'héritage du monde qu'avait laissé le roi des Huns n'avait rien de réel ; ce n'était qu'une sorte de fiction ou d'enchantement produit par son épée : le talisman de la gloire brisé, tout s'évanouit. Les peuples passèrent avec le tourbillon qui les avait apportés. Le règne d'Attila ne fut qu'une invasion.

L'imagination populaire, fortement ébranlée par des scènes répétées de carnage, avait inventé une histoire qui semble être l'allégorie de toutes ces fureurs et de toutes ces exterminations. Dans un fragment de Damascius, on lit qu'Attila livra une bataille aux Romains, aux portes de Rome : tout périt des deux côtés, excepté les généraux et quelques soldats. Quand les corps furent tombés, les âmes restèrent debout, et continuèrent l'action pendant trois jours et trois nuits : ces guerriers ne combattirent pas avec moins d'ardeur morts que vivants⁶.

Mais si d'un côté les barbares étaient poussés à détruire, d'un autre ils étaient retenus : le monde ancien, qui touchait à sa perte, ne devait pas entièrement disparaître dans la partie où commençait la société nouvelle. Quand Alaric eut pris la ville éternelle, il assigna l'église de Saint-Paul et celle de Saint-Pierre pour retraite à ceux qui s'y voudraient renfermer. Sur quoi saint Augustin fait cette belle remarque : Que si le fondateur de Rome avait ouvert dans sa ville naissante un asile, le Christ y en établit un autre plus glorieux que celui de Romulus⁷.

Dans les horreurs d'une cité mise à sac, dans une capitale tombée pour la première fois et pour jamais du rang de dominatrice et de maîtresse de la terre, on vit des soldats (et quels soldats !) protéger la translation des trésors de l'autel. Les vases sacrés étaient portés un à un et à découvert ; des deux côtés

¹ Jornandès, *De Reb. Get.*, cap. XLIX.

² Priscus, *in* Jornandès, cap. XL.

³ Priscus, *in* Jornandès, cap. L.

⁴ Priscus, *in* Jornandès, cap. L.

⁵ Jornandès, cap. L.

⁶ Phot., *Bibl.*, p. 1039.

⁷ S. Augustin, *Civ.*, lib. I, cap. XXXIV, p. 22 ; *Basileae*.

marchaient des Goths l'épée à la main ; les Romains et les barbares chantaient ensemble des hymnes à la louange du Christ¹.

Ce qui fut épargné par Alaric n'aurait point échappé à la main d'Attila : il marchait à Rome ; saint Léon vient au-devant de lui : le fléau de Dieu est arrêté par le prêtre de Dieu², et le prodige des arts a fait vivre le miracle de l'histoire dans le nouveau Capitole, qui tombe à son tour.

Devenus chrétiens, les barbares mêlaient à leur rudesse les austérités de l'anachorète : Théodoric, avant d'attaquer le camp de Litorius, passa la nuit vêtu d'une haire³, et ne la quitta que pour reprendre le sayon de peau.

Si les Romains l'emportaient sur leurs vainqueurs par la civilisation, ceux-ci leur étaient supérieurs en vertus. Lorsque nous voulons insulter un ennemi, dit Luitprand, nous l'appelons Romain : ce nom signifie bassesse, lâcheté, avarice, débauche, mensonge ; il renferme seul tous les vices⁴. Dans la loi salique le meurtre d'un Franc est estimé deux cents sous d'or ; celui d'un Romain propriétaire, cent sous, la moitié d'un homme⁵.

Dignités, âge, profession, religion, n'arrêtaient point les fureurs de la débauche ; au milieu des provinces en flamme, on ne se pouvait arracher aux jeux du cirque et du théâtre : Rome est saccagée, et les Romains fugitifs viennent étaler leur dépravation aux yeux de Carthage, encore romaine pour quelques jours⁶. Quatre fois Trêves est envahie, et le reste de ses citoyens s'assied, au milieu du sang et des ruines, sur les gradins déserts de son amphithéâtre.

Fugitifs de la ville de Trêves, s'écrie Salvien, vous vous adressez aux empereurs afin d'obtenir la permission de rouvrir le théâtre et le cirque ; mais où est la ville, où est le peuple pour qui vous présentez cette requête ?⁷

Cologne succombe au moment d'une orgie générale ; les principaux citoyens n'étaient pas en état de sortir de table, lorsque l'ennemi, maître des remparts, se précipitait dans la ville⁸.

Presque toutes les maisons de Carthage étaient des maisons de prostitution : des hommes erraient dans les rues, couronnés de fleurs, répandant au loin l'odeur des parfums, habillés comme des femmes, la tête voilée comme elles, et vendant aux passants leurs abominables faveurs⁹. Genseric arrive : au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux ; la voix des mourants, la voix d'une populace ivre, se confondent ; à peine le cri des victimes de la guerre se peut-il distinguer des acclamations de la foule au cirque¹⁰.

Souvenez-vous, pour ne pas perdre de vue le train du monde, qu'à cette époque Rutilius mettait en vers son voyage de Rome en Etrurie, comme Horace, aux beaux jours d'Auguste, son voyage de Rome à Brindes ; que Sidoine Apollinaire chantait ses délicieux jardins, dans l'Auvergne envahie par les Visigoths ; que les disciples d'Hypatia ne respiraient que pour elle, dans les douces relations de la

¹ Orose, *Historiar.*, lib. VII, cap. XXXIX, p. 574 ; Lugduni Batavorum, 1767.

² Prosper, *Chronic.*

³ Salvien, *De Gubern. Dei*, p. 165.

⁴ Procope, *De Bell. Gothico*, lib. I, p. 312.

⁵ Tit. XLIII, art. I ; Tit. XLIII, art. VII.

⁶ S. Augustin, *De Civ. Dei*, lib. I, cap. XXXII.

⁷ Salvien, *De Gubern. Dei*, lib. VI, p. 217.

⁸ Salvien, *De Gubern. Dei*, lib. VI, p. 213, 214.

⁹ Salvien, *De Gubern. Dei.*, lib. VII., p. 260, 266, 269.

¹⁰ Salvien, *De Gubern. Dei.*, lib. VI, p. 210.

science et de l'amour ; que Damascius, à Athènes, attachait plus d'importance à quelque rêverie philosophique qu'au bouleversement de la terre ; qu'Orose et saint Augustin étaient plus occupés du schisme de Pélage que de la désolation de l'Afrique et des Gaules ; que les eunuques du palais se disputaient des places qu'ils ne devaient posséder qu'une heure ; qu'enfin il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent, qui écrivaient les annales des anciennes révolutions au bruit des révolutions nouvelles, eux et moi prenant pour table, dans l'édifice croulant, la pierre tombée à nos pieds, en attendant celle qui devait écraser nos têtes.

On ne se peut faire aujourd'hui qu'une faible idée du spectacle que présentait le monde romain après les incursions des barbares : le tiers (peut-être la moitié) de la population de l'Europe et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie fut moissonné par la guerre, la peste et la famine.

La réunion de tribus germaniques pendant le règne de Marc-Aurèle laissa sur les bords du Danube des traces bientôt effacées ; mais lorsque les Goths parurent au temps de Philippe et de Dèce, la désolation s'étendit et dura. Valérien et Gallien occupaient la pourpre quand les Francs et les Allamans ravagèrent les Gaules et passèrent jusqu'en Espagne.

Dans leur première expédition navale, les Goths saccagèrent le Pont ; dans la seconde ils retombèrent sur l'Asie Mineure ; dans la troisième la Grèce fut mise en cendres. Ces invasions amenèrent une famine et une peste qui dura quinze ans ; cette peste parcourut toutes les provinces et toutes les villes : cinq mille personnes mouraient dans un seul jour¹. On reconnut par le registre des citoyens qui recevaient une rétribution de blé à Alexandrie que cette cité avait perdu la moitié de ses habitants².

Une invasion de trois cent vingt mille Goths, sous le règne de Claude, couvrit la Grèce ; en Italie, du temps de Probus, d'autres barbares multiplièrent les mêmes malheurs. Quand Julien passa en Gaule, quarante-cinq cités venaient d'être détruites par les Allamans : les habitants avaient abandonné les villes ouvertes et ne cultivaient plus que les terres encloses dans les murs des villes fortifiées. L'an 412, les barbares parcoururent les dix-sept provinces des Gaules, chassant devant eux, comme un troupeau, sénateurs et matrones, maîtres et esclaves, hommes et femmes, filles et garçons. Un captif qui cheminait à pied au milieu des chariots et des armes n'avait d'autre consolation que d'être auprès de son évêque, comme lui prisonnier : poète et chrétien, ce captif prenait pour sujet de ses chants les malheurs dont il était témoin et victime. Quand l'Océan aurait inondé les Gaules, il n'y aurait point fait de si horribles dégâts que cette guerre. Si l'on nous a pris nos bestiaux, nos fruits et nos grains, si l'on a détruit nos vignes et nos oliviers, si nos maisons à la campagne ont été ruinées par le feu ou par l'eau, et si, ce qui est encore plus triste à voir, le peu qui en reste demeure désert et abandonné, tout cela n'est que la moindre partie de nos maux. Mais, hélas ! depuis dix ans les Goths et les Vandales font de nous une horrible boucherie. Les châteaux bâtis sur les rochers, les bourgades situées sur les plus hautes montagnes, les villes environnées de rivières, n'ont pu garantir les habitants de la fureur de ces barbares, et l'on a été partout exposé aux dernières extrémités. Si je ne puis me plaindre du carnage que l'on a fait sans discernement, soit de tant de peuples, soit de tant de personnes considérables

¹ *Histoire Auguste*, p. 177.

² Eusèbe, *Hist. ecclés.*, lib. VII, cap. XXI.

par leur rang, qui peuvent n'avoir reçu que la juste punition des crimes qu'ils avaient commis, ne puis-je au moins demander ce qu'ont fait tant de jeunes enfants enveloppés dans le même carnage, eux dont l'âge était incapable de pécher ? Pourquoi Dieu a-t-il laissé consumer ses temples ?¹

L'invasion d'Attila couronna ces destructions ; il n'y eut que deux villes de sauvées au nord de la Loire, Troyes et Paris. A Metz, les Huns égorgèrent tout, jusqu'aux enfants, que l'évêque s'était hâté de baptiser ; la ville fut livrée aux flammes : longtemps après on ne reconnaissait la place où elle avait été qu'à un oratoire échappé seul à l'incendie². Salvien avait vu des cités remplies de corps morts ; des chiens et des oiseaux de proie, gorgés de la viande infecte des cadavres, étaient les seuls êtres vivants dans ces charniers³.

Les Thuringes qui servaient dans l'armée d'Attila exercèrent, en se retirant à travers le pays des Francs, des cruautés inouïes, que Théodoric, fils de Khlovigh, rappelait quatre-vingts ans après pour exciter les Francs à la vengeance. Se ruant sur nos pères, ils leur ravirent tout. Ils suspendirent leurs enfants aux arbres par le nerf de la cuisse. Ils firent mourir plus de deux cents jeunes filles d'une mort cruelle : les unes furent attachées par les bras au cou des chevaux qui, pressés d'un aiguillon acéré, les mirent en pièces ; les autres furent étendues sur les ornières des chemins et clouées en terre avec des pieux : des charrettes chargées passèrent sur elles ; leurs os furent brisés, et on les donna en pâture aux corbeaux et aux chiens⁴.

Les plus anciennes chartes de concessions de terrains à des monastères déclarent que ces terrains sont soustraits des forêts (*Act. S. Sever.*), qu'ils sont déserts, *eremi*, ou, plus énergiquement, qu'ils sont pris du désert (*S. Bernard. Vit.*), *ab eremo*. Les canons du concile d'Angers (4 octobre 453) ordonnent aux clercs de se munir de lettres épiscopales pour voyager ; ils leur défendent de porter des armes ; ils leur interdisent les violences et les mutilations et excommunient quiconque aurait livré des villes : ces prohibitions témoignent des désordres et des malheurs de la Gaule.

Le titre quarante-septième de la loi salique : *De celui qui s'est établi dans une propriété qui ne lui appartient point, et de celui qui la tient depuis douze mois*, montre l'incertitude de la propriété et le grand nombre de propriétés sans maîtres. Quiconque aura été s'établir dans une propriété étrangère et y sera demeuré douze mois sans contestation légale y pourra demeurer en sûreté comme les autres habitants (Art. IV).

Si sortant des Gaules vous vous portez dans l'est de l'Europe, un spectacle non moins triste frappera vos yeux. Après la défaite de Valens, rien ne resta dans les contrées qui s'étendent des murs de Constantinople au pied des Alpes Juliennes ; les deux Thraces offraient au loin une solitude verte, bigarrée d'ossements blanchis. L'an 448 des ambassadeurs romains furent envoyés à Attila : treize jours de marche les conduisirent à Sardique incendiée, et de Sardique à Naïsse : la ville natale de Constantin n'était plus qu'un monceau informe de pierres ; quelques malades languissaient dans les décombres des églises, et la campagne

¹ *De Provid. div.*, trad. de Tillemont, *Hist. des Emp.*

² Greg. de Tours, lib. II. cap. VI.

³ Salvien, *De Gubern Dei*, lib. VI, p. 216.

⁴ Greg. de Tours, lib. III, cap. VII.

à l'entour était jonchée de squelettes¹. Les cités furent dévastées, les hommes égorgés, dit saint Jérôme ; les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons mêmes disparurent ; le sol se couvrit de ronces et d'épaisses forêts².

L'Espagne eut sa part de ces calamités. Du temps d'Orose, Taragone et Lerida étaient dans l'état de désolation où les avaient laissées les Suèves et les Francs ; on apercevait quelques huttes plantées dans l'enceinte des métropoles renversées. Les Vandales et les Goths glanèrent ces ruines ; la famine et la peste achevèrent la destruction. Dans les campagnes, les bêtes, alléchées par les cadavres gisants, se ruaient sur les hommes qui respiraient encore ; dans les villes, les populations entassées, après s'être nourries d'excréments, se dévoraient entre elles ; une femme avait quatre enfants ; elle les tua et les mangea tous³.

Les Pictes, les Calédoniens, ensuite les Anglo-Saxons exterminèrent les Bretons, sauf les familles qui se réfugièrent dans le pays de Galles ou dans l'Armorique. Les insulaires adressèrent à Aetius une lettre ainsi suscrite : *Le gémissement de la Bretagne à Aetius, trois fois consul*. Ils disaient : Les barbares nous chassent vers la mer, et la mer nous repousse vers les barbares ; il ne nous reste que le genre de mort à choisir, le glaive ou les flots⁴.

Gildas achève le tableau : D'une mer à l'autre, la main sacrilège des barbares venus de l'Orient promena l'incendie : ce ne fut qu'après avoir brûlé les villes et les champs sur presque toute la surface de l'île, et l'avoir balayée comme d'une langue rouge jusqu'à l'Océan occidental, que la flamme s'arrêta. Toutes les colonnes croulèrent au choc du bélier ; tous les habitants des campagnes avec les gardiens des temples, les prêtres et le peuple périrent par le fer ou par le feu. Une tour vénérable à voir s'élève au milieu des places publiques ; elle tombe : les fragments de mur, les pierres, les sacrés autels, les tronçons de cadavres pétris et mêlés avec du sang, ressemblaient à du marc écrasé sous un horrible pressoir.

Quelques malheureux échappés à ces désastres étaient atteints et égorgés dans les montagnes ; d'autres, poussés par la faim, revenaient et se livraient à l'ennemi pour subir une éternelle servitude, ce qui passait pour une grâce signalée ; d'autres gagnaient les contrées d'outre-mer, et pendant la traversée chantaient avec de grands gémissements, sous les voiles : Tu nous as, ô Dieu ! livrés comme des brebis pour un festin ; tu nous as dispersés parmi les nations⁵.

La misère de la Grande-Bretagne est peinte tout entière dans une des lois galliques ; cette loi déclare qu'aucune compensation ne sera reçue pour le larcin du lait d'une jument, d'une chienne ou d'une chatte⁶.

L'Afrique dans ses terres fécondes fut écorchée par les Vandales, comme elle l'est dans ses sables stériles par le soleil⁷. Cette dévastation, dit Posidonius, témoin oculaire, rendit très amer à saint Augustin le dernier temps de sa vie ; il voyait les villes ruinées, et à la campagne les bâtiments abattus, les habitants

¹ *Excerpta e Legationibus ex Hist. Goth. Prisci rhetoris, in corp. Byz. Histor., p. 59 ; Parisiis, e typographia regia, 1660.*

² Hier., *ad Sophon.*

³ *Idath episcop. Chronicon, p. 11 ; Lutetiae Parisiorum, 1619.*

⁴ Bedae, *presbyt. Hist. eccles. gentis Anglorum, cap. XIII ; Coloniae, anno 1612.*

⁵ *Histor. Gildoe, liber querulus de excidio Britannioe, p. 8, in Histor. Brit. et Angl. Script., t. II.*

⁶ *Leges Wallicoe, lib. III, cap. III, p. 207-260.*

⁷ Buffon, *Histoire naturelle.*

tués ou mis en fuite, les églises dénuées de prêtres, les vierges et les religieux dispersés. Les uns avaient succombé aux tourments, les autres péri par le glaive ; les autres, encore réduits en captivité, ayant perdu l'intégrité du corps, de l'esprit et de la foi, servaient des ennemis durs et brutaux.

Ceux qui s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes et les rochers, ou dans les forteresses, étaient pris et tués, ou mouraient de faim. De ce grand nombre d'églises d'Afrique, à peine en restait-il trois, Carthage, Hippone et Cirthe, qui ne fussent pas ruinées, et dont les villes subsistassent¹.

Les Vandales arrachèrent les vignes, les arbres à fruit, et particulièrement les oliviers, pour que l'habitant retiré dans les montagnes ne pût trouver de nourriture². Ils rasèrent les édifices publics échappés aux flammes ; dans quelques cités, il ne resta pas un seul homme vivant. Inventeurs d'un nouveau moyen de prendre les villes fortifiées, ils égorgaient les prisonniers autour des remparts : l'infection de ces voiries sous un soleil brûlant se répandait dans l'air, et les barbares laissaient au vent le soin de porter la mort dans des murs qu'ils n'avaient pu franchir³.

Enfin, l'Italie vit tour à tour rouler sur elle les torrents des Allamans, des Goths, des Huns et des Lombards ; c'était comme si les fleuves qui descendent des Alpes et se dirigent vers les mers opposées avaient soudain, détournant leur cours, fondu à flots communs sur l'Italie. Rome, quatre fois assiégée et prise deux fois, subit les maux qu'elle avait infligés à la terre. Les femmes, selon saint Jérôme, ne pardonnèrent pas même aux enfants qui pendaient à leurs mamelles, et firent rentrer dans leur sein le fruit qui ne venait que d'en sortir⁴. Rome devint le tombeau des peuples dont elle avait été la mère... La lumière des nations fut éteinte ; en coupant la tête de l'empire romain, on abattit celle du monde⁵. — D'horribles nouvelles se sont répandues, s'écriait saint Augustin du haut de la chaire en parlant du sac de Rome : carnage, incendie, rapine, extermination ! Nous gémissons, nous pleurons, et nous ne sommes point consolés⁶.

On fit des règlements pour soulager du tribut les provinces de la Péninsule, notamment la Campanie, la Toscane, le Picenum, le Samnium, l'Apulie, la Calabre, le Brutium et la Lucanie ; on donna aux étrangers qui consentaient à les cultiver les terres restées en friche⁷. Majorien⁸ et Théodoric s'occupèrent de réparer les édifices de Rome, dont pas un seul n'était resté entier, si nous en croyons Procope⁹. La ruine alla toujours croissant avec les nouveaux temps, les nouveaux sièges, le fanatisme des chrétiens et les guerres intestines : Rome vit renaître ses conflits avec Albe et Tibur ; elle se battait à ses portes ; les espaces vides que renfermait son enceinte devinrent le champ de ces batailles qu'elle livrait autrefois aux extrémités de la terre. Sa population tomba de trois millions

¹ Traduct. de Fleury, *Hist. ecclés.*

² Victor, *Vitensis episc.*, lib. I, *De Persecutione Africana*, p. 2 ; Divione, 1664.

³ Victor, *Vitensis episc.*, lib. I, *De Persecutione Africana*, p. 3 ; Divione, 1664.

⁴ Hieron., *ep.* XVI, p. 121 : *Epistolae tribus prioribus contentoe in eodem volumine*, t. II, p. 486 ; Parisii, 1579.

⁵ Hieron., *In Ezech.*

⁶ S. Augustin, *De Urb. Excidio*, t. VI, p. 624.]]

⁷ *Code Théodosien*, lib. XI, XIII, XV.

⁸ *Novelle Majorien*, tit. VI, p. 35.

⁹ Procope, *Hist. Vand.* La chronique de Marcellin ajoute : *Partem urbis Romoe cremavit* ; et Philostorge va bien au delà.

d'habitants au-dessous de quatre-vingt mille¹. Vers le commencement du VIII^e siècle, des forêts et des marais couvraient l'Italie ; les loups et d'autres animaux sauvages hantaient ces amphithéâtres qui furent bâtis pour eux ; mais il n'y avait plus d'hommes à dévorer.

Les dépouilles de l'empire passèrent aux barbares ; les chariots des Goths et des Huns, les barques des Saxons et des Vandales, étaient chargés de tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient accumulé pendant tant de siècles ; on déménageait le monde comme une maison que l'on quitte. Genseric ordonna aux citoyens de Carthage de lui livrer, sous peine de mort, les richesses dont ils étaient en possession : il partagea les terres de la province proconsulaire entre ses compagnons ; il garda pour lui-même le territoire de Byzance et des terres fertiles en Numidie et en Gétulie². Ce même prince dépouilla Rome et le Capitole, dans la guerre que Sidoine appelle la quatrième guerre punique³ il composa d'une masse de cuivre, d'airain, d'or et d'argent, une somme qui s'élevait à plusieurs millions de talents⁴.

Le trésor des Goths était célèbre : il consistait dans les cent bassins remplis d'or, de perles et de diamants offerts par Ataulphe à Placidie ; dans soixante calices, quinze patènes et vingt coffres précieux pour renfermer l'Évangile⁵. Le *missorium*, partie de ces richesses était un plat d'or de cinq cents livres de poids, élégamment ciselé. Un roi goth, Sisenand, l'engagea à Dagobert pour un secours de troupes ; le Goth le fit voler sur la route, puis il apaisa le Franc par une somme de deux cent mille sous d'or, prix jugé fort inférieur à la valeur du plat⁶. Mais la plus grande merveille de ce trésor était une table formée d'une seule émeraude : trois rangs de perles l'entouraient ; elle se soutenait sur soixante-cinq pieds d'or massif incrustés de pierreries ; on l'estimait cinq cent mille pièces d'or ; elle passa des Visigoths aux Arabes⁷ : conquête digne de leur imagination.

L'histoire, en nous faisant la peinture générale des désastres de l'espèce humaine à cette époque, a laissé dans l'oubli les calamités particulières, insuffisante qu'elle était à redire tant de malheurs. Nous apprenons seulement par les apôtres chrétiens quelque chose des larmes qu'ils essuyaient en secret. La société, bouleversée dans ses fondements, ôta même à la chaumière l'inviolabilité de son indigence ; elle ne fut pas plus à l'abri que le palais : à cette époque, chaque tombeau renferma un misérable.

Le concile de Brague, en Lusitanie, souscrit par dix évêques, donna une idée naïve de ce que l'on faisait et de ce que l'on souffrait pendant les invasions. L'évêque Pancratien prit la parole : *Vous voyez, mes frères, dit-il, comme l'Espagne est ravagée par les barbares. Ils ruinent les églises, tuent les serviteurs de Dieu, profanent la mémoire des saints, leurs os, leurs sépulcres, les cimetières (...)* Mettez devant les yeux de notre troupeau l'exemple de notre constance, en souffrant pour Jésus-Christ quelque partie des tourments qu'il a

¹ Brottier et Gibbon ne portent cette population qu'à douze cent mille, évaluation visiblement trop faible, comme celle de Juste Lipse et de Vossius est trop forte ; il s'agirait, d'après ces derniers auteurs, de quatre, de huit et de quatorze millions. Un critique moderne italien a rassemblé avec beaucoup de sagacité les divers recensements de l'ancienne Rome.

² Procope, *De Bell. Vand.*, lib. I, cap. V ; Victor Vitensis, *De Persecut. Vandal.*, lib. I, cap. IV.

³ Sidoine Apollinaire, *Paneg. Avit.*

⁴ Procope, *Hist. Vand.*, lib. I.

⁵ Greg. De Tours, lib. III, cap. X. *Les Gestes des Francs*, p. 557, répètent le même fait.

⁶ Frédégaire, *Chron.*, cap. LXXIII. Le troisième fragment de Frédégaire et les *Gestes de Dagobert*, chapitre XXIX, redisent cette anecdote.

⁷ *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, par M. Cardonne.

soufferts pour nous¹. Alors Pancratien fit la profession de foi de l'Église catholique, et à chaque article les évêques répondaient : *Nous le croyons*². *Ainsi, que ferons-nous maintenant des reliques des saints ?* dit Pancratien. Clipand de Coimbre dit : *Que chacun fasse selon l'occasion ; les barbares sont chez nous et pressent Lisbonne ; ils tiennent Merida et Astracan ; au premier jour ils viendront sur nous : que chacun s'en aille chez soi : qu'il console les fidèles, qu'il cache doucement les corps des saints, et nous envoie la relation des lieux ou des cavernes où on les aura mis, de peur qu'il ne les oublie avec le temps.* Pancratien dit : *Allez en paix. Notre frère Pontamius demeurera seulement, à cause de la destruction de son église d'Eminie, que les barbares ravagent.* Pontamius dit : *Que j'aille aussi consoler mon troupeau et souffrir avec lui pour Jésus-Christ. Je n'ai pas reçu la charge d'évêque pour être dans la prospérité, mais dans le travail.* Pancratien dit : *C'est très bien dit. Dieu vous conserve.* Tous les évêques dirent : *Dieu vous conserve.* Tous ensemble : *Allons en paix à Jésus-Christ*³.

Lorsque Attila parut dans les Gaules, la terreur se répandit devant lui : Geneviève de Nanterre rassura les habitants de Paris ; elle exhortait les femmes à prier réunies dans le baptistère, et leur promettait le salut de la ville : les hommes qui ne croyaient point aux prophéties de la bergère s'excitaient à la lapider ou à la noyer⁴. L'archidiacre d'Auxerre les détourna de ce mauvais dessein, en les assurant que saint Germain publiait les vertus de Geneviève ; les Huns ne passèrent point sur les terres des Parisii⁵. Troyes fut épargnée, à la recommandation de saint Loup. Dans sa retraite, le Fléau de Dieu se fit escorter par le saint⁶ : saint Loup, esclave et prisonnier, protégeant Attila, est un grand trait de l'histoire de ces temps.

Saint Agnan, évêque d'Orléans, était renfermé dans sa ville, que les Huns assiégeaient ; il envoie sur les murailles attendre et découvrir des libérateurs : rien ne paraissait. *Priez*, dit le saint, *priez avec foi* ; et il envoie de nouveau sur les murailles. Rien ne paraît encore : *Priez*, dit le saint, *priez avec foi*. Et il envoie une troisième fois regarder du haut des tours. On apercevait comme un petit nuage qui s'élevait de terre. *C'est le secours du Seigneur !* s'écrie l'évêque⁷.

Genseric emmena de Rome en captivité Eudoxie et ses deux filles, seuls restes de la famille de Théodose⁸. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes de leurs maris, les pères de leurs enfants⁹. Deogratias, évêque de Carthage, consacra les vases saints au rachat des prisonniers. Il convertit deux églises en hôpitaux, et quoiqu'il fût d'un grand âge, il soignait les malades, qu'il visitait jour et nuit. Il mourut, et ceux qu'il avait délivrés crurent retomber en esclavage¹⁰.

¹ *Lab. Concil.*, p. 1508.

² *Lab. Concil.*, p. 1508.

³ *Conc.*, t. II, p. 1508.

⁴ *Boll.*, III, in p. 139.

⁵ *Vita S. Genov.*, ap. *Boll.*, 3 janv.

⁶ *Gal. Christ.*, t. XII, p. 485 ; *Vit. S. Lup.*, ap. *Sur*, p. 348.

⁷ *Greg. de Tours*, lib. II, p. 161. Du récit des guerriers combattant après leur mort, et de l'histoire de saint Agnan à Orléans, on peut conclure que des poèmes et des contes devenus populaires dans le dernier siècle ont leur origine, pour le fond ou pour la forme, dans les chroniques du Ve au XVe siècle.

⁸ *Procopé*, *Hist. Vand.*, lib. I.

⁹ *Victor Vitensis*, lib. I, cap. VIII.

¹⁰ *Victor Vitensis*, lib. I, cap. VIII ; *Fleury*, *Hist. ecclés.*, t. VI, p. 491.

Lorsque Alaric entra dans Rome, Proba, veuve du préfet Petronius, chef de la puissante famille Ancienne, se sauva dans un bateau sur le Tibre¹ ; sa fille Laeta et sa petite-fille Démétriade l'accompagnèrent : ces trois femmes virent de leur barque fugitive les flammes qui consumaient la ville éternelle. Proba possédait de grands biens en Afrique ; elle les vendit pour soulager ses compagnons d'exil et de malheur².

Fuyant les barbares de l'Europe, les Romains se réfugiaient en Afrique et en Asie ; mais dans ces provinces éloignées ils rencontraient d'autres barbares : chassés du coeur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, la terre était devenue un parc où ils étaient traqués dans un cercle de chasseurs.

Saint Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeurs dans cette grotte où le Roi des rois était né pauvre et nu. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendants des Scipions et des Gracques réfugiés au pied du Calvaire ! Saint Jérôme commentait alors Ezéchiel ; il appliquait à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : *Je ferai monter contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter les flots. Ils détruiront les murs jusqu'à la poussière... Je mettrai sur les enfants de Juda le poids de leurs crimes... Ils verront venir épouvante sur épouvante*³. Mais lorsque lisant ces mots : ils passeront d'un pays à un autre et seront emmenés captifs, le solitaire jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes.

Et pourtant la grotte de Bethléem n'était pas un asile assuré : d'autres ravageurs dépouillaient la Phénicie, la Syrie et l'Égypte (Ammien Marcellin). Le désert, comme entraîné par les barbares et changeant de place avec eux, s'étendait sur la face des provinces jadis les plus fertiles ; dans les contrées qu'avaient animées des peuples innombrables, il ne restait que la terre et le ciel (Hieron., *ad Sophron.*). Les sables mêmes de l'Arabie, qui faisaient suite à ces champs dévastés, étaient frappés de la plaie commune ; saint Jérôme avait à peine échappé aux mains des tribus errantes, et les religieux du Sina venaient d'être égorgés : Rome manquait au monde, et la Thébàide aux solitaires.

Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui.

FIN DE L'OUVRAGE

¹ Procope, *Hist. Vand.*, lib. I.

² Hier., *epist.* VIII, *ad Demetr.*, t. I, p. 62-73 ; *Sulp.*, XXIX, N. ult. ; Till., *Vie de saint Augustin.*

³ Cap. VII, v. 26 : cap. XII, v. 11.